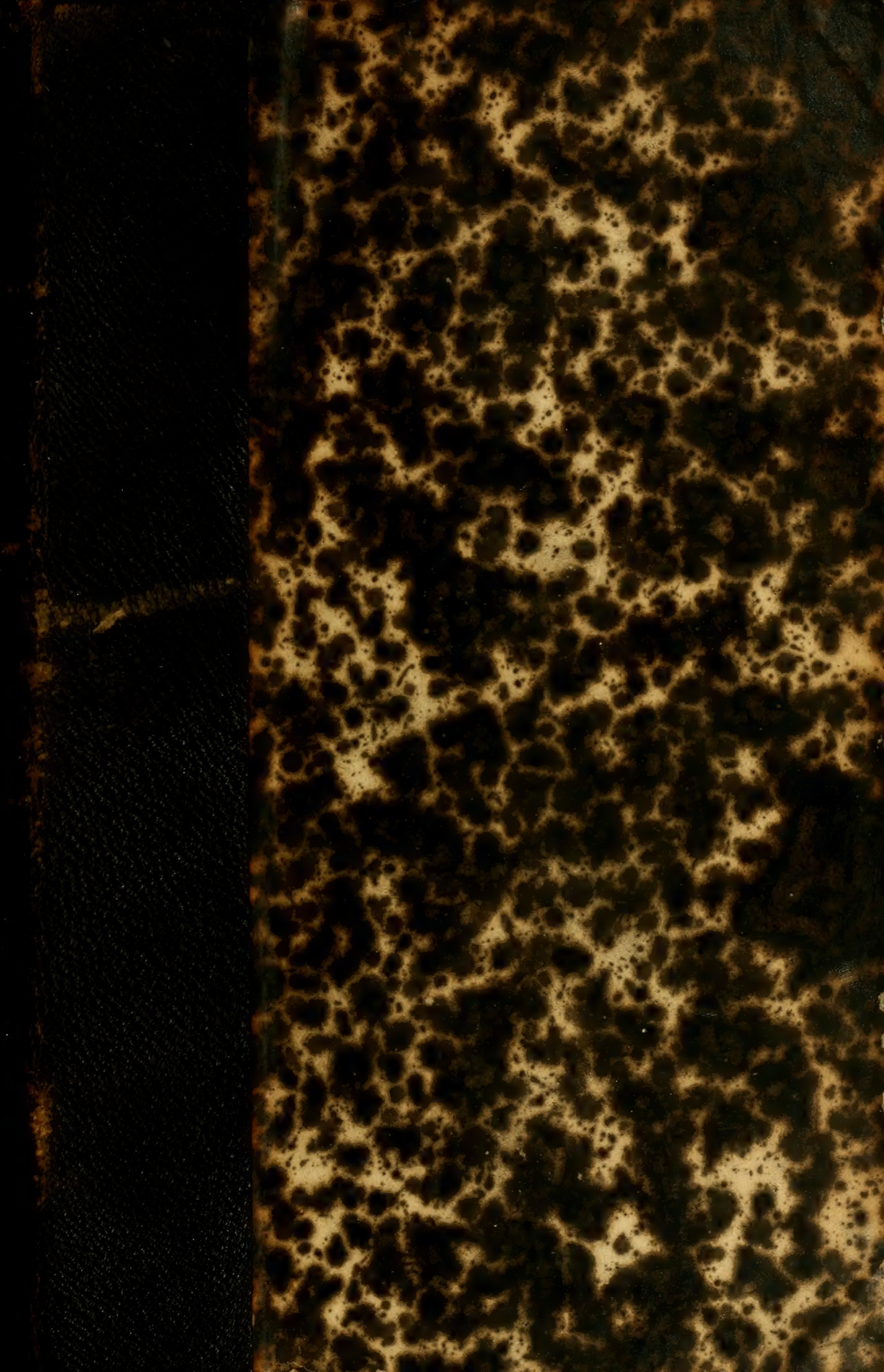
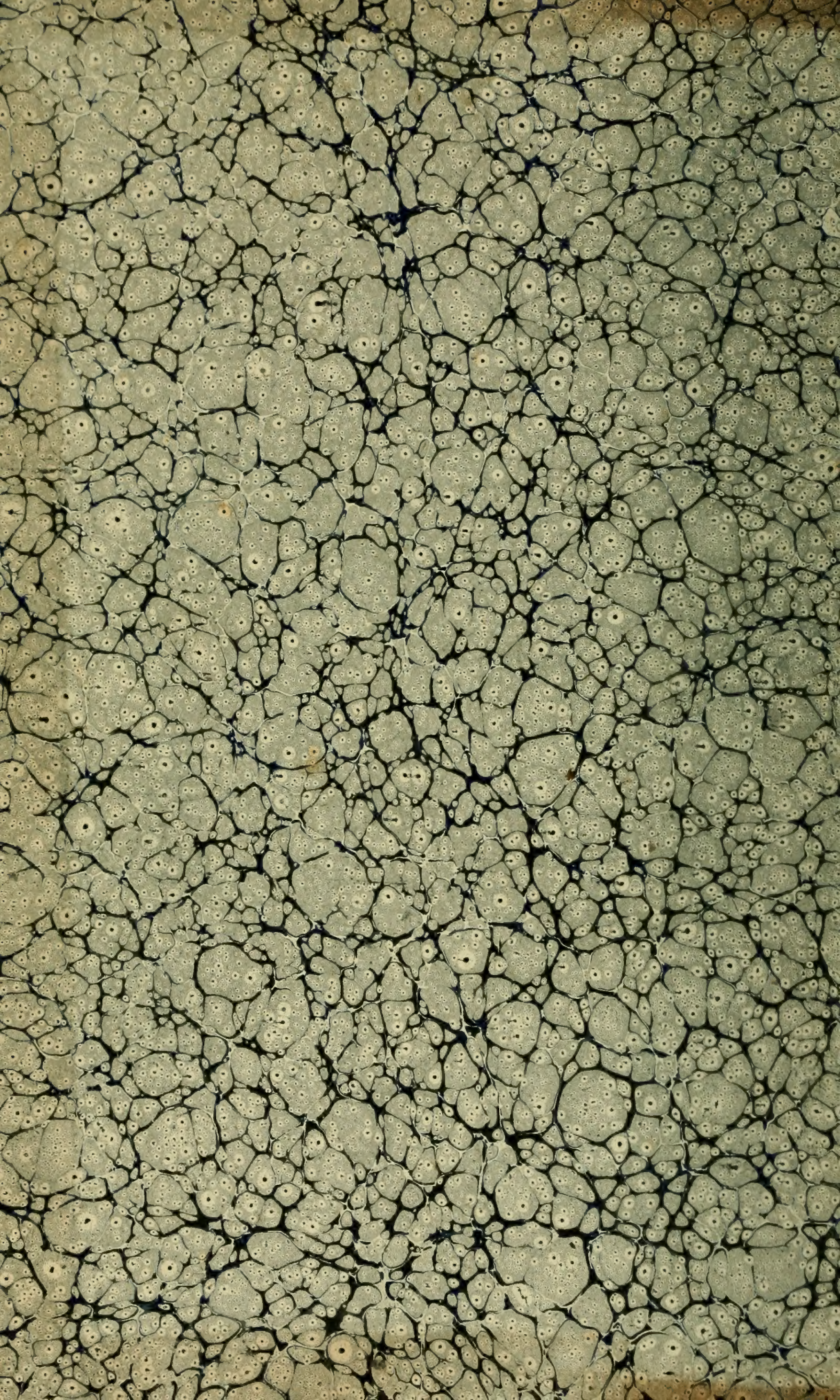
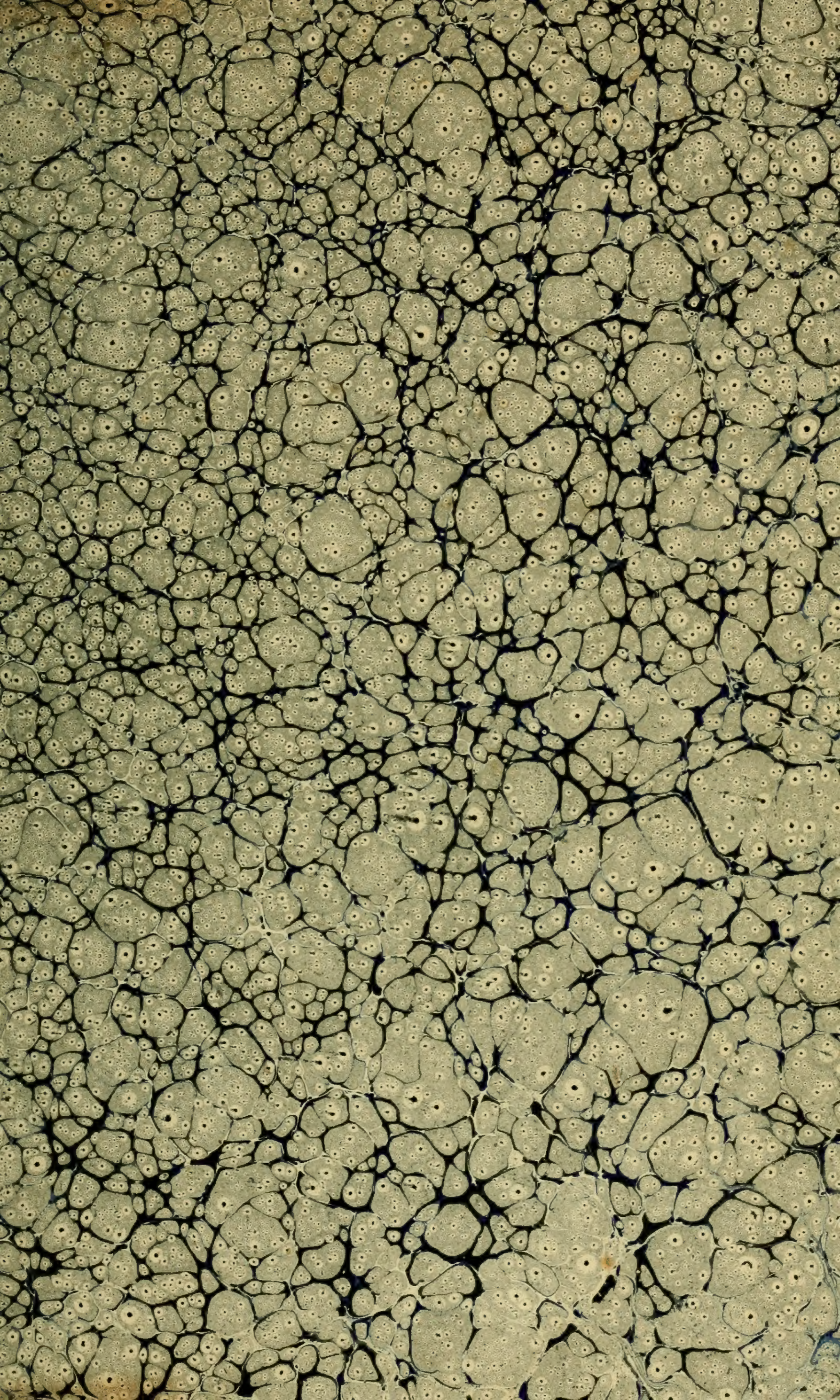






HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

TOME CINQUIÈME.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

A BESANÇON,	chez	Turbergue, libraire.
LYON,	—	Girard et Josserand, libraires.
—	—	Perisse frères, libraires.
—	—	Bauchu, libraire.
MONTPELLIER,	—	Séguin fils, libraire.
—	—	Malavialle, libraire.
ANGERS,	—	Lainé frères, libraires.
—	—	Barassé, libraire.
NANTES,	—	Mazeau frères, libraires.
METZ,	—	Rousseau-Pallez, libraire.
—	—	Mme Constant Loiez, libraire.
LILLE,	—	Lefort, libraire.
DIJON,	—	Hémery, libraire.
ROUEN,	—	Fleury, libraire.
ARRAS,	—	Théry, libraire.
NANCY,	—	Thomas, libraire.
—	—	Vagner, imprimeur-libraire.
TOULOUSE,	—	Léopold Cluzon, libraire.
LE MANS,	—	Gallienne, imprimeur-libraire.
CLERMONT-FERRAND,	—	Veysset, imprimeur-libraire.
REIMS,	—	Bonnefoy, libraire.
ROME,	—	Merle, libraire.
MILAN,	—	Dumolard, libraire.
—	—	Boniardi-Pogliani, libraire.
TURIN,	—	Marietti (Hyacinthe), libraire.
—	—	Marietti (Pierre), libraire.
MADRID,	—	Bailly-Baillière, libraire.
LONDRES,	—	Burns et Lambert, libraires, Portman street, Portman square.
GENÈVE,	—	Marc-Mehling, libraire.
BRUXELLES,	—	H. Goemaere, libraire.

— CORBEIL, typographie de CRÉTÉ. —

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PAR

L'ABBÉ ROHRBACHER

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE PAR CHARLES SAINTE-FOI
AUGMENTÉE DE NOTES INÉDITES DE L'AUTEUR
COLLIGÉES PAR A. MURCIER, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ECOLE DES CHARTES
ET SUIVIE D'UN ATLAS GÉOGRAPHIQUE SPÉCIALEMENT DRESSÉ POUR L'OUVRAGE

PAR A. H. DUFOUR

Ἀρχὴ πάντων ἐστὶν ἡ καθολικὴ καὶ ἁγία Ἐκκλησία.
S. Epiphane, l. i, c. 5, *Contre les hérésies.*

Ubi Petrus, ibi Ecclesia.
S. Ambros., in psalm. 40, n. 30.

3e ÉDITION

TOME CINQUIÈME.

Donum Buff ad St. Mich. S.J.

PARIS,

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE CASSETTE, 4.

1857


D 501
165



HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

LIVRE VINGT-SEPTIÈME.

DE L'ANNÉE 100 A L'ANNÉE 197 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Rome idolâtre persécute l'Église ; l'Église régénère le genre humain.

Rome était la mère de l'idolâtrie : elle faisait adorer ses dieux à toute la terre ; et parmi ses dieux, ceux qu'elle faisait plus adorer, c'étaient ses empereurs. Elle se faisait adorer elle-même, et les provinces vaincues lui dressaient des temples ; de sorte qu'elle était en même temps, pour ainsi parler, idolâtre et idolâtrée, l'esclave et l'objet de l'idolâtrie. Elle se vantait d'être, par son origine, une ville sainte, consacrée avec des augures favorables, et bâtie sous des présages heureux. Jupiter, le maître des dieux, avait choisi sa demeure dans le Capitole, où on le croyait plus présent que dans l'Olympe même et dans le ciel où il régnait. Romulus l'avait dédiée à Mars, dont il était fils : c'est ce qui l'avait rendue si guerrière et si victorieuse. Les dieux, qui habitaient en elle, lui avaient donné une destinée sous laquelle tout l'univers devait fléchir. Son empire devait être éternel ; tous les dieux des autres peuples et des autres villes devaient lui céder, et elle comptait le Dieu des Juifs parmi les dieux qu'elle avait vaincus.

Au reste, comme elle croyait devoir ses victoires à sa religion, elle regardait comme ennemis de son empire ceux qui ne voulaient pas adorer ses dieux, ses Césars et elle-même. La politique s'y mêlait. Rome se persuadait que les peuples subiraient plus volontiers

le joug qu'une ville chérie des dieux leur imposait ; combattre sa religion, c'était attaquer un des fondements de la domination romaine.

Telle a été la cause des persécutions que souffrit l'Église durant trois cents ans, outre que c'était de tout temps une des maximes de Rome, de ne souffrir de religion que celle que son sénat autorisait. Ainsi l'Église naissante devint l'objet de son aversion. Rome immolait à ses dieux le sang des chrétiens dans toute l'étendue de son empire, et s'en enivrait elle-même, dans son amphithéâtre, plus que toutes les autres villes. La politique romaine et la haine insatiable des peuples le voulaient ainsi [1].

Cependant, l'idolâtrie est la cause, le principe et la fin de tous les maux. La sagesse divine l'a dit [2], et la sagesse humaine le répète. « Il faut propager la religion, dit un philosophe romain, mais extirper jusqu'aux dernières racines de la superstition ; car elle accable la pauvre humanité et la trouble sans cesse par ses devins, ses présages, ses augures, ses auspices, ses inspecteurs d'entrailles, ses interprètes d'éclairs, de tonnerres, de songes, au point qu'il n'est point permis d'avoir jamais l'esprit en repos. Le sommeil même, qui semblait un refuge contre les inquiétudes, est une source d'inquiétudes nouvelles. » Ainsi parlait Cicéron [3].

Or, tout cela n'était encore qu'une portion de l'idolâtrie, de cette grande superstition qui, négligeant le culte du vrai Dieu, s'en allait divinisant les créatures, leurs vices mêmes, et les honorant par des infamies. Et quel remède Cicéron trouvait-il à ces maux ? « Les craintes qui naissent de l'interprétation des rêves, dit-il, seraient moins puissantes, on les mépriserait plutôt, si des philosophes, qui passent pour les plus habiles, ne s'étaient constitués les avocats des songes [4]. » Ainsi les philosophes eux-mêmes ne faisaient qu'augmenter la superstition. Cicéron le prouve encore mieux par son exemple. Lui-même était augure, c'est-à-dire un des devins publics chargés de prédire l'avenir par le gazouillement ou le vol des oiseaux, et il s'en glorifie ; dans son *Traité de législation*, il n'y a pas une loi contre ces observances superstitieuses qu'il nous montre ailleurs accablant l'humanité ; il y vante, au contraire, la république romaine d'avoir gouverné les peuples par cette sorte de moyens ; il y établit des colléges de devins pour interpréter le vol et le chant des oiseaux, les entrailles des victimes, les foudres du ciel et autres présages ; et il y décerne peine de mort contre quiconque n'obéirait point à la dé-

[1] Bossuet, sur l'*Apocal.*, c. 3. — [2] Sap., 14, 27. — [3] Cic., *De divinat.*, l. 2, in fine. — [4] *Ibid.*

cision de ces devins [1]. Rome, avec sa puissance, avec sa politique, avec ses lois, avec ses sages, était donc le propre empire de la superstition, était la citadelle où le prince de ce monde, le dieu de ce siècle, l'auteur de tout mal régnait en maître. Pour régénérer le genre humain, l'Église avait à vaincre tout cela.

Un siècle après Cicéron, les choses n'avaient pas changé. Trois écrivains philosophes florissaient alors : Pline l'ancien, Tacite, et Pline le jeune. On a du premier une Histoire naturelle qui est comme une encyclopédie de tout ce que l'on savait de son temps. On y lit ces paroles : « Chercher quels sont les traits et la forme de Dieu, est, à mon avis, une illusion de la faiblesse humaine. Dieu, quel qu'il soit, est tout sens, tout yeux, tout oreilles, tout âme, tout esprit ; tout en lui est Dieu tout entier. Croire une infinité de dieux, déifier jusqu'aux vertus et aux vices de l'homme, ou, comme Démocrite, en admettre deux seulement, la Peine et la Récompense, c'est une erreur qui tient de la stupidité. Penser que les dieux sont unis par des mariages, sans que, depuis tant de siècles, ils se reproduisent jamais ; que les uns sont ridés et décrépits de toute éternité : que d'autres sont jeunes ou enfants, noirs, ailés, boiteux, éclos d'un œuf ; qu'ils vivent et meurent alternativement pendant un jour : c'est une folie et un enfantillage. Mais le comble de l'impudence a été de supposer entre eux des adultères, des querelles, des haines, et d'imaginer des dieux même pour le larcin et pour le crime [2]. »

Voilà sans doute qui est bien. Mais Pline, peu d'accord avec lui-même, rétablit dans un endroit ce qu'il détruit dans un autre. Il pose en principe, au commencement de son Histoire, que l'univers est une divinité éternelle, immense, non engendrée et à jamais impérissable: qu'il est tout entier en tout, qu'il renferme toutes choses en lui-même, qu'il est lui-même le tout [3]. En un mot, il n'y reconnaît d'autre dieu que l'univers. Mais alors toutes les portions de l'univers seront divines ; on pourra, on devra les adorer toutes ; et voilà la justification de la plus monstrueuse idolâtrie.

Pline convient que tout le monde croyait à la Providence : lui la tourne en dérision, à cause qu'elle aurait trop à faire. Mais, si l'univers est dieu, et si un dieu est tout esprit, et si tout en lui est dieu tout entier, comment ne saurait-il pas ce qui se passe en lui-même, ou plutôt ce que lui-même fait ?

Pline reconnaît que les hommes croyaient à l'immortalité de l'âme, lui la traite de vaine imagination ; mais si l'univers est un dieu éter-

[1] Cic., *De leg.*, l. 2, n. 8 et 9. — [2] Pline, *Nat. hist.*, l. 2, c. 7. — [3] *Ibid.*, l. 2, c. 1.

nel, impérissable, toutes ses parties le seront, l'homme aussi bien que tout le reste.

Pline rejette la divination, hormis celle qui se tire de certaines foudres qu'il prétend venir des planètes de Saturne et de Jupiter ; mais ces superstitions, qu'il fait bien de rejeter, il les rétablit sur une base sacrée. Si l'univers est un dieu tout esprit, toutes les parties de l'univers participeront à son intelligence infinie, on pourra et on devra les consulter.

Voilà comme Pline, entassant pêle-mêle, dans son livre, et le vrai et le faux, se trouvait sans règle et sans force pour soutenir l'un et réfuter l'autre.

Tacite, qui touchait de plus près la vérité, ne la reconnut et ne la servit pas mieux. « Les Juifs, dit-il, ne conçoivent Dieu que par la pensée et n'en reconnaissent qu'un seul. Ils traitent d'impies ceux qui, avec des matières périssables, se fabriquent des dieux à la ressemblance de l'homme. Le leur est le Dieu suprême, éternel, qui n'est sujet ni au changement ni à la destruction. Aussi ne souffrent-ils aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leurs temples [1]. Point de statues, ni pour flatter leurs rois, ni pour honorer les Césars. Ayant reçu de Caligula l'ordre de placer son image dans le temple, ils aimèrent mieux prendre les armes : la mort de l'empereur arrêta ce mouvement [2]. »

Tacite connaissait donc un peuple tout entier qui abhorrait l'idolâtrie et n'adorait que Dieu seul. Il nous apprend même que ce peuple faisait un grand nombre de prosélytes, et que la première chose qu'il leur apprenait, c'était de mépriser les dieux ou les idoles [3]. Il ajoute que la plupart des Juifs avaient foi à une prédiction contenue dans les anciens livres de leurs prêtres, que l'Orient prévaudrait, et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde [4].

Tacite lui-même nous est témoin de l'accomplissement de cette prophétie, lorsqu'il nous montre le Christ condamné au dernier supplice sous Ponce Pilate, et les chrétiens, ses disciples, remplissant bientôt après, non-seulement la Judée, mais Rome même, où Néron en fait périr une multitude immense, sans qu'elle fût convaincue d'autre chose que d'être haïe du monde [5].

Voilà sans doute des indices précieux. Avec cela, rien n'était plus facile que de découvrir la vérité tout entière. Les livres des Juifs étaient traduits en grec et se lisaient dans les synagogues de Rome ; leur histoire, écrite par Josèphe et dédiée à Titus, l'ami de Tacite,

[1] Tacit., *Hist.*, l. 5, n. 5. — [2] *Ibid.*, n. 9. — [3] *Ibid.*, n. 5. — [4] *Ibid.*, n. 13. — [5] *Annal.*, l. 15, n. 44.

était placée dans les bibliothèques publiques ; les chrétiens, si nombreux à Rome sous Néron, y étaient plus nombreux encore sous Vespasien et ses enfants : le consul Flavius Clemens, neveu de Vespasien et cousin de Titus, était chrétien avec sa famille. Il était donc facile à Tacite, et c'était son devoir comme historien, de mettre la vérité dans tout son jour et d'aider les chrétiens et les Juifs à délivrer le monde de la superstition de l'idolâtrie. Mais non : après avoir rendu un si honorable témoignage à leur croyance, il les taxe, les uns et les autres, de la plus exécrable superstition, parce qu'ils n'adoraient pas les idoles, et en conclut qu'ils méritaient le dernier supplice.

Pline le jeune, neveu de l'ancien et ami intime de Tacite, se montre encore plus insouciant de la vérité. L'oncle se moquait des augures et autres devins : parmi les lettres du neveu, il y en a une où il sollicite de l'empereur Trajan la dignité d'augure ou de devin aux oiseaux, et une autre où il se glorifie de l'avoir obtenue [1]. Il loue Trajan en face, de ce qu'avant de sortir de la maison, il consultait le vol des oiseaux, comme les interprètes des dieux [2]. Il le loue d'avoir fait un dieu de Nerva, comme Tibère en avait fait un d'Auguste ; Néron, de Claude ; Titus, de Vespasien ; Domitien, de Titus, et le complimente d'avance sur sa propre divinité [3].

Et ces superstitions n'étaient pas de pure forme ; car ce fut sous le règne de Trajan que, pour détourner un funeste présage arrivé à Rome, les pontifes païens, qui étaient cependant les premiers du sénat, déclarèrent qu'il fallait enterrer tout vivants, dans la place publique, deux hommes et deux femmes natifs de la Grèce et des Gaules. Ce qui fut exécuté [4].

Mais rien ne fait mieux voir quelle était la politique et la philosophie romaines, que la conduite de Pline le jeune, en Bithynie. Il venait d'y arriver comme gouverneur. Une foule de chrétiens furent amenés à son tribunal. Il se trouva dans l'embarras, parce qu'il n'avait jamais assisté à cette sorte de procès, et qu'il n'y avait point de lois précises à cet égard ; parce que, surtout, le nombre des chrétiens était si considérable : car, écrivait-il à Trajan, dans la lettre que nous avons vue ailleurs tout entière, on met en péril une multitude de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, attendu que cette contagion superstitieuse a gagné, non-seulement les villes, mais encore les bourgades et les campagnes. Les temples étaient abandonnés, les sacrifices solennels étaient interrompus depuis longtemps, rarement on achetait des victimes.

[1] Plin., *Epist.*, l. 10, 8, et l. 4, 8. — [2] *Panegyr.*, n. 76. — [3] *Ibid.*, n. 11 et 35. — [4] Plutarq., *Quæst. roman.*

Pline ne s'en tint pas aux bruits populaires, il voulut éclaircir à fond l'affaire des chrétiens. Il interrogea ceux qui, depuis des années, s'étaient retirés des assemblées chrétiennes, et les apostats n'ont pas coutume de flatter la société avec laquelle ils ont rompu. Il fit plus. Pour savoir la vérité, il fit mettre à la torture deux femmes esclaves, qui remplissaient, parmi les chrétiens, les fonctions de diaconesses. Et la seule chose qu'il apprit de tout cela, c'est que les chrétiens avaient coutume de s'assembler un certain jour, avant le soleil levé, de chanter alors ensemble un cantique en l'honneur du Christ, comme d'un Dieu ; qu'ils s'obligeaient par serment, non à aucun crime, mais à ne commettre ni larcin, ni vol, ni adultère, ne point manquer à leur parole, et ne point dénier un dépôt ; qu'ensuite ils se retiraient, puis s'assemblaient de nouveau pour prendre un repas, mais ordinaire et innocent : encore avaient-ils cessé de tenir ces secondes assemblées depuis les lois de Trajan contre les associations [1].

On croirait qu'à la vue de ces merveilleux effets du christianisme sur la multitude, Pline aurait exploré l'origine et la nature d'une religion si différente du paganisme, qu'il y aurait reconnu la divine régénération de l'humanité, qu'il s'en serait fait l'apôtre, ou que, du moins, il lui aurait voué une bienveillante tolérance. Mais non : dans cette religion qui défend tous les crimes et commande toutes les vertus, il ne voit qu'une superstition mal réglée et excessive : ces chrétiens qui, pour adorer le Christ, s'engageaient à une vie sainte, il les contraint d'adorer les dieux ou les idoles de l'empire, un Jupiter parricide et incestueux, une Vénus impudique, un Mars adultère et homicide, un Mercure fourbe et voleur, ce que le premier Pline lui-même appelait un délire et l'excès de l'impudence. Avec ces idoles, il plaçait l'image de l'empereur, c'est-à-dire d'un homme mortel, qui, sauf certaines qualités estimables, était adonné à l'ivrognerie et aux infamies de Sodome. Ceux qui, d'après l'exemple qu'il leur en donnait lui-même, appelaient dieux ces idoles, leur offraient des sacrifices ainsi qu'à l'image du César, et enfin maudissaient le Christ, le gouverneur philosophe les laissait aller. Mais ceux qui s'y refusaient, il les menaçait trois fois du supplice, et ensuite les y faisait conduire, ne fût-ce, dit-il, que pour punir leur obstination inflexible. Et c'est cette obstination inflexible dans le bien qui a régénéré le monde !

Mais Pline était ce qu'on appelle un homme politique, un homme d'État ; en conséquence, il croyait que d'invoquer et de faire invoquer comme dieux des idoles de bois, de pierre ou de métal, d'adorer et de faire adorer l'image de l'empereur, de maudire et de faire mau-

[1] Plin., l. 10, *epist.* 97.

dire le Christ, et de tuer ceux qui ne voulaient pas faire de même, c'était sauver Rome et l'univers. Aussi s'applaudit-il de ce que l'on recommençait à fréquenter les temples d'idoles et à acheter des victimes ; et il se flatte qu'en s'y prenant comme lui, les hommes d'État parviendraient à corriger la multitude d'une superstition où l'on s'obligeait, par serment, à éviter tous les crimes.

Pline, cependant, ignorait les premières règles de la conduite qu'il avait à tenir ; il s'en déclare ainsi à l'empereur : « Comme je n'ai jamais assisté aux procès des chrétiens, je ne sais ce que l'on y punit ou ce que l'on y recherche ; et je n'ai pas peu hésité, s'il y a quelque différence d'âge, si les plus tendres enfants ne doivent point être distingués des grandes personnes ; si le repentir mérite pardon, ou s'il ne sert de rien de n'être plus chrétien quand on l'a été une fois ; si ce que l'on punit, c'est le nom seul, sans autres crimes, ou les crimes attachés au nom. » En attendant de savoir ce qu'il fallait faire, il tuait les chrétiens fidèles à leur serment, et renvoyait les apostats. Trajan lui répondit qu'il avait bien fait ; qu'on ne pouvait rien établir de général qui eût comme une forme certaine ; qu'il ne fallait pas rechercher les chrétiens, mais cependant les punir s'ils étaient dénoncés et convaincus ; qu'il fallait pardonner aux apostats qui sacrifiaient aux idoles, et enfin ne pas recevoir de libelle sans nom d'auteur [1].

De cette correspondance de Pline et de Trajan, il ressort plusieurs faits curieux. On y voit que, même après la révocation des édits de Domitien et leur abolition par le sénat, sans que Trajan eût porté aucune ordonnance nouvelle, les chrétiens étaient persécutés dans les provinces, appliqués à la torture, condamnés à mort, quoiqu'ils ne fussent convaincus d'aucun crime, mais pour leur seule constance à professer la religion. On y voit qu'un sage, un philosophe, un ami des lettres, un Pline, sans savoir ce qu'il fallait punir dans les personnes qui lui étaient dénoncées, en faisait périr une multitude dans les tourments, uniquement parce que, fidèles au seul Dieu véritable, elles refusaient de prostituer leurs adorations, comme lui, à l'image d'un sodomite et à d'autres divinités pareilles. On y voit qu'un Trajan, de qui on nous vante cependant la clémence, la bonté, la justice ; on y voit que, tout en proclamant l'innocence des chrétiens, puisqu'il défend de les rechercher, il ordonnait, néanmoins, de les punir du dernier supplice quand ils étaient dénoncés par ceux qui en voulaient à leurs biens et à leurs vies, et qu'il punissait ainsi l'innocent du crime de son délateur. On y voit enfin que la politique romaine ne se souciait point de la justice ou de la vérité, mais de ce qu'elle

[1] Plin., l. 10, *epist.* 98.

regardait comme son intérêt du moment, faire adorer les idoles de l'empire, l'empereur même, et maudire le Christ.

Par ce qui est arrivé dans la Bithynie, on peut juger de ce qui se passa dans les autres provinces. Pline, avec toute sa douceur et son humanité, fait périr d'abord un très-grand nombre de chrétiens ; il ne suspend les exécutions que quand il est effrayé par la multitude toujours croissante de ceux que les dénonciations mettaient en péril. Il est le seul, que l'on sache, qui ait proposé à Trajan des doutes en leur faveur. Que ne durent donc pas souffrir les chrétiens, quelle ne dut pas être la multitude des martyrs dans les autres provinces, sous des gouverneurs moins humains que Pline ? d'autant plus que, dans le commencement de son empire, Trajan ne donnait point l'attention nécessaire au choix de ses ministres.

D'ailleurs, si la réponse de l'empereur défend de rechercher les chrétiens par le ministère public de la justice, elle ne défend point les délations particulières ; au contraire, elle les encourage, leur donne un caractère légal, puisqu'elle ordonne au gouverneur de mettre à mort tous ceux qui seraient ainsi dénoncés et convaincus. Or, si, avant cette réponse, les dénonciations se multipliaient au point d'effrayer Pline lui-même, combien plus leur nombre ne dut-il pas s'accroître lorsqu'elles se virent autorisées par le rescrit impérial ! avec quelle fureur les divers ennemis des chrétiens, et ceux qui convoitaient leurs dépouilles, et ceux qui s'offensaient de leur modestie et de la sévérité de leurs mœurs, et ceux qui, comme les prêtres des idoles, avaient intérêt à maintenir le crédit des superstitions anciennes, ne devaient-ils pas épier toutes leurs démarches, afin d'avoir occasion de les traduire devant les tribunaux, lorsqu'ils surent qu'il n'était plus libre aux magistrats d'admettre ou de n'admettre point les délations, et que, pour un chrétien dénoncé, il n'y avait point de milieu entre la mort et l'apostasie ! S'il est quelque chose d'étonnant, ce n'est pas qu'au milieu de tant d'ennemis et d'espions, le nombre des martyrs fût incalculable, c'est que la religion chrétienne, bien loin d'être étouffée, se répandait tous les jours davantage, et jetait tous les jours de plus profondes racines.

Si, comme le veulent plusieurs, au même temps que Pline persécutait les chrétiens dans le Pont et la Bithynie, Arrius Antoninus exerçait une persécution semblable dans l'Asie proconsulaire, nous aurons une preuve de plus du grand nombre des martyrs sous l'empire de Trajan. Tertullien rapporte que cet Antonin, persécutant avec violence la religion, les chrétiens d'une certaine ville se présentèrent tous à la fois devant son tribunal ; il en fit conduire au supplice quelques-uns, et dit aux autres : Malheureux ! si vous

avez tant envie de mourir, vous avez des précipices et des cordes [1].

Il est vrai que le petit nombre de ces fervents chrétiens fut mis à mort dans cette circonstance; mais d'abord ce n'était pas la première exécution du gouverneur : la persécution était violente lorsque cet événement eut lieu ; et il est vraisemblable que les chrétiens de cette ville ne prirent la résolution extrême de se présenter à son tribunal tous ensemble, qu'après avoir vu mourir un grand nombre de leurs frères et s'être persuadé qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'échapper à ses poursuites. D'ailleurs, cela n'arriva que dans une seule ville où le proconsul se trouvait en personne ; mais combien d'autres cités illustres et populeuses n'y avait-il pas dans cette province, qui n'étaient pas moins remplies de chrétiens que celles du Pont et de la Bithynie ! Les magistrats ne s'y seront-ils pas fait un mérite de poursuivre les chrétiens avec la véhémence dont le proconsul leur donnait l'exemple? Enfin, que cet Arrius Antoninus soit celui qui fut dans la suite empereur et successeur d'Adrien, comme veut Baronius, ou son aïeul maternel suivant d'autres critiques, toujours est-il que l'un et l'autre étaient d'un naturel clément et équitable comme Pline. Si donc il eut horreur de verser tant de sang et de trancher d'un seul coup tant de têtes, on peut croire que, dans des circonstances semblables, il n'en était pas de même des autres gouverneurs, qui, pour la plupart, tyrannisaient et saccageaient leurs provinces [2].

A part leur zèle pour la religion nationale de l'empire et le rétablissement du culte des idoles et des temples, qui, dans bien des endroits, commençaient à être abandonnés, les gouverneurs et les magistrats étaient encore excités à persécuter les chrétiens par les Juifs, ennemis inplacables de notre religion, et qui, outre mille calomnies, profitaient encore de toutes les occasions et de tous les prétextes pour allumer contre elle la rage des persécuteurs. Nous en avons une preuve daus ces hérétiques judaïsants qui accusèrent devant Atticus, gouverneur de la Syrie, le saint évêque de Jérusalem, Siméon, et comme descendant de la famille de David, et comme chrétien. L'accusation principale était la dernière. En effet, pour lui faire renier la foi, on le tourmenta cruellement pendant plusieurs jours ; mais il confessa Jésus-Christ avec tant de constance, que le gouverneur, les assistants et les bourreaux eux-mêmes ne pouvaient admirer assez comment un homme de son âge (il avait cent vingt ans) pouvait endurer d'aussi cruelles tortures. Enfin, à l'exemple du Sauveur, il fut condamné au supplice de la croix [3].

[1] Tert., *Ad Scap.*, n. 5. — [2] Orsi, t. 2, l. 3. — [3] Euseb., l. 3, c. 22. *Acta sanctorum*, 18 *febr.*

Il avait succédé dans l'évêché de Jérusalem à l'apôtre saint Jacques, dont il était frère de mère, mais non pas de père, étant fils de Cléophas, et l'apôtre d'Alphée. Par conséquent, son épiscopat fut très-long; et s'il eut la douleur de voir les horribles fléaux dont Dieu punit l'endurcissement de sa nation, il eut aussi la consolation d'y voir le parfait accomplissement des prophéties de Jésus-Christ, et d'en être préservé avec son troupeau. Sa vigilance à conserver le dépôt de la sainte doctrine était extrême, ainsi que sa sollicitude à préserver son église des piéges de certains hérétiques, qui, tant qu'il vécut, n'osèrent se montrer en face, mais cherchèrent en secret à corrompre la pureté de sa foi.

Le premier qui l'osa fut un certain Thébuthe, qui, piqué de n'avoir pas été fait évêque, se mit à répandre les funestes germes d'une doctrine corrompue. Il professait une de ces sectes qui partageaient alors les Juifs en ce qui regarde la religion : les uns s'appelaient Esséniens, Galiléens, Hémérobaptistes; d'autres Masbotéens, Samaritains, Saducéens, et enfin Pharisiens. Comme un grand nombre de Juifs qui embrassaient le christianisme, y portaient leur attachement aux cérémonies mosaïques, et ne savaient se déprendre de leurs anciennes opinions, que les œuvres de la loi étaient nécessaires au salut et que le baptême et l'Évangile n'y suffisaient point, de même aussi ceux qui des sectes en question passaient à la religion chrétienne, y portaient leurs erreurs particulières et s'étudiaient à y introduire leurs opinions monstrueuses. De là, un Simon, un Cléobius, un Dosithée, un Gorthée, qui donnèrent leurs noms aux Simoniens, aux Cléobiens, aux Dosithéens, aux Gorthéens. Ceux-ci donnèrent naissance aux Ménandriens, aux Marcionites, aux Carpocratiens, aux Valentiniens, aux Basilidéens, aux Saturniliens et à d'autres monstres semblables, du sein desquels sortirent les faux christs, les faux prophètes, les faux apôtres, qui, répandant une fausse doctrine contre Dieu et son Christ, déchirèrent l'unité de l'Église.

Siméon eut la gloire de défendre contre leur contagion et leurs embûches son eglise de Jérusalem, qui, tant qu'il vécut, se conserva telle qu'une vierge pure et sans tache. Mais lorsqu'à sa mort il ne se trouva plus sur la terre aucun des premiers disciples qui avaient vu Jésus-Christ de leurs yeux, et entendu sa doctrine de leurs oreilles, ces diverses hérésies, qui jusque-là s'étaient tenues comme dans les ténèbres, commencèrent à lever la tête et à se produire avec plus d'impudence[1].

[1] Euseb., l. 3, c. 32. S. Epiphan., *Hæres.*, 29, c. 7 ; *Hæres.*, 30, c. 2. Tillemont, l. 1 et 2. Lequien, *Oriens christianus*, t. 3, p. 140.

Siméon eut pour successeur un nommé Juste, également Juif de nation; car, à cette époque, une infinité de personnes avaient passé du judaïsme à la religion chrétienne. D'où nous pouvons juger avec quel zèle le saint vieillard avait travaillé à la conversion de ses frères, et combien le Seigneur avait béni ses travaux. Durant le siége, il avait transféré son troupeau à Pella; mais quand il vit Jérusalem sortie en quelque manière de ses ruines et en état d'être habitée sans péril, il y ramena ses ouailles et y rétablit sa chaire.

Quoique les Romains, à l'exception de quelques tours, eussent entièrement détruit la ville, toutefois, comme ils y laissèrent en garnison une légion entière, c'est-à-dire six mille hommes, il fallut d'abord élever pour eux quelques habitations grossières, ensuite permettre que des pays d'alentour il vînt s'y établir le nombre de gens nécessaire pour le service de tant de monde. En outre, Titus avait permis aux personnes incapables de porter les armes, telles que les vieillards et les femmes, de demeurer auprès des ruines du temple [1]. Comme d'ailleurs, nonobstant les massacres de la dernière guerre, il était resté un très-grand nombre de Juifs dispersés dans toute la Palestine, il est certain qu'ils n'auront eu rien de plus à cœur que de venir se fixer dans le voisinage de l'ancienne cité, avec le dessein d'en réparer peu à peu les ruines, d'y relever l'ancien culte, d'en faire de nouveau le centre de leur religion, ne pouvant offrir ailleurs à Dieu leurs sacrifices, ni célébrer leurs plus augustes cérémonies; choses pour lesquelles ils devaient avoir plus de zèle que jamais, ne fût-ce que parce que les chrétiens leur reprochaient d'être désormais sans Dieu et sans culte. Encore que dans le principe, et lorsque la ville fumait encore, il soit à croire que les Romains prirent les précautions nécessaires pour ne pas permettre à toute sorte de personnes de venir y fixer leur demeure, il est vraisemblable toutefois qu'avec le temps, ils devinrent un peu plus indulgents, qu'ils dissimulèrent bien des choses et virent sans ombrage s'élever une nouvelle ville sans fortifications, et avec une garnison assez nombreuse pour maintenir dans le devoir les habitants.

Les chrétiens y retournèrent donc avec les Juifs; car pour eux aussi ce ne pouvait être qu'une chose agréable d'honorer le Très-Haut dans un lieu que le Christ avait illustré par sa divine présence, où, aux cérémonies anciennes, il avait substitué le sacrifice de son corps et de son sang, consommé le mystère de notre rédemption, envoyé son Esprit sur ses apôtres, et d'où, comme d'une source commune, s'étaient répandues sur toute la terre les bénédictions du

[1] Josèphe, *De bell. jud.*, l. 7, c. 34.

ciel. Dans le gouvernement de cette église, toute composée de circoncis, Siméon eut donc Juste pour successeur, et celui-ci successivement douze autres, tous également Juifs, qui, jusqu'au temps d'Adrien la gouvernèrent saintement et se montrèrent dignes de succéder à un apôtre et un disciple de Jésus-Christ, tels qu'avaient été Jacques et Siméon [1].

Après les saints personnages qui avaient eu le bonheur d'être instruits à l'école même de la divine sagesse, viennent ceux qui, ayant conversé familièrement avec les apôtres et les disciples du Seigneur, furent, dans le second siècle, les interprètes fidèles de la divine parole, les canaux purs des traditions apostoliques et les défenseurs de la foi contre l'audace des hérésies.

A la tête de ces grands hommes paraît le saint martyr Ignace, surnommé Théophore. Ayant embrassé la foi par le ministère des apôtres, particulièrement de saint Jean, il fut un de leurs disciples les plus intimes, reçut l'ordination de leurs mains et fut destiné par eux à l'épiscopat d'Antioche, église la plus célèbre de tout l'Orient, et métropole de toute la Syrie. Il succéda à saint Évode, qui lui-même avait remplacé saint Pierre. Il gouvernait cette église durant la tempête excitée par la persécution de Domitien. Pilote sage et expérimenté, tantôt il recourait par le jeûne et la prière à celui qui commande aux vents et à la mer; tantôt, par l'éclat de sa doctrine, il dissipait les nuages que ces temps orageux pouvaient former dans l'esprit des néophytes; tantôt, par la force de son âme, il inspirait du courage aux pusillanimes et les animait à la persévérance. La tempête passée, il se réjouissait du calme rendu à l'Église, mais s'affligeait pour lui-même de n'avoir pas été trouvé digne du martyre. Cependant, soumis aux ordres de la Providence, il s'appliquait à tout ce qui est d'un bon pasteur, édifiant son troupeau par ses rares vertus, le nourrissant tous les jours du pain de la divine parole, et le garantissant par sa vigilance contre toutes les embûches du schisme et de l'hérésie.

Ce fut apparemment dans cet intervalle qu'arriva ce qu'il raconte lui-même dans sa lettre aux chrétiens de Philadelphie. Quelques-uns d'entre eux, qui avaient le projet de rompre la concorde et de se séparer de leur évêque, tentaient de le séduire et de l'attirer à leur parti. Mais, plein de l'Esprit de Dieu qui connaît toutes choses et ne peut être séduit, il s'écria tout haut au milieu de leur assemblée : Attachez-vous à l'évêque, aux prêtres et aux diacres! Comme les coupables le soupçonnaient de parler de la sorte parce qu'il avait

[1] Euseb., l. 4, c. 5.

deviné leur complot, il prend Dieu à témoin, pour le nom duquel il était enchaîné, qu'il n'en avait rien connu par aucune voie humaine, mais que l'Esprit-Saint lui avait inspiré de dire : Ne faites rien sans l'évêque ; gardez votre chair comme le temple de Dieu ; aimez l'unité, fuyez les dissensions ; soyez imitateurs de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ l'est de son Père.

Que dans le fait, avant son voyage de Rome, il ait demeuré quelque temps à Philadelphie, il le dit bien clairement dans la même lettre, quand il rend grâces à Dieu de ce que sa conscience est nette à leur égard et de ce que personne ne pouvait se vanter parmi eux qu'il leur eût été à charge, ni en secret ni en public, ni pour peu ni pour beaucoup. Il prie néanmoins tous ceux parmi lesquels il s'était trouvé, de ne pas prendre ces paroles comme un reproche.

Arrivait cependant le moment fixé au ciel pour récompenser les travaux de son fidèle serviteur et combler ses vœux. Trajan, enflé des victoires remportées sur les Daces, les Scythes et autres nations ; persuadé qu'il ne manquait à sa gloire que de soumettre le Dieu même des chrétiens et de contraindre ceux-ci à sacrifier à ses divinités, suscita contre eux une persécution si violente qu'ils se virent dans la nécessité de perdre la foi ou la vie. Le danger menaçait spécialement les évêques, l'ennemi jugeant qu'il lui serait facile de détruire l'armée après avoir abattu le chef, de dissiper le troupeau après avoir tué ou séduit le pasteur.

Trajan, parti de Rome avec ce projet, arriva donc à Antioche, et s'y arrêta quelque temps, afin d'y faire ses préparatifs pour la guerre contre les Parthes. Quoiqu'il sût que les évêques étaient les premières victimes destinées au sacrifice, Ignace, toutefois, uniquement inquiet pour son église, ne voulut ni l'abandonner, ni se soustraire par la fuite à la fureur de la persécution ; au contraire, il se laissa conduire sans résistance devant l'empereur, se flattant de pouvoir tempérer l'ardeur de sa colère par son sang, ou encourager ses ouailles par son exemple à ne pas craindre la mort. Trajan lui dit en le voyant : Qui es-tu, mauvais démon [1], pour oser non-seulement enfreindre mes ordres, mais encore persuader aux autres d'en faire de même et de périr ainsi misérablement ? — Personne, répondit Ignace, n'a jamais appelé Théophore un mauvais démon ; car les démons tremblent devant les serviteurs de Dieu et prennent la fuite. Que si vous me donnez ce nom, pour m'être rendu formidable à ces mauvais génies et parce que je leur fais du mal, je me ferai gloire de le porter ; car j'ai reçu de Jésus-Christ, le roi du ciel, le pouvoir

[1] Le mot grec signifie aussi *malheureux*, κακοδαίμων.

de renverser tous leurs desseins. — Et qui est Théophore ? ajouta l'empereur. — Ignace : Celui qui porte le Christ dans son cœur. — Te semble-t-il donc que nous n'ayons pas aussi dans nos cœurs les dieux qui nous aident à vaincre ? — Si vous appelez dieux les démons des nations, repartit Ignace, vous vous trompez. Il n'est qu'un Dieu, qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. Il n'est qu'un Jésus-Christ, son Fils unique. Puissé-je parvenir à son royaume ! — Qui nommes-tu là ? reprit aussitôt Trajan. Quoi, ce Jésus que Ponce Pilate fit attacher à une croix ? — Dites plutôt, répliqua Ignace, que ce Jésus attacha lui-même à cette croix le péché et son auteur, et qu'il donna dès lors à ceux qui le portent dans le sein, le pouvoir de fouler aux pieds toutes les tromperies des démons et toute leur malice. — Tu portes donc le Crucifié au milieu de toi ? interrompit l'empereur. — Oui, sans doute, répondit Ignace ; car il est écrit : J'habiterai en eux et j'y marcherai.

Trajan, irrité des reparties vives et pressantes du saint, prononça cette sentence : Nous ordonnons qu'Ignace, qui se fait gloire de porter en lui le Crucifié, soit mis aux fers et conduit par des soldats en la grande Rome pour être dévoré par les bêtes et servir d'amusement au peuple. A ces mots, le saint martyr s'écria dans un transport de joie : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous avez daigné m'honorer d'un parfait amour pour vous, d'être lié des mêmes chaînes de fer que votre apôtre Paul. En achevant ces paroles, il s'enchaîna lui-même tout joyeux, pria pour son église, la recommanda au Seigneur avec larmes, et se mit entre les mains des cruels soldats qui devaient le conduire à Rome pour être la pâture des lions [1].

L'intention de Trajan, en transportant ainsi loin de leurs villes les évêques condamnés à mort, était de désoler leur patience, de refroidir par les incommodités d'un long et pénible voyage l'ardeur de leur charité, de les ployer enfin à son vouloir et de triompher de leur constance. Mais la Providence se joua de tous ses calculs : le voyage du saint martyr jusques à Rome fut semblable à celui du soleil, qui, marchant d'orient en occident, répand partout où il passe des torrents de lumière et de chaleur [2].

Dans le désir ardent qu'il avait de souffrir, le saint partit avec beaucoup d'empressement et de joie d'Antioche pour Séleucie, où il s'embarqua avec deux de ses disciples, Philon, diacre de Cilicie, et Agathopode, que l'on croit être les auteurs des actes de son martyre, et avec dix soldats qui formaient sa garde. Après une navigation

[1] Voir les actes du martyre de saint Ignace, dans les *Acta SS.*, 1 *feb.*, et dans Ruinart. — [2] Chrysost., *Homil. in S. Ignat.*

longue et périlleuse, ils abordèrent à Smyrne, ville célèbre de l'Ionie, qui disputait alors le premier rang à Éphèse. Dès qu'ils furent descendus à terre, Ignace s'empressa d'aller voir saint Polycarpe, évêque de cette ville, qui, comme lui, avait été disciple de l'apôtre saint Jean. Et qui pourra penser ou dire la consolation de pareils amis à se revoir, leurs embrassements, leurs baisers, leurs larmes, leurs entretiens ? Si l'évêque d'Antioche se réjouissait d'être enchaîné pour Jésus-Christ, avec quelle affectueuse tendresse et quelle sainte jalousie Polycarpe ne devait-il pas baiser ses chaînes !

Sitôt que les églises de l'Asie apprirent l'arrivée du saint martyr à Smyrne, elles se mirent toutes en mouvement pour lui témoigner leur amour et leur vénération, pourvoir à tout ce qui lui était nécessaire, profiter de ses exemples ; admirer sa constance, sa ferveur et sa piété ; entendre ses instructions, jouir de ses entretiens, lui donner et recevoir de lui les derniers adieux ; et enfin, par le moyen de leurs évêques et de leurs diacres, célébrer avec lui l'eucharistie, et participer de ses mains aux divins mystères. Ainsi l'église d'Éphèse lui envoya son évêque Onésime, qu'il appelle un homme d'ineffable charité ; Burrhus, diacre, digne d'elle et de son pasteur, ainsi que Crocus, Euplus et Fronton. Ignace crut voir dans la réunion de ces cinq personnages leur chrétienté toute entière. Les Magnésiens lui députèrent Damas, leur évêque, homme digne de Dieu ; les prêtres Bassus et Apollonius, et le diacre Sozion, dans lesquels il dit pareillement avoir admiré des yeux de la foi et de la charité toute leur multitude. Enfin les Tralliens lui envoyèrent leur évêque Polybe, qui, le voyant enchaîné pour Jésus-Christ, le félicita tant en son nom qu'au nom de son église.

Ignace, sensiblement touché de cette marque de leur bienveillance, les loue comme de vrais imitateurs de Dieu, ajoutant qu'il avait vu dans leur évêque comme un miroir de leur charité : sa vue seule était une instruction ; sa force est dans sa douceur, les athées mêmes doivent l'avoir en vénération. Le saint martyr appelle ici athées et infidèles, les hérétiques qui niaient la réalité de l'incarnation de Jésus-Christ. Quand le saint vit ensuite la tendresse avec laquelle tout le monde l'aimait, les larmes que l'on répandait sur lui, le regret que l'on avait de le voir ainsi conduire à Rome pour servir de pâture aux lions, et beaucoup plus encore de voir s'éteindre dans l'Église une si grande lumière, il craignit qu'au lieu de l'aider par leurs prières à remplir sa course, ils ne demandassent à Dieu sa délivrance, et ne lui ravissent ainsi la couronne qu'il voyait déjà reluire sur sa tête. C'est pourquoi, et dans ses entretiens particuliers, et dans ses lettres, il conjurait toutes les églises, et particulièrement Polycarpe, de lui

obtenir de Dieu de sortir promptement du combat, afin qu'enseveli dans les entrailles des bêtes et devenu invisible au monde, il parût devant Jésus-Christ.

Ce qu'il appréhendait surtout, c'étaient les prières et le trop grand amour des Romains pour lui. Ayant donc trouvé à Smyrne des chrétiens qui allaient à Rome en droiture, il leur donna pour ceux de la capitale une lettre qui n'a, pour ainsi dire, d'autre but que de les conjurer de ne pas retarder par leurs prières l'exécution de son martyre. Dans l'inscription de cette épître, on peut voir un témoignage illustre de la primauté de l'Église romaine. Quand le saint martyr écrit aux fidèles des autres villes, il dit, en y ajoutant beaucoup de louanges : A l'église qui *est* à Éphèse, à l'église qui *est* à Magnésie, à l'église qui *est* à Smyrne [1]. Mais aux Romains son langage est différent : A l'Église qui *préside* dans le pays de Rome, à l'Église qui *préside* dans la charité, est-il dit dans l'adresse [2] ; et à la fin de la lettre : Souvenez-vous dans vos prières de l'église de Syrie ; qu'elle n'ait d'autre évêque que Jésus-Christ et votre charité [3].

Quand nous n'aurions point, sur l'authenticité de cette épître, autant de preuves que pour les ouvrages de Pline et de Cicéron, il suffirait de la lire pour se convaincre qu'elle n'a pu être écrite que par un Ignace, par un homme tout plein de Dieu, tout transformé en Jésus-Christ, et que la charité a rendu tout de feu. Plus les pensées sont extraordinaires, admirables, surprenantes, supérieures à la commune manière de voir, contraires aux règles de la prudence humaine, jetées confusément et sans artifice, plus elles nous montrent un homme poussé à parler et à écrire par l'Esprit-Saint, abandonné aux transports de sa charité, et qui, fixé d'esprit et de cœur dans l'éternité et dans le ciel, regarde comme ses délices les tourments, comme sa gloire les ignominies, comme ses richesses la pauvreté, comme sa mort la vie, et comme sa vie la mort.

« Je crains votre charité, dit-il, je crains qu'elle ne me nuise. Si vous ne parlez pas de moi, je serai à Dieu ; mais si vous m'aimez selon la chair, il me faudra retourner à la course. J'écris aux églises et leur mande à toutes que je meurs volontiers pour Dieu, si vous n'y mettez pas d'obstacle. Je vous en conjure donc, n'ayez pas pour moi une bienveillance à contre-temps. Laissez-moi devenir la pâture des bêtes, et par elles arriver à Dieu. Je suis le froment de Dieu : que je sois moulu par les dents des lions, afin d'être trouvé en Jésus-

[1] Ἐκκλησίᾳ... τῇ οὔσῃ ἐν Σμύρνῃ. Coteler., *Patres apost.*, t. 2, p. 86. — [2] Ἥτις προκάθηται ἐν τόπῳ χώρου Ῥωμαίων..., καὶ προκαθημένη τῆς ἀγάπης. *Ibid.*, p. 26. — [3] Μόνος αὐτὴν Ἰησοῦς Χριστὸς ἐπισκοπήσῃ, καὶ ὑμῶν ἀγάπη. *Ibid.*, p. 30.

Christ un pain sans tache ! Caressez plutôt les bêtes, afin qu'elles me soient un tombeau et qu'elles ne laissent rien de mon corps, de peur qu'après m'être endormi, je ne devienne à charge à quelqu'un. Alors je serai un véritable disciple de Jésus-Christ, quand le monde ne verra plus même mon corps.

« Priez Jésus-Christ pour moi, afin que j'achève mon sacrifice. Oh ! que je soupire après les bêtes qui me sont préparées ! Je souhaite les trouver promptes ; je les caresserai pour qu'elles me dévorent sans délai et qu'elles ne me fassent pas comme à plusieurs qu'elles ont craint de toucher. Si elles ne le veulent pas, je les y forcerai.

« Pardonnez le-moi ; je sais ce qui m'est utile. C'est maintenant que je commence à être disciple. Ni les choses visibles ni les invisibles, rien ne me touche, pourvu que j'obtienne Jésus-Christ. Qu'il m'arrive le feu, la croix, les bêtes, la séparation des os, la division des membres, la destruction de tout le corps, enfin tous les tourments inventés par le diable, pourvu seulement que je jouisse de Jésus-Christ ! Mourir pour Jésus, me vaut mieux que de régner jusqu'aux extrémités de la terre. Je cherche celui qui est mort pour nous, je veux celui qui pour nous est ressuscité.

Pardonnez-le-moi, mes frères ; ne m'empêchez point d'aller à la vie, ne veuillez point que je meure. Puisque je veux être à Dieu, ne me parlez pas du monde ; laissez-moi jouir de la lumière pure : quand je serai là, alors je serai homme de Dieu. Permettez moi d'imiter la Passion de mon Dieu. Si quelqu'un le possède en lui-même, il comprendra ce que je désire ; et connaissant ce que j'éprouve, il aura pitié de moi. Le prince de ce monde veut m'enlever et corrompre ma volonté envers Dieu ; que personne d'entre vous ne prenne son parti ; prenez plutôt le mien, c'est-à-dire celui de Dieu. Que l'envie n'habite point en vous. Si je vous priais d'autre chose, étant présent, ne m'écoutez pas ; croyez plutôt ce que je vous écris : car je vous écris plein de vie, mais amoureux de mourir. Mon amour est crucifié. Il n'est point une étincelle en moi qui aime la matière, mais une eau vive qui me parle au dedans et me dit : Allons au Père ! Je ne suis sensible ni à la nourriture corruptible, ni aux plaisirs de cette vie. Je désire le pain de Dieu, le pain céleste, qui est la chair de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, né ensuite de la race de David et d'Abraham ; je désire le breuvage de Dieu, son sang, qui est la charité incorruptible et la vie sans fin. Je ne veux plus vivre selon les hommes. J'aurai ce bonheur si vous le voulez ; si je souffre, ce sera une marque que vous l'aurez voulu : sinon, que vous m'aurez haï[1]. »

[1] *Epistola S. Ignatii ad Romanos*, Coteler., *Patres apostol.*, t. 2, p. 26-31.

Les autres épîtres ne sont pas moins dignes d'un disciple des apôtres, d'un martyr de Jésus-Christ. Toutes sont inspirées par la même charité, dictées par le même esprit, animées des mêmes sentiments. Dans toutes, on voit briller la même lumière, on sent le même feu, on admire la même simplicité. Dans toutes, en un mot, il se dépeint lui-même, c'est-à-dire un homme qui vit de la foi, qui a toutes ses espérances dans le ciel, qui est tout embrasé de l'amour de Dieu, qui ne respire que pour Jésus-Christ, qui se félicite de ses chaînes, qui désire ardemment l'accomplissement de son martyre ; un homme plein de tendresse pour ses frères, de respect pour ses collègues, d'amour pour la hiérarchie et l'unité de l'Église, de zèle contre les hérétiques, les schismatiques et les perturbateurs de la paix ; un homme enfin pleinement instruit des plus sublimes mystères, qui en avait dans l'esprit et savait en communiquer aux autres les plus justes et les plus nobles idées, et à qui la science n'enflait point l'esprit, parce qu'il ne se glorifiait de savoir qu'en Jésus-Christ.

On ne sera pas faché de voir un abrégé de la doctrine du saint martyr sur les principaux articles de la théologie chréfienne. A commencer par les trois personnes divines, nous avons sur leur égalité deux témoignages dans sa lettre aux Magnésiens, où il les exhorte premièrement à s'affermir toujours davantage dans la doctrine du Seigneur et des apôtres, afin que tout leur profite dans le Fils, le Père et le Saint-Esprit ; ensuite à être soumis à leur évêque, comme Jésus-Christ l'est au Père suivant la chair, et les apôtres au Christ, au Père et à l'Esprit[1]. En ajoutant, *suivant la chair,* il donne clairement à entendre qu'il est en Jésus-Christ une autre nature, suivant laquelle il n'est pas sujet à son Père ; et celle-là qui ne peut être que la nature même du Père ; laquelle par conséquent doit être une dans les trois personnes divines, qui sont également le principe de notre félicité et à qui les apôtres étaient également soumis.

Outre cela, nous trouvons en particulier, dans toutes ses lettres, les témoignages les plus clairs de la divinité du Christ, de sa génération éternelle, et de sa coexistence avec le Père durant tous les siècles. Une fois dans l'inscription de la lettre aux Éphésiens, et deux fois dans celle aux Romains, Jésus-Christ est appelé notre Dieu. De plus, dans la première de ces épîtres, il appelle le même Christ, Dieu existant dans l'homme, Dieu manifesté dans l'homme, Dieu porté dans le sein de Marie, et son sang, le sang de Dieu ; et dans la seconde, notre Dieu Jésus-Christ qui existe dans le Père. Nous voyons, dans celle aux Tralliens, *Dieu Jésus-Christ,* et dans celle à l'Église de

[1] *Epist. ad. Magn.*, n. 13.

Smyrne : « Je glorifie Jésus-Christ qui est Dieu, et vous avez bien fait d'accueillir les ministres de Dieu le Christ. » Dans celle aux Magnésiens : « Jésus-Christ était avec son Père avant les siècles, il est sa parole éternelle et n'a point été précédé du silence. » Et finalement, dans celle à Polycarpe : « Le Christ, étant au delà du temps, éternel, impalpable, invisible et impassible, s'est fait visible et passible pour nous et a souffert pour l'amour de nous en toute sorte de manières[1]. »

Il n'explique pas avec moins de bonheur l'union des deux natures, la divine et l'humaine, dans la personne du Verbe, par ces belles paroles de l'épître aux Éphésiens : « Il n'est qu'un médecin, à la fois charnel et spirituel, fait et non fait, Dieu dans l'homme, vraie vie dans la mort, passible et impassible, de Marie et de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Paroles où le saint martyr, plusieurs siècles avant leur naissance, a renversé trois hérésies pernicieuses, celle d'Arius, celle d'Eutychès, celle de Nestorius. La première, en appelant Jésus-Christ Dieu non fait, c'est-à-dire non créé, mais engendré du Père ; et les deux autres, en attribuant au même Christ deux générations, l'une de Dieu, l'autre de Marie, ainsi que d'être à la fois homme et Dieu, passible et impassible, la vie et la mort.

Mais comme ceux qui, du vivant des apôtres, enseignaient en secret que le Verbe divin n'avait pris de la chair humaine que l'apparence, et conséquemment qu'il n'avait souffert, qu'il n'était mort et ressuscité qu'en apparence non plus, répandaient alors effrontément leur doctrine impie, le saint combat en particulier cette hérésie dans la plupart de ses épîtres, sans en nommer les auteurs ; il les signale ; dépeint leurs mœurs et s'attache à les rendre odieux aux fidèles. S'adressant aux Magnésiens, après avoir longtemps parlé contre les hérétiques judaïsants, il ajoute : « Ce n'est pas que je soupçonne aucun de vous de penser de la sorte; mais je voudrais vous mettre sur vos gardes, afin que vous ne vous laissiez pas prendre à l'appât de leur vaine doctrine, mais que vous demeuriez pleinement convaincus de la naissance, de la Passion et la résurrection vraiment et indubitablement arrivées en Jésus-Christ, notre espérance, au temps de la préfecture de Ponce Pilate. » D'où l'on voit que les hérétiques sortis du judaïsme et qui voulaient unir à l'Évangile l'observance des cérémonies légales, étaient encore les principaux maîtres et propagateurs de la vaine opinion que Jésus-Christ n'avait pas pris en réalité la chair humaine.

Il n'exhorte pas avec moins de zèle les Tralliens à se garder d'eux

[1] *Apud Coteler.*, t. 2.

comme d'un venin caché, comme d'une plante que n'avait point plantée le Père, et qui produisait des fruits de mort; il leur rappelle que Jésus-Christ était vraiment né, avait vraiment mangé et bu; qu'il avait été vraiment persécuté sous Ponce Pilate, vraiment crucifié, et était vraiment mort, à la vue du ciel, de la terre et de l'enfer; qu'il était vraiment sorti du tombeau, son Père le ressuscitant, comme nous-mêmes, à son exemple, serons ressuscités un jour. Il ajoute : « Si le Christ, comme le disent quelques athées, c'est-à-dire infidèles, n'a souffert qu'en apparence, pourquoi donc suis-je enchaîné? Pourquoi désiré-je de combattre contre les bêtes? C'est donc inutilement que je meurs. »

Plus expressément encore il traite cette matière, dans la lettre qu'il écrivit de Troade à ceux de Smyrne. Il les félicite sur la fermeté de leur foi en Jésus-Christ, qui vraiment est de la race de David selon la chair, et Fils de Dieu selon la divinité; qui vraiment est né de Marie, a été baptisé par Jean, vraiment percé de clous dans sa chair sous Ponce Pilate et Hérode le tétrarque; qui vraiment a souffert, ainsi que vraiment il s'est ressuscité lui-même, et non-seulement en apparence comme le disent quelques infidèles, hommes vains qui n'ont de christianisme qu'un fantôme. Il ne leur rappelle, dit-il, ces choses que pour les prémunir contre certaines bêtes à figure humaine, desquelles, bien loin de les accueillir, il faut autant que possible éviter même la rencontre, se bornant à prier pour eux, afin qu'ils se convertissent à pénitence. Puis il ajoute : « Si le Seigneur n'a fait tout cela qu'en apparence, ce n'est donc qu'en apparence aussi que je suis enchaîné. Et alors pourquoi me suis-je dévoué au feu, au glaive, aux bêtes? Ceux qui nient qui le Christ ait porté la chair, portent en eux-mêmes la mort. »

Le saint ne veut pas écrire leurs noms, parce qu'ils sont infidèles, ni même faire mention d'eux, jusqu'à ce qu'ils viennent à repentir. Leurs mœurs n'étaient pas moins corrompues que leur foi. « Ils sont, dit-il, entièrement privés de charité; ne prennent aucun soin de personne, ni de la veuve, ni de l'orphelin, ni de l'opprimé, ni de celui qui est dans les chaînes, ni de celui qui en est délivré, ni de celui qui a faim, ni de celui qui a soif. Ils s'abstiennent de l'eucharistie et de la prière, parce qu'ils ne veulent pas confesser que l'eucharistie est la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, laquelle a souffert pour nos péchés, et a été ressuscitée par la bonté du Père. Il faut donc s'éloigner de pareilles gens, et même ne parler d'eux ni en public ni en particulier. »

Enfin, dans l'épître aux Éphésiens : « Si les corrupteurs des femmes n'hériteront point le royaume de Dieu, combien plus ceux

qui, par leur perverse doctrine, corrompent la foi. Ni plus ni moins que les adultères et les infâmes, ils seront jetés dans un feu inextinguible, ainsi que ceux qui les écoutent. Où est la vanterie de ceux qui se donnent pour sages ? Notre Dieu Jésus-Christ a été conçu de Marie, selon la disposition de Dieu, du sang de David et du Saint-Esprit ; il est né et a été baptisé afin de purifier l'eau par sa Passion. Trois choses furent cachées au prince de ce siècle : la virginité de Marie, son enfantement et la mort du Seigneur ; trois mystères éclatants, mais opérés dans le silence de Dieu. Comment donc fut-il manifesté ? Une étoile parut dans le ciel, qui surpassait en splendeur toutes les étoiles ; sa lumière était ineffable et sa nouveauté causait à tous de l'étonnement. Tous les autres astres, de concert avec le soleil et la lune, lui faisaient cortége, et elle répandait sa lumière sur toutes choses. Pendant que les hommes cherchaient la cause d'une nouveauté si étrange, la magie fut détruite, l'ignorance dissipée, l'ancien empire abattu, Dieu s'étant manifesté dans l'homme pour nous communiquer une vie nouvelle et sans fin. »

A ce que nous avons rapporté déjà touchant le mystère de l'incarnation, il faut ajouter ce qu'il enseigne touchant la nécessité de croire en Jésus-Christ. « Que personne ne se trompe, dit-il en écrivant à l'église de Smyrne, et les créatures célestes, et la gloire des anges, et les princes visibles et les invisibles, s'ils ne croient au sang de Jésus-Christ, seront sujets au jugement. « Et dans l'épître aux Philadelphiens : » Aimons les prophètes, parce qu'eux aussi ont annoncé l'Évangile, espéré dans le Christ et vécu dans son attente ; et pour avoir cru en lui et avoir été unis à lui, ils ont obtenu par lui le salut. Aussi furent-ils dignes d'amour et d'admiration, et ont-ils mérité que Jésus-Christ leur rendît témoignage et qu'ils fussent comptés dans l'Évangile de l'espérance commune. « Et plus bas : « Il est la porte du Père, par laquelle sont entrés Abraham, Isaac, Jacob, les prophètes, les apôtres et l'Église. « Et dans la lettre aux Magnésiens : « Les divins prophètes ont vécu suivant Jésus-Christ ; aussi ont-ils été persécutés, parce que, inspirés de sa grâce, ils ont prêché aux incrédules un seul Dieu, qui s'est manifesté par Jésus-Christ, son Fils, lequel est son Verbe éternel et ne procède point du silence. Si donc ceux qui ont vécu dans l'ancien ordre de choses, aspiraient à la nouveauté de la vie ; si déjà, disciples de Jésus, ils jetaient sur lui leurs regards et l'attendaient comme leur maître ; si, en récompense de cela, il les a ressuscités d'entre les morts, comment pourrons-nous vivre sans lui ? »

De ce que les anciens Pères ont été justifiés moyennant la foi seule et l'espérance dans le futur Messie, le saint conclut, non-seu-

lement qu'il n'était plus nécessaire d'observer les cérémonies légales, simples signes des mystères futurs ; mais encore que cette observation était vaine, superstitieuse et incompatible avec la profession du christianisme. C'est pourquoi il avertit les Magnésiens, au même endroit, de ne pas se laisser séduire par des doctrines étrangères et de vieilles fables, qui, dit-il, ne servent de rien. « Car si nous vivons encore suivant la loi judaïque, nous confessons que nous n'avons pas reçu la grâce. » Et plus loin : « Devenus disciples de Jésus-Christ, apprenons à vivre selon le christianisme. Quiconque s'appelle d'un autre nom, n'est pas de Dieu. Jetez donc le mauvais levain, vieilli et aigri, et transformez-vous au levain nouveau qui est Jésus-Christ. C'est une chose absurde de professer Jésus-Christ et de judaïser. Le christianisme n'a pas cru au judaïsme, mais le judaïsme au christianisme, afin que toute langue fidèle s'unît en Dieu [1]. »

De savoir quelle est la foi justifiante, si c'est une croyance nue et morte, ou bien la foi vivante et animée par la charité, le saint le décide par ces belles paroles : « Le principe et la fin de la vie sont la foi en Jésus-Christ et la charité : celle-là le principe, celle-ci la fin. Ces deux choses unies ensemble font qu'on est de Dieu, et toutes les autres vertus viennent en conséquence de celles-ci. On connaît l'arbre par son fruit : de même on connaît par leurs œuvres ceux qui font profession d'être chrétiens [2]. » Et ailleurs : « Il y a deux monnaies, l'une de Dieu, et l'autre du monde, et chacune a son caractère propre : les infidèles ont celui du monde, et les fidèles ont, moyennant la charité, celui du Père par Jésus-Christ [3]. » « Que personne, dit-il dans un autre endroit, ne se glorifie de la place qu'il occupe dans l'Église ou dans le monde. Le tout, c'est la foi et la charité, auxquelles rien ne se doit préférer ; » et finalement, de ces deux vertus, c'est à la charité qu'il donne expressément la préférence [4].

Le saint évêque n'avait pas moins de zèle contre les schismatiques que contre les hérétiques ; et après la foi en Jésus-Christ, il n'est rien qu'il recommande plus dans ses lettres, que la concorde, la paix, la subordination aux légitimes pasteurs, le respect dû à chacun, suivant les divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique. Ce serait trop s'étendre que de vouloir rapporter tous les endroits sur cette matière. Il suffira, pour l'édification du lecteur, de faire connaître ses principales pensées. Jésus-Christ étant le sûr interprète de la volonté du Père et ayant, par son autorité, distribué les évêques dans les diverses contrées de la terre, il faut que les fidèles soient d'accord avec les évêques, pour être d'accord avec la volonté divine. Cette bonne

[1] *Ad Magnes.* — [2] *Ibid.*, n. 5. — [3] *Ad Smyrn.*, n. 6. — [4] *Ad Magnes.*, n. 1.

intelligence doit être semblable à celle des cordes d'une lyre, afin que, chantant ensemble et comme d'une seule voix Jésus-Christ et son Père, ils fassent une harmonie douce et agréable, et que Dieu y reconnaisse qu'ils sont les dignes membres de son Fils. De plus, cette union doit être aussi intime et inaltérable que celle de l'Église avec Jésus-Christ et de Jésus-Christ même avec son Père. Quiconque est envoyé par le Père pour gouverner sa famille, doit être écouté comme celui qui l'envoie : les fidèles doivent donc regarder l'évêque comme le Seigneur même, et lui obéir comme au Père de Jésus-Christ, évêque de tous [1].

En l'honneur de celui qui la commande, cette obéissance doit être véritable et sincère, non pas feinte et simulée, parce que l'hypocrite ne trompe pas tant l'évêque visible, qu'il insulte l'invisible, qui connaît toutes choses, même les plus secrètes et les plus cachées. « Que toute votre étude, ajoute-t-il, soit donc de faire toutes vos actions dans la concorde de Dieu : l'évêque présidant à la place de Dieu même, les prêtres à la place du sénat apostolique, et les diacres comme ceux à qui est confié le ministère de Jésus-Christ. Respectez-vous tous les uns les autres. Que nul ne regarde le prochain selon la chair; mais aimez-vous toujours en Jésus-Christ : et comme le Seigneur n'a jamais fait rien sans son Père, ni par soi, ni par le ministère de ses apôtres, de même vous ne devez rien faire sans l'évêque et sans les prêtres. Ne tentez pas même de trouver rien de raisonnable en particulier; mais, vous unissant tous ensemble, n'ayez qu'une oraison, une prière, une âme, une espérance dans une charité et une joie innocente : comme accourant tous au même temple de Dieu, au même autel, au même Jésus-Christ, qui procède d'un seul Père, est en lui seul, et retourne à lui seul [2]. »

Et ailleurs : « Que tous respectent les diacres comme les ministres de Jésus-Christ, l'évêque comme la figure du Père, et les prêtres comme le sénat de Dieu et la compagnie des apôtres. Sans ceux-là, on ne doit point parler d'Église [3]. Personne ne doit, sans l'évêque, rien faire de ce qui regarde l'Église. Que l'on tienne pour eucharistie légitime, celle qui se fait par l'évêque ou par celui auquel il en a donné permission. Où l'évêque paraît, que là soit la multitude; comme où est Jésus-Christ, là est l'Église catholique. Sans l'évêque, il n'est pas permis de baptiser, ni de célébrer les agapes; et, généralement parlant, il n'y a d'agréable à Dieu, de sûr, de légitime, que ce qui se fait avec son approbation. Il est donc très-bien de considérer Dieu et l'évêque. Celui qui honore l'évêque, est honoré de Dieu ; et

[1] Eph., n. 3, 4, 5 et 6. — [2] *Ad Magnes.*, n. 3, 6 et 7. — [3] Trall., n. 3.

celui qui fait quelque chose à son insu, sert le démon [1]. En un mot, tous ceux qui sont de Dieu et de Jésus-Christ, sont avec l'évêque : suivez-le donc comme les brebis suivent leur pasteur [2]. »

Ce que le saint martyr a dit en particulier aux églises d'Asie, touchant l'amour, le respect, la soumission qu'elles devaient à leurs évêques, dont il fait l'éloge, s'applique généralement à tout évêque catholique, mais principalement au chef de tous les évêques, au père commun de tous les fidèles, à l'égard duquel les pasteurs mêmes sont des brebis.

Le motif de saint Ignace en recommandant avec tant de zèle l'unité de l'Église, la subordination à la hiérarchie ecclésiastique, la paix, l'union et la concorde parmi les fidèles, et l'inviolable attachement aux légitimes pasteurs, fut sans doute de s'opposer aux efforts des schismatiques et des hérétiques, qui, ne se bornant plus à répandre clandestinement de nouvelles et pernicieuses doctrines, avaient encore, de leur propre autorité, formé de nouveaux conventicules, élevé autel contre autel, où, chacun à sa manière, ils célébraient leurs assemblées ainsi que leurs profanes mystères.

Afin que tout le monde pût se mettre en garde contre ces communions schismatiques, il expose les caractères de la véritable Église, qui sont d'être une, catholique, incorruptible et apostolique. « Par sa résurrection, dit-il dans un endroit, Jésus-Christ a élevé son étendard dans tous les siècles, pour réunir ses saints et ses fidèles, Juifs ou gentils, dans le corps un de son Église [3]. » Et dans un autre : « Où est Jésus-Christ, là est l'Église catholique [4]. » Ailleurs : « Le Seigneur a reçu l'onction sur sa tête, afin de communiquer l'incorruptibilité à l'Église [5]. » Ensuite, rien ne se voit plus fréquemment dans ses lettres que des exhortations aux fidèles, d'être soumis à l'évêque et aux prêtres comme à Jésus-Christ et aux apôtres, sans doute parce qu'ils avaient reçu, chacun suivant son degré, la puissance et l'autorité communiquée à Jésus-Christ par le Père, et aux apôtres par Jésus-Christ. Finalement, il nous donne à entendre que, dans cette société universelle, ainsi subordonnée, l'Église romaine a la présidence et, comme Jésus-Christ, une surveillance qui s'étend partout. Cette humble soumission à l'autorité de l'Église est le moyen que le saint martyr présente, le plus souvent, comme le plus efficace pour se préserver de la séduction et de l'erreur. Ainsi, après avoir dit aux Tralliens : « Gardez-vous de pareilles gens, » c'est-à-dire des séducteurs et des hérétiques, il ajoute aussitôt : « Ce qui sera si, au

[1] Smyrn., n. 8. — [2] Philadelph., n. 2. — [3] Smyrn., n. 1. — [4] *Ibid.*, n. 8. — [5] Eph., n. 17.

lieu d'être enflés et superbes, vous demeurez inviolablement unis à Dieu, à Jésus-Christ, à l'évêque et aux préceptes des apôtres [1]. »

Comme la foi et la charité sont les liens qui nous unissent intérieurement avec Jésus-Christ et son Église, de même les sacrements sont les principaux instruments par lesquels le même Jésus nous communique les fruits de sa Passion et de sa mort, et les sacrés liens qui unissent extérieurement les hommes dans un même corps de religion. Nous trouvons, dans les épîtres du saint martyr, les plus hautes idées sur ce sujet.

Touchant le baptême, nous y voyons que Jésus-Christ a voulu être baptisé afin de sanctifier l'eau par sa Passion, c'est-à-dire afin que l'eau, imprégnée de la vertu de son sang, pût laver nos âmes de toutes leurs souillures spirituelles [2]. Touchant la pénitence, il enseigne si clairement qu'il n'est aucun péché que l'Église n'ait pouvoir de remettre, et que la porte de la réconcilliation est ouverte à tous ceux qui se repentent, que quelques écrivains protestants y ont cru voir une preuve que ces lettres ne pouvaient être du saint martyr, mais avaient été écrites beaucoup plus tard, savoir, après les décrets de l'Église contre les erreurs des Montanistes et des Novatiens; comme si la vérité n'était pas plus ancienne que l'erreur, et que l'Église n'eût pas condamné toutes les nouvelles hérésies, précisément parce que toujours elles ont été contraires aux anciennes traditions, ainsi que certainement celles des Montanistes et des Novatiens le furent à ces canons de notre saint. « Ceux qui sont de Dieu et de Jésus-Christ, sont avec l'évêque ; et tous ceux qui, conduits par l'esprit de pénitence, reviennent à l'unité de l'Église, seront aussi de Dieu, afin qu'ils vivent selon Jésus-Christ. » Et plus loin : « Dieu remet donc les péchés à tous ceux qui se repentent, pourvu qu'ils retournent à l'unité et où siége l'évêque [3]. »

Quant au sacrement de l'ordre, chacun peut voir clairement, dans les textes cités plus haut, avec combien de raison le concile de Trente a défini que les évêques sont supérieurs aux simples prêtres, et qu'il est dans l'Église catholique une hiérarchie divinement instituée, et composée d'évêques, de prêtres et de ministres. Ainsi, dans sa lettre aux Magnésiens, il loue ces saints prêtres qui, sans s'arrêter à la jeunesse de leur évêque, lui rendaient l'obéissance qu'ils devaient ; ou plutôt la rendaient non pas tant à lui qu'au Père de Jésus-Christ, l'évêque de tous, et duquel, selon qu'il est écrit dans une autre lettre, les évêques visibles sont la figure. Ainsi encore, dans l'inscription de l'épître aux Philadelphiens, faisant mention de l'évêque, des

[1] Trall., n. 7. — [2] Eph., n. 18. — [3] Philadelph., n. 3 et 8.

prêtres et des diacres, il dit qu'ils ont été désignés par la sentence de Jésus-Christ, établis par sa volonté et confirmés par l'Esprit-Saint. Finalement, de même qu'il a soin de nous donner une très-haute idée de l'épiscopat et du sacerdoce, faisant tenir à l'évêque la place de Jésus-Christ ou de son Père, et aux prêtres celle du collége des apôtres, de même il a voulu que nous regardassions les diacres comme les ministres des très-saints mystères, et il est le premier qui nous avertisse qu'ils n'ont pas été principalement élus pour assister aux tables communes [1].

C'est au sacrement de mariage que se rapporte le passage suivant de la lettre à Polycarpe. « Dites à mes sœurs d'aimer le Seigneur et d'être contentes de leurs maris pour l'esprit comme pour le corps. Exhortez aussi mes frères, au nom de Jésus-Christ, à aimer leurs compagnes, comme le Seigneur aime l'Église. Si quelqu'un peut demeurer dans la continence, en l'honneur de la chair du Seigneur, qu'il y demeure, mais sans vanité. S'il s'en glorifie, il est perdu. Quant à ceux et à celles qui se marient, ils doivent le faire avec l'autorité de l'évêque, afin que le mariage soit selon Dieu et non pas selon la cupidité. Que tout se fasse pour la gloire de Dieu [2]. »

Mais ce qui est surtout digne d'observation, ce sont les endroits où il parle de la divine eucharistie, ainsi que de l'oblation et de la célébration des très-saints mystères. Premièrement, nous avons un témoignage irréfragable de la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ au sacrement, dans celui où il fait mention de certains hérétiques qui s'abstenaient de la prière et de l'eucharistie, parce qu'ils refusaient de confesser qu'elle est la chair de notre Sauveur, laquelle a souffert pour l'amour de nous et qui a été ressuscitée par le Père.

La prière dont s'abstenaient ces hérétiques était la prière publique et solennelle, ordonnée principalement pour la consécration des divins mystères, et qui avait son complément dans la communication qu'en faisait aux assistants celui qui présidait l'assemblée sainte. Comme, d'après un très-ancien usage dont nous avons les preuves dans les Pères et les liturgies de toutes les églises, ceux qui distribuaient les dons sacrés disaient ces paroles ou d'autres équivalentes : *Le corps, le sang de Jésus-Christ*; et que ceux qui les recevaient étaient obligés de répondre : *Amen*, il est ainsi, ainsi je le crois, ainsi je le confesse; il n'est point à s'étonner si les hérétiques, qui ne croyaient pas que l'eucharislie est la vraie chair de Jésus-Christ, n'assistassent point aux assemblées des fidèles ou à la prière solennelle.

[1] *Ad Trall.*, n. 2. — [2] *Ad Polycarp.*, n. 5.

Mais comme il est impossible que les hommes s'unissent en un corps de religion sans la communion de quelque signe sensible, les hérétiques et les schismatiques de ces temps célébraient à part leurs illégitimes assemblées et leurs profanes mystères. C'est pourquoi le saint martyr ne cesse d'avertir les fidèles qu'il n'est qu'un temple de Dieu, un autel, une eucharistie [1] ; parce qu'il n'y a qu'une chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et un calice de son sang [2] ; comme il n'est qu'un évêque avec les prêtres et les diacres [3] ; qu'on ne doit regarder comme eucharistie légitime, que celle qui est célébrée ou par l'évêque ou par celui auquel il en a donné la permission [4] ; finalement, que celui-là seul est pur, qui vient à l'autel unique, auquel assiste l'évêque avec les prêtres et les diacres. Ce qui, dans ces paroles, mérite une attention particulière, c'est l'expression d'autel employée par le saint martyr encore ailleurs pour désigner la table sacrée sur laquelle se célèbre la solennelle oblation du corps et du sang de Jésus-Christ ; oblation qui, par conséquent, doit être regardée comme un vrai et propre sacrifice, y ayant une connexion nécessaire entre le sacrifice et l'autel.

Il est encore çà et là, dans les lettres de notre saint touchant la doctrine et la discipline de l'Église, des choses dignes de remarque, mais que nous ne ferons qu'indiquer à la piété du lecteur. Ce qui lui fait désirer si ardemment le martyre, c'était, entre autres, la persuasion qu'aussitôt après sa mort il jouirait de la présence de Dieu dans le ciel. Il écrivait ainsi aux Romains : « Pardonnez-moi, mes frères, ne m'empêchez point d'aller à la vie ; laissez-moi jouir de la lumière pure ; quand je serai là, je serai tout de Dieu. Il est en moi une eau vive qui me dit intérieurement : Allons au Père [5]. »

Il était persuadé encore que les saints, lorsqu'ils sont dans le ciel, n'oublient point l'Église, ne laissent pas d'aider les fidèles qui vivent sur la terre : de là cet affectueux souhait dans sa lettre aux Tralliens : « Puisse mon esprit vous sanctifier, non-seulement à cette heure, mais encore lorsque je posséderai Dieu [6] ! »

Les premiers chrétiens avaient la coutume de s'assembler et d'adresser à Dieu des hymnes de louanges en l'honneur des martyrs qui avaient heureusement terminé leur glorieux combat. Notre saint paraît faire allusion à cet usage, quand il écrit aux Romains : « Le plus grand bien que vous puissiez me faire, c'est que je sois immolé tandis que l'autel est prêt, afin que vous chantiez en chœur des hymnes de louanges au Père en Jésus-Christ, de ce qu'il a bien voulu ap-

[1] *Ad Magnes.*, n. 7. — [2] *Ad Philadelph.*, n. 4. — [3] *Ad Smyrn.*, n. 8. — [4] *Ad Trall.*, n. 8. — [5] *Ad Roman.*, n. 6, 7. — [6] *Ad Trall.*, n. 13.

peler l'évêque de la Syrie, de l'Orient en Occident, pour y mourir au monde et naître à Dieu [1]. »

Il fait entendre que les deux princes des apôtres, Pierre et Paul, ont été les apôtres particuliers des Romains, quand il leur écrit : « Je ne vous commande point comme Pierre ni comme Paul ; ils étaient apôtres, moi, je suis un condamné ; ils étaient libres, moi, je suis encore esclave ; mais si j'ai la grâce de souffrir, je serai un affranchi de Jésus-Christ, et en lui je ressusciterai libre [2]. »

Encore qu'il exhorte les fidèles d'Éphèse [3] à s'assembler le plus souvent que possible, pour offrir à Dieu des actions de grâce ou l'eucharistie et leurs tributs de gloire, les chrétiens, néanmoins, le faisaient alors spécialement le jour de dimanche, qui, comme il l'insinue dans son épître aux Magnésiens, avait succédé au sabbat des Hébreux [4].

A la fin de sa lettre à l'église de Smyrne, il salue les vierges appelées veuves, parce qu'elles avaient été admises par privilége dans l'ordre des diaconesses, qui, suivant l'apôtre, devaient être du nombre des veuves.

Telles sont les instructions que notre saint donnait aux églises de l'Asie. Il aurait pu écrire des choses plus abstraites et plus sublimes, il mais voulait s'accommoder à l'intelligence de chacun, et n'écrivait point pour faire montre de son savoir : la science la plus grande, si elle n'est accompagnée des autres vertus, ne suffisant point pour être compté au nombre des disciples, seule gloire à laquelle aspirait Ignace. C'est pourquoi il écrit aux Tralliens : « Ne puis-je pas écrire les choses célestes? Mais j'ai égard à vous, de peur que ne pouvant encore comme de petits enfants les comprendre, vous n'en preniez de la peine. Sachez donc que, bien que je sois dans les chaînes, bien que je puisse entendre les choses célestes, les chœurs des anges, les dispositions des principautés, les choses visibles et les invisibles, je ne me mets point encore pour cela au nombre des disciples. Il me manque encore beaucoup pour n'être pas éloigné de Dieu [5]. »

Les mêmes sentiments d'humilité éclatent encore dans toutes ses autres lettres. « De ce que je suis enchaîné pour le nom de Jésus-Christ, écrit-il aux Éphésiens, je ne suis pas parfait pour cela : je commence seulement aujourd'hui à être disciple [6]. » Et aux Magnésiens : « Bien que dans les chaînes, je ne mérite point d'être comparé à aucun de vous qui êtes libres [7]. » Aux Tralliens, aux Romains et à ceux de Smyrne : « Souvenez-vous dans vos prières de l'église qui

[1] *Ad Roman.*, n. 2. — [2] *Ibid.*, n. 4. — [3] *Ad Ephes.*, n. 13. — [4] *Ad Magnes.*, n. 9. — [5] *Ad Trall.*, n. 5. — [6] *Ad Ephes.*, n. 3. — [7] *Ad Magnes.*, n. 12.

est dans la Syrie, dont je ne mérite pas seulement d'être appelé évêque et père : je suis même confus d'être compté au nombre de ses enfants, étant le dernier de tous et un avorton [1]. »

Dans les écrits et les épîtres des apôtres, nous avons la doctrine qui leur fut immédiatement enseignée par Jésus-Christ ; dans les épîtres de saint Ignace, nous voyons cette même doctrine interprétée par les apôtres à leurs premiers disciples : aussi peuvent-elles être regardées à bon droit comme le canal le plus respectable des traditions apostoliques. C'est pourquoi nous avons cru devoir nous y étendre un peu, afin de donner une idée juste de la doctrine et de la discipline de l'Église, contre laquelle l'hérésie s'est emportée dans ces derniers sièles avec tant de violence [2].

Pour reprendre maintenant le fil de l'histoire : de Smyrne, saint Ignace fut mené à Troade, où il eut la consolation d'apprendre que le Seigneur avait rendu la tranquillité et la paix à son église d'Antioche, comme nous le voyons par ses trois dernières lettres aux églises de Philadelphie et de Smyrne et au saint évêque Polycarpe. Mais non content de leur faire part de cette nouvelle, qu'il suppose avec raison leur devoir être très-agréable et qu'il attribue principalement à la ferveur et au mérite de leurs prières, il les conjure encore instamment de choisir un diacre ou une autre personne d'autorité, et de l'envoyer comme député en Syrie pour féliciter en leur nom ceux d'Antioche et glorifier avec eux le Seigneur, de ce qu'il leur avait rendu leur grandeur première et de ce que les membres dispersés par la fureur de la persécution avaient repris leur place.

C'est certainement une chose étonnante de voir avec quelle ardeur le saint martyr travaille à mettre en mouvement dans ce but toutes les églises de l'Asie ; et avec quel empressement ces mêmes églises secondèrent ses pieux désirs. Il aurait voulu en écrire à toutes ; mais pressé de s'embarquer et de passer de Troade à Naples en Macédoine, et de là, par terre, à Philippes, il prie Polycarpe de leur écrire de sa part pour qu'elles envoyassent également des députés ou du moins des lettres de félicitation que porterait à Antioche l'envoyé de Smyrne[3]. Le saint avait cette légation si fort à cœur, qu'il recommande au même Polycarpe d'assembler une espèce de concile pour y traiter cette affaire et choisir une personne digne d'un ministère semblable.

Les dispositions des églises étaient telles que le demandait cet office de charité. Lorsqu'il écrivait à ceux de Philadelphie, les plus voisines avaient déjà prévenu ses vœux et député pour cet effet leurs

[1] *Ad Trall.*, n. 13. Rom., n. 9. Smyrn., n. 11. — [2] Orsi, l. 3. Lenourry, *Apparat. ad Biblioth. PP.*— [3] *Ad Polycarp.*, n. 7.

évêques à Antioche, et quelques-unes leurs prêtres et leurs diacres [1]. Enfin saint Polycarpe, écrivant aux Philippiens, n'était pas encore décidé s'il confierait cette légation à un autre ou s'il la remplirai lui-même en personne.

Quand nous verrons les mêmes églises de l'Asie se mettre en mouvement pour secourir, visiter et consoler Pérégrin, fameux imposteur de ce siècle, dès qu'elles apprirent qu'il était emprisonné pour Jésus-Christ [2], il nous paraîtra moins étonnant de voir saint Ignace demander à ces églises, et celles-ci témoigner sans délai une sollicitude pareille pour une église telle qu'Antioche, jusque-là métropole de la Syrie et peut-être de l'Asie entière. L'on croit que la persécution cessa dans cette partie du monde par le départ de Trajan pour la guerre des Parthes.

Ignace, ayant passé par mer de Troade à Naples, et de là traversé par terre toute la Macédoine jusqu'à Épidamne, nommé plus tard Durazzo, sur la mer Adriatique, s'y embarqua de nouveau, descendit le golfe et, par le détroit de Sicile, entra dans la mer de Toscane. A la vue de Pouzzoles, il souhaitait vivement pouvoir descendre à terre, afin de marcher le même chemin qu'autrefois l'apôtre, mené, comme lui, chargé de chaînes, pour faire triompher la foi dans la capitale du monde. Mais, les vents étant contraires, il fallut passer outre. Enfin, après un jour et une nuit de navigation favorable, ils arrivèrent à Porto, à l'embouchure du Tibre. Les spectacles publics, dans lesquels Ignace devait être exposé aux bêtes, touchaient à leur fin. Le saint martyr ne désirait pas moins que les soldats d'arriver à temps à Rome. Mais ses compagnons de voyage s'affligeaient d'autant plus qu'ils voyaient approcher le moment qui allait les séparer de l'homme juste.

Le bruit de leur arrivée s'étant bientôt répandu à Rome, les chrétiens vinrent en foule à sa rencontre, pleins de joie et de crainte : ils se réjouissaient de voir et d'embrasser cet homme rempli de Dieu ; mais ils gémissaient de ce qu'ils devaient sitôt le perdre. Quelques-uns des plus entreprenants se flattaient de pouvoir apaiser le peuple, pour qu'il ne demandât pas sa mort dans les jeux présents, et qu'on pût ainsi ou obtenir sa grâce de l'empereur, ou du moins différer quelque temps son martyre. Le saint connut par l'Esprit leurs projets : les ayant donc salués avec beaucoup d'affection, il les conjura plus vivement encore qu'il n'avait fait dans sa lettre d'avoir pour lui une charité véritable et de ne point lui envier son bonheur. Puis, tous les fidèles s'étant mis à genoux, il pria le Fils de Dieu

[1] *Ad Philadelph.*, n. 10. — [2] Lucian., *De mort. Peregr.*

d'avoir pitié de son Église, de mettre fin à la persécution, et de conserver parmi les chrétiens une charité mutuelle.

Enfin, conduit à l'amphithéâtre, où tout Rome était accourue, et, suivant l'ordre de l'empereur, exposé aux bêtes, il fut aussitôt, selon qu'il avait désiré lui-même, mis en pièces par deux lions, et dévoré de telle sorte qu'il ne resta que les plus gros os. Ces reliques, recueillies avec respect et enveloppées dans un linge blanc, furent transportées à Antioche et conservées dans l'église comme un inestimable trésor. Cet événement eut lieu, suivant les actes, sous le consulat de Sura et de Sénécion, c'est-à-dire l'an 107 de Jésus-Christ, dixième de Trajan, le 20 décembre, pendant qu'on célébrait, à Rome, la fête appelée par les païens *sigillaria* ou des poupées, qui jointe à celle des saturnales, prolongeait pendant sept jours la licence du peuple.

Les actes de son martyre furent écrits par des témoins occulaires que l'on croit être le diacre Philon de Cilicie et Reus Agathopode, qui avaient accompagné le saint jusqu'à Rome, et rapportèrent ses reliques à Antioche. Voici comme ils terminent leur récit.

« Après avoir été présents nous-mêmes à ce cruel spectacle, nous nous retirâmes à la maison et passâmes toute la nuit en pleurs, conjurant le Seigneur, à genoux, et avec beaucoup d'instances, de nous faire connaître l'issue du combat. Nous étant endormis d'un léger sommeil, les uns virent Ignace debout et venant à eux pour les embrasser ; les autres, en prière et prêt à les bénir ; d'autres, tout couvert de sueur comme au sortir d'un grand travail, et se présentant au Seigneur avec une grande confiance et une gloire ineffable. A notre réveil, nous étant communiqué nos songes divers, nous glorifiâmes Dieu qui de tous les biens est la source, célébrâmes les louanges du saint, et résolûmes de vous marquer le jour et l'année de son martyre, afin que, nous assemblant à la même époque, nous communiquions avec ce généreux athlète, glorifiant en sa sainte mémoire Notre-Seigneur Jésus-Christ [1].

Il n'était point encore arrivé à Smyrne de relation certaine du martyre d'Ignace, quand Polycarpe écrivit sa célèbre épître aux Philippiens : toutefois il en avait déjà entendu quelque bruit, ou du moins, par conjecture, le supposait déjà mort. C'est pourquoi, après leur avoir proposé les exemples qu'ils avaient vus de leurs yeux dans Ignace, dans Zosime, dans Rufus et dans plusieurs autres de leur église, qui n'avaient pas couru en vain, mais avaient conquis leur place auprès du Seigneur dont ils avaient imité les souffrances, il a

[1] *Acta SS.*, 1. *febr.*

bien pu les prier de lui mander les nouvelles les plus certaines qu'ils auraient pu apprendre sur Ignace [1].

Si cette lettre de Polycarpe se fût perdue avec d'autres qu'il écrivit à des églises voisines pour les confirmer dans la foi, et même à quelques chrétiens en particulier, on aurait probablement perdu le souvenir et de Zosime, et de Rufus, et des autres martyrs de Philippes. Ce qui montre quelle témérité ce serait, après le naufrage de tant de monuments, de prétendre donner un démenti aux anciens auteurs qui ont célébré de concert l'immense multitude de ceux qui scellèrent de leur sang leur foi en Jésus-Christ.

Polycarpe avait été prié par les Philippiens de faire parvenir leur lettre à l'église d'Antioche par le député qu'il enverrait lui-même en Syrie. Ils lui avaient demandé encore une copie de toutes les lettres que saint Ignace avait écrites, tant à lui et à son église de Smyrne, qu'aux autres églises d'Asie. Il leur répond, quant au premier article, qu'il enverrait leur lettre à Antioche par son député, ou qu'il l'y porterait lui-même, au cas qu'il y allât en personne, comme il pensait le faire, s'il en trouvait une occasion favorable. Quant au second, il joint les lettres d'Ignace à la sienne et en recommande beaucoup l'utilité ; car elles contiennent, dit-il, la foi et la patience, c'est-à-dire de hautes instructions touchant la foi, et de grands exemples de patience, enfin tout ce qui peut contribuer à l'édification.

Le même éloge peut s'appliquer à sa propre épître ; on y voit reluire le caractère de sa foi, et, de plus, l'on y trouve comme un abrégé de ce qu'il avait coutume d'enseigner dans ses prédications. Après avoir félicité les Philippiens de l'accueil qu'ils avaient fait aux modèles vivants de la véritable charité, savoir à Ignace et aux siens, et de les avoir accompagnés comme il convenait à des hommes saints, chargés de chaînes, qui sont les diadèmes des élus de Dieu ; après avoir loué leur foi et leur avoir donné des instructions générales touchant les mœurs, il leur en donne de particulières à chaque classe de personnes. D'abord aux maris et aux femmes, ensuite aux veuves, qu'il nomme les autels de Dieu ; aux diacres, qu'il appelle les ministres de Dieu et de Jésus Christ, et non pas des hommes : aux jeunes gens, auxquels il recommande particulièrement de réprimer leurs passions et d'être soumis aux prêtres et aux diacres, comme à Dieu et à Jésus-Christ ; aux vierges, qu'il exhorte à conserver sans tache la pureté de leur conscience ; et aux prêtres, qu'il engage à pratiquer toutes les œuvres de la piété chrétienne, à être pleins de tendresse et de miséricorde envers tous, à ramener ceux qui s'égarent, visiter

[1] *Apud Coteler.*, t. 2.

les malades, prendre soin du pauvre, particulièrement de la veuve et de l'orphelin, s'éloigner entièrement de la colère et de l'avarice, ne faire acception de personne, éviter les jugements injustes, ne pas croire légèrement le mal, n'être pas trop sévères dans leurs jugements, se rappelant que nous sommes tous pécheurs; enfin, s'éloigner des hommes scandaleux, des faux frères qui se couvrent faussement du nom du Seigneur et séduisent les esprits légers.

Les paroles suivantes nous font voir de qui le saint voulait parler. « Quiconque ne confesse pas que Jésus-Christ est venu dans la chair, celui-là est un antechrist ; qui ne confesse pas le martyre de la croix, celui-là est du diable ; qui détourne la parole de Dieu suivant ses désirs, et dit qu'il n'y a ni résurrection ni jugement, celui-là est le premier-né de Satan ; » titre que nous savons qu'il donna de vive voix à Marcion, lorsque, dans une rencontre, interrogé par cet hérésiarque s'il le connaissait, il répondit : Oui, je te connais pour le premier-né de Satan.

Du reste, nous voyons ici saint Polycarpe condamner les mêmes hérétiques contre lesquels saint Ignace s'élève pour ainsi dire dans toutes ses lettres ; savoir, ceux qui niaient la vérité de la chair, de la Passion et de la résurrection du Christ. D'où nous pouvons conclure que cette hérésie, plus que les autres, infestait alors l'Église. Le saint témoigne encore beaucoup de regret du péché où était tombé un de leurs prêtres, nommé Valens, avec sa femme. Il semble que l'avarice eût été la cause de leur chute. Il exhorte néanmoins les Philippiens à leur pardonner et à tâcher de les ramener à l'unité de l'Église comme des membres égarés. Il termine sa lettre par ces mots : « Je vous écris par Crescent que je vous ai déjà recommandé, et que je vous recommande encore ; car il a vécu parmi nous sans reproche, et j'espère que parmi vous il en est de même. Je vous recommande aussi sa sœur, quand elle viendra chez vous. Que le Seigneur vous conserve dans sa grâce avec tous les vôtres ! Ainsi soit-il [1]. » Cette épître se lisait encore publiquement du temps de saint Jérôme dans les assemblées solennelles des fidèles de l'Asie.

Arrêtons-nous ici un moment pour contempler la nouvelle humanité, l'humanité chrétienne, s'élevant toujours plus étonnante du milieu de l'humanité vieillie dans le paganisme, comme un rejeton immortel qui s'élance du milieu d'un tronc en pourriture. Le paganisme se montrait alors avec ce qu'il a jamais eu de plus honorable, un Tacite, un Pline, un Trajan. Et cependant, après tout ce qu'avaient dit sur la sagesse et la vérité, et un Socrate, et un Platon, et un Ci-

[1] *Apud Coteler.*, t. 2.

céron, et un Sénèque ; avec tout ce qu'ils pouvaient avoir eux-mêmes de lumières et d'expérience, ces trois hommes d'État, ces trois grands politiques, ne voient point de plus noble but à la puissance romaine, ni par conséquent à l'humanité entière, que de relever les idoles, rouvrir leurs temples déserts, faire acheter des bêtes pour en jeter le sang sur leurs autels abandonnés, faire enfin adorer à tous les hommes, sous peine de mort, des dieux dont eux-mêmes punissaient l'imitation de peine de mort dans les hommes ! Et ces trois grands politiques jugent digne de mort quiconque refuse de penser comme eux !

D'un autre côté, nous voyons toute l'Asie en mouvement : des députés arrivent à Smyrne ; il en vient d'Éphèse, de Tralles, de Philadelphie. Qu'y a-t-il ? C'est un homme, le chef des chrétiens d'Antioche, qu'on mène à Rome pour être dévoré par les bêtes et servir ainsi d'amusement au peuple. Et quel crime a donc commis cet homme ? Il a dit à Trajan qu'il n'y a qu'un Dieu, qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, Et que viennent faire les députés ? Ils viennent voir, entendre, louer, bénir, féliciter cet homme condamné à mort. Et de quoi cet homme a-t-il peur ? C'est de ne mourir pas. Et ses paroles et ses lettres ne respirent que l'amour de Dieu et du prochain, l'union, la charité, la miséricorde envers la veuve, l'orphelin, le pauvre. Et de quels sentiments ces chrétiens sont-ils animés envers Trajan et ses ministres ? Le chef des chrétiens de Smyrne écrit à ceux de Macédoine : « Priez pour tous les saints. Priez aussi pour les rois, pour les puissances, pour les princes, ainsi que pour ceux qui vous persécutent et vous haïssent, et pour les ennemis de la croix ; afin que tout le monde vous reconnaisse à vos œuvres, et que vous soyez parfaits [1]. » Tels se montraient alors le paganisme d'un côté et le christianisme de l'autre.

Au temps de Polycarpe et d'Ignace vivait saint Papias, évêque d'Hiéraple en Phrygie. Ami de Polycarpe, il paraît avoir été comme lui disciple de l'apôtre saint Jean. Il était plus curieux de traditions orales et singulières, que des livres écrits. Il avait cependant écrit lui-même cinq livres d'interprétations des discours du Seigneur. Suivant Eusèbe, c'était un homme éloquent, mais d'un esprit médiocre ; ce qui lui fit admettre des paraboles et des prédications étranges du Sauveur, qu'il disait avoir apprises des anciens disciples, et qui avaient plus l'air de fables que de vérités ; entre autres, qu'après la résurrection des morts, Jésus-Christ régnerait corporellement mille ans sur la terre. Comme c'était un ancien et d'ailleurs un saint

[1] *Epist. Polycarp. ad Philip.*, n. 12.

homme, il donna occasion à quelques autres de tomber dans la même erreur [1].

Un autre contemporain d'Ignace et de Polycarpe fut saint Denys l'Aréopagite, disciple de saint Paul, et premier évêque d'Athènes. Nous en avons trois vies, par des auteurs grecs : la première par saint Méthodius, patriarche de Constantinople, né vers la fin du huitième siècle, et mort en 847 ; la seconde par Michel Syngelle ou Syncelle, prêtre de Jérusalem, contemporain de saint Méthodius, et qui souffrit comme lui pour la cause des saintes images ; la troisième par Siméon, homme considérable par sa famille, ses emplois et sa science, qui, dans le dixième siècle, rassembla toutes les vies de saints qu'il put découvrir. Au plus grand nombre, comme on peut s'en convaincre par la comparaison avec les vies antérieures, il n'a fait d'autre changement que de transformer les phrases, pour rendre le style plus agréable, ce qui lui a fait donner le surnom de Métaphraste ou transformateur de phrases. A ces trois vies on peut joindre l'abrégé qu'en donne le Grec Nicéphore dans son *Histoire ecclésiastique* [2].

D'après le récit de ces auteurs, Denys l'Aréopagite naquit dans la ville d'Athènes, d'une illustre famille ; cultiva les sciences, notamment l'astronomie, et fut un des juges de l'aréopage. Encore païen, il remarqua l'obscurcissement extraordinaire du soleil, à la mort de Jésus-Christ, et conclut de deux choses l'une : ou le Dieu de la nature souffre, ou la machine du monde se détraque. Lorsque saint Paul vint annoncer aux Athéniens ce Dieu inconnu, qu'ils adoraient sans le connaître, Denys fut un de ses disciples. Il profita aussi des leçons d'un savant chrétien, nommé Hiérothée, fut fait premier évêque d'Athènes, et ne se distingua pas moins par son zèle et sa vertu, que par sa science. Il mérita d'être présent, avec les apôtres, au trépas et aux funérailles de la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, dont le corps fut transporté, par les mains des apôtres, de la montagne de Sion dans le sépulcre au jardin de Gethsémani, d'où elle fut reçue dans le ciel. C'est ce que dit expressément le prêtre de Jérusalem. Plus de deux siècles auparavant, saint Sophrone, patriarche de la même ville sainte, chantait avec amour, dans une hymne sur les saints lieux, « le jardin de Gethsémani, qui reçut autrefois le corps de la sainte Mère de Dieu, et où était son sépulcre ; » mais il ne parle pas du corps même comme y étant [3]. Nous avons donc ici, sur cet événement mémorable, la tradition expresse et constante de l'église de Jérusalem, et même de tout l'Orient.

[1] Euseb., l. 3, c. 39. — [2] *OEuvres de saint Denys l'Aréopagite* en grec et en latin, 2 v. in-folio, Paris, 1644, t. 2, p. 315 et seqq. — [3] *Spicilegium romanum* du cardinal Maï, t. 4, p. 116, vers. 95-100.

De Jérusalem, saint Denys ne retourna point se fixer à Athènes, mais s'en alla dans l'Occident, suivant l'exemple des apôtres, en particulier de son maître, saint Paul. A Rome, il se présenta au pape saint Clément, disciple et successeur de saint Pierre. Clément l'envoya dans les Gaules, avec plusieurs compagnons. Saturnin, l'un d'eux, prêcha l'Évangile dans l'Aquitaine. Denys, cherchant les contrées où l'idolâtrie dominait encore, s'avança jusqu'à Paris, petite ville, mais remplie de paganisme. Son compagnon Lucien alla prêcher le vrai Dieu à Beauvais. Deux autres, le prêtre Rustique et le prêtre Éleuthère, demeurèrent avec lui pour travailler à la conversion des Parisiens. Leur ville, nommée aussi Lutèce, était renfermée dans une île. Denys y érigea un temple au vrai Dieu, et convertit un bon nombre de personnes, tant par ses prédications que par ses miracles. Il souffrit la persécution avec une merveilleuse constance, sous Domitien, et continua d'évangéliser les peuples jusque sous l'empire de Trajan. Enfin il couronna une vie d'apôtre par le martyre, et fut décapité avec les saints Rustique et Éleuthère. Saint Méthodius et Siméon Métaphraste ajoutent que Denys prit sa tête entre ses mains, la porta l'espace de deux mille pas, et la déposa entre les mains d'une femme chrétienne. Tel est, en somme, le récit des auteurs grecs. Comme jamais les Grecs n'ont été accusés de chercher à flatter les Latins, ce récit inspire naturellement une certaine confiance.

Les plus anciens martyrologes placent le martyre de saint Denys l'Aréopagite au 3 octobre, sous l'empire d'Adrien, qui commença de régner l'an 119. On tient que la colline où il fut décapité avec ses compagnons a pris de là le nom de Mont-des-Martyrs ou Montmartre. Plus loin et plus tard a été bâti le monastère de Saint-Denys, dont l'église est devenue la sépulture des rois de France, et autour duquel s'est formée une ville. Vers le milieu du neuvième siècle, 834, Louis le Débonnaire, se croyant redevable à saint Denys de sa restauration sur le trône, ordonna à Hilduin, abbé du célèbre monastère, de réunir tout ce qu'il pourrait trouver sur la vie et les œuvres du saint patron. Hilduin, sous le nom d'*Aréopagitiques,* composa des mémoires tirés des histoires des Grecs, des livres de saint Denys, même d'auteurs latins, d'anciennes chartes de l'église de Paris, en particulier des actes du martyre de saint Denys, écrits par Visbius, témoin oculaire. Le dominicain français Noël Alexandre croit à l'authenticité de ces actes ; il en conclut, ainsi que de dix-huit autres preuves, que saint Denys est venu dans les Gaules au premier siècle ; que l'évêque d'Athènes et celui de Paris est le même personnage, que c'est vraiment saint Denys l'Aréopagite, et que les arguments des

contradicteurs ne sont pas sans réplique [1]. Nous pensons comme le dominicain français, et comme les jésuites français Lansel, Cordier, Halloix et autres : ou plutôt, nous pensons comme les Grecs, saint Méthodius, patriarche de Constantinople, le bienheureux Michel, prêtre de Jérusalem, et Siméon Métaphraste. Et ce qui nous confirme dans cette manière de voir, c'est l'origine et les arguments du parti contraire. Les auteurs de la *Gaule chrétienne*, article *Église de Paris*, exposent trois opinions : la première, qui tient et prouve par des arguments positifs que le premier évêque d'Athènes et le premier évêque de Paris, c'est le même saint Denys l'Aréopagite envoyé dans les Gaules par le pape saint Clément, disciple et successeur de saint Pierre ; la seconde qui, sans admettre l'identité de la personne, tient et prouve par des arguments affirmatifs que saint Denys, premier évêque de Paris, y a été envoyé dès le premier siècle par le pape saint Clément ; la troisième qui, pour rejeter les deux premières et ne faire arriver saint Denys dans les Gaules qu'au troisième siècle, s'appuie non pas tant sur des arguments affirmatifs que sur des arguments négatifs [2]. Les auteurs de la *Gaule chrétienne* citent en faveur de la troisième opinion l'autorité scientifique du docteur Launoy et l'autorité judiciaire de Louis-Antoine de Noailles, archevêque de Paris, lequel en 1700 *réforma* la croyance et la pratique de son église, et d'un seul et même saint Denys en fit deux, dont il plaça l'Aréopagite au troisième jour d'octobre, et le Parisien au neuvième. Mais tout le monde sait que ce prélat, plus remarquable par sa piété que par sa doctrine, fut toute sa vie la dupe et le jouet de la secte janséniennc. Quant au docteur Launoy, nous avons déjà appris, et en son temps nous apprendrons encore mieux à le connaître comme un esprit téméraire, d'un catholicisme pour le moins douteux, et qui, pour soutenir ses nouveautés, ne craignait pas de falsifier les textes des Pères et des conciles. En un mot, c'est par la même influence de secte que le bréviaire de Paris a divisé sainte Marie-Madeleine en trois, et saint Denys en deux. Le bréviaire romain continue, avec les auteurs grecs à regarder saint Denys l'Aréopagite comme le même évêque d'Athènes et de Paris. Cet accord de Rome et de la Grèce ne laisse pas que de mériter attention, même de la part des catholiques.

Pour les jansénistes, c'est différent. A eux il suffit que Rome ap-

[1] Propositio, sanctum Dionysium primo sæculo in Gallias venisse ; unumque et eumdem esse Athenieusium et Parisiensium, episcopum, verè Areopagitam, probabile est : nec inconcussa sunt et invicta virorum eruditorum, qui hanc opinionem impugnarunt, argumenta. *In historiam ecclesiasticam sæculi primi.* Dissertatio 16.— [2] Restat jam tertia opinio, non tam argumentis affirmantibus quam negantibus nixa.

prouve ou semble approuver une chose, pour qu'ils la contredisent. Cette antipathie est tellement sincère, qu'elle s'étend à tous ceux qui s'accordent avec Rome, fussent-ils des Grecs et des Grecs du Bas-Empire. Ainsi, saint Méthodius, patriarche de Constantinople, Michel, prêtre de Jérusalem, que Cédrénus qualifie de bienheureux, Siméon Métaphraste, Nicéphore Calliste, s'accordent à dire que Denys l'Aréopagite a été évêque d'Athènes, ensuite de Paris; cela est incontestable. Oui; mais Rome dit la même chose: donc les Grecs Méthodius, Michel, Siméon et Nicéphore ne savent ce qu'ils disent et ne méritent aucune créance. Il est un autre motif pour les jansénistes de répudier ces historiens grecs : c'est que, d'après leurs histoires, saint Denys l'Aréopagite, avant de venir en Occident, aurait assisté avec les apôtres au trépas et anx funérailles de la sainte Vierge à Jérusalem et non pas à Éphèse, où les jansénistes et compagnie la font mourir et enterrer, par la raison qu'il y avait dans cette ville une église de la sainte Vierge Marie. Et de fait il n'y a pas trente ans (nous écrivons ceci en 1850), nous avons vu dans une assez bonne paroisse de Paris, chaque fois que le prédicateur commençait à parler de la dévotion à la sainte Vierge ou d'un sujet semblable, un certain nombre de personnes qu'on nous apprit être des jansénistes, quitter l'église, pour ne pas entendre ces superstitions ultramontaines. Il est donc tout naturel que les jansénistes répudient l'autorité de nos trois ou quatre historiens grecs. Leur argumentation pour cela est des plus curieuses. L'autorité de l'abbé Hilduin et des autres écrivains d'Occident, sur l'identité de saint Denys d'Athènes et de saint Denys de Paris, ne prouve rien, attendu qu'ils ont emprunté cette opinion aux Grecs : d'un autre côté, l'opinion des Grecs sur l'identité de saint Denys de Paris et de saint Denys d'Athènes ne prouve rien, attendu qu'ils ont emprunté cette opinion aux Latins d'Occident, l'abbé Hilduin et autres. On trouve un complaisant et fidèle écho de cette argumentation là même où l'on ne s'y attend guère[1]. Espérons néanmoins, pour l'honneur de Paris et de la France, qu'il se trouvera un catholique français, croyant de cœur et connaissant à fond ce que l'Église enseigne sur la nature humaine et la grâce divine, qui ait assez de science et de courage pour examiner cette question de saint Denys sans autre considération que la vérité.

Nous disons, *un catholique français croyant de cœur et connaissant à fond ce que l'Église enseigne sur la nature humaine et la grâce divine*. Car la cause fondamentale de l'antipathie des jansénistes contre saint Denys de l'Aréopage et ses œuvres, c'est que, sur ces

[1] *Acta Sanctorum*, 9. octobr. Commentarius prævius, notamment § 4 et 5.

matières, il ne pense pas comme eux, mais comme l'Église romaine.

L'Église nous l'enseigne, avec saint Thomas : La grâce est un don *surnaturel* que Dieu accorde à l'homme pour mériter la vie éternelle. Cette grâce est un don *surnaturel*, non-seulement à l'homme déchu de la perfection de sa nature, mais à l'homme en sa nature entière : *surnaturel*, non-seulement à l'homme, mais à toute créature; non-seulement à toute créature actuellement existante, mais encore à toute créature possible. En voici la raison, développée par l'Ange de l'école. La vie éternelle consiste à connaître Dieu, à voir Dieu, non plus à travers le voile des créatures, ce que fait la théologie naturelle; non plus comme dans un miroir, en énigme et en des similitudes, ce que fait la foi : mais à le voir tel qu'il est, à le connaître tel qu'il se connaît. *Nous le verrons comme il est*, dit le disciple bien-aimé[1]. Et saint Paul : *Maintenant nous le voyons par un miroir en énigme; mais alors ce sera face à face. Maintenant je le connais en partie; mais alors je le connaîtrai comme j'en suis connu;* ou plutôt, suivant la force du texte original, *je superconnaîtrai comme je suis superconnu*[2]. Or tout le monde sait, tout le monde convient, que de Dieu à une créature quelconque il y a l'infini de distance. Il est donc naturellement impossible à une créature, quelle qu'elle soit, de voir Dieu tel qu'il est, tel que lui-même il se voit. Il lui faudrait pour cela une faculté de voir infinie, une faculté que naturellement elle n'a pas, et que naturellement elle ne peut pas avoir. Il y a plus. La vision intuitive de Dieu, qui constitue la vie éternelle, est tellement au-dessus de toute créature, que nulle ne saurait par ses propres forces en concevoir seulement l'idée. Oui, dit saint Paul après le prophète Isaïe : *Ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'est point monté dans le cœur de l'homme, voilà ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment*[3]. Pour donc que l'homme puisse mériter la vie éternelle, et même en concevoir la pensée, il lui faut, en tout état de nature, un secours surnaturel, une certaine participation à la nature divine. L'homme ne pouvant s'élever en ce sens jusqu'à Dieu, il faut que Dieu descende jusqu'à l'homme, pour le déifier en quelque sorte.

Or cette ineffable condescendance de la part de Dieu, cette participation à la nature divine, cette déification de l'homme, c'est la grâce.

[1] Videbimus eum sicut est. 1. Joann., 3, 2. — [2] Videmus nunc per speculum in ænigmate; tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte; tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum. Τότε δὲ ἐπιγνώσομαι, καθὼς καὶ ἐπεγνώσθην. 1. Cor. 13, 12. — [3] Sed sicut scriptum est : Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. 1. Cor. 2, 9. Isaïe, 64, 4.

Voilà ce que saint Thomas enseigne dans sa *Somme de théologie*[1], et l'Église par ses décisions, et saint Denys l'Aréopagite dans ses œuvres.

Or les jansénistes pensent différemment et de saint Denys, et de saint Thomas, et de l'Église. Baïus et les jansénistes supposent que, dans le premier homme, la grâce n'était autre chose que la nature ; que le premier homme pouvait ainsi, par ses seules forces naturelles, s'élever au-dessus de lui-même, franchir l'intervalle infini qui sépare la créature du Créateur, et voir Dieu immédiatement en son essence. D'où ils concluent nécessairement, que si l'homme déchu a besoin de la grâce proprement dite, ce n'est que pour guérir et restaurer la nature. Il est aujourd'hui encore des catholiques sincères, mais si peu sur leurs gardes, qu'ils admettent ou laissent passer le venin du jansénisme pour la doctrine de l'Église. Ainsi, dans un ouvrage recommandable d'ailleurs par les religieuses intentions de son auteur, avons-nous lu avec étonnement ces mots : « La grâce de Dieu par Jésus-Christ est le retour de la vie primitive. Aussi paraît-elle surnaturelle, et elle l'est en effet, mais par rapport à la nature corrompue seulement. Car par rapport à la nature primitive, elle est naturelle, puisqu'elle est cette nature même réintégrée en nous[2]. » Ces mots renferment précisément l'erreur que l'Église a condamnée dans les jansénistes, notamment dans cette proposition de Quesnel : *La grâce du premier homme est une suite de la création, et elle était due à la nature saine et entière*[3] ; dans cette autre de Baïus : *L'élévation de la nature humaine à la participation de la nature divine était due à l'intégrité de la première création, et par conséquent on doit l'appeler naturelle, et non pas surnaturelle*[4] ; ainsi que dans la suivante du même Baïus : *L'intégrité de la première création ne fut pas une élévation indue de la nature humaine, mais sa condition naturelle*[5]. L'on conçoit que des savants catholiques mêmes, avec de pareilles préventions, ne soient pas compétents pour apprécier au juste les œuvres de saint Denys l'Aréopagite, ni les questions qui s'y rattachent.

Les critiques modernes ont posé en principe : Les œuvres attri-

[1] *Summa sancti Thomæ*, pars prima, quæst. 12, art. 4. — Quæst., 23, art. 1 in corp. — Quæst. 56-3, art. 2. — Pars secunda secundæ quæst., art 5, in corp — [2] *Etudes philosophiques sur le Christianisme*, par Auguste Nicolas. Seconde édition. Bruxelles, 1846, t. 2, p. 207. — [3] Gratia Adami est sequela creationis, et erat debita naturæ sanæ et integræ. *Prop.* 35. — [4] Humanæ naturæ sublimatio et exaltatio in consortium divinæ naturæ debita fuit integritati primæ creationis, ac proinde naturalis dicenda est, et non supernaturalis. *Prop.* 21. — [5] Integritas primæ creationis non fuit indebita naturæ humanæ exaltatio, sed naturalis ejus conditio. *Prop.* 26. *Voir* de plus amples détails sur ces matières, dans un opuscule *de la Grâce et de la nature*, chez Gaume et Chalandre, par l'auteur de cette Histoire. *Voir* en particulier sur la proposition de Baïus, une note à la fin du volume.

buées à Denys l'Aréopagite ne peuvent être de lui. Une preuve, c'est que dans le premier et le second siècle on ne parlait pas comme il parle : on n'avait ni les idées, ni les expressions qu'il a ; tels que *superessence, supersubstantiel*, *superbonté*, *bonté superéminente*, *superscience*, *superconnaissance*, etc.[1]. Ces critiques, si nombreux qu'ils soient, permettront cependant de leur opposer certains ouvrages du premier siècle, où les mêmes idées et les mêmes expressions se retrouvent. Ces ouvrages curieux, ordinairement imprimés en un volume, sont les quatre Évangiles et les épîtres des apôtres, en particulier les épîtres de saint Paul, le maître même de saint Denys l'Aréopagite. Une pièce assez connue de ces ouvrages, c'est l'oraison dominicale. Dans le texte grec, qui est l'original, on lit cette demande : Donnez-nous aujourd'hui notre pain *superessentiel*, *supersubstantiel*[2]; ce que la Vulgate traduit ainsi dans saint Matthieu : *Panem nostrum supersubstantialem da nobis hodiè!* Serait-ce exiger trop des critiques modernes, avant de juger les Pères de l'Église, qu'ils sachent au moins leur *Pater?*

Saint Paul, dans toutes ses épîtres, notamment dans celles aux chrétiens d'Éphèse et de Colosse, exhorte tous les fidèles à s'élever par la grâce de Dieu et la sainteté de leur vie à la connaissance parfaite de Dieu et de son Christ. Cette connaissance parfaite, il ne l'appelle pas simplement gnose, connaissance, science, mais *épignose, superconnaissance*, *superscience*[6] : attendu qu'elle donne de Dieu, de son essence, de ses attributs et de ses œuvres, des idées infiniment au-dessus de tout ce que la science humaine peut imaginer de plus sublime. « La science, connaissance ou gnose, dit-il aux Corinthiens, sera détruite. Car nous connaissons en partie, et en partie nous prophétisons. Mais quand viendra ce qui est parfait, alors disparaîtra ce qui est partiel. Maintenant nous voyons par un miroir en énigme ; mais alors ce sera face à face. Maintenant je connais en partie ; mais alors je *superconnaîtrai*, comme je suis *superconnu*[1]. » Saint Pierre, dans sa seconde épître, se sert de la même expression, et plusieurs fois[5].

Il y a plus. L'unique maître des apôtres, Jésus-Christ, leur donne l'exemple de ce langage. Dans le texte grec de saint Matthieu il dit littéralement : Toutes choses m'ont été remises par mon Père : et personne ne *superconnaît* le Fils, si ce n'est le Père : ni personne ne *superconnaît* le Père, si ce n'est le Fils, et à qui le Fils le voudra révéler[6]. C'est ici, on le voit, la connaissance suréminente, superscien-

[1] Voir entre autres le Dictionnaire de Feller, édition de MM. Weiss et Busson. — [2] Τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν ἐπιούσιον δὸς ἡμῖν σήμερον. Matth., 6, 11. Luc, 11, 3. — [3] Ephes., 1, 17 ; 4, 13. Coloss., 9 et 10 ; 2, 2 ; 3, 10. — [4] Ἄρτι γινώσκω ἐκ μέρους, τότε δὲ ἐπιγνώσομαι, καθὼς καὶ ἐπεγνώσθην. 1. Cor., 13, 12. — [5] 2. Petr. 1, 2, 3 et 8. — [6] Πάντα μοι παρεδόθη ὑπὸ τοῦ πατρός μου καὶ οὐδεὶς ἐπιγινώσκει τὸν

tifique, superintellectuelle, que le Père a essentiellement du Fils, et le Fils coessentiellement du Père. Nulle créature ne peut y participer que par la grâce et la révélation du Fils. Aussi ce même Fils dit-il jusqu'à deux fois à ses apôtres : Vous n'avez qu'un maître ou docteur, c'est le Christ [1]. Les premiers hérétiques, sous le prétexte d'une soi-disant gnose, cherchaient à rabaisser Jésus-Christ au-dessous des puissances célestes. Voilà pourquoi les apôtres dans presque toutes leurs épîtres, notamment saint Paul dans ses épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens, rappellent que Jésus-Christ est l'image substantielle du Dieu invisible, qu'il est né avant toutes les créatures. C'est par lui et pour lui que tout a été créé au ciel et sur la terre, les choses visibles comme les invisibles, les trônes, les dominations, les principautés, les puissances. Il est avant toutes choses, et toutes se concentrent et subsistent en lui. Il est assis à la droite de son Père dans les régions *supercélestes* [2], par-dessus toute principauté, toute puissance, toute vertu, toute domination, et tout nom qui peut se nommer non-seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle futur. Et tout est soumis à ses pieds. Il est le chef du corps de l'Église, le premier-né d'entre les morts; afin qu'il soit le premier en tout : parce qu'il a plu au Père de mettre en lui la plénitude de toutes choses et de tout réconcilier par lui avec soi-même, purifiant par le sang qu'il a répandu sur la croix et ce qui est sur la terre et ce qui est dans les cieux. C'est en lui que sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science : trésors dont la participation produit *l'épignose*, la connaissance surnaturelle et parfaite du mystère de Dieu et de son Christ [3].

Or ce que font les apôtres contre les gnostiques dans toutes leurs épîtres, ce que fait particulièrement saint Paul, son disciple, saint Denys, le continue contre les mêmes gnostiques dans ses œuvres. C'est le même but, c'est le même fond de doctrine, ce sont bien souvent les mêmes expressions ou des expressions semblables; expressions qui paraissent étranges, quand on n'est pas familiarisé avec le texte original du Nouveau Testament; mais, quand on s'y connaît, elles deviennent comme le signalement d'un disciple et contemporain des apôtres.

Les ouvrages de saint Denys l'Aréopagite ont été très-célèbres depuis le cinquième siècle, et méritent leur célébrité par la haute théologie qu'ils renferment : ce sont les livres *de la Hiérarchie céleste*

υἱὸν, εἰ μὴ ὁ πατήρ· οὐδὲ τὸν πατέρα τις ἐπιγινώσκει, εἰ μὴ ὁ υἱὸς, καὶ ᾧ ἐὰν βούληται ὁ υἱὸς ἀποκαλύψαι. Matth., 11, 27. Luc, 10, 22.

[1] Matth. 23, 8 et 10. — [2] Ἐν τοῖς ἐπουρανίοις. Ephes., 1, 20. — [3] Coloss., 2, 2 et 3.

et *de la Hiérarchie ecclésiastique ;* les traités *des Noms divins* et *de la Théologie mystique,* avec dix lettres. Il avait composé encore quelques autres écrits, mais qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Quant aux ouvrages de saint Denys en général, on les voit cités dans une homélie d'Origène, traduite par Rufin. Saint Denys d'Alexandrie, contemporain d'Origène, écrit des notes pour servir à l'intelligence de saint Denys de l'Aréopage, qui est cité avec éloges dans un sermon de saint Chrysostôme. Saint Cyrille d'Alexandrie, qui appartient aux premières années du cinquième siècle, invoque, entre autres témoignages, celui de saint Denys l'Aréopagite contre les hérétiques qui niaient le dogme de l'Incarnation. Juvénal, évêque de Jérusalem, dans une lettre à l'empereur Marcien, touchant le trépas de la sainte Vierge, cite comme une tradition de l'Église le récit même de notre Aréopagite sur ce sujet : « Il y avait là, dit-il, avec les apôtres, Timothée, premier évêque d'Éphèse, et Denys l'Aréopagite, comme il nous l'apprend lui-même en son livre (*des Noms divins,* ch. 3). Dans la première moitié du sixième siècle, Léonce de Byzance, en un livre qu'il composa contre Nestorius et Eutychès, cite en premier lieu, parmi les anciens, Denys l'Aréopagite, contemporain des apôtres. Dans un autre traité, il donne la liste des Pères qui ont illustré l'Église depuis Jésus-Christ jusqu'au règne de Constantin, et il cite parmi eux notre auteur : « Ces docteurs, dit-il, furent Ignace, surnommé Théophore, Irénée, Justin, philosophe et martyr, Clément et Hippolyte, évêques de Rome, Denys l'Aréopagite, Méthodius de Patare, Grégoire, thaumaturge, etc. » Saint Anastase le Sinaïte écrivit des réflexions mystiques sur l'œuvre des six jours : là, il rappelle en ces termes un passage du livre *des Noms divins :* « Ce Denys, célèbre contemporain des apôtres, et versé dans la science des choses divines, enseigne en sa sublime *Théologie* que le nom donné par les Grecs à la Divinité signifie qu'elle contemple et voit tout. » Le pape saint Grégoire le Grand explique quelques fonctions des esprits bienheureux avec les propres paroles de saint Denys, et en le nommant ancien et vénérable Père.

Si les ouvrages de saint Denys ne se voient pas cités plus souvent dans les quatre premiers siècles, il y en a une raison particulière dans la nature même de ces ouvrages. L'auteur y développe la plus sublime théologie, celle qu'on n'enseignait pas à tous les fidèles, mais seulement aux plus parfaits, comme saint Paul nous l'apprend dans sa première épître aux Corinthiens : *Sapientiam autem loquimur inter perfectos* [1]. Aussi l'auteur adresse-t-il ses écrits à un évêque, à Ti-

[1] Cor., 2, 6.

mothée, en lui rappelant l'obligation du secret sur ces choses devant les personnes qui ne seraient pas capables de les bien entendre.

Le septième siècle tout entier est plein de la gloire de saint Denys. Les meilleurs écrivains, de saints évêques, des papes et des conciles, l'Orient et l'Occident, le proclament l'auteur des livres que nous possédons aujourd'hui sous son nom. Pas une voix discordante ne rompt l'unanimité solennelle. L'hérésie elle-même invoque ou subit cette autorité incontestée. Le philosophe et Martyr saint Maxime la cite au monothélite Pyrrhus, qui se convertit : de plus, il enrichit de pieuses et savantes notes les œuvres du docteur apostolique. Le pape saint Martin, en plein concile de Latran, invoque contre le monothélisme l'autorité de saint Denys d'Athènes. « L'illustre Denys, dans son livre *des Noms divins*, nous apprend que le Seigneur fut formé du pur sang d'une vierge, contrairement aux lois de la nature, et qu'il foula les flots d'un pied sec, sans que leur mobilité cédât sous le poids de son corps. Et il dit encore dans sa lettre à Caïus : Le Seigneur, s'abaissant jusqu'à notre substance, lui a communiqué la supériorité de son être, etc. » Et le concile de Latran, composé de cent quarante évêques, entendit ces citations faites par l'ordre du pape, et les approuva et en tant qu'elles expriment le dogme catholique, et en tant qu'elles venaient de saint Denys l'Aréopagite. Un autre pape, saint Agathon, dans sa lettre aux empereurs, s'appuie également sur les passages qu'on vient de rappeler, et il en désigne l'auteur par ces mots : Denys l'Aréopagite, évêque d'Athènes. Les citations du pape furent collationnées dans le sixième concile général, et trouvées conformes. Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, dans une lettre à Sergius de Constantinople, fauteur du monothélisme, recourt à l'autorité de saint Denys, comme les papes et les conciles précités. Et ni le monothélite Sergius de Constantinople, ni le monothélite Cyrus d'Alexandrie, ni Macaire d'Antioche, ne déclinent l'autorité qu'on leur oppose, seulement ils l'interprètent à leur manière. Comme on le voit, tous les grands siéges de la catholicité, Rome, par la bouche de ses pontifes ; Alexandrie, Antioche, Jérusalem, Constantinople, par leurs patriarches ; l'Église, dans plusieurs conciles, affirment tenir pour authentiques les œuvres connues sous le nom de saint Denys l'Aréopagite.

Parmi les témoins subséquents de cette tradition, on distingue, au huitième siècle, saint Méthodius de Constantinople, saint Jean Damascène, le pape Adrien, le deuxième concile œcuménique de Nicée ; au neuvième, Michel, prêtre de Jérusalem, le savant Photius, l'abbé Hilduin, Hincmar de Reims, le pape saint Nicolas ; au dixième, Sui-

das et Siméon Métaphraste ; le célèbre moine Euthymius, dans le onzième; aux douzième et treizième, l'historien George Pachymère parmi les Grecs, et parmi les Latins Hugues de Saint-Victor, Pierre Lombard, Alexandre de Halès, Albert le Grand, saint Bonaventure, saint Thomas. Plus tard, le concile de Florence, les illustres cardinaux Bessarion, Baronius, Bellarmin, les savants Marsile Ficin et Pic de la Mirandole. Depuis le seizième siècle, certains critiques, soit protestants, soit d'un catholicisme douteux, se sont inscrits en faux contre cette tradition des siècles, et ont élevé des doutes sur l'authenticité des œuvres de saint Denys l'Aréopagite : mais d'autres critiques, et des plus judicieux, Halloix, Schelstrate, le P. Honoré de Sainte-Marie, le P. Noël Alexandre, ont fait voir que les raisons alléguées pour cela ne sont pas concluantes. Nous pensons comme eux. Aussi, depuis la première édition de cette histoire, avons-nous vu avec bonheur cette question éclaircie de nouveau dans un ouvrage que nous ne faisons le plus souvent que résumer, et auquel nous renvoyons pour le détail des preuves [1], ainsi qu'à la dissertation du P. Noël Alexandre [2].

Saint Denys de l'Aréopage composa d'abord des *Institutions théologiques*, qu'il rappelle plus d'une fois, mais qui ne sont pas venues jusqu'à nous. Il y expliquait ce qui concerne l'unité de nature et la trinité des personnes en Dieu.

Le livre *des Noms divins* est adressé à saint Timothée. Saint Denys y pose pour règle, comme dans ses *Institutions*, de montrer la vérité sur Dieu, non par les paroles persuasives d'une sagesse humaine, mais par la démonstration de la puissance inspirée de l'Esprit-Saint. Le meilleur commentaire de ces paroles du disciple se trouve dans ces paroles du maître auxquelles il fait allusion. Saint Paul dit donc aux fidèles de Corinthe : « Ma parole et ma prédication n'ont point consisté dans les paroles persuasives d'une sagesse humaine ; mais dans la démonstration de l'Esprit et de la puissance : afin que votre foi ne soit point établie sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. Nous prêchons néanmoins la sagesse, mais aux parfaits; non pas la sagesse de ce monde, ni des princes de ce monde : mais nous prêchons la sagesse de Dieu en mystère; cette sagesse cachée, que Dieu a prédestinée avant les siècles pour notre gloire ; sagesse que nul des princes de ce monde n'a connue : car, s'ils l'avaient connue, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de la gloire. Aussi est-il écrit : Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille

[1] *OEuvres de saint Denys l'Aréopagite*, traduites du grec ; précédées d'une introduction où l'on discute l'authenticité de ces livres, etc., par l'abbé Darboy, Paris, 1845. — [2] Natal. Alexand. *Histor. ecclesiast sæc.* I, Dissertatio 22.

n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté dans le cœur de l'homme, Dieu l'a préparé à ceux qui l'aiment. Or, Dieu nous l'a révélé par son Esprit : car l'Esprit sonde toutes choses, même les profondeurs de Dieu. En effet, qui d'entre les hommes sait ce qui est d'un homme, si ce n'est l'esprit de cet homme qui est en lui ? De même, ce qui est de Dieu, nul ne le sait que l'Esprit de Dieu. Or, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous sachions quelles grâces Dieu nous a faites. Et nous disons ces choses non dans les paroles didactiques d'une sagesse humaine, mais dans les paroles didactiques de l'Esprit-Saint, comparant les choses spirituelles aux spirituelles. Pour l'homme animal (l'homme qui n'a que son âme sans l'Esprit d'en haut), il ne perçoit point ni ne reçoit les choses de l'Esprit de Dieu ; car elles lui sont une folie, et il ne peut les connaître, parce qu'elles s'examinent spirituellement. Mais l'homme spirituel examine, juge toutes choses, et n'est jugé lui-même par personne. Qui connaît en effet l'intelligence du Seigneur ? Pour nous, nous avons l'intelligence du Christ [1]. » De ces principes de saint Paul, son disciple conclut que tout l'enseignement sur Dieu doit se tirer des Écritures, où Dieu nous communique la connaissance de lui-même suivant notre portée.

Sur les noms divins, même tirés de l'Écriture divine, saint Denys fait cette observation : Comme Dieu est infiniment au-dessus de toutes choses, et qu'il est cependant la cause de toutes, le nom d'aucune d'entre elles ne lui convient proprement, et cependant les noms de toutes lui conviennent jusqu'à un certain point. Il prouve l'un et l'autre par l'Écriture même. Lorsque Jacob demanda, *quel est votre nom?* Dieu lui répondit, comme pour le blâmer : *Pourquoi demandez-vous mon nom* [2] *?* Et lorsque Manué fit la même demande, il lui fut répondu : *Pourquoi demandez-vous après mon nom ? puisqu'il est admirable* [3]. En effet, conclut saint Denys, n'est-ce pas un nom vraiment admirable, qu'un nom au-dessus de tout nom, qui peut se dire non-seulement en ce monde, mais encore en l'autre [4] ? Cependant, dans la même Écriture, Dieu est appelé et il s'appelle lui-même de plusieurs noms : Celui qui est ou Jéhova, Dieu ou Élohim, Seigneur ou Adonaï, Dieu des dieux, Seigneur des Seigneurs, Saint des saints, Roi des rois, l'Ancien des jours, la vie, la lumière, la vérité, la sagesse, l'intelligence, le Verbe, le salut, la justice, la sanctification et la rédemption. Il habite les cœurs, les esprits et les corps, le ciel et la terre ; constamment immuable, il est dans le monde, autour du monde, par delà le monde, par delà les cieux, par delà toute sub-

[1] 1. Cor., 2, 4-16. — [2] Genes., 32, 29. — [3] Judic., 13, 18. — [4] Ephes., 1, 21.

stance; il est soleil, étoile, feu et eau, vent, rosée et nuage, pierre angulaire et rocher; il est tout ce qui est, et n'est rien de ce qui est. C'est-à-dire, comme s'explique saint Denys, il est suréminemment, suressentiellement, tout ce qui est, et il n'est formellement, proprement, rien de ce qui est. C'est pourquoi il convient également de n'appliquer aucune dénomination et de les appliquer toutes au suprême auteur de tout ce qui existe : par là on confesse qu'il possède sur la création un empire absolu; que toutes choses se rattachent à lui comme à leur centre, le reconnaissent pour leur cause, leur principe et leur fin, et qu'*il est toutes choses en toutes*[1], selon l'expression des Écritures[2]. Tel est l'ensemble de doctrine que saint Denys expose dans le premier chapitre *des Noms divins*, et qu'il développe et applique dans les douze autres.

Dans le second, il cite l'extrait suivant des *Eléments de théologie* du bienheureux Hiérothée, son maître après saint Paul.

« La divinité du Seigneur Jésus est la cause et le complément de tout; elle maintient les choses dans un harmonieux ensemble, sans être ni tout, ni partie; et pourtant elle est tout et partie, parce qu'elle comprend en elle et qu'elle possède par excellence et de toute éternité le tout et les parties. Comme principe de perfection, elle est parfaite dans les choses qui ne le sont pas; et en ce sens qu'elle brille d'une perfection supérieure et antécédente, elle n'est pas parfaite dans les choses qui le sont. Forme suprême et originale, elle donne une forme à ce qui n'en a pas; et dans ce qui a une forme, elle en semble dépourvue, précisément à cause de l'excellence de la sienne propre. Substance suressentielle, elle pénètre toutes les substances sans souiller sa pureté, sans descendre de sa sublime élévation. Elle détermine et classe entre eux les principes des choses, et reste éminemment au-dessus de tout principe et de toute classification. Elle fixe l'essence des êtres. Elle est la durée, elle est plus forte que les siècles et avant tous les siècles. Sa plénitude apparaît en ce qui manque aux créatures; sa surabondance éclate en ce que les créatures possèdent. Indicible, ineffable, supérieure à tout entendement, à toute vie, à toute substance, elle a surnaturellement ce qui est surnaturel, et suréminemment ce qui est suréminent. De là vient (et puissent nous concilier miséricorde les louanges que nous donnons à ces prodiges qui surpassent toute intelligence et toute parole!), de là vient qu'en s'abaissant jusqu'à notre nature, et prenant en réalité notre substance, et se laissant appeler homme, le Verbe divin fut

[1] *Omnia omnibus*. 1. Cor., 15, 28. — [2] S. Dion. Areopag., *De divinis nominibus*, c. 1.

au-dessus de notre nature et de notre substance, non-seulement parce qu'il s'est uni à l'humanité sans altération ni confusion de sa divinité, et que sa plénitude infinie n'a pas souffert de cet ineffable anéantissement ; mais encore, ce qui est bien plus admirable, parce qu'il se montra supérieur à notre nature et à notre substance dans les choses mêmes qui sont propres à notre nature et à notre substance et qu'il posséda d'une façon transcendante ce qui est à nous, ce qui est de nous [1] . »

Dans le chapitre 4, saint Denys examine entre autres ces questions : Qu'est-ce que le mal? et d'où vient-il? Il conclut : Le mal, d'abord, ne vient pas de Dieu, et tout ce qui existe est bon en tant qu'il existe. Le mal, comme tel, n'est bon à rien ; il porte seulement une apparence de bien qui peut séduire, mais il n'existe pas pur et par lui-même ; il est un accident du bien. Le mal ne vient pas de Dieu et n'est pas en Dieu ; il n'est pas dans les choses elles-mêmes. Ainsi il n'est pas dans les anges ; par conséquent les démons ne sont pas mauvais par nature, mais par une déchéance qui toutefois ne les a pas privés de leurs facultés essentielles. Il y a également un certain sens dans lequel on peut dire que le mal atteint nos âmes. mais c'est toujours comme privation et non comme substance ; il n'existe pas non plus dans les animaux, ni dans la totalité de la nature, ni dans les corps, ni dans la matière brute. Bien plus, la privation n'est pas mauvaise en elle-même. Le bien est donc la perfection, le mal un défaut. Le bien n'a qu'une cause, le mal en a plusieurs. Le mal n'est qu'un accident qui survient aux substances. Le mal peut subsister sous l'empire de la Providence, qui l'empêche d'altérer substantiellement les natures qu'il envahit. Il suit donc que le mal n'est ni réalité, ni puissance quelconque.

Dans le chapitre 7, il développe les propositions suivantes : Toute sagesse vient de la sagesse divine, qui est insondable, incompréhensible et inappréciable à l'homme. C'est de cette infinie sagesse que les anges tiennent leur intelligence, l'homme sa raison, la brute sa sensibilité. Par cette sagesse, Dieu connaît tout d'une façon inexprimable. Pour nous, il ne nous est donné de la connaître qu'imparfaitement. Cette connaissance de Dieu est manifestée à l'homme par la parole révélée, qui fonde ainsi la foi.

Après le livre *des Noms divins,* saint Denys composa une *Théologie symbolique*, qui n'est point venue jusqu'à nous. Il y faisait voir comment les choses divines portent des noms empruntés aux choses sensibles ; comment Dieu a forme et figure, membres et organes ;

[1] Darboy, p. 361.

comment il habite des lieux et revêt des ornements ; pourquoi enfin on lui prête du courage, des tristesses et de la colère, les transports de l'ivresse; des serments et des malédictions, et le sommeil et le réveil, et les autres symboles et pieuses images sous lesquels nous est représentée la Divinité.

Enfin il composa, en cinq chapitres assez courts, une *Théologie mystique*, dont il nous montre cette image dans Moïse. Dieu lui ordonna d'abord de se sanctifier, et de s'éloigner de tout ce qui est profane. Après toute cette purification, Moïse entend diverses trompettes, voit de nombreuses lumières, qui lancent de toutes parts de très-purs rayons. Ensuite il est séparé de la multitude, et avec l'élite des prêtres il atteint au sommet des élévations divines. Avec cela il ne communique pas encore familièrement avec Dieu, il ne le contemple pas encore lui-même (car nul homme ne le verra et vivra); mais il voit le lieu où il est.

C'est ainsi que des âmes d'élite qui s'y disposent par la pureté de cœur et par la prière, Dieu les élève amoureusement dès ce monde, non pas jusqu'à le voir en lui-même comme nous le verrons dans le ciel, mais jusqu'à le connaître, jusqu'à l'entrevoir avec une clarté au-dessus de toute pensée, de toute parole, de toute science terrestre. Tels étaient Moïse et Élie : tel fut saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel : tels nous verrons saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, Sainte Thérèse, saint Jean de la Croix. Ces connaissances suréminentes de Dieu et des choses divines forme la théologie mystique

Pour diriger les créatures intellectuelles vers ce bonheur infini, dont celui de Moïse ne fut qu'un avant-goût, Dieu a établi parmi elles deux administrations : la hiérarchie céleste parmi les anges, la hiérarchie ecclésiastique parmi les hommes. Saint Denys a fait un traité de l'une et de l'autre.

Depuis le commencement du monde nous ne cessons de voir ces esprits administrateurs, envoyés de Dieu pour le salut des hommes. Ce sont les chérubins à la porte du paradis terrestre, les trois anges chez Abraham, les deux chez Lot. C'est la providence ministérielle de l'ange sur Agar et sur Ismaël, père des Arabes; l'ange de Dieu au sacrifice d'Isaac; les anges de Dieu montant et descendant sur l'échelle de Jacob. Lutte de Jacob contre un ange. Les anges devant Dieu, et Satan parmi eux. L'ange de Jéhova dans le buisson ardent, donnant sa mission à Moïse. L'ange de Dieu conducteur du camp d'Israël. Après le péché du peuple, Dieu se fait remplacer par un ange. Un ange apparaît à Balaam. L'ange de Dieu donne ses ordres à Josué. Un ange apparaît à Gédéon, et l'établit sauveur du peuple. Un ange annonce la naissance de Samson. Le prophète Élie est nourri

par un ange. Isaïe voit les séraphins devant le trône de Dieu, et en reçoit sa mission. L'ange Raphaël et Tobie. Les chérubins vus par le prophète Ézéchiel. L'ange Gabriel révèle à Daniel l'époque de la venue du Christ. Les trois anges des Perses, des Grecs et du peuple de Dieu. Les anges protecteurs de Judas Machabée. L'ange Gabriel annonce à Zacharie la naissance du Précurseur. Il annonce à Marie la naissance du Sauveur même. Les anges annoncent le Sauveur né aux pasteurs de Bethléhem. Jésus-Christ nous signale les anges des petits enfants. Un ange assiste Jésus-Christ dans son agonie. Les anges annoncent sa résurrection. Les apôtres, particulièrement saint Pierre, mis en prison, sont délivrés par un ange. Saint Paul, dans ses épîtres, notamment dans celle aux Colossiens, nomme plusieurs degrés dans la hiérarchie des anges. Saint Jean, dans sa Révélation, voit les chérubins ainsi que le ministère des anges sur les nations sur l'Église.

De ces faits et autres, ainsi que de l'enseignement des prophètes et des apôtres, qu'il appelle les antiques théologiens, saint Denys déduit tout le fond de sa *hiérarchie céleste*. Hiérarchie une, mais distincte en trois ordres, et chaque ordre en trois chœurs. Les séraphins, les chérubins et les trônes forment le premier ordre; les vertus, les puissances et les dominations, le deuxième; les principautés, les archanges et les anges, le troisième.

Le principe de la hiérarchie, soit céleste, soit ecclésiastique, c'est la source de la vie, l'essence de la bonté, l'unique cause de tout ce qui existe, la Trinité, qui, par bonté, donne à ce qui existe et d'être et d'être bien. Cette souveraine et très-divine béatitude, cette unité trine, qui existe vraiment, d'une manière qui nous est incompréhensible, mais qu'elle connaît très-bien, désire le salut des créatures intelligentes, tant de nous que des intelligences supérieures; mais ce salut, qui consiste à voir Dieu comme il est, ne peut arriver à ceux qui se sauvent, qu'autant qu'ils sont déifiés. Or, cette déification, c'est la ressemblance et l'union avec Dieu, autant que possible. Le but commun de toute hiérarchie, c'est la continuelle dilection vers Dieu et les choses divines, dilection inspirée de Dieu et consommée par l'union; c'est, même avant cela, la fuite absolue et irrévocable de ce qui est contraire à cette dilection; c'est la connaissance des choses dans la réalité de leur être, la vue et la science de la vérité sacrée; c'est la divine participation, autant que possible, de la perfection unique, de celui qui est souverainement un; c'est la jouissance de l'intuition, qui nourrit intellectuellement et déifie quiconque la contemple. Nous disons donc, que cette divinement suprême béatitude, la divinité par nature, le principe de la déification, qui

déifie ceux qui sont déifiés, a, par bonté divine et grâce, établi la hiérarchie pour le salut et la déification de tous les êtres soit raisonnables, soit purement spirituels [1].

Cette doctrine, saint Denys fait voir partout que c'est la doctrine des Écritures divines, en particulier des apôtres. Il commence la *hiérarchie céleste* par ces mots : « Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières. Il y a plus : toute émanation de splendeur que le Père, par bienfaisance, laisse déborder sur nous, nous simplifie comme puissance unifique, nous rappelle et nous ramène vers l'unité du Père qui nous rassemble, et vers sa simplicité déifique. Car toutes choses viennent de Dieu et retournent à Dieu, comme disent les saintes Lettres. »

Effectivement, c'est l'apôtre saint Jacques qui dit : « Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières, en qui il n'y a ni changement, ni ombre de révolution. Car c'est volontairement qu'il nous a engendrés par la parole de la vérité, pour être comme les prémices de ses créatures [2]. » C'est saint Paul qui dit aux Romains, en parlant de Dieu : « Tout est de lui, et par lui, et pour lui [3]. » Tout est de lui comme cause, tout est par lui comme moyen, tout est pour lui comme fin. C'est le disciple bien-aimé qui nous apprend notre future ressemblance avec Dieu : « Nous savons, dit-il, que lorsqu'il apparaîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons comme il est [4]. » Saint Paul nous apprend notre transformation en Dieu, lorsqu'il dit aux Corinthiens : « Mais nous tous, contemplant la gloire du Seigneur sans voile, nous sommes transformés en la même image, de clarté en clarté, comme par l'Esprit du Seigneur [5]. » C'est encore le même apôtre qui nous apprend notre unification spirituelle avec Dieu, quand il dit aux mêmes : « Qui s'attache au Seigneur est un même esprit avec lui [6]. » C'est encore saint Paul qui nous apprend que Dieu sera finalement tout en toutes choses, quand il dit aux mêmes Corinthiens : « Tout est soumis au Fils, sans doute à l'exception de qui lui a tout soumis. Lors donc que toutes choses auront été assujetties au Fils, alors le Fils sera lui-même assujetti à qui lui aura assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en toutes choses [7]. »

[1] *De hierarchia ecclesiastica*, c. 1. — [2] Jacob., 1. 17 et 18. — [3] *Ex ipso, et per ipsum, et in ipso* (en grec *in ipsum*, εἰς αὐτὸν) *sunt omnia*. Rom., 11, 36. — [4] Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus : quoniam videbimus eum sicuti est 1. Joann., 3, 2. — [5] Nos verò omnes, revelatâ facie, gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur, a claritate in claritatem, tamquam a Domini spiritu. 2. Cor., 3, 18. — [6] Qui adhæret Domino, unus spiritus est. 1. Cor. 6, 17. — [7] Omnia subjecta sunt ei, sine dubio præter eum qui sub-

Pour que le lecteur chrétien puisse apprécier plus facilement la doctrine et la manière de saint Denys, nous traduisons le plus littéralement qu'il se peut ce qu'il dit dans le quatrième chapitre de la *hiérarchie* céleste.

« Avant tout, il est vrai de dire que la suressentielle Trinité[1], faisant subsister toutes les essences des choses, les a par bonté amenées à l'existence. Car c'est le propre de la cause de toutes choses et de la bonté souveraine, d'appeler à la communion d'elle-même les êtres, suivant qu'ils en sont capables. C'est pourquoi toutes choses ont part à la providence émanée de la Divinité suressentielle et cause universelle. Car elles ne seraient même point, si elles ne participaient pas de l'essence et du principe des êtres. Ainsi toutes les choses inanimées, par là même qu'elles existent, en participent : car l'existence de toutes, c'est la Divinité au-dessus de l'existence ; les choses vivantes participent de cette même puissance vivifiante qui surpasse toute vie ; les êtres raisonnables et intellectuels participent de cette même sagesse, qui surpasse toute raison et toute intelligence, et qui est par elle-même et éternellement parfaite. Il est donc clair que les natures diverses sont d'autant plus proches de la Divinité, qu'elles participent d'elle de plus de manières. C'est pourquoi les saintes phalanges des natures célestes ont participé de la libéralité divine plus que les natures qui existent simplement, ou qui ont une vie irraisonnable, ou même qui sont, comme nous, douées de raison. Car s'essayant à imiter Dieu, et, parmi la contemplation transcendante de ce sublime exemplaire, saisis du désir de se réformer à son image, les purs esprits obtiennent à bon droit de plus abondants trésors de grâce : assidus, généreux et invincibles dans les efforts de leur saint amour pour s'élever toujours plus haut, puisant à sa source la lumière pure et inaltérable par rapport à laquelle ils s'ordonnent, vivant d'une vie pleinement intellectuelle. Ainsi ce sont eux qui, en premier lieu et à plusieurs titres, sont admis à la participation de la Divinité, et expriment moins imparfaitement, et en plus de manières, le mystère de la nature infinie : de là vient qu'ils sont spécialement et par excellence honorés du nom d'anges, la splendeur divine leur étant départie tout d'abord, et la révélation des secrets au-dessus de nous nous étant faite par leur entremise. Ainsi, comme enseigne la Théologie (l'Écriture sainte), la loi nous a été intimée par les anges[2]. Ainsi, et avant et après la loi, les anges conduisaient

jecit ei omnia. Cum autem subjecta fuerint illi omnia, tunc et ipse Filius subjectus erit ei, qui subjecit sibi omnia, ut sit Deus omnia in omnibus. I. Cor., 15, 27 et 28.

[1] En grec théarchie. — [2] Act., 3, 7, 38 et 53 ; Galat., 3, 19 ; Hebr., 2, 2.

à Dieu nos illustres ancêtres, tantôt en leur prescrivant des règles de conduite, et les ramenant de l'erreur et d'une vie profane au droit chemin de la vérité [1], tantôt en leur manifestant la constitution de la hiérarchie céleste, ou leur donnant le spectacle mystérieux des choses surhumaines, ou leur expliquant, au nom du Ciel, les événements futurs [2].

« Si quelqu'un veut dire que Dieu s'est révélé immédiatement et par lui-même à de pieux personnages, que celui-là sache par les affirmations positives des Écritures que personne sur terre n'a vu ni verra l'essence intime de Dieu [3]; mais que Dieu apparaissait aux saints, de la manière qui lui était convenable, et par des visions qu'ils pussent supporter [4]. Or, ces visions retraçant comme une image de la Divinité, autant du moins que ce qui a une forme peut ressembler à ce qui est au-dessus de toute forme, et par là élevant jusque vers Dieu ceux à qui elles sont accordées, la Théologie, dans son langage plein de sagesse, les appelle Théophanies; et ce nom leur convient, puisqu'elles communiquent à l'homme une divine lumière et une certaine science des choses divines.

« Or, nos glorieux ancêtres recevaient par le ministère des puissances célestes l'intelligence de ces visions divines. La tradition des Écritures n'enseigne-t-elle pas que Dieu donna lui-même à Moïse sa législation sacrée [5], pour nous faire entendre qu'elle était l'esquisse d'une autre plus sainte et plus divine. En même temps la Théologie (l'Écriture) nous enseigne clairement que cette législation nous a été transmise par les anges, pour nous montrer qu'il est dans les exigences de l'ordre divin que les choses inférieures s'élèvent à Dieu par le moyen des choses supérieures. Et cette règle ne regarde pas seulement les esprits supérieurs et inférieurs l'un à l'autre, mais bien encore ceux qui sont au même rang; le souverain auteur de tout ordre voulant qu'en chaque hiérarchie il y eût des ordres et des puissances premières, moyennes et dernières, afin que les plus divins fussent les initiateurs et les guides des inférieurs pour l'approche, l'illumination et la communion divine.

« Aussi voyons-nous que le mystère de la philanthropie de Jésus fut d'abord révélé aux anges, et qu'ensuite par leur médiation, la grâce de cette connaissance est descendue jusqu'à nous. C'est ainsi que le très-divin Gabriel apprit à Zacharie, qui cependant était hiérarque, que l'enfant qui lui viendrait, contre toute espérance, par la grâce de Dieu, serait le prophète de l'opération divine que Jésus devait misé-

[1] Matth., 2, 13. Act., 11, 13. — [2] Daniel, 7, 10. — [3] 1. Joann , 4, 123. — [4] Gen., 3, 8, et 18, 1. — [5] Num., 7. Act., 7. Gal., 3.

ricordieusement manifester en sa chair pour le salut du monde [1]. Le même apprit à Marie comment s'accomplirait en elle le mystère ineffable de l'Incarnation divine. Un autre ange informe Joseph de l'entier accomplissement des divines promesses faites à son aïeul David. Un autre annonce la bonne nouvelle aux bergers purifiés par le repos et le silence de la solitude, et avec lui la multitude de l'armée céleste enseigne aux enfants de la terre cette hymne de gloire si célèbre. Mais élevons les yeux vers des révélations plus sublimes encore de l'Écriture. Car je vois que Jésus lui-même, la cause suressentielle des substances supracélestes, en prenant notre nature sans altération de sa nature divine, ne dédaigna pas d'accepter l'ordre de choses établi pour l'humanité; mais il se soumit docilement aux prescriptions que son Père lui intima par le ministère des anges. Ainsi c'est un ange qui fit connaître à Joseph la volonté divine touchant la fuite en Égypte, et également sur le retour en Judée [2]. Que dis-je? nous voyons le Fils en personne soumis aux ordres du Père transmis par les anges. Comme vous connaissez trop bien ce qui est dit dans nos saintes traditions, je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'un ange fortifia Jésus agonisant [3], et que Jésus lui-même fut appelé ange du grand conseil [4], lorsque, pour opérer heureusement notre rédemption, il prit rang parmi les interprètes de la Divinité : car, comme il dit lui-même en qualité de messager ou d'ange : Tout ce qu'il avait appris du Père, il nous l'a manifesté [5]. »

Telle est la *Théologie* de saint Denys de l'aréopage; elle n'est autre que l'Écriture divine, que la parole de Dieu. Ses théologiens, ses maîtres en la science de Dieu et des choses divines, ce sont les prophètes et les apôtres. Il ne cite qu'eux. A peine leur adjoint-il un ou deux contemporains : Hiérothée, son maître après saint Paul, et son ami saint Ignace d'Antioche, qui termina sa carrière quelques années avant lui : encore cette dernière citation est-elle regardée par quelques-uns comme une addition postérieure faite au texte par une main étrangère.

La hiérarchie ecclésiastique a le même but que la hiérarchie céleste, la sanctification des âmes et leur ressemblance avec Dieu. Elle se compose aussi de trois ordres, le pontife ou l'évêque, le prêtre, le diacre, qui se perpétuent par l'ordination pontificale. Ces trois ordres purifient, illuminent et perfectionnent les âmes par trois principaux sacrements, le baptême, la confirmation, l'eucharistie. Il y a même comme trois ordres dans le peuple fidèle : les catéchumènes, les néophytes, et ceux qui aspirent à la perfection, comme les moines,

[1] Luc, 1, 13. — [2] Matth., 2. — [3] Luc, 22, 43. — [4] Isaïe, 9. — [5] Joann., 15, 15.

ascètes ou thérapeutes, imitateurs des Esséniens et des anciens disciples des prophètes, que nous avons vus dans leur temps. Cette hiérarchie chrétienne a été précédée sur la terre par une autre, celle de Moïse, qui en était la figure. Voici comme saint Denys expose l'ensemble de ces trois hiérarchies.

« La très-sainte hiérarchie des natures supracélestes n'a d'autre sacrement que la pure et intelligible connaissance de Dieu et des choses divines, au degré où elles en sont capables, et également un état proportionnel de conformité et d'assimilation à la Divinité. Là sont illuminateurs et maîtres en la sainte perfection les esprits les plus proches de Dieu ; car avec bonté et discrétion, ils font parvenir aux ordres subalternes les déifiques lumières que leur donne directement la Trinité, perfection essentielle et source de toute sagesse. Les rangs inférieurs à ces natures premières, étant élevés par elles à la grâce de l'illumination divine, sont des initiés et doivent être nommés tels.

« Après cette hiérarchie surhumaine et toute céleste, Dieu, voulant dans sa bonté répandre sur nous la sainteté de ses dons précieux, donna d'abord à l'enfance de l'humanité, comme dit l'Écriture [1], la hiérarchie légale, et lui envoya une lumière que pussent porter ses débiles regards, dissimulant la vérité sous d'imparfaites images, sous des traits bien éloignés de la pureté des originaux, sous d'obscurs symboles, sous des énigmes dont le sens profond ne se découvrait qu'avec peine. Or, dans cette hiérarchie de la loi, le mystère, la grâce, c'est que l'homme était élevé à l'adoration spirituelle de Dieu. Les chefs (pontifes, prêtres et lévites) sont ceux qui furent initiés dans la science du tabernacle par Moïse, premier initiateur et maître des pontifes anciens : car retraçant le tabernacle spirituel dans la hiérarchie qui préparait la nôtre, il nomma toutes les cérémonies légales une image de l'exemplaire qui lui avait été montré sur le mont Sinaï [2]. Les initiés sont ceux qui, aidés par les symboles sacramentels, s'élevaient, selon leurs forces, à une plus parfaite intelligence des mystères.

« Or, pour cette initiation plus relevée, la théologie (la parole de Dieu) entend notre hiérarchie, qu'elle nomme le complément sacré et la fin de la précédente. Car notre hiérarchie est à la fois céleste et légale, et comme un milieu qui unit deux extrêmes, elle participe de l'une et de l'autre : de la première, à raison des contemplations spirituelles dont elle est enrichie ; de la seconde, à cause des nombreux symboles qui la matérialisent, pour ainsi dire, et à l'aide desquels elle s'élève vers la Divinité [3]. »

[1] Galat., 3, 24. — [2] Exod., 24, 40. — [3] *De ecclesiastica hierarchia*, cap. 5.

En parlant de l'ordination ecclésiastique, saint Denys parle ainsi de la vocation divine.

« Le pontife proclame le nom des ordinands et les ordres qu'ils vont recevoir. Cette cérémonie mystérieuse annonce que, épris d'amour pour Dieu, le consécrateur se pose comme l'interprète du choix céleste; que ce n'est point par une capricieuse faveur qu'il appelle aux dignités sacrées, mais qu'il agit sous l'inspiration d'en haut dans la consécration des ministres de l'Église. C'est ainsi que Moïse, l'instituteur des cérémonies de la loi, n'éleva point à la dignité pontificale Aaron, cependant son frère, et jugé par lui agréable à Dieu et digne du sacerdoce, jusqu'à ce que, poussé par un mouvement divin, il le consacra pontife, selon le rite que Dieu lui-même, souverain consécrateur, lui prescrivit. Bien plus, notre premier et divin chef hiérarchique (car le très-doux Jésus voulut bien se faire notre pontife) ne se glorifia pas lui-même, comme attestent les Écritures [1]; mais il fut glorifié par celui qui lui dit : « Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech [2]. » C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit d'appeler ses apôtres à l'honneur de l'épiscopat, bien que, comme Dieu, il fût l'auteur de toute consécration, néanmoins, selon l'esprit de la hiérarchie, il rapporta cette action à son Père adorable et au Saint-Esprit, recommandant aux disciples, ainsi qu'on le voit dans l'Écriture, de ne pas quitter Jérusalem, mais d'y attendre la promesse du Père, « que vous avez entendue de ma bouche, dit-il, c'est que vous serez baptisés dans le Saint-Esprit [3]. » Ainsi agit encore le coryphée des apôtres avec ses dix collègues dans la dignité pontificale : car étant question de consacrer un douzième apôtre, il en laissa religieusement le choix à la Divinité. « Montrez, dit-il, celui que vous avez élu [4]; » et il reçut au nombre des douze celui qui avait été désigné par un divin sort [5].

Dans le traité de la *Hiérarchie ecclésiastique,* saint Denys signale le sens spirituel de toutes les cérémonies des sacrements, en particulier du baptême et de l'ordination. En quoi il se montre le fidèle disciple de Paul, qui dans toutes ses épîtres, notamment dans celle aux Hébreux, s'applique à nous révéler partout le sens mystérieux de ce qu'il y a dans l'Ancien Testament, comme le sacerdoce de Melchisédech, le sacerdoce d'Aaron, les fonctions des prêtres et des lévites dans le tabernacle.

Il y a plus. Des critiques modernes ont dit, d'autres ont répété : Les œuvres attribuées à saint Denys l'Aréopagite ne sauraient être de

[1] Hebr., 5, 5. — [2] Ps. 109, 4. — [3] Act., 1, 4. — [4] *Ibid.*, 1. 24. — [5] *De ecclesiastica hierarchia*, cap. 5.

lui, attendu qu'on y parle de cérémonies qui n'ont été en usage que dans le cinquième siècle, par exemple, les encensoirs et les encensements dans le divin sacrifice. Tout ce que prouve cette objection, c'est que ceux qui la font ou la répètent, y compris les Bollandistes du neuvième jour d'octobre, n'ont pas lu ou ont oublié les écrits des apôtres, en particulier ceux de l'apôtre saint Jean. Car nous y avons vu, nous y voyons dès lors une liturgie pompeuse. C'est un jour de dimanche que saint Jean a sa divine révélation. C'est une assemblée à laquelle préside un pontife vénérable, assis sur un trône et environné de vingt-quatre vieillards ou prêtres. Ce sont des habits sacerdotaux, des robes blanches, des ceintures, des couronnes, des instruments du culte divin, un autel, des chandeliers, des encensoirs, un livre scellé. Et cet autel, ces couronnes, ces ceintures, ces chandeliers, ces encensoirs sont d'or. Il y est parlé d'hymnes, de cantiques et d'une source d'eau qui donne la vie. Devant le trône, et au milieu des prêtres, est un agneau en état de victime, auquel sont rendus les honneurs de la divinité. Sous l'autel sont les martyrs qui demandent que leur sang soit vengé. Un ange présente à Dieu de l'encens, et il est dit que c'est l'emblême des prière des saints ou des fidèles. En un mot, saint Jean nous fait voir nos cérémonies saintes, ou transportées du ciel ou transportées au ciel. Mais on dirait que, depuis trois siècles, certains critiques ont fermé les yeux pour ne pas voir.

Finalement, c'est du moins notre intime persuasion, les fidèles catholiques qui auront lu avec foi, amour et intelligence, surtout dans le texte original, d'un côté, le Nouveau Testament, en particulier les épîtres de saint Paul, et, de l'autre, les œuvres de saint Denys l'Aréopagite, n'auront pas de peine à reconnaître que saint Paul et saint Denys sont deux écrivains du même temps, qu'ils ont la même pensée, et que le second est vraiment disciple du premier.

A cette époque (de Denys, d'Ignace et de Polycarpe), dit Eusèbe, on voyait encore fleurir beaucoup d'autres personnages également dignes de tenir la première place parmi les successeurs des apôtres. Disciples merveilleux et divins de ces grands hommes, là où ils trouvaient que leurs maîtres avaient déjà jeté les fondements d'une église, ils achevaient de bâtir dessus, avançant de jour en jour la prédication de l'Évangile, et répandant par tout le monde le germe du royaume de Dieu. Embrasés d'une philosophie céleste, ils accomplissaient d'abord le commandement du Sauveur, en distribuant aux pauvres leurs biens; puis, abandonnant leur patrie et entreprenant de longs voyages, ils exerçaient les fonctions d'évangélistes, ambitionnaient de prêcher Jésus-Christ et de communiquer les livres des

saints Évangiles à ceux qui n'avaient point entendu encore la doctrine du salut. Quand ils avaient, dans des pays lointains et barbares, assuré les fondements de cette foi divine et ordonné des pasteurs pour avoir soin de cette plantatiou nouvelle, aussitôt, accompagnés toujours de la grâce et de la vertu de Dieu, ils se portaient chez d'autres nations. L'Esprit y opérait par eux une multitude de prodiges; et, au premier bruit de leur prédication, tous ces peuples en foule embrassaient le culte du vrai Dieu [1].

Sous l'empire de Trajan, Évariste gouverna l'Église romaine, après Anaclet, pendant treize ans, depuis le consulat de Valens et de Vetus jusqu'à celui de Gallus et de Bradua, c'est-à-dire depuis l'an de Jésus-Christ 96 à 108; et après sa mort, Alexandre, pendant huit ans, depuis le consulat de Palma et de Tullus jusqu'à celui d'Élien et de Vetus, c'est-à-dire de 109 à 116, selon que leurs pontificats sont marqués dans l'ancien calendrier de Libère.

On peut juger quel était, dans ces temps, l'état de l'Église romaine, par les magnifiques louanges que lui donne saint Ignace dans l'inscription de l'épître qu'il lui écrivit de Smyrne. Il l'appelle Église bien-aimée, remplie de lumière, digne de Dieu, pleine de décence, justement bienheureuse, méritant la louange, parfaitement ordonnée, très-chaste, présidant dans la charité, ayant la loi du Christ, portant le nom du Père, unie selon la chair et selon l'esprit, pleine de la grâce de Dieu, sans division et sans aucun mélange de couleur étrangère. On attribue à Évariste l'institution des titres de Rome, et l'on dit qu'il régla que le pontife romain fût assisté de sept diacres quand il prêche; Alexandre passe pour être l'auteur de quelques rites touchant la bénédiction de l'eau et l'oblation du saint sacrifice. Dans Alexandrie, Abilius eut pour successeur Cerdon, et celui-ci Primus, vers la douzième année de Trajan. Et dans Antioche on ordonna Héros évêque à la place d'Ignace. [2]

Pendant que la doctrine du Christ, arrosée chaque jour du sang des martyrs et des sueurs des disciples des apôtres, allait croissant et florissant; pendant que les chrétiens, persécutés, mis en croix, exposés aux bêtes, lassaient par leur patience la fureur de leurs ennemis, et, qu'au milieu des tempêtes, la religion jetait de plus profondes racines, les Juifs, nation toujours turbulente et inquiète, ne pouvant porter avec patience le joug des Romains, sous lequel la divine justice les avait humiliés, devenaient chaque jour plus malheureux, et chaque jour appesantissaient leurs chaînes par les troubles qu'ils excitèrent en diverses parties de l'empire. On ne saurait concevoir com-

[1] Euseb., l. 3, c. 37. — [2] Orsi, l. 3.

ment, sous un empereur tel que Trajan, un des plus grands pour les arts de la paix et de la guerre, qu'aient eus les Romains, et pendant qu'il se trouvait en Orient à la tête des forces imposantes avec lesquelles il avait triomphé des Parthes et reculé les bornes de l'empire, ces misérables ont eu l'audace de se révolter et de prendre les armes; comment ils ont pu penser, dispersés qu'ils étaient dans les diverses parties de l'univers, à secouer le joug et à rétablir leurs affaires. Il semblait, suivant Eusèbe [1], qu'ils y fussent poussés par ces mauvais génies auxquels la vengeance du ciel les avait abandonnés, et qui déjà, un demi-siècle auparavant, avaient fait de leur pays une vraie image de l'enfer.

On ne saurait penser autrement, quand on réfléchit que, peu contents d'attaquer et d'égorger les Grecs et les Romains parmi lesquels ils habitaient, ils portèrent encore la rage jusqu'à se nourrir de leur chair, s'abreuver de leur sang, se ceindre de leurs intestins et se couvrir de leurs peaux[2]. Ils en scièrent beaucoup par le milieu du corps en commençant par la tête, les firent déchirer par les bêtes, les forcèrent à combattre les uns contre les autres, voulant peut-être se venger ainsi des traitements pareils qu'après la ruine de Jérusalem, beaucoup de leurs frères avaient eu à souffrir de la part des Romains. On s'épouvante de la multitude qu'ils firent ainsi périr. Dans la seule Libye Cyrénaïque, ces furieux en massacrèrent deux cent vingt mille, et dans l'île de Chypre, deux cent quarante mille. Ni Trajan, ni les peuples ainsi outragés ne laissèrent impunies tant d'atrocités. Les habitants d'Alexandrie tuèrent tous les Juifs qui se trouvaient dans leur ville. Les habitants de Chypre défendirent, sous les peines les plus sévères, à tout Juif l'entrée de leur île, et mettaient à mort ceux-là mêmes qui, par erreur ou poussés par la tempête, y abordaient. Martius Turbo, envoyé contre eux avec une armée de terre et de mer, en tua une multitude infinie et dans la Libye et dans l'Égypte. Lucius Quietus en fit un carnage pareil dans la Mésopotamie : c'était le plus vaillant capitaine qu'eussent alors les Romains; et, pour avoir réprimé la sédition dans ces contrées, l'empereur lui donna le gouvernement de la Palestine. Il ne fallait pas moins qu'un tel homme pour maintenir la province dans le devoir au milieu d'aussi violentes commotions. Il est à croire que dans ces tumultes beaucoup de chrétiens furent égorgés, soit par les gentils, soit par les Juifs : par ceux-ci, à cause de leur haine implacable contre eux; par ceux-là, parce qu'ils les confondaient encore avec les Juifs.

Cependant Trajan se mourait au milieu de ses triomphes, et ses

[1] L. 4, c. 2. — [2] Dion, l. 68.

triomphes avec lui. Avec le vin et les amours infâmes, la grande passion de cet empereur était la gloire. Il fit des ouvrages immenses en diverses provinces de l'empire. Partout on voyait de ses arcs de triomphe et de ses trophées ; son nom se lisait partout : aussi le comparait-on à la pariétaire, herbe qui s'attache à toutes les murailles. Jaloux d'Alexandre le Grand, il voulut l'égaler, sinon le surpasser. Ce fut une des principales causes de la guerre contre les Parthes ou les Perses. Il se rendit maître de l'Arménie et la réduisit en province romaine ; il s'empara également de la Mésopotamie et lui fit subir le même sort. Abgare, prince d'Édesse, acheta ses bonnes grâces en lui prostituant son propre fils. De retour à Antioche pour se reposer pendant l'hiver, Trajan faillit périr dans le terrible tremblement de terre qui renversa cette ville. L'année suivante, 115, il passa le Tigre, soumit l'Assyrie, prit Ctésiphon, capitale des Parthes, Suse, ancienne métropole des Perses, visita Babylone en ruines, descendit l'Euphrate et le golfe Persique, jusqu'au Grand-Océan, et ravagea une partie de l'Arabie Heureuse. Revenu dans les provinces conquises, qui s'étaient révoltées, mais que ses lieutenants avaient à peu près replacées sous le joug, il donna un roi aux Parthes, un autre aux Albaniens. Le sénat romain était étonné chaque jour d'entendre parler de noms jusqu'alors inconnus, et de nouveaux peuples qui reconnaissaient la puissance de Rome. Il décerna à Trajan autant de triomphes qu'il voudrait. Rome et l'Italie se préparaient à le recevoir avec tous les honneurs imaginables. Mais il ne devait jamais les revoir. Il assiégeait Atra, ville des Arabes Agaréniens ou descendants d'Agar, connus plus tard sous le nom de Sarrasins. Battu et contraint de lever le siége, il tomba malade, avec le soupçon d'être empoisonné, et se remit en route pour retourner en Europe. Mais, arrivé à Sélinonte en Cilicie, il mourut, l'an 117, après un règne de dix-neuf ans six mois et quinze jours; il mourut au moment que tous les pays conquis secouèrent le joug. Les Parthes chassèrent le roi qu'il leur avait imposé et rappelèrent celui qu'il avait chassé. L'Arménie et la Mésopotamie retournèrent à leurs anciens maîtres. C'est à quoi aboutirent les grands et glorieux exploits de Trajan. Pour tant de dépenses, tant de périls, tant de sang répandu, il ne resta aux Romains que la honte d'une entreprise manquée [1].

Trajan ne laissait pas d'enfant et n'avait pas non plus désigné son successeur. Sa femme Plotine lui en donna un. Ce fut Adrien, dont Trajan avait été le tuteur et qu'il avait marié à sa petite-nièce. Il commandait actuellement les armées de Syrie. Parent et allié de

[1] Tillemont, *Hist. des emp.* Crévier.

Trajan, il n'avait rien négligé pour s'en faire adopter. Pour lui complaire, il allait jusqu'à partager ses débauches de vin et jusqu'à s'abandonner à lui pour ses débauches de Sodome. Mais ces lâches infamies n'avaient point réussi, Adrien allait peut-être manquer l'empire, sans les intrigues de l'impératrice Plotine, qui, suivant Dion, nourrissait pour lui une passion criminelle. Trajan étant frappé d'apoplexie et sans parole, elle fit entendre qu'il adoptait Adrien, et en écrivit dans ce sens au sénat. Averti de ces dispositions avant que la mort de Trajan fût divulguée, Adrien se fit proclamer empereur par son armée à Antioche, conclut un traité avec les Parthes, abandonna le reste des conquêtes au delà de l'Euphrate, et reprit ce fleuve pour frontière de l'empire romain.

C'était un naturel inconstant et inégal, un composé de bonnes et de mauvaises qualités. Dion le loue comme un prince très-humain; et néanmoins, surtout au commencement et à la fin de son règne, il donna plusieurs exemples de cruauté ; il montra un grand respect pour le sénat, et cependant fit mourir un grand nombre des plus graves sénateurs ; il aimait beaucoup les beaux-arts, les artistes habiles, les lettres et les savants ; mais il était envieux de leur gloire, et, par jalousie, en fit périr quelques-uns ; il était très-avide de savoir, mais il poussa ce désir jusqu'à la vanité de l'astrologie judiciaire et aux plus secrets mystères de la magie. Il était très-adonné aux superstitions grecques et romaines, ce qui ne l'empêcha point de montrer qu'il en connaissait le néant, quand il fit bâtir des temples sans idoles; il était très-ennemi des cérémonies et divinités étrangères, et pourtant il ne fut pas un persécuteur atroce des chrétiens ; il était ambitieux de gloire outre mesure, mais, pour en acquérir, il n'entreprit toutefois aucune guerre qui ne fût pas nécessaire ou juste. Enfin, quoique livré aux divertissements de la chasse et plongé dans les plus infâmes débauches, il ne laissa pas de s'appliquer tout entier au gouvernement, et de mener la plupart du temps une vie sobre et austère [1].

Tel était donc le caractère de cet empereur, il ne faut pas s'étonner de la diversité des jugements qu'ont portés de son règne, et les païens par rapport à l'empire, et les chrétiens par rapport à l'Église. Si, d'un côté, les Romains ne pouvaient pas le compter au nombre de leurs plus méchants princes, il leur semblait néanmoins qu'on ne pouvait le placer parmi les bons; de même les chrétiens l'ont célébré quelquefois comme un des protecteurs de leur religion, et d'autres fois ils l'ont compté parmi leurs persécuteurs. Encore qu'Adrien

[1] Dion, Tillemont, Crévier.

n'ait publié aucun édit contre eux, l'ordonnance de Trajan, dans sa lettre de Pline, n'était point révoquée : et s'il y était défendu aux magistrats de les rechercher, il y avait ordre de les punir quand ils étaient accusés et convaincus. C'était assez d'une ordonnance pareille pour que les fidèles ne fussent jamais en sûreté, et pour que les païens pussent à volonté les persécuter et même les faire périr impunément. Chaque jour la multitude des chrétiens allait augmentant, chaque jour leur religion devenait plus florissante ; par là même augmentait aussi pour eux la difficulté de se cacher et de se soustraire aux regards et à l'envie de leurs ennemis.

Ce qui leur nuisait le plus dans l'esprit des païens, c'était l'opinion qui s'accréditait toujours davantage, que foulant aux pieds, comme athées, toute crainte de Dieu et tout sentiment de religion, ils violaient dans leurs assemblées les plus saintes lois de la pudeur par des accouplements exécrables, et celle de l'humanité en égorgeant sans pitié de petits enfants pour manger leur chair. L'occasion de ces calomnies étaient les hérésies impures connues sous le nom général de gnostiques. Ce mot veut dire savants, éclairés. Les gnostiques étaient des hommes qui, dédaignant la foi et la morale chrétienne telle qu'elle était prêchée et crue par toute la terre, se faisaient des religions plus savantes. Leur science aboutissait à un polythéisme nouveau, qui, sous des noms un peu différents, renouvelait toutes les extravagances et toutes les turpitudes de l'ancien.

Hésiode et Homère exposent à peu près ainsi la génération des dieux : Il y avait d'abord le Chaos et la Terre. Du Chaos naquirent l'Érèbe et la nuit ; de l'Érèbe et de la nuit, l'Éther et la Journée. De la Terre naquit le Ciel ; du Ciel et de la Terre naquirent l'Océan et Téthys ; de l'Océan et de Téthys, Saturne et Rhée ; de Saturne et de Rhée, Jupiter et Junon, ainsi que les autres dieux. Or, changez les noms, vous aurez la théogonie et la cosmogonie des gnostiques, où tout s'engendre également par couple de mâles et de femelles. En voici le système tel qu'il a été complété par Valentin, vers le temps où nous sommes.

Il y avait d'abord *Bythos* et *Sigé* ou *Ennoia*, c'est-à-dire, le fond ou la profondeur et la pensée silencieuse ; Bythos et Sigé engendrèrent *Nous* et *Alétheia*, c'est-à-dire, l'esprit et la vérité. Ces deux premiers couples forment une tétrade ou un carré qui était comme la racine et le fondement de tout le système. Ces dieux supérieurs, Valentin les appelait éones, mot grec qui signifie *vies* et *siècles*. De *Nous* et d'*Alétheia* naquirent *Logos* et *Zoé*, c'est-à-dire, le verbe et la vie, et de ceux-ci, l'Homme et l'Église. Telle est l'ogdoade ou la huitaine des principaux éones. Le Verbe et la Vie engendrèrent une décade

ou dizaine d'autres : le Profond et la Mixtion, Celui qui ne vieillit pas et l'Union, Celui qui est né de lui-même et la Volupté, l'Immobile et la Combinaison, le Fils Unique et la Bienheureuse. Pour ce qui est de l'Homme et de l'Église, ils engendrèrent, à leur tour, une dodécade ou douzaine : le Paraclet et la Foi, le Paternel et l'Espérance, le Maternel et la Charité, l'Éloge et l'Intelligence, l'Ecclésiastique et la Béatitude, le Parfait et Sophia ou la Sagesse. Ces trente éones composent le Pléroma ou la Plénitude divine. L'enceinte du Pléroma était affermie et gardée par Horus ou le Terme, engendré par Profond.

Cependant le dernier ou la dernière des éones femelles, Sophia, curieuse de connaître Bythos, le grand-père de toute la famille, s'échappa du Pléroma, où elle fut toutefois ramenée par Horus ou le Terme, nommé encore *Stauros* ou la Croix. L'effort que cette Sophie, ou sagesse en grec, avait fait pour sortir, lui fit enfanter une espèce d'avorton, nommé Achamoth ou sagesse en hébreu. Sophie, la mère, étant rentrée dans le Pléroma, *Nous* et *Alétheia* engendrèrent le Christ et le Saint-Esprit pour raffermir l'enceinte endommagée. De plus, pour que la curiosité ne tentât plus un autre éone de renouveler le même accident, le Christ leur apprit à tous que Bythos était incompréhensible. En reconnaissance de cette révélation, tous les éones produisirent ensemble Jésus ou le Sauveur, lui communiquant chacun ce qu'il avait de mieux ; en sorte qu'il était comme la fleur du Pléroma, à peu près comme Pandore l'était de tous les dieux d'Hésiode.

En attendant, la pauvre Achamoth, délaissée hors du Pléroma divin, était livrée à la tristesse et aux passions ; cette tristesse produisit la substance matérielle, et par suite le monde visible; ses larmes firent les fleuves et la mer ; son découragement fit la terre. Enfin elle se tourna vers le Christ ; cette conversion produisit la substance animale. Le Christ, touché de compassion, lui envoya le Sauveur avec ses anges. A leur aspect, elle se mit à rire, et son ris fit la lumière ; de joie elle embrassa les anges, et enfanta la substance spirituelle.

De cette même Achamoth et de la substance animale naquit le Démiurge ou créateur de l'univers, qui eut pour fils un deuxième Christ, mais d'un rang inférieur. Ce Démiurge est le dieu des Juifs, qui se croyait le seul dieu, parce qu'il ignorait qn'il y en eût d'autres plus grands au-dessus de lui. Il fit ensuite le feu, l'air, l'eau, la terre, le monde et le Diable ; enfin, il fit l'homme matériel, d'une matière invisible, puis lui inspira l'âme, le faisant ainsi à son image, en tant que matériel, et à sa ressemblance, en tant qu'animal. Ensuite il le

revêtit de la tunique de peau, c'est-à-dire de cette chair sensible. L'homme reçut de plus la semence spirituelle qu'Achamoth avait reçue des anges, et qu'elle avait déposée dans le Démiurge, sans qu'il s'en aperçût, afin qu'il la semât dans l'âme, dans le corps matériel, où elle devait germer et croître. Cette semence spirituelle était ce que les gnostiques appelaient l'église inférieure, image de l'église supérieure, qui était dans le Pléroma.

C'est le deuxième Christ, fils de Démiurge, disaient-ils, qui a passé par Marie, comme par un canal; le Sauveur, sorti du Pléroma avec les perfections de tous les éones, était descendu en ce Christ à son baptême. Mais il se retira quand il fut présenté à Pilate, et il y a eu que le Christ animal qui a souffert. La fin de toutes choses sera, quand les hommes spirituels seront formés ou perfectionnés par la *gnose* ou science. Alors, toute la semence spirituelle ayant reçu sa perfection, Achamoth, leur mère, passera de la région moyenne dans le Pléroma, et sera mariée au Sauveur formé de tous les éones. Voilà l'époux et l'épouse. Les hommes spirituels, dépouillés de leurs âmes devenus purs esprits, entreront aussi dans le Pléroma, et seront les épouses des anges qui environnent le Sauveur. L'auteur de ce monde, le Démiurge, passera dans la région moyenne, où était sa mère, et sera suivi des âmes justes; mais rien d'animal n'entrera dans le Pléroma. Alors le feu qui est caché dans le monde paraîtra, s'allumera, consumera toute la matière, et se consumera avec elle jusqu'à s'anéantir[1].

Telle était dans sa perfection, sauf bien des variantes, la philosophie des gnostiques ou hommes de science. Avant que Valentin y eût mis la dernière main, Carpocras d'Alexandrie disait, en général, que Jésus-Christ était fils de Joseph, né comme les autres hommes, et distingué seulement par sa vertu; que les anges avaient fait le monde, et que, pour arriver à Dieu, qui est au-dessus d'eux, il fallait avoir accompli toutes les œuvres du monde et de la concupiscence, à laquelle il fallait obéir en tout; disant que c'était cet adversaire à qui l'Évangile ordonne de céder, tandis qu'on est avec lui dans la voie. Que l'âme qui résistait à sa concupiscence, en était punie en passant, après sa mort, dans un autre corps, et ensuite dans un autre, jusqu'à ce qu'elle eût tout accompli. Qu'ainsi le plus sûr était de s'acquitter de cette dette au plus tôt, en accomplissant, dans le corps où l'on se trouve, toutes les œuvres de la chair. D'où suivait que toutes les impudicités étaient non-seulement permises, mais commandées.

[1] Iren., *Adv. hæres.*, l. I.

Basilide, également d'Alexandrie, avait des généalogies sans fin, depuis le Père, qui n'a point d'origine, jusqu'aux trois cent soixante-cinq générations d'anges, dont chacune fit un ciel; mais il avait oublié de marier ses personnages deux à deux. Saturnin d'Antioche et le Samaritain Ménandre, qui vint y demeurer, disaient seulement, qu'il y avait un Père inconnu à tous, qui avait fait les anges, les archanges, les vertus et les puissances; mais que sept anges avaient fait le monde, et l'homme même.

Simon le Magicien, patriarche du gnosticisme, disait qu'il était lui-même la souveraine puissance, qui souffrait d'être nommée comme les hommes voulaient; qu'il avait paru entre les Juifs comme Fils, à Samarie comme Père, chez les autres nations comme Saint-Esprit. Il menait avec lui une femme nommée Hélène ou Sélène, c'est-à-dire Lune, qu'il avait achetée à Tyr, où elle était esclave prostituée. Il la nommait la première conception de son esprit, la mère de toutes choses, par qui il avait fait les anges et les archanges. Il disait que cette pensée, sortant de lui et connaissant ses volontés, était descendue en bas, et avait engendré les anges et les puissances qui avaient fait le monde; qu'ils avaient arrêté leur mère par envie, ne voulant pas que l'on crût qu'ils eussent été produits par une autre. Elle était la belle Hélène, cause de la guerre de Troie. Passant de corps en corps, elle avait été enfin réduite à cette infamie, d'être exposée dans un lieu de débauche. C'était la brebis égarée, pour laquelle il disait qu'il était venu, afin de la délivrer la première, et ensuite sauver les hommes, en se faisant connaître à eux. Car, disait-il, comme j'ai vu que les anges gouvernaient mal le monde, et que chacun d'eux voulait être le premier, je suis venu tout corriger; et je suis descendu sous la figure des vertus, des puissances et des anges; j'ai même paru homme entre les hommes sans être homme; et j'ai paru souffrir en Judée sans souffrir en effet. Les prophètes, ajoutait-il, ont été inspirés par les anges auteurs du monde; c'est pourquoi ceux qui croient en moi et en Sélène ne doivent plus s'y arrêter. Ils doivent faire ce qu'ils veulent, comme étant libres. Car les hommes sont sauvés par ma grâce et non par les bonnes œuvres; puisqu'il n'y a point d'œuvres qui soient bonnes de leur nature, mais seulement par accident et par l'institution des anges, auteurs du monde, qui ont donné aux hommes des préceptes pour les réduire en servitude. C'est pourquoi je détruirai le monde et je délivrerai les miens de la servitude de ceux qui l'ont fait. Pour s'attirer plus de sectateurs en les délivrant du péril de mort auquel les chrétiens s'exposaient, Simon leur enseigna d'être indifférents sur l'idolâtrie. Ils l'adorèrent lui-même sous la figure de Jupiter, et Sélène

sous la figure de Minerve. Leurs prêtres vivaient dans la débauche, s'appliquaient à la magie, aux enchantements, aux charmes pour donner de l'amour, à l'explication des songes et à toutes les vaines curiosités [1].

On à peine à concevoir que des hommes, qui se donnaient pour savants, se soient portés à un tel délire. Nous avons vu de nos jours d'autres Simoniens qui ont renouvelé les mêmes extravagances. Ils disaient que, le catholicisme ayant fait son temps, la science allait le remplacer et porter l'humanité au comble de la perfection. Et cette science s'est réduite à dire que tout était Dieu, et que ce tout se résumait dans un certain Saint-Simon qui s'est brûlé la cervelle, et ensuite dans un sieur Enfantin, que les nouveaux gnostiques ont appelé pour cela le Père suprême, et auquel ils ont cherché la femme libre, comme une autre Hélène à un autre Simon. Leur morale est pareille à celle des premiers Simoniens ; car un des principaux articles est l'abolition du mariage et la communauté des femmes [2].

Les principales écoles des anciens gnostiques étaient dans Antioche et Alexandrie. Le fond de leur système se trouvait dans la mythologie grecque, telle que bien des philosophes, et Platon lui-même, cherchaient à l'allégoriser. De plus, comme Antioche était la capitale de l'Orient, il est possible que les gnostiques aient eu quelque relation avec les brahmanes de l'Inde, qui, aujourd'hui encore, tout en professant qu'il n'y a qu'un seul Dieu, font cependant sortir de lui une généalogie interminable de divinités mâles et femelles, accouplées deux à deux, parmi lesquelles il y en a plusieurs dont le culte autorise, consacre même les plus révoltantes infamies. Il en était de même pour Alexandrie. Les gnostiques n'avaient qu'à prendre la mythologie des prêtres païens de l'Égypte, qui classaient à peu près leurs divinités comme les brahmanes, et en honoraient plusieurs par les plus affreux désordres. Toute la différence qu'il y avait d'eux aux gnostiques, c'est que ceux-ci se donnaient le nom de chrétiens et abusaient des paroles de l'Évangile pour colorer de christianisme leurs monstrueuses impiétés. C'est ainsi qu'ils trouvaient les trente éones dans les trente années de la vie cachée de Jésus-Christ. Ils les trouvaient encore dans la parabole des vignerons, dont les uns sont envoyés à la première heure, d'autres à la troisième, d'autres à la sixième, à la neuvième, à la onzième. Car, un, trois, six, neuf et onze font trente [3]. Leurs autres preuves étaient de la même force.

[1] Iren., *Adv. hæres.* Epiph., *Panar.* — [2] Ceci s'écrivait au mois d'octobre 1831. — [3] Iren., *Cont. hæres.*

C'est d'eux sans doute que parle l'empereur Adrien dans une lettre, écrite d'Égypte, l'an 134, à Servien, son beau-frère, et consul pour la troisième fois. Parlant des habitants d'Alexandrie, d'où il venait de partir, comme d'un peuple léger, volage, inconstant, très-séditieux, très-vain, très-insolent, il dit entre autres choses : Il en est qui adorent Sérapis et qui sont chrétiens ; il est même des dévots à Sérapis qui se disent évêques du Christ. Il n'y a pas un chef de synagogue parmi les Juifs, pas un Samaritain, pas un prêtre de chrétiens, qui là ne soit mathématicien ou astrologue, aruspice, charlatan. Même le patriarche, quand il vient en Égypte, est contraint par les uns d'adorer Sérapis, par les autres, le Christ. Nul dieu qui leur soit commun. Les chrétiens adorent celui-ci, les Juifs celui-là, et chaque nation un autre [1].

Comme les gnostiques, surtout les Basilidiens, étaient fort nombreux à Alexandrie, et qu'ils ne faisaient aucune difficulté d'adorer les idoles des païens et d'assister à leurs spectacles profanes, il est naturel d'entendre d'eux ce que dit Adrien. Ce qui ne permet guère d'en douter, c'est qu'on a de leurs médailles et pierres gravées, où les noms de Iao ou Iehova, Adonaï, Sabaoth, Iesus, Christos, Michaël, Gabriel, Raphaël, se voient accolés aux images de Sérapis, d'Anubis, de Toth et autres divinités égyptiennes, et même quelquefois à des divinités grecques. Ces gravures représentent la plupart quelques mystères du Pléroma gnostique, ou quelque invocation de magie. Les noms hébreux étaient regardés comme les plus efficaces pour cela. Et ces noms et certaines inscriptions, soit entièrement, soit à moitié hébraïques, donnent à conclure que beaucoup de Juifs partageaient les rêveries des gnostiques.

Le philosophe juif Philon d'Alexandrie, qui florissait vers le milieu du premier siècle, montre dans ses écrits une tendance marquée au gnosticisme par sa manie de tout allégoriser. On trouve cette tendance encore plus forte, ou plutôt un gnosticisme formel, dans les livres du Talmud, compilés vers la fin du deuxième siècle. En réunissant tout cela, on conçoit ce que dit Adrien, que le patriarche des Juifs, lorsqu'il venait en Égypte, était contraint par les uns d'adorer le Christ, et par les autres, Sérapis. Les Juifs donnaient alors le titre de patriarches à certains inspecteurs de leurs synagogues, envoyés par le grand sanhédrin de la Judée ; ce même titre était encore inusité parmi les chrétiens.

Au reste, Adrien égalait alors, s'il ne surpassait, les gnostiques en turpitude et en extravagance. Dans cette même lettre à Servien,

[1] Vopisc., *Saturn.*

il parle de son Antinoüs. C'était un jeune Bithynien d'une rare beauté, qu'il menait partout avec lui et avec lequel il se livrait aux infamies de Sodome ; car d'innombrables adultères ne lui suffisaient pas. Comme il était en même temps d'une curiosité et d'une superstition excessives, et s'appliquait à tous les prestiges de la divination et de la magie, il se persuada qu'il avait besoin d'une victime volontaire qui donnât librement sa vie. Antinoüs s'offrit et fut accepté. Adrien l'immola et le pleura ensuite comme une femme. Telle fut la vraie mort d'Antinoüs, écrit Dion [1], quoique Adrien, pour couvrir son abominable barbarie, ait répandu dans le public qu'il s'était noyé dans le Nil.

Antinoüs avait péri à Bésa dans la Thébaïde. Adrien rebâtit magnifiquement la ville, et lui donna le nom d'Antinoé ou Antinople. Antinoüs y eut un temple, avec des prêtres et des prophètes ; car ce fut un dieu qui devait rendre des oracles ; on en débita même quelques-uns composés par Adrien. Bientôt l'univers fut rempli des images d'Antinoüs, exposées à l'adoration des peuples. Les astronomes ayant découvert, disaient-ils, une nouvelle étoile dans le ciel, Adrien publia que c'était l'âme d'Antinoüs reçue dans le séjour des dieux, et l'astre prit son nom. Les habitants d'Alexandrie en faisaient des risées, comme Adrien s'en plaint dans sa lettre. Les Égyptiens avaient tort ; car Antinoüs valait leur dieu-chat de Bubaste, leur dieu-bœuf de Memphis, leur dieu-bouc de Mendès. Les gnostiques n'y avaient non plus rien à redire ; puisque, selon eux, plus on s'adonnait aux convoitises de la chair, plus tôt on était délivré de la corruption de la matière et transporté dans l'enceinte spirituelle et divine du Pléroma. Les chrétiens seuls avaient droit d'en rire et d'en gémir, et de soutenir contre tous les païens en général, comme en effet ils firent, que par ce nouveau dieu, dont tout le monde savait l'infâme histoire, on pouvait juger des anciens.

Ce n'est pas le seul dieu que fit Adrien dans ses voyages ; car il voyagea la plus grande partie de son règne. L'impératrice Plotine, veuve de Trajan, étant morte, il en fit une déesse, comme il avait déjà fait de Trajan un dieu. Enfin, il se fit dieu lui-même. Dans un de ses séjours à Athènes, il se consacra à lui-même un temple et un autel, et ensuite d'autres temples en Asie [2].

Toutefois, en parcourant ainsi les différentes provinces de l'empire, il réforma plus d'un abus, rendit plus d'une ordonnance utile. Ainsi, ayant entendu ou lu à Athènes les apologies qui lui furent présentées par Quadrat et par Aristide, philosophe athénien, il prit des

[1] Dion, *In Adrian.* — [2] Tillemont, *Hist. des emp.*, art. *Adrien.*

sentiments plus justes et plus tolérants envers la religion chrétienne. Quadrat, qui avait été disciple des apôtres, est compté avec Agab, Jude, Silas, les filles de Philippe, et Ammias de Philadelphie, au nombre des prophètes du Nouveau Testament.

Il en est qui ont cru que ce Quadrat était l'évêque d'Athènes du même nom, qui fut le successeur du martyr Publius, et, d'après le témoignage de saint Denys, évêque de Corinthe, rassembla de nouveau cette église presque dispersée par la fureur de la persécution, et ralluma de nouveau l'ardeur de la foi dans le cœur des fidèles abattus par la crainte. D'autres ont pensé qu'il était un de ces évangélistes qui, sans être attachés à aucune église particulière, allaient prêchant l'Évangile dans les diverses parties du monde, et, se transportant d'une nation chez une autre, étaient uniquement occupés à fonder de nouvelles églises. Sans pouvoir rien décider, nous penchons, avec Orsi, pour le second sentiment : vu qu'Eusèbe, quand il parle de l'évangéliste, ne lui donne jamais le titre d'évêque d'Athènes, ni, quand il parle de l'évêque, celui d'évangéliste.

Quoi qu'il en soit, à toutes ses prérogatives de disciple des apôtres, de prophète, d'évangéliste, d'évêque des nations, notre Quadrat voulut ajouter celle du premier apologiste ; car il fut le premier à écrire un livre exprès pour défendre la sainteté de notre religion et l'innocence des chrétiens contre les calomnies des infidèles. Cet ouvrage existait encore du temps d'Eusèbe et de saint Jérôme. Le grand éloge qu'ils en font nous en rend la perte plus sensible. On y admirait, suivant Eusèbe, l'excellence de son esprit et la pureté de sa foi ; saint Jérôme l'appelle un ouvrage très-utile, plein de lumières et digne d'un disciple des apôtres. Il ne nous en reste aujourd'hui qu'un petit fragment qui nous fait connaître l'antiquité de son auteur. Pour prouver qu'il n'y avait pas eu de prestiges ni d'illusions dans les miracles de Jésus-Christ, il dit : « Les merveilles du Sauveur étaient toujours visibles, parce qu'elles étaient vraies. On voyait ceux qu'il avait guéris, ceux qu'il avait rappelés de la mort à la vie. On les a vus non-seulement dans le moment où ils furent guéris ou ressuscités, mais encore après : non pas seulement tandis que le Sauveur était sur la terre, mais encore longtemps après qu'il en fut sorti ; au point que quelques-uns d'entre eux sont venus jusqu'à nos jours [1].

Aristide, philosophe d'Athènes, dans un discours présenté au même empereur et entremêlé des sentences d'un grand nombre d'anciens philosophes, défendit également la vérité de la foi. Mais

[1] Euseb , l. 4, c. 3.

il en faut pareillement déplorer la perte, comme aussi le manque de souvenirs touchant les actions de ces grands hommes, qui, les premiers, eurent le mérite et la gloire de consacrer leur talent, leur éloquence et leur érudition à venger contre les préventions de l'ignorance, contre les calomnies de la méchanceté, contre le dédain du faux savoir, la sublime philosophie de la croix.

Ce qui contribua beaucoup encore à mettre fin à la persécution, ce furent les lettres de Serenius Granianus, proconsul d'Asie, au même empereur. Il lui représentait que ce paraissait une iniquité de mettre à mort les chrétiens sans qu'on les accusât d'aucun crime, sans qu'on les eût entendus en justice, mais uniquement pour complaire aux cris tumultueux de la populace. C'était une ancienne coutume de l'empire romain que le peuple, qui, soit à Rome, soit dans les provinces, assistait aux spectacles publics, demandât à l'empereur ou aux gouverneurs tout ce qui, dans l'agitation et la fureur de ces divertissements populaires, lui passait par la tête. Un des cris que pendant ce siècle on entendit retentir le plus fréquemment dans les théâtres, était celui-ci : *Les chrétiens aux lions!* Et il arrivait quelquefois que les proconsuls et les gouverneurs étaient obligés de céder, même contre leur gré, à de semblables acclamations. Cet usage n'aurait certainement pas pris tant de force, si l'on avait méprisé de pareilles clameurs; Granianus n'aurait pas eu besoin de représenter à l'empereur l'énormité d'un excès semblable, ni d'implorer son autorité pour le réprimer, si la populace n'était pas devenue insolente au delà de toute mesure ; et celle-ci ne serait pas devenue telle, si les autres proconsuls et gouverneurs n'avaient pas eu la coutume de céder à ces violences. Peu après avoir écrit cette lettre, Granianus mourut ou bien quitta la province ; car la réponse d'Adrien est adressée non pas à lui, mais à Minucius Fundanus, son successeur. Elle était conçue en ces termes : J'ai reçu la lettre que m'avait écrite le très-illustre Serenius Granianus, votre prédécesseur. L'affaire m'a paru mériter une attention sérieuse, afin que ces hommes, les chrétiens, ne soient point exposés aux vexations, et qu'on ne donne point aux délateurs une occasion de calomnies. Si les habitants ont à faire contre les chrétiens des accusations précises, et qu'ils puissent les soutenir en personne devant votre tribunal, qu'ils recourent à cette voie juridique; mais qu'ils ne prétendent plus l'emporter uniquement par des plaintes vagues et des cris tumultuaires. Car il est bien plus raisonnable que si quelqu'un veut porter une accusation, vous en preniez connaissance. Si donc quelqu'un les accuse et les convainc d'avoir fait quelque chose contre les lois, en ce cas, jugez suivant la gravité du délit. Mais si quelqu'un intente

l'accusation par calomnie, châtiez-le comme le mérite son crime [1]. Ce rescrit d'Adrien fut beaucoup plus favorable aux chrétiens que celui de Trajan. L'un et l'autre défendaient de les punir, à moins qu'ils ne fussent accusés juridiquement ; mais le premier voulait qu'on les mît à mort pour la seule profession de leur religion, sans autre crime : tandis que le second ne veut pas qu'on les punisse comme chrétiens, mais seulement quand ils auront fait quelque chose contre les lois. Ce rescrit, ou d'autres semblables, fut encore envoyé à d'autres gouverneurs : ils en avaient d'autant plus besoin que, se laissant entraîner au torrent, ils n'avaient pas même eu la pensée de recourir à l'empereur, comme Granien, et d'implorer son autorité contre un si détestable abus.

Combien de temps dura la paix que cette ordonnance d'Adrien procura à l'Église ? Nous pourrions le dire avec plus d'assurance, si nous étions certains de l'année où fut donné ce rescrit ; si nous savions, d'autre part, les époques auxquelles périrent divers martyrs, que la tradition de différentes églises nous apprend avoir souffert sous l'empire d'Adrien ; si nous étions sûrs que tous les gouverneurs ont interprété favorablement et exécuté suivant son esprit le rescrit impérial ; si enfin nous ne connaissions pas, et l'inconstance naturelle du même empereur, et sa cruauté innée, et sa passion pour les arts magiques, par conséquent son commerce avec les gens de cette profession, qui ne manquaient jamais une circonstance pour indisposer les empereurs contre les chrétiens. Il semble, en effet, que ce soit cette dernière cause qui ait provoqué le martyre de sainte Symphorose et de ses sept fils, dont nous avons les actes écrits avec beaucoup de simplicité, et insérés dans le recueil des actes sincères des martyrs.

Adrien avait bâti, à Tibur ou Tivoli, le magnifique palais dont les restes y sont encore admirés. Il voulut en faire la dédicace avec les rites profanes, et commença par offrir des sacrifices aux démons qui habitent les idoles, pour en avoir des oracles. Sa curiosité en ce genre était extrême. Leur réponse fut que la veuve Symphorose, avec ses sept fils, les tourmentait tous les jours en invoquant son Dieu : que pour obtenir tout ce qu'il demandait, l'empereur n'avait qu'à la contraindre à leur offrir de l'encens. Suivant le témoignage de l'empereur Constantin [1], Apollon fit à Dioclétien une réponse semblable, sinon plus honteuse, quand il dit que c'étaient les hommes justes qui vivaient sur la terre qui l'empêchaient de prédire la vérité, et que c'était pour cela que son trépied ne rendait plus que de faux

[1] Euseb., l. 4, c. 8 et 9. — [2] *Id.*, *De vitâ Const.*, l. 2, c. 51 et 52.

oracles. A cette réponse la persécution de Dioclétien avait dû son origine. Adrien ordonna d'arrêter Symphorose et ses fils.

Quand elle eut été amenée en sa présence, il l'engagea d'abord avec des paroles pleines de douceur à sacrifier aux idoles. La sainte lui répondit : Mon mari Gétulius, et Amantius, son frère, étaient vos tribuns, lorsque, pour le nom du Christ et pour n'avoir pas voulu sacrifier à vos idoles, ils ont enduré divers supplices, et, comme de généreux athlètes, triomphé de vos démons en mourant ; car ils ont choisi d'être décollés plutôt que de se laisser vaincre. Que si leur mort a paru un opprobre devant les hommes, elle les a couverts devant les anges d'une gloire immortelle : décorés des trophées de leurs souffrances, ils jouissent maintenant avec ces esprits bienheureux d'une vie sans fin, en présence de l'éternel Roi des cieux. — Adrien dit : Ou sacrifie avec tes fils à nos dieux tout-puissants, ou je te ferai offrir toi-même en sacrifice avec eux. — Et d'où me vient le bonheur, répliqua Symphorose, de mériter avec mes enfants d'être offerte en holocauste à mon Dieu ?— Ce n'est point à ton Dieu que je vous sacrifierai, dit l'empereur, mais aux miens. — Vos dieux, reprit la sainte, ne peuvent me recevoir en sacrifice. Que si vous me faites brûler pour le nom du Christ, mon Dieu, le feu qui me consumera brûlera et tourmentera vos démons beaucoup plus que moi. — Choisis, dit Adrien, de deux choses l'une, ou de sacrifier à mes dieux ou d'expirer dans les supplices. — Et la sainte : C'est en vain que vous pensez m'ébranler par vos menaces ; mon plus ardent désir est de reposer avec mon époux que vous avez fait mourir pour le nom du Christ. — Alors l'empereur commanda qu'elle fût conduite au temple d'Hercule, qu'on lui meurtrît le visage à coups de poing, et qu'on la suspendît ensuite par les cheveux. Comme elle demeurait inébranlable dans sa sainte résolution, il la fit jeter dans le fleuve avec une grande pierre au cou. Son frère Eugène, qui était un des principaux du conseil de Tivoli, la retira de l'eau et l'enterra dans un faubourg de la ville.

Le lendemain, Adrien ordonna qu'on amenât en sa présence les sept fils de Symphorose. Voyant que ni les promesses ni les menaces ne pouvaient les porter à sacrifier aux idoles, il fit planter autour du temple d'Hercule sept poteaux sur lesquels on les étendit avec des poulies, et on les supplicia de diverses manières. Crescence, l'aîné de tous, fut percé d'un coup d'épée dans la gorge; le second, nommé Julien, eut la poitrine piquée de plusieurs pointes de fer qu'on y enfonça ; Némèse reçut un coup dans le cœur ; Primitif, dans l'estomac ; on rompit les reins à Justin ; on ouvrit les côtes à Stracteus, et Eugène, le plus jeune, fut fendu depuis le haut jusqu'en bas. Cette di-

versité de membres désignés par la sentence impériale pour recevoir le coup mortel, n'aura certainement pas été sans quelque mystère de magie; celui-là seul pourra s'en étonner et former là-dessus quelques doutes, qui ignore ou ne réfléchit point combien furent vaines et ridicules les observances de ces arts sacriléges.

Le jour d'après, Adrien, étant venu au même temple, ordonna qu'on enlevât leurs corps et qu'on les jetât dans une fosse profonde. Les pontifes païens nommèrent ce lieu *les Sept Biothanotes* ou les sept suppliciés. Les actes ajoutent qu'après leur martyre, la persécution cessa pendant dix-huit mois [1]. Dans cet intervalle, on rendit à leurs corps l'honneur qui leur était dû, et on les plaça religieusement dans leurs tombeaux avec les noms propres de chacun, mais qui sont encore plus glorieusement écrits dans le livre de vie.

Comme il se trouve dans quelques exemplaires, que peu après eut lieu la mort d'Adrien, il est à croire que le martyre de Symphorose et de ses fils arriva plutôt dans les dernières années de cet empereur que dans les premières, et que la paix rendue pendant dix-huit mois à l'Église regarde les premiers temps d'Antonin, son successeur. Les deux dernières années de sa vie, après avoir adopté Lucius Vérus, Adrien se retira dans sa maison de campagne à Tivoli; là, devenu faible et malade, non moins d'esprit que de corps, il s'abandonna sans retenue à la fureur de ses passions. Comme il n'avait plus la force de réprimer son naturel curieux, lascif et cruel, il se livra tout entier aux plaisirs, se baigna dans le sang d'un grand nombre d'illustres personnages; inquiet plus que jamais de l'avenir, il aura eu un commerce plus fréquent et plus intime avec les magiciens, qui n'auront pas manqué d'exciter sa cruauté contre les adorateurs du vrai Dieu [2].

Un indice certain de la persécution exercée dans ces temps, à Rome, contre l'Église, est la mort de saint Télesphore, lequel, suivant que l'atteste saint Irénée, termina sa vie par un glorieux martyre. Il avait succédé à saint Sixte, qui avait occupé la chaire de saint Pierre après Alexandre, pendant dix ans et quelques mois, depuis le consulat de Niger et d'Apronien, jusqu'au troisième de Vérus et d'Ambibulus; c'est-à-dire, depuis 117 jusqu'à 126. Aussi, dans le calendrier de Libère, le pontificat de Télesphore, auquel on attribue onze ans et quelques mois, commence avec les consuls de l'année 127, Titien et Gallican, et se prolonge jusqu'au deuxième consulat de César Lucius Ælius avec Balbin, dont les noms désignent l'année 137, avant-dernière d'Adrien [3].

[1] *Apud Ruinart, et Acta SS.* 18 *julii*. — [2] Dion, Spartien, Tillem., Crévier. — [3] Orsi.

C'est à ces dernières années du même empereur que peut appartenir le martyre de Marius, adolescent, qui avait déjà quelque grade dans l'armée, et dont la mémoire s'est conservée dans l'inscription suivante : « Du temps de l'empereur Adrien, Marius, chef de soldats et jeune encore, a vécu assez, car il a donné son sang avec sa vie pour Jésus-Christ ; enfin, il repose en paix. Ses amis, dans les pleurs et dans la crainte, lui ont élevé ce monument[1]. » Cette crainte venait sans doute de la violence de la persécution qui durait encore. D'où l'on voit quelle confiance mérite l'imprudent écrivain, qui, s'étant proposé de diminuer le nombre des martyrs et par là même de faire l'apologie des persécuteurs, a écrit en faveur d'Adrien que, sous son règne, il n'y eut aucune persécution, et qu'il n'est aucun monument authentique qu'un seul martyr y ait donné son sang pour Jésus-Christ.

Nous avons encore une autre preuve de cette persécution dans la seconde apologie du martyr saint Justin. Il y raconte qu'un des motifs qui le porta le plus puissamment à se convertir, fut de voir les chrétiens, à qui les gentils reprochaient les crimes les plus horribles, souffrir avec intrépidité la mort et les plus cruels supplices. Il pensait, le sage philosophe, que nul homme de plaisir, de débauche, et qui eût fait ses délices de manger de la chair humaine, n'aurait jamais pu embrasser la mort avec autant de courage, et que, bien loin de s'y exposer, il aurait tout fait pour se soustraire aux poursuites des magistrats. Il ajoute qu'outre ceux des nôtres qui dans ces temps étaient mis à mort par suite de ces calomnies, on appliquait encore à la torture leurs esclaves, des enfants et de pauvres femmes, pour les contraindre, par les tourments, à déposer contre eux ces crimes fabuleux. Or, la conversion du saint martyr arriva les dernières années d'Adrien. Nonobstant le rescrit de l'empereur à Minucius Fundanus, la persécution durait donc encore contre les chrétiens, si ce n'est pas comme chrétiens, du moins comme prévenus de ces crimes atroces que l'on commença particulièrement sous Adrien à leur imputer. En tout cas, il est d'une fausseté manifeste que sous cet empereur les chrétiens n'aient souffert aucune persécution.

Ils avaient eu peu auparavant un autre persécuteur dans la personne de Barcoqueba, fameux imposteur, et chef de la révolte des Juifs contre l'empire romain. Trois motifs divers ont pu, après tant de désastres, porter cette nation malheureuse à prendre de nouveau les armes. D'abord Adrien voulait établir à Jérusalem une colonie de gentils, lesquels y eussent bâti des temples, dressé des autels à leurs

[1] *Rom. subt.*, l. 3, c. 22, *et ap. Mabill.*, *Mus. italic.*, p. 136.

idoles, et introduit la pratique de toutes les superstitions païennes. Ensuite le même empereur défendait aux Juifs de circoncire leurs enfants; ce qui était leur enlever le sceau de leur alliance avec Dieu, le signe qui les distinguait des païens et la grâce qu'ils croyaient obtenir par ce sacrement. Le troisième fut l'ambition et la témérité de ce Barcoqueba, qui, sachant profiter de l'agitation où se trouvait le peuple pour les deux motifs précédents, finit par le déterminer à la guerre. Comme son nom signifie l'étoile ou fils de l'étoile, les Juifs, séduits par le plus accrédité de leurs rabbins, nommé Akiba, le prirent pour le Messie véritable et pour cette étoile dont il était prédit depuis tant de siècles qu'elle naîtrait un jour de la race de Jacob; d'après cette idée, il fut regardé et suivi comme une étoile descendue du ciel pour sauver la nation opprimée.

Dans l'origine, les Romains ne firent pas grand compte des mouvements de la Judée tant de fois abattue et conquise; par là, ils donnèrent le temps aux rebelles de prendre leurs mesures, de se préparer à la guerre et de grossir leur nombre en s'associant, non-seulement parmi les peuples voisins, une multitude avide de pillage, mais encore ceux de leur nation répandus dans les provinces et dans tout l'Orient. Ils n'apprirent enfin l'importance de cette guerre que quand ils s'aperçurent qu'elle mettait en mouvement tout l'univers. Tinnius Rufus, gouverneur de la Judée, tua d'abord une infinité de personnes sans distinction d'âge ni de sexe, et, par là, ne fit peut-être qu'irriter davantage les révoltés. Alors Adrien lui adjoignit Jules Sévère, qui gouvernait la Grande-Bretagne; c'était le plus vaillant général de son temps. Le nombre des ennemis s'était accru si fort, que ce sage et habile capitaine n'osa les attaquer en pleine campagne, ni en venir avec eux à une bataille générale. Il les prit séparément, les resserrant de plus en plus et leur coupant les vivres. Si par cette méthode la guerre fut plus longue, elle fut aussi moins hasardeuse; il n'était pas sans danger d'en venir aux mains avec une multitude de gens résolus à se battre en désespérés. Dans l'espace d'un peu plus de deux ans que dura cette guerre, il périt environ six cent mille Juifs, sans compter ceux qui furent consumés par la faim, le feu et la misère; ni ceux qui furent vendus à vil prix à la foire de Térébinthe, et ensuite à celle de Gaza; ni ceux qui, n'ayant pas trouvé d'acheteurs, furent transportés en Égypte. Les Juifs ont regardé ce désastre comme le plus grand qui leur soit jamais arrivé, y compris celui qu'ils éprouvèrent sous Titus. Ils disent qu'il y périt le double du nombre d'hommes qui sortit autrefois de l'Égypte : ce qui ferait un million et deux cent mille combattants; car ils sortirent six cent mille, sans compter les enfants et les femmes; que finalement ni Nabu-

chodonosor ni Titus ne leur avaient fait autant de mal qu'Adrien. On ne sait s'il faut prendre ces expressions à la lettre, ou si les Juifs ont parlé de la sorte parce que le dernier coup qui ne laisse plus d'espoir est toujours le plus sensible. Cette victoire, en tout cas, revint bien cher aux Romains; elle leur coûta tant de sang, que dans les lettres que l'empereur en écrivit au sénat, il omit la salutation accoutumée : Si vous êtes bien, ainsi que vos enfants, nous et l'armée nous le sommes aussi. Il n'eut pas le courage de dire qu'une armée tellement affaiblie fût en bon état [1].

Barcoqueba périt dans le siége ou dans la prise de Béther, où les rebelles s'étaient principalement fortifiés. Durant la guerre, il avait fait souffrir aux seuls chrétiens des supplices cruels pour les contraindre à blasphémer et à renier Jésus-Christ, ainsi qu'à prendre les armes contre les Romains [2]. Ces chrétiens persécutés étaient Juifs de nation; et il semble que leur martyre accomplît le nombre de ces cent quarante-quatre mille qui avaient été marqués, c'est-à-dire cette multitude d'élus de toutes les tribus d'Israël, en faveur desquels, comme nous l'avons vu dans l'Apocalypse, Dieu avait différé de venger le sang des martyrs et suspendu pour un temps la complète exécution de ses terribles menaces. Après le règne de Titus, Jérusalem s'étant rétablie peu à peu, les chrétiens convertis du judaïsme y étaient revenus de Pella. Ils y eurent successivement quinze évêques [3], tous Hébreux d'origine, qui avaient embrassé la foi d'esprit et de cœur, et remplissaient dignement leur ministère. Dans la dernière persécution de Barcoqueba, cette église eut donc la gloire d'envoyer au ciel un grand nombre de martyrs, qui joignirent leurs voix à celles de leurs frères pour demander vengeance à Dieu du sang versé par les hommes incrédules et obstinés dans leur perfidie [4].

La justice divine exauça leurs voix ou plutôt la voix de leur sang innocent. Tout ce qu'il restait de gloire à Jérusalem fut anéanti; elle perdit jusqu'à ce nom si sacré dans les divines Écritures; il lui fut imposé le nom profane d'Ælia Capitolina. Les pierres qui avaient servi autrefois à la structure du temple, furent employées à bâtir un théâtre; et là où pendant tant de siècles on avait adoré avec tant de respect et de magnificence le vrai Dieu, là même furent placées les statues des fausses divinités. Mais rien ne fut plus sensible aux malheureux Juifs que d'être perpétuellement bannis de leur capitale, autrefois si superbe et si vénérée, de ne pouvoir pas même la voir et la contempler de loin, et d'être réduits à acheter bien cher la permis-

[1] Dion, *In Adr.* Bossuet, *Histoire abrégée*, etc., t. 3, p. 192 et seqq., édit. de Versailles. — [2] Justin, *Apolog.*, 1, n. 31. — [3] Euseb., l. 4, c. 5. — [4] Orsi, l. 3.

sion d'aller un jour dans l'année baigner de leurs larmes le lieu où leur religion avait fleuri autrefois avec tant de gloire. Cela dura jusques au temps de saint Jérôme, qui fait de cette cérémonie lugubre la description suivante :

« Il leur est défendu d'entrer à Jérusalem, si ce n'est pour pleurer sur les ruines de leur ville malheureuse ; encore n'obtiennent-ils cette permission qu'à prix d'argent ; après avoir acheté le sang du Sauveur, ils achètent leurs propres larmes ; on rançonne jusqu'à leurs pleurs. Quel triste et funeste spectacle de voir, le jour où Jérusalem fut prise et détruite par les Romains, venir dans un appareil lugubre une multitude de peuple, des femmes décrépites, des vieillards chargés d'années et couverts de haillons, attestant le courroux du Seigneur et par l'abattement de leurs corps et par leurs vêtements déchirés. Peuple malheureux, que toutefois on ne sait comment plaindre ! Le Calvaire où ils ont supplicié le Sauveur, ils le voient resplendissant de gloire ; le lieu de sa résurrection, éclatant de lumière ; et l'étendard de sa croix, brillant sur le mont des Olives ; et ils viennent, les infortunés, pleurer sans espoir sur les ruines de leur temple. Ils ont encore leurs visages inondés de larmes, les cheveux épars, leurs bras livides tendus vers le ciel, que le soldat vient leur demander une rançon pour leur permettre de pleurer un peu plus longtemps [1]. »

Mais cette désolation des Juifs tourna à la gloire de la religion ; car alors s'accomplit parfaitement ce que saint Jean avait prédit aux chrétiens, que ces hommes superbes qui les avaient tant méprisés et tant affligés, seraient abattus à leurs pieds et contraints de confesser qu'ils étaient plus heureux qu'eux, puisqu'ils pouvaient demeurer dans la sainte cité, d'où les Juifs se voyaient éternellement bannis. Cette tempête servit encore à purifier dans l'aire de cette église, jusque-là un peu judaïsante, le bon grain de l'Évangile d'avec l'ivraie et la paille de beaucoup de cérémonies judaïques. Elle avait été jusqu'alors une église composée pour la plupart de Juifs convertis, et gouvernée par quinze évêques de la même nation, énumérés par Eusèbe dans l'ordre suivant : Jacques, frère du Seigneur, Siméon, fils de Cléophas, Juste, Zachée, Tobie, Benjamin, Jean, Mathias, Philippe, Sénèque, Juste, Lévi, Éphrem, Joseph et Jude. Mais Jérusalem étant devenue une colonie romaine, et les païens y ayant remplacé les Juifs, les païens convertis commencèrent à faire dans cette église la principale figure, et il fallut mettre à leur tête des évêques convertis du gentilisme, le premier desquels fut un nommé

[1] Hieron., *In Soph.*, c. 2.

Marc. Enfin, de même que ce dernier coup abattit entièrement la superstition judaïque et éteignit jusqu'au faible espoir que les Juifs pouvaient conserver encore de rétablir un jour à Jérusalem le culte divin, de même il donna une nouvelle force et un nouvel éclat aux preuves de la religion chrétienne, qui d'après les prophéties, devait succéder au judaïsme et s'élever sur ses ruines.

Bien loin d'ouvrir les yeux à la lumière, les docteurs juifs ou rabbins s'appliquèrent plus que jamais à s'aveugler eux-mêmes et avec eux leurs compatriotes. C'est vers ces temps qu'ils commencèrent à écrire leur Talmud ou *doctrine*, compilation énorme de leurs traditions orales. Le Talmud a deux parties : la Mischna ou seconde loi, qui est le texte, et la Guemar ou le complément, qui est le commentaire. Mais il y a deux Talmuds : l'un de Jérusalem, dans lequel le texte est du rabbin Juda Haccadosch, et le commentaire de plusieurs rabbins ; le second est le Talmud de Babylone, compilé par des rabbins qui se retirèrent dans la Babylonie après le dernier désastre des Juifs sous Adrien. La collection entière forme au moins douze volumes in-folio ; le tout écrit dans un jargon de diverses langues. Le but était d'obscurcir le vrai sens des prophéties qui leur montraient Jésus-Christ. On y trouve cependant des aveux favorables à la vérité chrétienne. Mais ce que l'on y trouve surtout, c'est une multitude d'assertions et de fables, semblables à celles des gnostiques et des païens par l'extravagance et même par l'indécence. Cependant les Juifs mettent le Talmud au-dessus de la loi de Moïse. « S'occuper de la Bible, est-il dit dans le Talmud même, c'est un mérite ou pas un mérite ; s'occuper de la Mischna, c'est un mérite, et l'on en est récompensé ; mais s'occuper de la Guemare, il n'y a pas de mérite plus grand [1]. » C'est cette collection de traditions pharisaïques, commentées, prônées par les rabbins, qui forme le plus grand obstacle à la conversion des Juifs.

Ce qui alors n'y servit pas peu, fut la nouvelle version des divines Écritures, entreprise vers ces temps par Aquila, avec l'intention expresse, comme l'atteste saint Épiphane, de contredire celle des Septante dont se servaient les églises à l'exemple des apôtres, et pour obscurcir ou affaiblir les témoignages qui regardaient Jésus-Christ [2]. Aquila était natif de Sinope, dans le Pont, et gentil de profession. Mais étant allé à Jérusalem, y voyant les miracles que faisaient les chrétiens, et ayant été édifié de leur vie sainte, il se convertit au christianisme, demanda et reçut le baptême. Ce fut avec peu de fruit et sans s'être vraiment corrigé de ses égarements passés ; car, livré aux

[1] Talmud. *Traité Baba-Metzigna*, folio 33. — [2] Epiph., *De Mens.*, n. 14, 15.

plus vaines observances de l'astrologie judiciaire, il ne passait point de jour qu'il ne tirât son horoscope. Il en fut vivement réprimandé par les docteurs, mais sans succès; au contraire, s'étant opiniâtré à soutenir quelques propositions fausses et incohérentes, en particulier touchant le destin et ses conséquences, il fut à la fin chassé de l'Église comme incorrigible. Piqué de cet affront, il devint apostat, se fit prosélyte du judaïsme et se laissa circoncire. S'étant livré ensuite à l'étude des lettres hébraïques et en ayant acquis une parfaite connaissance, il s'appliqua avec le plus grand soin, mais, comme on croit, avec une intention peu droite, à faire de l'hébreu en grec une version nouvelle des divines Écritures. Peu satisfait de la première, il en entreprit une seconde, dans laquelle il poussa l'exactitude grammaticale quelquefois trop loin.

Ainsi Rome païenne défendait ses vieilles idoles avec le glaive, les gnostiques s'efforçaient d'introduire parmi les chrétiens mêmes des idoles nouvelles, et les Juifs d'obscurcir la lumière qui rejaillissait de plus en plus des livres saints. Mais l'Église, toujours une, quoique répandue sur toute la terre, gardait et prêchait la foi qu'elle avait reçue des apôtres; la foi en un seul Dieu, Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, et de la mer, et de tout ce qu'ils renferment; et en un seul Jésus-Christ, Fils de Dieu, fait homme pour notre salut; et au Saint-Esprit, qui, par les prophètes, a prédit les desseins de Dieu, la venue de Jésus-Christ Notre-Seigneur, sa génération d'une vierge, sa passion, sa résurrection d'entre les morts, son ascension au ciel dans la chair, son nouvel avénement dans la gloire du Père, pour restaurer toutes choses, ressusciter la chair de tous les hommes, afin qu'à Jésus-Christ Notre-Seigneur, notre Dieu, notre Sauveur et notre roi, selon la volonté du Père invisible, tout fléchisse le genou, et ce qui est au ciel, et ce qui est sur la terre, et ce qui est dans les enfers, et que toute langue le confesse, lorsqu'il portera un juste jugement sur tous, lorsqu'il précipitera dans le feu éternel les anges apostats et les hommes méchants, et qu'il donnera aux justes la vie et la gloire éternelles. Cette foi et cette prédication qu'elle avait reçue, l'Église, quoique disséminée dans tout l'univers, la gardait fidèlement comme n'habitant qu'une même maison; elle y croyait semblablement comme n'ayant qu'une âme et qu'un cœur; et elle la prêchait et la transmettait uniformément, comme n'ayant qu'une bouche. Car quoiqu'il y ait plusieurs dialectes dans le monde, la force de la tradition est une et la même. Les églises fondées dans la Germanie ne croient et ne prêchent pas autrement, ni celles de l'Ibérie ou de l'Espagne, ni celles qui sont chez les Celtes, ni celles de l'Orient, de l'Égypte, de la Libye ou du milieu des terres; mais comme, dans l'univers, le soleil

que Dieu a créé est un et le même, pareillement la prédication de la vérité luit partout et illumine tous les hommes qui veulent venir à la connaissance de la vérité. Ces pensées et ces paroles sont de saint Irénée, que nous verrons paraître bientôt [1].

Il paraîtrait même que l'inconstant Adrien entr'ouvrit un instant les yeux à cette grande lumière. Car dans le siècle suivant, au rapport de Lampride, l'on crut qu'il avait eu dessein d'admettre Jésus-Christ au nombre des dieux et de lui ériger un temple; que ce fut pour cela qu'il bâtit des temples dans toutes les villes, sans y placer d'idoles; mais qu'il fut détourné de son dessein par ceux qui, ayant consulté les oracles, trouvèrent que si la chose avait lieu tous les hommes deviendraient chrétiens et que les autres temples seraient déserts [2].

Cependant Adrien, avant de mourir, fit mourir, entre autres, son beau-frère Servien et Fuscus, son petit-neveu; il fit mourir de chagrin ou de poison sa propre femme Sabine, et puis en fit une déesse; il fit mourir le César Vérus, et en fit un dieu. A sa place il adopta Tite Antonin, auquel il fit adopter à la fois et un jeune fils de Vérus et un de ses propres parents, nommé Marcus Annius, plus connu sous le nom de Marc-Aurèle. Ses souffrances devenant toujours plus cruelles, et les remèdes n'y faisant rien, il souhaitait mourir et ne le pouvait; il demandait du poison ou une épée, mais personne ne lui en donnait; il priait, il commandait qu'on le tuât, mais personne n'osa lui obéir. Il se lamentait de n'avoir pas le pouvoir de se faire mourir, lui qui pouvait encore faire mourir les autres. Enfin, il se mit à manger et à boire ce qui ne lui convenait point, et mourut en criant que la multitude des médecins l'avait tué. C'était l'an 138. Comme dans les derniers temps il avait fait mourir plusieurs sénateurs, le sénat montra beaucoup de répugnance à en faire un dieu. Toutefois, vaincu par les prières et les larmes de son fils adoptif Antonin, il lui accorda la divinité, un temple, des prêtres, une confrérie et des spectacles : misérable comédie, inutile pour le mort, injurieuse au seul Dieu véritable [3].

Antonin, qui lui succéda, avait toute sorte d'excellentes qualités. On lui donna le surnom de Pieux, à cause de sa piété envers son beau-père, envers son père adoptif et envers les dieux; ou bien parce qu'étant très-clément de son naturel, il fut presque le seul parmi tant de princes, qui régna sans verser le sang des citoyens, ni même, autant qu'il était en lui, celui des ennemis. On peut lui re-

[1] Iren., *Cont. hæres.*, l. 1, c. 2 et 3. — [2] Lamprid., *Alex. Sever.*, n. 43. — [3] Dion, Spartien, Tillemont, Crévier.

procher cependant sa honteuse indulgence pour le libertinage et les débauches publiques de sa femme; mais surtout l'infamie sacrilége avec laquelle, après la mort de cette prostituée impériale, il lui fit décerner la divinité, des temples et des autels [1]. Lui-même n'était pas exempt de tache sous ce rapport. Sans compter une concubine et peut-être plusieurs, son gendre Marc-Aurèle nous apprend qu'il fut longtemps sujet au péché de Sodome [2]. Il n'avait pas moins que son prédécesseur Adrien et son successeur Marc-Aurèle, une grande estime pour les orateurs et les philosophes : dans toutes les provinces de l'empire il leur assigna des honneurs et des pensions. Aussi, sous ces empereurs, philosophes et orateurs eux-mêmes, vit-on fleurir les sciences, ainsi qu'un grand nombre d'hommes distingués dans les lettres. Les plus célèbres d'entre eux furent Épictète, Plutarque, Maxime de Tyr, Numénius, Celse et Lucien.

Épictète avait d'abord été esclave. Il fut de la secte des stoïciens. Sa grande maxime était : s'abstenir et souffrir. Arrien, son disciple, nous a laissé un manuel de sa philosophie ; en y corrigeant l'orgueil et la dureté du stoïcisme par l'humilité et la charité chrétiennes, on pourrait placer ce livre à la suite de tant de livres plus excellents que le christianisme a multipliés partout.

Plutarque est connu de tout le monde. C'était moins un philosophe qu'un historien, un narrateur d'une élégante bonhomie. Prêtre de Delphes, prêtre d'Apollon encore ailleurs, il se montre généralement un dévot païen. Uniquement occupé de ce qui pouvait relever l'honneur de la Grèce, où il était né, ses recherches ne s'étendent pas au delà. Il ne parle des Juifs que d'une manière superficielle et inexacte. Il ne nomme pas les chrétiens. Seulement, dans le traité où il examine pourquoi la plupart des oracles avaient cessé de son temps, il rapporte que sous le règne de Tibère, qui prit connaissance du fait, une voix extraordinaire fit entendre dans la Grèce cette nouvelle : Le grand Pan est mort ! et que cette annonce fut suivie de longs gémissements, sans qu'on vît personne. L'époque de cette histoire est précisément celle de la mort de Jésus-Christ. Et Plutarque observe que c'est depuis cette époque surtout que les oracles, qu'il attribue principalement aux démons, commencèrent à cesser. Quant à la philosophie, il combat également et les exagérations du stoïcisme dont Épictète faisait profession, et la morale immonde des épicuriens.

Maxime de Tyr, qui professait le platonisme, a laissé plusieurs discours, où ce qu'il y a peut-être de plus remarquable sont les paroles

[1] Jul. Capitol., *Anton.*, n. 6. — [2] *Pensées de Marc-Aurèle*, l. 1, c. 13.

suivantes : « Dans les autres choses, les hommes pensent fort différemment les uns des autres. Mais au milieu de cette différence générale des sentiments sur tout le reste, malgré leurs disputes éternelles, vous trouverez par tout le monde unanimité de suffrages en faveur de la Divinité. Partout les hommes confessent qu'il y a un Dieu, le père et le roi de toutes choses, et plusieurs dieux qui sont les fils du Dieu suprême, et qui partagent avec lui le gouvernement de l'univers. Voilà ce que pensent et affirment unanimement les Grecs et les Barbares, les habitants du continent et ceux des côtes maritimes, les sages et ceux qui ne le sont pas. »

Numénius, autre platonicien, disait de son maître : Qu'est-ce que Platon, si ce n'est Moïse parlant attique?

L'épicurien Celse fut le premier philosophe qui attaqua directement le christianisme. Son livre, intitulé *Discours de vérité*, n'était qu'une satire contre les juifs et les chrétiens. Il y avançait d'abord beaucoup de faussetés contre Moïse ; ensuite, faisant entrer en dispute un chrétien et un juif, il finissait par se moquer de l'un et de l'autre. Mais quoiqu'il ne pensât qu'à tourner tout en dérision, il lui échappe néanmoins des aveux tels qu'ils suffisent à prouver la vérité de tout le christianisme. Il convient que Jésus-Christ est un Juif crucifié, qui s'était associé dix ou onze pêcheurs ignorants ; que pendant sa vie il avait peu de disciples, et qu'après sa mort il lui en venait sans nombre, qui l'adoraient comme un Dieu, et qui, pour cela, étaient condamnés à divers supplices ; cependant il ne leur reproche d'autre crime que de s'assembler en secret contre la défense des magistrats, de détester les simulacres et leurs autels, et de blasphémer les dieux. Il ne nie point que Jésus-Christ ni même les chrétiens de son temps eussent fait des miracles ; seulement il les attribue à la magie. Il dit entre autres : « Les chrétiens ont raison de penser que ceux qui vivent saintement seront récompensés après leur mort, et que les méchants subiront des supplices éternels. Du reste, ce sentiment leur est commun avec tout le monde[1]. » De savoir toutefois ce qu'il pensait lui-même serait difficile : sa philosophie est un chaos inintelligible, et son ouvrage un tissu de contradictions.

Le philosophe Lucien raillait tout ensemble et les chrétiens, et les philosophes, et les dieux du paganisme. Mais ce qu'il dit de plus fort sur les premiers se borne à une tournure plaisante donnée à leur doctrine et à leur charité, comme on pouvait l'attendre d'un païen spirituel qui ne voulait que rire. Dans un dialogue qu'il adresse à Celse même, et où il fait l'histoire d'un fameux imposteur de son temps

[1] Origen., *Contra Cels.*

nommé Alexandre, qui rendait des oracles, il dit que ce faux prophète avait les chrétiens en aversion, parce qu'ils démasquaient ses fourberies, et qu'à chacune de ses séances il s'écriait : Dehors les chrétiens [1].

Dans le dialogue Philopatris ou le Patriote, Critias, en colère, rencontre son ami Tryphon qui lui demande pourquoi il est ainsi fâché. Critias lui jure par Jupiter l'Aérien que ce n'est pas contre lui. Tryphon lui remontre que de jurer par celui-ci qui, pour satisfaire son impudicité, se fit cygne, satyre et taureau, n'était pas un moyen de le rassurer. Jurerai-je donc par Apollon? dit Critias. Quoi! reprend Tryphon, par ce faux prophète qui trompa Crésus, qui trompa les Salaminiens et mille autres? Critias passe en revue tous les dieux, et sur chacun Tryphon fait des observations semblables. Par qui donc jurerai-je? conclut Critias. — Tryphon : Par le Dieu très-haut, très-grand, immortel, régnant dans les cieux; par le Fils du Père, par l'Esprit qui procède du Père; une même chose de trois, trois d'une même chose : voilà Zeus, voilà le Dieu qu'il faut reconnaître! — Mais, interrompt Critias, tu m'apprends là de l'arithmétique, un qui est trois, trois qui sont un. — Tais-toi, reprend Tryphon, silence sur les mystères! Moi aussi, j'éprouvai d'abord la même chose que toi. Mais lorsque j'eus rencontré le Galiléen au front chauve, au nez aquilin, qui est monté au troisième ciel (on voit qu'il entend saint Paul), il nous apprit ces merveilleuses doctrines, nous régénéra par l'eau, nous introduisit dans la voie des bienheureux, et nous délivra de la région des méchants. Tryphon ajoute l'histoire de la création, telle que l'a écrite l'homme à la langue embarrassée, dit-il, c'est-à-dire Moïse, le dogme de la Providence qui voit tout et rendra à chacun selon ses œuvres, et répond à diverses difficultés. Critias conclut : Tu dis très-bien, et tu me fais éprouver le contraire de Niobé : elle fut changée en pierre; moi, de pierre, je suis devenu homme. Je prends donc ce Dieu à témoin que tu n'auras point de mal.

Il lui raconte ensuite ce qui l'avait mis si fort en colère. Quelqu'un l'avait conduit par des portes de fer, des pavés d'airain, et plusieurs échelles, dans une maison dorée, où des hommes pâles vinrent avec joie à sa rencontre, espérant qu'il apportait quelque mauvaise nouvelle. Il leur répondit que tout allait bien et dans la ville et dans le monde. Eux, au contraire, annonçaient des révolutions, des troubles, la défaite des armées : Voilà, disaient-ils, qu'à force de jeûner depuis dix jours et de chanter des hymnes toute la nuit, nous avons rêvé ces choses. Ce furent ces propos qui le mirent de si mauvaise

[1] Lucien, *Pseudomantis.*

humeur. Tryphon lui dit de laisser là ces bavards, et de commencer sa prière par le Père, et d'achever le cantique qui contient ses louanges. A l'instant arrive un troisième personnage qui annonce que les Perses sont défaits, que Suse est prise, et que toute l'Arabie va être subjuguée. Alors Tryphon conclut : Puisque nous avons trouvé l'Inconnu d'Athènes, adorons-le, élevons nos mains vers le ciel, et rendons-lui nos actions de grâces.

La victoire sur les Perses, la prise de Suse et la circonstance d'un chrétien instruit par saint Paul, marquent incontestablement la guerre de Trajan contre les Perses ou les Parthes. A travers les plaisanteries de l'auteur, on voit qu'il avait une connaissance exacte de la doctrine chrétienne.

Quant aux mœurs des chrétiens, il nous les montre dans sa *Mort de Pérégrin*, extrêmement charitables les uns envers les autres, n'épargnant rien pour assister ceux qui étaient dans les prisons, méprisant tout, et leurs biens et leurs vies, pour celui qui avait été crucifié dans la Palestine et qu'ils adoraient comme un Dieu.

Quant à ce qui est des philosophes, Lucien nous en fait un tableau bien différent. Dans une dizaine de dialogues, il nous les montre se disputant sur tout, ne s'accordant sur rien ; il nous les montre, ainsi que nous l'avons déjà vu, flatteurs et parasites des grands ou des riches, le jour dans les festins, la nuit dans les lieux de débauche, le matin trompant la jeunesse pour de l'argent à propos de sagesse, faisant consister toute leur philosophie dans le manteau et dans la barbe : le cynique au ton rude, au visage renfrogné, à la mine barbare, à l'extérieur farouche et sauvage, se glorifiant de son impudence, aboyant après tout le monde pour se faire admirer de tout le monde, déclamant contre le plaisir et la richesse, et cachant dans sa besace de l'or, du parfum et un miroir, et n'attendant pas les ténèbres pour se livrer aux plus sales voluptés, injuriant qui ne lui donne rien, et jetant le masque de philosophe lorsqu'il s'est enrichi à faire le philosophe mendiant; le stoïcien, avec la vertu sans cesse à la bouche, corrompant la femme de son disciple, prostituant la sienne, prêtant à usure, par la raison que les intérêts sont la conséquence du capital, et que c'est au philosophe à tirer les conséquences des principes ; le platonicien et le péripatéticien, sous des dehors plus vénérables, couvrant des amours de Sodome. Lucien a même un dialogue dont la conclusion est que les amours de cette espèce sont le privilége des philosophes. Tous enfin, jaloux d'être invités aux bons repas, s'y gorgeant de vin et de viande, faisant emporter chez eux ce qu'ils ne peuvent avaler, se disputant les morceaux les plus friands, s'injuriant les uns les autres par les plus

grossières invectives, se reprochant mutuellement des infamies, et finissant par se jeter les verres et les assiettes à la tête et par se prendre aux cheveux. Tel est le portrait que le philosophe Lucien nous trace des philosophes de son temps. Quant à leur impudeur, lui-même en est une preuve par les obscénités dont il salit une grande partie de ses œuvres [1].

Un philosophe vraiment digne de ce nom, vraiment digne de s'appeler ami de la vérité et de la sagesse, pour l'avoir cherchée avec sincérité, embrassée avec ardeur, pratiquée avec constance, prêchée avec courage et enfin scellée de son sang : c'est le saint martyr Justin.

Il était né à Naplouse, ville de la Palestine, appelée autrefois Sichem, près du Puits de Jacob, et qui du temps d'Alexandre le Grand était la métropole de la Samarie. Vespasien, y ayant établi une colonie nouvelle, la surnomma Flavia, du nom de sa famille, et lui donna, selon toutes les apparences, le droit de bourgeoisie romaine. Parmi les premiers colons peut avoir été Bacchius, aïeul de notre saint et père de Priscus, duquel naquit Justin, vers le commencement de ce siècle. Il était, ainsi que ses parents, Grec d'origine et païen de religion. Dès sa jeunesse, il s'adonna passionnément à l'étude de la philosophie, afin d'apprendre à connaître Dieu et de parvenir à la science du souverain bien. S'étant donc adressé d'abord à un stoïcien, il le quitta quelque temps après, parce qu'au lieu de pouvoir lui communiquer cette science, il l'ignorait au point de la mépriser et de ne la croire pas nécessaire. Il se dégoûta de même bientôt d'un professeur péripatéticien, et puis d'un pythagoricien célèbre : du pemier, parce qu'il demanda de convenir d'un salaire, bassesse, dit Justin, indigne d'un philosophe ; du second, parce que, avant de l'élever à la considération du souverain bien et du souverain beau, il exigeait qu'il apprît l'astronomie, la musique et la géométrie. Il fâchait à Justin qu'on voulût l'obliger de faire un si long détour. Il se retourna donc du côté des platoniciens. Par bonheur, un des principaux d'entre eux, homme intelligent, s'était fixé depuis peu à Naplouse, il se mit sous sa conduite. Chaque jour il faisait des progrès sensibles à cette école. Il lui semblait que l'intelligence des choses incorporelles le soulevait de terre, et que la contemplation des idées donnât des ailes à son esprit. Déjà il s'applaudissait d'être devenu sage en si peu de temps, et follement s'imaginait qu'il était sur le point de voir Dieu lui-même ; car il savait que c'était là le but de la philosophie de Platon.

[1] Lucian., *Vitar. auctio. Piscator. Hermotimus. Amores. Icaromenipp. Bis accusatus. Fugitivi. Convivium seu Lapithæ.*

Ainsi rempli de lui-même et enflé de son savoir, il sortit un jour de la ville et se dirigea vers une solitude peu éloignée de la mer, pour s'y livrer plus tranquillement à ses méditations accoutumées. Il approchait du lieu où il croyait aller et se trouver tout seul, quand il aperçut derrière lui un vieillard d'un extérieur doux et vénérable. Il se retourne aussitôt, s'arrête et le considère attentivement. — Est-ce que vous me connaissez donc? dit alors le vieillard. — Non, répondit Justin. — Et le vieillard : Pourquoi donc me regardez-vous si fixement? — Je m'étonne, répliqua l'autre, comment vous m'avez suivi en ce lieu, où je ne m'attendais pas à rencontrer personne. — Ce qui m'y amène, repartit celui-là, c'est l'inquiétude que j'ai pour quelques-uns de mes amis : ils sont en voyage; je viens ici pour en apprendre des nouvelles et voir si je ne les découvrirai pas quelque part. Mais, vous-même, pourquoi vous trouvez-vous dans cette solitude?

Justin lui ayant appris que c'était pour se livrer à ses méditations philosophiques, il s'établit entre eux, sur ce sujet, une assez longue conversation, dans laquelle le sage et vénérable vieillard s'étudia et réussit à le convaincre de la vanité de la science dont il se faisait gloire, et à lui découvrir les sources d'où la connaissance de la vérité venait aux hommes.

Comme il lui démontrait que ni Pythagore, ni Platon, ni aucun autre philosophe n'étaient des guides sûrs pour arriver au terme où il aspirait, Justin lui demanda quels maîtres il fallait donc suivre, si ceux-là n'avaient pas connu la vérité. A une époque très-reculée, dit le vieillard, et bien avant ceux qu'on a crus philosophes, il y a eu des hommes justes, bienheureux et chéris de Dieu, qui, parlant par l'Esprit divin, ont annoncé d'avance ce qui se passe aujourd'hui dans le monde. On les appelle prophètes. Eux seuls ont connu la vérité; eux seuls l'ont annoncée aux hommes, sans craindre ni considérer personne, sans se laisser vaincre à la gloire. Ils n'ont prêché que ce qu'ils ont entendu et vu par l'Esprit-Saint qui les animait. Leurs écrits subsistent encore. Quand on les lit avec foi, ils contribuent puissamment à faire connaître les principes, la fin et tout ce qu'il convient à un philosophe de savoir. Ils n'usent point de démonstrations dans leurs discours : le témoignage qu'ils rendent de la vérité est beaucoup au-dessus de toute démonstration. Leurs oracles, que nous voyons ou accomplis déjà, ou bien s'accomplissant tous les jours sous nos yeux, nous font une nécessité de leur donner une croyance entière. Ajoutez-y les miracles réels qu'ils opéraient en célébrant un seul Dieu, créateur et père de toutes choses, et en annonçant aux hommes son Fils Jésus-Christ, ce que n'ont jamais fait ni ne font jamais les faux prophètes, qu'anime un esprit trompeur et immonde. Ils entreprennent

seulement de produire certains prodiges pour surprendre les hommes, et ils célèbrent les louanges des esprits d'erreur et des démons. Mais vous, priez avant tout que les portes de la lumière vous soient ouvertes; car nul ne peut ni voir, ni entendre ces choses, si Dieu et son Christ ne lui en donnent l'intelligence.

Quand il lui eut dit ces paroles et beaucoup d'autres encore, le vieillard, en se retirant, l'engagea à les méditer plus au long; après quoi Justin ne le revit plus jamais. Ce discours alluma dans son cœur un grand feu et un vif amour des prophètes et des hommes qui sont les amis du Christ. « En réfléchissant dans moi-même à tout ce que je venais d'entendre, dit-il en terminant son récit, je trouvai que c'était là la seule philosophie certaine et utile. Et voilà comment et pourquoi je suis à présent philosophe [1]. »

Outre les motifs que lui avait allégués le vénérable vieillard, ce qui le décida puissamment encore à embrasser le christianisme, ce fut la constance des martyrs : il voyait une preuve convaincante de la vérité de leur religion et de la fausseté des déréglements qu'on leur imputait, dans le peu de crainte qu'ils avaient de la mort et de tout ce qui effraye le plus la nature humaine [2]. Cette conversion arriva de 132 à 136, dans les dernières années du règne d'Adrien.

Après que Justin eut été initié aux saints mystères, il s'appliqua tout entier à la lecture des livres sacrés. Il y avait ressenti d'abord une majesté terrible, capable d'effrayer ceux qui s'égarent du droit chemin ; mais alors il goûtait, en les méditant, un repos délicieux. Le dialogue avec Tryphon montre clairement combien il était versé dans cette étude ; car on y voit d'innombrables et très-longs passages des divines Écritures, cités par cœur, selon que demandait le discours, et appliqués avec une adresse et une force merveilleuses. Mais le saint ne s'appliqua pas moins à tous les exercices de la piété chrétienne, et il semble qu'il ait été un de ces ascètes qui, avant l'institution de la vie monastique, en remplissaient les obligations principales, mettant leurs biens en commun ou les distribuant aux pauvres, vivant dans le célibat et tout à fait étrangers aux affaires du siècle.

Pour montrer cependant qu'en devenant chrétien il n'avait pas renoncé à la vie de philosophe, mais qu'il s'était consacré à l'étude et à la pratique d'une philosophie plus sainte et plus sublime, saint Justin garde le pallium ou le manteau. Ce vêtement qui, parmi les païens, distinguait les philosophes, semble avoir été adopté par ceux des chrétiens qui faisaient profession d'une vie plus austère. C'est dans cet esprit que paraissent l'avoir porté Aristide, dont nous avons fait men-

[1] Justin., *Dial. cum Tryph.*, n. 1-8. — [2] *Apolog*, 2, n. 12.

tion plus haut, Tertullien, le martyr saint Porphyre et le grand Héraclas, évêque d'Alexandrie, qui ne se fit point de scrupule de joindre le manteau de philosophe avec le sacerdoce de Jésus-Christ.

Que Justin ait été lui-même revêtu du sacerdoce, beaucoup de raisons et de conjectures, tirées, soit de ses œuvres, soit des actes de son martyre, nous le persuadent. En tout cas, la grâce sacerdotale ne fut point oisive en lui, témoin les éminents services qu'il rendit à l'Église du Christ : il l'édifia par ses exemples, l'instruisit par ses livres, la défendit de vive voix et par des écrits publics, l'enrichit de son sang et l'illustra par un glorieux martyre. Notre saint eut certainement, pour enseigner et défendre la vérité, une ardeur merveilleuse et telle qu'il convenait à un homme qui se regardait comme appelé de Dieu à cet unique ministère. Ce qui donne à croire qu'il avait embrassé un genre de vie où il ne pouvait, sans encourir la damnation éternelle, manquer à ce devoir, y eût-il pour lui les dangers les plus imminents. « Notre devoir, dit-il dans un endroit, est de faire connaître à chacun quelle est notre vie, quelle est notre doctrine, afin que les fautes de ceux qui pèchent par ignorance ne nous soient pas imputées et que nous n'en portions point la peine [1]. » Dans un autre : « Comme j'ai obtenu de Dieu la grâce d'entendre les Écritures, je m'efforce de faire part de cette grâce à tout le monde, de peur que je ne sois condamné au jugement de Dieu [2]. » Et ailleurs : « Telle est ma résolution : dans toutes mes paroles, je n'ai en vue que de dire la vérité ; je la dirai sans crainte ni considération aucune, et dussé-je à l'heure même être mis en pièces [3]. » Voilà un véritable philosophe, c'est-à-dire un homme qui aime sincèrement la vérité et la sagesse ; Platon, Sénèque, qui retenaient cette vérité captive, qui n'osaient la prêcher publiquement, de peur de s'exposer à quelque péril : Platon, Sénèque n'aimaient qu'eux-mêmes.

Le saint martyr ne pouvait choisir pour exercer son zèle un théâtre plus imposant que Rome ; il paraît s'y être rendu et fixé peu après sa conversion. Il avait fait auparavant le voyage d'Alexandrie. Les Juifs de cette ville lui montrèrent, dans l'île du Phare, les restes des cellules où ils disaient que les soixante et douze interprètes avaient fait leur célèbre version des saintes Écritures. Il se peut qu'il y ait publié son petit discours aux Grecs, pour leur rendre compte des motifs qui lui avaient fait abandonner leur religion et embrasser le christianisme. Venu à Rome, il y mit au jour un discours beaucoup plus long, intitulé *Réfutation des Grecs*, qui paraît être ce que nous avons aujourd'hui sous le titre d'*Exhortations aux Grecs ou gentils*. Comme

[1] *Apol.*, 1, n. 3. — [2] *Ibid.*, n. 58. — [3] *Dial. cum Tryph.*, n 120.

c'est le premier écrit de ce genre qui se présente dans l'histoire de l'Église, nous avons cru devoir en faire un abrégé, conservant presque toujours les paroles mêmes du saint.

« Il s'agit, ô Hellènes, de trouver la religion véritable. Pour qui pense sérieusement à soi-même, rien de plus important, à cause du jugement à venir que proclament vos poëtes et vos philosophes, aussi bien que nos prophètes et nos législateurs.

« Pour bien faire, il faut examiner quels sont les auteurs de votre religion ainsi que de la nôtre, et à quelle époque ils ont vécu.

« Quels sont donc vos docteurs, ô Hellènes? Les poëtes? Mais quoi de plus ridicule que leur théogonie? Homère ne fait-il pas naître tous vos dieux de la mer? Ne les représente-t-il pas tous, et Hésiode après lui, jaloux, vicieux, sujets à l'infortune comme les mortels?

« Nous alléguerez-vous vos philosophes? Mais leurs systèmes ne sont-ils pas plus ridicules encore que la théologie de vos poëtes? Thalès, le plus ancien, prétend que le principe de toutes choses, c'est l'eau; Anaximandre, que c'est l'infini; Anaximène, que c'est l'air; Héraclite, que c'est le feu; Pythagore, que ce sont les nombres; Épicure, que ce sont les atomes; Empédocle, que c'est à la fois le feu, l'air, l'eau et la terre. Comment donc, ô Hellènes, ceux qui ont à cœur leur salut, peuvent-ils espérer en conscience d'apprendre la religion véritable, d'hommes qui ne s'accordent en rien?

« Vous bornerez-vous aux deux plus célèbres, Platon et Aristote? Mais ils se contredisent également l'un l'autre. Suivant Platon, l'essence du Dieu suprême tient du feu; Aristote dit, au contraire, qu'il se trompe, et que cette essence est une cinquième substance qui tient de l'éther, et il en cite Homère pour garant. Mais comment ces deux hommes s'entendraient-ils dans les choses célestes, puisque, dans ce qui est ici-bas, comme pour l'âme humaine, ils ne font que se contredire? L'un y distingue trois parties; l'autre n'en veut que deux; le premier en fait un être immortel : le second, une entéléchie mortelle; celui-là veut qu'elle soit toujours en mouvement : celui-ci, qu'elle soit toujours en repos. Non-seulement ils se contredisent l'un l'autre; nul d'entre eux n'est bien d'accord avec soi-même. Platon admet quelquefois trois principes de l'univers, Dieu, la matière, l'idée; d'autres fois il en ajoute un quatrième, l'âme universelle. Tantôt il dit que la matière est incréée, tantôt qu'elle est créée.

« Et d'où vient que vos plus sages, non-seulement se disputent entre eux, mais ne sont pas d'accord avec eux-mêmes? C'est qu'au lieu de vouloir apprendre de ceux qui savaient, ils se sont imaginé pouvoir eux-mêmes, par leur humaine intelligence, connaître clairement les choses du ciel, eux qui ne pouvaient pénétrer celles de la

terre. En somme, la philosophie, chez vous, n'est qu'un chaos informe d'opinions discordantes; et le seul mérite qu'un homme de bon sens puisse reconnaître à vos philosophes, c'est qu'ils prouvent à merveille, les uns contre les autres, qu'ils se trompent et ne disent point la vérité.

« Etant donc bien constaté, par leurs contradictions mêmes, que vos maîtres ne peuvent rien nous apprendre de certain ni de vrai sur la religion, il nous faut avoir recours à nos ancêtres. D'abord, pour le temps, ils précèdent de beaucoup tous vos sages ; ensuite ils ne nous ont rien enseigné d'après leur sens privé, ils ne se contredisent point, l'un ne renverse point ce qu'à établi l'autre : exempts de tout esprit d'envie et de contention, ils nous ont transmis la doctrine telle qu'ils l'ont reçue de Dieu.

« En effet, il est naturellement impossible à l'esprit humain de s'élever à la connaissance de choses aussi grandes et aussi divines. Il fallait absolument la grâce descendue d'en haut sur ces hommes saints. Pour cela ils n'avaient besoin ni de l'art des paroles ni de l'art des disputes, mais seulement de se présenter comme des organes purs à l'opération de l'Esprit de Dieu, qui voulait, par eux, nous révéler la connaissance des choses divines et célestes. Aussi, quoiqu'ils aient vécu en des temps et des lieux divers, ils parlent de Dieu, de la création du monde, de celle de l'homme, de l'immortalité de l'âme, du jugement à venir, enfin de tout ce qu'il nous importe de savoir, avec un accord si parfait, qu'ils semblent n'avoir tous qu'une bouche et qu'une langue.

« Le premier d'entre eux est Moïse, qui, d'après vos historiens, tels que Polémon, Appion, Ptolémée, Hellanicus, Philochorus, Castor, Thallus, Alexandre Polyhistor, d'accord avec Philon et Josèphe, florissait vers le temps d'Ogygès et d'Inachus, et écrivit son histoire, bien avant que Cadmus eût apporté les lettres de Phénicie en Grèce. Diodore l'appelle le plus ancien des législateurs, et rapporte de lui plusieurs choses qu'il dit avoir apprises des prêtres d'Égypte. L'histoire de Moïse, avec les écrits des autres prophètes, fut traduite en grec par soixante et dix interprètes que le roi Ptolémée fit venir de Jérusalem à Alexandrie. Ce fait nous a été attesté par les habitants du pays, qui nous montrèrent même les restes des maisons que ces interprètes avaient habitées dans l'île de Pharos; vous pouvez d'ailleurs vous en assurer encore par Philon, Josèphe et beaucoup d'autres.

« Quelqu'un dira-t-il que ces livres ne sont point à nous, mais aux Juifs qui, jusqu'à présent, les conservent dans leurs synagogues, et que c'est à tort que nous prétendons y avoir puisé notre religion?

Qu'il sache, celui-là, que les choses mêmes qui sont écrites dans ces livres font voir que la doctrine qu'ils contiennent n'est point pour eux, mais pour nous. Quant à ce que ces livres se conservent chez les Juifs, c'est un effet de la divine providence sur nous. Si nous les produisions de nous-mêmes, nos adversaires auraient un prétexte pour dire que nous les avons supposés ou altérés ; nous leur fermons la bouche, en les prenant de la synagogue des Juifs.

« Il faut donc, ô Hellènes, songeant à l'avenir, ainsi qu'à ce jugement redoutable que prêchent également le sacré et le profane, cesser de tenir à l'erreur inconsidérée de vos pères, cesser de tenir pour vrai ce qu'ils ont pu vous transmettre en se trompant eux-mêmes. Il faut examiner avec attention ceux-là mêmes que vous appelez vos maîtres ; car, par une providence particulière de Dieu, ils ont été forcés de dire malgré eux beaucoup de choses de nous et pour nous, principalement ceux qui ont été en Égypte et qui ont profité de la religion de Moïse et de ses ancêtres. Car nul d'entre vous, s'il a lu Diodore et les autres historiens, n'ignore, je pense, qu'Orphée, Homère, Solon, Pythagore, Platon et plusieurs autres qui voyagèrent en Égypte et y profitèrent des livres de Moïse, ont écrit, dans la suite, le contraire de ce qu'ils avaient dit d'abord sur les dieux.

« Ainsi Orphée, qu'on peut regarder comme le premier auteur du polythéisme, enseigna, depuis, l'unité de Dieu dans ses vers à Musée, son fils. Sophocle proclamait la même vérité sur la scène. Pythagore a dit également : Dieu est un ; il n'est pas hors du monde comme se sont imaginé quelques-uns, mais tout entier en lui-même, il contemple toutes les générations autour de lui, il tempère tous les siècles, il est le principe et le père de toutes choses. De même, quand Platon dit : Dieu, suivant la parole ancienne, possède en lui-même le commencement, le milieu et la fin de toutes choses, il appelle évidemment parole ancienne la loi de Moïse. S'il ne la nomme pas plus expressément, c'est qu'il avait peur de la ciguë. Il craignait d'être accusé, comme Socrate, de nier les dieux de la ville. Ailleurs il fait allusion aux prophètes, lorsqu'il écrit : Nous donnons pour principe du feu, ainsi que des autres corps, ce qui nous paraît le plus vraisemblable ; car pour les vrais principes de tout cela, Dieu, qui est au ciel, les connaît, et ceux des hommes qu'il chérit. C'est dans le même sens que s'exprime la plus ancienne des sibylles, celle dont les livres se conservent dans tout l'univers.

« Il faut donc, ô Hellènes, renoncer à l'ancienne erreur de vos pères, étudier, avec vos sages, les histoires beaucoup plus anciennes de Moïse et des prophètes : vous y trouverez, dans un langage sim-

ple et facile, ce que vos philosophes ont enveloppé de phrases et d'allégories [1]. »

Ce qui produisit donc, suivant le saint martyr, les extravagances du polythéisme, fut l'oubli de la parole ancienne, révélée de Dieu et conservée pure dans la religion de Moïse et des patriarches ; ou, comme il dit ailleurs, l'oubli de la croyance catholique [2]. Ce qui jeta les philosophes dans des extravagances plus grandes encore, dans une infinité de systèmes contradictoires entre eux et avec eux-mêmes, fut d'avoir cru qu'ils pourraient d'eux-mêmes, par leur raison particulière, s'élever à la science des choses divines, et de ne s'en être pas tenus fidèlement à la parole ancienne, mais d'en avoir tourné chacun à sa manière certains articles, pour faire des sectes et leur laisser son nom. Sous le christianisme, les mêmes causes produisirent les mêmes effets. Les hérésies renouvelèrent et les extravagances du polythéisme et les extravagances de la philosophie. Et si l'orateur romain a pu dire, il y a dix-neuf siècles : Il n'est point d'absurdité au monde qui n'ait été soutenue par quelque philosophe, on peut dire aujourd'hui, avec plus de raison encore : Il n'y a point d'extravagance ni d'impiété imaginable qui n'ait été enseignée par quelque hérésiarque. Il en arriva trois fameux à Rome, vers la même époque que Justin, savoir Valentin, de l'Égypte ; Cerdon, de la Syrie ; et Marcion, du Pont.

Valentin, dont on ne connaît pas bien l'origine, ayant de l'esprit et de l'éloquence, avait espéré un évêché en Chypre ; un martyr lui fut préféré : de dépit il embrassa et perfectionna le système des gnostiques, tel que nous l'avons vu. Après avoir infecté l'Égypte, il vint à Rome, sous le pontificat d'Hygin, qui avait succédé à Télesphore vers la fin du règne d'Adrien. Au commencement, il dissimula son impiété, feignit d'être catholique et obtint d'être admis à la communion. Mais reconnu enfin, peut-être sous le pontificat suivant de Pie, pour ce qu'il était, et banni de l'Église, il sortit furieux de Rome et se rendit dans l'île de Chypre, où il s'enfonça de plus en plus dans l'abîme de son impiété.

Cerdon emprunta le fond de ses erreurs aux gnostiques, mais leur donna une nouvelle forme. Il ne craignit point d'enseigner ouvertement qu'il y a deux dieux, l'un bon et bienfaisant, l'autre juste et sévère ; l'un invisible et inconnu, l'autre visible et manifeste ; le premier, père de Jésus-Christ, le second, créateur de l'univers ; celui-là, auteur de la grâce, celui-ci, de la loi, en y ajoutant toutes les autres conséquences pernicieuses qui découlaient d'un pareil prin-

[1] Justin., *Exhort.* — [2] *De monarchiâ.*

cipe. Arrivé à Rome, sous le même pape Hygin, il respecta de même quelque temps, peut-être plus sincèrement que Valentin, l'autorité du prince des apôtres dans ses successeurs. Car s'étant présenté à l'Église, il fit une humble confession, abjura ses erreurs, fut admis à la communion, et y persévéra ou du moins y fut toléré quelque temps. Nous avons, dans la conduite de l'Église à son égard, une preuve remarquable de sa patience et de sa douceur à recevoir à pénitence les hérétiques même relaps. Inconstant dans ses bonnes résolutions, tantôt il semait ses erreurs en cachette, tantôt il venait de lui-même s'en accuser humblement; jusqu'à ce qu'enfin, convaincu publiquement de ses excès, il prévint le jugement de l'Église en se séparant lui-même.

Un de ceux qu'il séduisit à Rome, fut Marcion, qui y arriva dans le temps que cet hérésiarque, ainsi que Valentin, y répandaient furtivement le venin de leurs funestes doctrines. Il était originaire de Sinope, dans le Pont. Ayant embrassé la continence, il menait la vie d'ascète dans la maison de son père, évêque catholique, lorsque, entraîné par une passion impure, il corrompit une vierge. Son père et son évêque, qui était illustre par sa piété, par son zèle pour la sainte doctrine et par son application aux devoirs d'un pasteur vigilant, le chassa de l'Église aussitôt. Longtemps Marcion fit des instances pressantes pour être reçu à pénitence, et par ce moyen réconcilié à l'Église. Le bon vieillard, rigide observateur de la discipline, et de plus outré du déshonneur que cet indigne fils faisait à son caractère sacré, le repoussa constamment. Ne pouvant donc plus supporter d'être raillé et méprisé dans son pays, il en partit secrètement et vint à Rome pendant la vacance du siége, après la mort d'Hygin. S'étant présenté aux principaux du clergé qui étaient encore du nombre de ceux que les disciples des Apôtres avaient instruits, il leur demanda, mais en vain, d'être admis à la communion; car ils ne voulurent rien faire sans la participation et le consentement de son propre père et pasteur. Emporté par la colère et résolu de se venger, il se joignit à Cerdon; tous les anciens auteurs attestent qu'il fut son disciple. Mais soit qu'il fût plus audacieux que son maître, soit qu'il eût plus d'esprit et de talent pour faire le mal, ou qu'il fût mieux instruit des opinions des philosophes, Marcion propagea la secte impie avec tant de succès, qu'il obscurcit la renommée de Cerdon, et que ses partisans sont plus connus sous le nom de Marcionites que sous celui de Cerdoniens. Son erreur capitale était celle des deux principes suprêmes, l'un bon et auteur du bien, l'autre mauvais et auteur du mal; celui-là père de Jésus-Christ et auteur de la grâce, celui-ci créateur de la matière et auteur de la loi. Conséquemment il devait nier, comme il niait

en effet, que le Fils de Dieu se fût réellement incarné, et que nos corps dussent ressusciter un jour; car, suivant ses principes pervers, il répugnait au Fils du Dieu bon de prendre la corruption et l'impureté de la matière, et à l'âme d'avoir pour compagnon de sa gloire un corps mauvais de sa nature[1].

Nous ignorons dans quelle année précise ces trois hérésiarques partirent de Rome. Nous savons seulement que, quand le saint martyr Justin publia sa première apologie, et Valentin, le plus ancien des trois, et Marcion, le plus jeune, avaient infecté au loin de leurs erreurs des gens de toute espèce. Or, cette apologie fut écrite vers l'an 150 de Jésus-Christ. Le saint martyr y parle d'un livre qu'il avait déjà composé contre toutes les hérésies; et il offre de le présenter aux princes et au sénat, s'ils avaient envie de le lire. Les anciens font mention encore d'un autre livre qu'il avait fait en particulier contre Marcion. Eusèbe fait un grand éloge de l'un et de l'autre; mais ils sont également perdus.

Généreux athlète du christianisme, Justin le vengeait donc à la fois et contre le polythéisme, dont il révélait l'absurdité, et contre l'hérésie, qui retombait dans les mêmes extravagances, parce qu'elle abandonnait également l'unique règle de vérité et de certitude, la croyance à la doctrine ancienne et révélée de Dieu. Bientôt il eut encore la gloire de le défendre contre la fureur des idolâtres dans une apologie publique.

Malgré la réputation de douceur et de clémence qu'a laissée l'empereur Antonin, il n'en est pas moins vrai que sous son règne les fidèles souffrirent une persécution cruelle. Nous en avons, entre autres, pour preuve l'inscription suivante, érigée au martyr saint Alexandre, dans le cimetière de Calixte, et conçue en ces termes : « Alexandre n'est pas mort, mais il vit au-dessus des astres, tandis que son corps repose en cette tombe. Il termina sa carrière sous l'empereur Antonin, qui, redevable aux chrétiens de bien des services, leur rend le mal pour le bien. Car quiconque plie le genou pour sacrifier au vrai Dieu, est conduit au supplice. O temps malheureux, où nous ne pouvons échapper, même dans les cavernes, au milieu des sacrifices et des prières ! Quoi de plus misérable que la vie ? mais en même temps, quoi de plus misérable que la mort? puisqu'il n'est point permis aux amis et aux parents de donner la sépulture à leurs défunts ? Maintenant il brille dans le ciel. Sa vie dura peu, etc.[2]. »

Encore qu'Adrien, père d'Antonin par adoption, eût ordonné

[1] Iren., Epiph., *Adv. hæres.* — [2] *Rom. subter.*, c. 22; et *apud Mabill.*, t. 1. *Mus. ital.*, p. 135.

dans sa lettre à Minucius Fundanus, de laisser en paix les chrétiens, s'ils n'étaient trouvés coupables d'un autre crime contre les lois de l'empire, néanmoins, telle était la haine que le prince des ténèbres, le dieu de ce siècle, inspirait aux idolâtres contre eux, que tous les rescrits des empereurs en leur faveur étaient ou mal observés, ou facilement oubliés, ou violés impunément.

Nous en avons la preuve dans cette même apologie de Justin à l'empereur, à ses fils, au sénat et au peuple romain. Pendant que les chrétiens qui dressèrent cette inscription au martyr Alexandre, se plaignaient hautement de ne trouver plus même la sûreté dans les antres et les cavernes, Justin prit leur défense avec une intrépidité merveilleuse, mettant son nom en tête, et, afin qu'on ne pût le confondre avec aucun autre, désignant non-seulement sa patrie, mais encore les noms de ses ancêtres.

« A l'empereur Titus Ælius Adrianus Antoninus Pius César Auguste ; à Vérissime, son fils, philosophe ; à Lucius, également philosophe, fils de César, par nature, et de Pius, par adoption ; au sacré sénat, et à tout le peuple romain : en faveur des hommes de toute condition qui sont injustement haïs et persécutés ; moi Justin, fils de Priscus, petit-fils de Bacchius, de la colonie de Flavia Neapolis dans la Syrie-Palestine, un d'entre eux, j'ai présenté cette requête. »

Il poursuit son discours avec la même liberté, en protestant qu'il leur présentait cet écrit, non pour les flatter, non pour capter leur bienveillance par de douces paroles, mais pour demander que les chrétiens fussent jugés suivant les lois, et non plus condamnés témérairement.

Rien de plus injuste que la manière de procéder contre eux. On leur imputait les crimes les plus énormes, mais, dans le fait, on ne punissait en eux que le nom seul et la profession du christianisme. En effet, pour être absous, il suffisait de nier qu'on fût chrétien, et ceux qui confessaient de l'être étaient punis sans autre enquête ; tandis que l'ordre de la justice exigeait qu'on examinât sévèrement la vie des uns et des autres, pour que chacun fût châtié ou absous suivant ses œuvres. Cette injustice criante, il faut l'attribuer à l'instigation des démons ; ces esprits méchants s'étant rendus terribles aux hommes en ont été adorés comme des dieux. Lorsque Socrate, par la raison, le verbe ou la parole, essaya de renverser cette superstition, ils le firent mourir comme athée et comme voulant introduire des dieux nouveaux. Ils en font de même aux chrétiens. « Car, dit Justin, la raison, le verbe ou la parole a non-seulement condamné ce culte des démons chez les Grecs par Socrate : cette condamnation a été proclamée encore chez les barbares, par la même raison,

parole ou Verbe, devenu homme et appelé Jésus-Christ. Comme nous croyons à cette parole et que nous ne craignons pas d'appeler démons impurs les auteurs de tous ces maux, nous passons pour athées; nous le sommes sans doute à l'égard de ces dieux prétendus, mais nullement à l'égard du Dieu très-véritable, le Père de la justice de la chasteté et des autres vertus, sans mélange d'aucun vice. Car nous l'adorons en esprit et en vérité; nous l'adorons conjointement avec le Fils qui est sorti de lui et nous a enseigné ces choses, ainsi qu'aux anges fidèles; nous l'adorons conjointement encore avec l'esprit prophétique. »

« Mais, dira quelqu'un, il s'est trouvé des chrétiens coupables. Cela peut être; car ce nom, de même que celui de philosophe, est commun à une infinité de personnes qui ne pensent pas toujours de même. Aussi demandons-nous qu'on les juge, non d'après le nom seul, mais par les faits : s'ils sont coupables, qu'on les punisse, non pas comme chrétiens, mais comme malfaiteurs; s'ils sont innocents, qu'on les acquitte comme chrétiens. Quant à nos délateurs, nous ne vous demandons pas de les punir : leur méchanceté et leur ignorance leur sont une peine assez grande. Si nous vous parlons de la sorte, ce n'est que pour vous-mêmes; car il est bien dans notre pouvoir d'échapper à vos poursuites : il nous suffirait de nier. Mais nous ne voulons pas vivre par un mensonge, parce que nous attendons pour récompense la vie éternelle.

« Platon a lui-même enseigné que les méchants seront jugés et punis par Rhadamanthe et Minos; nous croyons, comme lui, que ce jugement aura lieu; mais il se fera par Jésus-Christ, qui réunira les âmes à leurs corps et les punira d'une éternité de supplice. Quelqu'un dira que c'est une erreur; mais au moins n'est-ce pas un crime.

« Nous n'adorons pas les dieux que vous placez dans vos temples. Mais aussi est-ce par trop absurde et trop injurieux au Dieu véritable, d'appeler dieux des images mortes, qui, avant qu'un ouvrier libertin les eût façonnées avec la scie et le rabot, n'étaient très-souvent qu'un ustensile destiné aux plus vils usages, et qui après tout ne représentent que des mauvais génies.

« Nous savons, d'ailleurs, que Dieu n'a pas besoin des offrandes matérielles; pour lui plaira, il faut l'imiter; il faut pratiquer la chasteté, la justice, la charité et les autres vertus qui lui sont propres. Ceux qui en seront dignes par leurs œuvres, jouiront de sa présence et régneront avec lui, immortels et incorruptibles. Comme il a été assez puissant pour nous créer, lorsque nous n'étions pas, nous croyons qu'il le sera de même pour nous revêtir de l'immortalité et

nous faire jouir de sa présence. Déjà c'est par sa grâce que nous sommes arrivés à la foi.

« Quand on vous dit que nous attendons un royaume, vous soupçonnez aussitôt un royaume humain : c'est bien à tort; car si nous attendions un royaume pareil, nous éviterions la mort pour en jouir; au contraire, nous la souffrons avec joie, parce que nos espérances ne sont pas dans les choses présentes, et que le royaume que nous attendons est celui de Dieu. Au reste, nous contribuons à l'ordre public plus que personne, en enseignant que ni le méchant ni le juste ne peuvent se dérober à Dieu, et que chacun recevra de lui, ou un châtiment éternel, ou une éternelle récompense. Ni vos lois ni vos supplices ne retiennent les pervers; ils savent qu'on peut se cacher de vous qui n'êtes que des hommes. S'ils étaient persuadés qu'il est un Dieu auquel on ne peut cacher ni une action ni une pensée, vous conviendrez que la crainte, du moins, les retiendrait dans le devoir. Mais vous semblez avoir peur que tout le monde ne vive bien et que vous n'ayez plus personne à punir : pensée plus digne de bourreaux que de bons princes.

« Tout homme raisonnable conviendra donc que nous ne sommes point athées, puisque nous adorons premièrement le Dieu éternel, créateur de l'univers; en second lieu, son Fils Jésus-Christ, qui a été crucifié sous Ponce-Pilate; et, au troisième rang, l'Esprit prophétique. On nous reproche comme une folie d'adorer un homme crucifié; mais cet homme est le Fils de Dieu et la raison souveraine. Pour s'en convaincre, il suffit de voir le merveilleux changement qui s'est opéré dans nos mœurs, du moment que, par lui, nous suivons le seul Dieu immortel. Autrefois nous aimions la débauche, à présent la pureté seule fait nos délices; nous qui employions les arts magiques, nous nous abandonnons uniquement à la bonté de Dieu. Nous cherchions avant tout les moyens de nous enrichir, et nous mettons en commun nos biens pour les partager avec l'indigent. Nous nous haïssions jusqu'à la mort, nous suivions nos coutumes de ne manger qu'avec nos compatriotes, depuis la venue du Christ, nous vivons familièrement ensemble et prions pour nos ennemis. Ceux qui nous persécutent, nous nous efforçons de les convertir, afin que, vivant selon les préceptes du Christ, ils espèrent du Dieu souverain les mêmes récompenses que nous. Pour vous montrer que nous ne cherchons point à vous surprendre par des sophismes, nous vous citerons, même avant de vous avoir développé les preuves de notre croyance, quelques-uns des enseignements du Christ. C'est à vous, puissants princes, à voir si une pareille doctrine n'est point la vérité. Ses discours étaient courts et concis,

car ce n'était pas un sophiste, mais sa parole était la vertu de Dieu.

« Dans ce qu'il nous dit sur la chasteté, il condamne jusqu'à une pensée mauvaise. Aussi est-il un grand nombre de l'un et de l'autre sexe qui, à l'âge de soixante ou soixante-dix ans, conservent la pureté, ayant suivi dès l'enfance la doctrine du Christ. Je me vante de pouvoir en montrer de tels dans toutes les conditions humaines ; car à quoi bon parler de la multitude innombrable de ceux qui de la débauche ont passé à la vie réglée? Il nous ordonne d'aimer tous les hommes, même nos ennemis ; de partager nos biens avec le pauvre ; de supporter avec patience les injures. Aussi pouvons-nous montrer un grand nombre qui, pour avoir été avec nous, de violents et d'emportés, sont devenus tout autres, s'étant laissé vaincre ou par la vie réglée de leurs voisins, ou par la patience extraordinaire de leurs compagnons de voyage, ou par la fidélité qu'ils ont éprouvée dans leurs affaires. Il nous défend d'user de serments dans nos discours. Il nous a dit : Le grand commandement, c'est : Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras lui seul de tout ton cœur et de toutes tes forces. Qui ne vit pas selon ces préceptes, n'est pas chrétien, confessât-il de bouche la doctrine du Christ. Il n'obtiendra point de salut ; le Christ lui-même le déclare. Pour ces chrétiens de nom, nous vous prions même de les punir. Quant aux tributs que vous imposez, d'après ce qu'il nous enseigne, nous les payons avec plus d'empressement que personne.

« Ainsi nous n'adorons que Dieu seul, mais nous vous servons avec joie dans le reste. Que si vous nous dédaignez, tandis que nous prions pour vous et que nous vous exposons clairement toutes choses, nous n'y perdrons rien, persuadés que nous sommes que chacun souffrira par un feu éternel la peine que ses actions méritent, et que Dieu lui demandera compte à proportion de la puissance qu'il lui aura donnée. Voyez les empereurs qui ont régné avant vous : ils sont morts comme tout le monde. Si après la mort on ne sentait plus rien, l'avantage serait à tous les méchants. Mais, puisque le sentiment demeure à ceux qui ont cessé de vivre, puisqu'il est un supplice éternel pour les pervers, vous ne devez pas négliger de croire les vérités que nous vous annonçons. Que l'homme se survive à lui-même, la croyance générale aux arts curieux et les oracles vous l'attestent, ainsi que les doctrines d'Empédocle, de Pythagore, de Platon, de Socrate et d'Homère. Ajoutez-y nous-mêmes qui attendons de Dieu plus encore, la résurrection des corps, laquelle n'est pas plus difficile à Dieu ni en soi plus incroyable que la création et la génération humaine dont nous avons l'expérience tous les jours.

« Puis donc qu'il est des choses que nous disons comme vos poëtes

et vos philosophes ; que d'autres, nous les enseignons sur une autorité plus grande et divine ; qu'enfin nous sommes les seuls à donner de notre doctrine une démonstration véritable, pourquoi sommes-nous les seuls que l'on haïsse ?

« En effet, quand nous disons que Dieu a créé et coordonné l'univers, nous parlons le langage de Platon ; que tout se terminera par un embrasement, celui des stoïciens ; qu'il est après la mort un supplice pour les méchants et une récompense pour les justes, celui de vos poëtes et de vos philosophes ; qu'il ne faut point adorer l'ouvrage de nos mains, celui du poëte Ménandre. Quand nous disons que le Verbe ou la raison, le premier-né de Dieu, Jésus-Christ, notre maître, a été engendré d'une manière surnaturelle, qu'il a été attaché à une croix, qu'il est mort, et ensuite, plein de vie, monté au ciel, vous ne pouvez pas le trouver étrange, puisque vous racontez des choses semblables de vos prétendus fils de Jupiter et de vos empereurs, lorsque vous en faites l'apothéose.

« Nous ne prétendons pas néanmoins que vous embrassiez ce que nous disons uniquement parce que nous parlons comme les autres ; mais parce que, comme nous le ferons voir dans la suite de ce discours, il n'y a de vrai que les choses plus anciennes que tous vos auteurs, et que nous avons apprises des prophètes et ensuite de Jésus-Christ, qui seul est Fils de Dieu, proprement engendré, étant son Verbe ou sa raison, son premier-né, sa puissance, et fait homme par sa volonté pour réparer le genre humain. Nous ne voulons à présent que vous montrer l'injustice de votre haine.

« D'abord, quoique nous disions les mêmes choses que les Grecs, nous sommes cependant les seuls que vous haïssiez, et cela pour le nom du Christ. Nous ne faisons point de mal, et l'on nous mène au supplice. Ici l'on adore les arbres, là des fleuves ; ceux-ci des souris ou des chats, ceux-là des crocodiles et d'autres animaux sans nombre ; tous sont impies les uns à l'égard des autres, parce qu'ils n'adorent nullement les mêmes choses, mais que les mêmes animaux sont pour les uns des dieux, pour les autres des bêtes, pour ceux-ci des victimes. Et cependant le seul reproche que vous ayez à nous faire, c'est que nous n'adorons pas les mêmes dieux que vous. Ensuite vous adorez par des infamies des dieux vicieux ; puis vous nous menacez de la mort, parce que nous y avons renoncé par Jésus-Christ, que nous avons pitié de ceux qui y croient encore, et que nous sommes consacrés au seul Dieu éternel et parfait. Enfin, depuis l'ascension même du Christ, s'est-il trouvé des imposteurs qui ont voulu passer pour dieux ; non-seulement vous ne les avez pas persécutés, vous les avez comblés d'honneurs. Par exemple, Simon

le Samaritain, du bourg de Gitton, ayant fait, du temps de l'empereur Claude, plusieurs opérations magiques par l'art des démons qui le possédaient, a été reconnu pour dieu à Rome, votre ville impériale, et honoré comme dieu d'une statue dressée dans le Tibre, entre deux ponts, avec cette inscription latine : A Simon dieu saint. La plupart des Samaritains et d'autres en grand nombre continuent de l'adorer. Ménandre, disciple de Simon, a, par les mêmes artifices, séduit beaucoup de monde dans Antioche ; Marcion enseigne encore à présent qu'il faut reconnaître un autre dieu plus grand que le Créateur. Tous ces gens se disent Chrétiens. Nous ne savons s'ils font ce que l'on raconte : de renverser les lampes, de manger de la chair humaine, de commettre d'autres abominations ; mais nous savons que vous ne les persécutez point, ni ne les faites mourir, même pour leur doctrine.

« Pour nous, tel est notre éloignement pour des abominations pareilles, que nous regardons comme un crime d'exposer les enfants. Premièrement, parce que nous voyons qu'on ne les élève, la plupart, que pour les prostituer. On ne voit chez toutes les nations que des troupes de garçons et de filles, destinées à de honteux usages, que l'on nourrit comme des troupeaux de bêtes. Vous en tirez des tributs, au lieu de les exterminer de votre empire ; ceux qui abusent de ces misérables, outre le crime qu'ils commettent contre Dieu, peuvent abuser par hasard de leurs propres enfants. Et puis, comme si la lumière de Dieu eût été entièrement éteinte, vous nous imputez ces infamies exécrables que vous commettez impunément en public. En second lieu, parce qu'il est à craindre que de ces enfants exposés il n'en vienne quelqu'un à périr et que nous ne soyons ainsi coupables d'homicide. Aussi ne contractons-nous mariage que pour élever des enfants ; ou bien, renonçant à l'union conjugale, nous gardons la continence parfaite. Même un des nôtres, pour vous persuader que dans nos mystères il n'y a rien des infamies qu'on nous attribue, présenta requête au gouverneur d'Alexandrie, Félix, pour permettre à un chirurgien de le faire eunuque ; car on disait que cette permission était nécessaire. Félix ne voulut point répondre à la requête ; et le jeune homme demeura tranquille, content du témoignage de sa conscience. » C'était vers le temps, où, par la crainte d'Adrien, tous les Grecs commencèrent à adorer comme un dieu l'objet de ses infâmes amours, Antinoüs.

Afin que les gentils ne puissent pas dire que le Christ, n'étant qu'un pur homme, avait opéré par la magie des prodiges qui l'avaient fait passer pour le Fils de Dieu, Justin démontre qu'il l'était réellement, par les prédictions des prophètes, conservées jusqu'alors chez les

Juifs, ennemis jurés des chrétiens, traduites en grec sous le roi Ptolémée, et remontant jusqu'à des milliers d'années, qui toutes se trouvent accomplies en lui. Il en cite les principales et les plus claires, les compare avec l'événement, indique une clef pour les entendre, en observant que l'Esprit prophétique y parle tantôt au nom du Père ou du Fils, tantôt en son nom propre. Il invite les Romains à s'assurer eux-mêmes si ces prophéties ne s'étaient pas trouvées véritables, particulièrement celles qui annonçaient que les Juifs auraient des princes de leur nation jusqu'à la manifestation du Christ. Il en apporte encore d'autres non moins visiblement accomplies, touchant la ruine de Jérusalem et la conversion des gentils. En même temps il prévient certaines objections qui pouvaient s'élever dans l'esprit des païens. Si l'on connaissait ces événements d'avance, ils pouvaient penser : Tout arrive donc nécessairement et par un destin inévitable. Il prouve en conséquence la liberté de la volonté humaine, et par l'expérience, et par l'autorité des prophètes, auxquels les philosophes et les poëtes grecs sont redevables de tout ce qu'ils ont dit de bon sur l'immortalité de l'âme, les peines de l'autre vie et le culte de Dieu : les semences de la vérité se rencontrent chez tous; mais ils ne l'ont ni saisie tout entière ni exposée exactement, puisqu'ils se contredisent.

L'autre objection qu'il cherche à prévenir est celle-ci : Puisque le Christ n'est venu au monde que depuis environ cent cinquante ans, tous ceux qui ont vécu avant lui ne sont pas coupables s'ils n'ont pas connu la vérité qui n'a été manifestée que par lui. Justin y répond : « Nous avons appris et montré plus haut que le Christ est le premier-né de Dieu, la raison ou la parole dont participe tout le genre humain. Ceux donc qui ont vécu suivant cette parole ou cette raison, sont chrétiens, eussent-ils même passé pour athées : tels que Socrate, Héraclite et d'autres parmi les Grecs; et parmi les barbares, Abraham, Ananias, Azarias, Misaël, Élie et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de nommer. De même aussi tous ceux-là ont été ennemis du Christ, qui ont vécu sans cette parole ou cette raison. » Il conclut en observant que l'accomplissement de tant de prophéties était une certitude que les autres s'accompliraient de même, et que les chrétiens n'auraient jamais cru qu'un homme crucifié est le premier-né de Dieu, le juge des vivants et des morts, s'ils n'avaient vu cet accomplissement de leurs yeux et dans une foule d'exemples.

« Mais ceux qui enseignent les fables de vos poëtes, dit Justin, n'en apportent aucune preuve aux jeunes gens qui les apprennent; car elles n'ont été inventées par les mauvais génies que pour séduire le genre humain. Ils avaient ouï que les prophètes annonçaient l'avé-

nement du Christ ; ils imaginèrent plusieurs fils de Jupiter, dans l'espoir qu'on regarderait l'histoire du Christ comme une invention semblable. Ils ont de même, dans l'histoire de leurs dieux et de leurs héros, imité plusieurs circonstances particulières de sa vie, qui avaient été annoncées d'avance. Il n'y a que la croix qu'ils n'ont pas remarquée, parce que les prophètes en ont parlé sous des symboles. Toutefois, c'est le plus grand signe de la puissance et de l'empire du Christ; dans la nature même et dans la vie de l'homme, il ne se fait presque rien de considérable sans la croix. Les mâts avec leurs voiles déployées, les principaux outils de labourage et d'autres travaux, l'homme même quand il étend les mains pour prier, les étendards des Romains, et jusqu'aux images des empereurs qu'on divinise, tout cela présente la forme de la croix. Non contents d'opposer au Christ, avant qu'il parût, des divinités fabuleuses, les mauvais démons lui opposèrent encore, après sa venue, divers imposteurs pour détourner de lui les hommes. De ce nombre, Simon le Magicien a été même regardé comme un dieu par le sénat et le peuple de Rome, et honoré comme tel d'une statue. Cependant il est deux choses que les mauvais esprits n'ont pu faire : détruire la croyance à la punition des méchants par le feu, et cacher aux hommes l'avénement du Christ. Tout ce qu'ils peuvent, c'est de pousser les impies dont nous avons compassion et que nous cherchons à convertir, à nous haïr et à nous mettre à mort. » Justin fait voir en outre que les philosophes ont pris des prophètes plusieurs de leurs dogmes, et Platon en particulier de Moïse ; puis il ajoute : « Chez nous on peut apprendre ces vérités de ceux-là mêmes qui ne connaissent pas les lettres, qui sont grossiers et barbares pour le langage, mais sages et fidèles pour l'esprit. »

Enfin, comme il fallait justifier les chrétiens sur le sujet de leurs assemblées et de leurs cérémonies, le saint martyr crut pouvoir se dispenser du secret que l'Église obligeait tous ses enfants de garder là-dessus devant des infidèles. Il en parle en ces termes :

« Nous exposerons maintenant de quelle manière nous sommes consacrés à Dieu et renouvelés par le Christ, de peur que l'on ne croie qne nous le dissimulons par malice. Ceux qui sont persuadés de la vérité de notre doctrine et qui promettent d'y conformer leur vie, nous leur apprenons à prier, à jeûner et à demander à Dieu la rémission de leurs fautes passées : en même temps nous prions et nous jeûnons avec eux. Ensuite nous les amenons où est l'eau, et ils sont régénérés en la manière que nous l'avons été nous-mêmes. Car ils sont lavés dans cette eau, au nom du Seigneur Dieu, Père de toutes choses, et de notre Sauveur Jésus-Christ, crucifié sous Ponce-Pilate,

et du Saint-Esprit, qui a prédit par les prophètes tout ce qui regardait le Christ. Cette ablution s'appelle illumination, parce que les âmes y sont éclairées.

« Après cette ablution, nous conduisons le nouveau fidèle au lieu où sont assemblés les frères, pour y prier en commun avec ferveur, tant pour nous-mêmes et le néophyte, que pour tous ceux d'entre nous qui sont répandus dans les diverses parties du monde; afin qu'ayant connu la vérité, nous puissions, par les œuvres et l'observation des commandements, arriver au salut éternel. Les prières finies, nous nous saluons par le baiser. Puis on présente à celui qui préside aux frères, du pain et une coupe de vin et d'eau. Les ayant pris, il donne louange et gloire au Père, par le nom du Fils et du Saint-Esprit, et lui fait une longue action de grâces, que tout le peuple ratifie en disant : Amen ; c'est-à-dire, en hébreu, ainsi soit-il. Après quoi, ceux que nous appelons diacres distribuent à chacun des assistants le pain, le vin et l'eau consacrés par l'action de grâces, et en portent aux absents.

« Nous appelons cette nourriture eucharistie : nul ne peut y participer, s'il ne croit la vérité de notre doctrine, s'il n'a été lavé pour la rémission des péchés et la régénération, et s'il ne vit d'une manière conforme aux enseignements du Christ. Car nous ne les prenons pas comme un pain commun ni comme un breuvage ordinaire ; mais comme, en vertu de la parole de Dieu, Jésus-Christ incarné a pris et la chair et le sang pour notre salut, de même nous savons que cette nourriture qui, suivant le cours ordinaire, deviendrait notre chair et notre sang, étant consacrée par la prière qui contient ses divines paroles, est la chair et le sang du même Jésus incarné. Le jour donc du soleil, c'est ainsi que les païens appelaient le dimanche, tous ceux qui se trouvent à la ville ou à la campagne s'assemblent en un même lieu. Suivant que le permet le temps, on lit les commentaires des apôtres et les écrits des prophètes. Quand le lecteur a fini, celui qui préside fait un discours au peuple pour l'exhorter à imiter de si belles choses. Puis nous nous levons tous ensemble et nous faisons nos prières ; après quoi, l'on offre, comme nous l'avons dit, du pain, du vin et de l'eau. Le prélat célèbre là-dessus la prière et l'action de grâces avec toute la ferveur dont il est capable ; et le peuple répond : Amen. On distribue à tous ceux qui sont présents les choses consacrées, et on en envoie aux absents par les diacres. Les plus riches font librement et à leur gré une offrande : cette collecte se garde chez le prélat. Il en assiste les orphelins, les veuves, ceux que la maladie ou quelque autre cause réduit à l'indigence, les prisonniers, les étrangers ; en un mot, il est chargé de tous ceux qui

sont dans la nécessité. Nous nous assemblons d'ordinaire le jour du soleil, parce que c'est le premier jour, celui où Dieu créa le monde et fit succéder la lumière aux ténèbres, celui où Jésus-Christ ressuscita d'entre les morts, apparut à ses disciples et leur enseigna ce que nous venons de vous exposer. »

Nous avons dans ces paroles un abrégé de la liturgie ancienne. Elle consistait alors, comme aujourd'hui, dans la lecture des prophètes et des apôtres, c'est-à-dire des écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament; dans l'offrande du pain et du vin mêlé d'eau; dans la prière pour différentes sortes de personnes; dans la célébration des louanges de Dieu; dans la commémoration de ses bienfaits; dans la consécration des dons, moyennant les paroles que Jésus-Christ proféra dans l'institution même du sacrement : Ceci est mon corps; ceci est mon sang, et dans la distribution des dons consacrés.

C'est dans cette oblation sainte que consiste, suivant le bienheureux martyr, la partie la plus importante du culte divin. Il l'oppose, dans cette apologie, aux sacrifices profanes des idolâtres, pour leur prouver que c'était à tort qu'ils accusaient les chrétiens d'athéisme : dans son dialogue avec Tryphon, il soutient qu'elle avait succédé aux anciens sacrifices de la loi, et qu'elle était cette victime pure qui, après la réprobation des sacrifices judaïques, devait, suivant la prédiction de Malachie, être offerte en tout lieu. « Oui, dit le saint, voilà ce que le Seigneur a prédit touchant les sacrifices que nous lui offrons partout, c'est-à-dire touchant le pain et la coupe eucharistiques, qui, comme nous avons vu, ne sont pas un aliment commun et un breuvage ordinaire, mais la chair et le sang du Verbe de Dieu incarné[1]. » Il ne pouvait guère exposer plus clairement la doctrine catholique sur le sacrifice de la messe.

Il conclut enfin par ces paroles : « Si ces choses vous paraissent conformes à la raison et à la vérité, respectez-les; si vous n'y voyez que des niaiseries, méprisez-les, si vous voulez, mais du moins ne condamnez point à mort des gens qui n'ont fait aucun mal. Car nous vous déclarons d'avance que vous n'échapperez point au jugement de Dieu si vous persévérez dans cette injustice. De notre part, nous nous écrierons : Que la volonté de Dieu soit faite! Nous aurions pu vous demander d'être jugés suivant l'ordonnance du grand et illustre César Adrien, votre père. Cependant c'est bien moins là-dessus que nous avons voulu appuyer notre requête, que sur la justice de notre cause. Nous joignons toutefois à notre supplique une copie de cette ordonnance, afin que vous voyiez qu'encore en cela nous disons la vérité[2].

[1] *Dialog.*, n. 41. — [2] *S. Justini Apolog.*, 1.

Bien que le règne d'Antonin passe pour avoir été favorable aux chrétiens, et que cet empereur ne soit pas mis au nombre des persécuteurs, on ne peut lire cependant cette apologie sans rester persuadé qu'à Rome même et jusque sous les yeux de l'empereur et de ses fils, les chrétiens fussent persécutés et mis à mort. Nul temps ne ressemble moins à un temps de paix, que celui que décrit le saint martyr. « Tout le monde, dit-il en adressant la parole aux princes, tout le monde vous appelle pieux, philosophes, protecteurs de la justice, amateurs de la doctrine ; il faut voir si vous l'êtes en effet. Pour les autres accusés, vous ne les punissez qu'après les avoir convaincus ; quant à nous, le seul nom suffit pour nous juger coupables des crimes qui nous sont imputés et pour nous condamner sans miséricorde. Nous demandons que vous examiniez les actions de ceux qu'on vous dénonce ; que le méchant soit puni comme méchant et non pas comme chrétien, et que l'innocent, quoique chrétien, soit absous comme innocent. Nous pourrions requérir, en vertu du rescrit d'Adrien, que les délateurs fussent sévèrement punis ; mais nous ne voulons pas le faire, car c'est pour eux un assez grand supplice que leur aveuglement et leur méchanceté extrêmes. Nous professons d'être chrétiens, quoique nous sachions que la peine de mort est décrétée contre celui qui le confesse. Vous semblez craindre que le monde devenant chrétien, il n'y ait plus de coupables contre qui vous puissiez exercer la sévérité de votre justice. Mais c'est une pensée plus digne d'un bourreau que d'un prince. Nous avons de vous une idée différente ; nous sommes persuadés qu'aimant la piété et la philosophie, vous ne vous écarterez en rien de la droite raison. Que si vous aussi, à l'exemple des hommes privés de sens, vous voulez à la vérité préférer la coutume, faites ce qui est en votre pouvoir. Lorsqu'ils préfèrent l'opinion à la vérité, les princes mêmes ne peuvent que ce que font les brigands dans les forêts [1]. » Certes, un langage pareil n'indique point un temps de paix pour les chrétiens, mais une persécution sanglante. Et si Antonin se montra jamais favorable à leur égard, ce n'était certainement point à cette époque.

Les fidèles de l'Asie et de la Grèce n'étaient pas traités mieux que ceux de Rome. Aussi adressèrent-ils également à l'empereur des plaintes sur les vexations de tout genre qu'ils avaient à souffrir de leurs compatriotes. Une des causes qui servaient le plus à soulever les peuples contre les chrétiens, c'étaient les calamités publiques. Les idolâtres s'imaginaient qu'elles étaient un effet de la colère des dieux, qui se vengeaient par là des outrages que leur faisaient les

[1] *S. Justini Apolog.*, n. 2, 4, 5, 7, 13.

chrétiens en méprisant leur culte, et ils se persuadaient que ce n'était que par leur sang qu'on pouvait apaiser le courroux de ces divinités offensées. Ils étaient confirmés dans cette persuasion par les prêtres païens. Lorsqu'il ne réussissait point à ces derniers, même en interposant l'autorité des oracles, d'inspirer les mêmes sentiments aux juges et aux magistrats, ils excitaient la populace à crier dans les théâtres et les places publiques : Les chrétiens aux flammes ! Les chrétiens aux lions ! Il arriva, sous l'empire d'Antonin, tant à Rome que dans les provinces, diverses calamités : entre autres une famine cruelle, la ruine du cirque, l'inondation du Tibre, un incendie qui consuma dans Rome trois cent quarante îles ou grandes maisons, et un tremblement de terre qui renversa différentes villes en Asie et dans l'île de Rhodes. Ces fléaux, par lesquels Dieu punissait les injustices commises sous la fin du règne précédent contre les chrétiens, au lieu d'ouvrir les yeux aux hommes impies, servirent par leur faute, à les aveugler encore davantage ; car ils prirent occasion de là pour réveiller la persécution qui était demeurée assoupie par la mort d'Adrien. Nous en avons une preuve certaine dans le décret que l'empereur Antonin le Pieux envoya aux communes ou plutôt au conseil général de l'Asie en faveur des chrétiens, qui, comme nous avons vu, venaient d'implorer sa justice. Ce décret qui, comme le font voir Tillemont, Pagi et Orsi, est de l'empereur Antonin et non de Marc-Aurèle, s'exprime de la manière suivante :

« L'empereur Titus Ælius Adrianus Antoninus, Auguste Pieux, souverain pontife, la quinzième année de sa puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois, père de la patrie, aux peuples de l'Asie, salut :

« Je ne doute point que les dieux eux-mêmes n'aient soin de découvrir ces personnes, quelque effort qu'elles fassent pour se cacher. En effet, ils ont à la fois et plus d'intérêt et plus de puissance que vous pour punir ceux qui refusent de les adorer. Mais vous, qui ne cessez de molester ces gens, d'accuser leur doctrine d'athéisme et de leur imputer certaines choses dont vous ne pouvez donner de preuves, prenez garde qu'au lieu de leur faire changer de sentiment, vous ne les rendiez encore plus obstinés ; car ils souhaitent moins de vivre que de mourir pour leur Dieu. Et ainsi, aimant mieux prodiguer leurs vies que de se rendre à ce que vous demandez, ils restent vainqueurs et vous avez le dessous. Quant aux tremblements de terre passés et présents, il est bon qu'on vous avertisse de comparer votre conduite à la leur ; lorsque ces malheurs arrivent, vous vous découragez entièrement : eux, au contraire, ont alors en Dieu plus de confiance encore. Dans ces moments, vous semblez ne plus connaître les dieux,

vous négligez les choses sacrées, vous ignorez la manière d'adorer Dieu, et ensuite, ceux qui l'honorent, vous leur portez envie et vous les persécutez jusqu'à la mort. Plusieurs gouverneurs des provinces ont déjà écrit à mon divin père au sujet de ces gens-là, et il leur a répondu de ne point les inquiéter, à moins qu'on ne les vît entreprendre quelque chose contre l'empire romain. Un grand nombre m'en a écrit aussi sur le même sujet, et je leur ai fait des réponses conformes à l'intention de mon père. Si l'on continue donc à susciter des affaires à quelqu'un d'eux, comme chrétien, que l'accusé soit renvoyé absous, lors même qu'il paraîtrait tel, et que l'accusateur soit puni suivant les formes. »

Cette ordonnance fut affichée et promulguée à Éphèse dans la commune de l'Asie, c'est-à-dire dans le lieu où les députés des villes de l'Asie s'assemblaient pour délibérer en commun sur les affaires publiques. Il en fut adressé une semblable à différentes villes, entre autres à celles de Larisse, de Thessalonique, d'Athènes, et même à tous les Grecs en général. Dans l'exemplaire du décret que rapporte Eusèbe, l'empereur prend encore le nom de Marc-Aurèle : on a cru que c'était une erreur ; mais il y a d'autres inscriptions où ce nom se trouve joint aux autres noms d'Antonin[1].

En vertu de ces rescrits, la paix ayant succédé à la guerre et le calme à la tempête, saint Polycarpe, saint Justin et saint Hégésippe, les trois personnes les plus illustres qu'il y eût alors dans l'Église, eurent la liberté d'entreprendre divers voyages, soit pour leur instruction particulière, soit pour le bien général de la religion. A Rome, saint Pie qui, après la mort d'Hygin, avait tenu la chaire de saint Pierre quelques années, avait eu pour successeur saint Anicet. Sous le pontificat de ce dernier, Valentin et Marcion continuaient de demeurer et d'enseigner leurs impiétés dans cette métropole de l'empire et de la foi. Aussi peut-on croire que ce ne fut pas sans un dessein particulier de la Providence que saint Polycarpe y vint dans ces temps. Il était, par son âge, sa doctrine et son zèle, d'une très-grande autorité dans l'Église. Non-seulement il avait conversé familièrement avec les apôtres et autres disciples du Seigneur, spécialement avec saint Jean, mais il avait encore été ordonné par eux évêque de Smyrne. Pénétré de la doctrine de si excellents maîtres, et plein de leur esprit, chaque fois qu'il entendait les blasphèmes de quelque hérétique, il s'écriait avec douleur : Ah ! bon Dieu, à quel temps m'avez-vous réservé ! Étant donc venu à Rome sous le pontificat d'Anicet, il y eut, parmi ceux que Valentin et Marcion avaient

[1] Euseb., l. 4, c. 26. Bullet, *Hist. du christian.*

séduits, un grand nombre qu'il ramena au sein de l'Église de Dieu, en leur protestant à haute voix que la doctrine que cette Église enseignait était la seule qu'il eût apprise de la bouche même des apôtres. Ayant rencontré un jour l'hérétique Marcion, celui-ci lui demanda s'il le connaissait : Oui, répondit-il, je te connais pour le premier-né de Satan. Telle était l'attention des apôtres et de leurs disciples à ne pas communiquer, même par une parole ou une salutation amicale, avec ceux qui corrompaient la vérité [1].

Dans les conférences que le pape Anicet eut avec Polycarpe touchant divers articles sur lesquels le dernier était venu consulter la chaire apostolique, ils vinrent à parler du temps de célébrer la Pâque. Pour ce qui est du jour, la coutume de l'Église romaine était différente de celle des églises de l'Asie. A Rome, le jour consacré à cette grande fête était le dimanche qui suivait le quatorzième du mois de Nisan, lequel répond en partie au mois de mars et à celui d'avril ; en Asie, on solennisait cette même fête suivant le rite judaïque, quelque jour de la semaine que tombât le quatorzième de la lune. Comme la coutume de l'Église romaine remontait au prince des apôtres, de même aussi celle des églises d'Asie s'appuyait de l'exemple de saint Jean, qui, en cette observance et d'autres encore, avait eu des égards et de la condescendance pour les chrétiens convertis du judaïsme, qui faisaient peut-être alors la portion principale de ces églises.

Bien que les prédécesseurs d'Anicet, et nommément Pie, Hygin, Télesphore et Sixte, ni n'observassent ni ne permissent d'observer dans l'Église romaine d'autre rite, toutefois ils n'avaient jamais rejeté, mais admis toujours à la communion ecclésiastique les prêtres qui venaient à Rome de ces églises où l'on suivait un usage contraire. Telle fut encore la conduite d'Anicet, en accueillant saint Polycarpe avec toutes les démonstrations de bienveillance et d'estime qui étaient dues au mérite d'un si grand personnage. Néanmoins, profitant de l'occasion, il lui parla de cet article. Comme il jouissait d'une très-grande autorité dans les églises d'Asie, le saint Pape se flattait à bon droit que s'il pouvait persuader à Polycarpe de se conformer à l'Église romaine pour la célébration de la Pâque, il lui serait facile ensuite de gagner les autres évêques de ces contrées.

Ce n'était pas sans raison que les souverains pontifes, tout en la tolérant encore, commençaient à ne plus voir d'un bon œil la discipline des Asiatiques. Jusqu'à la dernière dispersion de la nation juive, sous l'empire d'Adrien, il avait été permis à l'église de Jérusalem,

[1] Iren., l. 3, c. 3. Euseb., l. 4, c. 14.

composée de Juifs convertis, de pratiquer les cérémonies mosaïques qui n'étaient pas tout à fait incompatibles avec l'observation de l'Évangile. Sur cet exemple, la même tolérance pouvait s'étendre encore aux églises qui judaïsaient en quelque manière, parce que, dans l'origine, le nombre des circoncis y avait été considérable. Mais l'épée des Romains ayant servi, dans les desseins de la Providence, à décharger entièrement de la servitude de la loi et à mettre dans une pleine liberté l'église même de la Palestine, il semblait qu'on dût ailleurs encore dégager la semence de l'Évangile et en écarter les épines des institutions légales; et il ne paraissait pas convenable que des chrétiens s'unissent avec les Juifs pour se livrer à la joie le jour même que ces impies avaient donné la mort à leur Rédempteur, au lieu de s'unir à leurs frères répandus par tout le monde pour solenniser le jour de sa résurrection glorieuse. Anicet avait donc des raisons très-graves pour persuader à Polycarpe d'abandonner son ancien usage. Mais l'autorité ou l'exemple de saint Jean l'emporta dans son esprit sur toutes les raisons que lui proposa le souverain pontife dans une conférence amicale et pacifique, sans toutefois que cette diversité d'opinions ralentît entre eux le lien de la concorde. Au contraire, pour faire plus d'honneur à son hôte, saint Anicet voulut qu'il célébrât l'eucharistie devant lui à l'église. Ils se séparèrent enfin, après s'être embrassés tendrement et s'être donné le baiser de paix; cette controverse ne se réveilla que sous le pontificat de saint Victor, vers la fin de ce siècle [1].

Sous le même pontificat d'Anicet arriva également à Rome saint Hégésippe, homme encore très-célèbre dans les fastes de l'Église. Il était Juif de nation, et de la profession du judaïsme avait passé à celle de la religion chrétienne. Ce qui dut avoir lieu de bonne heure; car il est compté parmi les hommes illustres qui fleurirent dans l'Église tout proche du temps des apôtres, et appelé, pour cette raison, homme apostolique. Eusèbe, après avoir fait mention de Saturnin, Basilide et Carpocrate qui, spécialement sous l'empire d'Adrien, diffamèrent la religion dans l'esprit des gentils par leurs perverses doctrines et leurs mœurs dépravées, ajoute que la vérité ne manquait pas d'un grand nombre d'avocats et de défenseurs qui la vengèrent contre l'hérésie, non-seulement de vive voix, mais encore par leurs écrits. Il met au premier rang Hégésippe, et il conclut de ses ouvrages qu'il florissait sous le même empire d'Adrien. En effet, ce saint, décrivant l'origine du culte des faux dieux, dit que l'aveugle gentilité leur éleva d'abord des monuments et des temples,

[1] Euseb., l. 4, c. 14. Socr., l. 5, c. 21.

comme nous le voyons faire encore à présent; car on célèbre encore les spectacles sacrés qu'institua de nos jours, en l'honneur d'Antinoüs, son esclave, l'empereur Adrien, qui bâtit même à sa mémoire une ville qu'il appela, de son nom, Antinopolis, et établit, pour avoir soin de son temple, des prêtres avec le titre de prophètes : titre que prenaient, chez les Égyptiens, ceux qui avaient le plus haut rang dans les choses sacrées.

Hégésippe ne pouvait entreprendre le voyage de Rome avec une intention plus sainte et plus droite. A l'imitation des anciens philosophes de la Grèce, qui parcouraient les pays lointains, l'Italie, l'Égypte et même les provinces les plus reculées de l'Orient, pour conférer avec les hommes les plus célèbres de ces contrées et apprendre quelle doctrine, quelle religion, quelle forme de gouvernement, quelles lois régnaient chez les diverses nations : de même Hégésippe, dans son voyage de Rome, visita les évêques d'un grand nombre d'églises, afin de s'instruire de leurs traditions et pouvoir, avec plus de force et d'assurance, opposer aux hérétiques l'union des différentes églises du monde dans la même foi, comme une preuve invincible que, pour eux, ils s'étaient écartés de la doctrine de Jésus-Christ et de ses apôtres. Parmi les évêques et les églises que vit Hégésippe, il fait une mention particulière de celle de Corinthe et de son évêque Primus, parce qu'il avait eu avec lui plusieurs conversations très-agréables à l'un et à l'autre, et reconnu que cette église avait persévéré jusque-là dans la vraie et sainte doctrine. Mais le but de son voyage était Rome, le siége de la religion, d'où partent et où aboutissent, comme des rayons à leur centre, toutes les églises de l'univers. C'est pourquoi, y étant arrivé, il s'appliqua à composer la succession des évêques, en la prenant dès son origine jusqu'à Anicet, qui occupait alors la chaire de saint Pierre. Il observe qu'il avait alors pour diacre Éleuthère, qui, après Soter, lui succéda. Éleuthère était pape quand Hégésippe écrivit ses célèbres commentaires, dont nous ne pouvons assez déplorer la perte. Ils étaient, à ce qu'il paraît, le but et le fruit de ses voyages; car il y avait recueilli tout ce qui était arrivé de remarquable dans l'Église depuis la Passion de Jésus-Christ jusqu'alors. Il les écrivit d'une manière simple et unie, pour imiter jusqu'au style de ceux dont il retraçait les vertus. Il mourut vers l'an 180, sous l'empire de Commode, et sa mémoire se conserve dans les fastes de l'Église [1].

Vers le même temps où les saints Polycarpe et Hégésippe vinrent à Rome, saint Justin paraît s'être porté de Rome en Asie. Nous igno-

[1] Euseb., l. 4, c. 8. *Acta SS.*, 7 april.

rons quel motif particulier lui fit entreprendre ce voyage. Mais, comme il s'était consacré tout entier au service de Dieu et de son Église, qu'il n'avait à cœur d'autres affaires ni d'autres intérêts que ceux de la religion, nous devons être persuadés qu'il n'en eut pas d'autres en cette occasion. Nous ne connaissons ce voyage du saint martyr que par son dialogue avec Tryphon. Après les épîtres des apôtres, spécialement celles de saint Paul, ce dialogue est ce que nous avons de plus ancien et de plus complet pour démontrer et défendre la religion chrétienne contre la perfidie judaïque ; il convient par conséquent d'en donner une juste idée et une connaissance succincte.

Justin, sur le point de partir d'Éphèse et n'attendant plus qu'un temps favorable à la navigation, se promenait un jour dans les galeries publiques de la ville, lorsqu'il fit rencontre d'un individu qu'il ne connaissait pas et qui était accompagné de six autres. L'inconnu, l'ayant salué poliment, lui exprima le désir de conférer avec lui, parce que son vêtement lui avait fait connaître qu'il était philosophe. Justin, l'ayant salué à son tour, lui demanda son nom et sa condition. L'autre lui répondit ingénument qu'il était un Hébreu, nommé Tryphon; que, chassé de sa patrie par la dernière guerre, il s'était retiré en Grèce et demeurait habituellement à Corinthe, où il s'était appliqué à l'étude de la philosophie; et c'est pour cela qu'il aimait à s'entretenir avec les philosophes. Le saint lui témoigna son étonnement de ce qu'étant Juif, au lieu de s'adonner tout entier à la lecture et à l'étude de Moïse et des prophètes, il s'était livré à celles des philosophes. Car, encore que ces derniers aient parlé de Dieu, connu son unité et disserté sur sa providence, ils en ont parlé toutefois, communément, comme si, dans la réalité, il y avait plusieurs dieux : ils ont borné sa providence aux choses universelles, aux genres, aux espèces, et l'ont niée pour les individus ou personnes particulières ; et cela pour avoir une pleine liberté de faire et de dire tout ce qui leur passait par la tête. comme s'ils n'avaient rien à espérer ni à craindre de la divine justice.

Il raconta ensuite comment lui-même, embrasé du désir de connaître Dieu, il s'était mis sous la discipline de différents maîtres, et il s'imaginait enfin avoir profité beaucoup à l'école d'un philosophe platonicien [1]. Mais ayant rencontré un jour un vieillard inconnu qui lui fit sentir le néant de la philosophie humaine, il s'était adressé à la source de la véritable sagesse, qui est Jésus-Christ, prédit autrefois par des hommes inspirés de Dieu; c'est en se consacrant tout

[1] Justin., *Dialog. cum Tryph.*, n. 2.

entier à l'étude de ces hommes saints qu'il était devenu un philosophe véritable ; car il n'y a pas d'autre philosophie certaine et salutaire. Et comme il désirait que tout le monde devînt philosophe dans ce sens, il dit, en se tournant vers Tryphon : Si donc vous aussi vous avez quelque soin de votre salut et quelqne confiance en Dieu, il vous sera facile, à vous qui n'êtes pas aussi étranger à cette doctrine que je l'étais alors, il vous sera facile, moyennant la connaissance du Christ et la participation à ses mystères, d'arriver au véritable bonheur [1].

A ces paroles, ceux qui accompagnaient Tryphon s'éclatèrent de rire ; pour lui, souriant modestement, il répondit qu'il applaudissait à tout le reste et admirait son ardeur pour les choses divines. Mais il aurait mieux fait, si, au lieu de se laisser tromper à des discours mensongers et de suivre des hommes de néant, il eût continué, à l'école de Platon ou d'un autre philosophe, à s'exercer aux vertus morales. Peut-être que, touché de compassion, Dieu lui eût fait part d'un meilleur sort. Mais l'ayant abandonné pour mettre sa confiance dans un homme, quel espoir de salut pouvait-il lui rester? Il l'exhorta donc à se faire circoncire et à observer la loi de Moïse. Car, quant au Christ, ajouta-t-il, on ne sait s'il est né déjà ni dans quel lieu il se trouve ; et il restera inconnu jusqu'à ce qu'Élie arrive pour le sacrer et manifester son avénement à tout le monde. Mais vous autres, ajoutant foi trop légèrement à de vaines rumeurs, vous vous figurez un Christ pour lequel vous périssez mal à propos.

On voit que dès lors les Juifs n'osaient plus dire que le Messie ne fût pas venu, et qu'ils cherchaient de vaines subtilités pour éluder les prophéties, comme ils ont toujours fait depuis.

Justin eut pitié de lui et de ses extravagances ; il s'offrit à lui prouver que si les fidèles avaient embrassé la religion du Christ et la professaient avec tant de constance, malgré les outrages des hommes et les supplices des tyrans, c'était pour avoir cru, non pas à des contes frivoles, mais à des preuves solides, à des raisons pleines de l'esprit, de la force et de la grâce de Dieu [2].

Les autres commencèrent à rire de nouveau et à crier d'une manière indécente. Justin se leva pour s'en aller. Mais Tryphon le retint par le manteau, et lui protesta qu'il ne le quitterait point qu'il n'eût accompli sa promesse. S'il en est ainsi, répondit le saint, faites donc en sorte que vos amis soient plus sages et qu'ils écoutent en silence. Que si des affaires plus pressantes les appellent ailleurs, qu'ils s'en aillent en paix ; quant à nous, cherchons quelque endroit solitaire,

[1] Justin., *Dialog. cum Tryph.*, 8. — [2] n. 9.

et achevons tranquillement notre conférence. Ce parti fut approuvé de Tryphon ; et après que deux de ses compagnons se furent retirés, il s'avança, dans la compagnie de Justin, avec les quatre autres, vers un lieu où se trouvaient des deux côtés des siéges de pierre ; ils s'y assirent, Justin et Tryphon d'une part, et les autres vis-à-vis. Un d'entre eux ayant fait mention de la dernière guerre des Juifs, le saint attendit qu'ils eussent fini d'en parler.

Ensuite il commença par leur demander s'ils ne reprochaient aux chrétiens que de ne pas observer les cérémonies mosaïques, ou s'ils les croyaient encore coupables des crimes qu'on leur imputait, comme de manger de la chair humaine dans leurs assemblées nocturnes, et de se livrer dans l'obscurité des ténèbres, aux impuretés les plus abominables ; ou bien ne les condamnaient-ils que pour avoir embrassé une doctrine qui, à leur avis, était fausse [1]. Tryphon répondit : Quant aux choses diverses dont vous accuse le vulgaire, elles ne méritent aucune croyance : la nature y répugne trop. Au contraire, je sais que les préceptes de votre Évangile sont si grands et si merveilleux, que je ne crois pas que personne puisse les garder ; car j'ai eu la curiosité de les lire. Ce qui nous étonne le plus, ce qui nous met le plus en peine, c'est que, prétendant avoir de la piété et vous distinguer des autres, vous viviez cependant comme le commun des hommes, sans vous faire circoncire, sans observer ni les fêtes ni le sabbat, et que de plus vous mettiez votre espérance dans un homme crucifié. Et il conclut par dire que si Justin voulait montrer comment les chrétiens pouvaient attendre aucune récompense de la part de Dieu, quoiqu'ils n'observassent pas sa loi, lui et ses compagnons l'écouteraient avec plaisir, et ensuite examineraient les autres difficultés.

Il serait trop long de suivre le saint pas à pas dans cette conférence ; car elle dura toute la journée et encore le lendemain jusqu'au soir. Il suffira d'en indiquer les sujets principaux. Le premier concerne la loi de Moïse, que le saint martyr prouve par beaucoup de raisons avoir été abolie ; le second, la divinité de Jésus-Christ, son incarnation et son crucifiement ; le troisième, la vocation des gentils et l'Église.

On admire dans tout ce dialogue la grande étude que le saint martyr avait faite des Écritures et la profonde intelligence que Dieu lui en avait donnée, en particulier des prophéties. Il en cite, suivant que l'occasion se présente, tant et de si longs passages, qu'on voit bien qu'il les savait par cœur. Tout ce qui, dans les livres de l'Ancien Testament, peut s'alléguer de plus clair, de plus fort et de plus propre à

[1] n. 10.

convaincre l'opiniâtreté judaïque, saint Justin l'emploie avec une force si merveilleuse que souvent ni Tryphon ni ses amis ne savaient que répondre. Tels que ceux qui, forcés dans leur dernier retranchement, ne veulent pas néanmoins convenir de leur défaite, ils en reviennent aux difficultés déjà éclaircies, nient ce dont ils étaient convenus, quand ils s'aperçoivent des conséquences qui s'ensuivent. De quoi le saint martyr se plaint plus d'une fois et avec raison.

Mais quoi qu'ils fissent pour lui échapper des mains, il les réduit néanmoins à confesser plusieurs vérités qui condamnent la synagogue et établissent l'autorité de l'Église. Comme, par exemple, touchant le premier article : que Dieu ne donna les préceptes cérémoniels aux Juifs par le ministère de Moïse, qu'à cause de la dureté de leur cœur, et comme un frein pour les tenir éloignés du culte des idoles, auquel ils avaient un penchant extrême [1] ; que Dieu avait promis dans les Écritures l'institution d'un nouveau Testament, autre que celui qui fut publié sur le mont Horeb ; que cette alliance nouvelle devait être promulguée, non plus comme l'ancienne, au milieu des foudres et des éclairs, mais d'une manière douce, insinuante et propre à nous faire discerner les règles invariables de la justice d'avec les préceptes donnés à un seul peuple pour dompter son orgueil et contenir l'emportement de son caractère. Tryphon avoue que tout cela est prédit dans les Écritures divines. Ces principes posés, il était facile d'en conclure qu'on ne devait donc pas faire aux chrétiens un reproche s'ils n'observaient pas cette loi, donnée aux seuls Juifs et pour les distinguer de toutes les autres nations; une loi sans laquelle les anciens patriarches, qui ont précédé Moïse et Abraham, sont devenus justes; une loi dans laquelle, si on la considère bien, ne consiste point la véritable justice ; et qu'enfin il était clair qu'elle avait été abolie, puisqu'on la voyait remplacée par la loi universelle dans le cœur des fidèles, qui, plutôt que de la violer, étaient disposés à souffrir les plus cruels supplices.

Pour ce qui est de la personne de Jésus-Christ, bien que Tryphon et ceux qui l'accompagnaient fussent persuadés, non moins que les autres Juifs, que leur Messie, leur Christ devait être un homme environné de toute la gloire de ce monde et à qui tout réussirait pleinement, plus d'une fois, néanmoins, il est contraint par le saint martyr de distinguer deux avénements du Christ [2]; dans l'un, sujet aux souffrances ; dans l'autre, revêtu de gloire pour juger tous les hommes avec un souverain empire sur toutes les nations et toutes les monarchies. Il ne peut pas s'empêcher non plus de convenir que le saint lui avait prouvé,

[1] n. 67. — [2] n. 85.

par des témoignages irrécusables de l'Écriture, qu'il est un Dieu personnellement distinct de celui qu'adoraient les Juifs sous l'idée de créateur de l'univers [1]. Il va même jusqu'à permettre que les gentils le reconnaissent et l'adorent comme leur Christ, leur Seigneur et leur Dieu, pourvu qu'ils ne prétendent pas y obliger les Juifs, auxquels suffisait le culte du Créateur [2].

Finalement, le saint ayant démontré que le Christ devait être vrai Fils de Dieu et vrai Dieu; que son Père devait l'envoyer en ce monde pour être la lumière des nations; qu'il devait lui communiquer sa gloire; que ce Fils devait naître d'une vierge et être sujet à la souffrance et à la douleur, Tryphon admit tout cela et convint que c'était entièrement conforme à l'idée que les divines Écritures nous donnent du Christ [3]. Il ne lui restait qu'un doute : peut-on vraiment démontrer que, suivant les prophéties, il dût souffrir une mort aussi cruelle et aussi infâme que celle de la croix, vu que dans les livres saints il se prononce une malédiction contre ceux qui sont condamnés à ce genre de supplice? Justin s'appliqua donc à lui prouver le mystère de la croix avec une telle abondance et clarté de textes, surtout en lui développant le psaume 21, où sont prédits si évidemment la Passion et le crucifiement du Messie, que ni Tryphon ni les siens ne surent que répliquer. Il semblait que le fruit de ce discours dût être leur conversion. Mais quoi que fasse l'homme au dehors pour ensemencer, planter, arroser la terre du cœur humain, elle reste stérile et la semence de la divine parole infructueuse, si Dieu ne la vivifie et ne la féconde par la vertu de sa grâce.

Ils devaient paraître d'autant moins éloignés de la religion du Christ, qu'ils n'avaient eu rien à opposer aux passages si clairs où le saint martyr leur avait montré, prédit, plusieurs siècles d'avance, ce qui se voyait alors si évidemment accompli, touchant la réprobation de la nation juive et la vocation de tous les peuples au culte du vrai Dieu. Ils n'eurent également rien à répondre quand il leur dit avec tant d'assurance que les dons de prophétie avaient passé de la synagogue à l'Église [4]; que les démons conjurés par le nom de Jésus-Christ ne pouvaient résister à sa divine puissance [5]; que plus on persécutait les fidèles, plus ils se multipliaient. « C'est une chose manifeste, dit le saint, que de nous couper en pièces, de nous mettre en croix, de nous jeter dans les chaînes, de nous livrer aux bêtes ou aux flammes, rien ne peut nous empêcher de confesser Jésus-Christ. Mais plus on nous maltraite, plus augmente le nombre de ceux qui deviennent fidèles et embrassent la piété véritable : il nous arrive

[1] n. 36, 38, 49. — [2] n. 63, 129. — [3] n. 64. — [4] n. 89. — [5] n. 85.

ce que nous voyons arriver à la vigne; lorsqu'on lui coupe quelques branches, elle en pousse de nouvelles aussi fécondes et aussi vigoureuses [1].

Enfin ils l'avaient écouté en silence, tandis qu'il leur prouvait que Jésus était le vrai Messie [2], par la bénédiction répandue en son nom, suivant la promesse faite à Abraham, sur toutes les nations de l'univers; en sorte qu'il n'y avait point de peuple où son nom ne fût connu, ni de classe d'hommes où un grand nombre n'eût souffert les plus cruels supplices plutôt que de le renier. Aussi ce même nom était-il devenu, non-seulement terrible aux démons, mais encore formidable à tous les royaumes de la terre et à toutes les puissances temporelles. Car, quoique les empereurs, les rois, les princes, les magistrats n'eussent pas encore embrassé la religion, plus d'une fois néanmoins ils restaient étonnés et confondus en voyant les miracles des chrétiens et leur nombre augmentant sans cesse au milieu même des plus violentes persécutions. Les Juifs donc, ne pouvant nier ces choses, parce qu'elles étaient trop notoires, les écoutèrent sans rien dire. Il n'y en eut à se récrier que quand le saint, prévenant une de leurs objections, se mit à leur prouver qu'on ne pouvait appliquer les prophéties qui parlaient de la vocation des gentils, à ce petit nombre de prosélytes qu'ils tâchaient de faire parmi les nations. Mais il ne fut pas difficile au saint martyr de leur démontrer combien leur prétention était vaine et ridicule; car ce petit nombre ne répondait nullement à la magnificence des divines promesses; ensuite ceux qui passaient au judaïsme ne formaient point ce nouveau peuple, auquel Dieu avait promis une nouvelle alliance, un nouvel esprit et une loi nouvelle.

Ni Tryphon ni ses compagnons n'eurent de quoi répliquer à l'évidence de tant de raisons. C'est pourquoi, Justin ayant cessé de parler, Tryphon resta quelque peu sans rien dire [3]; ensuite il déclara, et pour lui et pour ses amis, qu'ils étaient satisfaits et avaient eu beaucoup de plaisir à son entretien, y ayant entendu bien plus qu'ils n'eussent imaginé ou pu imaginer même. Il ajouta qu'ils auraient pu en espérer beaucoup plus d'avantage encore, s'ils avaient pu se réunir plus souvent pour examiner de la sorte les divines Écritures. Mais puisqu'il était sur son départ et que chaque jour il s'attendait à se mettre en mer, ils le priaient de vouloir bien se souvenir d'eux comme de vrais et sincères amis. Le saint répondit que, pour sa part, il aurait fait volontiers tous les jours de même, s'il était resté à Éphèse. Mais pouvant, à l'aide de Dieu, faire voile à chaque

[1] n. 110. — [2] n. 121. — [3] n. 142.

moment, il les exhorte à préférer, dans la grande affaire du salut, à leurs rabbins le Christ du Dieu tout-puissant. Enfin ils s'en allèrent en lui souhaitant un heureux voyage et une navigation favorable; tandis que de son côté il priait pour eux, en disant que le plus grand bien qu'il pût leur souhaiter, c'était de connaître que c'est par cette voie que se donne à quiconque l'intelligence humaine, et de croire fermement comme lui que Jésus est le vrai Christ de Dieu [1].

Saint Justin eut cette conférence avec Tryphon sous le règne d'Antonin le Pieux, comme il se peut conclure des paroles suivantes : « Il ne vous est pas permis de nous faire du mal, à cause de ceux qui tiennent à présent l'empire. Mais chaque fois que vous en avez eu l'occasion et le moyen, vous n'avez pas manqué d'en profiter pour déchaîner contre nous votre fureur [2]. » D'où l'on voit que les chrétiens étaient alors sous l'empire d'un prince qui les protégeait contre leurs ennemis. Dans un temps de persécution allumée, les Juifs n'auraient manqué ni d'occasion, ni de moyen pour assouvir leur haine ; si ce n'est pas en tuant eux-mêmes les chrétiens, du moins en s'unissant aux gentils, ainsi qu'ils faisaient souvent, pour exciter leur fureur contre eux. Saint Justin n'a pu parler de la puissance qu'eurent les Juifs de nuire aux chrétiens, lorsqu'ils se révoltèrent sous la conduite de Barcoqueba, et que, les armes à la main, ils tentèrent de secouer le joug de l'empire, parce que cette puissance leur avait été enlevée par Adrien, et qu'il est certain d'ailleurs que ce n'est pas sous son règne qu'eut lieu cette rencontre du saint martyr avec Tryphon. Il faut donc entendre ses paroles de cette espèce de pouvoir qui leur était resté, même après leur dernier désastre, de maltraiter les chrétiens, lorsqu'il s'allumait contre eux une persécution de la part des gentils. Ce qu'il leur reproche dans d'autres endroits du même dialogue, comme quand il dit : « Pour ce qui tient à vous, non-seulement les chrétiens sont chassés de leurs possessions et de leurs biens, mais encore de tout l'univers; nulle part, il n'y a de sûreté pour leur vie [3]. » Et ailleurs : « Quant à ce qui vous regarde, chaque fois que vous en avez la permission, vous trempez vos mains dans notre sang [4]. » Certainement ce ne fut pas Marc-Aurèle, le successeur d'Antonin, qui ôta cette faculté aux Juifs; car, comme nous le verrons, jamais il ne fut porté pour les chrétiens, et les laissa tout le temps de son règne en butte à leurs persécuteurs. D'où il faut conclure que ce dialogue doit se rapporter à cette époque où Antonin le Pieux, touché des apologies du saint martyr et des autres frères de l'Asie, commença d'être favorable aux chrétiens, et, par ses édits,

[1] Justin., *Dialog. cum Tryph.* — [2] n. 16. — [3] n. 110. — [4] n. 133.

avait mis fin aux violences auxquelles ils étaient exposés dans tout l'empire.

Justin avait promis d'écrire ce dialogue pour preuve de sa sincérité. Car ayant dit à Tryphon que Jérusalem serait rebâtie un jour, et que les saints y régneraient avec le Christ, ce Juif ne voulait pas croire que tel fût son sentiment, mais qu'il parlait de la sorte pour éviter les objections et paraître l'emporter dans la dispute. Offensé d'un pareil soupçon, le saint répondit : « Je ne suis pas, ô Tryphon! assez malheureux pour avoir une chose dans la pensée et une autre sur la langue. Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, que je ne suis pas seul de ce sentiment ; il en est encore beaucoup d'autres de la même opinion, et nous regardons la chose pour certaine et indubitable. Cependant nous ne pouvons pas dissimuler, et je vous l'ai déjà dit expressément, qu'il en est aussi beaucoup parmi les bons et sincères chrétiens qui sont d'un sentiment contraire. Et, afin que vous soyez plus sûrs que je n'entends pas vous tromper, sachez que j'ai le dessein de composer un livre de tous ces entretiens que nous avons ensemble; et j'y professerai publiquement cet article, comme je le fais maintenant devant vous [1]. » Le saint accomplit fidèlement sa promesse. Et il est vraisemblable que de retour à Rome, où il avait fixé son domicile, il y écrivit ce dialogue, dans lequel il chercha à soutenir son erreur sur le règne de mille ans par beaucoup de textes des divines Écritures, parmi lesquelles il cite l'Apocalypse, comme un livre écrit par saint Jean, un des apôtres du Seigneur. Chacun sait combien les novateurs ont abusé de cette erreur de saint Justin, qui lui était commune avec quelques autres Pères, pour attaquer l'autorité des traditions. Mais cet exemple même sert admirablement à confondre leur témérité. Car le saint lui-même nous apprend que, malgré le témoignage de Papias, première source de cette erreur pour les catholiques, et qui assurait l'avoir reçue des disciples des apôtres qu'il avait sans doute mal compris, un grand nombre dans l'Église attaquaient cette doctrine. Ce qui fait voir qu'elle a toujours été regardée comme le sentiment privé de quelques particuliers, et non comme un de ces dogmes que l'Église universelle témoignât lui avoir été transmis par le canal des traditions apostoliques.

L'empereur Antonin mourut l'an 161, après en avoir régné vingt-deux. Suivant la coutume, on en fit un dieu. Marc-Aurèle, son fils adoptif, lui succéda et partagea la dignité impériale avec son frère adoptif, Lucius Vérus, en sorte qu'on vit pour la première fois deux empereurs ou deux Augustes. Au nom d'Antonin qu'il portait par

[1] n. 80.

suite de son adoption, Marc-Aurèle joignait celui de philosophe, parce que, dès l'enfance, il s'était appliqué à l'étude de la philosophie.

Si, pour mériter le nom de philosophe ou d'ami de la sagesse, il faut, comme saint Justin, aimer la vérité sur toute chose, la chercher avec une ardeur infatigable, et, quand on l'a trouvée, la professer avec courage, la publier hautement, dissiper les erreurs et les préventions qui empêchent les hommes de la reconnaître, Marc-Aurèle n'était rien moins que philosophe. Des apologies lumineuses lui furent présentées par des philosophes chrétiens; depuis un siècle, des milliers de personnes de tout âge, de tout sexe de toute condition, au prix de leur fortune et de leurs vies, abjuraient publiquement le culte des idoles pour adorer, par une religion sainte, le seul Dieu véritable : lui-même, dans ses écrits, rend témoignage à leur promptitude et à leur constance à souffrir la mort. Et toutefois ce philosophe tant vanté, ou ne connut point l'extravagance de l'idolâtrie, l'extravagance criminelle qu'il y a d'adorer à la place du seul Dieu vrai, une multitude confuse de dieux adultères, incestueux, parricides; ou bien, par le plus grand des forfaits, ayant connu la vérité, il mit tout en œuvre pour la dérober à la connaissance des hommes : au lieu d'en instruire lui-même les divers peuples de son empire, il fit mettre à mort ceux qui, plus vrais philosophes que lui, en faisaient profession et l'annonçaient sans crainte; au lieu de désabuser les Romains de leurs divinités scandaleuses, il en ajouta de nouvelles.

Lucius Vérus, son frère adoptif et son collègue dans l'empire, égalait les Tibère et les Néron par ses débauches : après l'avoir souffert bien des années sans rien dire, Marc-Aurèle l'empoisonna, suivant le bruit public, que Dion Cassius donne comme un fait indubitable, et ensuite en fit un dieu [1]. Faustine, sa propre femme, fille d'Antonin, surpassait même sa mère par la dissolution de ses mœurs et son libertinage crapuleux. On engagea souvent Marc-Aurèle à la répudier. C'est fort bien, répondait le tant vanté philosophe; mais si nous renvoyons la femme, il faudra aussi rendre la dot [2]; et cette dot était l'empire. Bien loin de lui reprocher ses adultères, il élevait aux honneurs ceux avec qui elle les commettait, et que la voix publique lui désignait jusque sur les théâtres [3]. Dans ses écrits, il remercie les dieux de lui avoir donné une épouse aussi vertueuse [4]. Il lui conféra, de son vivant, le titre de *Mère des armées* ou le surnom de la *Pudeur* [5]. A sa mort il en fit une déesse, lui éleva un temple,

[1] Jul. Capitol., *M. Ant. philosoph.*, n. 15. *Verus*, n. 10. Dion, l. 72, n. 2. — [2] *Si uxorem dimittimus, reddamus et dotem.* Jul. Cap., n. 19. — [3] n. 29. — [4] l. 1, n. 17. — [5] Jul. Capitol., n. 19 et 26.

établit en son honneur une communauté de filles nommées Faustiniennes, et obligea les nouveaux mariés à lui offrir un sacrifice, comme à leur divinité tutélaire. C'est ce que disent à la fois Jules Capitolin et Dion Cassius [1]. Après avoir ainsi décerné les honneurs divins à sa femme et à son collègue, il prit toutes ses précautions pour léguer l'empire à Commode, son fils, dont les penchants annonçaient dès l'enfance un autre Néron ; il le fit prêtre, pontife, consul, césar, empereur, avant l'âge de dix-neuf ans.

L'on suppose communément, avec Tertullien, que Marc-Aurèle ne publia contre les chrétiens aucun nouvel édit, et que les persécutions qui eurent lieu sous son règne furent uniquement occasionnées par la fureur des peuples, par la faiblesse ou la malveillance des magistrats. L'on se trompe. Dans les actes d'un célèbre martyr d'Autun, que tous les bons critiques placent sous cet empereur, le juge fait lire le décret suivant : « L'empereur Aurèle à tous ses administrateurs et officiers. Nous avons appris que ceux qui de nos jours s'appellent chrétiens violent les ordonnances des lois. Arrêtez-les ; et, s'ils ne sacrifient à nos dieux, punissez-les par divers supplices ; de telle sorte cependant que la justice soit unie à la sévérité, et que la punition cesse lorsque cesse le crime [2]. » On le voit, ce crime qu'il fallait exterminer était la fidélité à la religion chrétienne : l'apostasie exemptait de la peine. Méliton, évêque de Sardes, dira de même, dans son apologie à Marc-Aurèle en personne, que les chrétiens de l'Asie Mineure étaient persécutés, d'après de nouveaux édits, avec plus de violence que jamais [3]. Marc-Aurèle était donc philosophe au même sens que l'épicurien Celse, qui écrivait alors contre les chrétiens ; au même sens que Crescent le Cynique, qui, vaincu par saint Justin dans la dispute, le dénonça et le fit mettre à mort.

Les philosophes s'irritaient de voir les chrétiens dévoiler au grand jour les contradictions, l'absurdité, le ridicule de leurs divers systèmes, et y opposer la philosophie grande et sublime des premiers hommes, philosophie une comme Dieu dont elle est la pensée, immense comme lui dans ses vues, et comme lui néanmoins à la portée des plus simples. Ils craignaient que cette philosophie divine venant à se répandre, on ne les regardât plus que comme une troupe de charlatans, tels que Lucien les représentait dès lors dans ses Dialogues. D'un autre côté, la populace voyait avec chagrin un culte qui condamnait tout ce qu'elle aimait, les spectacles sanglants du cirque, la

[1] Jul. Capitol., n. 26. Dion, l. 71, n. 31. — [2] *Act. S. Symphoriani.* Ruinart, et *Acta SS.*, 22. *Aug.* — [3] Euseb., l. 4, c. 26.

licence et les dissolutions des fêtes païennes ; ajoutez-y les prêtres des idoles, qui, à Rome, étaient les premiers personnages de l'État et avaient à leur tête, sous le titre de souverain pontife, le chef même de l'empire.

Comme homme, Marc-Aurèle avait un grand fond de bonté naturelle : comme philosophe, il avait une bonne dose de vaine gloire. Son précepteur lui en donnait l'exemple. C'était un stoïcien nommé Apollonius. Sur l'invitation d'Antonin, il vint de Chalcis en Syrie à Rome. C'était un voyage de quatre à cinq cents lieues. Lorsque Antonin le sut arrivé, il l'invita à venir au palais pour lui remettre son élève. Le philosophe répondit que ce n'était point au maître à aller chercher son disciple, mais au disciple à venir trouver son maître. Après avoir fait cinq cents lieues pour vendre plus chèrement ses leçons, il refuse, par vaine gloire, de faire cinq cents pas. Le débonnaire Antonin dit en souriant : Il a été plus facile à Apollonius de venir de Chalcis à Rome, que de son logis au palais. Il censura également son avarice, dit Capitolin, en lui accordant de gros salaires [1] ; car les philosophes de ce temps-là, tout en répétant que le sage n'avait besoin de rien, acceptaient volontiers des pensions de six cents pièces d'or [2]. Tel était le stoïcien Apollonius.

Marc-Aurèle allait à son école, ainsi qu'à l'école d'autres sophistes, même après qu'il fut empereur. Sa bonté naturelle devint une apathie stoïque, qu'il poussa quelquefois jusqu'à l'affectation et à l'hypocrisie : comme quand, après la mort de sa prostituée de femme, il remercie les dieux de la lui avoir donnée si excellente.

Soit superstition réelle ou seulement feinte pour s'acquérir la renommée d'un bon prince, il se montra le plus dévot des idolâtres. Au moment de partir pour la campagne de Germanie, et afin de se rendre les dieux favorables, il leur fit, durant sept jours, un festin solennel : des tables somptueuses étaient dressées dans les temples, on y servait les mets les plus exquis à leurs idoles de bois, de pierre et de métal, qui étaient posées à l'entour sur de riches coussins. L'empereur philosophe mit tant d'importance à des cérémonies pareilles, que l'expédition en fut retardée ; il y immola tant de bœufs de couleur blanche, que les païens mêmes en riaient et faisaient circuler, sous le nom de bœufs blancs, la pétition ou l'épigramme suivante : « Les bœufs blancs à l'empereur Marc-Aurèle. Si tu reviens vainqueur, nous sommes perdus [3] ! » Voilà comme la philosophie sur le trône guéris-

[1] Jul. Capitol., *Ant. Pius*, n. 10. — [2] Tatien, *Discours aux Grecs*. — [3] Οἱ λευκοὶ βόες Μάρκῳ τῷ Καίσαρι· ἂν σὺ νικήσῃς ἡμεῖς ἀπωλόμεθα. Amm. Marcellin, l. 25, n. 4. Jul. Capitol., n. 13.

sait la superstition des peuples. D'autres victimes qu'elle immola à ces mêmes idoles, furent les chrétiens.

Parmi le petit nombre de ceux dont nous avons l'histoire sincère ou du moins sans altération notable, nous pouvons assigner la première place à sainte Félicité et à ses sept enfants. Quoique leur martyre soit rangé par quelques-uns sous Antonin le Pieux, il nous paraît néanmoins plus vraisemblable de le mettre sous Marc-Aurèle, parce que, dans les actes, il est fait mention de plusieurs Augustes : ce que l'empire romain vit pour la première fois, lorsque Marc-Aurèle eut élevé Lucius Vérus à cette dignité suprême.

Ce qui donna naissance à cette persécution, ce furent les suggestions des pontifes païens. Ils représentèrent au superstitieux empereur leurs dieux tellement irrités contre lui et contre l'empire, par suite des insultes que leur faisait Félicité avec ses fils, que le seul moyen de les apaiser était de contraindre cette illustre veuve et sa nombreuse famille à les adorer. Nous voyons dans ces paroles des actes un autre motif qu'eurent dans ces temps l'empereur, les magistrats, les prêtres des idoles, les peuples, pour s'emporter contre les chrétiens, savoir, les calamités publiques qui affligèrent l'empire pendant tout le règne de Marc-Aurèle. L'empereur enjoignit donc à Publius, préfet de Rome, d'amener Félicité et ses enfants à calmer le courroux de ses dieux par des sacrifices. Le préfet voulut tenter d'abord les voies de la douceur. Mais la sainte veuve protesta hautement que ni ses promesses ne pourraient la séduire ni ses menaces l'ébranler. « Car j'ai en moi, dit-elle, le Saint-Esprit qui ne me laissera pas vaincre par le diable ; et pour cela, je suis certiane que je te vaincrai vivante, et que, morte, je triompherai de toi mieux encore. — Malheureuse, dit Publius, si la mort a pour toi tant de charmes, n'empêche pas du moins tes enfants de vivre. — Mes enfants vivront, reprit la sainte, s'ils refusent de sacrifier à tes idoles ; mais si par malheur ils commettaient un crime pareil, éternelle serait leur perte. »

Après avoir terminé sans succès cette conférence particulière, le préfet tint, le jour suivant, sa séance dans la place de Mars, et fit amener à son tribunal la sainte matrone et ses fils. — Prends pitié, lui dit-il, de tes enfants, jeunes gens d'une si belle espérance et à la fleur de leur âge. — Votre compassion, répondit la mère, est une impiété, et vos douces paroles une cruauté. Puis se tournant vers ses fils : Regardez en haut, mes enfants, regardez le ciel : c'est là que Jésus-Christ vous attend avec ses saints ; combattez pour vos âmes, et montrez-vous fidèles à son amour. — A ces mots, Publius lui fit donner un soufflet, disant : Oses-tu bien, en ma présence, les porter à mépriser les ordres de nos maîtres ? Puis il appela les sept enfants l'un après l'autre.

Le premier, nommé Janvier, ayant confessé hardiment, fut battu de verges et mis en prison. Le second, nommé Félix, confessa de même et y fut aussi envoyé. Philippe, le troisième, ayant été amené à son tour, le préfet lui dit : Notre seigneur l'empereur Antonin (Marc-Aurèle portait aussi ce nom) te commande de sacrifier aux dieux tout-puissants. Philippe répondit : Ceux à qui l'on veut que je sacrifie ne sont ni dieux ni tout-puissants, mais de vains simulacres privés de sentiment ; quiconque leur sacrifie se précipite dans un malheur éternel. On ôta Philippe de devant le préfet, et Sylvain prit la place de son frère. Publius lui parla de la sorte : A ce que je vois, vous avez conspiré avec la plus méchante des mères de braver les ordres des princes pour courir tous ensemble à votre perte. — Si nous craignions, dit Sylvain, cette perte passagère, nous tomberions dans un supplice éternel. Mais parce que nous savons avec certitude quelles récompenses sont réservées aux justes, et quels châtiments aux pécheurs, nous méprisons sans crainte la loi de l'homme pour observer les lois de Dieu. Car ceux qui méprisent les idoles et servent le Dieu tout-puissant, trouveront la vie éternelle ; mais ceux qui adorent les démons tomberont avec eux dans un éternel incendie. — Alexandre ayant remplacé Sylvain : Prends pitié de ton âge, lui dit le préfet, sauve une vie qui est encore dans l'enfance, sacrifie aux dieux, afin que tu puisses devenir l'ami des empereurs augustes. — Pour moi, répondit Alexandre, je suis serviteur de Jésus-Christ ; c'est lui que je confesse de bouche, lui que je crois de cœur, lui que j'adore sans cesse. L'âge tendre que vous voyez a la prudence des vieillards, s'il adore un seul Dieu. Pour tes divinités, elles seront, avec leurs adorateurs, précipitées dans un supplice éternel. — Vital, le sixième, ayant répondu avec la même constance, on amena Martial, le dernier des sept. C'est vous-mêmes, dit le préfet, qui vous attirez vos malheurs, en méprisant les ordonnances des Augustes.— Ah ! si vous saviez, répliqua Martial, quels tourments sont réservés à ceux qui adorent les démons ! Dieu diffère encore de faire éclater sa vengeance sur vous et sur vos idoles ; mais enfin tous ceux qui ne confessent pas que Jésus-Christ est vrai Dieu, seront jetés au feu éternel.

Publius ayant rapporté le procès-verbal de cet interrogatoire à l'empereur, celui-ci renvoya les sept frères à différents juges, pour les faire mourir de divers genres de supplices. Ainsi, le premier expira sous des fouets armés de balles de plomb par les bouts ; le second et le troisième furent assommés à coups de bâton ; le quatrième fut précipité d'une hauteur ; le cinquième, le sixième et le septième eurent la tête tranchée. Finalement, après avoir, par ses larmes et ses exhortations pressantes, comme enfanté de nouveau à l'éternelle vie

et envoyé au ciel sa nombreuse et chère famille, la mère eut également le bonheur d'être décapitée pour Jésus-Christ. Elle est justement célébrée comme plus que martyre, pour avoir souffert dans ses enfants un martyre renouvelé et multiplié sept fois. Sa mémoire a toujours été illustre dans l'Église, ainsi que celle de ses fils. Comme ils furent condamnés à mort par divers juges et en des lieux divers, leurs saintes dépouilles furent aussi déposées dans des cimetières différents. Celles de Félix et de Philippe, dans le cimetière de Priscille; celles de Martial, de Vital et d'Alexandre, dans celui des Jourdains; celles de Sylvain, dans le cimetière de Maxime; et enfin celles de Janvier, dans celui de Prétextat [1].

La persécution ne sévissait pas moins en Asie qu'à Rome. Nous en avons la preuve dans la célèbre épître de l'église de Smyrne à celle de Philadelphie et à toutes les églises du monde, touchant le martyre du très-saint évêque Polycarpe. Elle dit qu'il fut comme le sceau de cette persécution, parce qu'il eut la gloire d'y mettre fin et de vaincre l'enfer par sa mort. D'autres martyrs y avaient combattu avant lui. Quoique nous ne sachions pas leurs noms, excepté celui de Germanicus, la même lettre nous apprend leur patience, leur amour pour Dieu et leur courage à souffrir les plus horribles supplices. « Ils furent, dit la lettre, tellement déchirés à coups de fouet, que non-seulement leurs os étaient découverts, mais qu'on leur voyait le dedans du corps jusqu'aux veines et aux artères. Touchés de compassion, les assistants les plaignaient; mais pour eux, telle était leur constance, que nul ne poussa ni un cri ni un soupir, comme s'ils eussent été étrangers à leurs corps ou que Jésus-Christ fût venu les consoler par sa présence. Le feu semblait froid à ceux que l'on y tourmentait, parce qu'ils envisageaient d'une part cet embrasement éternel qui jamais ne pourra s'éteindre, et de l'autre les récompenses promises à ceux qui persévèrent; biens ineffables que l'œil de l'homme n'a point vus, que son oreille n'a point entendus, que son cœur n'imagine point, mais que dès lors le Seigneur faisait briller à leurs yeux, parce qu'ils n'étaient plus des hommes, mais des anges. Ceux qui furent condamnés aux bêtes souffrirent longtemps en prison diverses tortures; le tyran se flattait de pouvoir les contraindre à renier le Christ. Mais les ruses de l'enfer furent vaines. Celui d'entre eux qui signala le plus son courage et par son exemple soutint les autres, fut le valeureux Germanicus. Au moment du combat, le proconsul l'exhortait à prendre pitié de sa jeunesse, lui, sans rien dire, s'élança au-devant des bêtes, afin de sortir plus promptement de ce monde impie. Surpris

[1] *Apud* Ruinart, et *Act. SS.* 10 *Julii.*

et irrité de ce courage héroïque, le peuple s'écria tout d'une voix : A bas les athées! que l'on cherche Polycarpe!

« Cependant un homme imprudent et téméraire, nommé Quintus, Phrygien de naissance, ternit de ce côté cette gloire du nom chrétien. Il s'était de lui-même présenté au proconsul, et en avait entraîné d'autres à sa suite. Mais quand il aperçut les bêtes et entendit leurs rugissements, il pâlit de frayeur et se laissa persuader, aux sollicitations du proconsul, de jurer par la fortune de César et d'offrir des sacrifices. C'est pourquoi, dit l'église de Smyrne, nous n'approuvons pas ceux qui se présentent d'eux-mêmes aux juges; car ainsi n'enseigne pas l'Évangile. »

La lettre passe ensuite au martyre de Polycarpe. Il apprit les clameurs du peuple sans s'émouvoir : son intention était d'abord de rester dans la ville; mais il céda aux prières d'un grand nombre et se retira dans une petite ferme assez proche avec quelque peu de personnes. Toute son occupation, nuit et jour, était de prier, suivant sa coutume, pour toutes les églises du monde. Trois jours avant qu'il fût arrêté, il eut une vision dans la prière : il lui sembla voir son chevet tout en feu. Il comprit aussitôt le sens mystérieux de ce songe prophétique, et dit à ses compagnons : Je dois être brûlé vif. Comme on continuait les poursuites, il passa dans une autre maison de campagne. Ceux qui le cherchaient, y arrivèrent aussitôt. Ne le trouvant pas, ils arrêtèrent deux petits domestiques. L'un d'entre eux, appliqué à la torture, promit de tout découvrir; et tel qu'un autre Judas, trahissant son maître, il se mit à la tête des soldats, qui sortirent tous en armes comme pour prendre un assassin ou quelque insigne voleur. Arrivés à la maison vers le soir, ils trouvèrent le saint reposant dans une chambre haute, d'où il aurait pu se sauver ailleurs; mais il ne le voulut pas et dit : La volonté de Dieu soit faite! Au contraire, il vint à leur rencontre, et leur parla sans rien perdre de son calme. Ses manières affables, son air plein de majesté, la douceur de ses paroles, leur inspirèrent pour sa personne un si profond respect, que, surpris et hors d'eux-mêmes, ils ne pouvaient concevoir pour quelle raison les magistrats s'étaient donné tant de mouvement pour prendre un vieillard de cet âge et de ce mérite. Pour lui, il leur fit servir à manger et à boire, autant qu'ils voulurent, et les pria de lui permettre de se retirer pendant une heure pour prier librement. L'ayant obtenu, il prolongea sa prière non-seulement une heure, mais deux, avec une si grande ferveur que tous ceux qui l'entendaient en étaient émerveillés, et que plusieurs regrettaient d'être venus prendre un si divin vieillard.

Quand il eut achevé son oraison et que l'heure de partir fut venue,

ils le conduisirent à la ville, monté sur un âne. Hérode, l'irénarque, et son père Nicétas, vinrent au-devant et le prirent dans leur chariot. L'irénarque était dans ces villes un magistrat chargé de la police. Hérode l'ayant donc, en vertu de sa charge, fait monter dans sa voiture, tâchait, ainsi que son père, à le gagner par de douces paroles, lui disant entre autres : Quel mal y a-t-il de dire : Seigneur César, sacrifier et se sauver ? Les païens appliquaient à leurs Césars le nom de Seigneur dans un sens qui ne convenait qu'à Dieu. Polycarpe ne répondit d'abord rien. Mais comme ils le pressaient toujours davantage : Non, dit-il résolûment, je ne ferai point ce que vous me conseillez. Alors ils lui dirent des injures et le chassèrent du chariot avec tant de précipitation, qu'il tomba et se blessa la jambe. Le saint ne s'en émut point ; mais, comme s'il n'eût rien souffert, il marcha gaiement au milieu des soldats et se laissa conduire à l'amphithéâtre. Le bruit y était si grand, que l'on ne pouvait y rien entendre. Lorsqu'il y entra, il vint du ciel une voix qui dit : Courage, Polycarpe ; tiens ferme. Personne ne vit celui qui parlait ; mais les chrétiens qui étaient présents entendirent la voix.

Il s'avança, et quand on sut qu'il était pris, il s'excita un grand tumulte. On le présenta au proconsul, qui lui demanda s'il était Polycarpe ; il répondit que oui. Le proconsul l'exhortait à renier Jésus-Christ, lui disant d'avoir pitié de son âge, et d'autres discours semblables, et concluant par ces paroles : Jure par la fortune de César ! reviens à toi, et dis : A bas les athées ! C'était une acclamation ordinaire contre les chrétiens. Polycarpe regarda d'un visage sévère toute la multitude du peuple infidèle qui était dans l'amphithéâtre, étendit la main vers eux, leva les yeux au ciel et dit en soupirant : A bas les athées ! Le saint martyr proféra ces mots dans un autre sens que n'eût voulu le proconsul : par athées ou impies, l'un entendait les chrétiens, l'autre les gentils ; l'un voulait qu'on exterminât de dessus la terre les adorateurs du vrai Dieu, l'autre demandait à Dieu qu'il n'y eût plus d'idolâtres, mais que tous se convertissent à lui et à sa religion ; aussi en prononçant ces paroles avait-il la main étendue vers le peuple profane, et les regards élevés vers le ciel.

Le proconsul le pressant encore de jurer par la fortune de César et de dire des injures au Christ, Polycarpe répondit : Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et jamais il ne m'a fait de mal ; comment pourrais-je blasphémer mon Roi et mon Sauveur ?

Malgré cette réponse si belle et si digne d'un vieil évêque, d'un disciple des apôtres, le proconsul ne se donna pas pour vaincu ; au contraire, il répétait avec plus de force : Jure par la fortune de César : ce qui, dans l'esprit des païens, voulait dire : Jure par le génie

ou la divinité de César. Si vous croyez, répliqua le saint, qu'il y va de votre honneur que je jure par ce que vous appelez la fortune de César, et si vous feignez de ne pas savoir qui je suis, je le dirai librement, écoutez-le : Je suis chrétien ! Que si vous désirez apprendre la raison du christianisme, donnez-moi un jour, et vous l'entendrez. Le proconsul lui ayant dit d'en rendre raison au peuple : Quant à vous, reprit le saint, je veux bien le faire ; car on nous enseigne à rendre aux principautés et aux puissances établies de Dieu l'honneur qui leur est dû, et qui ne nous nuit point ; mais pour ceux-là, je ne les crois pas dignes de me défendre devant eux.

J'ai des bêtes, dit alors le proconsul, je t'y exposerai, si tu ne changes. Et Polycarpe : Faites-les venir ; car nous ne changerons point de bien en mal, mais il m'est bon de passer des souffrances à la justice. Le proconsul reprit : Je te ferai consumer par le feu, si tu méprises les bêtes et si tu ne changes. Polycarpe répondit : Vous me parlez d'un feu qui brûle une heure et qui ensuite s'éteint, parce que vous ne connaissez point le feu du jugement à venir et du supplice éternel qui est réservé aux impies. Mais que tardez-vous? amenez ce qu'il vous plaira. Il dit ces paroles et plusieurs autres, plein de hardiesse et de joie, et le visage rempli de grâce : en sorte qu'au lieu de trembler il étonnait le proconsul, qui envoya son héraut crier trois fois au milieu de l'amphithéâtre : Polycarpe a confessé qu'il était chrétien.

A ces mots, toute la multitude des païens et des Juifs qui habitaient Smyrne, saisis d'une fureur indomptable, se mirent à crier à haute voix : C'est ici le docteur de l'Asie, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux. C'est lui qui enseigne à tant de gens à ne point sacrifier aux dieux et à ne les adorer point. Et en criant de la sorte, ils demandaient à l'asiarque Philippe de lâcher un lion contre Polycarpe. L'asiarque était le magistrat choisi par le conseil commun de toute l'Asie, pour avoir l'intendance de tout ce qui regardait la religion, dont les spectacles faisaient partie. Philippe ayant répondu que cela ne lui était pas permis, parce que les combats des bêtes étaient achevés, ils s'accordèrent à crier tous d'une voix que Polycarpe fût brûlé vif. Car il fallait que sa prédiction fût accomplie. Aussitôt tout ce peuple courut en foule prendre du sarment et d'autre bois dans les boutiques et les bains. Les Juifs, suivant leur coutume, étaient les plus empressés.

Quand le bûcher fut prêt, Polycarpe ôta tous ses vêtements et fit effort pour tirer lui-même sa chaussure ; ce qu'il n'avait pas accoutumé de faire ; car telle était la vénération que les fidèles avaient pour sa vertu, dès avant sa vieillesse, que c'était à qui toucherait son

corps et lui baiserait les pieds. Comme les bourreaux se disposaient à le clouer au poteau qui s'élevait au milieu du bûcher, il leur dit : Laissez-moi ainsi : celui qui me donne la force de souffrir le feu, m'en donnera aussi pour demeurer ferme sur le bûcher, sans la précaution de vos clous. Ils se contentèrent de le lier. Étant ainsi, les mains attachées au pal par derrière, tel qu'un noble bélier choisi dans tout le troupeau pour être offert à Dieu en holocauste, il leva les yeux au ciel et fit la prière suivante : Seigneur Dieu tout-puissant, Père de votre Fils béni et bien-aimé, Jésus-Christ, par qui nous avons reçu la grâce de vous connaître ; Dieu des anges et des puissances, Dieu de toutes les créatures et de toute la nation des justes qui vivent en votre présence, je vous rends grâces de ce que vous m'avez fait arriver à ce jour et à cette heure où je dois prendre part au nombre de vos martyrs, au calice de votre Christ, pour ressusciter à la vie éternelle de l'âme et du corps, dans l'incorruptibilité du Saint-Esprit. Que je sois admis dans ce jour en votre présence, comme une victime grasse et agréable, ainsi que vous l'avez préparé, prédit et accompli, vous qui êtes le vrai Dieu, incapable de mensonge. C'est pourquoi je vous loue de toutes choses, je vous bénis, je vous glorifie avec le pontife éternel et céleste, Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé, avec qui, gloire à vous et au Saint-Esprit, et maintenant et dans les siècles futurs. Amen.

Quand il eut fini sa prière et dit : *Amen*, ceux qui en avaient charge mirent le feu au bûcher. Une grande flamme s'en étant élevée, on vit un miracle surprenant ; car le feu s'étendit autour du martyr, comme une voûte, ou comme une voile de navire enflée par le vent. Il était au milieu, semblable, non à de la chair brûlée, mais à de l'or ou de l'argent dans la fournaise. Il exhalait une odeur comme d'encens ou de quelque autre parfum précieux. Les profanes, voyant que son corps ne pouvait être consumé par la flamme, commandèrent à un de ceux qui, dans les amphitéâtres, donnaient le dernier coup aux bêtes sauvages, de lui plonger l'épée dans le sein. Il en sortit aussitôt une si grande abondance de sang, que le feu en demeura éteint, et que tout le peuple s'étonnait de voir une telle différence entre les infidèles et les élus. « Du nombre de ces derniers, disent les actes, fut certainement, de nos jours, le glorieux martyr Polycarpe, évêque de l'église catholique de Smyrne, docteur apostolique et prophétique ; car tout ce qu'il a jamais prédit, ou bien nous le voyons accompli déjà, ou bien il s'accomplira un jour.

« Mais l'ennemi des justes, l'envieux démon, lui voyant, après un illustre martyre et une vie toujours sans reproche, sur la tête la couronne d'immortalité et à la main les palmes de la victoire, s'efforça

du moins à nous ravir la consolation d'avoir son corps et de communiquer avec ses saintes reliques. Il mit dans l'esprit de Nicétas, père d'Hérode et frère d'Alcé, de prévenir le proconsul de ne pas nous donner son corps, de peur, disait-il, que les chrétiens n'abandonnent le Crucifié pour adorer celui-ci. C'étaient les Juifs qui suggéraient aux gentils de pareilles idées et faisaient une garde attentive, tandis que des nôtres tentaient d'enlever le corps du bûcher. Ils ignoraient, les insensés, que jamais nous ne pourrons abandonner Jésus-Christ qui est mort pour le salut de tout le monde, ni adorer un autre à sa place. Pour lui, nous l'adorons, parce qu'il est le Fils de Dieu ; mais les martyrs, nous les aimons comme il est digne ; nous les aimons comme les disciples et les imitateurs de leur maître, à cause de leur affection invincible pour leur Roi et Seigneur. Puissions-nous entrer un jour dans leur société, et devenir comme eux ses disciples ! Le centenier, voyant donc l'empressement des Juifs, fit, suivant la coutume des gentils, brûler le corps du saint martyr. Nous ensuite, nous retirâmes ses os, plus précieux que des pierreries, et nous les mîmes dans un lieu convenable. Dieu nous fera la grâce de nous y assembler tous les ans, autant que possible, pour célébrer avec joie la fête de sa naissance immortelle par le martyre, pour nous souvenir de ceux qui ont combattu, et disposer à l'imitation de si nobles exemples ceux qui sont à venir. Tel fut le martyre de Polycarpe, c'est-à-dire de cet admirable évêque qui, dans la cité de Smyrne, avec douze autres de Philadelphie, remporta la couronne de la victoire. Cependant ce n'est que de lui qu'on célèbre la mémoire par tout le monde, en sorte que les païens eux-mêmes en parlent encore partout [1]. »

Voilà ce qu'on lit dans la lettre, écrite quelque temps après le martyre du saint. Le bruit en étant venu aux chrétiens de Philomélie, ville de Lycaonie, suivant Pline, de Pisidie, selon d'autres, ils écrivirent à ceux de Smyrne pour leur demander une relation plus exacte. Les disciples de Polycarpe s'empressèrent de satisfaire ce pieux désir, en leur envoyant ce récit, qu'ils appellent un abrégé, par un de leurs frères nommé Marc. Pour répandre davantage encore la gloire de leur saint maître, ils prient à la fin les Philoméliens d'en transmettre des copies aux villes les plus éloignées : aussi, quoique dans l'inscription de la lettre, il n'y ait d'exprimé que le nom de Philomélie, ils ajoutent néanmoins : Et à tous les diocèses de la sainte Église catholique, répandus par toute la terre. De là vient sans doute qu'à la tête de quelques exemplaires on lit le nom de Philadelphie

[1] *Apud Euseb.*, et Ruinart, et *Acta SS.*, 23 *januar.*

Suivant les calculs les plus probables, le martyre de saint Polycarpe eut lieu le 23 février 166.

Parmi les chrétiens les plus empressés à se procurer cette lettre de l'église de Smyrne, aura été sans doute saint Irénée, disciple du saint martyr. On trouve, en effet, à la fin des anciens exemplaires, tant grecs que latins, la note suivante : « Transcrit du livre d'Irénée, disciple de Polycarpe, par Gaïus, qui connut le même Irénée et vécut avec lui ; de l'exemplaire de Gaïus j'ai tiré une copie, moi Socrate, de Corinthe. Ensuite, moi Pionius, étant occupé à recueillir les anciens exemplaires de la même lettre, et, par la révélation de saint Polycarpe même, en ayant trouvé quelques-uns qui étaient presque tout gâtés par le temps, je les ai transcrits de nouveau sur l'original de Socrate. » Il y eut, au temps de saint Irénée, comme nous verrons en son lieu, un Gaïus célèbre dans l'histoire ecclésiastique, qui a pu connaître le saint, soit à Rome, soit dans les Gaules; car il fut un de ces évêques qui, sans être assignés à aucune église ni avoir de siége fixe, allaient prêchant l'Évangile aux nations. Il n'est pas invraisemblable que ce soit ce même Gaïus qui atteste en ce lieu avoir copié, de l'exemplaire d'Irénée, les actes du martyre de Polycarpe. De même, transférât-on le martyre de saint Pionius jusqu'au temps de l'empereur Dèce, il peut avoir été ce même Pionius qui prit tant de soin pour recueillir, renouveler et multiplier les copies de la lettre de l'église de Smyrne où il était prêtre ; et nous ne connaissons personne qui, plus que lui, ait pu mériter les révélations de Polycarpe, ayant été son grand imitateur et souffert avec une égale constance le martyre du feu.

Quant à saint Irénée, mentionné le premier dans la note citée plus haut, il fut le plus illustre disciple du saint martyr. Jamais il ne le nomme dans ses écrits sans le combler d'éloges, sans donner de nouvelles preuves de son tendre amour pour lui et de sa vénération pour sa mémoire. Cette affection éclate particulièrement dans une de ses lettres à un certain Florin, qui était tombé dans plusieurs hérésies. Il lui dit entre autres : « Étant encore enfant, je vous ai vu dans l'Asie inférieure, chez Polycarpe, lorsque, vivant avec éclat à la cour de l'empereur, vous veniez voir ce saint évêque et tâchiez d'acquérir son estime. Ce qui se passait alors, je l'ai plus présent à la mémoire que ce qui est arrivé depuis. Car ce que nous apprenons enfants, croît avec l'intelligence et se confond avec elle; en sorte que je pourrais dire le lieu où était assis le bienheureux Polycarpe quand il parlait ; sa démarche, sa manière de vie, sa figure extérieure, les discours qu'il faisait au peuple. Comme il nous racontait qu'il avait vécu avec Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur ; comme il se sou-

venait de leurs discours et de ce qu'il leur avait ouï dire touchant le Seigneur, ses miracles, sa doctrine. Polycarpe rapportait tout cela de la même manière tout à fait que les saintes Écritures, l'ayant appris de ceux qui avaient vu de leurs yeux le Verbe de vie. Dieu me faisait alors la grâce d'écouter ces discours avec une grande attention, et de les écrire non sur du papier, mais dans mon cœur; et par la miséricorde divine, je les repasse continuellement dans mon esprit. Or, je puis assurer devant Dieu, que si ce bienheureux et apostolique pontife eût entendu quelque chose de semblable, il aurait bouché ses oreilles et se serait écrié suivant sa coutume: Ah, bon Dieu! à quel temps m'avez-vous réservé pour souffrir des discours pareils! Et il se fût enfui aussitôt de la place où il les aurait entendus, fût-il assis ou debout [1]. »

Peu avant le temps où Polycarpe, soumis aux ordres de la Providence et aux volontés du ciel, souffrit pour la vraie religion et par amour de la gloire véritable, le martyre du feu, un philosophe cynique, nommé Pérégrin, apostat du christianisme, avait également fini ses jours et sa vie coupable, par un excès de folie et de vanité, au milieu des flammes. Nous n'en parlerions peut-être point ici, si Lucien, en nous décrivant sa mort, ne nous avait aussi décrit sa vie; et en parlant de son emprisonnement pour la foi, rendu, sans le vouloir, un glorieux témoignage aux vertus des chrétiens. Il dit donc que Pérégrin, ayant été convaincu des crimes les plus énormes et soupçonné même de parricide, fut contraint de quitter sa patrie, Parion, dans la Troade. Fuyant de pays en pays, il vint en Palestine, apprit la sagesse admirable des chrétiens avec un tel succès, que bientôt il devint, non-seulement prophète, mais encore chef et président de leur assemblée, interprétait leurs écritures, en composait lui-même, au point qu'il était considéré par eux comme un législateur et un dieu. Aujourd'hui encore, est-il dit, ils adorent comme tel un homme crucifié dans la Palestine, pour avoir introduit ce nouveau culte dans le monde. Il est à remarquer que Lucien met tout cela dans la bouche de deux sophistes, faisant, aux jeux olympiques, peut-être réellement, l'un le panégyrique du personnage, l'autre la satire.

Cependant Pérégrin fut arrêté et mis en prison; il s'en applaudit, son dessein n'étant que d'acquérir du crédit et de la gloire. Aussitôt que les chrétiens en eurent connaissance, comme si cette disgrâce particulière eût été pour eux une calamité publique, ils se mirent tous en mouvement et s'employèrent à le délivrer. N'en pouvant venir à bout, ils lui rendirent tous les offices imaginables de piété, pour lui

[1] Euseb., l. 5, c. 15.

adoucir autant que possible les incommodités de la prison. A peine faisait-il jour qu'on voyait à la porte de la geôle une troupe de vieilles femmes, de veuves et d'orphelins. Les principaux d'entre les fidèles, ayant gagné les gardes, passaient la nuit avec lui au dedans, et y célébraient des repas accompagnés de discours sacrés. Il y vint même des députés de la part des églises d'Asie, pour le visiter, le consoler et lui porter du secours. C'est une chose incroyable que le soin et l'empressement avec lesquels ils s'assistent mutuellement dans de semblables occasions, sans rien épargner. En sorte que, sous le prétexte de la persécution, Pérégrin amassa bientôt une somme considérable d'argent. Car ces misérables, dans l'espoir d'être immortels et de vivre toujours, méprisent la mort, et plusieurs s'offrent d'eux-mêmes aux supplices. Leur législateur leur a fait entendre qu'ils deviennent tous frères, dès que, renonçant aux dieux des Grecs, ils adorent le Crucifié et vivent selon ses lois ; de manière qu'ils méprisent toutes choses, mettent tout en commun, et reçoivent ces dogmes avec une aveugle obéissance. Si donc il se trouve parmi eux quelque imposteur, qui sache prendre son temps et profiter de l'occasion, il s'enrichit facilement en abusant de leur crédulité.

Cependant Pérégrin fut mis en liberté par le gouverneur de Syrie, qui aimait les lettres et ceux qui en faisaient profession ; il eut pitié de lui, quand il comprit que c'était par vanité qu'il méprisait la mort. Les chrétiens le suivirent encore quelque temps, le pourvoyant abondamment de tout, jusqu'à ce qu'enfin ils l'abandonnèrent, pour lui avoir vu commettre un certain crime, qui était, à ce qu'il paraît, d'avoir mangé des viandes défendues.

Lucien raconte ensuite ses divers voyages en Égypte, en Italie, en Grèce, avec une foule d'extravagances, dignes d'un homme qui avait abandonné le christianisme pour s'adonner à la philosophie cynique. Étant venu à Rome, il se mit à déclamer contre toute sorte de personnes, particulièrement contre l'empereur, qui le souffrit avec sa douceur ordinaire, ne voulant pas qu'on pût lui reprocher d'avoir puni un philosophe, encore moins un des cyniques, pour la liberté de parler dont ces derniers font une profession particulière. Mais le gouverneur de Rome, ne pouvant souffrir davantage ses insolences, le chassa finalement de la ville, ce qui contribua beaucoup à augmenter son crédit. Quant à lui, il s'égalait à Dion, Musonius, Épictète et autres pareils philosophes qui, sous d'autres empereurs, avaient souffert pour la vertu.

Enfin, après avoir encore voyagé et assisté plusieurs fois aux jeux olympiques, s'apercevant qu'il tombait dans le mépris, parce qu'il ne disait ni ne faisait plus rien de nouveau, il publia qu'aux jeux

suivants, il se jetterait, à l'exemple d'Hercule, dans le feu, et apprendrait ainsi aux mortels à ne pas craindre la mort. En effet, les jeux suivants étant finis, il fit dresser un grand bûcher, et, la nuit, à l'heure que la lune venait de paraître, il sortit avec une troupe de cyniques, chacun une torche brûlante à la main. Là, en présence d'une foule immense de peuple, le feu ayant été mis à la pile de bois et de sarments, Pérégrin y jeta quelques grains d'encens; et puis, après avoir invoqué les démons de son père et de sa mère, il sauta au milieu des flammes et y resta consumé, martyr de l'enfer et de la vanité. Les cyniques vantaient sa constance, le sot vulgaire l'admirait, tandis que les plus sages, ou se moquaient de son extravagance, comme Lucien, ou avaient pitié de sa folie [1].

Tandis que le cynique Pérégrin se donnait la mort pour faire parler de lui, un autre cynique aboyait contre les chrétiens de Rome. C'était le philosophe Crescent, connu pour ses amours infâmes et son avarice, et toutefois pensionné de Marc-Aurèle. Il traitait publiquement les chrétiens d'athées et d'impies. Saint Justin le provoqua à une conférence publique, où, en la présence d'un grand nombre de témoins, il le convainquit clairement, ou d'ignorer souverainement les choses des chrétiens, ou d'être le plus méchant des hommes : d'une souveraine ignorance, si réellement il tenait les chrétiens pour tels qu'il le publiait hautement; d'une souveraine méchanceté, si, connaissant leur doctrine et leurs mystères, il osait néanmoins les diffamer et vouloir les faire passer, dans l'esprit des princes, des magistrats et du peuple, pour des hommes sans religion, sans piété, sans dieu. Cette dispute se renouvela non pas une fois ou deux, mais très-fréquemment. Si le téméraire cynique, avec son effronterie de profession, ne cessait de provoquer le saint, celui-ci ne refusait jamais de lui tenir tête; car autant de combats, autant de victoires [2].

Le saint parle de ces disputes dans sa seconde apologie [3], adressée, comme la première, aux empereurs, au sénat et au peuple romain. Il y suppose que le bruit s'en était répandu assez pour qu'il pût douter si les princes eux-mêmes n'en avaient pas eu connaissance. On le voit par les paroles suivantes : « Vous devez savoir que, lui ayant proposé plusieurs questions à ce sujet, j'ai reconnu clairement et l'ai même convaincu qu'il n'entendait rien du tout à notre religion. Et pour montrer que je dis vrai, si vous n'avez point encore eu connaissance de cette dispute, je suis prêt à la recommencer en votre présence; ce serait une action digne de la majesté impériale. Que si vous avez vu les questions que je lui ai proposées, et les réponses

[1] Lucian. *De morte Peregrini*. — [2] Euseb., l. 4, c. 16. — [3] N. 3.

qu'il y a faites, il vous est évident qu'il ne connaît rien à notre doctrine : ou bien, s'il la connaît, et que par un vil respect humain il n'ose pas confesser la vérité, à l'exemple de Socrate, c'est une chose évidente qu'il n'est point un véritable philosophe, un homme qui aime la sagesse, mais un homme qui aime la vaine gloire et qui compte pour rien cette belle sentence du même Socrate : Que nul homme ne doit être mis au-dessus de la vérité. Du reste, un cynique, à qui tout est indifférent, ne peut connaître d'autre bien que cette indifférence même. »

C'est avec cette liberté et ce généreux mépris que notre saint parlait de son adversaire, dans une requête solennelle et à une époque où il était facile à chacun, particulièrement à un philosophe, de se venger des chrétiens ; car il suffisait de les dénoncer aux magistrats, pour les exposer, sans qu'ils fussent coupables d'un autre délit, à un danger certain de la mort.

Un exemple atroce de cette cruelle injustice, arrivé tout récemment à Rome même, et pour ainsi dire sous les yeux de ces mêmes empereurs qui se piquaient tant de douceur et de clémence, donna lieu à notre saint de leur adresser cette seconde apologie. Il la commence par raconter le fait de la manière qui suit :

« Il y avait une femme dont le mari était extrêmement débauché, et elle ne l'était pas moins. Mais ayant connu les enseignements du Christ, elle ne se contenta pas de s'amender elle-même, elle voulut encore y porter son mari, en lui apprenant les maximes qu'elle avait apprises et ces feux éternels préparés à quiconque vit dans l'incontinence et d'une manière opposée à la droite raison. Mais toutes ses remontrances furent inutiles, et le mari, continuant toujours ses infâmes débauches, obligea la femme à changer de conduite à son égard. Comme elle ne croyait pas que la piété lui permît de vivre plus longtemps avec un homme qui, contre les lois de la nature et de la justice, se permettait tous les moyens pour assouvir sa passion brutale, elle résolut de s'en séparer. Toutefois, par considération pour ses parents, qui l'engagèrent à prendre patience et lui firent espérer qu'il rentrerait un jour en lui-même, elle se fit violence et attendit encore quelque temps. Cependant, son mari étant parti pour Alexandrie, elle apprit qu'il vivait dans le débordement plus que jamais. Craignant alors de participer à tant de crimes et d'impiétés, si elle demeurait encore unie avec lui par la société d'un même lit et d'une même table, elle lui envoya un acte de séparation. Si son mari eût eu un peu de raison, il se serait cru heureux lorsque sa femme, qu'il avait vue se plonger avec des valets et des mercenaires dans tous les désordres de l'ivrognerie et du crime, non-seulement

avait quitté cette vie qui déshonorait sa famille, mais l'avait exhorté lui-même à l'abandonner également ; il fit tout le contraire : pour se venger d'elle, il l'accusa d'être chrétienne.

« Alors, ô prince, elle vous présenta une requête et obtint de votre clémence qu'il lui fût permis, avant de répondre à l'accusation, de régler ses affaires domestiques. Son mari, ne pouvant plus la poursuivre, tourna sa fureur contre un nommé Ptolémée qui l'avait instruite dans la doctrine des chrétiens. Il pria un centenier de ses amis de se saisir de sa personne et de lui demander seulement s'il était chrétien. Comme Ptolémée était un homme franc, ennemi de tout déguisement et de tout mensonge, il confessa librement la vérité et fut aussitôt, par ce capitaine, mis dans une prison où il souffrit longtemps et de grandes rigueurs. Conduit enfin devant Urbicus, préfet de la ville, celui-ci ne lui fit encore que cette demande : Êtes-vous chrétien ? Fort de la pureté de sa conscience et de la sainteté du christianisme, il confessa hautement qu'il avait étudié à cette divine école de la vertu. Car quiconque nie d'être chrétien, il le fait ou parce qu'il croit cette religion mauvaise, ou parce qu'il s'en regarde soi-même comme indigne et comme trop éloigné par ses mœurs. Or, ni l'un ni l'autre n'a lieu dans un chrétien véritable.

« Urbicus ayant donc commandé de conduire Ptolémée au supplice, un certain Lucius, chrétien lui-même, indigné d'un jugement aussi déraisonnable, ne put s'empêcher de dire au préfet : Par quelle justice condamnez-vous un homme qui n'a été convaincu ni d'adultère, ni de fornication, ni d'homicide, ni de vol, ni enfin d'aucun autre crime ; un homme qui n'est coupable que pour avoir confessé le nom chrétien ? Votre jugement, ô Urbicus, déshonore et le religieux empereur, et le fils du César philosophe, et le sacré sénat. Le préfet, pour toute réponse, lui dit : Mais toi-même tu m'as l'air d'être du nombre de ces gens. L'autre ayant répondu que rien n'était plus vrai, Urbicus le fit également conduire au supplice. Lucius lui témoigna beaucoup de reconnaissance de ce que, par son moyen, il était sur le point d'être délivré de si méchants maîtres pour aller au père et monarque des cieux.

« On nous dira peut-être, ajoute le saint : Si vous avez une si grande envie d'aller à votre Dieu et à votre père, tuez-vous vous-mêmes et laissez-nous tranquilles. J'exposerai pourquoi nous ne le faisons pas, et pourquoi, quand on nous questionne, nous professons hautement notre croyance. Ce n'est pas au hasard que Dieu a fait le monde, mais pour être la demeure du genre humain ; il n'est point indifférent à nos actions : il aime ceux qui l'imitent, et hait quiconque fait le mal. Si nous nous donnions tous la mort, nous

irions contre le dessein de Dieu ; nous détruirions autant qu'il est en nous la race des hommes ; nous l'empêcherions autant qu'il est en nous de connaître les enseignements divins. Nous vivons donc et nous mourons pour rendre témoignage à la vérité, lorsqu'on nous interroge, et pour vous désabuser, s'il est possible, de vos préventions injustes.

« Si quelqu'un pensait en soi-même que si Dieu était pour nous, nous ne serions pas ainsi en butte aux méchants, je lui répondrai : Après avoir fait l'univers, Dieu commit à des anges la providence sur l'homme et sur les choses qui sont sous le ciel. Créés avec le libre arbitre, ces anges transgressèrent les ordres de leur maître, et s'asservirent le genre humain par des superstitions et cette foule de crimes que les poëtes attribuent à vos divinités. Maintenant le Père de toutes choses a envoyé son Fils, son Verbe, par lequel il a créé l'univers, le Christ, Jésus, fait homme pour sauver ceux qui croient et renverser l'empire des démons. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à voir. Partout, et dans votre ville, et dans toute la terre, les chrétiens, au nom de Jésus-Christ, crucifié sous Ponce-Pilate, chassent les démons de ceux qu'ils possèdent. Et si Dieu diffère le châtiment des anges et des hommes mauvais, c'est en vue des chrétiens, cause finale de la nature. Sans cela, vous ne pourriez, non plus que les démons, faire ce que vous faites ; mais le feu du jugement fondrait sur la terre, comme autrefois le déluge, qui n'épargna que la famille d'un seul homme, que nous appelons Noé, et vous Deucalion. Nous croyons à l'embrasement futur comme les stoïciens; mais nous ne l'attribuons pas, comme eux, à une nécessité inévitable. Nous n'attribuons pas non plus à la fatalité les actions bonnes ou mauvaises des hommes, mais à leur libre volonté. Et c'est parce que Dieu a créé dès le commencement les anges et les hommes avec le franc arbitre, qu'il les punit justement pour leurs crimes d'un feu éternel. Telle est la nature de la créature, d'être susceptible de vertu ou de vice. Elle ne mériterait jamais de louanges, si elle n'avait le pouvoir de se tourner d'un côté ou de l'autre. Aussi les législateurs et les philosophes qui ont suivi la droite raison, ont-ils distingué partout entre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. Ce qui serait absurde, si tout arrivait par un destin inévitable.

« Et qu'on ne traite pas de vaines paroles et de vaines terreurs ce que nous disons de ces feux qui tourmenteront à jamais les méchants ; car, en deux mots, s'il n'y a point d'enfer, il n'y a point de Dieu ou qu'un Dieu insensible ; il n'y a point de vertu, il n'y a point de vice ; les législateurs ont tort de punir ceux qui violent les lois justes. Mais puisqu'ils n'ont pas tort, puisque c'est le législateur suprême qui

leur apprend, par la raison ou la parole, à faire ce qu'il fait, ceux-là n'ont pas tort non plus qui s'attachent à leurs doctrines.

« Quant à leurs contradictions fréquentes, elles viennent de ce qu'ils n'ont connu qu'en partie la raison ou le Verbe, qui est le Christ, et dont la semence est innée à tout le genre humain. Socrate, le plus décidé de tous, fut accusé, comme nous, d'introduire de nouveaux démons et de ne pas croire aux dieux de la ville. Il bannissait de sa république les mauvais génies, ceux qui, au rapport des poëtes, ont commis tant de crimes ; il enseignait aux hommes à fuir Homère et les autres poëtes ; il les exhortait à la connaissance du Dieu inconnu, par la recherche de la raison ou du Verbe, lorsqu'il disait : Pour ce qui est du Père et Créateur de l'univers, il est difficile de le trouver, et, quand on l'a trouvé, il est dangereux de le manifester à tout le monde. C'est cependant ce qu'a fait notre Christ par sa puissance. Socrate n'a pu persuader à aucun de ses disciples de mourir pour ce dogme. Mais le Christ que ce philosophe a connu en partie, car il était et il est la raison ou la parole qui est dans l'univers, qui a prédit par les prophètes l'avenir, et, devenu semblable à nous, nous a enseigné ces choses ; le Christ en a persuadé non-seulement les philosophes et les gens de lettres, mais encore les artisans et les gens du peuple, qui soutiennent ces maximes jusqu'à la mort, sans pouvoir être arrêtés ni par leurs anciennes préventions, ni par les menaces des hommes : c'est qu'ils suivent non la faiblesse de la raison humaine, mais celui qui est la force du Père ineffable. Du reste, nous ne serions pas mis à mort, ni les hommes méchants ni les démons n'auraient de force contre nous, si tout homme, par là même qu'il est né, ne devait pas mourir. Aussi, quand nous sommes appelés à payer cette dette, le faisons-nous avec joie.

« Vous nous accusez de commettre en secret des crimes horribles. Mais, comme vous les commettez vous-mêmes en public, ne pourrions-nous pas, forts de votre exemple, vous soutenir hardiment que ce sont des actions vertueuses ? qu'en égorgeant des enfants, comme vous nous en accusez, nous célébrons les mystères de Saturne, où l'on rapporte que vous versez non-seulement le sang de vils animaux, mais encore le sang humain, et cela par les mains du plus illustre personnage de l'empire ? Et pour les prétendus incestes, ne pourrions-nous pas dire que nous suivons l'exemple de votre Jupiter et de vos autres dieux, et que nous mettons en pratique la morale d'Épicure et des poëtes ? Tout au contraire, si nous sommes persécutés, c'est précisément parce que nous disons qu'il faut fuir de pareilles maximes, ainsi que ceux qui les réduisent en œuvres. Mais rien de tout cela ne nous ébranle, sachant que nous avons pour

témoin de nos pensées et de nos actions le Dieu juste et ineffable.

« Pour moi, ayant reconnu que c'étaient les mauvais génies qui avaient jeté cet odieux sur les divins enseignements des chrétiens, j'ai ri et des calomnies et de la multitude qui les répète. Tous mes efforts, tous mes vœux furent de devenir chrétien ; non pas que les doctrines de Platon, que j'avais étudiées, soient éloignées du Christ, mais parce qu'elles ne sont pas tout à fait d'accord avec elles-mêmes, non plus que celles des autres, comme les stoïciens, les poëtes et les historiens. Car chacun, suivant sa portion de la raison divine qui est répandue telle qu'une semence, voyant ce qui en était né avec lui, l'exprimait éloquemment. Mais lorsque, dans des questions plus hautes, ils avancent des choses contraires aux précédentes, ils montrent qu'ils n'avaient pas une science complète. En un mot, tout ce qu'ils ont dit de bon les uns et les autres, est à nous chrétiens, qui, avec le Dieu ineffable, adorons sa raison ou sa parole, dont tous les écrivains ont eu en eux quelque semence capable de leur faire entrevoir la vérité, mais qui, depuis, s'est fait homme pour guérir tous nos maux en les partageant [1]. »

Ainsi le philosophe chrétien parlait-il aux empereurs philosophes et au sénat de Rome païenne. Rien ne se peut de plus beau, de plus élevé et en même temps de plus net. C'est la vraie intelligence de la philosophie et de la raison humaine.

« Nous vous prions, conclut-il, que cette requête soit rendue publique, après que vous l'aurez apostillée comme il vous plaira, afin que les autres connaissent ce que nous sommes, et que nous puissions être délivrés de ces faux soupçons qui nous exposent au supplice. Car il est dans la nature des hommes de connaître ce qui est honnête ou honteux, et on ne sait pas que nous condamnons ces infamies que l'on nous impute, et que c'est pour cela que nous avons renoncé aux dieux qui ont commis ces crimes et qui en exigent de semblables. Si vous l'ordonnez ainsi, nous exposerons nos maximes à tout le monde, afin qu'ils se convertissent s'il est possible. C'est le seul motif que nous nous sommes proposé dans cet écrit. Notre doctrine, si l'on en juge sainement, n'est point honteuse, mais au-dessus de toute philosophie humaine. Du moins elle vaut mieux que tous les écrits des épicuriens, que tant de poésies infâmes, que tant de pièces impudiques qui se représentent et se lisent avec une entière liberté. » On voit par cette seconde apologie, ainsi que par la première, que ces empereurs philosophes permettaient les écrits qui

[1] S. Justin., *Apolog.*, édit. de Dom Maran. Voir encore Dom Lenoury, *Apparat. ad Biblioth. PP.*, t. 1.

pouvaient corrompre les peuples et renverser les empires; mais qu'ils défendaient ceux qui pouvaient sauver le monde, comme les écrits des chrétiens.

Justin disait, dans cette même requête, au philosophe Marc-Aurèle, qu'il s'attendait, de jour en jour, d'après les manœuvres des philosophes, particulièrement de Crescent le Cynique, à être attaché à un poteau pour être brûlé vif ou dévoré par les bêtes [1]. Ce que le saint avait prévu ne tarda point à s'accomplir. Tatien, son disciple, atteste que sa mort fut, en effet, l'ouvrage de ces philosophes de nom, particulièrement de Crescent, irrités les uns et les autres de ce que Justin leur reprochait sans crainte leur fourberie, leur avarice et la corruption de leurs mœurs [2].

Dans les actes de son martyre, qui sont venus jusques à nous et portent tous les caractères de la sincérité, nous voyons que Justin et quelques autres qui étaient avec lui, ayant été arrêtés, furent conduits devant le préfet de Rome, nommé Rustique. Il les exhorta d'abord à obéir aux dieux et aux édits de l'empereur. Le saint répondit : Quiconque obéit aux préceptes de notre Sauveur Jésus-Christ, ne pourra jamais être ni blâmé ni condamné. Le préfet lui ayant demandé à quel genre d'étude il s'était appliqué, le saint lui dit : J'ai essayé de toutes sortes de doctrines, et enfin je me suis appliqué à celle des chrétiens, quoiqu'elle ne plaise point à ceux qui se laissent tromper à des opinions fausses. — Quoi! misérable, reprit Rustique, tu te plais à une pareille science? — Oui sans doute, répliqua Justin, parce qu'elle me fait marcher avec les chrétiens dans une doctrine droite et pure. — Quelle est cette doctrine ? — La doctrine véritable que nous professons est de croire un seul Dieu, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et de confesser le Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, prédit par les prophètes, qui viendra juger le genre humain, qui a publié le salut, et qui instruit ceux qui sont véritablement ses disciples. Pour moi, n'étant qu'un homme, je suis incapable de dire quelque chose de grand de sa divinité infinie. Cela n'appartient qu'aux prophètes qui, inspirés de Dieu, ont prédit plusieurs siècles d'avance que son Fils viendrait dans le monde. Le préfet lui demanda ensuite dans quel lieu s'assemblaient les chrétiens. Justin répondit : Chacun s'assemble où il veut et où il peut. Et pensez-vous que nous ayons accoutumé de nous réunir tous dans un même lieu ? Il n'en est pas ainsi : le Dieu des chrétiens n'est pas renfermé dans un lieu particulier, mais, invisible, il remplit le ciel et la terre; les fidèles l'adorent partout, partout ils célèbrent sa gloire. Mais, insista le

[1] N. 3. — [2] Tatien, *Oratio cont a gentes*, n. 19.

préfet, je veux que tu me dises en quel lieu vous vous assemblez, et où toi-même tu as ton école. Quant à moi, répondit le saint, j'ai demeuré jusqu'à présent vers les bains de Timiotine, auprès de la maison d'un nommé Martin. C'est pour la seconde fois que je suis venu à Rome, et je ne connais point d'autre lieu. Que si quelqu'un a voulu venir me trouver, je lui ai communiqué la doctrine de la vérité. Tu es donc chrétien, conclut Rustique. Assurément, répondit Justin, je suis chrétien.

Le préfet, se tournant alors vers les compagnons du saint martyr, demanda d'abord à Chariton : Es-tu chrétien? Il répondit : Oui, je suis chrétien, par la grâce de Dieu. Interrogée après lui, une femme nommé Charitaine fit la même réponse. Et toi, qui es-tu ? continua le préfet en s'adressant à Évelpiste ? Je suis esclave de l'empereur, dit celui-ci, mais, comme chrétien, rendu à la liberté véritable par le Christ lui-même, et, par sa grâce, devenu participant des mêmes espérances que ceux que vous voyez. Hiérax, interrogé après Évelpiste, s'il était chrétien aussi : Certainement, dit-il, je suis chrétien, puisque je sers et adore le même Dieu. Mais, répliqua le préfet, est-ce Justin peut-être qui vous a rendus tous chrétiens ? J'ai été chrétien, dit Hiérax, et je le serai encore. Et moi aussi, dit Péon en se tenant debout, je suis chrétien. Et qui t'apprit à l'être ? demanda Rustique. Mes parents, repartit Péon, m'ont appris à confesser ce saint nom. Évelpiste, reprenant la parole : Pour moi, dit-il, j'ai toujours écouté avec grand plaisir les instructions de Justin ; c'est néanmoins de mes parents, que j'ai appris à être chrétien. Interrogé où étaient ses parents, il dit qu'ils étaient en Cappadoce. Hiérax, également questionné là-dessus, répondit : Notre véritable père est Jésus-Christ, et notre véritable mère, la foi par laquelle nous croyons en lui. Quant aux parents que j'avais sur la terre, ils sont morts ; pour moi, j'ai été conduit ici de Lycaonie, en Phrygie. Le préfet demanda finalement à Libérien ce qu'il disait, s'il était aussi chrétien et impie contre les dieux. Oui, répondit le martyr, moi aussi je suis chrétien, puisque je sers et adore le seul vrai Dieu.

Alors le préfet, s'adressant à Justin : Écoute, lui dit-il, toi qui passes pour éloquent et qui crois avoir la vraie science ; quand tu seras déchiré de coups de fouet depuis la tête jusqu'aux pieds, crois-tu que tu monteras au ciel ? Oui, dit Justin, si je souffre ce que vous dites, j'espère recevoir ce qu'ont déjà ceux qui ont gardé les préceptes de Jésus-Christ. Tu imagines donc, continua le préfet, que tu monteras au ciel pour recevoir quelque récompense ? Je ne l'imagine pas dit Justin, je le sais, et j'en suis si assuré que je n'en ai aucun doute. Venons au principal, conclut Rustique : assemblez-vous,

et tous de concert sacrifiez aux dieux. Nul homme de bon sens, reprit Justin, ne quitte la piété pour se jeter dans l'impiété et dans l'erreur. Si vous ne voulez point obéir à nos ordres, répliqua le préfet, vous serez tourmentés sans miséricorde. Eh ! ce que nous désirons le plus, répondit Justin, est de souffrir des tourments pour Notre-Seigneur Jésus-Christ ; car c'est ce qui nous donnera de la confiance devant son tribunal terrible, où tout le monde doit comparaître. Les autres martyrs en dirent autant, et ajoutèrent : Faites vite ce que vous voudrez, car nous sommes chrétiens et ne sacrifions point aux idoles.

Le préfet, ayant ouï ces paroles, prononça la sentence en ces termes : Que ceux qui n'ont pas voulu sacrifier aux dieux, ni obéir à l'édit de l'empereur, soient fouettés et puis menés à la mort, comme le prescrivent les lois. Ainsi donc les saints martyrs, louant Dieu, furent conduits au lieu du supplice, et, après avoir enduré la flagellation, décapités d'un coup de hache. Leurs corps furent enlevés secrètement par quelques fidèles et enterrés dans un lieu convenable [1].

Telle fut la fin de saint Justin, qui mérite à bon droit, comme une prérogative spéciale, le titre de martyr ou de témoin ; car il rendit témoignage aux vérités de la foi, non-seulement par son sang, ce qui lui est commun avec beaucoup d'autres, mais encore par ses paroles, par ses écrits, et en la défendant vaillamment contre les calomnies des gentils, des Juifs et des hérétiques. Aussi Tertullien, dans son livre contre les valentiniens [2], faisant le dénombrement des hommes illustres par leur sainteté et leur doctrine, qui avaient combattu les hérétiques avant lui, célèbre en premier lieu *Justin, philosophe et martyr*. Eusèbe [3] l'élève au-dessus de tous ceux qui fleurirent au temps de l'empereur Antonin, et, avec Tatien [4], l'appelle un homme très-digne de l'admiration de tout le monde. A leur exemple, les autres écrivains ecclésiastiques célèbrent comme à l'envi sa sainteté, sa doctrine et son zèle.

Outre les deux apologies, *le Dialogue avec Tryphon, l'Exhortation aux gentils*, dont nous avons parlé plus en détail, nous avons encore de saint Justin le livre *de la Monarchie ou de l'unité de Dieu*, du moins la seconde partie. Il y dit que l'idolâtrie ne s'introduisit dans le monde que par l'oubli de la croyance catholique ou universelle ; ensuite il prouve, par le témoignage des poëtes, qu'il n'est qu'un seul Dieu véritable et que les autres n'étaient pas des dieux. Il avait encore composé d'autres ouvrages, dont il ne nous reste que des frag-

[1] Ruinart, et *Acta sanctorum*, 1 *junii*. — [2] C. 6. — [3] L. 4, c. 11. — [4] *Orat.* etc., n. 16.

ments ou même que les titres, dans Eusèbe ; ce sont : un livre contre toutes les hérésies, un autre contre Marcion, un de l'âme et un intitulé *le Psalmiste*. On lui attribue de plus divers autres traités, spécialement un de la résurrection, si toutefois il ne faisait pas partie de l'ouvrage contre Marcion, et un sur l'œuvre des six jours. Encore qu'Eusèbe n'en fasse pas mention expresse, ils peuvent néanmoins avoir fait partie de ces nombreux ouvrages du saint martyr, qui, suivant le témoignage du même Eusèbe, étaient alors entre les mains d'un grand nombre de personnes.

Le plus célèbre entre les disciples du saint martyr fut Tatien, Assyrien de naissance [1], philosophe de profession, ensuite, sous la direction de Justin, chrétien excellent, et finalement, après la mort du saint, hérétique et chef de la secte impie des encratites. Tout ce que nous savons de sa vie jusqu'au moment où il se sépara de l'Église, nous l'apprenons de son Discours contre les Hellènes, le seul de ses nombreux ouvrages qui nous soit resté. Il eut d'abord un ardent désir, non-seulement pour apprendre les diverses sciences, mais encore pour connaître les différentes lois et mœurs des peuples, en particulier leurs religions, leurs cérémonies solennelles et leurs mystères secrets. Non content de puiser ces connaissances dans la lecture des philosophes, des orateurs, des historiens et des poëtes, il entreprit encore de longs voyages, alla en divers pays et se fit initier aux mystères de différents cultes [2]. Ayant trouvé partout la même dissolution de mœurs, la même extravagance dans les opinions sur les choses divines, et les abominations dans le culte des dieux, entre autres les sacrifices humains à Rome, il commença à rentrer en lui-même, à réfléchir mieux et à chercher s'il n'y aurait pas une autre voie pour arriver à la connaissance de la vérité.

La Providence lui découvrit ce nouveau sentier en faisant tomber entre ses mains certains livres que les Hellènes tenaient ponr barbares, mais qui étaient sans comparaison, et plus anciens et plus divins que toutes leurs sciences et toutes leurs prétendues divinités. S'en étant rendu la lecture familière, il fut persuadé pleinement, à cause que le style y était sans artifice, mais simple et naturel ; que la création du monde s'y explique d'une manière facile à comprendre ; que l'on y trouve beaucoup de prédictions accomplies, des préceptes admirables, et enfin le monarque unique et souverain de toutes choses. Par le moyen de cette lecture et de ces réflexions sages, Dieu lui ouvrit les yeux et lui fit comprendre clairement combien, d'une part, étaient abominables les superstitions idolâtriques des

[1] *Orat. cont. gent.* n. ultim. — [2] *Ibid.*, n. 29, 35.

Grecs, qui asservissaient les hommes à autant de tyrans qu'ils adoraient de faux dieux à la place du Dieu véritable ; de l'autre, combien était digne d'amour et de respect la religion des barbares, c'est-à-dire des chrétiens, qui, délivrant les hommes de la tyrannie de tant d'usurpateurs cruels, les réconciliait à leur vrai et légitime Seigneur.

Enfin, après avoir voyagé beaucoup et observé tout avec attention, Tatien vint à Rome, où il rencontra de nouveaux motifs pour abandonner l'idolâtrie dans cette foule de statues qu'on y avait transportées de la Grèce, et dont il remarqua qu'un grand nombre étaient consacrées, comme à autant de divinités, à des personnes célèbres uniquement par leurs dissolutions et toute sorte d'infamies.

Il est vraisemblable que Dieu se servit de saint Justin pour effectuer sa conversion. Il est certain du moins qu'il se joignit dès lors au saint martyr pour défendre la religion contre les calomnies des philosophes, et spécialement de Crescent. Aussi eut-il part lui-même à leurs persécutions, et le cynique lui dressa des embûches comme à Justin. Mais, par un secret jugement de Dieu, il n'eut pas le bonheur de mourir pour Jésus-Christ, encore que, à en juger d'après ses paroles, il fût disposé au martyre. Je ne veux pas régner, dit-il ; je ne pense point à m'enrichir : je repousse les honneurs du commandement, je hais la fornication, je ne mettrai point en mer, par motif d'avarice, je n'aspire point aux couronnes des athlètes, je suis exempt de la manie de la gloire, je méprise la mort, je suis supérieur à toute espèce de maladie, la tristesse ne me consume pas l'âme. Si je suis esclave, je supporte patiemment la servitude ; si je suis libre, je ne me vante pas de ma liberté [1]. L'empereur m'ordonne-t-il de payer le tribut ? je suis prêt. Le maître veut-il que je le serve ? je reconnais mon devoir. L'homme veut être honoré humainement : Dieu seul doit être craint. Si quelqu'un me commandait de le renier, seulement alors je n'obéirai point, je mourrai plutôt pour n'être ni menteur, ni ingrat [2]. Bien qu'Épicure, contempteur de tous les dieux, assiste à leurs fêtes et à leurs sacrifices un flambeau à la main, pour moi, je ne cacherai ni aux princes, ni aux magistrats mes sentiments touchant le vrai Dieu et son souverain domaine sur tout l'univers. Pourquoi vouloir me persuader de dissimuler ma profession ? Et toi, qui te vantes de ne pas craindre la mort, pourquoi m'engager à la fuir par des moyens honteux ? Je n'aurai point cette lâcheté [3].

Rien n'était plus périlleux à cette époque, pour un chrétien, que d'irriter les philosophes ; car ils pouvaient tout à la cour d'un prince

[1] N. 11. — [2] N. 4. — [3] N. 27.

qui s'appliquait non moins à la philosophie qu'au gouvernement du monde, et s'honorait autant du titre de philosophe que de celui d'Auguste. C'était donc une preuve de vrai courage que cette liberté avec laquelle Tatien, dans tout ce discours, démontre, d'une part, la vanité de leurs opinions, l'impiété de leurs dogmes, la bassesse de leur conduite, le ridicule de leurs manières et de leur costume. « Qu'est-ce que vos philosophes, dit-il, ont de si merveilleux et de si grand ? Ils découvrent négligemment une de leurs épaules, se font venir de grands cheveux, une longue barbe, et portent des ongles comme des griffes de bêtes. Ils publient qu'ils n'ont besoin de personne. Cependant il leur faut un corroyeur pour leur besace, un tailleur pour leur habit, un tourneur pour leur bâton, des gens riches et un bon cuisinier pour leur gourmandise. Toi, cynique, pareil à l'animal auquel tu dois ton nom, tu aboies effrontément devant tout le monde, comme si tu n'avais besoin de rien. Cependant, si l'on manque de te donner, tu te venges toi-même, tu charges d'injures les riches et fais de la philosophie un métier. Te déclares-tu partisan de Platon ? aussitôt un sophiste épicurien te résiste en face. Veux-tu suivre Aristote? tu seras en butte aux invectives du disciple de Démocrite. Pythagore, héritier de la doctrine de Phérécyde, assure qu'il a été Euphorbe; mais Aristote combat l'immortalité de l'âme. Et toutefois, divisés ainsi entre vous par tant d'opinions contradictoires, vous osez nous attaquer, nous qui n'avons pour ainsi dire qu'un esprit et qu'une langue. Tel, parmi vous, prétend que Dieu est un corps, moi, je crois qu'il est incorporel ; tel, que l'univers est indissoluble, moi, qu'il se dissoudra un jour ; tel, que l'incendie de l'univers arrivera plusieurs fois, moi, qu'il n'arrivera qu'une seule ; tel, que les juges des âmes sont Minos et Rhadamanthe, moi, que c'est Dieu même ; tel que l'âme seule est douée d'immortalité, moi, que le corps même y aura part. En quoi donc, ô Hellènes ! vous faisons-nous tort ? Pourquoi, nous qui suivons la raison de Dieu, nous haïssez-vous comme les plus scélérats des hommes ? Nous ne sommes pas des anthropophages : ce que vous répandez à ce sujet contre nous sont des calomnies : c'est chez vous, ce sont vos dieux qui, à l'exemple de Saturne, font de pareils repas [1]. »

A cette vigueur d'esprit et de caractère, Tatien joignait une vaste érudition. Il démontre parfaitement l'antiquité de notre doctrine. Moïse et Homère sont les plus anciens auteurs, l'un chez les barbares, l'autre chez les Hellènes. Or, de plusieurs écrivains grecs qui avaient cherché le temps d'Homère, celui qui le faisait le plus ancien, le met-

[1] N. 25.

tait avant la descente des Héraclides, dans les quatre-vingts ans après la guerre de Troie. Or, Moïse est plus ancien, non pas que la prise, mais que la fondation même de Troie. Tatien le prouve par les auteurs chaldéens, phéniciens et égyptiens. Bérose, Chaldéen, parlait de la guerre que Nabuchodonosor fit en Judée ; par où l'on voyait le temps des histoires des Juifs. Trois historiens phéniciens, Théodote, Hypsicrate et Moch, faisaient mention d'Hiram et de Salomon, et les mettaient près du temps de la guerre de Troie. Or, on sait combien Salomon est postérieur à Moïse. Enfin Ptolémée de Mendès, en Égypte, plaçait la sortie des Juifs sous la conduite de Moïse, au temps du roi Amosis, qui se rapportait à celui d'Inachus, depuis lequel il y a vingt générations jusqu'à la guerre de Troie, c'est-à-dire quatre cents ans, ce qu'il prouve encore par la suite des rois d'Athènes et de Macédoine. Il montre que Moïse est plus ancien que les auteurs grecs antérieurs à Homère, desquels il reste quelque souvenir ; plus ancien même que les héros et les dieux. Il faut donc plutôt croire, conclut-il, celui qui l'emporte par l'ancienneté, que des sophistes grecs qui, après avoir puisé à cette source, ont altéré les dogmes, soit parce qu'ils les comprenaient mal, soit parce qu'ils voulaient y mêler du leur. Il termine l'ouvrage en ces mots : « Voilà, ô Hellènes ! ce que j'ai écrit pour vous, moi, Tatien, sectateur de la philosophie des barbares, né en Assyrie, instruit d'abord de votre doctrine, ensuite de celle dont je fais profession. Je connais maintenant qui est Dieu et quel est son ouvrage ; et je me présente devant vous, pour l'examen de ces dogmes que rien ne pourra jamais arracher de mon âme [1]. »

Tels étaient les sentiments de Tatien quand il composa ce discours. Comme on n'y voit aucune des erreurs que ce malheureux écrivain adopta et répandit dans la suite ; qu'on y trouve, au contraire, leur condamnation expresse, il est à croire qu'il le composa avant de quitter l'Église et de se faire auteur de la secte des encratites. Cette secte était un rejeton de celle des valentiniens, sur lequel Tatien greffa quelques erreurs propres aux marcionites, y ajoutant en outre quelque chose du sien pour se donner la gloire de l'invention. Il supposa, avec Valentin, la matière incréée et éternelle, attribua la création de l'univers au souverain Dieu, mais moyennant le ministère d'un éone inférieur, dont il voulait que fût cette parole : Que la lumière soit faite : expression, suivant lui, non de commandement, mais de désir et de prière, pour qu'elle fût créée. Il nia pareillement, avec Valentin, la résurrection des morts ; jugea la chair humaine in-

[1] N. 42.

digne d'être prise par le Fils de Dieu, et dépouilla l'homme du libre arbitre, voulant qu'il fût naturellement bon et spirituel, ou bien, par nécessité, charnel et méchant, selon que, dès l'origine, la divine semence lui avait été infuse ou non. Il rejeta finalement la loi de Moïse, comme n'étant point établie de Dieu, mais de cet éone ou Démiurge par le ministère duquel furent produites les choses visibles. Ensuite, de l'école de Marcion, Tatien apprit à condamner l'usage du mariage, à prendre en abomination les chairs des animaux et le vin, et par conséquent à le bannir des divins mystères, et à n'offrir dans le calice que de l'eau. Enfin, aux erreurs des valentiniens et de Marcion, Tatien ajouta, pour se faire un nom, la damnation éternelle d'Adam; erreur qui, avant lui, n'était venue à l'esprit de personne, et que tous les anciens Pères ont détestée unanimement comme une impiété manifeste; car c'était nier en quelque sorte que le diable eût été vaincu par Jésus-Christ, si celui que le diable avait vaincu d'abord et jeté dans les fers, n'avait pas été par Jésus-Christ rendu à la liberté [1].

On ne voit pas quel motif Tatien put avoir de désespérer du salut d'Adam, sinon sa fanatique aversion du mariage; comme si le Christ avait jugé indigne du salut celui qui, contre la défense de Dieu, fut le premier à s'approcher de la femme, laquelle, suivant ceux qui condamnaient le mariage, était l'arbre de vie duquel Dieu avait défendu à l'homme de goûter le fruit sous peine de son éternelle malédiction. Par suite de cette aversion du mariage et de leur profession de continence, ses disciples furent nommés encratites, c'est-à-dire continents.

De toutes ces erreurs, nen-seulement on n'aperçoit pas de vestige dans le discours de Tatien, mais elles y sont pour la plupart condamnées expressément. Il nie que la matière fût, comme Dieu, sans commencement, et enseigne qu'elle a été créée non par d'autres que le souverain Dieu lui-même qui a fait l'univers [2]. Il confesse et démontre contre les gentils la résurrection des corps, et dit entre autres choses : « Bien que ma chair livrée aux flammes se résolve en une subtile vapeur, cette vapeur si subtile sera conservée dans le vaste sein du monde. Encore que je sois noyé dans les fleuves, englouti dans la mer, dévoré par les bêtes, je n'en serai pas moins recueilli dans les trésors du Seigneur. L'athée ne voit pas ce qui est déposé dans ces trésors divins; mais Dieu, au jour qu'il lui plaira, rétablira cette substance, visible à lui seul, dans son premier état [3]. »

[1] Iren., l. 3, c. 23. Clem. Alex., *Strom.*, l. 3. — [2] *Orat. adv. gent.*, n. 5. — [3] *Ibid.*, n. 6.

Il ne rougit point de prêcher un Dieu né dans une forme humaine. Il enseigne que les anges et les hommes ont été créés de Dieu avec le libre arbitre, afin que l'impie, devenu tel par choix, soit puni justement, et que le juste mérite la louange pour ses bonnes œuvres. La prescience divine n'empêche point la liberté, et l'origine ou la première cause du mal ne vient que du libre arbitre. « Nous n'avons pas été créés, dit-il, pour mourir, mais notre libre volonté nous a perdus; nous étions libres, et nous sommes devenus esclaves. Rien de mauvais n'a été fait par Dieu : c'est nous-mêmes qui avons produit l'iniquité; mais comme nous lui avons donné naissance, nous pouvons aussi la répudier [1]. » Quoiqu'il se moque des mariages des dieux, il ne les condamne pas dans les hommes; et s'il loue spécialement les vierges, il dit néanmoins que toute espèce de personnes était admise à professer notre philosophie, et qu'on en bannissait seulement le libertinage et l'impudicité. Finalement, il avait encore gravés dans l'esprit, non-seulement les instructions de saint Justin, qu'il appelle un homme digne d'admiration, mais encore ces sentiments de piété qui s'étaient réveillés en lui lorsqu'il admirait, dans les livres saints, l'explication si intelligible de la création du monde, et la monarchie ou souveraineté unique du monde ; deux points que les hérétiques de ces temps attaquaient avec le plus d'ardeur.

Mais quoique Tatien fût encore dans l'Église lorsqu'il écrivit son discours, il ne tarda guère de s'en séparer. Ce qui l'y poussa ne fut autre chose que la bonne opinion qu'il avait de lui-même et de ses talents, l'ambition de se faire un nom, de s'arroger l'autorité suprême sur un certain nombre de partisans, au lieu de rester humblement soumis à la divine autorité de l'Église [2]. Il donna naissance à sa secte impie dans la Mésopotamie, d'où elle se répandit beaucoup en Orient et en différentes provinces de l'Asie, surtout depuis qu'elle eut été renforcée par un certain Sévère, de qui ces hérétiques, outre les noms d'encratites, de tatianistes et plusieurs autres, reçurent encore celui de sévériens. Sévère paraît avoir fait, comme il arrive aisément dans les sectes hérétiques, quelque changement à la doctrine de son maître ; car celui-ci est accusé d'avoir rejeté la loi de Moïse, et nous savons de Sévère et des sévériens qu'ils admettaient la loi et les prophètes avec les Évangiles. L'on assure que Tatien eut la témérité de corriger le style des épîtres de saint Paul, et d'y mettre plus d'élégance; les sévériens, chargeant de malédictions le même apôtre, rejetaient tout à fait ses épîtres; et c'est peut-être par haine pour lui qu'ils rejetèrent encore les Actes des apô-

[1] *Orat. adv. gent.*, n. 21, 7, 11. — [2] Iren., l. 1, c. 28.

tres, parce qu'il y est parlé de ses actions glorieuses et héroïques [1].

De la même école de Tatien et de la même secte des encratites a pu sortir encore ce Cassien qui, vers la fin de ce siècle, affermit grandement l'hérésie des docètes, ou de ceux qui niaient la réalité de la chair humaine dans la personne de Jésus-Christ. Pour ce qui est du mariage, il s'accordait avec Tatien à le détester autant que l'adultère [2] : mais il paraît s'être écarté des sentiers de son maître, en préférant le système de Marcion touchant la création du monde et la nature humaine du Christ ; au lieu que l'autre se tenait plus aux principes de Valentin. Toutefois, Tatien lui-même a été inculpé de la même erreur, c'est-à-dire de ne reconnaître dans le Christ qu'un pur fantôme ou une apparence de chair humaine. Ce qui a pu donner lieu de le juger coupable de cette folle impiété, c'est son *Harmonie évangélique*, le plus fameux de ses ouvrages après le Discours contre les Grecs. Comme il y retranchait les généalogies du Christ, et tout ce qui démontre que le Seigneur est né de la race de David selon la chair, on peut croire avec quelque fondement qu'il était infecté de l'erreur des marcionites, lesquels réduisaient le mystère de l'Incarnation à une simple apparence. Mais les disciples de Valentin n'admettaient pas plus que les marcionites, que le corps du Rédempteur descendît de la race de David, puisque, selon eux, il était descendu immédiatement du ciel, avait passé par le sein de Marie, comme par un canal, sans rien prendre d'elle. Cet ouvrage de Tatien eut une grande vogue : non-seulement les encratites et les docètes s'en servaient, comme favorable à leurs erreurs, mais encore beaucoup de catholiques, qui, dans leur simplicité, ne s'apercevant pas de la fraude, étaient bien aises d'avoir, dans un seul livre et arrangée avec méthode, toute la série des actions du Rédempteur, racontée sans cet ordre dans les quatre livres de l'Évangile. Au cinquième siècle, Théodoret, évêque de Cyr, découvrit plus de deux cents exemplaires de cet ouvrage en diverses églises de son diocèse. Il les ôta et mit les quatre évangélistes à leur place. On a cru longtemps que cet ouvrage était perdu ; mais le savant Assemani en découvrit dans l'Orient une traduction arabe, qu'il apporta à Rome. Tatien avait encore fait beaucoup d'autres écrits, soit avant, soit après sa chute ; aucun ne nous est parvenu.

On donna divers noms aux partisans de son hérésie. Outre ceux de tatianistes, d'encratites et de sévériens, ils furent appelés hydroparastates et aquariens, à cause de leur aversion pour le vin et parce

[1] Epiph., *Hæres.*, 46. Euseb., l. 4, c. 20. — [2] Clem. Alex., *Strom.*, l. 3. — [3] Theodoret., *Hæres. fabul.*, l. 1, c. 20.

qu'ils n'offraient que de l'eau dans les saints mystères. Ils furent encore nommés apotactictes ou *renonçants*, parce que, non contents de s'abstenir du mariage, ils prétendaient, de plus, renoncer à tous les biens de la terre, et passaient jusqu'à condamner comme des personnes incapables de salut ceux qui possédaient quelque chose ou qui étaient mariés. Ils les rejetaient de leur communion comme des gens immondes, et se donnaient à eux-mêmes le nom de cathares ou de purs : titre que, peu après, les novatiens s'attribuèrent avec une égale arrogance et se rendirent propre. Par le même motif, ils s'appelèrent encore *apostoliques*, comme imitant la vie des apôtres ; enfin, comme quelques-uns d'entre eux, pour marquer une vie plus pauvre et plus austère, se couvraient d'un sac, on les trouve nommés quelquefois saccophores ou porte-sacs. Mais avec toute cette apparence de rigueur et d'austérité, leur conduite ne laissa pas que d'être suspecte à quelques personnes, à cause de leur trop grande familiarité avec les femmes, qu'ils attiraient par toute espèce de moyens à leur secte, les menant avec eux dans les voyages, vivant avec elles en commun et se servant de leur ministère. Si une pareille intimité n'est pas sans suspicion ni sans danger pour des personnes d'une vraie et solide piété, combien plus pour celles qui n'en ont qu'un fantôme [1].

Tels que la conduite et le sort de Tatien, tels furent la conduite et le sort de Bardesane. Comme Tatien, il se montra catholique pendant quelques années, et se servit, non moins que lui, de son immense érudition pour défendre la religion contre les gentils et contre les hérétiques de son temps. Comme Tatien souffrit avec saint Justin les persécutions de Crescent, philosophe cynique, de même Bardesane résista courageusement aux persuasions d'Apollonius, philosophe stoïcien et précepteur de Marc-Aurele. Comme Tatien, Bardesane apostasia la foi et se sépara de l'Église ; enfin, l'un ne fut pas moins que l'autre chef d'une nouvelle secte de perdition.

Il était Syrien de nation et originaire d'Édesse, en Mésopotamie, où il était en grande faveur auprès d'Abgare, prince très-saint, comme l'appelle saint Épiphane, et qui abolit, dans l'Osroëne, la coutume des prêtres de Cybèle de se faire eunuques, en ordonnant de couper les mains à ceux qui commettraient ce crime contre eux-mêmes. Comme les hérésies se multipliaient chaque jour dans la Mésopotamie, Bardesane, qui était très-éloquent dans sa langue naturelle, plein de feu et de vivacité dans la controverse, écrivit un grand nombre de dialogues et une infinité d'autres opuscules contre

[1] Epiph., *Hæres.*, 47. Voir dans Tillemont et Orsi, l. 4.

Marcion et les autres chefs ou défenseurs des sectes hérétiques. Comme il joignait à l'éloquence et à l'érudition un grand zèle pour défendre la foi, il eut une multitude considérable de disciples, qui traduisirent ses œuvres du syriaque en grec. De la force et de la beauté qu'elles conservaient dans une langue étrangère, saint Jérôme conclut la vigueur et la grâce qu'elles devaient avoir dans leur langue originale. Le plus célèbre de tous ses livres était son dialogue *du Destin*, contre l'astrologie judiciaire, adressé à un certain Antonin, qu'Eusèbe semble avoir cru l'empereur Marc-Aurèle-Antonin.

Dans un fragment considérable de cet ouvrage, Bardesane, voulant montrer que les mœurs différentes des hommes ne provenaient point de la nature ni de la nécessité que leur imposaient les astres, cite l'exemple des chrétiens, qui, bien que nés en des climats divers et souvent sous les mêmes constellations que beaucoup de barbares, suivaient néanmoins partout les mêmes lois, différentes en grande partie de celles de toutes les autres nations. « Que dirons-nous, dit-il, de la secte des chrétiens dont nous sommes; multitude si nombreuse, répandue en tant de climats différents, et qui cependant, chez tous les peuples et dans tous les pays, est appelée d'un seul et même nom? Les chrétiens de Parthie n'ont pas plusieurs femmes, quoiqu'ils soient Parthes; ceux de Médie ne jettent pas leurs morts aux chiens; ceux de Perse n'épousent point leurs filles, quoiqu'ils soient Perses; ceux qui sont chez les Bactriens et les Gaulois ne corrompent point les mariages; ceux qui sont en Égypte n'adorent ni le veau Apis, ni le chien, ni le bouc, ni le chat. Quelque part qu'ils soient, ils ne cèdent point aux lois et aux coutumes qui sont mauvaises; et la constellation qui a présidé à leur naissance, ne les force pas de faire les maux que leur maître leur a défendus. Ils supportent la maladie et la pauvreté, les souffrances et ce que l'on estime infamie. Si nous pouvions tout, nous serions tout; si nous ne pouvions rien, nous ne serions point à nous, mais les instruments des autres [1]. » Il écrivit encore divers autres livres à l'occasion de la persécution qui régnait alors contre ces mêmes chrétiens. Sollicité lui-même par Apollonius, confident de Marc-Aurèle, de quitter la religion chrétienne pour plaire à son maître, il répondit avec beaucoup de sagesse et de force, lui déclarant entre autres qu'il ne craignait point la mort, ne la pouvant éviter aussi bien, lors même qu'il ne résisterait point à l'empereur [2]. Cette action le mit presque au rang des confesseurs de la foi. Mais enfin, tel qu'un navire coulé à fond par le poids même de ses précieuses marchandises, le mal-

[1] *Apud Euseb.*, *Præp. evang.*, l. 6, c. 8. — [2] Epiph., *ubi suprà*.

heureux fit un d'autant plus funeste naufrage, qu'il entraîna dans sa ruine beaucoup de personnes qui avaient en lui trop de confiance.

Il tomba d'abord dans les erreurs de Valentin ; mais en ayant reconnu l'absurdité, non-seulement il abandonna son école, mais il en combattit encore avec force la doctrine, et montra que la plupart de ses dogmes n'étaient que des fables et des inventions extravagantes. Il se flattait par conséquent d'être échappé au naufrage et rentré dans le port [1] ; mais il lui demeura quelques restes malheureux de son égarement, qui lui servirent ensuite à former un nouveau corps de doctrine et à commencer une nouvelle secte qui prit de lui son nom.

Bardesane eut un fils nommé Harmonius, qui hérita de son érudition, mais aussi de ses erreurs. Ayant été parfaitement instruit dans les sciences des Grecs, il fut le premier à composer des vers dans sa langue naturelle et à les mettre en musique. Mais, imbu comme il était des erreurs de son père et des opinions des philosophes de la Grèce touchant l'âme, ainsi que la naissance et la mort du corps, il les insinua dans ses hymnes, afin que les Syriens, charmés de la douceur du vers et de la mélodie du chant, en avalassent imprudemment le venin. Pour remédier à cet inconvénient, le célèbre saint Éphrem de Syrie composa, près de deux siècles après, d'autres hymnes sur les mêmes airs qu'Harmonius, mais pleines d'une doctrine pure et propre à inspirer une piété véritable. On ôta donc d'entre les mains des fidèles les premières hymnes infectées du venin de l'hérésie, et on leur substitua celles du saint diacre en l'honneur des saints martyrs, et leur chant rendait les solennités plus solennelles [2].

Vers la même époque naquit la secte des montanistes. L'auteur en fut Montan. Né en Phrygie, à peine eut-il embrassé le christianisme qu'il aspira aux premières dignités. N'y ayant pas réussi, il fit le prophète. Sujet à des convulsions et à des attaques d'épilepsie, il prétendit que dans ces accès il recevait l'Esprit de Dieu ou l'inspiration divine, pour donner un nouveau degré de perfection à la religion et à la morale chrétienne. Dieu, disait-il, n'a pas révélé d'abord aux hommes toutes les vérités : il a proportionné ses leçons au degré de leur capacité. Celles qu'il avait données aux patriarches n'étaient pas aussi amples que celles qu'il donna plus tard aux Juifs, et celles-ci sont moins étendues que celles qu'il a données à tous les hommes par Jésus-Christ et par ses apôtres. Ce divin maître a souvent dit à ses disciples qu'il avait encore beaucoup de choses à leur enseigner, mais qu'ils n'étaient pas encore en état de les entendre. Il

[1] Euseb., *ubi suprà*. — [2] Sozomène, l. 3, c. 16; l. 4, c. 29.

leur avait promis de leur envoyer le Saint-Esprit, et ils le reçurent en effet le jour de la Pentecôte; mais il a aussi promis un Paraclet, un consolateur, qui doit enseigner aux hommes toute vérité : C'est moi qui suis ce Paraclet et qui dois enseigner aux hommes ce qu'ils ne savent pas encore [1]. Environ un siècle après Montan, Manès annonça aussi qu'il était le Paraclet promis par Jésus-Christ; et au septième siècle, Mahomet, tout ignorant qu'il était, se servit du même artifice pour persuader qu'il était envoyé de Dieu pour établir une nouvelle religion.

Mais ces trois imposteurs sont réfutés par les passages mêmes de l'Évangile dont ils abusaient. C'est aux apôtres personnellement que Jésus-Christ avait promis d'envoyer le Paraclet, l'Esprit de vérité, qui demeurait avec eux pour toujours, et qui devait leur enseigner toutes choses [2]. Il était donc absurde d'imaginer un Paraclet différent du Saint-Esprit envoyé aux apôtres, et de prétendre que Dieu voulait encore révéler aux hommes d'autres vérités que celles qui avaient été enseignées par leur ministère.

Montan et ses premiers disciples ne changèrent rien à la foi renfermée dans le symbole; mais ils prétendirent que leur morale était beaucoup plus parfaite que celle des apôtres. Elle était en effet plus austère : 1° ils refusaient pour toujours la pénitence et la communion à tous les pécheurs qui étaient tombés dans de grands crimes, et soutenaient que ni les prêtres ni les évêques n'avaient le pouvoir de les absoudre; 2° ils imposaient à leurs sectateurs de nouveaux jeûnes et des abstinences extraordinaires, trois carêmes et deux semaines de xérophagie, pendant lesquelles ils s'abstenaient, non-seulement de viande, mais encore de tout ce qui a du jus : ils ne vivaient que d'aliments secs; 3° ils condamnaient les secondes noces comme des adultères; la parure des femmes, comme une pompe diabolique; la philosophie, les belles-lettres et les arts, comme des occupations indignes d'un chrétien; 4° ils prétendaient qu'il n'était pas permis de fuir pour éviter la persécution, ni de s'en racheter en donnant de l'argent.

Par cette affectation de morale sévère, Montan séduisit plusieurs personnes considérables par leur rang et par leur naissance, en par-

[1] Euseb., l. 5, c. 16.

[2] Et ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum, Spiritum veritatis. Joan., 14, 16 et 17.

Paracletus autem Spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia. 26.

Cùm autem venerit Paracletus, quem ego mittam vobis à Patre, Spiritum veritatis... 15, 26.

ticulier deux dames riches, nommées Priscilla et Maximilla; elles adoptèrent les visions de ce fanatique, prophétisèrent comme lui, et l'imitèrent dans ses prétendues extases. Mais la fausseté des prédictions de ces illuminés contribua bientôt à les décréditer; on les accusa aussi d'hypocrisie, d'affecter une morale austère pour mieux cacher le déréglement de leurs mœurs. On les regarda comme de vrais possédés; ils furent condamnés et excommuniés par le concile d'Hiéraple. Chassés de l'Église, ils formèrent une secte, se firent une discipline et une hiérarchie; leur chef-lieu était la petite ville de Pepuze en Phrygie, qu'ils appelaient Jérusalem; ce qui leur fit donner les noms de Pepuziens, de Phrygiens et de Cataphryges. Ils se répandirent en effet dans le reste de la Phrygie, dans la Galatie et la Lydie; ils pervertirent entièrement l'église de Thyatire; la religion catholique en fut bannie pendant près de cent douze ans. Leurs erreurs furent réfutées dès leur naissance par divers auteurs : par Miltiade, savant apologiste de la religion chrétienne; par Astérius Urbanus, prêtre catholique; par Claude Apollinaire, évêque d'Hiéraple. Ces écrivains reprochent à Montan et à ses prophétesses les accès de fureur et de démence dans lesquels ces visionnaires prétendaient prophétiser, indécence dans laquelle les vrais prophètes ne sont jamais tombés; l'emportement avec lequel ils déclamaient contre les pasteurs de l'Église, qui les avaient excommuniés; l'opposition qui se trouvait entre leur morale et leurs mœurs; leur mollesse, leur mondanité, les artifices dont ils se servaient pour extorquer de l'argent de leurs prosélytes, et autres choses de cette nature. Ces sectaires se vantaient d'avoir des martyrs de leur croyance : Astérius Urbanus leur soutint qu'ils n'en avaient jamais eu; que, parmi ceux qu'ils citaient, les uns avaient donné de l'argent pour sortir de prison, les autres avaient été condamnés pour des crimes [1].

Comme les hérésies allaient se multipliant, Dieu multiplia aussi dans son Église les défenseurs de la vérité. On y voyait alors Hégésippe, dont il a déjà été fait mention plusieurs fois; Philippe, évêque de Gortyne, dans l'île de Candie, lequel écrivit un livre très-élégant contre Marcion; Modeste, qui, plus heureusement qu'aucun autre, découvrit dans un de ses ouvrages les fraudes et les erreurs de cet hérétique; Musanus, qui écrivit un livre très-bien fait à quelques personnes qui s'étaient laissé séduire par les encratites; Rodon, qui réfuta les erreurs de Tatien, dont il avait été disciple. Mais une mention particulière est due à saint Denys, évêque de Corinthe; saint Apollinaire, évêque d'Hiéraple; saint Méliton, évêque de Sardes; Athéna-

[1] Euseb., l. 5, c. 17 et 18. Orsi, l. 4. Tillemont, Fleury, Bergier.

gore, philosophe d'Athènes ; saint Irénée, d'abord prêtre et ensuite évêque de Lyon ; et saint Théophile, évêque d'Antioche [1].

Saint Denys fut un des plus illustres prélats de ce siècle, et peut avoir succédé à saint Primus, qui était évêque de Corinthe lorsque saint Hégésippe y vint dans le cours de ses voyages. Non content de veiller sur son troupeau et d'instruire son peuple, il étendait son zèle et sa charité sur les autres provinces par les excellentes lettres qu'il écrivit à un grand nombre d'évêques. Eusèbe en compte sept auxquelles il donne le titre de catholiques ou universelles, parce qu'elles étaient adressées principalement, non point aux évêques dont elles portent le nom en tête, mais à leurs églises et aux nations entières. De peu que nous en a conservées le même auteur, on voit combien nous devons déplorer la perte d'aussi précieux monuments de l'antiquité ecclésiastique [2].

La première était écrite aux Lacédémoniens pour les instruire dans la foi orthodoxe et les exhorter à la paix et à l'union. Dans la seconde, qui s'adressait aux Athéniens, il tâchait de réveiller en eux la foi et de les engager à mener toujours une vie digne de l'Évangile. La foi des Athéniens s'était affaiblie après la mort de Publius, leur évêque, qui dans les persécutions de ces temps, avait souffert le martyre. Mais Quadrat lui ayant succédé, il avait de nouveau rassemblé les membres de cette église que la fureur des persécutions avait dispersés, et la première ardeur avait commencé à se réveiller en eux. Aussi, dans cette lettre, où il fait encore mention de saint Denys l'Aréopagite, converti par saint Paul, et qu'il atteste avoir été le premier évêque d'Athènes, le saint évêque ne paraît avoir eu d'autre but que de les engager à être à l'avenir plus fermes dans leurs saintes résolutions. La troisième était écrite aux fidèles de Nicomédie, capitale de la Bithynie : ils défendaient avec beaucoup de force et de vigeur la règles de la foi, c'est-à-dire les principaux articles du symbole des apôtres, contre l'hérésie de Marcion.

En écrivant aux Gortyniens et aux autres églises de Crète, il louait hautement la vertu de Philippe, évêque de Gortyne, et il attribue à son zèle et à sa vigueur la piété et la générosité illustres de ses ouailles, qu'il avertit en même temps de ne pas se laisser surprendre aux fourberies des hérétiques. Dans l'épître à l'église d'Amastris et à toutes les églises du Pont, il marquait d'abord qu'il avait été excité à écrire par Bachylide et Évelpiste, probablement deux prêtres ou deux évêques du pays. Ensuite, ayant parlé de Palma, leur évêque, il leur expliquait quelques passages de l'Écriture, les instruisait fort au long

[1] Euseb., l. 4, c. 25 et 28. — *Ibid.*, l. 4, c. 23.

sur le mariage et sur la virginité, et leur commandait de recevoir avec douceur tous ceux qui voulaient faire pénitence, soit qu'ils fussent tombés dans l'hérésie, soit qu'ils eussent commis quelque autre faute. Ce qui donne à conclure qu'il s'est proposé dans cette lettre de combattre la secte naisssante des montanistes, qui, comme nous avons vu, condamnaient les secondes noces et refusaient à l'Église le pouvoir d'absoudre de l'homicide, de l'adultère et de l'idolâtrie.

Dans la sixième, écrite aux fidèles de Gnosse en Crète ou Candie, saint Denys exhorte Pinyte, qui en était évêque, à considérer la faiblesse du commun des hommes, et à ne pas imposer généralement aux fidèles le joug de la virginité ou de la continence perpétuelle, comme s'il fût question d'une vertu absolument nécessaire au salut. Saint Pinyte, qui était très-éloquent et un des plus grands hommes de ce siècle, répondit à cette lettre. Après avoir témoigné beaucoup d'estime et de respect pour saint Denys et pour son épître, il le prie de donner à son peuple une nourriture plus forte et d'écrire des lettres nouvelles pour lui suggérer des maximes différentes et l'exciter à une plus haute perfection, de peur qu'accoutumés à être nourris toujours de lait, ils ne vieillissent dans l'enfance de la vie spirituelle, sans aspirer jamais à devenir des hommes parfaits. On voyait dans cette lettre de Pinyte, comme dans un tableau fidèle, la pureté de sa foi, sa sollicitude pour l'avancement de son peuple, sa grande éloquence et la lumière avec laquelle il pénétrait les choses saintes.

Un merveilleux changement se peut ici remarquer. L'île de Crète ou de Candie n'était renommée jusqu'alors que par la vie molle et voluptueuse de ses habitants. Et voilà que la virginité, la continence perpétuelle y sont devenues tellement communes, qu'un saint évêque a peur qu'on n'en veuille faire comme une obligation à tout le monde.

Quant à la lettre de saint Denys à l'église de Rome, Eusèbe a cru qu'elle appartenait plus à l'histoire ecclésiastique que les précédentes. Pour celles-ci, il ne fait qu'en indiquer sommairement les principaux objets; tandis que pour l'autre, il a cru devoir en rapporter quelques fragments, surtout pour montrer l'ancienne et louable coutume des pontifes romains de subvenir par leurs charités à toutes les églises de l'univers qui se trouvaient dans l'indigence, et aux nécessités de tous les fidéles, principalement de ceux qui étaient exilés pour la foi ou qui, pour le même motif, étaient condamnés aux travaux publics, tels que les carrières et les mines. La chaire de Saint-Pierre était occupée alors par Soter, qui avait remplacé Anicet, mort, suivant Eusèbe, la huitième année de Marc-Aurèle, après avoir tenu le siége apostolique onze ans. Après avoir loué la générosité des Romains, qui, depuis l'origine du christianisme, pratiquaient ces

œuvres de miséricorde, saint Denys ajoute : Votre bienheureux évêque Soter, non-seulement a conservé cette coutume, il l a augmentée encore, et en distribuant des aumônes plus abondantes aux indigents des provinces, et en recevant et en consolant avec une affabilité pleine d'amour, comme un père ses enfants, les frères qui de ces mêmes provinces viennent à Rome. Eusèbe témoigne, de son côté, que les libéralités universelles de l'Église romaine avaient continué jusqu'à son temps.

Saint Denys disait encore dans cette même lettre au pape Soter : Nous avons célébré aujourd'hui le saint jour de dimanche, et nous avons lu votre lettre. Nous en ferons de même dans la suite, ainsi que de celle qui nous a été écrite par Clément ; de cette manière, nous serons abondamment pourvus des plus excellentes instructions. C'est encore dans cette même épître qu'il disait aux Romains que saint Pierre et saint Paul, après avoir prêché ensemble à Corinthe, furent aussi ensemble en Italie et avaient souffert en même temps, à Rome, un glorieux martyre. Il ajoutait enfin que certains apôtres du diable avaient altéré ses autres lettres, y ôtant, y ajoutant ce qu'il fallait pour les rendre suspectes ou même favorables à leurs erreurs. Il prononce contre eux cette terrible sentence : *Malheur à vous !* et conclut qu'il ne devait pas paraître étrange qu'ils eussent essayé de corrompre les saints Évangiles, puisqu'ils croyaient de leur intérêt d'altérer des écrits d'une autorité si moindre [1]. Ce qui porta le saint évêque à faire cette plainte peut avoir été l'obligation de satisfaire le Pape, auquel on avait peut-être dénoncé ces lettres, pour n'en avoir lu que des copies altérées par les hérétiques.

Outre ces lettres catholiques ou universelles, il en écrivit encore une particulière à une sainte femme, nommée Chrysophore, pour lui donner divers avis salutaires. Nous savons enfin que le saint évêque avait fait voir dans ses écrits de quels philosophes chaque hérésie avait sucé son venin. Comme il ne paraît pas que tel ait été l'objet des lettres précédentes, il peut se faire qu'il eût publié encore d'autres ouvrages pour la défense de la foi catholique et pour l'utilité de l'Église

Le même sujet avait été traité déjà par saint Méliton, qui gouvernait l'église de Sardes en Lydie, au même temps que saint Denys gouvernait celle de Corinthe dans l'Achaïe. C'était encore un des plus illustres défenseurs que la religion eût eus dans ces siècles. Polycrate, évêque d'Éphèse, fait de lui un grand éloge en peu de mots, lorsque, écrivant au pape Victor, il le met au nombre de ces eunuques

[1] Euseb., l. 4, c. 23.

spirituels que loue Jésus-Christ, pour avoir pratiqué le célibat en vue du royaume des cieux, et ajoute que, dans toutes ses actions, il était dirigé par un instinct particulier du Saint-Esprit [1]. Ce qui est conforme au titre de prophète qui lui était donné communément par les catholiques, comme le témoigne Tertullien dans ses livres contre l'Église [2], où il ne peut s'empêcher de louer son éloquence ainsi que la beauté et la vivacité de son esprit. On croit encore que, comme prophète, il avait écrit un livre de ses prophéties. Il semble que la Providence l'avait destiné à être une image vivante des prophètes véritables, pendant que les montanistes, sous le spécieux titre de leur prophétie prétendue, troublaient la paix de l'Église et répandaient leurs nouveautés. Comme le saint, outre sa qualité de prophète, était encore un des plus illustres évêques qu'eût alors l'Église, les fidèles et les églises particulières le consultaient comme un oracle.

Sous le proconsulat de Servilius Paulus, temps auquel l'évêque Sagaris souffrit le martyre à Laodicée, il s'éleva dans cette église une grande controverse touchant la solennité de la Pâque. Méliton écrivit sur cette matière deux livres qui, peu après, donnèrent occasion à Clément d'Alexandrie de composer un ouvrage sur le même sujet. Un certain Onésime, que le saint qualifie de frère, l'ayant prié de lui dresser un catalogue exact des livres de l'Ancien Testament, avec un extrait de tous les passages qui regardent Jésus-Christ et les autres articles de notre foi, Méliton, pour le satisfaire, entreprit d'abord un long voyage. Le catalogue des livres saints n'ayant pas encore été fixé dans l'Église par un consentement tout à fait unanime et par un décret solennel, le saint se persuada qu'en allant lui-même sur les lieux où avait été le centre de la religion judaïque et où la tradition de ces choses avait pu se conserver le mieux, il pourrait en avoir des renseignements plus certains.

S'étant donc rendu dans la Palestine, il dut y consulter, non-seulement les chrétiens convertis du judaïsme, mais encore les rabbins les plus doctes et les plus renommés, et il apprit d'eux que tel était le nombre et l'ordre des livres reçus sans contestation dans toutes les synagogues, comme canoniques et divinement inspirés : Les cinq livres de Moïse : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome ; Josué, les Juges et Ruth ; les quatre livres des Rois, et les deux des Paralipomènes ; les Psaumes de David ; les Proverbes de Salomon ; l'Ecclésiaste et le Cantique des cantiques ; Job ; les prophètes Isaïe et Jérémie, les douze petits, en un livre ; Daniel et Ézéchiel ; enfin Esdras.

[1] Euseb., l. 5, c. 24. — [2] *Apud Hieron.*, *De viris illustrib.*

C'est le plus ancien catalogue des divines Écritures qui se trouve dans les auteurs ecclésiastiques; il a été suivi par différents Pères, dont quelques-uns y ajoutent seulement Esther. Mais comme dans le même temps ils ne laissent pas de citer comme livres sacrés et divins ceux que l'Église a insérés depuis dans le canon, c'est à tort que les modernes hérétiques opposent leur autorité à l'autorité de l'Église. Du voyage de Méliton en Palestine, on conclut avec raison, que l'Église ne s'étant pas encore expliquée nettement sur ce point, il crut devoir s'en rapporter à la tradition et au sentiment commun des Juifs les plus savants et les plus érudits. Or, il est certain que la synagogue ayant, dès les temps d'Esdras et de Néhémias, clos et scellé le canon qui ne contenait que les livres dénombrés par Méliton, elle n'y en admit aucun autre, quoique les Juifs eux-mêmes en reconnussent d'autres pour sacrés, divins et inspirés, mais d'une inspiration moins excellente que la première, sans pouvoir dire jamais en quoi consistait cette différence. Mais le scrupule qu'avait eu la synagogue pour ne pas altérer le nombre de vingt-deux livres reçus dans le canon, correspondant aux vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu, l'Église n'a pas cru devoir le partager, et elle a jugé plus juste et plus convenable de faire le même honneur à tous les livres qu'elle croyait vraiment inspirés de Dieu, en les rangeant dans la même classe. Elle a donc ajouté au canon de la synagogue décrit par Méliton, les livres d'Esther, de Tobie, de Judith, l'Ecclésiastique, la Sagesse, avec le premier et le second livre des Machabées. Pour en revenir à l'ouvrage entrepris par Méliton à la prière d'Onésime, il recueillit en six livres tout ce qu'il avait trouvé dans Moïse et les prophètes de plus propre à démontrer les mystères de Jésus-Christ et à confirmer la doctrine de la foi.

Outre ces six livres d'extraits, les deux sur la Pâque et celui de ses prophéties, que nous avons mentionnés déjà, le saint évêque en avait encore composé beaucoup d'autres, dont il ne nous reste pareillement que les titres, qui sont : *De la règle pour bien vivre et des Prophètes; de l'Église*; *du Dimanche*; *de la Nature de l'Homme*; *de la Formation de l'Homme*; *de l'Obéissance que les sens doivent à la foi*; *de l'Ame, du Corps et de l'Intelligence*; *du Baptême*; *de la Vérité*; *de la Génération du Christ*; *de l'Hospitalité*; un livre qu'il appelle *la Clef*; celui du diable et de l'Apocalypse de saint Jean ; un autre enfin dont il est difficile d'indiquer le sujet, car le titre peut signifier Dieu corporel, Dieu dans un corps, Dieu revêtu d'un corps [1].

Il en est qui lui ont attribué, comme d'autres à Tertullien, de

[1] Euseb., l. 5, c. 26.

croire Dieu corporel. Mais si nous avions le livre de Méliton, nous ne doutons point qu'on ne pût ramener ses paroles à un bon sens, comme plusieurs l'ont fait pour Tertullien. Nous ne pouvons nous persuader qu'un homme d'un crédit si universel, plein de l'Esprit-Saint et compté peu après sa mort parmi les plus grandes lumières de l'Asie, ait enseigné un si grossier blasphème. Le dernier de ses ouvrages fut celui qu'il composa pour la défense de la religion chrétienne, et qu'il adressa à l'empereur Marc-Aurèle ; nous en parlerons en son temps [1].

Cet empereur cependant failli périr avec toute son armée dans la Germanie. Voici comme Dion raconte l'événement. « Marc-Aurèle, ayant vaincu les Marcomans et les Jazyges, fit aux Quades une guerre rude et opiniâtre : dans cette guerre, il remporta sur ces barbares une victoire, contre son espérance, et qu'il ne dut qu'à une faveur toute particulière de Dieu ; car les Romains, s'étant trouvés dans le plus grand danger, en furent sauvés d'une manière admirable et toute divine. Ils s'étaient laissé enfermer par les ennemis dans un lieu désavantageux : se serrant les uns contre les autres, ils se défendaient avec bravoure contre les escarmouches des barbares, de sorte que ceux-ci cessèrent bientôt de les attaquer. Mais comme les Quades étaient fort supérieurs en nombre, ils se saisirent de tous les passages et ôtèrent aux Romains tous les moyens d'avoir de l'eau, espérant de surmonter, par la chaleur et la soif, ceux qu'ils ne pouvaient vaincre par les armes. Les Romains se trouvèrent alors dans une étrange extrémité, étant accablés de maladies et de blessures, abattus par l'ardeur du soleil et par la soif, sans pouvoir ni avancer ni combattre, contraints de demeurer sous les armes, exposés à une chaleur brûlante, lorsque tout d'un coup l'on vit les nuées s'assembler de toutes parts et la pluie tomber en abondance, non sans une faveur particulière de Dieu. Dès qu'il commença à pleuvoir, les Romains se mirent à lever la tête et à recevoir l'eau dans leurs bouches, ensuite à tendre leurs boucliers et leurs casques pour pouvoir boire plus aisément et abreuver aussi leurs chevaux. Les barbares vinrent sur cela les attaquer : de sorte que les Romains étaient obligés de boire et de combattre en même temps ; car ils étaient tellement altérés, qu'il y en eut qui, étant blessés, buvaient leur propre sang avec l'eau qu'ils avaient reçue dans leurs casques ; et comme ils songeaient plutôt à éteindre leur soif qu'à repousser les ennemis, ils eussent sans doute reçu un grand échec, si une grosse grêle et quantité de foudres ne fussent tombées sur les barbares. » Dion vivait au temps même de l'événement [1].

[1] Orsi, l. 4. Lenoury, *Apparat. ad Biblioth. PP.* — [2] Dion, *In Marc Aurel.*

A la suite, mais un siècle et même plusieurs après, d'autres païens, Jules Capitolin, le poëte Claudien et l'orateur Themistius, rappellent le même prodige; car ils y voient tous une intervention directe du ciel : la mémoire en a été même perpétuée sur la colonne Antonine et par des médailles. Parmi les auteurs chrétiens du temps, saint Apollinaire d'Hiéraple en fait mention, ainsi que Tertullien, et après eux, Eusèbe, saint Jérôme, Orose, Xiphilin. Chrétiens et païens sont d'accord sur la réalité du prodige : où ils se divisent, c'est pour en assigner la cause.

Les premiers l'attribuent unanimement à la prière des soldats chrétiens qui se trouvaient dans l'armée; les seconds se livrent à différentes conjectures. Suivant Dion, c'était un bruit qu'un magicien d'Égypte, nommé Armuphis, qui accompagnait l'empereur, conjura, par art magique, Mercure qui est dans l'air et d'autres démons, et en obtint une pluie. Claudien se demande : Est-ce la magie des Chaldéens qui disposa les dieux, ou bien, comme je le pense, la vertu de Marc? Jules Capitolin et Themistius en font positivement honneur aux prières de Marc-Aurèle. Et telle fut, ce semble, la tournure qu'y donnèrent plus communément les païens. Il existe une médaille qui représente d'un côté l'image de Marc-Aurèle, et sur le revers celle de Mercure tenant une coupe d'une main et le caducée de l'autre, avec cette inscription : Piété de l'empereur, et une date qui indique l'an 174.

De tous les auteurs chrétiens, l'abréviateur de Dion, Xiphilin, est celui qui donne le plus de détails. Suivant lui, il y avait dans l'armée de Marc-Aurèle une légion de soldats de Mélitine; ils adoraient tous le Christ. L'empereur ne sachant comment se tirer d'affaire, le tribun de cette légion vint lui dire que les chrétiens pouvaient tout obtenir par leurs prières, et qu'il y en avait une légion dans l'armée. Marc-Aurèle les engagea aussitôt à prier leur Dieu, qui les exauça à l'heure même, en frappant les ennemis de la foudre et en rafraîchissant les Romains par la pluie. Marc-Aurèle, étonné, loua les chrétiens par un ordre du jour, et donna à la légion le nom de Fulminante. On dit qu'il existe même une lettre de lui à ce sujet. Ainsi parle Xiphilin [1]. Mais c'est un Grec de Constantinople, qui vivait dans le onzième siècle, neuf siècles après l'événement, et qui n'indique pas sur quels auteurs il s'appuie.

Eusèbe qui, au quatrième siècle, résumait les auteurs contemporains, ne dit pas que la légion tout entière de Mélitine fût chrétienne, il fait seulement entendre que les chrétiens y étaient en grand nombre. Le nom de Fulminante se trouve dejà donné sous Trajan et

[1] Xiphilin., *In Dion.*

même sous Auguste, à la douzième légion, qui avait ses quartiers d'hiver et se recrutait dans la Cappadoce, dont Mélitine était la principale ville. Eusèbe, il est vrai, fait dire à saint Apollinaire d'Hiéraple, autre ville de la Cappadoce, et contemporain du prodige, que la légion qui l'avait obtenu par ses prières, reçut de l'empereur le nom de Fulminante, qui convenait fort bien à la chose. Cependant, comme il ne cite pas les propres paroles du saint, on n'est pas sûr qu'il ait bien rendu sa pensée ; d'autant plus que dans ce même endroit il appelle, par inadvertance, Marc-Aurèle le frère d'Antonin, et qu'il ajoute à la fin de tout son récit : Au reste, chacun en croira ce qu'il voudra [1].

Tertullien, cité par le même Eusèbe, et contemporain de l'événement, en parle jusqu'à deux fois dans ses écrits. Il en appelle même à la lettre de l'empereur dans son Apologétique. « Qu'on lise les lettres où ce prince, dont le témoignage est parmi vous d'un si grand poids, atteste que la soif cruelle qui dévorait son armée en Germanie fut apaisée par la pluie que le ciel accorda peut-être aux prières des soldats chrétiens [2]. » Ce mot *peut-être*, nous laisse entrevoir que, dans la pensée de Tertullien, Marc-Aurèle n'attribuait ce prodige aux soldats chrétiens que d'une manière dubitative. Le même écrivain en parle encore dans sa requête au proconsul d'Afrique. « Marc-Aurèle, dans son expédition contre les Quades, obtint aussi, par les prières des soldats chrétiens, de la pluie dans cette soif-là. Combien de sécheresses encore n'ont pas été détournées par nos génuflexions et nos jeûnes ! Alors le peuple même, en criant : Dieu des dieux, qui seul es puissant, a, sous le nom de Jupiter, rendu témoignage à notre Dieu [3]. » Ces paroles semblent un commentaire chrétien de la représentation du prodige, qu'on voit encore à Rome sur la colonne Antonine. Un Jupiter pluvieux y répand du haut des airs une pluie mêlée d'éclairs et de foudres qui vont frapper des barbares renversés par terre, tandis que les Romains sont debout avec leurs armes. Il y a plus : les deux sentiments se réunissent et se concilient pour ainsi dire dans cette parole de Tertullien : « Marc-Aurèle obtint la pluie par la prière des soldats chrétiens. » On y voit du moins que l'un n'exclut pas l'autre. C'est cette même légion de Mélitine, appelée sans doute dès lors plus communément légion Fulminante, qui fournira plus tard les quarante martyrs de Sébaste.

Si, dans le premier moment, Marc-Aurèle se montra un peu plus favorable aux chrétiens, comme Tertullien le suppose et comme il est naturel de le penser, cela n'empêcha point que trois ans après il

[1] Euseb., l. 5, c. 5. — [2] Tert., *Apol.*, n. 5. — [3] *Ad Scapul.*

ne se rallumât une persécutiou des plus violentes, qui fit une multitude innombrable de martyrs, ainsi que le dit Eusèbe et qu'on peut le conjecturer par ce qui est arrivé à deux églises des Gaules, Lyon e Vienne.

C'est ici la première fois que la Gaule chrétienne apparaît dans l'histoire de l'Église; elle y apparaît avec une troupe de martyrs; elle y apparaît avec une lettre qui est peut-être le monument le plus admirable qui soit au monde, pour la foi, la charité, la vie surhumaine qu'on y respire : les chrétiens de Vienne et de Lyon y racontent aux chrétiens d'Asie les choses qu'ils ont vues, qu'ils ont touchées, qu'ils ont endurées, les paroles qu'ils ont recueillies de la bouche des saints ou qu'ils ont employées eux-mêmes pour les exhorter à remporter sur l'idolâtrie une victoire complète [1].

« Les serviteurs de Jésus-Christ qui sont à Vienne et à Lyon dans la Gaule, à nos frères d'Asie et de Phrygie, qui ont la même foi et la même espérance, la paix, la grâce et la gloire de la part de Dieu le Père, et de Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Telle était l'inscription de la lettre. Après un petit préambule, ils commencent ainsi leur narration :

« Jamais nos paroles ne pourront exprimer ni aucune plume dépeindre la rigueur de la persécution, la rage des gentils contre les saints, la cruauté des supplices qu'ont endurés avec constance les bienheureux martyrs. L'ennemi déploya contre nous toutes ses forces, comme pour préluder à ce qu'il fera souffrir aux élus dans son dernier avénement, lorsqu'il aura reçu contre eux plus de puissance. Pour exercer d'avance ses ministres contre les serviteurs de Dieu, il n'est rien qu'il ne mît en œuvre. On commença par nous interdire, non-seulement l'entrée des édifices publics, des bains, du forum; on nous défendit même de paraître en aucun lieu. Mais la grâce de Dieu combattit pour nous; elle délivra les plus faibles du combat, et y exposa des hommes qui, par leur courage, paraissaient comme autant de fermes colonnes, capables de soutenir tous les efforts de l'ennemi. Ces héros en étant donc venus aux mains, souffrirent toutes sortes d'opprobres et de tourments; mais ils regardèrent tout cela comme peu, dans le désir qu'ils avaient de s'unir plus tôt à Jésus-Christ, nous apprenant, par leur exemple, que les afflictions de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire future qui éclatera en nous.

« Ils commencèrent par supporter avec la plus généreuse constance tout ce que l'on peut endurer de la part d'une populace inso-

[1] Euseb., l. , c. 1 et seqq.

lente, les acclamations injurieuses, le pillage de leurs biens, les insultes, les emprisonnements ou plutôt arrestations, les coups de pierre et tous les excès où peut se porter un peuple furieux et barbare contre des personnes qu'il regarde comme ses ennemis. Ensuite, ayant été traînés au forum, ils furent interrogés devant tout le peuple, par le tribun et les autorités de la ville ; et, après avoir généreusement confessé la foi, ils furent jetés en prison jusqu'à l'arrivée du président. Aussitôt que ce magistrat fut arrivé (on croit que c'était Sévère, qui depuis devint empereur et persécuta violemment les chrétiens), les confesseurs furent conduits à son tribunal ; et comme il les y traitait avec toute espèce de cruauté, Vettius Epagathus, un de nos frères, donna un bel exemple de la charité dont il brûlait pour Dieu et pour le prochain. C'était un jeune homme qui réglait si bien sa conduite, que, dans une grande jeunesse, il avait déjà mérité l'éloge que l'Écriture fait du vieillard Zacharie ; il marchait comme lui d'une manière irréprochable dans la voie de tous les commandements du Seigneur, toujours prompt à rendre au prochain toutes sortes de services, plein de ferveur et de zèle pour la gloire de Dieu. Il ne put voir sans indignation l'iniquité du jugement qu'on rendait contre nous ; pénétré d'une juste douleur, il demanda la permission de plaider la cause de ses frères et de montrer qu'il n'y a ni athéisme ni impiété dans nos mœurs. A cette proposition, la multitude qui environnait le tribunal se mit à crier contre lui, car il était fort connu ; et le président, choqué d'une demande aussi juste, pour toute réponse s'informa de lui s'il était chrétien. Épagathe répondit d'une voix haute et distincte qu'il l'était, et aussitôt fut mis avec les martyrs et surnommé *l'avocat des chrétiens* ; nom glorieux qu'il mérita, puisqu'il avait, autant et plus que Zacharie, l'Esprit-Saint au dedans de lui-même pour avocat et consolateur : témoin cette charité ardente qui lui faisait donner avec joie son sang et sa vie pour la défense de ses frères. C'était un vrai disciple, suivant partout l'Agneau divin.

« Ces premières épreuves firent bientôt le discernement entre ceux des chrétiens qui s'étaient préparés au combat et ceux qui ne s'y étaient pas attendus. Les premiers, comme de dignes chefs, se déclaraient avec joie et ne désiraient rien tant que de consommer leur martyre ; mais on remarquait la faiblesse et la lâcheté de quelques-uns, qui ne s'étaient point disposés à soutenir un si rude choc. Il en tomba environ dix : ce qui nous causa une douleur incroyable et refroidit le zèle de ceux d'entre nous qui, n'ayant pas encore été arrêtés, ne cessaient, malgré le péril, d'assister les martyrs dans leurs souffrances. Nous étions alors tous dans de continuelles alarmes sur l'issue incertaine du combat, non pas que nous crai-

gnissions les tourments, mais nous tremblions de voir de nouveau succomber quelqu'un.

« Cependant on emprisonnait chaque jour les fidèles que la Providence avait jugés dignes de remplacer ceux qui étaient tombés. On arrêta ainsi les personnes les plus distinguées et les plus fermes soutiens des deux églises de Lyon et de Vienne. Comme le président avait ordonné qu'on nous cherchât tous, on se saisit même de quelques-uns de nos esclaves païens. Ces âmes serviles, craignant les supplices qu'ils voyaient souffrir aux saints et excités par la malice du démon et des soldats, nous accusaient des repas cruels de Thyeste, des amours incestueux d'Œdipe, et d'autres crimes si énormes que nous n'osons les rapporter ni croire qu'il se soit trouvé jamais des hommes assez méchants pour les commettre. Ces dépositions ayant été répandues dans le public, les païens se déchaînèrent contre nous comme autant de bêtes féroces. Ceux mêmes à qui la parenté avait inspiré quelque modération à notre égard, ne gardèrent plus de mesures. Ainsi s'accomplissait la prédiction du Seigneur : *Un temps viendra que quiconque vous fera périr, s'imaginera rendre un culte à Dieu.*

« Alors on fit endurer aux saints martyrs des tourments si atroces, que nulle expression ne peut les rendre ; Satan mit tout en œuvre pour arracher de leur bouche l'aveu des blasphèmes et des calomnies dont on nous chargeait. La fureur du peuple, du gouverneur et des soldats s'acharna particulièrement contre Sanctus, diacre de Vienne ; contre Maturus, néophyte, mais déjà athlète généreux ; contre Attale, originaire de Pergame, la colonne et le soutien de cette chrétienté, et contre Blandine, jeune esclave, par qui Jésus-Christ a fait connaître comment il sait glorifier devant Dieu ce qui paraît vil et méprisable aux yeux des hommes. Nous craignions tous pour cette jeune fille ; et sa maîtresse même, qui était aussi du nombre des martyrs, avait peur qu'elle n'eût pas la force de confesser la foi, à cause de la faiblesse de son corps. Cependant elle montra tant de courage, qu'elle lassa les bourreaux, qui se relayèrent pour la tourmenter depuis le matin jusqu'au soir. Après lui avoir fait souffrir tous les genres de supplices, ne sachant plus que lui faire, ils s'avouèrent vaincus ; ils étaient étrangement surpris qu'elle respirât encore dans un corps déchiré de toutes parts, et témoignaient qu'une seule espèce de torture était capable de lui arracher l'âme, bien loin qu'elle dût en souffrir tant et de si fortes. Pour la sainte martyre, telle qu'un généreux athlète, elle reprenait de nouvelles forces en confessant la foi : c'était pour elle se rafraîchir, se reposer et changer les tourments en délices, que de

dire : Je suis chrétienne! Il ne se commet point de mal parmi nous.

« Le diacre Sanctus souffrit de son côté, avec un courage surhumain, tous les supplices que les bourreaux purent imaginer, dans l'espérance d'en arracher quelque parole au déshonneur de la religion. Il porta la constance si loin, qu'il ne voulut pas même dire son nom, sa ville, son pays, ni s'il était libre ou esclave. A toutes ces interrogations, il répondait en langue romaine : Je suis chrétien! confessant cette qualité comme son nom, sa patrie, sa condition, en un mot comme son tout, sans que les païens pussent jamais en tirer d'autre réponse. Cette fermeté irrita tellement le gouverneur et les bourreaux, qu'après avoir employé tous les autres supplices, ils firent rougir au feu des lames de cuivre et les appliquèrent aux endroits les plus sensibles de son corps. Le saint martyr vit rôtir sa chair sans en changer même de posture, et demeura inébranlable dans la confession de la foi, parce que Jésus-Christ, source de vie, répandait sur lui une rosée céleste qui le rafraîchissait et le fortifiait. Son corps, ainsi brûlé et déchiré, n'était plus qu'une plaie et n'avait plus la figure humaine. Mais Jésus-Christ, qui souffrait en lui, y faisait éclater sa gloire, y confondait l'ennemi et animait les fidèles. en leur faisant voir, par cet exemple, qu'on ne craint rien quand on a la charité du Père, et qu'on ne souffre rien quand on envisage an gloire du Fils. En effet, les bourreaux se hâtèrent, quelques jours après, de l'appliquer à de nouvelles tourtures, dans le temps que l'inflammation de ses plaies les rendait si douloureuses, qu'il ne pouvait souffrir le plus léger attouchement. Ils se flattaient qu'il succomberait à la douleur, ou que du moins, expirant dans les supplices, il intimiderait les autres. Mais, contre l'attente de tout le monde, son corps, défiguré et disloqué, reprit dans les nouveaux tourments sa première forme et l'usage de tous ses membres ; de sorte que cette seconde torture fut, par la grâce de Jésus-Christ, le remède à la première.

« L'ennemi, ainsi confondu, s'attaqua à des personnes plus aisées à vaincre. Biblis était du nombre de ceux qui avaient renoncé la foi ; et le démon, qui avait éprouvé la faiblesse de cette femme, la regardait déjà comme sa proie. Il ne douta pas que la douleur ne l'engageât à nous accuser des crimes les plus honteux, et il la fit appliquer à la torture ; mais au milieu des supplices elle rentra en elle-même, et parut revenir comme d'un profond assoupissement. Le sentiment des douleurs passagères lui rappelant alors le souvenir des peines éternelles, elle répondit aux prétentions des impies : Et comment mangeraient-ils leurs propres enfants, ceux-là auxquels il n'est pas même permis de manger le sang des animaux? Ayant ensuite géné-

reusement confessé qu'elle était chrétienne, elle fut remise au nombre des martyrs.

« Jésus-Christ ayant ainsi, par sa grâce, rendu la constance des confesseurs victorieuse de tous ces supplices, le démon dressa contre eux de nouvelles machines. Il les fit jeter dans un cachot très-obscur et très-incommode. On mit leurs pieds dans des entraves de bois, et on les étendit avec violence jusqu'au cinquième trou. Ils y souffrirent les autres peines que les ministres enragés du démon peuvent faire endurer à des prisonniers. Plusieurs en moururent dans la prison, Dieu le permettant ainsi pour sa gloire. Car ceux qui avaient été si cruellement tourmentés, qu'on n'eût pas cru qu'ils pussent survivre à tant de maux, quelque soin qu'on eût pris de panser leurs plaies, vécurent dans cette affreuse demeure. Ils y étaient, à la vérité, destitués de tout secours humain, mais tellement fortifiés par le Seigneur, qu'ils animaient et fortifiaient les autres ; tandis que ceux qui avaient été emprisonnés récemment, et dont le corps n'était pas endurci à la souffrance, ne purent soutenir les incommodités et l'infection de ce cachot, et moururent tous en peu de temps.

« Cependant on se saisit du bienheureux Pothin, qui gouvernait comme évêque l'église de Lyon. Il avait plus de quatre-vingt-dix ans, et était actuellement malade. Comme il pouvait à peine se soutenir et respirer à cause de ses infirmités, quoique le désir du martyre lui inspirât une ardeur nouvelle, on fut obligé de le porter au tribunal. La caducité de l'âge et la violence de la maladie avaient déjà dissous son corps ; mais son âme y demeurait encore attachée pour servir au triomphe de Jésus-Christ. Pendant que les soldats le portaient, il était suivi des magistrats de la ville et de tout le peuple qui criait contre lui, comme s'il eût été le Christ même. Mais rien ne put abattre le saint vieillard, ni l'empêcher de confesser hautement la foi. Interrogé par le gouverneur quel était le Dieu des chrétiens, vous le saurez, dit-il, si vous en êtes digne. Aussitôt il fut accablé de coups, sans aucun respect pour son grand âge. Ceux qui étaient proches le frappaient à coups de poing et de pied ; ceux qui étaient plus éloignés, lui jetaient ce qu'ils pouvaient trouver sous la main. Tous se fussent crus coupables d'un grand crime, s'ils ne s'étaient efforcés de lui insulter, pour venger l'honneur de leurs dieux. A peine respirait-il encore, quand il fut jeté dans la prison, où il rendit l'âme deux jours après.

« On vit alors un effet bien singulier de la divine providence, et un grand miracle de l'infinie miséricorde de Jésus-Christ : miracle bien rare parmi les chrétiens, mais qui n'en montre que mieux la puissance du Sauveur. Ceux qui avaient apostasié, étaient gardés

dans le même cachot que les confesseurs ; car leur apostasie ne leur avait servi de rien. Au contraire, ceux qui avaient généreusement confessé la foi, n'étaient détenus prisonniers que comme chrétiens : c'était là tout leur crime ; au lieu qu'on retenait les apostats comme des homicides et des scélérats. Ces derniers avaient beaucoup plus à souffrir que les autres ; car l'attente du martyre, l'espérance des promesses, la charité de Jésus-Christ, l'Esprit du Père remplissaient de joie les saints confesseurs ; mais les apostats étaient tellement bourrelés par les remords de leur conscience, que quand ils paraissaient devant le peuple, on les distinguait à leur air triste et consterné. Ainsi l'on voyait les grâces et la majesté briller avec une sainte gaieté sur le visage des uns : ils étaient parés de leurs chaînes, comme une épouse est parée de ses ornements, et ils exhalaient une odeur si douce, que quelques-uns s'imaginaient qu'ils s'étaient oints d'un parfum précieux. Pour les autres, ils étaient tristes, abattus et défigurés. Les païens mêmes leur insultaient comme à des hommes lâches et efféminés ; et parce qu'ils avaient renoncé à l'inestimable, au glorieux, à l'immortel nom de chrétiens, on ne leur donne plus que le nom d'homicides. C'est ce qui ne servit pas peu à confirmer les fidèles dans la foi : aussitôt qu'ils étaient pris, ils commençaient par la confesser, sans même admettre dans leur pensée les suggestions du démon.

« Mais il faut maintenant vous raconter les divers genres de supplices par lesquels ils ont consommé leur martyre ; car ils ont présenté à Dieu une couronne composée de toutes sortes de fleurs : il était juste qu'ils en reçussent la couronne de l'immortalité, comme de généreux athlètes qui ont vaincu en divers genres de combats. On condamna aux bêtes Maturus, Sanctus, Blandine et Attale ; et, pour les y exposer, on donna exprès aux païens ces cruels spectacles. Maturus et Sanctus souffrirent de nouveau dans l'amphithéâtre toutes sortes de tourments, comme s'ils n'avaient encore rien souffert, ou plutôt comme de braves champions qui, ayant déjà vaincu plusieurs fois, allaient combattre pour la dernière couronne. Ils furent premièrement frappés de verges selon la coutume, ensuite abandonnés aux morsures des bêtes et livrés aux autres tortures que le peuple furieux demandait qu'on leur fît souffrir. Enfin on les fit asseoir sur la chaise de fer rougie au feu : leur chair brûlée répandait une odeur insupportable ; mais les spectateurs, au lieu d'en devenir plus modérés, n'en montraient que plus de rage, voulant dompter à toute force la patience des martyrs. Toutefois on ne put tirer jamais autre parole de Sanctus, que la confession qu'il avait accoutumé de faire dès le commencement. Ces deux généreux athlètes, donnés en spec-

tacle au monde, fournirent, pendant un jour entier, le cruel divertissement que plusieurs paires de gladiateurs avaient accoutumé de donner; et comme après tant de tourments ils respiraient encore, ils furent enfin égorgés dans l'amphithéâtre.

« Quant à Blandine, elle fut suspendue à un poteau, pour être dévorée par les bêtes. Comme elle y était attachée en forme de croix, et qu'elle priait avec beaucoup de ferveur, elle remplissait de courage les autres martyrs, qui croyaient voir dans leur sœur une représentation de celui qui avait été crucifié pour eux, afin de leur apprendre que quiconque souffre ici-bas pour sa gloire, jouira dans le ciel d'une vie éternelle avec Dieu son Père. Mais aucune bête n'ayant osé la toucher, on la remit en prison pour d'autres combats, afin qu'étant demeurée victorieuse en plus de rencontres, elle attirât, d'une part, une condamnation plus terrible sur la malice de Satan, et relevât, de l'autre, le courage de ses frères, qui voyaient en elle une fille pauvre, faible et méprisable, mais revêtue de la force invincible de Jésus-Christ, triompher de l'enfer tant de fois et remporter par une glorieuse victoire la couronne de l'immortalité. Enfin, comme Attale était fort connu et distingué par son mérite, le peuple demandait instamment qu'on le fît aussi combattre. Il entra donc avec une sainte assurance dans l'arène. Le témoignage de sa conscience le rendait intrépide, car il était aguerri dans tous les exercices de la milice chrétienne, et avait toujours été parmi nous un témoin fidèle de la vérité. On lui fit d'abord faire le tour de l'amphithéâtre avec un écriteau devant lui, où était en latin : *C'est Attale le chrétien*. Le peuple frémissait contre lui, mais le gouverneur, ayant appris qu'il était citoyen romain, le fit reconduire en prison avec les autres. Il écrivit cependant à l'empereur touchant les martyrs, et attendait sa décision.

« Ce retardement ne leur fut pas inutile : Jésus-Christ s'en servit pour exécuter, par leur entremise, les desseins adorables de son infinie miséricorde. Les vivants redonnèrent la vie aux morts ; les martyrs obtinrent grâce à ceux qui ne l'étaient pas: ce fut une joie ineffable à l'Église, mère et vierge tout ensemble, de recevoir vivants dans son sein presque tous ceux qu'elle en avait d'abord rejetés comme des avortons sans vie. On voit bien que nous voulons parler de ceux qui, dans le premier combat, avaient honteusement renié la foi. Alors réfugiés entre les bras des martyrs, et reçus dans le sein et les entrailles de leur charité, ils y furent conçus de nouveau, y récupérant leurs premiers organes et sentant se rallumer dans leurs cœurs une vie nouvelle. Fortifiés intérieurement par la grâce de Dieu qui ne veut pas la mort du pécheur, mais l'invite miséricor-

dieusement à pénitence, ils furent bientôt en état de réparer leur faute par une confession publique et solennelle de la religion ; car on reçut bientôt le rescrit de l'empereur, ordonnant de mettre à mort ceux qui confesseraient la foi, et, pour ceux qui la renieraient, de les renvoyer absous.

« En exécution de cette sentence, le gouverneur choisit un jour de grande solennité, où il se fait en cette ville un concours de toutes les nations. Étant donc monté sur son tribunal au milieu de la place publique, il y fit amener les bienheureux martyrs, pour leur faire subir un second interrogatoire et les donner en spectacle à cette multitude infinie de peuple. Il interrogea d'abord ceux qui étaient demeurés fermes dans la foi, condamnant les citoyens romains à avoir la tête tranchée, et les autres à être exposés aux bêtes. Grande fut alors la gloire que remporta Jésus-Christ par la généreuse confession de ceux qui avaient d'abord renié son nom. Ils furent interrogés à part, comme par pure cérémonie et pour être renvoyés aussitôt absous. Mais à la grande surprise des païens, ils se déclarèrent courageusement chrétiens, et furent en conséquence mis au nombre des martyrs. Il ne demeura exclus de ce bienheureux nombre que quelques enfants de perdition qui n'avaient jamais eu la moindre trace de la foi, ni aucune crainte de Dieu, ni aucun respect pour la robe nuptiale de leur baptême, mais, par leur conduite déréglée, avaient déshonoré la religion qu'ils professaient. Tous les autres se réunirent à l'Église de Dieu.

« Pendant qu'on les interrogeait, un certain Alexandre, Phrygien d'origine et médecin de profession, qui depuis longtemps demeurait dans les Gaules, se tenait près du tribunal. Il était connu de tout le monde, à cause de son amour pour Dieu et de la liberté avec laquelle il prêchait l'Évangile ; car il faisait aussi les fonctions d'apôtre. Étant donc proche du tribunal, il exhortait par signes et par gestes ceux qu'on interrogeait à confesser généreusement la foi. Le peuple, qui s'en aperçut, et qui était fâché de voir ceux qui avaient renié la foi la confesser avec tant de constance, cria contre Alexandre, auquel il s'en prenait de ce changement. Le gouverneur lui ayant demandé qui il était, il répondit : Je suis chrétien, et fut aussitôt condamné aux bêtes. Le lendemain il entra dans l'amphithéâtre avec Attale, que le gouverneur, pour faire plaisir au peuple, abandonna à ce supplice, tout citoyen romain qu'il était. L'un et l'autre ayant souffert tous les tourments qu'on put imaginer, ils furent égorgés à la fin. Alexandre ne laissa échapper aucune plainte, ni même aucune parole, mais s'entretint toujours intérieurement avec Dieu. Pour Attale, pendant qu'on le grillait sur la chaise de fer, et que l'odeur de ses membres

se répandait au loin, il dit au peuple en latin : Voilà ce que c'est de manger de la chair humaine ; c'est ce que vous faites ici : pour nous, nous ne mangeons pas d'hommes, et nous ne commettons aucune autre sorte de crime. Comme on lui demandait quel nom avait Dieu : Dieu, répondit-il, n'a pas un nom comme nous autres mortels.

« Enfin, après eux tous, le dernier jour des spectacles, on fit paraître de nouveau Blandine et un jeune homme d'environ quinze ans, nommé Ponticus. Tous les jours on les avait conduits à l'amphithéâtre, afin de les intimider par la vue des supplices qu'on faisait souffrir aux autres. Les gentils voulaient les forcer à jurer par leurs idoles. Comme ils demeurèrent fermes à les mépriser, le peuple entra en fureur contre eux ; et, sans aucune compassion ni pour la jeunesse de l'un, ni pour le sexe de l'autre, on les fit passer par tous les genres de tourments, les pressant l'un après l'autre de jurer. Mais leur constance fut invincible ; car Pontique, animé par sa sœur, qui l'exhortait et le fortifiait à la vue des païens, endura généreusement tous les supplices et rendit l'esprit.

« La bienheureuse Blandine demeura donc la dernière, telle qu'une mère généreuse, qui, après avoir envoyé devant elle ses enfants victorieux qu'elle a animés au combat, s'empresse d'aller les rejoindre. Elle entra dans la même carrière avec autant de joie que si elle fût allée à un festin nuptial et non à une cruelle boucherie, où elle devait servir de pâture aux bêtes. Après qu'elle eut souffert les fouets, les morsures des bêtes, la chaise de fer, on l'enferma dans un filet, et on la présenta à un taureau, qui la jeta plusieurs fois en l'air ; mais la sainte martyre, occupée de l'espérance que lui donnait sa foi, s'entretenait avec Jésus-Christ et n'était plus sensible aux tourments. Enfin l'on égorgea cette innocente victime ; et les païens mêmes avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu une femme qui eût ni tant souffert, ni avec une si héroïque constance.

« La haine et la fureur que le démon inspirait aux idolâtres ne furent point assouvies par le sang des martyrs. La honte d'avoir été vaincus ne fit qu'irriter davantage et le gouverneur et le peuple, afin que la parole de l'Écriture fût accomplie : Que le méchant devienne plus méchant encore, et le juste encore plus juste. Leur rage s'étendit donc au delà même de la mort. Ils jetèrent à la voirie, pour être mangés par les chiens, les corps de ceux que l'infection et les autres incommodités de la prison avaient fait mourir ; et ils les firent garder jour et nuit, de peur que quelqu'un de nous ne les enterrât. Ils ramassèrent aussi les membres épars de ceux qui avaient combattu dans l'amphithéâtre, reste des bêtes et des flammes, avec les corps de ceux qui avaient eu la tête tranchée, et les firent pareillement garder

à des soldats plusieurs jours. Les uns frémissaient de rage et grinçaient des dents à la vue de ces saintes reliques, cherchant encore l'occasion de les outrager ; les autres s'en moquaient, et louaient leurs idoles, attribuant à leur vengence la mort des martyrs. Les plus modérés faisaient paraître une maligne compassion, et leur insultaient en disant : Où est leur Dieu, et que leur a servi son culte, qu'ils ont préféré à la vie? Tels étaient les divers sentiments que la haine inspirait aux païens à notre égard. Pour nous, notre douleur était de ne pouvoir enterrer les corps des martyrs. Nous tâchâmes en vain de profiter de l'obscurité de la nuit, ou de gagner les gardes à force d'argent, et de les fléchir par nos prières : tout nous fut inutile ; ils croyaient avoir gagné assez, si les martyrs restaient sans sépulture. Leur corps demeurèrent ainsi pendant six jours exposés à toutes sortes d'outrages; après quoi les païens les brûlèrent et en jetèrent les cendres dans le Rhône, afin qu'il ne restât d'eux aucune relique sur la terre. Ils en agirent ainsi comme pour vaincre la puissance de notre Dieu et pour ôter aux confesseurs l'espérance de ressusciter un jour. C'est, disaient-ils, l'attente de leur résurrection qui leur a fait introduire cette religion étrangère, c'est elle qui leur fait mépriser les tourments, et recevoir la mort avec joie : voyons maintenant s'ils réussiront, et si leur Dieu pourra les tirer de nos mains. »

Après avoir ainsi décrit le martyre de leurs glorieux athlètes, les chrétiens de Vienne et de Lyon continuent, dans la même lettre, à faire l'éloge de leurs vertus, célébrant en particulier leur humilité profonde, leur charité envers leurs plus cruels persécuteurs, leur zèle pour la conversion de ceux qui étaient tombés, leur tendresse à recevoir les pénitents, la pureté de leur foi et leur sollicitude pour la paix des églises. « Ils désiraient tellement imiter Jésus-Christ, ajoutent-ils, qu'après avoir confessé son nom, souffert le martyre, non pas une fois ou deux, mais très-souvent ; après avoir été exposés aux bêtes, brûlés, couverts de plaies, ils ne s'attribuaient pas le nom de martyrs, et ne nous permettaient pas de le leur donner. Mais si quelqu'un de nous les appelait martyrs, en leur écrivant ou en leur parlant, ils l'en reprenaient avec beaucoup de sévérité. Ils voulaient réserver ce titre à Jésus-Christ, le vrai et fidèle témoin ou martyr, le premier-né d'entre les morts et le chef de la vie, et faisaient mention de ceux qui étaient sortis de ce monde. Ceux-là, disaient-ils, sont martyrs, que Jésus-Christ a daigné recevoir dans la confession de son nom, la scellant ainsi par leur mort ; nous autres, ne sommes que de pauvres confesseurs. Ils conjuraient les frères, avec larmes, de faire pour eux de ferventes prières, afin qu'ils souffrissent jusqu'à

la fin. En même temps ils montraient par leurs actions la force des martyrs, parlant aux païens avec une grande liberté supportant avec constance les plus cruels supplices; et ils en refusaient le titre, remplis qu'ils étaient de la crainte de Dieu. Mais plus ils s'humiliaient sous sa main puissante, plus elle les a élevés depuis. Leur charité n'était pas moindre que leur humilité. Ils excusaient tout le monde, n'accusaient personne, et se montraient toujours prêts à recevoir à leur communion les pénitents. Comme saint Étienne, ce parfait martyr, ils priaient le Seigneur de ne pas imputer à ceux qui leur avaient fait souffrir tant de maux, le péché qu'ils avaient commis contre eux. Mais si cet illustre chef des martyrs pria pour ses bourreaux, combien plus ne dut-il pas prier pour ses frères! Aussi le plus grand de leurs combats fut celui que la charité leur fit entreprendre contre le démon, pour retirer de sa gueule, ceux qu'il semblait déjà avoir engloutis. Car ils ne s'élevaient pas de gloire contre ceux qui étaient tombés, mais ils suppléaient libéralement aux besoins des autres par leur abondance, leur montrant une tendresse maternelle et répandant pour eux beaucoup de larmes devant le Père céleste. Ils demandèrent la vie, elle leur fut accordée : ils en firent part à leurs frères, et montèrent au ciel couronnés de toutes ces victoires. Après avoir aimé la paix, nous avoir recommandé la paix, ils s'en allèrent à Dieu dans la paix, ne laissant à l'Église, leur mère, aucun sujet de trouble et de déplaisir, ni à leurs frères aucune semence de division et de discorde, mais la joie et la paix, l'union et la charité. »

Nous voyons dans la même lettre plus d'une preuve de leur zèle pour la pureté de la foi, de leur soumission à l'autorité de l'Église, de leur attention à se montrer éloignés de l'esprit et des pratiques des novateurs, et de leur délicatesse scrupuleuse en ce point. Au nombre des saints martyrs était un nommé Alcibiade, accoutumé depuis longtemps à mener une vie très-austère et à ne prendre pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Il voulait continuer dans la prison; mais Attale, après son premier combat dans l'amphithéâtre apprit par révélation qu'Alcibiale ne faisait pas bien de ne point user des créatures de Dieu, et qu'il était une occasion de scandale aux autres. Le saint se laissa persuader, et dès lors mangeait de tout avec action de grâces. On voit que Dieu visitait les martyrs par des faveurs, et que le Saint-Esprit était leur conseil. Il y avait dans ces temps, comme déjà nous l'avons observé différentes sectes d'hérétiques qui, par superstition et en conséquence de leurs erreurs, s'abstenaient du vin et des viandes. En outre, les montanistes, affichant une vie austère, insultaient aux catholiques qui refusaient de s'assujettir aux nouvelles lois d'abstinence et aux nouveaux jeûnes que

Montan et ses fausses prophétesses prétendaient imposer aux fidèles. Il n'est donc pas étonnant que, dans de pareilles circonstances, Dieu n'approuvât point l'austérité singulière d'Alcibiade, et que les martyrs ne vissent pas de bon œil son extraordinaire abstinence des viandes et du vin. Ils craignaient peut-être qu'une semblable conduite ne parût une imitation affectée ou une approbation tacite de celle des hérétiques [1].

Quoiqu'il n'y eût pas longtemps que Montan, Théodote, un autre Alcibiade, Priscille et Maximille eussent causé des troubles dans la Phrygie et l'Asie par leurs nouveautés et leurs prétendues prophéties, néanmoins, comme il existait de grandes relations entre les fidèles de l'Asie et ceux des Gaules, ces derniers en étaient pleinement instruits; il paraît même que les Asiatiques leur en avaient écrit pour connaître leur sentiment ; car les saints martyrs leur écrivirent à ce sujet, dans la prison même, plusieurs lettres, qui ne furent envoyées qu'après leur mort avec l'histoire de leur martyre. L'abondance des miracles que la grâce divine opérait encore dans beaucoup d'églises, retenait plusieurs de condamner ouvertement les soi-disant prophéties de ces hypocrites et les visions de leurs fanatiques sibylles. Mais encore que leurs lettres ne soient pas venues jusqu'à nous, nous pouvons juger néanmoins, par leur conduite, que les saints martyrs de Lyon n'étaient pas de ce nombre. Outre qu'ils improuvèrent la trop rigoureuse abstinence d'un de leurs compagnons, pour la conformité qu'elle pouvait avoir extérieurement avec le rigorisme des montanistes, la tendresse avec laquelle ils relevaient ceux qui étaient tombés, fait assez voir combien ils étaient éloignés de cet esprit de dureté avec lequel les mêmes hérétiques repoussaient de la communion de l'Église, sans espoir de pardon ni de paix, ceux qui s'étaient rendus coupables de grands crimes, surtout de l'idolâtrie. Eusèbe, enfin, nous atteste que le jugement que portèrent sur ces mêmes prophéties les églises de Lyon et de Vienne, et quelles ajoutèrent à l'histoire des martyrs, était conforme à la règle de la foi et aux maximes de la véritable piété : il dit encore que pour donner plus de poids à leur jugement particulier, elles joignirent à leur lettre celles de leurs martyrs sur la même matière, les unes et les autres également propres à calmer les troubles et à procurer la paix des églises [2].

Mais comme ces mêmes martyrs n'ignoraient pas que toutes les églises du monde sont obligées de s'accorder avec l'Église romaine, ils écrivirent de cette affaire au saint pape Éleuthère, qui occupait alors la place du Prince des apôtres. Ils choisirent pour porter leurs

[1] Euseb., l. 5, c. 1 et seqq. — [2] L. 5, c. 3.

lettres à Rome le plus illustre personnage du clergé de Lyon et de Vienne : c'était saint Irénée, qu'ils recommandent vivement au Pape, en louant son zèle pour la loi de Jésus-Christ [1].

On est grandement étonné quand on pense que dans un temps aussi calamiteux, au plus fort de la persécution, lorsque l'évêque Pothin, déjà mort, eut laissé veuve cette église, et que les principaux du clergé, arrêtés et enfermés dans d'horribles cachots, s'attendaient de jour en jour à être égorgés ou livrés aux bêtes, ils aient voulu priver cette chrétienté désolée d'une personne aussi nécessaire. Cela nous porte à croire que, outre la raison d'exposer au souverain pontife leurs sentiments sur l'esprit et les prophéties de Montan, et de conférer avec lui sur les moyens les plus propres à pacifier les églises de la Phrygie, cette légation avait encore un autre objet, l'intérêt de leur église. Après la mort de Pothin, la principale sollicitude des saints confesseurs et de tout le clergé dut être de donner à ce troupeau affligé un nouveau pasteur qui pût le préserver d'une entière destruction, et, la tempête finie, ramener au bercail les brebis dispersées, et en réparer les pertes par de nouvelles conquêtes. Nul n'était plus propre à le faire qu'Irénée. Il fut donc choisi d'un commun consentement par les martys et par le clergé pour succéder à saint Pothin. Devant donc aller à Rome pour recevoir l'ordination du saint pape Éleuthère, ils le chargèrent des lettres concernant les affaires de la religion, y rendant, selon que demandaient les règles de l'Église, un témoignage authentique à sa foi, à sa piété et à son mérite. Ainsi, à tant d'autres vertus qui éclatent dans ces saints martyrs de Lyon, nous devons ajouter leur prudente sollicitude à pourvoir cette église d'un aussi digne et illustre pasteur.

On connaît les noms de quarante-huit de ces martyrs; mais il paraît que leur nombre était beaucoup plus grand, puisque dans d'autres monuments il est dit innombrable, et que saint Eucher, évêque de Lyon au cinquième siècle, les appelle un peuple de martyrs. On peut y ajouter les saints Marcel et Valérien, qui, s'étant échappés de Lyon, souffrirent le martyre dans deux villes voisines, le premier à Trenorchium, qui est Tournus, le second à Châlon-sur-Saône. Deux autres jeunes chrétiens de Lyon s'étaient cachés dans un bourg voisin chez une pauvre veuve. Ils s'appelaient Épipode et Alexandre, avaient étudié sous les mêmes maîtres, et s'étaient liés d'une étroite amitié dès leur première enfance. Ils furent découverts, amenés au tribunal du gouverneur, confessèrent Jésus-Christ comme le Seigneur éternel et un même Dieu avec le Père et l'Esprit-Saint, et

[1] Euseb., l. 5, c. 4.

consommèrent leur martyre à un jour d'intervalle l'un de l'autre [1].

Il y avait dans le même temps, à Autun, un jeune homme, nommé Symphorien, d'une famille noble et chrétienne. Il était à la fleur de son âge, instruit dans les bonnes lettres et les bonnes mœurs. La ville d'Autun était une des plus anciennes et des plus illustres des Gaules, mais aussi des plus superstitieuses. On y adorait principalement Cybèle, Apollon et Diane. Un jour le peuple s'était assemblé pour la solennité profane de Cybèle, qu'ils appelaient la mère des dieux. Héraclius, homme consulaire, était alors à Autun, appliqué à rechercher les chrétiens. On lui présenta Symphorien, que l'on avait arrêté comme séditieux, parce qu'il n'avait pas adoré l'idole de Cybèle que l'on portait dans un chariot, suivie d'une grande foule de peuple. Héraclius, étant assis sur son tribunal, lui demanda son nom et sa condition. Il répondit : Je suis chrétien, je m'appelle Symphorien. Le juge dit : Tu es chrétien? A ce que je vois, tu nous as échappé; car on ne professe plus beaucoup ce nom parmi nous. Pourquoi refuses-tu d'adorer l'image de la mère des dieux? Symphorien répondit : Je vous l'ai dit déjà, je suis chrétien, j'adore le vrai Dieu qui règne dans le ciel; quant à l'idole du démon, si vous me le permettez, je la briserai à coups de marteau. Le juge dit : Celui-ci n'est pas seulement sacrilége, il veut être rebelle. Que les officiers disent s'il est citoyen de ce lieu. — Il est d'ici, répondit un officier, et même d'une famille noble. — Voilà peut-être, dit le juge à Symphorien, pourquoi tu t'en fais accroire. Ou, par hasard, ignores-tu les ordonnances de nos empereurs? qu'un officier les lise. On lut l'ordonnance de Marc Aurèle, telle que nous l'avons déjà vue. Cette lecture achevée : — Que t'en semble? dit le juge à Symphorien; pouvons-nous renverser les ordonnances des princes? Il y a deux chefs d'accusation contre toi, de sacrilége contre les dieux et de rébellion contre les lois; si tu n'obéis, on lavera ces crimes dans ton sang. — Symphorien ayant déclaré en termes bien positifs qu'il était inviolablement attaché au culte du vrai Dieu et qu'il détestait les superstitions des idolâtres, Héraclius le fit battre par ses licteurs et conduire en prison.

Quelques jours après, il le fit comparaître de nouveau, essaya de le tenter par la douceur, et lui promit du trésor public une riche gratification, avec les honneurs de la milice, s'il voulait servir les dieux immortels. Il ajouta qu'il ne pourrait se dispenser de le condamner au dernier supplice, s'il refusait encore d'adorer la statue de Cybèle, ainsi que celles d'Apollon et de Diane. Je vais donc, con-

[1] Ruinart, et *Acta SS.*, 4 *sept.* et 22 *april.*

clut-il, faire orner de fleurs les autels, et tu viendras avec moi offrir à nos dieux, avec l'encens et les parfums, des sacrifices solennels. Le saint montra quel cas il faisait des promesses et des menaces d'Héraclius, par la réponse suivante : Un magistrat chargé des affaires publiques ne doit point perdre le temps à des discours frivoles. S'il est dangereux de n'avancer pas chaque jour dans la voie du salut, combien plus ne l'est-il pas de s'en écarter pour donner dans les écueils des vices ! Peu touché d'une réflexion si noble, Héraclius insista : Sacrifie à nos dieux, afin d'avoir part aux honneurs du palais. Symphorien répliqua : Le juge avilit la majesté de son tribunal et abuse de l'autorité des lois, lorsqu'il s'en sert pour tendre des piéges à l'innocence. Telles sont vos insidieuses promesses. Notre Dieu seul, qui possède la félicité véritable, peut nous rendre vraiment et éternellement heureux. Cessant alors de promettre, le juge lui dit d'un ton résolu : Si tu ne sacrifies à la grand'mère des dieux, je te ferai souffrir aujourd'hui les plus horribles tourments, et te condamnerai à la mort. Le saint protesta qu'il ne craignait que le Dieu tout-puissant qui lui avait donné l'être, et qu'il ne servirait que lui seul. Il détesta et dépeignit dans leur extravagance le vacarme et la fureur des corybantes dans le culte insensé de Cybèle, les oracles d'Apollon rendus par l'entremise des démons, les chasses et les courses de Diane. Héraclius, irrité, prononça la sentence en ces termes : Symphorien, coupable de lèse-majesté divine et humaine, soit pour avoir refusé de sacrifier aux dieux, soit pour avoir parlé d'eux sans respect, soit enfin pour avoir outragé leurs sacrés autels, perdra incontinent la tête sous le glaive vengeur des dieux et des lois.

Pendant qu'on le conduisait hors de la ville, comme une victime au sacrifice, sa mère, aussi vénérable par sa piété que par ses ans, lui cria du haut des murailles : « Mon fils Symphorien, mon cher fils, souviens-toi du Dieu vivant, arme-toi de constance. On ne doit pas craindre la mort qui conduit sûrement à la vie ; élève ton cœur en haut, regarde celui qui règne dans les cieux. On ne t'ôte pas aujourd'hui la vie, on te la change en une meilleure. Aujourd'hui, pour une vie périssable, tu auras une vie éternelle. » Après qu'il eut été exécuté, des personnes pieuses enlevèrent secrètement son corps et l'enterrèrent dans une petite cellule, près d'une fontaine, où l'on éleva dans la suite une majestueuse basilique et un monastère célèbre [1].

Par ce qui arriva dans les Gaules, on peut juger ce qui arriva dans les autres provinces. C'est la réflexion d'Eusèbe. En effet, la persé-

[1] Ruinart, et *Acta SS.*, 22 *aug.*

cution était partout la même. On en voit les preuves dans les apologies d'Athénagore, de Méliton, de Claude Apollinaire, de Miltiade, et dans les livres de saint Théophile d'Antioche à Autolycus. Les deux premières apologies appartiennent à cette année 177, dix-septième de Marc-Aurèle. On le conclut de ce qu'elles ont été écrites, comme nous le verrons, après que Commode eut été associé à l'empire et à la puissance souveraine : ce qui n'eut point lieu avant cette année.

L'apologie d'Athénagore porte le titre de légation, parce qu'elle fut présentée aux empereurs Marc-Aurèle et Commode, non pas comme un écrit privé, mais au nom de tous les chrétiens de la Grèce, qui, contre toute loi et toute justice, étaient indignement maltraités par leurs ennemis dans leur honneur, leurs biens et leurs personnes mêmes. Nous avons dit, de la Grèce, à cause du titre de philosophe athénien qui se lit à la tête de ses ouvrages. Il est bien étonnant que nous ne sachions rien sur sa vie et que nous trouvions à peine son nom dans les monuments de toute l'antiquité ; car, à en juger par les deux ouvrages que nous avons encore, il fut non-seulement un docte philosophe, mais encore un grand ornement de la religion chrétienne, un écrivain très-éloquent, un homme plein de zèle pour la cause de Dieu et la défense de ses frères, un auteur bien digne d'un des meilleurs siècles de l'Église, comme fut certainement celui dont nous écrivons l'histoire.

S'étant donc adressé aux deux empereurs, auxquels il donne les titres d'arméniaques, de sarmatiques et celui de philosophes qu'il dit être le plus grand, Athénagore leur expose : « Qu'étant permis à tout le monde, à toutes les nations, à toutes les villes, à toute espèce de personnes, de vivre selon leurs lois, de professer tels rites, d'honorer tels dieux qu'il leur plairait, ces lois et cérémonies fussent-elles des plus frivoles, ces dieux fussent-ils ridicules et absurdes, comme les dieux chats et les dieux crocodiles des Égyptiens, aux seuls chrétiens il n'était pas permis de professer un tel nom, quoique innocent, ni de vivre selon leurs lois, quoique très-saintes ; mais, contre toutes les règles de l'équité, il suffisait de s'appeler de ce nom et de s'avouer chrétien, pour être, sans forme ni ordre de jugement, l'objet de la haine publique ; pour être maltraité impunément de toutes les manières, être dépouillé de ses biens, n'avoir plus aucune sûreté pour sa personne et se trouver dans un péril continuel de la vie. Le prétexte à de pareilles violences était les accusations vulgaires d'athéisme, d'inceste et de repas inhumains. Si les chrétiens sont convaincus de ces crimes, rien de plus juste que d'exterminer leur secte et de punir en eux de pareilles scélératesses, sans épargner ni âge ni sexe. Mais que ces accusations fussent de pures calomnies, et que ces

persécutions n'eussent d'autre origine que la haine naturelle de la perfidie et du vice contre la vertu et l'innocence, eux-mêmes, les empereurs, en étaient d'irréfragables témoins, puisqu'ils avaient défendu les recherches contre les chrétiens, recherches qui ne sauraient être jamais ni trop exactes ni trop sévères, s'ils étaient soupçonnés de ces abominations avec quelque fondement, même léger.

« Mais, premièrement, nul soupçon, même léger, d'athéisme ne peut tomber sur des personnes qui protestent hautement reconnaître et adorer un Dieu souverain, incréé, invisible, incompréhensible, immuable, éternel, revêtu d'une lumière et d'une beauté ineffables, et qui, moyennant son Verbe, a créé et conserve toutes choses. Ceux de vos philosophes qui ont recherché les principes des choses, s'accordent tous, même sans le vouloir, à reconnaître que Dieu est un; nous soutenons que c'est ce Dieu qui a créé l'univers. Pourquoi donc leur permettez-vous d'en écrire et d'en dire ce qu'ils veulent, et nous le défendez-vous, à nous qui donnons de notre croyance des preuves certaines? Vos poëtes et vos philosophes n'ont que des conjectures et se contredisent, parce qu'au lieu de demander la connaissance de Dieu à Dieu même, ils ont voulu la trouver chacun en soi. Nous, au contraire, outre les raisonnements qui ne produiront qu'une persuasion humaine, nous avons pour témoins et pour garants de nos conceptions et de nos croyances les prophètes, qui ont parlé de Dieu et des choses divines par l'Esprit divin. Nous sommes d'autant moins athées, que nous concevons encore que Dieu a un Fils. Et qu'on ne traite pas cette croyance de ridicule; car ce que nous croyons de Dieu et de son Fils ne ressemble pas aux fables des poëtes, qui ne représentent pas leurs dieux meilleurs que les hommes. Le Fils de Dieu est le Verbe ou la raison du Père, son idée et sa vertu; car tout a été fait par lui, et le Père et le Fils sont une même chose. Le Fils est dans le Père, et le Père est dans le Fils, par l'union et la vertu de l'Esprit; et le Fils de Dieu est la pensée et le Verbe du Père. Que si, par la sublimité de votre génie, vous voulez pénétrer ce que veut dire ce nom de Fils, je le dirai en peu de mots. C'est la première production du Père. Non qu'il ait été fait; car dès le commencement Dieu étant un esprit éternel, avait en lui le Verbe, la raison. Mais il a procédé pour être l'idée et la cause efficiente de toutes les choses matérielles. C'est ce que dit l'Esprit prophétique : Le Seigneur m'a créé au commencement de ses voies pour ses ouvrages. Et ce même Esprit qui agit dans les prophètes, nous disons aussi que c'est un écoulement de Dieu, qui en procède, *et s'y ramène* comme le rayon du soleil. Qui ne s'étonnera donc que l'on nomme athées ceux qui disent qu'il est un Dieu Père, un Fils Dieu, et un Saint-Esprit, qui sont unis en puissance et

distingués en ordre ? Notre théologie n'en demeure pas là. Nous disons encore qu'il y a une multitude d'anges et de ministres que le Créateur a distribués par son Verbe pour conserver l'ordre des éléments, des cieux et de l'univers.

« Mais rien ne fait mieux voir combien cette accusation est mal fondée, que l'excellence de la morale évangélique et la fidélité des chrétiens à l'observer. Aimer ses ennemis, bénir ceux qui vous maudissent, présenter la joue gauche à qui vous frappe sur la droite, prier pour ses persécuteurs, mener une vie humble et modeste, être toujours disposé à la perdre comme un bien de nul prix en comparaison de celle qu'ils attendent en l'autre monde pour récompense de la vertu : telles sont les maximes et les règles qui s'enseignent chez les chrétiens ; ils les apprennent, non pour les mettre en syllogismes et en phrases, ainsi qu'on fait de la philosophie morale dans les académies ; mais des ignorants, des ouvriers, des vieilles femmes, qui ne sauraient prouver l'utilité de notre doctrine par des raisonnements, la démontrent bien mieux par les œuvres. Et des hommes qui observent de pareilles lois, mènent une pareille vie, sont de mœurs aussi pures et innocentes ; des hommes qui mettent toute leur étude à connaître Dieu et son Verbe, quelle est l'union du Fils avec le Père, la communication du Père avec le Fils, ce que c'est que l'Esprit, quelle est l'union des trois, et la distinction dans cette unité de l'Esprit, du Fils et du Père ; des hommes qui attendent une vie incomparablement meilleure que la présente, une vie à laquelle ne parviennent que les âmes exemptes de toute faute ; des hommes enfin qui portent la bonté au point de regarder comme des frères leurs ennemis mêmes, on ose les soupçonner, les accuser même d'impiété, d'athéisme, d'irréligion ?

« Que si les chrétiens n'offrent point de victimes et de sacrifices, tels qu'on en offre dans les temples aux idoles, c'est qu'ils savent que le père et auteur de toute créature n'a besoin ni de la fumée des viandes rôties, ni de l'odeur des parfums et des fleurs, qu'il ne lui manque rien ni au dedans ni au dehors, que le sacrifice le plus agréable à ses yeux est de reconnaître et d'admirer dans ses œuvres sa puissance, sa bonté, son infinie sagesse. Lorsque, dans ces sentiments pieux, on élève vers lui des mains pures, à quoi bon des hécatombes? A quoi bon des holocaustes, lorsque Dieu demande de moi un culte spirituel, une victime non sanglante ? Si nous n'adorons pas les mêmes dieux qu'on adore dans les villes, les villes elles-mêmes ne s'accordent point à adorer les mêmes divinités ; et cependant elles ne s'accusent pas pour cela d'athéisme et d'irréligion. Lors même qu'elles se réuniraient toutes à regarder pour dieux les mêmes idoles,

à cause que plusieurs ne savent point discerner entre la matière et Dieu, nous qui savons faire ce discernement et distinguer entre le Créateur et la créature, entre le souverain Être et ce qui à peine en a l'ombre, entre les choses qui tombent sous les sens et celles qui se conçoivent à peine par l'intelligence, nous irions adorer comme nos dieux des statues d'or et d'argent ? Nous passerions pour athées, parce que nous refusons de rendre à l'ouvrage l'honneur que nous savons n'être dû qu'à l'ouvrier ?

« Pour si beau que soit le monde, et par son étendue, et par son ordre, et par sa symétrie, ce n'est cependant pas lui que je dois adorer, mais son architecte, son seigneur, son souverain moteur. Beaucoup moins dignes encore d'être adorées par les hommes, seront des images faites par des hommes. Quoiqu'un grand nombre les vénèrent dans les temples, ce n'est point pour ce qu'elles sont, mais pour ce qu'elles représentent et pour leur vertu et puissance ; ni l'un ni l'autre motif ne peut justifier l'idolâtrie, ni excuser d'impiété les adorateurs des idoles. Car les dieux qu'elles représentent, de l'aveu des poëtes, des historiens et des philosophes, ont eu un commencement ; on célèbre, on lit leur naissance, leurs amours, leurs haines, leurs adultères, leurs incestes, leurs jalousies, leurs rivalités, leurs vengeances.

« Mais quoique nous-mêmes ne contestions pas que, dans certains endroits, il ne s'opère certains effets au nom des idoles, il ne s'ensuit pas que nous devions aux auteurs de ces opérations des honneurs divins. Outre le Dieu souverain, les philosophes reconnaissaient encore des substances inférieures qu'ils ont divisées en démons et en héros. Nous savons également que Dieu a créé une grande multitude d'anges, pour les employer comme des ministres à l'exécution de ses conseils dans le gouvernement de l'univers. Comme il les avait créés libres, les uns demeurèrent fidèles à leur Créateur et persévérèrent dans l'amour du souverain bien ; d'autres prévariquèrent, et, devenus esprits rebelles, ils s'opposent, autant qu'ils peuvent et qu'il le leur permet, à l'exécution de ses desseins, troublent la paix et le bel ordre de l'univers ; ce sont eux qui, occupés à ravir à Dieu la gloire, s'attachent aux idoles, se plaisent à l'odeur des fumigations, au sang des victimes et à la fumée des sacrifices ; pour mieux tromper les malheureux mortels et tirer à soi les honneurs divins, ils prennent les formes de ces mêmes simulacres, leur apparaissent sous des images semblables, et opèrent ces prodiges qui paraissent surpasser les forces communes de la nature. Nous savons enfin qu'un grand nombre de ces statues ont été consacrées à des dieux mortels, comme de nos temps mêmes, dans la Troade, à un certain Nérillin ; dans

Parium, à un Alexandre (ce fameux imposteur de Lucien) et à un Protée, qui, aux jeux olympiques, s'est jeté dans les flammes ; et en Égypte et ailleurs, à un Antinoüs, qui, par la volonté d'Adrien, fut reçu au nombre des dieux. De même, les plus anciennes divinités des Égyptiens et des Grecs n'étaient que des hommes, suivant que l'attestent Hérodote et d'autres célèbres historiens, avec les plus illustres poëtes. De là chacun peut conclure aisément qu'on ne doit pas nous tenir pour athées, si, contents d'adorer un seul Dieu et son Verbe, nous refusons de rendre les honneurs divins à ceux qui se sont arrogé injustement ou à qui l'on a sottement attribué un titre pareil.

« Ce que nous avons déjà dit sert encore merveilleusement à justifier les chrétiens des deux autres accusations d'inceste et d'infanticide. Car il n'est aucunement vraisemblable que des hommes qui prennent Dieu pour modèle de leur conduite et aspirent uniquement à être irrépréhensibles en sa présence ; qui sont persuadés que nuit et jour, Dieu assiste à tout ce qu'ils pensent et à tout ce qu'ils disent et, qu'étant tout lumière, il voit ce qui se passe au plus secret de leurs cœurs ; qui enfin, après cette vie mortelle et terrestre, en attendent une bien plus excellente, savoir : une vie immortelle et céleste, ou bien, s'ils tombent avec les autres, une vie bien pire dans le feu ; il n'est pas, dis-je, vraisemblable que de tels hommes s'abandonnent sans retenue aux plaisirs des sens et aux plus honteuses passions.

« Mais pour dire quelque chose sur l'une et l'autre calomnie, nous avons d'abord quelque lieu de nous étonner, en ce que nos ennemis nous imputent les infamies qu'ils ne rougissent pas d'attribuer à leurs dieux. Ce qui nous étonne, c'est que, voulant par là nous rendre odieux au genre humain, ils ne haïssent pas aussi leur Jupiter, accusé d'inceste avec Rhéa, sa mère, et avec Proserpine, sa fille ; ou, du moins, l'inventeur de toutes ces fables, Orphée, qui a rendu le même Jupiter plus scélérat, plus abominable que Thyeste. Quant à nous, nous sommes si loin de violer, dans la génération des enfants, les lois de la pudeur, de la nature et du sang, qu'il ne nous est pas même permis de regarder une femme avec un mauvais désir : un regard libre et passionné nous est un adultère, Dieu ayant formé les yeux pour d'autres usages. Et avec de pareilles maximes, on nous croira capables de violer les plus saintes lois de l'honnêteté ? Selon la différence des âges, nous regardons les uns comme nos enfants, les autres comme nos frères et nos sœurs, et nous honorons les personnes plus âgées comme nos pères et nos mères. Ainsi nous avons grand soin de conserver la pureté de ceux que nous regardons comme nos parents. Quiconque d'entre nous épouse une femme selon nos lois, ne

se propose que d'avoir des enfants, et imite le laboureur, qui, ayant une fois confié son grain à la terre, attend la moisson en patience. Vous trouverez en outre parmi nous un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui, dans l'espérance d'être plus étroitement unies à Dieu, vieillissent dans le célibat. Si donc nous sommes persuadés que l'état de virginité nous unit à Dieu d'une manière plus intime, et que les mauvaises pensées, les mauvais désirs nous en éloignent, combien plus doit-on croire que nous nous gardons des œuvres !

« Il n'est pas moins facile de repousser la calomnie dont on nous charge, comme si dans nos repas nous mangions de la chair humaine. Que l'on demande à nos accusateurs s'ils ont vu ce qu'ils disent ; nul ne sera assez impudent pour le dire. Cependant nous avons des esclaves, les uns plus, les autres moins : nous ne pouvons nous cacher d'eux ; toutefois pas un n'a encore dit ce mensonge contre nous. (Athénagore ne savait pas encore que c'était arrivé à Lyon.) Comment, en effet, peut-on accuser de tuer et de manger des hommes, ceux qui ne peuvent, comme on sait, souffrir la vue d'un homme qu'on fait mourir même justement ? Qui ne se montre passionné pour les spectacles des gladiateurs et des bêtes, principalement quand c'est vous qui les donnez? Toutefois nous avons renoncé à ces spectacles, croyant qu'il n'y a guère de différence entre regarder un meurtre et le commettre. Nous tenons pour homicides les femmes qui se font avorter, et nous croyons que c'est tuer un enfant que de l'exposer : comment pourrions-nous les tuer quand on les a déjà nourris ? Enfin, celui qui croit la résurrection des morts, osera-t-il se faire le tombeau de ceux qui doivent ressusciter un jour ? Si de pareils crimes sont croyables de quelqu'un, c'est de ceux qui ni ne craignent le jugement à venir, ni ne croient la résurrection des corps, mais s'imaginent qu'avec les corps périssent encore les âmes. Ceux au contraire, qui sont persuadés que rien n'échappera au rigoureux examen que Dieu fera de toutes les actions de notre vie, que le corps qui a servi aux passions de l'âme en partagera aussi la peine, doivent éviter par là même jusqu'aux moindres fautes.

« S'il en est à qui cela paraisse un songe frivole, qu'un corps décomposé, pourri, évaporé soit rétabli de nouveau, il pourra nous regarder en pitié, se moquer de notre simplicité, mais non pas nous accuser d'aucun dessein pervers, une opinion aussi innocente ne pouvant faire préjudice à personne. Du reste, nous ne sommes pas les seuls à croire la résurrection des corps. Je pourrais vous montrer bien des philosophes partageant la même croyance ; mais je ne veux pas me jeter dans cette discussion quant à présent. Après avoir ainsi

dissipé les calomnies par lesquelles nos ennemis cherchent à obscurcir le nom chrétien, il ne me reste qu'à vous supplier de jeter sur nous un regard favorable. Qui plus que nous mérite de jouir de votre protection et d'obtenir vos grâces ? Nous, dis-je, qui prions sans cesse pour votre empire, afin que, passant comme il est juste du père au fils, il s'étende toujours davantage et prospère en tout, et que, de notre côté, nous menions une vie tranquille et accomplissions avec promptitude tout ce qui nous est commandé[1]. »

Telle est, en substance, l'apologie présentée par Athénagore aux empereurs Marc-Aurèle et Commode, son fils : nous disons, et à son fils Commode. Ce qui le prouve, c'est que son nom se trouve tout entier dans l'inscriptinn ; c'est qu'Athénagore souhaite à ces deux princes que le fils succède au père ; c'est qu'il dit encore plus clairement ailleurs : Tout est soumis à vos majestés, au père et au fils, qui avez reçu du ciel l'empire[2].

Nous avons encore d'Athénagore un ouvrage remarquable, *De la résurrection des morts*, d'un genre tout philosophique et adressé aux païens. Il commence par observer, que par la faute des hommes le mélange du vrai et du faux se trouvant dans toutes les doctrines, il pouvait employer deux méthodes : ou d'écrire *de la vérité* pour ceux qui ne demandent qu'à la recevoir, ou *pour la vérité* contre les incrédules et les sceptiques. La première méthode est la plus naturelle ; mais la seconde étant la plus utile, il s'en servira d'abord. Il soutient donc que ceux qui croient que Dieu est le créateur de toutes choses, et regardent néanmoins la résurrection des morts comme impossible ou incertaine, doivent démontrer de ces deux choses l'une : ou que Dieu *ne peut pas* ressusciter les corps morts, ou qu'il *ne veut pas* le faire.

S'ils adoptent le premier parti, il faudra dire que Dieu n'a pas la sagesse ou la puissance nécessaire pour rendre les corps morts à la vie ; or ni l'un ni l'autre ne peut lui manquer : il l'a prouvé sans réplique, en créant ces mêmes corps lorsqu'ils n'étaient encore point. Mais il y a tant de personnes, disent les ennemis de cette doctrine, qui ont été dévorées par les poissons et les bêtes sauvages, et même par des hommes ; la résurrection de leurs corps devient impossible, vu qu'ils sont unis à des corps étrangers d'une manière si inséparable. Athénagore répond que Dieu a destiné à chaque animal les aliments convenables, lesquels seuls le nourrissent et le soutiennent ; le reste de ce qu'il mange est séparé de son corps de différentes manières. Un

[1] Athenag., *Legat.*, *apud Justin. et in Bibliotheca PP.* Lenoury. *Apparat. ad Bibl. PP.* — [2] n. 18. Pagi et Fleury se trompent.

aliment qui répugne à la nature de l'homme ne profite point à ces parties du corps qui sont nécessaires à sa résurrection. Et pour que cette difficulté eût quelque force, il faudrait prouver que la chair humaine est l'aliment naturel de l'homme. Quant à l'objection niaise, que Dieu ne peut pas plus ranimer le corps humain, qu'un potier ne peut rétablir un de ses ouvrages détruits, il ne la juge pas digne de réponse; mais il réfute la seconde supposition, que peut-être Dieu le voulait point ressusciter les morts. Ce serait alors, dit-il, parce que c'est une action ou injuste ou indigne de Dieu; et il prouve qu'on ne peut démontrer ni l'un ni l'autre : au contraire, puisque ce n'a pas été une chose indigne de Dieu ni injurieuse à l'homme, de lui créer un corps mortel et corruptible, il y en aura bien moins encore à le lui rendre incorruptible et immortel.

Ensuite il prouve la réalité de la résurrection des morts. Sa première raison est la fin pour laquelle Dieu a créé l'homme. Il a été fait pour vivre dans la perpétuelle contemplation des perfections divines. Comme Dieu ne fait rien d'inutile, le corps qu'il lui a donné pour cette fin en ce monde, doit participer à la perpétuité de la fin même. La nature de l'homme demande aussi qu'il ressuscite. Composé d'un corps et d'une âme et ayant pour ces deux parties une fin commune, elles doivent avoir aussi une commune durée. La mort n'est qu'une interruption de cette union, de même que le sommeil et les autres mutations qui arrivent pendant la vie, qui même conduisent à attendre la dernière de toutes, la résurrection. Le troisième motif, l'auteur le place dans l'équité du jugement de Dieu, qui doit atteindre et l'âme et le corps. Contre ceux qui n'accordent pas ce principe, il rappelle qu'il leur faut ou nier la providence divine, ou convenir que les hommes sont plus malheureux que les animaux, s'ils n'obtiennent pas dans l'autre vie la récompense de leurs actions, qu'ils ne peuvent se promettre en celle-ci. Or, ils ne sauraient l'obtenir, si le corps doit être anéanti et l'âme seule vivre toujours. Car il est injuste de récompenser ou de punir l'âme seule, puisque le corps a eu également sa part au bien et au mal, et que même les péchés occasionnés par des passions sensuelles, viennent uniquement du corps, qui tantôt y entraîne l'âme avec violence, tantôt l'y conduit sans qu'elle s'en aperçoive, tantôt l'y engage sous prétexte de sa propre conservation. Comme, en outre, on ne peut concevoir ni le vice, ni la vertu dans l'âme seule, et que les lois ont été données à l'homme tout entier, on doit tirer de là les mêmes conséquences. A ces preuves, l'auteur ajoute la fin particulière de l'homme. Elle ne peut consister ni dans l'insensibilité, ni dans les plaisirs matériels; car l'homme l'aurait de commun avec les êtres inanimés et les ani-

maux : non plus dans la félicité de l'âme séparée du corps; car, sans le corps, elle ne fait pas l'homme total. Il faut donc la chercher dans une destination commune à ces deux parties, qui par conséquent ne peuvent pas demeurer toujours séparées l'une de l'autre [1].

Ce fut vers le même temps que saint Méliton, évêque de Sardes, présenta son apologie au même Marc-Aurèle et à son fils Commode. Par ce qui nous en reste, on voit que les chrétiens n'étaient pas moins persécutés en Asie que dans la Grèce et dans les Gaules. « En vertu de certains nouveaux décrets publiés en Asie, disait-il, les personnes qui servent Dieu sont exposées à une persécution telle, qu'il n'en fut jamais souffert de pareille jusqu'alors ; car les calomniateurs impudents et avides du bien d'autrui se servent du prétexte des ordonnances pour voler ouvertement jour et nuit, et piller les innocents. Si c'est par vos ordres, j'accorderai que c'est bien : un prince juste n'ordonne jamais rien d'injuste ; et dans cette pensée nous souffrirons volontiers la mort. La seule prière que nous vous faisons, est de connaître par vous-mêmes ceux que l'on accuse d'opiniâtreté, pour juger ensuite, dans votre équité, s'ils méritent la mort et les supplices, ou bien de vivre en sûreté et en repos. Que si ce n'est pas de vous que vient ce conseil et cette nouvelle ordonnance, qui ne conviendrait pas même contre des ennemis barbares, nous vous prions bien plus instamment de ne pas nous abandonner à ces brigandages populaires. » Une circonstance avait pu rallumer la persécution en Asie : le tremblement de terre qui renversa la ville de Smyrne ; car on attribuait aux chrétiens toutes les calamités publiques.

Pour rendre l'empereur plus favorable au christianisme, Méliton ajoutait : « Notre philosophie a fleuri auparavant chez les barbares ; vos peuples en furent éclairés sous le grand règne d'Auguste, et elle porta bonheur à votre empire ; car, depuis ce temps, la puissance et la gloire des Romains ont toujours été croissant : vous y avez heureusement succédé et la conserverez avec votre fils, si vous gardez cette philosophie qui a été élevée avec votre empire, et que vos ancêtres ont honorée avec les autres religions. Aussi, depuis ce temps, n'avez-vous eu aucun mauvais succès, mais toujours de la prospérité et de la gloire, suivant les vœux de tout le monde. Néron et Domitien ont été les seuls qui, à la persuasion de quelques envieux, ont voulu décrier notre doctrine. C'est d'eux que le mensonge et la calomnie se sont débordés sur nous, par une coutume sans raison ; mais la piété de vos pères a corrigé leur aveuglement, réprimant plus d'une fois par écrit ceux qui ont osé faire de nouvelles entreprises

[1] Athenag., *De resurr., apud Justin. et in Biblioth. PP.*, etc.

contre nous. Adrien, votre aïeul, écrivit entre autres à Fundanus, gouverneur d'Asie. Votre père, dans le temps même que vous gouverniez tout avec lui, a écrit aux villes sur ce sujet, nommément aux Larissiens, aux Thessaloniciens, aux Athéniens, et enfin à tous les Grecs. Persuadés donc que vous avez pour nous les mêmes sentiments, ou plutôt que vous nous jugez avec plus d'humanité et de sagesse encore, nous avons une ferme confiance que vous nous accorderez tout ce que nous vous demandons [1]. »

A l'éloge de Méliton, Eusèbe joint immédiatement celui de Claude Apollinaire, évêque d'Hiéraple, en Phrygie, qui signala également son zèle à défendre la religion contre les gentils, contre les Juifs et contre les hérétiques de son temps. Des nombreux ouvrages qu'il avait composés, et qui, jusqu'au temps d'Eusèbe, se trouvaient entre les mains d'un grand nombre de personnes, il n'en vint à sa connaissance que les suivants : l'apologie au même empereur Marc-Aurèle; cinq livres contre les gentils; deux de la vérité, et deux contre les Juifs. Le même historien ajoute qu'il avait encore écrit plusieurs traités ou lettres, pour réfuter l'hérésie naissante des cataphryges, lorsque Montan, avec ses fausses prophétesses, en jetait encore les fondements. Photius loue l'élégance de son style; Théodoret son érudition non moins sacrée que profane.

A la même époque florissait encore Miltiade, compté par Tertullien au nombre des hommes éminents en sainteté, qui, avant lui, avaient déjà réfuté les erreurs de Valentin [2]; et, par un écrivain du troisième siècle, placé parmi ceux qui, dans leurs écrits, réfutant les païens et les hérétiques de leur temps, avaient soutenu la divinité de Jésus-Christ avant le pontificat de saint Victor [3]. Il écrivit contre Montan et ses prophétesses fanatiques un excellent livre pour démontrer qu'il ne convenait point à un prophète de parler dans une espèce de fureur, comme faisaient les prêtresses de Delphes montées sur le trépied d'Apollon. Il donna, en outre, des preuves non équivoques de la profonde étude qu'il avait faite des Écritures divines, soit dans deux livres publiés contre les gentils, soit dans deux autres composés contre les Juifs. Saint Jérôme [4] le met au nombre des savants écrivains qui remplirent tellement leurs ouvrages des sentences des philosophes, que le lecteur ne savait ce qu'il fallait admirer davantage, ou l'érudition profane, ou la science des divines Écritures. Il écrivit enfin pour la défense de la philosophie chrétienne, dont il faisait profession, une apologie remarquable, adressée aux chefs de ce

[1] Euseb., l. 5, c. 26. — [2] *Cont. Valent.*, n. 5. — [3] Euseb., l. 5, c. 28. — [4] *Epist. ad Magn.*

siècle, c'est-à-dire aux gouverneurs des provinces, ou peut-être même aux empereurs Marc-Aurèle et Commode.

Au grand préjudice de l'érudition ecclésiastique, les apologies d'Apollinaire et de Miltiade ont péri, ainsi que leurs autres ouvrages contre les païens, où nous aurions pu connaître mieux l'état des chrétiens pendant ces dernières années de Marc-Aurèle ; mais leur perte est suppléée en quelque manière par les trois livres de saint Théophile à Autolycus, dans lesquels nous voyons que la persécution dura non-seulement jusqu'à la mort de cet empereur, mais encore les premières années de Commode. Car à la fin de cet ouvrage, que le saint ne termina qu'après la mort de Marc-Aurèle, il se plaint que les gentils et eussent persécuté et persécutent encore les adorateurs du vrai Dieu, ensevelissant les uns sous des grêles de pierres, mettant les autres à mort de différentes façons, et ne cessant de leur faire souffrir toutes sortes de supplices.

Théophile était le sixième évêque d'Antioche après saint Pierre; saint Ignace, qui fut le second, ayant eu pour successeur Héron. Héron Corneille, Corneille Héros, et Héros Théophile, l'an 168 de Jésus-Christ. Quant à Autolycus, c'était un païen qui avait de l'esprit, de l'éloquence, beaucoup de lecture et particulièrement une grande connaissance de l'histoire. Mais prévenu contre la religion chrétienne, il la traitait de doctrine extravagante et penchait à croire les calomnies répandues contre elle. Avec tout cela il était l'ami du saint évêque d'Antioche, qui, bien loin de le fuir, l'invitait souvent à conférer ensemble.

Le premier livre renferme le sujet d'un de ces entretiens. Autolyque, après avoir défendu le paganisme avec une pompeuse éloquence, avait demandé à Théophile qu'il lui montrât son Dieu. L'évêque répond que Dieu ne peut être vu que par les yeux de l'esprit, et encore des yeux purs qui ne soient point offusqués par le péché. Il est impossible d'exprimer la forme de Dieu ; car il est plus grand et plus parfait que tout ce que l'homme pourrait dire pour la faire comprendre. Que si on ne peut le contempler en lui-même, ses œuvres le révèlent suffisamment aux hommes : de même que l'âme, bien qu'invisible, se reconnaît néanmoins par son action sur le corps. Nous verrons enfin Dieu tel qu'il est, lorsque nous aurons passé à la vie éternelle.

Un autre article que le philosophe païen trouvait impossible à croire, était la résurrection des morts. Théophile s'étonne de son incrédulité, et lui demande s'il ne sait point que toutes les actions de l'homme commencent nécessairement par la confiance et la foi. Le laboureur ne peut espérer de moisson, s'il ne confie la semence à la

terre ; le voyageur traverser les mers, s'il ne se confie lui-même au vaisseau et au pilote; le malade recouvrer la santé, s'il ne s'abandonne au médecin ; nul n'apprendra ni métier ni science, s'il ne s'en rapporte d'abord au maître. Si donc le laboureur croit à la terre, le navigateur au vaisseau, le malade au médecin, comment refuserez-vous d'en croire Dieu, qui vous a donné tant de gages de votre foi ? « Eh quoi ! continue-t-il, vous pouvez croire que des idoles taillées de main d'homme sont des dieux et opèrent des prodiges, et vous douterez que Dieu, votre Créateur, puisse vous rétablir dans votre premier état? Pour croire à la résurrection, vous voudriez voir revivre un mort; mais quel mérite y aurait-il de croire ce que l'on voit ? Comment, vous croyez qu'Hercule et Esculape ont récupéré la vie qu'ils avaient perdue; et vous n'en croyez point la parole de Dieu? Peut-être que si je vous montrais un mort ressuscité, vous ne le croiriez pas même. Dieu vous donne assez de raisons pour croire cette doctrine. Les vicissitudes des saisons, des jours et des nuits ne sont autre chose que mort et résurrection. On en peut dire autant des plantes et des fruits qui se reproduisent de la semence morte et décomposée ; autant des phases de la lune, ainsi que de la guérison des malades, qui recouvrent de nouvelles chairs et de nouvelles forces. Dieu montre, par tout cela, qu'il peut opérer également une résurrection générale.

« Moi-même, ajoute Théophile, je n'y croyais pas d'abord ; mais j'y crois maintenant, après avoir tout bien considéré, surtout après avoir lu les écritures sacrées des prophètes, qui ont prédit les choses passées, présentes et futures, de la même manière et dans le même ordre que les premières se sont accomplies déjà, que les secondes s'accomplissent actuellement et que les dernières s'accompliront sans aucun doute. Certain donc de l'avenir par le passé et le présent, je crois et me soumets à Dieu. Pour vous, faites-en de même, de peur que, incrédule aujourd'hui, vous ne soyez forcé d'y croire un jour dans les supplices éternels prédits par les prophètes. Vos poëtes et vos philosophes eux-mêmes, en ayant dérobé la connaissance aux divines Écritures pour donner plus de croyance à leurs propres doctrines, ont annoncé des châtiments à venir pour les impies et les incrédules, ainsi l'ordonnant la Providence, afin que nul ne restât sans témoignage, ni ne pût s'excuser en disant : Nous n'avons pas ouï, nous n'avons pas connu. Je vous exhorte donc à lire les écrits des prophètes : ils vous apprendront, avec beaucoup plus de certitude que vos poëtes et vos philosophes, à éviter les supplices éternels et à mériter l'éternelle félicité. Car celui qui nous a donné une bouche pour parler, des oreilles pour entendre, des yeux pour voir, examinera un jour toutes nos actions, les jugera avec une souveraine équité,

et rendra à chacun selon ses œuvres : aux bons, une vie, une joie, une paix éternelles et ineffables ; aux méchants et aux criminels idolâtres, une éternité de feu et de tourments. Vous m'avez demandé, ô mon ami, quel était mon Dieu : le voilà. Je vous engage à le craindre et à l'en croire. »

Quelques jours après cette conférence, d'où ils étaient sortis encore plus amis qu'auparavant, Autolycus pria le saint évêque de traiter plus à fond et avec plus d'étendue ce qui avait été le sujet de la conversation. Pour le satisfaire, il composa un second livre. Après avoir démontré combien étaient absurdes et contradictoires les superstitions idolâtriques, les opinions des philosophes sur les choses divines, les fables des poëtes sur l'origine, la propagation et les actions de leurs dieux, ainsi que la formation de l'univers, il oppose à toutes leurs extravagances la doctrine des prophètes, enseignant tous de concert que Dieu, par son Verbe, a créé toutes choses de rien ; il développe les premiers chapitres de la Genèse, l'œuvre des six jours, la création de l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu, la formation de la femme d'une de ses côtes, leur chute et leur bannissement du paradis terrestre, la mort et les autres maux auxquels ils furent condamnés en peine de leur prévarication, la naissance des premiers enfants d'Adam, l'origine des villes et avant et après le déluge, l'invention des arts dans la descendance de Caïn, la fondation des monarchies après le déluge universel, la division des langues, la dispersion des peuples sur toute la surface de la terre et par toutes les îles de la mer.

« Tant de vérités si grandes, si nécessaires à savoir pour avoir une idée juste de l'origine des choses, aimer en elles la bonté de Dieu, craindre sa justice, admirer sa providence, qui des philosophes, demande le saint, qui des poëtes, qui des historiens a pu en présenter un récit exact, puisqu'ils ont vécu si longtemps après, et qu'ils ont introduit une foule de dieux tant d'années après la fondation des villes, et postérieurs à beaucoup de rois, à beaucoup de nations et à beaucoup de guerres mentionnées dans les divines Écritures? Si les prophètes des Égyptiens et des Chaldéens, ainsi que les autres auteurs, veulent que nous leur ajoutions une foi entière, qu'ils nous donnent d'abord une idée juste des choses arrivées avant le déluge, de l'origine du monde, de la formation de l'homme; qu'ils ne se bornent point à nous raconter le passé, qu'ils prédisent encore l'avenir. Ainsi ont fait nos prophètes : leur intelligence, éclairée par l'Esprit-Saint, voyait présents les siècles futurs, non moins que les siècles passés : les chrétiens sont donc les seuls qui possèdent avec certitude la vérité. » C'est pourquoi le saint exhorte de nouveau son

ami à lire les Écritures sacrées, l'assurant qu'il y trouverait en outre les plus excellents préceptes, soit pour la vie civile, soit pour le culte dû au vrai Dieu; et, pour l'observation de ces mêmes préceptes, les motifs les plus efficaces, dans les châtiments temporels, mais bien plus encore dans les supplices éternels dont Dieu menace les hommes impies et les violateurs de ses lois. Ces menaces se lisent en partie dans les poëtes mêmes des païens : c'est qu'ils avaient puisé à la source des livres saints; mais elles y paraissent sans force, mêlées qu'elles sont à une infinité de fables grossières et ridicules. Il l'engage enfin à conférer souvent avec lui, espérant pouvoir lui faire mieux comprendre la vérité de vive voix.

Bien que jusqu'alors, ni les écrits ni les conférences n'eussent pu convaincre son ami, le saint évêque n'en témoigna pas moins de zèle. Il espérait triompher enfin, lorsqu'il aurait réussi à décréditer, dans l'esprit d'Autolycus, les poëtes, les philosophes, les historiens païens, dont il aimait passionnément la lecture, et dont les doctrines et les fables étaient le fondement des cultes profanes; il comptait lui ôter de l'esprit les sinistres impressions dont il s'était laissé prévenir par les calomnies contre les chrétiens; et, finalement, parvenir à lui démontrer avec une pleine évidence que la religion chrétienne n'était point, comme il s'imaginait, la plus nouvelle, mais, prise dans son origine et ses principes, la plus ancienne de l'univers. Tels sont les sujets que le saint entreprit de traiter dans le troisième livre.

Il montre d'abord qu'on ne doit accorder aucune croyance ni aux poëtes, ni aux historiens, ni aux philosophes, lorsqu'ils parlent de l'origine des choses et des actions de leurs dieux; car les choses qu'ils racontent, ils ne les ont ni vues de leurs yeux, ni entendues d'autres qui les eussent vues. En contradiction non-seulement les uns avec les autres, mais encore avec eux-mêmes, tantôt ils enseignent qu'il y a des dieux et une providence, tantôt ils le nient. Est-il question de morale? ils autorisent les adultères, les crimes contre nature, et ne rougissent pas d'attribuer à leurs dieux des repas exécrables et les plus horribles forfaits. Théophile proteste qu'il aurait bien aimé ne pas revenir sur une pareille matière, s'il n'avait vu son ami flottant encore et porté à croire les calomnies qui imputaient aux chrétiens les plus abominables excès, et décriaient leur religion comme une chose nouvelle et destituée de preuves. Il fait donc voir que, autant il y a d'injustice manifeste à inculper les chrétiens de ces crimes, autant il y a de motifs fondés de les attribuer aux gentils. Pour en être persuadé pleinement, il suffit de comparer la doctrine des seconds avec celle des premiers. Parmi les philosophes, il s'en est trouvé plus d'un qui a conseillé aux enfants de faire bouillir et manger la chair

de ceux qui leur avaient donné le jour. Le vice contre nature a été commun à tous ces prétendus sages. Platon voulait introduire dans sa république la communauté des femmes; Épicure et les stoïciens ont approuvé l'inceste du fils avec la mère et du frère avec les sœurs, et rempli les bibliothèques de leur doctrine, afin que la jeunesse y fût de bonne heure initiée.

Les chrétiens, au contraire, confessent et adorent un seul Dieu qui a créé l'univers et gouverne tout par sa providence; c'est lui leur unique législateur et maître; c'est de lui qu'ils ont reçu une loi sainte et appris à pratiquer la piété, la justice, l'innocence, à aimer les ennemis, à réparer leurs fautes par la pénitence, à fuir la vaine gloire, à obéir aux principautés et aux puissances, à réprimer jusques à un regard et une pensée impurs, à s'éloigner des combats des gladiateurs et des autres spectacles, afin de ne prendre aucune part au massacre de tant de malheureux, et ne point se souiller les yeux ni les oreilles par tant d'obscénités qui impunément s'y chantent, s'y représentent et s'y commettent. « Voyez donc, ajoute le saint, si des personnes semblables peuvent vivre comme des brutes, se vautrer dans les plus abominables ordures; ou, ce qui est le plus impie, manger de la chair humaine. Loin des chrétiens la seule pensée de ces crimes! La tempérance habite au milieu d'eux; ils honorent la continence, ils gardent l'unité du mariage, ils embrassent la chasteté, bannissent de leurs demeures l'injustice, déracinent le péché, étudient la justice, pratiquent la loi, adorent et confessent le seul vrai Dieu. Chez eux la vérité préside, la grâce conserve, la paix met en sûreté, la parole sainte conduit, la sagesse enseigne, la vie récompense, Dieu règne. »

Enfin la doctrine des chrétiens n'est ni nouvelle ni fabuleuse, mais est plus ancienne et plus véritable que toutes les autres. Théophile le démontre en exposant les différentes erreurs et les opinions discordantes des auteurs païens, lorsqu'ils calculent les années de la création du monde et qu'ils décrivent le déluge et ses suites. Autant ces choses sont racontées avec simplicité et exactitude dans Moïse, autant elles sont altérées et enveloppées de mille fables dans les auteurs profanes, marque évidente que le premier est d'une plus haute antiquité, et que c'est chez lui que se trouve la pure et simple vérité.

Pour rendre la chose plus évidente encore, il s'attache à prouver que Moïse et la sortie du peuple d'Israël de l'Égypte ont précédé de plusieurs siècles la guerre de Troie, la fondation des plus anciens royaumes des Grecs, l'institution des jeux olympiques et leurs autres événements mémorables; le temple de Salomon est de près d'un siècle et demi plus ancien que la fondation de Carthage par Didon;

et le dernier des prophètes, Zacharie, a vécu dans les temps de Cyrus et de Darius Hystaspe, par conséquent il est contemporain de Solon, législateur des Athéniens, et antérieur à Hérodote, à Thucydide, à Xénophon et aux autres plus célèbres historiens de la Grèce, qui n'ont commencé leur histoire qu'après la fondation de la monarchie persienne par Cyrus. Enfin, comme cette preuve dépendait de la connaissance des temps, le saint établit la chronologie des Hébreux, à commencer depuis Adam jusqu'au règne du même Cyrus qui les remit en liberté, et celle des Romains, depuis Tarquin le Superbe jusqu'à la mort de Marc Aurèle, arrivée, suivant son comput, l'an du monde 5698. Il ajoute néanmoins que, quelque soin qu'il eût mis en l'ordonnance de cette chronologie, il se pouvait avec tout cela qu'elle ne fût pas entièrement précise et exacte, les historiens sacrés ayant le plus souvent négligé les mois et les jours, qui, ajoutés ensemble, pouvaient faire quelque différence notable dans le comput des années. Mais après tout, dit le saint, ce sera une méprise de cinquante, de cent et peut-être même de deux cents ans; erreur de peu de conséquence en comparaison de celle de Platon, d'Apollonius d'Égypte et autres écrivains téméraires, le premier ayant compté deux cents millions d'années, et le second cent cinquante millions trois cent soixante-quinze, depuis le déluge jusqu'à leur époque [1].

Saint Théophile ne signala pas moins son zèle contre les hérétiques que contre les gentils. Il fut le premier à écrire contre Hermogène, qui, imbu de la philosophie stoïcienne, s'efforçait d'introduire dans l'Église l'hérésie de la matière increéée et coéternelle à Dieu, ce qui était l'égaler à Dieu même, quoique ce blasphème fît horreur même à Hermogène. Il était peintre de profession, et voici le portrait que Tertullien nous fait de son esprit et de ses mœurs, en écrivant contre lui et contre son erreur de la matière increéée : « C'est un homme qui naturellement est porté à l'hérésie et aux troubles. Il croit qu'il est fort éloquent, parce qu'il parle toujours; qu'il est généreux, parce qu'il ne rougit de rien; qu'il a une conscience droite et sincère, parce qu'il médit de tout le monde. Il viole les lois de Dieu et par ses peintures et par ses fréquents mariages, accoutumé à épouser plus de femmes qu'il n'en peint; et il fait un outrage égal à ces lois saintes, soit en peignant les images des faux dieux, soit en les alléguant pour justifier son incontinence. Il ment toujours ou aux yeux par son pinceau, ou à l'esprit par sa plume. Il corrompt, par ses différents adultères, et l'intégrité de la foi et la pureté du corps. Pour l'intelligence

[1] Theophil., *Ad Autolyc.*, *in Justin.*, édit. 1615, *et in Biblioth. PP.* Lenoury, *Apparat. ad Bibl. PP.*

et l'ouverture de l'esprit, il tient le premier rang entre ceux qui n'en ont point [1]. » Outre la matière increéée, Hermogène enseignait que le corps de Jésus-Christ était dans le soleil ; que le diable et les démons se dissoudraient un jour pour retourner à la matière première; qu'enfin c'était à cette matière, et non pas au souffle de Dieu, que l'âme devait son origine, erreur que Tertullien réfuta dans un livre intitulé : *De l'origine de l'âme.*

Mais, pour en revenir à Théophile, il regardait la mer comme une image de ce monde. « Comme dans la mer il y a des îles habitables, pourvues d'eau douce, fertiles, avec des rades et des ports propres à servir de refuge à ceux qui sont battus par la tempête, de même Dieu a distribué dans l'univers, comme sur une mer orageuse, les différentes églises comme autant d'îles sûres et commodes où se conserve le dépôt de la sainte doctrine, et où se réfugient tous ceux qui veulent se sauver du naufrage et se dérober aux foudres de la justice divine et au souffle de sa colère. Mais de même que dans la mer il y a d'autres îles, toutes de rochers, sans eau, stériles, remplies de bêtes féroces, inhabitables, et qui, au lieu de défendre les navires contre les vents et les flots, les brisent contre les écueils, de même il y a dans le monde des écoles d'erreurs, des sectes hérétiques, qui font faire un triste naufrage à quiconque en approche, et traitent ceux qui tombent entre leurs mains comme les pirates font ceux qu'ils surprennent en mer [2]. »

Cependant les saints évêques veillaient contre ces embûches et repoussaient ces larrons, tantôt par les réprimandes et les exhortations qu'ils adressaient aux fidèles, tantôt par les combats qu'ils livraient ouvertement aux hérétiques, soit en les confondant dans des disputes particulières, soit en réfutant exactement toutes leurs erreurs par des ouvrages publics. Parmi ces généreux combattants, Eusèbe assigne la première place au saint évêque d'Antioche. Outre le livre contre les erreurs d'Hermogène, il en composa un autre contre celles de Marcion. On les avait encore du temps d'Eusèbe; mais ils ont été perdus depuis avec quelques autres écrits pour l'instruction des fidèles, ses commentaires sur les Proverbes et sur les quatre évangélistes, qu'il avait réduits en un seul volume [3].

Théophile mourut l'an 181, peu après avoir terminé ses livres à Autolycus. Comme il s'y plaint en finissant que jusqu'alors les chrétiens fussent persécutés et mis à mort, il faut dire qu'il n'aura pas vu la fin de la persécution renouvelée la dix-septième année de Marc-

[1] Tert., *Adv. Hermog.*, n. 1. — [2] *Ad Autolyc.*, l. 2, n. 14. — [3] Euseb., l. 5, c. 24.

Aurèle. Cette persécution s'étendit jusque dans la Thrace : on le voit par l'histoire de Théodote de Byzance. C'était un corroyeur de son métier, mais très-versé dans les belles-lettres. Cette singularité dans un homme de sa condition lui avait peut-être enflé le cœur. Pris, avec beaucoup d'autres chrétiens qui souffrirent le martyre, il eut la faiblesse d'apostasier. Les fidèles de Byzance lui reprochant sa lâcheté, il s'enfuit de honte et vint à Rome. Après quelque temps, il y fut reconnu et essuya les mêmes reproches. On lui demandait comment un homme si savant avait abandonné la vérité. Au lieu de s'humilier et d'embrasser la pénitence, il se jeta dans un plus profond abîme en disant : Ce n'est point Dieu que j'ai renié, mais un homme. Quel homme ? lui dit-on. Jésus-Christ, répondit-il, qui n'est qu'un homme. Cette hérésie, renouvelée de Cérinthe et d'Ébion, et qui eut de grandes suites, fut condamnée par le pape saint Victor avant que Sévère eût recommencé à persécuter l'Église, ce qui montre que la chute de Théodote eut lieu dans la persécution de Marc-Aurèle [1].

Le saint pontife Éleuthère était assis alors sur la chaire de saint Pierre. S'il eut la douleur de voir l'Église décimée par le glaive impérial, il eut aussi la consolation d'y compter de nouveaux peuples. La foi, persécutée sur le continent, passa la mer et alla chercher les Bretons comme dans un autre monde. Sans examiner si, dès le temps des apôtres, la semence de la céleste doctrine fut jetée ou non dans cette grande île que nous appelons aujourd'hui Angleterre ou Grande-Bretagne, il faut croire que la foi naissante y fut bientôt ou étouffée par les superstitions dominantes, ou arrachée par le tourbillon des guerres continuelles, qui agitèrent ces peuples jusqu'à leur entière soumission à la puissance romaine. C'est pourquoi un de ses rois ayant été, vers ces temps, inspiré de Dieu à embrasser la religion, il lui fallut envoyer à Rome une ambassade solennelle, et demander au Pape des missionnaires pour l'instruire dans la foi et lui administrer les saints mystères. Son nom de Lucius, nom romain, indique qu'il était un de ces rois que les Romains établissaient alors dans les pays de conquête, pour maintenir dans la soumission les nations les plus éloignées [2]. Éleuthère reçut avec joie les ambassadeurs du prince, et envoya dans l'île quelques prêtres qui y prêchèrent la foi avec tant de succès, que de la Bretagne soumise aux Romains, elle dut passer bientôt dans ses parties plus septentrionales ; car, lorsque peu d'années après, Tertullien écrivait contre les Juifs, la croix avait été arborée déjà dans les parties de l'île jusqu'alors inaccessibles aux légions romaines. Le roi Lucius est honoré comme saint le 3 décembre.

[1] Euseb., l. 5, c. 28. — [2] Beda, *Hist. gent. angl.*, l. 1, c. 4.

Marc-Aurèle était mort le 17 mars 180. Commode commença dès lors à régner seul. L'on croit que la persécution dura encore les deux première années de son règne. A cette époque il y eut une conspiration contre lui, où entrèrent beaucoup de sénateurs et sa propre sœur Lucille. Il les fit mourir, ainsi que Crispine, sa propre femme, convaincue d'adultère, prit à sa place une concubine à qui il ne manqua que le nom d'impératrice. Dion fait entendre qu'elle favorisait les chrétiens ; on ne sait pourquoi. Ce qui est de fait, c'est qu'ils cessèrent d'être persécutés.

Ce calme inattendu, après une si longue tempête, attira dans l'Église une foule de personnes de tout rang. A Rome, on y vit accourir un grand nombre des plus nobles et des plus riches avec toute leur famille. Tel fut Apollonius, sénateur, illustre dans les lettres et la philosophie. Il se vit dénoncé par un de ses esclaves, qui fut puni de mort, suivant l'ordonnance du prince; on croit que c'était une ordonnance de Marc-Aurèle, rendue après le miracle de la légion Fulminante, et qui défendait d'accuser les chrétiens comme chrétiens. L'esclave fut donc mis en croix et eut les jambes cassées, par sentence de Perennis, préfet du prétoire. Mais ensuite Perennis, à forces d'exhortations et de prières, voulut faire changer de résolution à Apollonius même. L'ayant trouvé inébranlable, il lui ordonna de rendre compte de sa foi devant le sénat. Apollonius composa donc une apologie très-belle et très-éloquente, la lut en plein sénat et la scella bientôt de son sang; car, d'après une ancienne loi, celle de Trajan, un chrétien, une fois traduit en justice, ne pouvait être absous s'il n'apostasiait. De l'avis des sénateurs, ses collègues, Apollonius eut donc la tête tranchée [1].

L'exécution de son délateur ôta probablement à d'autres la tentation d'en faire autant. En effet, nous ne connaissons pas d'autres saints qui aient souffert la mort sous Commode. Mais si les fidèles avaient la paix du côté des idolâtres, il n'en était pas de même du côté des hérétiques. A peine les églises des Gaules respiraient-elles, après les dernières persécutions, que les séducteurs arrivèrent pour les corrompre, et obligèrent saint Irénée de composer contre eux son fameux ouvrage, le plus ancien que nous ayons contre les anciennes hérésies.

L'école de Valentin, dont les plus célèbres disciples étaient Second, Épiphane, Ptolémée, Colorbase, Marcos et Héracléon, s'était à la fois divisée en plusieurs sectes et étendue au loin. Il semble qu'elle donna alors à faire, plus qu'aucune autre, aux pasteurs du troupeau. La

[1] Euseb., l. 5, c. 21. *Acta SS.*, 18 *april.*

licence des mœurs, le pur platonisme dans lequel ces hérétiques avaient transformé la doctrine de Jésus-Christ, les pratiques mystérieuses de théurgie et de magie auxquelles ils se livraient, ainsi que les platoniciens du temps, tout cela ensemble faisait que le système de Valentin séduisait facilement les personnes lettrées, et, par suite, celles qui ne l'étaient point. La liberté que s'était arrogée Valentin d'altérer la doctrine des premiers gnostiques, ses disciples crurent pouvoir la prendre pour réformer la sienne, en ôtant, y ajoutant ce que chacun jugeait plus nécessaire ou plus propre à y donner le dernier complément. Aussi, hors d'Antioche, y avait-il à peine quelqu'un qui professât le pur valentinianisme ou qui s'appelât valentinien : les divers réformateurs de cet absurde système donnaient chacun son nom à ses disciples : les uns s'appelaient secondiens, d'autres ptolémaïques ; ceux-ci colorbasiens, ceux-là marcosiens. Ce furent ces derniers qui, de l'Asie, envoyèrent quelques-uns des leurs pour troubler les églises de la Gaule celtique et dans le voisinage du Rhône. Ils réussirent à corrompre et à séduire par leurs prestiges quelques femmes, qu'ils attirèrent facilement à leur secte par la promesse de les rendre participantes de leur esprit, en leur donnant la faculté de consacrer une espèce d'eucharistie, et en leur faisant entendre qu'elles deviendraient autant de prophètes. Saint Irénée nous fait connaître les pratiques de ces sacriléges imposteurs.

Marc prenait un calice mêlé de vin et d'eau; après une longue invocation, ce mélange paraissait d'un rouge de pourpre. C'était, suivant lui, la grâce souveraine qui, à sa prière, y faisait couler son sang : en sorte que les assistants s'empressaient pour goûter ce breuvage. C'était principalement aux femmes riches et nobles qu'il s'adressait. Après leur avoir fait bénir en sa présence un calice de vin et d'eau, il versait cette prétendue eucharistie dans un calice beaucoup plus grand, en disant des paroles magnifiques, qui promettaient un accroissement de grâce. Alors la liqueur contenue dans le petit calice paraissait remplir le grand jusqu'à se répandre. Souvent il disait à celle qu'il voulait abuser : Je veux te faire participante de ma grâce : il faut que nous devenions une même chose ; reçois premièrement la grâce de moi et par moi... Voici la grâce qui descend en toi. Ouvre la bouche et prophétise. Si la femme répondait : Je n'ai jamais été prophetesse, je ne sais point prophétiser, il faisait sur elle d'autres invocations pour l'étonner, et lui disait : Ouvre la bouche et dis tout ce qui te viendra, tu prophétiseras. Éblouie par tous ces prestiges, et sentant une chaleur et une palpitation de cœur extraordinaires, la malheureuse se hasardait à proférer tout ce qui lui venait d'extravagant à la bouche; puis, se croyant prophétesse, elle n'é-

pargnait ni ses biens ni son honneur pour témoigner à l'imposteur sa reconnaissance. Pour arriver plus sûrement à ses fins, il se servait encore de certains philtres, au rapport de plusieurs femmes qu'il avait séduites et qui revinrent à l'Église. De ce nombre était la femme d'un diacre d'Asie. D'une beauté remarquable, elle se laissa corrompre par cet imposteur et le suivit longtemps. Convertie enfin avec beaucoup de peine, elle passa le reste de sa vie à expier ses fautes dans les larmes et la pénitence [1].

Le libertinage de ses disciples n'était pas moindre. Se vantant d'être arrivés au plus sublime degré de la vertu et de la sagesse divines, ils se regardaient comme impeccables et se livraient sans crainte à toutes leurs passions. Tels étaient les imposteurs qui, arrivés dans les Gaules, y séduisirent un grand nombre de femmes. Plusieurs d'entre elles firent pénitence publique; d'autres, retenues par la honte et désespérées en quelque sorte, ou avaient apostasié la foi entièrement, ou ne savent encore, dit le saint, à quoi se résoudre.

Avec la même audace qu'ils inventèrent une nouvelle forme d'eucharistie et une nouvelle espèce d'ordination, ils instituèrent aussi de nouveaux rites et de nouvelles manières de baptiser. Ils appelaient leur baptême rédemption et l'exaltaient fort au-dessus de celui de Jésus-Christ, ce dernier n'étant que charnel et pour la rémission des péchés, tandis que le leur était spirituel et conférait la perfection. Cependant ils n'étaient point uniformes dans la manière de l'administrer. Chez les uns, la cérémonie consistait dans un appareil nuptial et dans quelques paroles profanes, et ils appelaient tout cela les noces spirituelles. D'autres baptisaient leurs catéchumènes avec de l'eau en disant : Au nom du père inconnu de toutes choses, dans la vérité, mère de l'univers, dans celui qui est descendu en Jésus, dans l'union, la rédemption et la communion des vertus. D'autres, pour imprimer aux personnes simples un plus grand respect pour leurs mystères, prononçaient une longue suite de mots hébreux. Enfin, à l'imitation des catholiques, ils oignaient encore leurs néophytes avec de l'huile de baume, regardant cette onction sensible comme une image de l'onction spirituelle. D'autres, se persuadant qu'il n'était pas nécessaire de plonger les hommes dans l'eau, faisaient un mélange d'eau et d'huile, le leur versaient sur la tête en proférant quelques-unes de leurs mystérieuses paroles, puis ils les oignaient de baume; d'autres rejetaient toutes ces cérémonies sensibles, disant qu'il était absurde de vouloir représenter le mystère de la vertu invi-

[1] Iren., l. 1, c. 13 et 21.

sible et ineffable par des choses sensibles et corporelles. Puisque notre corruption ne vient que d'ignorance, disaient-ils, la science est le seul remède à nos maux et la rédemption parfaite de l'homme intérieur. D'autres différaient cette rédemption jusqu'au dernier moment de la vie, versant alors sur la tête des moribonds leur eau mélangée d'huile, avec les mêmes invocations barbares; ensuite ils leur apprenaient certaines paroles à prononcer lorsqu'ils rencontreraient les principautés et les puissances, afin d'échapper de leurs mains et de passer outre.

Si dans les rites de ces sectaires impies il y avait beaucoup d'extravagances et de contradictions, il n'y en avait pas moins dans leurs dogmes. Saint Irénée en fait un long exposé pour satisfaire aux instances d'un ami, saint Hippolyte, qui, pour s'opposer avec plus de succès au progrès de l'hérésie, l'avait prié de lui découvrir les mystères cachés des disciples de Valentin, que personne jusque-là n'avait développés suffisamment, et de lui fournir les armes nécessaires pour abattre de pareils monstres. L'entreprise était difficile, mais en même temps nécessaire. Comme le médecin ne peut guérir un malade s'il ne connaît sa maladie, de même on ne peut convaincre et convertir les hérétiques, si l'on n'est bien instruit de leurs maximes et de tous leurs arguments.

Plusieurs, avant saint Irénée, entrés dans la même lice, n'en étaient pas sortis avec une victoire complète, parce qu'ils n'avaient pas eu une parfaite connaissance du système de Valentin, des divers artifices mis en œuvre par ses disciples pour le soutenir, parer les coups ou repousser les assauts de leurs adversaires. Pour réussir dans un pareil ouvrage, il fallait une grande étude, une grande pénétration d'esprit, et, outre la connaissance des divines Écritures, être versé encore dans la mythologie et dans les systèmes philosophiques, non pas tant des Grecs que des Égyptiens, des Chaldéens, des Perses, ainsi que des autres nations orientales. Avant de se livrer à cette entreprise, saint Irénée lut donc avec attention tout ce qu'il put avoir d'écrits des disciples de Valentin, et eut en outre des conférences avec quelques-uns d'entre eux. D'un autre côté, bien que dès son enfance il eût fait ses délices des lettres saintes, il n'avait pas négligé l'étude des lettres humaines et la lecture des auteurs profanes, comme on le voit par ses fréquentes citations de philosophes et de poëtes. Ainsi, c'est bien à juste titre que Tertullien l'appelle un homme qui a exploré toutes les sciences avec beaucoup de soin et de lumière [1]; que saint Jérôme le compte parmi les Pères qui ont développé les

[1] *Adv. Valent.*, n. 5.

principes de chaque hérésie, et montré de quels anciens philosophes elle prenait sa source [1]; et qu'Eusèbe dit, à sa louange, qu'il avait pénétré dans le gouffre profond des erreurs de Valentin, bien qu'elles fussent expliquées et diversifiées de mille manières, et qu'il avait poursuivi jusque dans ses plus cachés repaires ce tortueux serpent [2]. L'exposition exacte de leurs opinions suffisait pour les désarmer et assurer à l'Église une victoire complète. Telle qu'une bête féroce qui, cachée dans l'épaisseur de la forêt, en sort à l'improviste et déchire les passants : si l'on vient à éclaircir le bois et à découvrir sa retraite aux yeux de tout le monde, il sera bien plus facile de se garantir de ses embûches; on pourra aisément lui lancer des traits de toutes parts, la blesser et la mettre à mort; de même, dit le saint, quand nous aurons mis au grand jour les ténébreux mystères de l'hérésie, il ne faudra pas beaucoup de raisonnements pour la battre en ruine [3] : toutefois, dans l'ardeur de son zèle, il accumule des preuves sans nombre.

Encore que les cinq livres soient dirigés principalement contre les valentiniens, et en particulier contre les marcosiens, il a pu néanmoins avec raison leur donner pour titre : *Manifestation et réfutation de la soi-disant science ou gnose ;* car de la manière qu'il a combattu les gnostiques ou prétendus sages de son temps, il a réfuté ceux de tous les temps. Après avoir développé le système de Valentin avec ses trente dieux ou éones, et montré que ce n'était qu'un amalgame des idées particulières de quelques anciens philosophes, il le renverse de fond en comble, en faisant voir que toutes les parties s'y contredisent, et par là même se détruisent; que tout y est contraire aux notions communes du bon sens; qu'enfin ces novateurs, malgré qu'ils en eussent, convenaient avec les catholiques que le créateur de l'univers est Dieu.

« Sans parler donc de l'Écriture, qui n'en proclame point d'autre, conclut-il alors, le témoignage de nos adversaires suffit; car, par ce moyen, tous les hommes sont enfin d'accord sur ce point : les anciens d'abord, qui ont conservé cette croyance par la tradition originaire du premier homme, et célébraient dans leurs hymnes un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre ; leurs descendants, à qui les prophètes de Dieu rappelaient la même vérité; les gentils qui l'apprennent de l'univers, car la créature publie son Créateur, et l'ordre du monde celui qui l'y a établi; enfin l'Église répandue par toute la terre a reçu des apôtres cette même tradition. Étant donc certain, d'après le témoignage que lui rendent tous les hommes, que Dieu est, il n'y a nul doute que celui que nos adversaires inventent est sans preuve

[1] *Epist.*, 83, *ad Magn.* — [2] Euseb., l. 4, c. 11. — [3] Iren., l. 1, *cap. ult.*

comme sans témoin. Simon le Magicien a dit le premier qu'il était ce Dieu suprême ; ses successeurs ne font que se contredire dans les impiétés qu'ils avancent contre le Créateur, se montrant, ainsi que leurs disciples, pires que les païens mêmes ; car si ces derniers adorent la créature et de faux dieux plutôt que le Créateur, ils attribuent du moins le premier rang de la divinité au Dieu créateur de l'univers, tandis que les impies que nous combattons n'en font qu'une espèce d'avorton [1]. »

Cette tradition, qui a commencé avec le monde et de laquelle Dieu lui-même est la source, l'Église catholique en est la fidèle dépositaire. Cette Église est facile à reconnaître par les caractères qui la distinguent, qui sont d'être une, sainte, universelle et apostolique. C'est ainsi que dans un beau passage que nous avons déjà vu, pour renverser d'un seul coup toutes les hérésies, Irénée oppose à leurs continuelles variations et contradictions la majestueuse unité de l'Église, enseignant partout la même vérité, comme le soleil répand partout la même lumière [2]. « La voix de l'Église, dit-il encore, retentit dans tout l'univers, enseignant à tous la foi au même Père, à son même Fils incarné et au même Esprit-Saint ; publiant les mêmes préceptes, établissant la même hiérarchie, annonçant le même avénement du Seigneur, promettant le même salut à tout l'homme, et à l'âme, et au corps. Partout elle prêche la même voie du salut, et sa prédication est vraie, uniforme et constante : c'est à elle que Dieu a communiqué sa lumière ; c'est elle ce mystérieux candélabre à sept branches, qui répand la lumière du Christ aux portes, à l'entrée, à la sortie, sur les routes et sur les places des villes. Elle est dans le monde ce qu'était autrefois le paradis de délices : c'est dans son sein qu'il faut se réfugier, c'est là qu'il faut se nourrir des divines Écritures [3]. »

Selon ce même Père, la sainteté est aussi inséparable de l'Église que le Verbe divin, son chef invisible, que l'Esprit-Saint qui l'anime, qui a déposé en elle la foi comme dans un vase précieux, et qui, pour l'y conserver dans sa première pureté, rajeunit sans cesse et le vase et ce qu'il contient. Cet Esprit-Saint, Dieu l'a donné à l'Église, comme autrefois le souffle vivant au premier homme, pour communiquer la vie à tous ses membres, nous unir au Christ, être un gage de notre résurrection, affermir notre foi et nous élever par degrés jusques à Dieu. En un mot, où est l'Église, là est l'Esprit de Dieu, source de lumière, de vie et de sainteté ; et où est l'Esprit de Dieu, là est l'Église, là sont les grâces. Ceux donc qui se séparent de

[1] L. 2, c. 9. — [2] L. 1, c. 3. — [3] L. 5, c. 20.

l'Église, ne peuvent plus participer au Saint-Esprit, ne peuvent plus prendre sur le sein de cette mère une nourriture vivifiante, ni boire à cette fontaine très-pure qui jaillit du corps de Jésus-Christ [1].

Animée qu'elle était de cet Esprit de vie et d'amour, l'Église envoyait, en tout temps et en tout lieu, au Père céleste, une multitude de martyrs. Les autres sectes étaient si loin de cette glorieuse prérogative, que plusieurs enseignaient même que le martyre n'était pas nécessaire. Si parfois un ou deux des leurs ont souffert avec nos martyrs, il n'en est pas moins vrai de dire que c'est proprement l'Église seule qui endure les opprobres et les peines de ceux qui sont persécutés pour la justice et mis à mort parce qu'ils aiment Dieu et confessent son Fils, suivant la prédiction des prophètes, que ceux sur qui reposerait l'Esprit du Seigneur et qui recevraient le Verbe du Père, seraient persécutés, lapidés et mis à mort. Toutefois l'Église, affaiblie par tant de pertes, les réparait aussitôt par de nouveaux fidèles et se trouvait toujours entière.

Outre le grand nombre des martyrs, elle avait encore les autres marques de la sainteté : c'étaient les miracles qui s'opéraient fréquemment dans son sein. Voici comme Irénée en parle, après avoir dévoilé les vains prestiges des hérétiques : « Ceux qui sont vrais disciples du Fils de Dieu opèrent en son nom des miracles pour l'utilité des autres hommes, chacun suivant le don qu'il a reçu de lui. Les uns chassent si efficacement les démons, que très-souvent ceux qui ont été délivrés embrassent la foi et demeurent dans l'Église ; les autres prédisent l'avenir ou guérissent les malades par l'imposition des mains; plusieurs même ont ressuscité des morts qui ont encore vécu plusieurs années parmi nous. Enfin on ne peut dire le nombre des merveilles que l'Église opère chaque jour, par tout le monde, pour le salut des nations, au nom de Jésus-Christ, crucifié sous Ponce-Pilate. Elle le fait sans artifice ni intérêt; ayant reçu de Dieu gratuitement ce pouvoir, elle l'exerce gratuitement aussi; pour opérer ces prodiges, elle n'invoque point les mauvais anges, ni n'emploie aucun enchantement ou aucune curiosité impie : mais, dans les assemblées publiques, elle adresse, avec une grande pureté de cœur, ses prières au Dieu qui a créé toutes choses, et invoque le nom de son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ [2]. »

L'universalité ou la catholicité de l'Église de Dieu a paru à notre saint une des preuves les plus efficaces pour confondre toutes les hérésies. De là cette ardeur à exalter sans cesse cette Église disséminée jusques aux confins de la terre ; s'étendant par la Germanie, les

[1] L. 5, c. 18 ; l. 3, c. 17 et 24. — [2] L. 2, c. 31.

Espagnes, les Gaules, l'Orient, l'Égypte, la Libye, la Judée ; faisant le tour du monde : cette vigne, non plus renfermée dans une enceinte comme la synagogue, mais dilatée par tout l'univers, élevée comme une tour, visible et éclatante en tout lieu, prêchant partout la vérité, partout éclairant les hommes, faisant enfin retentir sa voix dans les portes des villes, sur les routes et sur les places [1].

Finalement, il rappelle avec non moins de force que l'Église a reçu des apôtres sa foi ; que ce sont eux qui ont établi les évêques pour gouverner les églises, et, par leur succession non interrompue, conserver et transmettre aux siècles suivants la tradition de la doctrine catholique, pure et sans tache, telle qu'elle fut à sa source. Dans cette succession d'évêques, remontant jusques aux apôtres, consiste le caractère propre au corps de Jésus-Christ, caractère qui le distingue des conventicules des schismatiques et des hérétiques; et la vraie Église ne pourra jamais être où n'est point cette forme de hiérarchie ecclésiastique. Aussi l'Église véritable est-elle plus ancienne que toutes les sectes : avec la même facilité qu'on démontre que l'Église a commencé à Jésus-Christ et aux apôtres, on peut démontrer que l'origine de chaque hérésie est postérieure aux évêques que les apôtres mirent à la tête des églises. « Avant Valentin, dit le saint docteur, il n'y avait point de valentiniens, point de marcionites avant Marcion, nulle hérésie enfin avant celui qui l'inventa. Valentin s'en vint à Rome sous le pontificat d'Hygin, s'accrédita sous celui de Pie, et continua jusqu'à celui d'Anicet. Cerdon vécut également sous le même Hygin, et Marcion, qui lui succéda, ne prit pied que sous Anicet. Enfin, dans toute cette engeance de soi-disant gnostiques, qui a commencé à Ménandre, disciple de Simon, et puis s'est divisée en plusieurs sectes, chacun reconnaît pour père et pour chef l'auteur de sa secte particulière, et s'appelle de son nom. Mais l'Église subsistait déjà depuis longtemps, lorsque ceux-ci commencèrent l'apostasie et levèrent l'étendard de la révolte [2]. »

A l'autorité irréfragable de l'Église se lie inséparablement celle des traditions divines et apostoliques, soit qu'elles regardent l'interprétation légitime des Écritures, soit qu'elles concernent la publication de certains dogmes communiqués par les apôtres à leurs disciples, et, par leurs légitimes successeurs dans le gouvernement des églises, transmis jusqu'à la dernière postérité. Sur le point de combattre les hérétiques par l'autorité des livres divins, le saint observe que quand ils se voient serrés de près et ne savent plus que répondre aux témoignages clairs des Écritures, ils se réfugient à dire ou qu'elles ne sont

[1] L. 4, c. 36. — [2] L. 3, c. 4.

pas authentiques, ou qu'elles admettent divers sens, et qu'en conséquence leur véritable signification ne saurait être comprise par ceux qui ignorent la tradition, la sagesse parfaite n'ayant pas été écrite sur le papier, mais communiquée de vive voix.

« Mais, dit le saint, quand nous leur opposons la tradition qui vient des apôtres et qui, par la succession des évêques, se conserve dans les églises, ils rejettent cette même tradition, se préfèrent eux-mêmes, non-seulement à tous les évêques du monde, mais encore aux apôtres, et se vantent d'avoir mieux qu'eux tous découvert la pure vérité. De manière qu'ils ne s'accordent au fond ni avec la tradition ni avec les Écritures ; il faut donc les assaillir et les accabler de toutes parts. Et pour commencer par la tradition publiée par les apôtres dans tout l'univers, il est facile de s'en éclaircir à quiconque souhaite connaître la vérité. Il suffit d'énumérer les évêques établis par les apôtres dans les églises, et leurs successeurs jusques à nous. Mais comme il serait trop long de rapporter les successions de toutes les églises, il est une voie plus courte encore. Pour confondre tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, par attachement à leurs propres idées, par vaine gloire, par aveuglement ou par malice, font des assemblées illégitimes, il nous suffira de leur indiquer la tradition et la foi que la plus grande, la plus ancienne de toutes les églises, l'Église connue de tout le monde, l'Église romaine, fondée par les deux glorieux apôtres Pierre et Paul, a reçue de ces mêmes apôtres, annoncée aux hommes et transmise jusques à nous par la succession de ses évêques. Car c'est avec cette Église, à cause de sa plus puissante principauté, que doivent nécessairement s'unir et s'accorder toutes les églises, c'est-à-dire tous les fidèles, quelque part qu'ils soient, et que c'est en elle et par elle que les fidèles de tout pays ont conservé *toujours* la tradition des apôtres [1]. »

Voici, suivant saint Irénée, la série des évêques qui gouvernèrent cette Église jusques à son temps : Lin, duquel Paul fait mention dans ses épîtres à Timothée ; il eut pour successeur Anaclet, et celui-ci Clément, qui avait vu les apôtres, conversé avec eux, voyait encore devant ses yeux leur tradition et entendait leur prédication retentir à ses oreilles. A Clément succéda Évariste ; à Évariste, Alexandre. Le sixième, après les apôtres, fut Xyste ; après lui, Télesphore, qui

[1] L. 3, c. 3, n. 2. « Ad hanc enim Ecclesiam, propter potiorem principalitatem, necesse est omnem convenire Ecclesiam ; hoc est, eos qui sunt undique fideles, in quâ *semper* ab his, qui sunt undique, conservata est ea quæ est ab apostolis Traditio. » Fleury et d'autres après lui ont supprimé le mot TOUJOURS. Cette suppression en annonce et en explique beaucoup d'autres.

souffrit un glorieux martyre. Ensuite, successivement, Hygin, Pie, Anicet, à qui Soter ayant succédé, maintenant Éleuthère possède l'épiscopat au douzième rang après les apôtres. « C'est par le canal de cette même succession qu'est venue jusqu'à nous la tradition des apôtres dans l'Église. Et voilà une démonstration complète que la foi venue jusques à nous est la foi une et vivifiante que les apôtres ont confiée à l'Église [1]. Ayant donc, ajoute le saint, une démonstration d'un si grand poids, il n'est pas nécessaire de chercher ailleurs la vérité, qu'on peut apprendre si facilement de l'Église, où les apôtres ont rassemblé, comme dans un immense réservoir, toutes les eaux de la divine sagesse, afin que quiconque voudra, y puise le breuvage de vie. En sorte que les mêmes apôtres ne nous eussent-ils pas laissé les Écritures, il suffirait de suivre la tradition, qu'ils ont confiée à ceux qu'ils chargeaient de gouverner les églises. Et de fait, voilà ce qu'observent beaucoup de nations barbares, qui croient en Jésus-Christ sans papier ni encre, ayant la doctrine du salut écrite dans leurs cœurs par le Saint-Esprit, et gardant fidèlement la tradition ancienne. Ceux qui ont ainsi cru et croient encore sans lettres, nous sont barbares quant au langage ; mais quant aux sentiments, aux mœurs et à la conduite, leur foi les a rendus très-sages, très-agréables à Dieu et très-fidèles observateurs de la justice et de la chasteté. Et si quelqu'un leur annonçait dans leur dialecte les inventions des hérétiques, aussitôt ils boucheraient leurs oreilles, s'enfuiraient au plus loin et ne supporteraient pas même d'entendre ces blasphèmes. L'ancienne tradition les rend si fermes dans la foi, que ces doctrines monstrueuses ne leur viennent pas même dans l'esprit. » Enfin, après avoir proposé la tradition vivante comme une règle très-suffisante et invariable de la foi, il reprend la preuve qu'il avait dessein de traiter plus amplement, savoir la preuve par les Écritures [2].

Si notre saint s'est appliqué à nous décrire la véritable Église, ses marques et ses prérogatives, il ne s'attache pas moins à nous tracer le portrait et le caractère des hérétiques. Leur premier artifice était alors, et fut toujours depuis, d'affecter parfois le langage des catholiques, pour se plaindre ensuite de la trop grande sévérité de l'Église, qui les retranchait de la communion des fidèles et les traitait d'hérétiques, malgré leur prétendue conformité avec ses enseignements. Par là, ils s'insinuaient dans l'esprit des simples, embellissant l'erreur et lui

[1] Hàc ordinatione et successione, ea quæ est ab apostolis Traditio et veritatis præconatio pervenit usque ad nos. Et est plenissima hæc ostensio, unam et eamdem vivificatricem fidem esse quæ in Ecclesià ab apostolis usque nunc sit conservata et tradita in veritate. Iren., c. 3, n. 3. — [2] L. 3, c. 4.

donnant les couleurs de la vraisemblance. Mais la vérité dédaigne tous ces faux ornements, et se plaît dans la candeur et la simplicité de l'enfance.

Par le même motif, de séduire les simples et de rivaliser avec l'Église, où Dieu opérait alors, comme il n'a jamais cessé d'opérer, de fréquents miracles, les hérétiques vantaient aussi leurs prétendus prodiges, qui n'étaient que des prestiges de la magie à laquelle ils étaient hautement adonnés, ou que de pures illusions. Car jamais ils n'ont pu donner réellement la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds, ni délivrer les possédés, ni rendre la vigueur aux débiles, ni redresser les boiteux, ni guérir les paralytiques, ni redonner aux malades leur première santé. Ils sont si loin d'avoir ressuscité aucun mort, qu'ils soutiennent cette résurrection impossible, bien que, non-seulement le Seigneur et les apôtres en eussent ressuscité, mais que très-souvent encore il arrive, dit saint Irénée, que l'église d'un lieu l'ayant demandé au ciel avec beaucoup de prières et de jeûnes, l'esprit d'un défunt est retourné dans son corps. Il observe, en outre, que les hérétiques, écartés une fois du sentier de la vérité, tombent, par un juste châtiment, d'une erreur dans une autre, changent d'opinions suivant les temps et les circonstances, n'ont jamais de doctrine fixe, se combattent les uns les autres, se contredisent très-souvent eux-mêmes, et se montrent plus artisans de sophismes que disciples de la vérité. Fondés, non pas sur la pierre qui est une, mais sur le sable, ils ne peuvent construire d'édifice bieu uni et solide : les yeux fermés à la lumière de la vérité, cherchant toujours, ne trouvant jamais, ils s'égarent nécessairement du droit chemin, se fourvoient en mille sentiers divers, sans principe, sans règle, et tombent dans la fosse, tels que des aveugles conduits par des aveugles [1].

Touché de compassion pour ces malheureux, le saint exhorte celui qui lui avait fait entreprendre cet ouvrage, et, dans sa personne, tous ceux à qui le Seigneur en avait donné le talent, à travailler ardemment à leur conversion, reprenant avec modération ceux qui se montrent moins passionnés et conservent encore quelque chose d'humain ; mais repoussant avec horreur ceux qui s'opiniâtrent dans leurs blasphèmes et semblent avoir étouffé les dernières étincelles de la raison. Ce zèle était accompagné de la charité la plus tendre, ainsi qu'on le voit par ces belles paroles : « C'est avec de bien justes motifs que l'Église, toujours mère, pleure sur les inventeurs et les architectes de ces impiétés. Ce n'est pas nous qui publions leurs folies ; ce sont eux-mêmes qui les enseignent, qui les soutiennent, qui s'en

[1] L. 3, c. 25 ; l. 2, c. 31 ; l. 3, c. 24, l. 5, c. 20.

font gloire et les portent comme en triomphe. Quant à nous, nous prions pour eux de tout notre cœur, afin qu'ils sortent de la fosse qu'ils se sont creusée, se relèvent de l'abîme où ils se sont précipités, abandonnent le vide où ils s'agitent et l'ombre où ils se perdent ; afin qu'ils reviennent à l'Église et soient véritablement régénérés dans son sein, que le Christ soit formé en eux et qu'ils connaissent enfin le Créateur de l'univers, seul vrai Dieu et Seigneur de toutes choses. Telle est la prière que nous faisons pour eux, les aimant plus utilement qu'ils ne s'aiment eux-mêmes ; et si Dieu veut bien leur en faire sentir les effets, ils verront combien cet amour sincère de notre part leur a été salutaire. Cette charité leur paraît dure et austère maintenant, parce que, semblables à des chirurgiens, nous brûlons les chairs mortes et pourries, nous pressons leurs plaies pour en faire sortir l'enflure et le venin de l'orgueil. Mais, quelque opinion qu'ils aient de nous, quelque bruit qu'ils répandent sur notre compte, nous ne cesserons jamais de leur tendre la main pour les retirer du précipice [1]. »

On voit avec combien de justice on a pu appeler quelquefois les livres de notre saint une réfutation générale de toutes les hérésies; puisqu'il nous y donne des armes pour les abattre toutes. Nous pourrions le démontrer bien plus clairement encore, si c'était le lieu d'entrer dans l'examen des dogmes particuliers dont il a eu occasion de parler. Car, excepté celle des millénaires, qui a été depuis réprouvée par l'Église, il n'est presque pas une erreur que le saint évêque n'ait réfutée. Mais si pressés que nous soyons de passer outre, nous ne pouvons omettre ce qu'il dit sur la sainte eucharistie et sur le sacrifice de la messe, ainsi que sur la Vierge Marie.

Dans le quatrième livre, après avoir montré que les sacrifices extérieurs étaient inutiles sans la charité et les vertus intérieures, il ajoute : « Notre-Seigneur lui-même, conseillant à ses disciples d'offrir à Dieu les prémices de ses créatures, non pas comme s'il en avait besoin, mais pour n'être pas eux-mêmes sans fruit et sans reconnaissance, prit le pain, qui est l'ouvrage du Créateur, et, rendant grâces, il dit : Ceci est mon corps; et de même, prenant le calice, autre ouvrage du Créateur, il déclara que c'était son sang et enseigna la nouvelle oblation du Nouveau Testament, que l'Église ayant reçue des apôtres, offre à Dieu par tout le monde, suivant ce qui est dit dans le prophète Malachie : Du levant au couchant mon nom est glorifié parmi les nations, et en tout lieu on offre à mon nom la victime et le sacrifice purs.

« Il y a ici des oblations, comme il y en avait là. Il y avait des sa-

[1] L. 3, *sap. ult.*

crifices dans l'ancien peuple, il y a des sacrifices dans l'Église, il n'y a que l'espèce de changée, parce que ce ne sont plus des esclaves qui offrent, mais des hommes libres. Il n'y a que l'Église qui offre cette oblation pure au Créateur, lui offrant avec action de grâces son ouvrage : les Juifs n'en offrent plus. Quant aux hérétiques, comment pourront-ils être assurés que le pain sur lequel ont été rendues les actions de grâces, est le corps de leur Seigneur, et le calice son sang, s'ils ne le reconnaissaient pas pour le Fils du Créateur? Comment encore disent-ils que la chair qui est nourrie du corps et du sang du Seigneur, ira dans la corruption et ne recevra point la vie ? Qu'ils changent d'opinion, ou qu'ils cessent d'offrir ce qui a été dit. Pour nous, notre croyance est d'accord avec elle-même. Car comme le pain qui vient de terre, recevant l'invocation divine, n'est plus un pain commun, mais l'eucharistie composée de deux choses, l'une terrestre (sa chair), et l'autre céleste (son âme et sa divinité), ainsi nos corps, recevant l'eucharistie, ne sont plus corruptibles, mais ont l'espérance de la résurrection [1].

« Puis donc que le calice mêlé et le pain rompu reçoit la parole de Dieu et devient l'eucharistie du sang et du corps de Jésus-Christ, par lesquels la substance de notre chair s'accroît et subsiste, comment nient-ils que la chair soit susceptible du don de Dieu, qui est la vie éternelle, elle qui est nourrie du sang et du corps du Christ, et qui est de ses membres? Mais de même que le bois de la vigne déposé en terre fructifie en son temps, et que le grain de froment tombé en terre et décomposé se relève nombreux par l'Esprit de Dieu qui contient toutes choses ; qu'ensuite l'un et l'autre sont utilisés par l'homme, et que, recevant la parole de Dieu, ils deviennent l'eucharistie, qui est le corps et le sang du Christ : de même nos corps, qui sont nourris d'elle, étant déposés en terre et dissous, ressusciteront en leur temps, le Verbe de Dieu leur donnant l'immortalité pour la gloire de Dieu le Père [2]. » Il n'est guère possible d'exprimer plus clairement la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, le changement du pain et du vin en son corps et en son sang, ainsi que la nature adorable du nouveau sacrifice.

Le parallèle qu'il fait entre Ève et Marie n'est pas moins remarquable. « De même qu'Ève, dit-il, épouse d'Adam, mais encore vierge, fut, par sa désobéissance, et pour elle et pour tout le genre humain, une cause de mort, de même Marie, épouse de Joseph, mais vierge cependant, a été, par son obéissance, et pour elle et pour tout le genre humain, une cause de salut. Les chaînes de servitude que

[1] L. 3, c. 33 ; l. 5, c. 19. — [2] *Præfat.*, 1. *lib.*

nous avait forgées Ève vierge par son incrédulité, Marie vierge les a brisées par sa foi. L'une a été séduite par l'entretien d'un ange, jusqu'à fuir Dieu en violant son précepte ; l'autre est disposée, par l'entretien d'un ange, à concevoir et à porter Dieu dans son sein, en se soumettant à sa parole. Si celle-là désobéit à Dieu, celle-ci fut docile à lui obéir : en sorte que, d'Ève encore vierge, la Vierge Marie est devenue l'avocate, et que le genre humain, dévoué à la mort par une vierge, est sauvé par une vierge, la désobéissance de l'une se trouvant compensée par l'obéissance de l'autre, et la ruse du serpent vaincue par la simplicité de la colombe [1]. »

L'humilité de notre saint n'éclate pas moins dans cet ouvrage que sa charité. Les auteurs tant anciens que modernes y ont admiré sa profonde érudition dans les sciences divines et humaines, la vivacité de son esprit, la noblesse de ses expressions, l'élégance de ses similitudes, pour tout dire en deux mots, et sa doctrine et son éloquence. Voici néanmoins avec quelle modestie Irénée parle de lui-même à son ami : « Nous n'avons point l'habitude d'écrire, nous n'avons point étudié l'art du discours ; mais la charité nous presse de vous faire connaître les doctrines qui, cachées jusqu'à présent, viennent d'être dévoilées au grand jour par un effet de la divine Providence. Demeurant comme nous faisons parmi les Celtes, obligés de parler le plus souvent une langue barbare, n'attendez de nous ni l'art de l'éloquence, que nous n'avons point appris, ni la force et les grâces du style, que nous ignorons. Recevez avec charité ce que la charité nous a fait écrire sans ornement, dans un langage simple, mais conforme à la vérité. Plus capable que nous, ces faibles semences que vous recevez de notre part, vous leur ferez porter des fruits abondants dans la vaste étendue de votre génie ; ce que nous avons indiqué en peu de mots, vous le développerez, et ce que nous avons exprimé faiblement, acquerra sur vos lèvres la force qui lui manque [2]. »

Le saint n'avait pas eu d'abord le projet d'écrire un ouvrage aussi long, mais seulement, après avoir exposé le système de l'école valentinienne, d'en faire une courte réfutation et de finir par le second livre. C'en était assez pour contenter son ami. « Mais, dit-il en la préface du livre troisième, la charité étant libérale et sans envie, donne plus qu'on ne lui demande. » Il ajouta donc aux deux premiers livres trois autres, où il achève d'abattre ces prétendus sages ou gnostiques par l'autorité de la tradition et des Écritures. Les cinq livres ne furent pas tous envoyés à la fois ; mais, après avoir adressé à son ami les deux premiers, il composa le troisième. Comme, d'un côté, il y parle

[1] L. 4, c. 34. — [2] L. 5, c. 2.

de la version de la Bible par Théodotion, qui ne fut publiée qu'en 184, sous les consuls Marcellin et Élien, et que, de l'autre, il y représente comme encore vivant, comme assis encore sur la chaire apostolique, le pape Éleuthère, qui, selon le catalogue libérien, mourut l'année suivante, sous le consulat de Materne et de Bradua, il faut dire que le troisième livre fut écrit dans cet intervalle, et les deux derniers sous le pontificat du pape saint Victor.

Pendant qu'Irénée écrivait dans les Gaules, une école de docteurs chrétiens s'était élevée en Égypte. L'évêque d'Alexandrie s'appelait alors Démétrius. C'était le onzième successeur de saint Marc. Les dix premiers furent Anien, Abilius, Cerdon, Primus, Justus, Eumène, Marc II ou Marcien, Celadion ou Claudien, Agrippin et Julien. Dès les premiers temps, il y avait dans cette ville une école des saintes lettres, et des docteurs pour les enseigner ; mais elle ne devint bien célèbre que sous la direction de saint Pantène.

C'était un Sicilien d'origine. Il s'était beaucoup appliqué à l'éloquence et à la philosophie stoïcienne : devenu chrétien et élevé à la cléricature, il s'en servit pour l'avantage de la religion et pour mettre dans un plus grand jour ses divins mystères. Mais sa principale étude, après avoir reçu le baptême, paraît avoir été de cacher autant que possible ses talents par un véritable esprit d'humilité. Aussi Clément d'Alexandrie ne le trouva-t-il caché en Égypte qu'après l'avoir cherché longtemps avec cette anxiété du chasseur qui poursuit le gibier dans les profondeurs de la forêt. Jusque-là Clément avait été sous divers maîtres ; mais s'étant lié d'amitié avec Pantène, il découvrit en lui un tel fonds d'esprit, un si riche trésor de sagesse divine, qu'il ne crut pas devoir en chercher d'autre pour le conduire au faîte de la philosophie chrétienne. Dès lors, Pantène commença de jeter un tel éclat dans l'église et la ville d'Alexandrie, que l'évêque Julien le chargea d'interpréter les saintes Lettres dans cette école. Les plus fameux de ses disciples furent ce même Clément et saint Alexandre, depuis évêque de Jérusalem, qui l'appelait son père, son seigneur, et un homme vraiment heureux.

La renommée de Pantène ne se renferma point dans les limites de l'empire romain ; elle passa jusque dans les Indes : ces peuples lui envoyèrent une ambassade, et le prièrent de venir annoncer l'Évangile dans leur pays. Il y avait encore dans ce temps plusieurs saints personnages qui, sous le nom d'évangélistes, et pleins du zèle de Dieu, abandonnaient volontairement toutes choses, à l'exemple des apôtres, pour étendre toujours plus la religion chrétienne. Pantène fut de ce nombre. Après avoir reçu sa mission de Démétrius, évêque d'Alexandrie, et probablement encore l'ordination épiscopale, il annonça l'É-

vangile aux nations orientales, pénétra jusque dans l'Inde, et prêcha la foi aux brachmanes et autres philosophes du pays. L'histoire ne nous donne aucun détail sur les fruits de sa mission ; elle nous apprend seulement qu'il trouva entre les mains de quelques chrétiens un Évangile de saint Matthieu, en caractères hébraïques, que leur avait laissé saint Barthélemi, qui, selon la tradition, avait semé les premiers germes de la foi dans ces provinces. On croit qu'après avoir employé plusieurs années à cultiver cette vigne, et y avoir signalé son zèle par beaucoup d'actions illustres, il revint à Alexandrie et se consacra de nouveau à l'instruction des fidèles, si ce n'est pas dans l'école publique, au moins dans son particulier. Ce qui est certain, c'est que Pantène vivait encore, lorsque déjà Origène remplissait avec beaucoup d'éclat la charge de professeur public ; et le saint, bien loin d'être jaloux de la gloire de ce jeune homme, qui n'était que le disciple de Clément, son disciple, le produisait lui-même, et cherchait avec une affection paternelle à lui concilier la vénération, l'amitié et l'estime des plus grands hommes de ce siècle. C'est ainsi que saint Alexandre de Jérusalem, dans une lettre à Origène, se félicite d'avoir, par le moyen du bienheureux Pantène, connu son mérite et contracté son amitié [1].

Non content d'avoir prêché la vérité et instruit les fidèles de vive voix, le saint écrivit encore des commentaires sur les divines Écritures. Encore que, depuis sa conversion, les études sacrées fussent sa principale occupation et ses plus chères délices, il ne jugea pas néanmoins devoir renoncer tout à fait à l'étude des lettres humaines, à la lecture des livres des païens et à l'examen de leur philosophie. Dans ses leçons et ses livres, il se servit des sciences profanes pour humilier et confondre l'orgueil de ces superbes, qui, enflés de la littérature humaine, insultaient témérairement à la simplicité de la foi. En quoi il fut imité, non-seulement par Clément Alexandrin, le plus célèbre de ses disciples, mais encore par Origène, qui s'autorisait de son exemple. L'on ignore l'année précise de sa mort; mais on croit communément qu'il prolongea ses jours au moins jusqu'à la fin du règne de Sévère, ou au commencement d'Antonin Caracalla, son fils. L'Église honore sa mémoire le 7 de juillet.

Clément égala, si même il ne surpassa, la réputation de son maître. Ses noms étaient Titus-Flavius-Clemens, et son surnom Alexandrin, peut-être pour le distinguer du pape Clément, ou du consul et martyr Titus-Flavius-Clemens. Originaire d'Alexandrie suivant les uns, d'Athènes suivant les autres, élevé dans le paganisme, sa pas-

[1] Euseb., l. 6, c. 14.

sion de savoir lui fit étudier non-seulement les lettres humaines, la philosophie, avec les différentes opinions qui avaient régné ou régnaient encore dans les écoles, mais encore les divers cultes des Barbares, aussi bien que des Grecs et des Romains. Plus il avançait dans cet examen, plus il découvrait d'incertitude et de contradiction dans les doctrines humaines, et d'impiété dans les superstitions secrètes. Excité par la grâce à la recherche de la philosophie chrétienne [1], il ne tarda guère à renoncer au culte des idoles et à ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile. Ceci arriva probablement à Athènes; car, parmi ses maîtres en l'école du Christ, il compte en premier lieu un Ionien, dont il dit avoir reçu des leçons dans la Grèce [2]. De là il se rendit dans cette partie de l'Italie que les anciens nommaient la Grande-Grèce, et y entendit deux nouveaux maîtres, l'un de Célésyrie, l'autre d'Égypte. Passé en Orient, il y reçut l'instruction de deux autres, l'un Assyrien, l'autre Juif. Enfin, revenu de Palestine en Égypte, il y rencontra Pantène, cette abeille de Sicile, qui, suçant les fleurs de la prairie des apôtres et des prophètes, produisait dans l'esprit de ses auditeurs un trésor immortel de connaissances. Il prit tant de plaisir à l'entendre, qu'il ne voulut plus chercher davantage. Après avoir ainsi parcouru tant de pays, consulté des maîtres si divers, leur uniformité dans la doctrine lui fit voir que cette doctrine leur était venue par une succession continue de père en fils, et qu'elle remontait jusqu'aux saints apôtres Pierre, Jacques, Jean et Paul.

Lorsque saint Pantène fut allé prêcher l'Évangile aux nations de l'Orient, on lui substitua, dans la place de catéchiste public, Clément Alexandrin, qui, par sa vaste érudition, son zèle, la pureté de ses mœurs, n'y était pas moins propre que son maître.

Quelle a été sa méthode dans ses instructions publiques, nous pouvons le voir par ses livres, spécialement par l'*Avertissement aux Grecs*, et les trois livre du *Pédagogue*; car il est clair que ce sont des discours qu'il a composés et prononcés dans l'église pour l'instruction des catéchumènes et des fidèles.

Dans son exhortation, il commence par dire que ce que la fable raconte d'Amphion et d'Orphée, le Verbe ou la raison de Dieu le faisait réellemeet alors : au son de sa lyre, Amphion est supposé mouvoir les pierres, Orphée apprivoiser les bêtes féroces; par la puissance de sa parole, le Verbe, qui est la vérité même, transforme en enfants de Dieu des hommes plus durs que les pierres, plus fé-

[1] Euseb., *Præp. evangel.*, l. 2, c. 3. — [2] *Stromat.*, l. 1, *apud Euseb.*, l. 5, c. 11.

roces que les lions. Ce Verbe, paru à une époque récente, était dès le commencement; et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il est le principe divin de toutes choses : nous sommes ses créatures raisonnables; ce Verbe-Christ, après nous avoir donné l'être autrefois, veut nous donner aussi l'être-bien : seul tous les deux, Dieu et homme, il a paru de nos jours pour nous conduire à la vie éternelle. L'univers en général, et l'homme en particulier, est une lyre dont le péché a rompu l'harmonie : le Verbe de Dieu, qui est à la fois de David et avant David, est venu la rétablir par l'Esprit-Saint, pour offrir à Dieu de nouveaux concerts.

Au lieu de cette harmonie divine, le paganisme ne présente qu'un chaos d'inventions humaines, de fables discordantes, d'opinions qui choquent les notions communes du bon sens, des mystères qui révoltent par leurs infamies les sentiments communs de morale; ses dieux ont été évidemment des hommes mortels. Les philosophes, livrés à eux-mêmes, ne sont pas mieux d'accord.

Toutefois, comme généralement tous les hommes, mais principalement ceux qui s'occupent de parole et de raison, participent à une certaine influence divine, ils confessent, même malgré eux, qu'il est un seul Dieu immortel et non engendré, qui, vraiment et toujours, habite au sommet des cieux comme en sa propre demeure. Tels Platon, Xénophon, Cléanthe, Pythagore, qui ont emprunté aux Hébreux. Tels encore Aratus, Sophocle, Orphée, parmi les poëtes. Mais, pour remonter à la source où ces hommes ont puisé, il faut consulter les écritures prophétiques; là se trouvent et le culte de Dieu et les fondements de la vérité. N'alléguez point pour excuse la coutume de vos pères. Celui qui ne cesse de vous exhorter, de vous instruire par son Verbe, est Dieu, notre Père véritable. Hommes, croyez en un Homme-Dieu; croyez-en le Dieu vivant qui a souffert et qui est adoré : serviteurs, croyez-en celui qui est mort; croyez-en celui qui seul de tous les hommes est Dieu [1].

Les livres du *Pédagogue* ou gouverneur d'enfants sont regardés à juste titre comme un abrégé substantiel et élégant de la morale chrétienne, et comme un tableau ressemblant des mœurs du commun des fidèles dans ces premiers siècles de l'Église; car il n'est pas vraisemblable qu'un aussi prudent et sage directeur ait proposé et prescrit aux catéchumènes et aux néophytes, qu'il traitait comme des enfants encore tendres, un genre de vie plus austère que celui qu'ils voyaient servir de règle au commun des chrétiens.

Dans le premier livre, il expose d'abord, quel est notre instituteur

[1] Clem. Alex. *Exhort. ad gentes.*

ou maître : c'est le saint Dieu Jésus, le Verbe qui régit toute la nature humaine, le Dieu clément lui-même ; car Dieu et le Verbe sont tous deux une même chose, Dieu ; en effet, il est dit : Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était chez Dieu, et le Verbe était Dieu. C'est le Verbe, cette raison souveraine qui gouverna les hommes de l'Ancien Testament par la crainte, et qui maintenant conduit ceux du Nouveau par l'amour.

Dans le second et le troisième, il prescrit les devoirs de la vie chrétienne pour le manger, le boire, le dormir, l'usage du mariage, le vêtement, les exercices du corps, les sociétés à fréquenter, les conversations et les bains : condamnant le luxe des tables, des meubles, des habits ; la somptuosité et la mollesse excessive des lits, les jeux de hasard, les divertissements vains et dangereux ; et recommandant l'économie, la tempérance, la sobriété, la frugalité, la modestie et la décence dans les vêtements, les meubles, les repas, les paroles, l'emploi des richesses, le sommeil et toutes les autres actions journalières ou nécessités de la vie. Pour toutes ces choses, on ne peut guère désirer de règles ni plus certaines, ni plus saintes, ni plus discrètes que celles qui sont développées dans cet ouvrage ; aussi a-t-on pu dire, non sans raison, qu'après les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, il n'y en a point de plus propres à régler les mœurs des fidèles [1].

Ces deux ouvrages ne peuvent avoir été écrits, ni avant l'année 189, où Clément, après le départ de saint Pantène, commença d'occuper la chaire théologique d'Alexandrie, ni après l'an 192, dans lequel, au plus tard, Victor succéda à Éleuthère dans le souverain pontificat. Un ancien auteur compte Clément au nombre des écrivains qui, avant le pontificat de Victor, avaient, dans leurs livres contre les gentils ou contre les hérétiques de leur temps, soutenu la divinité de Jésus-Christ, niée par l'apostat Théodote de Byzance [2]. Ce fameux corroyeur, devenu hérésiarque parce qu'il n'avait pas eu la constance de devenir martyr, étant venu à Rome, saint Victor le chassa de l'Église. Il ne laissa pas que de se faire des partisans qui, dans la suite, eurent l'effronterie de donner leur doctrine pour la plus ancienne, et de prétendre que telle avait été la croyance de tous nos ancêtres depuis le temps même des apôtres, et que la vérité n'avait été altérée, en ce point, qu'au temps de Zéphyrin, successeur de Victor sur la chaire de saint Pierre. Nous apprenons tout cela d'un ancien auteur, que l'on croit communément être Caïus, prêtre de l'Église romaine,

[1] Clem. Alex., *Pædagog.* Lenoury, *Apparat. ad Bibliothecam Patrum.* — [2] *Apud Euseb.*, l. 5, c. 28.

et qui s'y rendit célèbre sous ces deux pontifes. Écrivant contre ces malheureux sectaires, il leur oppose, outre les livres divins, les écrits de plusieurs frères antérieurs à l'époque de Victor, et qu'ils avaient publiés contre les gentils et contre les hérétiques de leur temps. Tels un Justin, un Miltiade, un Tatien, un Clément, un Irénée, un Méliton et beaucoup d'autres qui, dans leurs livres, ont appelé Jésus-Christ Dieu et homme, et soutenu avec force sa divinité. Il cite encore, outre les écrits polémiques, les hymnes et les cantiques dont les copies se trouvaient depuis le commencement entre les mains des fidèles, et qui célébraient Jésus-Christ comme le Verbe de Dieu et lui attribuaient, avec la nature humaine, la nature divine. « Puisque donc, conclut l'auteur, la doctrine que prêche actuellement l'Église a été enseignée depuis tant d'années, comment osent-ils prétendre que tous, jusqu'à Victor, y compris Victor même, ont prêché le contraire? Comment n'ont-ils pas honte d'avancer contre Victor une pareille calomnie, eux qui savent très-bien que c'est lui qui a retranché de la communion le corroyeur Théodote, chef et auteur de leur impiété [1]? »

Clément méritait d'être appelé à témoin contre ces impudents blasphémateurs. On a déjà vu avec quelle force d'expression il parle de la divinité de Jésus-Christ et de son égalité avec le Père. Non moins attentif à échauffer la piété de ses auditeurs qu'à les instruire, il les engage, à la fin de son *Pédagogue*, à bénir, à louer nuit et jour le Père, le Fils et le Saint-Esprit, « qui sont, dit-il, un Dieu souverainement un, souverainement bon, souverainement beau, souverainement sage, souverainement juste. » Il termine enfin son ouvrage par une hymne à la louange de Jésus-Christ ; il l'y chante, non-seulement comme roi, chef et pasteur, titres qui, à la rigueur, pourraient lui convenir en tant qu'homme ; mais comme Verbe éternel, Éon infini, éternelle lumière, source de miséricorde, Dieu de la paix, attributs qui lui conviennent en tant que Dieu. Clément récita cette hymne à l'église ; elle peut être une de celles dont parle le même auteur, et que, selon l'ancien usage attesté par Pline, on chantait en l'honneur du Christ comme d'un Dieu. Elle était par conséquent digne d'être opposée, avec les autres plus anciennes, à la témérité sacrilége de Théodote, qui dépouillait le même Christ de sa divinité et en faisait un pur homme.

Parmi les premiers disciples de l'impie hérésiarque, on compte un Artémas ou Artémon ; un autre Théodote, banquier de profession ; un Asclépiade ou Asclépiodote, un Hermophile et un Apollonide ou

[1] Euseb., l. 5, c. 28.

Apollonius. Ayant pris une fois pour règle de leur croyance leur propre raison, lui soumettant et l'incompréhensible majesté des divins mystères et l'interprétation des Écritures, ils employèrent deux voies pour accréditer leur doctrine et se défendre contre les catholiques qui les pressaient par les livres saints. Ils se livrèrent d'abord à l'étude des sciences humaines, spécialement de la logique, de la physique, de la géométrie : aussi avaient-ils la plus grande vénération pour Aristote et Théophraste; plusieurs étudiaient avec la plus grande application les éléments d'Euclide ; quelques-uns allaient jusqu'à adorer en quelque sorte Galien. Tout cela devait leur servir à démontrer géométriquement, prétendaient-ils, et suivant les règles les plus exactes de la dialectique, qu'on ne pouvait admettre en Dieu qu'une personne, et que par conséquent le Christ, supposé sa distinction d'avec le Père, que tous reconnaissaient pour le Créateur et Seigneur de l'univers, ne pouvait être qu'un pur homme.

Comme à tous leurs raisonnements humains les fidèles opposaient la parole de Dieu, les témoignages les plus clairs des saintes Écritures, ils employèrent un autre moyen : ce fut de corrompre ces mêmes Écritures dans les passages qui étaient contraires à leurs erreurs. Mais dans l'exécution, ils se montrèrent animés du même esprit de vertige que les modernes sectaires, lorsque, foulant aux pieds l'autorité de l'Église et de ses traditions, ils attribuaient à chacun le droit de juger, par son sens privé, quels étaient ou non, soit les livres, soit les passages divinement inspirés, ainsi que leur sens véritable. Chacun préférant son sentiment individuel à celui de ses collègues, et souvent encore de ses maîtres, l'on vit dans peu autant d'éditions diverses des livres saints, qu'il y en eut qui, sous prétexte de les corriger, les mutilaient de la façon la plus horrible. Ainsi, les exemplaires d'Asclépiodote ne s'accordaient point avec ceux de Théodote, ni ces derniers avec ceux d'Hermophile. Apollonide s'étant livré à cette entreprise plus d'une fois, ses dernières éditions ne ressemblaient point aux premières. Une pareille licence de prendre pour règle de la foi et pour mesure des divins mystères sa raison privée, doit nécessairement disposer à l'impiété et au mépris total de l'Écriture même ; car, comme il s'y rencontre à chaque pas des endroits qui passent notre faible intelligence, il faut absolument ou en respecter l'autorité sans réserve ou la rejeter tout à fait. Ce dernier parti, plusieurs disciples de Théodote le prirent dès lors, et, dédaignant la loi et les prophètes, se précipitèrent entièrement dans l'abîme. Autant en arrive tous les jours aux sectaires modernes, qui, comme les théodotiens autrefois, prennent leur raison particulière pour règle suprême de leur croyance.

Entre les disciples de Théodote le corroyeur, les deux qui eurent le plus de réputation furent Artémas ou Artémon, et Théodote, surnommé le changeur ou le banquier. Il faut que le premier ait puissamment contribué à la propagation de la secte impie ; car et les Pères du concile d'Antioche, et saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, et Eusèbe, la nomment plutôt l'hérésie d'Artémas que de Théodote. L'autre se rendit célèbre dans la suite, en donnant naissance à une hérésie nouvelle, qui consistait à dire que Jésus-Christ était inférieur à Melchisédech, lequel, suivant le novateur, était une vertu céleste, destinée à être l'intercesseur et l'avocat des anges, comme le Christ l'était des hommes. Il ajoutait, en conséquence, que Melchisédech n'avait eu réellement ni père ni mère, et que son origine et sa fin étaient incompréhensibles [1].

Mais si l'erreur avait alors de nombreux suppôts, la vérité avait des défenseurs plus nombreux encore. C'étaient Irénée dans les Gaules, Caïus et Hippolyte à Rome, Pantène et Clément en Égypte ; c'était Origène, qui, encore enfant, étonnait déjà par les prodiges de son intelligence ; c'était Tertullien, en Afrique, qui le premier parmi les Latins, entrait dans la lutte avec son éloquence de fer. Outre ces noms fameux, Eusèbe rappelle un Héraclite, qui avait écrit sur les épîtres de saint Paul ; un Maxime, auquel il attribue plusieurs volumes sur cette question si débattue par les hérétiques : *D'où vient le mal*, et sur la création de la matière, un Candide et un Appion, qui avaient composé des commentaires sur l'œuvre des six jours ; un Sextus, auteur d'un livre *de la Résurrection ;* et un Arabien, auteur d'un ouvrage dont Eusèbe ne spécifie pas le sujet. Cet historien ajoute qu'il y en avait encore d'autres sans nombre ; mais qu'il n'avait trouvé dans leurs écrits, ni le temps où ils avaient vécu, ni aucun récit pour son histoire [2]. On avait même les ouvrages de beaucoup d'auteurs dont on ignorait jusqu'aux noms, quoiqu'on vît par la manière dont ils interprétaient des Écritures, qu'ils étaient orthodoxes. Parmi les hommes remarquables de cette époque, desquels Eusèbe ne nous a pas fait connaître les noms, plusieurs comptent un Isidore et un Jérôme, loués par saint Anatole, au troisième siècle, comme des hommes habiles dans les littératures hébraïque et grecque, et qui avaient écrit sur le mois et le jour où se devait célébrer la Pâque. On peut y ajouter le philosophe Hermias, dont il nous reste un élégant discours à la manière de Lucien, intitulé *Les Philosophes raillés*. Chacun d'eux y dit son sentiment sur la Divinité, sur l'âme de l'homme et les princi-

[1] Euseb., l. 5, c. 28 ; l. 7, c. 30. Théodoret, l. 1, c. 3. *Hist.* — [2] Euseb., l. 5, c. 27.

pes des choses ; ce que le nouveau Lucien distribue avec tant d'art, que le second détruit toujours ce qu'avait avancé le premier. Il y a tant de sel et de grâces, que c'est un petit chef-d'œuvre. On y voit avec quelle vigueur et quelle aisance les docteurs chrétiens confondaient alors ces sages tant vantés [1].

Mais ce qui a surtout rendu célèbre le pontificat de saint Victor, ce fut la controverse touchant le jour où il convenait de célébrer la Pâque. Jamais discussion n'avait causé tant de bruit jusqu'alors. Pour la décider, une grande partie des évêques de l'empire se mirent en mouvement, et se réunirent en divers conciles. Les églises de l'Asie proconsulaire, et quelques autres du voisinage, continuaient à faire la Pâque avec les Juifs, le quatorzième de la lune du mois judaïque de Nisan, en quelque jour de la semaine qu'il tombât. Déjà, au commencement de ce siècle, le pape Anicet avait cherché à persuader saint Polycarpe de célébrer cette fête le dimanche suivant, comme l'Église romaine et les autres églises de l'univers. Par respect pour saint Jean, Polycarpe persista dans l'usage des Asiatiques, sans néanmoins que la paix fût rompue.

Il paraît que les successeurs d'Anicet, Soter et Éleuthère, prirent cette affaire encore plus à cœur. Quand Irénée écrivant à Victor en faveur des évêques d'Asie, lui propose l'exemple de ses prédécesseurs, il ne dit rien de ces deux pontifes ; mais d'Anicet, il passe à ceux qui l'avaient précédé sur la chaire de saint Pierre, Pius, Hygin, Télesphore et Sixte [2].

Certainement les successeurs d'Anicet ne manquaient pas de vénération pour saint Jean et les autres apôtres, que Polycarpe témoignait s'être conformés aux Juifs pour le jour de la solennité pascale ; mais ils considéraient que les autres églises avaient abandonné les cérémonies judaïques, depuis que les motifs pour lesquels les avaient tolérées les apôtres n'existaient plus. Avant la dernière désolation de la Judée par Adrien, l'église de Jérusalem, composée presque tout entière de Juifs et gouvernée par des évêques de cette nation, avait judaïsé dans la célébration de la Pâque, comme en beaucoup d'autres choses. Mais le nombre des gentils y ayant prévalu dans la suite, elle secoua entièrement le joug des cérémonies judaïques, et se conforma aussi en ce point, comme nous verrons, avec l'Église romaine et les autres églises de l'univers. Or, cette raison avait au moins la même force pour les églises d'Asie ; si, au temps de saint Jean et des apôtres, elles étaient en grande partie composées de Juifs convertis à la foi, actuellement les chrétiens venus de la gentilité y étaient en plus

[1] Hermias, *Post Justinum*. — [2] Iren., *Ad pap. Victor*.

grand nombre et y faisaient la principale figure. Il était donc temps d'ôter également de ces églises les restes de judaïsme tolérés jusqu'alors.

Les souverains pontifes craignaient en outre que cet attachement excessif des chrétiens de l'Asie pour leur ancienne coutume, n'eût pour fondement ou racine l'opinion erronée que l'Évangile faisait une loi de célébrer la Pâque le même jour que les Juifs, et que ceux qui faisaient autrement violaient un précepte divin. Ce qui avait donné lieu à Éleuthère de le croire ou de le soupçonner, ce fut la conduite de Blastus et de Florin. Venus d'Asie à Rome, ils travaillèrent à introduire à Rome même le judaïsme [1], et à y causer un schisme, en s'efforçant de persuader aux fidèles qu'on ne devait célébrer la Pâque que suivant la loi de Moïse, c'est-à-dire la quatorzième lune du premier mois. Et de fait, comme nous verrons, Polycrate et ses collègues n'étaient pas tout à fait exempts de cette erreur, qui assujettissait encore la grâce et la liberté de l'Évangile à la servitude de la loi.

Les choses étant donc dans cet état, Victor crut qu'il ne fallait pas dissimuler davantage, et qu'il était de son devoir de travailler efficacement à établir là-dessus une parfaite uniformité dans toutes les églises. A cet effet, il assembla à Rome un concile des évêques d'Italie, dans lequel il fut solennellement décidé qu'il ne fallait cesser les jeûnes et célébrer la Pâque que le jour de dimanche, jour consacré, depuis le temps des apôtres, à la mémoire de la glorieuse résurrection du Christ, et qu'on ne tolérerait plus à l'avenir ceux qui s'obstineraient à retenir l'usage des Juifs dans la célébration de cette solennité. Victor envoya la lettre synodale, qui portait en tête son nom, aux principaux évêques des provinces [2]. D'après les lettres du Pape et de son concile, Théophile de Césarée convoqua les évêques de la Palestine ; Irénée de Lyon, ceux des Gaules ; Bacchylle de Corinthe, ceux de l'Achaïe, et, suivant plusieurs, Démétrius d'Alexandrie, ceux de l'Égypte, et Palma d'Amastris, ceux du Pont. Dans tous ces conciles, aussi bien que dans celui de l'Osroëne ou de l'ancienne Assyrie, on applaudit unanimement aux décrets de Rome ; et dans leurs lettres synodiques, envoyées au Pape, pour être par lui communiquées à tous les fidèles, en professant tous la même foi, ils s'accordent encore à établir la même règle, qu'ils déclarent venir de la tradition des apôtres.

Pour ce qui est d'assembler les évêques de l'Asie proconsulaire et de leur lire la lettre de Victor et du concile romain, Polycrate, évêque d'Éphèse, obéit comme les autres. Mais au lieu de se soumettre

[1] Tertull., *Ad calc. lib. de Præscript.* — [2] Constant., *Epistolæ rom. Pontif. in Victor.*, § 1, n. 1 et seqq.

aux décrets de Rome et de se conformer aux autres églises de l'univers, il se mit à défendre obstinément l'ancien usage par l'autorité et l'exemple de saint Philippe et de saint Jean, l'un et l'autre du nombre des apôtres ; de Polycarpe, évêque de Smyrne ; de Thraséas, évêque d'Euménie, et de Sagaris, évêque on ne sait de quel siége, tous trois comptés parmi les martyrs ; d'un bienheureux Papirius, sur lequel nous n'avons d'ailleurs aucune notice certaine, et de Méliton, évêque de Sardes, dont nous avons parlé en son lieu. Dans sa lettre à saint Victor, Polycrate va jusqu'à dire que tous ces personnages ont célébré la Pâque suivant l'Évangile, sans s'en écarter en rien, mais en observant invariablement la règle de la foi. Il leur ajoute sept autres évêques qu'il se glorifie d'avoir eus dans sa famille, et qui avaient également solennisé cette fête le jour où les Juifs, après avoir ôté le levain de leurs maisons, célébraient le premier jour des Azymes. Fort de ces exemples, il conclut qu'il ne se laisserait point effrayer par les menaces, se rappelant cette maxime : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Bien que cette lettre ait été écrite par Polycrate seul, et qu'elle ne fût pas signée des autres évêques, il assure néanmoins qu'elle exprime leurs sentiments ; car, lecture leur en ayant été faite, tous l'avaient unanimement approuvée [1].

Autant les lettres des autres conciles apportèrent de consolation au pape saint Victor, autant celle de Polycrate lui causa de peine : enflammé de zèle, il se résolut de séparer de l'union commune les églises de l'Asie et des provinces circonvoisines. Ce qu'il exécuta bientôt, en proscrivant par ses lettres tous ces évêques comme coupables de sentiments contraires à la foi orthodoxe, et en les déclarant séparés de la communion de l'Église [2].

Quoique cette résolution vigoureuse n'ait pas eu l'approbation de tous les évêques, et qu'il semble que le Pape ait lancé ses foudres sans aucun effet, toutefois, si l'on y réfléchit bien, si l'on examine bien cette affaire, on trouvera que Victor avait un juste motif d'agir avec cette vigueur, et qu'il obtint, sinon pleinement, du moins en partie, son but. L'usage de célébrer la Pâque au quatorzième de la lune, en quelque jour de la semaine qu'il tombât, pouvait, sous divers rapports, être considéré ou comme un point de pure discipline, ou comme une chose appartenant à la foi. Tant qu'on ne le retint que par un certain respect pour les ancêtres qui l'avaient pratiqué, ce n'était qu'un point de discipline. Mais il commença à dégénérer dans une erreur appartenant à la foi, lorsque quelques-uns s'obstinèrent à le retenir comme un rite prescrit par l'Évangile et qu'on ne pou-

[1] Euseb., l. 5, c. 24. — [2] Orsi, l. 5.

vait changer sans aller contre un précepte divin et sans violer la règle de la foi. Or, telle était la pensée de Polycrate et des autres évêques asiatiques : on le voit clairement par la lettre à saint Victor. Ils y louent les anciens évêques de l'Asie pour avoir célébré la Pâque en son jour légitime, suivant que l'ordonne l'Évangile et sans altérer en rien la règle de la foi ; et s'ils ne sont point ébranlés des menaces du successeur de saint Pierre, c'est qu'ils savent qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Cette situation étant bien comprise, on louera, d'une part, le zèle et la sévérité de Victor ; et, de l'autre, le bon cœur de ces évêques, qui voyaient avec peine retrancher de l'unité de l'Église un si grand nombre de leurs collègues, recommandables d'ailleurs par leur piété. Victor, qui tenait les lettres de Polycrate, et comprenait bien les sentiments qu'il avait, ainsi que les autres évêques d'Asie, crut justement ne pouvoir dissimuler davantage leur obstination à soutenir une erreur que condamnaient toutes les autres églises, de concert avec la chaire apostolique. Mais saint Irénée et les autres, qui trouvaient excessive la rigueur du Pape, supposaient que, dans cette dispute, il n'était question que d'un point de pure discipline. On en voit la preuve dans la lettre du même saint Irénée à Victor. Supposant que les affaires d'Asie étaient dans le même état qu'au temps de Polycarpe, il propose au Pape l'exemple d'Anicet et de ses autres prédécesseurs plus anciens, qui avaient conservé inviolable la communion et la paix avec les églises d'Asie, bien qu'elles célébrassent la solennité de la Pâque un autre jour que l'Église romaine ; et il l'exhorte à regarder cette variété de discipline avec la même indifférence qu'on voyait, parmi les fidèles, les diverses manières d'observer le jeûne les jours qui précédaient immédiatement la même solennité [1].

Mais de quoi il s'agissait et quels étaient les véritables sentiments des évêques de l'Asie, d'autres que saint Irénée et les évêques des Gaules ou des provinces encore plus éloignées, pouvaient le savoir mieux. C'étaient ceux de la Palestine, parmi lesquels Eusèbe signale Théophile de Césarée, Narcisse de Jérusalem, Cassius de Tyr, et Clarus de Ptolémaïde. Théophile ayant reçu du pape Victor, ce sont les termes du concile, d'après le fragment que nous en a conservé le vénérable Bède [2], l'autorité, pour régler sur les lieux mêmes où le Sau-

[1] Orsi, *ubi suprà*. — [2] Labbe, t. 1, col. 596. Papa Victor, Romanæ urbis episcopus, direxit auctoritatem ad Theophilum Cæsariensis Palestinæ antistitem... Perceptâ igitur auctoritate... omnes episcopos evocavit. Tunc Theophilus episcopus protulit auctoritatem ad se missan Victoris papæ, et quid sibi operis fuisse injunctum, ostendit. Ex Bedâ, *De æquinoctio vernali*.

veur du monde avait conversé dans sa chair, de quelle manière toutes les églises catholiques devaient célébrer la Pâque, il assembla non-seulement les évêques de sa province, mais encore ceux de différents pays. Quand ils furent tous réunis, il leur produisit l'autorisation qu'il avait reçue du pape Victor, et exposa la commission dont il était chargé. La question bien éclaircie et décidée, les évêques adressèrent à Victor une lettre synodale. Après y avoir amplement établi la tradition apostolique sur le jour de la Pâque, ils terminaient par ces paroles : « Faites en sorte que les copies de nos lettres soient envoyées à toutes les églises, afin qu'on ne nous répute pas complices de ceux qui s'égarent aisément du sentier de la vérité. » Cette manière d'écrire fait voir que les évêques de la Palestine regardaient ceux d'Asie comme des gens dévoyés du sentier de la croyance véritable, et qu'ils étaient persuadés qu'on ne pouvait tolérer leur conduite sans prendre part à leur crime [1].

Quelle a été l'issue de cette célèbre controverse ? Quoique Eusèbe ne le dise pas, on croit toutefois communément que la paix fut rétablie entre saint Victor et les évêques d'Asie, principalement par l'entremise de saint Irénée, à la condition pourtant que, le Pape tolérant l'ancienne coutume des Asiastiques, ceux-ci renonceraient à l'erreur de la regarder comme d'institution divine et comme un rite prescrit par Jésus-Christ même dans l'Évangile. Saint Anatole [2], qui fleurit après le milieu du siècle suivant, attribue clairement à saint Irénée la gloire d'avoir arrangé ce différend, et il ajoute que, jusqu'à son temps, les Asiatiques continuaient à célébrer la Pâque au quatorzième jour de la lune après l'équinoxe du printemps. Mais combien ils étaient éloignés de l'opinion erronée, condamnée par Victor dans leurs ancêtres, qu'on y fût tenu en vertu d'une loi de l'Évangile, on peut le conclure de ce que l'empereur Constantin compte les églises de l'Asie parmi celles qui évitaient de célébrer la Pâque le même jour que les Juifs [3]. D'où il faut dire que, peu après Anatole, elles changèrent de coutume pour se conformer à l'Église romaine et aux autres églises du monde. Or, ils n'auraient pas été ainsi disposés au changement, si, depuis longtemps, ils ne s'étaient habitués à regarder ce rite comme une simple coutume et un point de discipline, variable suivant les diverses circonstances des temps et des lieux, et suivant les divers états des choses. La sévérité de Victor ne fut donc pas sans fruit, si, ayant contraint les Asiatiques de renoncer à l'erreur et au faux dogme, il les disposa encore à rejeter de leurs églises, longtemps avant le concile de Nicée, ces derniers restes de levain judaïque.

[1] Euseb., l. 5, c. 25. — [2] Apud Bucher., *De doct. temp.* — [3] Euseb., *De vitâ Const.*, l. 3, c. 19.

Chose admirable ! la première question qui émeut à la fois toute l'Église, et qui la révèle tout entière à elle-même et à l'univers, c'est une fête, la fête de la résurrection, la résurrection de l'Homme-Dieu, ressuscitant avec lui l'humanité régénérée. Cette humanité, renaissant à une vie nouvelle et célébrant sa propre fête, c'est l'Église elle-même.

Auparavant, cette humanité était comme gisante dans le tombeau. Les superstitions de l'idolâtrie l'enveloppaient comme dans des linceuls funèbres. Les Césars, les pontifes de Rome idolâtre, veillaient à son sépulcre pour la retenir dans les ombres de la mort. Mais une voix avait retenti au dedans : Sors du tombeau ! Et la morte vivait, et celle qui était gisante se redressait, et celle qui était muette parlait, et celle qui était impotente marchait. Et ceux qui croyaient tenir son cadavre lui firent un crime d'être vivante ; et ils s'efforcèrent de resserrer ses linceuls funèbres, et de la recoucher dans la tombe, et de régner dessus. Force adresse, tout est employé.

Pendant un siècle, Rome idolâtre voit la philosophie ou la sagesse humaine sur le trône. Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, Commode sont les amis, les nourrissons des philosophes, ou philosophes eux-mêmes. Leur grande affaire est de soutenir les idoles ébranlées, de rajeunir les vieilles superstitions, de tuer le christianisme, autrement l'humanité qui ressuscite. C'est pour cela qu'Ignace expire par ordre de Trajan, les chrétiens de Bithynie par ordre de Pline, Symphorose par ordre d'Adrien ; Polycarpe, Justin, les martyrs de Lyon, par ordre de Marc-Aurèle et de ses proconsuls.

Et après ce siècle de persécution et de mort, l'Église assemble ses évêques dans les Gaules, dans l'Italie, dans la Grèce, dans l'Asie, dans l'Égypte, dans la Palestine, dans l'Osroëne ou l'ancienne Assyrie, pour décider quel jour on célébrera par toute la terre la fête de la résurrection.

En effet, tout ressuscite, et Dieu et l'homme. On connaissait Dieu auparavant ; mais c'était une connaissance morte et comme ensevelie dans l'ombre ; maintenant c'est une vérité vivante et agissante. Ignace la confesse dans Antioche devant Trajan ; les chrétiens de Bithynie devant le tribunal de Pline ; Quadrat, Aristide, Justin, Athénagore, Méliton, Apollinaire, dans des apologies publiques ; Polycarpe, dans l'amphithéâtre de Smyrne ; Justin et ses compagnons des deux sexes, dans l'amphithéâtre de Rome ; un peuple d'hommes, de femmes, de filles, d'enfants, dans l'amphithéâtre de Lyon. Leur vie est de mourir pour Dieu.

On connaissait auparavant l'immortalité de l'âme ; mais cette vérité était obscurcie par les disputes des philosophes et par les super-

stitions du peuple ; maintenant elle est resplendissante comme le soleil. Le chrétien fuit le vice, pratique la vertu, souffre la mort, avec l'espérance certaine de la vie éternelle et de la résurrection.

On sentait auparavant la dégradation de l'homme et la nécessité d'un rédempteur. Maintenant on sait avec certitude que le Rédempteur est venu : c'est Jésus, Fils de Dieu, Dieu lui-même, un seul et même Dieu avec le Père et le Saint-Esprit ; c'est en lui qu'on croit, en lui qu'on espère, en lui qu'on aime; c'est en lui, par lui et pour lui qu'on est régénéré, qu'on devient une nouvelle créature, qu'on surmonte toutes les épreuves, qu'on souffre la mort avec joie.

On sentait auparavant qu'il fallait offrir des sacrifices à Dieu. Maintenant, on sait quel est le sacrifice vraiment pur et agréable, celui que figuraient tous les autres : c'est le sacrifice qu'a offert le Rédempteur lui-même, et qu'il offre encore par les mains des prêtres, parmi toutes les nations, depuis le levant du soleil jusqu'à son couchant.

Auparavant on pouvait désirer s'unir à Dieu. Maintenant on sait le mystère de cette union : c'est Jésus-Christ nous donnant sa chair à manger et son sang à boire, pour nous transformer en lui-même.

Aussi les chrétiens sont-ils des hommes tout nouveaux, des hommes divins. Ils aiment Dieu, ils aiment le prochain : ils aiment Dieu plus qu'eux-mêmes ; toute leur ambition est de le connaître et de le servir, de le faire connaître et servir à tout le monde. Ils aiment le prochain comme eux-mêmes ; qu'il soit pauvre, qu'il soit esclave, il est leur frère, enfant du même Dieu, héritier du même ciel. Ils ne vont point au spectacle du cirque, parce qu'on y verse le sang humain ; leur spectacle à eux est de visiter le pauvre, le malade, le prisonnier. Ils aiment jusqu'à leurs ennemis, ils prient pour ceux qui les calomnient et les persécutent. Quoique les empereurs abusent de leur puissance pour les pervertir ou les mettre à mort, non-seulement ils prient pour eux, mais ils enseignent avec Irénée que cette puissance leur vient, non pas du diable auquel ils la prostituent, mais de Dieu dont ils maltraitent les serviteurs [1].

Cependant cette multitude innombrable de chrétiens, cette humanité nouvelle, cette Église a un gouvernement à elle, gouvernement qui s'étend au delà de l'empire romain ; un peuple de fidèles, des ministres, des diacres, des prêtres, des évêques, dont nous voyons la différence bien marquée dans saint Ignace au commencement de ce siècle, et à la fin, au temps de saint Victor, l'évêque principal réunissant tous les évêques de sa province, et cela sur une lettre de l'évêque de Rome, successeur de Pierre, pontife de cette Église avec la-

[1] Iren., l. 5, c. 24.

quelle, à cause de sa plus puissante principauté, doivent s'accorder toutes les autres églises. Ce sont les paroles de saint Irénée. Et dès lors cette Église romaine étendait les aumônes de sa charité, comme les enseignements de sa foi, jusqu'aux extrémités de la terre. Disons avec Jacob : C'est ici le camp de Dieu ! *Castra Dei sunt hæc* [1].

[1] Genèse, 32, 2.

LIVRE VINGT-HUITIÈME.

DE L'AN 197 A L'AN 230 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Commencement de la vengeance de Dieu sur Rome idolâtre; l'Église toujours persécutée, continue toujours la régénération du genre humain.

« Et je vis une femme assise sur une bête de couleur d'écarlate, pleine de noms de blasphème, qui avait sept têtes et dix cornes. Et la femme était vêtue d'écarlate et de pourpre, parée d'or, de pierres précieuses et de perles, et tenait en sa main un vase d'or, plein des abominations et de l'impureté de sa fornication. Et ce nom était écrit sur son front: Mystère ! la grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre ! Et je vis la femme enivrée du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus. Et les sept têtes sont les sept montagnes sur lesquelles la femme est assise. Et cette femme est la grande ville qui règne sur les rois de la terre [1]. »

C'est ainsi que saint Jean nous dépeint Rome idolâtre. Nous l'avons vue, en effet, au siècle qui vient de finir, sollicitant les peuples et les rois à s'enivrer du vin de sa prostitution ou de son idolâtrie; dès l'entrée, nous avons vu le philosophe Pline employant le fer et le feu pour contraindre les chrétiens à maudire le Christ et à sacrifier aux idoles, surtout à celle de l'empereur ; et vers la fin nous avons vu le philosophe Marc-Aurèle, avec sa cour de philosophes, joignant les arguments de la philosophie aux violences du bourreau, pour prostituer plus sûrement le monde aux idoles. Rome idolâtre s'était doublement enivrée et du vin de sa fornication et du sang des martyrs. Aussi allons-nous la voir, chancelant avec l'ignominie d'une femme ivre jetant sa tête de côté et d'autre, tombant ici et là, et ramassée dans la boue par le premier soldat qui se rencontre.

Commode venait d'être tué. C'était le fils d'un philosophe et l'élève de la philosophie. Comme le père ne mourait pas assez vite, les médecins l'achevèrent pour plaire au fils. Celui-ci se montra digne de cette attention. Outre trois cents concubines, il avait dans son

[1] Apoc., 17.

palais trois cents compagnons de sodomie, et vivait en inceste avec toutes ses sœurs. Sa cruauté égalait ses débauches. Sans parler d'une infinité de personnes qu'il fit mourir par suite de plusieurs conjurations réelles ou supposées, son amusement était de couper le nez, les oreilles ou d'autres membres à ceux qu'il rencontrait, d'ouvrir d'un coup d'épée le ventre à un homme replet, pour le plaisir de voir sortir ses entrailles. Afin de surpasser les travaux d'Hercule, il fit habiller en géants et en monstres tous les estropiés de Rome, ne leur donnant pour toute arme que des éponges en guise de pierres, et ensuite il les assommait à coups de massue. Et le sénat lui décernait le nom d'Hercule romain; et des statues étaient érigées pour immortaliser ses exploits. Il eut pour préfet du prétoire ou commandant de la garde impériale un ci-devant esclave phrygien, qui fit vingt-cinq consuls dans une année, et nomma sénateurs un grand nombre d'esclaves comme lui. Aussi le sénat votait-il à Commode tous les titres imaginables, sans oublier celui de dieu : il appela de ses noms les douze mois de l'année; Rome même ne s'appela plus Rome, mais la colonie Commodienne. Pendant ce temps, les incendies, les famines, les pestes ravageaient l'empire. Ajoutez-y une multitude innombrable de brigands. Pour une certaine somme, Commode relâchait ceux qui étaient en prison, et donnait aux autres permission de tuer et de voler. Un d'entre eux se rendit tellement formidable dans les Gaules et les Espagnes, qu'il fallut envoyer contre lui des armées. Commode, cependant, après avoir combattu nu en gladiateur devant tout le sénat et le peuple, voulut célébrer le nouvel an 193 d'une manière digne de lui. Il devait passer la nuit précédente, non dans son palais, mais dans la caserne des gladiateurs, en sortir avec eux au point du jour, assassiner les deux consuls et se déclarer lui-même consul unique. Sa principale concubine et ses deux préfets du prétoire l'ayant conjuré avec larmes de ne pas s'avilir à ce point, il dressa une liste où il mit leurs noms à la tête de ceux qui devaient périr le lendemain ; mais ils en eurent connaissance et le prévinrent en le faisant étrangler, cette nuit-là même. Autant le sénat lui avait décerné de titres d'honneur pendant sa vie, autant il lui donna de noms injurieux après sa mort, criant à son successeur Pertinax : Qu'on traîne à la voirie le parricide, le bourreau ! Nous avons été esclaves des esclaves [1].

Pertinax était un vieux général, fils d'un esclave qui vendait du charbon en Ligurie. Son règne promettait, mais il ne fut que de quatre-vingt-sept jours. Les soldats prétoriens craignaient qu'il ne

[1] Tillemont, Crévier, Dion. *Aug. Hist. scriptores.*

voulût rétablir l'ancienne discipline. Deux cents d'entre eux s'en vont le trouver au palais, lui coupent la tête et la portent dans leur camp au bout d'une pique. Ils y trouvent son beau-père Sulpicien, qui y était venu de sa part pour apaiser le commencement du tumulte. Quand ce grave sénateur vit la tête de son gendre au bout d'une lance, il offrit de l'argent aux soldats pour qu'ils le fissent empereur lui-même. Les soldats profitèrent de l'occasion ; ils montèrent sur les remparts et annoncèrent à son de trompe que l'empire serait vendu à l'encan. A cette nouvelle, un des plus riches sénateurs, Didius Julianus, se lève de table et accourt. Les deux compétiteurs, l'un dans le camp, l'autre à la porte, enchérirent plusieurs fois l'un sur l'autre ; mais Julianus ayant monté tout d'un coup de cinq mille dragmes pour chaque soldat à six mille deux cent cinquante, environ trois mille francs de notre monnaie, payables sur-le-champ, l'empire lui fut adjugé et le sénat ratifia le marché.

Mais, dans le même temps, trois généraux s'étaient laissé ou fait déclarer empereurs par leurs troupes : c'était l'Africain Septime-Sévère, en Illyrie ; un autre Africain, Clodius-Albinus, en Angleterre ; l'Italien Pescennius-Niger, en Orient. Julien fit déclarer Sévère ennemi de la patrie par le sénat, qui envoyait secrètement solliciter Niger de le délivrer de Julien. Ce dernier, à l'approche de Sévère, qui s'avançait sur Rome, se vit couper la tête par un soldat, après soixante-six jours de règne.

Sévère, à son tour, ayant fait un dieu de Pertinax, fit déclarer ennemi de la patrie Niger, qui, après plusieurs batailles sanglantes, se réfugia dans Antioche, où un de ses soldats lui coupa la tête et la porta au bout d'une lance à Sévère, qui l'envoya montrer à Rome. Vainqueur de Niger, Sévère marcha contre Albin qu'il avait reconnu César en attendant, lui livra une sanglante bataille près de Lyon, et foula son cadavre aux pieds de son cheval.

Alors on vit recommencer, et à Rome, et dans les provinces, les proscriptions de Marius et de Sylla. Pour échapper à la cruauté de Sévère, une foule de soldats romains se réfugièrent chez les Parthes et apprirent à ceux-ci la tactique romaine. Sévère força le sénat à mettre Commode au nombre des dieux, et se déclara lui-même son frère. Il avait deux fils, Caracalla et Géta : il les fit empereurs tous les deux à l'âge de onze ans. Un jour qu'il venait de remporter une victoire dans la Grande-Bretagne, des cris lui firent tourner la tête ; il vit l'aîné de ses fils, Caracalla, l'épée nue à la main pour le tuer par derrière. Il mourut l'an 211, ou plutôt il se tua par impatience des douleurs de la goutte, en s'écriant : J'ai été tout, et tout ne me sert de rien.

Ses deux fils lui succédèrent. Après quelque temps, Caracalla tua son frère entre les bras de sa mère Julie. L'ayant tué, il le mit au nombre des dieux et fit mourir en même temps vingt mille personnes qu'il soupçonnait avoir pleuré sa mort. Sa mère elle-même eut défense de lui donner des larmes. Suivant Spartien et Aurélius Victor, elle fit plus qu'obéir ; elle épousa le meurtrier de son fils.

Tout le règne de Caracalla répondit à ce commencement. A l'exception d'une loi qui déclarait citoyens romains tous les sujets de l'empire, tout n'y fut que débauche, cruauté et perfidie. Les habitants d'Alexandrie s'étaient permis quelques bons mots sur son compte. Il entra dans leur ville, fut reçu avec tous les honneurs imaginables, et puis, au moment que tout le monde était dans la plus profonde sécurité, commanda à son armée de massacrer pendant plusieurs jours et plusieurs nuits tout ce qu'ils rencontreraient. Quant à lui, il s'amusait à regarder le massacre du haut du temple de Sérapis. Peu après, il fut tué lui-même par Macrin, son préfet du prétoire, qui en fit un dieu et fut déclaré empereur à sa place.

Macrin, né à Césarée, en Mauritanie, actuellement Cherchel, avait commencé par être esclave et puis gladiateur. Il ne régna que quatorze mois, au bout desquels il fut tué avec son fils Diadumène. Rome se vit alors plus avilie que jamais. Le gladiateur maure, qui annonçait un empereur passable, fut remplacé sur le trône par un jeune efféminé de Syrie.

Il y avait à Émèse, en Phénicie, une femme syrienne, Mésa, sœur de l'impératrice Julie. Elle avait deux filles, Soëmis et Mammée, qui avaient chacune un fils : la première, Bassien, plus connu sous le nom d'Héliogabale, et la seconde, Alexien, plus connu sous le nom d'Alexandre-Sévère. Héliogabale, ainsi nommé de l'idole d'Élagabal ou du soleil dont il était grand prêtre, et qui consistait en une pierre noire, n'avait que treize ans lorsque sa grand'mère le fit passer pour un fils naturel de Caracalla qui venait d'être tué. La légion d'Émèse déclara donc le jeune Héliogabale empereur, et entraîna dans son parti les troupes envoyées contre elle. Le nouveau César surpassa Néron en cruauté, Caracalla en prodigalité, et tous les princes qui ont régné, même après lui, en impudicité. En moins de quatre ans, il épousa et répudia cinq ou six femmes, entre lesquelles une vestale. Il fit du palais impérial une retraite de prostituées, qu'il remplaça bientôt par une troupe encore plus infâme de sodomites ; il se maria comme femme à un vil esclave, et fut sur le point de le faire César. Son préfet du prétoire était un bouffon, des cochers, des baladins devenaient sénateurs et consuls. Il établit un sénat de femmes présidé par sa mère. Lui-même, habillé en courtisane, allait se prostituer

dans les mauvais lieux. Tout en lui ressentait l'infamie ou l'extravagance. Ses repas n'étaient composés que de langues de paons et de rossignols, de cervelles de perroquets et de faisans. Il nourrissait ses chiens de foies d'oies, ses chevaux de raisins, et ses bêtes féroces de faisans et de perdrix. Il fit venir de Phénicie son dieu Élagabal, le maria avec la Vénus céleste de Carthage, autrement Astarté, leur immola des enfants, et leur subordonna tous les dieux de Rome.

Pour couvrir un peu tant d'excès révoltants, sa grand'mère lui fit adopter et nommer César son cousin Alexien, qui prit le nom d'Alexandre-Sévère. N'ayant pu en faire un complice de ses débauches, il se repentit de l'avoir adopté, et essaya plusieurs fois de le mettre à mort. Mais les soldats, charmés des bonnes qualités d'Alexandre, prirent les armes pour le venger. Héliogabale et sa mère Soëmis se cachèrent dans un égout. On leur coupa la tête à l'un et à l'autre, et après que leurs cadavres eurent été traînés dans la ville, celui du tyran fut jeté dans le Tibre. C'était l'an 222, la quatrième année de son règne et la dix-huitième de son âge [1].

Alexandre, dont la mère paraît avoir été chrétienne, fut aimé du sénat, du peuple et des armées, fit la guerre avec succès ; mais, après un règne de treize ans, il fut tué à l'instigation d'un Goth, qui se fit déclarer empereur par les légions qu'il commandait. C'était Maximin, berger de son premier métier. Il était d'une taille et d'une force extraordinaires, mais d'une cruauté égale à sa taille. Le peuple de Carthage proclame empereurs le proconsul Gordien et son fils ; le sénat de Rome les confirme ; mais ils sont tués dans une bataille après six semaines de règne. Le sénat leur donne pour successeurs deux vieillards : Pupien, fils d'un charron, et Balbin, d'une illustre famille. Le peuple le force de leur adjoindre comme César un petit-fils de Gordien. Rome, déjà tremblante à l'approche de Maximin qui s'avançait sur l'Italie, voit encore ses rues ensanglantées par un combat entre le peuple et les soldats du prétoire ; elle ne se possède pas de joie, lorsqu'elle apprend que les deux Maximin, le père et le fils, ont été tués par leurs troupes et qu'on lui apporte leurs têtes au bout d'une lance.

Mais bientôt les deux vieux empereurs, Pupien et Balbin, jaloux l'un de l'autre, sont tués à leur tour par les gardes prétoriennes. Le jeune Gordien, seul empereur, triomphe des Perses, et puis se voit déposé et tué par l'ordre du capitaine de ses gardes.

C'était un Arabe, nommé Philippe, fils d'un chef de voleurs. Il paraîtrait qu'il faisait secrètement profession de christianisme, et que

[1] Tillemont, Crévier. *Historiæ August. scriptores.*

l'évêque d'Antioche, saint Babylas, lui interdit l'entrée de l'église à cause du meurtre de Gordien. Deux autres empereurs, Jotapien et Marin, périrent par les mains des soldats qui les avaient faits. Philippe et son fils périrent également par les mains des leurs, mais furent mis au rang des dieux par le sénat et le peuple, dont ils avaient gagné l'affection par la douceur de leur gouvernement.

Decius, qui avait causé leur perte et qui leur succéda, était d'une famille obscure dans la Pannonie, la Hongrie actuelle. Après avoir cruellement persécuté les chrétiens, il s'engagea dans un marais en poursuivant l'armée des Gètes, et périt avec ses trois ou quatre fils et ses soldats, massacrés par les barbares, l'an 251. L'Africain Gallus, qu'on soupçonne de sa mort, lui succède; mais, après dix-huit mois, il est tué avec son fils Volusien, par un nouvel empereur, Émilien, tué lui-même trois mois après par ses propres troupes, qui proclamèrent empereur Valérien, d'une des plus illustres familles romaines. C'était l'an 253.

A ces révolutions sanglantes du trône, se joignaient fréquemment des pestes et les invasions des barbares. Valérien avait été regardé comme le sénateur le plus digne de l'empire. Il favorisa d'abord les chrétiens, et ensuite les persécuta cruellement pour s'attirer la protection des idoles dans sa guerre contre les Perses. Mais, dans cette même guerre, il fut battu, fait prisonnier et traité de la manière la plus outrageante : Sapor, roi de Perse, le donna en spectacle, chargé de fers, dans les principales villes de son empire, et lui mit plusieurs fois, quand il montait à cheval, le pied sur le dos ou sur la tête, comme sur un étrier. Enfin, on l'écorcha vif suivant les uns, mort suivant les autres; on sala son corps, on corroya sa peau pour la garder, on la teignit en rouge et on la suspendit dans un temple, comme un monument éternel de la honte des Romains. Ce qu'il y eut de plus indigne, c'est que son fils, l'empereur Gallien, bien loin de travailler à rompre ses fers, en témoigna de la joie, tandis que même les princes étrangers, alliés de Sapor, sollicitaient sa délivrance.

Avec la captivité de Valérien, tous les maux à la fois vinrent fondre sur l'empire. Les barbares et les Perses redoublaient leurs courses dans les Espagnes, dans les Gaules, dans l'Illyrie, dans la Thrace et dans la Grèce, dans l'Asie et du côté de l'Orient. En Sicile il y eut comme une guerre d'esclaves. La peste ravageait incessamment et la capitale et les provinces, et, en certains temps, elle devenait si violente, qu'elle emportait cinq mille personnes par jour dans Rome. La disette, la famine, les tremblements de terre à Rome, en Asie, en Afrique, les séditions dans les villes, tous les fléaux, en un

mot, se réunissaient pour menacer l'empire de sa ruine prochaine.

Et que faisait Gallien? Il se divertissait. A l'exemple de Caligula et de Néron, il courait déguisé, pendant la nuit, les cabarets et les lieux de débauche, passait le jour dans des festins avec des histrions et des courtisanes, achetait une concubine pour une province, mettait tout son esprit à inventer sans cesse de nouveaux raffinements de faste et de luxe, bâtissait des appartements avec des feuilles de roses, élevait des forts avec des fruits artistement rangés. Lorsqu'on vint lui annoncer que l'Egypte avait proclamé un autre empereur : Eh bien ! dit-il, est-ce que nous ne pouvons pas vivre sans le lin de l'Égypte ?

Cette incroyable insouciance provoqua vingt ou trente généraux à se déclarer empereurs, moins peut-être par ambition que pour défendre plus facilement les provinces contre les barbares et les Perses.

Sapor, profitant de ses avantages, était rentré dans la Mésopotamie et la Syrie, avait pris pour la seconde ou troisième fois Antioche, ensuite Tarse, capitale de la Cilicie, Césarée en Cappadoce, emmenant de toutes parts une multitude innombrable de captifs, dont il faisait égorger les uns parce qu'ils lui avaient résisté, les autres pour combler de leurs cadavres les ravins qui se trouvaient sur sa route, ne donnant de nourriture au reste que pour les empêcher de mourir, et, dans leur soif, ne les laissant mener à l'eau qu'une fois par jour, comme un troupeau de bétail.

Cependant Baliste, ancien préfet du prétoire, ayant ramassé ce qu'il put de soldats romains, et secondé par Odenat, prince arabe ou sarrasin de Palmyre, surprit les Perses, les chassa des provinces romaines, au point que Sapor se vit bientôt assiégé dans sa propre capitale.

Alors Gallien, dont on ne parlait pas même dans les armées, se rendant toujours plus méprisable, Macrien est déclaré empereur en Orient, Ingenuus dans la Mésie, Valens en Achaïe, Pison en Thessalie, Auréole en Illyrie, Posthumus dans les Gaules, Trébellien dans l'Isaurie, Celse en Afrique, ceux-ci ayant été tués, il s'en éleva d'autres en plus grand nombre.

Enfin, après avoir montré quelquefois du courage pour repousser les barbares, mais surtout beaucoup de cruauté en faisant égorger tous les habitants de la Mysie et de Byzance, Gallien fut tué, et sa mémoire vouée à l'exécration. Mais Claude, son successeur, en fit un dieu. C'était un Thrace d'une naissance ignorée, il fut proclamé empereur par les troupes et le sénat, mais emporté par la peste après deux ans de règne, regretté de tout le monde pour ses bonnes qualités. Son frère Quintilius, empereur de dix-sept jours, est massacré

par ses propres soldats. Aurélien, fils d'un fermier en Illyrie, lui succède en 270, et dans un règne vigoureux de cinq ans, rétablit un peu la gloire de l'empire romain au dedans et au dehors. Il est assassiné par ses soldats. Tacite, qui vient ensuite, est emporté bientôt par une maladie. Son frère, Florien, est tué. Probus, fils d'un jardinier en Pannonie, après avoir triomphé pendant sept ans de deux ou trois usurpateurs et des barbares, est tué en 282. Carus de Narbonne, son successeur, qu'on soupçonna de sa mort, est frappé de la foudre ou plutôt est tué par Aper, son préfet du prétoire, après avoir pris les capitales de la Perse, Séleucie et Ctésiphon. Numérien, son fils, est tué par le même Aper, son beau-père. Dioclès, fils d'un esclave de Dalmatie et d'abord esclave lui-même, est proclamé empereur à sa place en 284, et prend le nom de Dioclétien.

De Commode à Dioclès l'on compte cent ans et environ quatre-vingts individus qui portèrent le nom d'empereurs ou de Césars, ce qui, en les faisant succéder l'un à l'autre, donnerait à peu près quinze mois de règne à chacun. Il n'y en eut que deux ou trois à mourir de leur mort naturelle : tous les autres furent tués, la plupart par leurs successeurs. Très-peu de ces empereurs romains étaient Romains de naissance ; le très-grand nombre étaient des étrangers et même des barbares, des Africains, des Maures, des Syriens, des Arabes, des Thraces, des Pannoniens, des Goths. Il y eut même deux femmes, Victoire ou Victorine, dans les Gaules, et l'Arabe Zénobie à Palmyre : la première fit successivement quatre ou cinq empereurs, et la seconde disputa l'empire à Aurélien. Délivrez-nous de Zénobie et de Victoire! s'écriait le sénat romain dans ses acclamations à l'empereur Claude [1].

Lorsque des individus étrangers ou barbares envahissaient tour à tour le trône impérial, il était naturel que les nations étrangères et barbares pensassent à envahir l'empire même. Deux côtés principalement étaient menacés : l'Orient par les Perses, l'Occident par les peuples du nord. Les Perses ou Parthes, vaincus par Trajan, par Sévère, par Gordien, prennent une terrible revanche sous Valérien. Les Agaréniens ou descendants d'Agar, plus connus dans la suite sous le nom de Sarrasins, commencent à se faire connaître : Trajan et Sévère s'efforcent en vain de les soumettre. Au contraire, l'Agarénien Odenat sauve l'empire contre les Perses et reçoit de Gallien le titre d'empereur et d'Auguste, lui, sa femme Zénobie, avec ses trois ou quatre enfants.

Mais où le danger était le plus à craindre, c'était du côté du nord. Le nord était la grande route de cette longue émigration de peuples

[1] Tillemont, Crévier, Dion. *Histor. Aug. scriptores.*

qui se mit en marche de la plaine de Senaar après la confusion des langues. Les premiers Latins, avec les Romains qui en sortirent, étaient eux-mêmes de ces émigrants. Les Gaulois, qui inondèrent l'Italie, brûlèrent Rome, ravagèrent la Grèce et portèrent la terreur de leur nom et de leurs armes jusque dans Babylone, étaient comme une seconde colonne de cette armée de peuples. Les Cimbres, autre colonne, furent défaits par Marius et vendus dans les provinces romaines.

Depuis Jules-César jusqu'à Septime-Sévère, la grande affaire des empereurs romains était de contenir les nouveaux arrivés au delà du Rhin et du Danube, ainsi que les Parthes ou les Perses au delà de l'Euphrate. Mais l'impulsion était donnée depuis la tour de Babel : la politique romaine avait secondé cette impulsion pendant des siècles, en engloutissant dans ses vastes entrailles et en s'incorporant tous les peuples qu'elle pouvait atteindre. Il y avait de toutes parts une gravitation universelle vers Rome.

Au delà du Rhin et du Danube s'étaient donc acculés une foule de peuples nouveaux, qui faisaient effort pour aller plus avant : c'étaient les Francs, les Suèves, les Allemands, les Lombards, les Saxons, les Hérules, les Vandales, les Gépides, les Bourguignons, les Goths, les Alains, qui devaient partager l'empire en une dizaine de monarchies, figurées par les dix cornes de la grande bête. Dès qu'il se présentait alors une occasion, ces peuples guerriers et voyageurs franchissaient le Danube et le Rhin et se répandaient dans les provinces romaines. Un empereur avait beau les repousser, ils revenaient plus nombreux sous son successeur. Aussi plusieurs leur payaient-ils tribut sous le nom de solde.

Du moment donc que l'on ne put ni les contenir par la force, ni les satisfaire à prix d'argent, ils se débordèrent comme un déluge ; ce qui arriva surtout après la captivité de Valérien : une invasion générale des barbares vint alors mettre le comble à l'horreur des guerres civiles, des pestes, des famines et des tremblements de terre.

L'univers éprouvait une crise, comme certains animaux qui subissent une transformation. Le monde romain semblait vouloir tomber en pièces, comme pour faire place à un monde nouveau. C'est qu'un nouvel univers se formait sous l'enveloppe du vieux et la déchirait : un univers plus spirituel que matériel ; univers non plus dominé par le glaive de la force, mais par la parole de vérité ; vérité sur Dieu, vérité sur l'homme. Cet empire du Très-Haut allait croissant de jour en jour : les docteurs en exposaient les lois dans des livres, les martyrs les écrivaient avec leur sang dans les places des cités.

A Carthage, le proconsul Saturnin étant assis sur son tribunal, les

magistrats firent amener Spérat, Narzal, Cittin, Donate, Seconde et Vestine.

Le proconsul leur dit à tous : Vous pouvez encore tous espérer le pardon des empereurs, nos maîtres, Sévère et Antonin, si vous revenez au bon sens et à nos dieux. Spérat dit : Nous n'avons jamais fait aucun mal ni participé à l'injustice. Nous ne nous souvenons pas d'avoir injurié personne ; au contraire, étant maltraités par vous, nous avons toujours rendu grâces à Dieu. Nous avons même prié pour ceux qui nous persécutaient injustement ; en quoi nous obéissions à notre empereur, qui nous a prescrit cette règle de vie. Le proconsul Saturnin : Et nous aussi, nous avons une religion qui est pieuse et simple. Nous jurons par le génie des empereurs, nos maîtres, et nous faisons des vœux pour leur santé. Vous devez en faire autant. Spérat répondit : Si vous voulez m'écouter tranquillement, je vous dirai le mystère de la simplicité chrétienne. Le proconsul Saturnin : T'écouterai-je dire du mal de nos sacrifices ? Jurez plutôt tous par le génie de nos seigneurs les empereurs, afin de jouir des plaisirs de cette vie. Spérat : Je ne connais point le génie de l'empereur de ce monde ; mais je sers, par la foi, l'espérance et la charité, le Dieu du ciel, que nul homme n'a vu ni ne peut voir. Je n'ai jamais fait aucune action punissable par les lois publiques et divines. Si j'achète quelque chose, j'en paye les droits aux receveurs. Je reconnais et j'adore mon Seigneur et mon Dieu, le Roi des rois et l'Empereur de toutes les nations. Je n'ai fait de plainte contre personne : on ne doit pas en faire contre moi. Le proconsul se tournant vers les autres : Ne suivez pas l'extravagance de ce furieux, mais plutôt craignez notre souverain et obéissez à ses commandements. Cittin répondit : Vous n'entendrez de nous, ô proconsul, que ce que notre compagnon Spérat a confessé. Nous n'avons à craindre personne que notre Dieu et Seigneur qui est au ciel. Le proconsul Saturnin dit : Qu'on les mène en prison et qu'on les mette aux entraves jusques à demain.

Le jour suivant, le proconsul, assis sur son tribunal, se les fit présenter, et dit aux femmes : Honorez notre souverain et sacrifiez aux dieux. Donate répondit : Nous rendons l'honneur à César comme à César ; mais la crainte ou le culte, nous le réservons au Christ, vrai Dieu. Vestine dit ensuite : Ce que méditera toujours mon cœur et ce que prononceront toujours mes lèvres, c'est que je suis chrétienne. Seconde ajouta : Je suis chrétienne, je veux l'être, et rien ne me séparera de la confession de mes compagnes ; quant à vos dieux, nous ne les servons ni ne les adorons. Le proconsul commanda de les séparer ; puis, ayant appelé les hommes, il dit à Spérat : Persévères-tu

à être chrétien? Spérat répondit : Oui, je persévère, et j'ai la confiance d'avoir cette persévérance chrétienne, non par mes propres forces, mais par la grâce de Dieu. Si donc vous voulez savoir la pensée de mon cœur, je suis chrétien! Écoutez tous : je suis chrétien! Tous ceux qui avaient été arrêtés avec lui, l'ayant entendu, se joignirent à sa confession et dirent : Et nous aussi, nous sommes chrétiens tous ensemble ! Le proconsul Saturnin dit : Peut-être désirez-vous du temps pour délibérer. Spérat répondit : Pour une chose si bonne, il ne faut pas de seconde délibération; car alors nous avons délibéré de ne jamais abandonner le culte du Christ, lorsque, régénérés par la grâce du baptême, nous avons renoncé au diable et suivi les pas du Christ. Faites ce que vous voulez. Nous mourrons pour le Christ avec joie. Le proconsul reprit : Quels sont les livres que vous lisez en les adorant, et qui contiennent la doctrine de votre religion? Spérat dit : Les quatre évangiles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les épîtres de saint Paul, apôtre, et toute l'Écriture inspirée de Dieu. Le proconsul Saturnin : Je vous donne un délai de trois jours pour rétracter la confession de cette secte; peut-être que vous reviendrez aux sacrées cérémonies des dieux. Spérat répondit : Un délai de trois jours ne pourra point changer notre profession. Prenez plutôt ce temps pour délibérer vous-même, abandonner le culte si honteux des idoles et devenir un amateur de la religion chrétienne. Que si vous n'en êtes pas digne, ne différez pas davantage, récitez la sentence. Tels vous nous voyez aujourd'hui, tels serons-nous, n'en doutez pas, après les jours du délai. Je suis chrétien, ainsi que tous ceux qui sont avec moi, et nous ne quitterons point la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Faites ce que vous voulez.

Le proconsul, voyant leur fermeté, rendit contre eux la sentence, par la main du greffier, en ces termes : Spérat, Narzal, Cittin, Veturius, Félix, Aquilin, Acyllin, Lætantius, Januaria, Généreuse, Vestine, Donate et Seconde s'étant confessés chrétiens et ayant refusé l'honneur et le respect à l'empereur, j'ordonne qu'ils aient la tête tranchée. Cette sentence ayant été lue, Spérat et tous ceux qui étaient avec lui dirent : Nous rendons grâces à Dieu qui nous fait l'honneur aujourd'hui de nous recevoir martyrs dans le ciel pour la confession de son nom. Ayant dit cela, ils furent menés au lieu du supplice, où ils se mirent à genoux tous ensemble, et, ayant encore rendu grâces à Jésus-Christ, ils eurent tous la tête tranchée.

Ces douze martyrs, communément appelés les martyrs scyllitains, sont les prémices de l'Afrique. Un exemplaire de leurs actes se termine par ces mots : Les martyrs du Christ furent consommés le 17 juillet, et intercèdent pour nous auprès de Jésus-Christ Notre-

Seigneur, à qui l'honneur et la gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, aux siècles des siècles. Amen. Dans ce même exemplaire, ainsi que dans un autre, également ancien, l'année se trouve marquée par le deuxième consulat de Claude, ce qui indique l'an 200 de Jésus-Christ, la huitième année de l'empire de Sévère, et la deuxième de son fils Antonin Caracalla. Le proconsul Saturnin perdit la vue peu de temps après [1].

Sévère lui-même n'avait pas encore publié d'édit contre les chrétiens; il leur était même assez favorable dans les premières années de son règne. Suivant ce que Tertullien rapporte, il avait autrefois été guéri avec de l'huile par un chrétien nommé Procule Torpacion, et il en conserva tellement la mémoire, que, lorsqu'il se vit empereur, il voulut savoir où était cet homme, et l'obligea de demeurer dans son palais. On marque que ce Procule était intendant d'Évode, affranchi de Sévère, et qui avait soin de l'éducation de Caracalla, fils aîné de ce prince [2]. Aussi Caracalla connaissait fort bien Procule, qui lui avait apparemment fait donner une nourrice chrétienne. Un auteur païen raconte que ce prince, à l'âge de sept ans, sachant qu'un enfant avec lequel il avait accoutumé de jouer, avait été fouetté parce qu'il était de la religion des Juifs, que les païens confondaient encore avec le christianisme, en témoigna un déplaisir extraordinaire.

Mais l'année 202, la dixième de son règne, ayant abattu tous ses rivaux, décimé le sénat par des exécutions sanglantes, triomphé des Perses, Sévère défendit, sous de grandes peines, de se faire ni juif ni chrétien. Comme il était naturellement cruel et opiniâtre et que la populace des villes n'avait pas même attendu son signal, il s'ensuivit une très-grande persécution. Sa violence jeta un tel effroi dans les esprits, qu'on crut que l'Antechrist était proche. Judas, auteur ecclésiastique de ce temps-là, qui écrivit un commentaire sur les septante semaines de Daniel, avec une chronologie jusqu'à la dixième de Sévère, y témoignait être dans cette pensée [3].

Cette persécution fit d'illustres martyrs par toutes les provinces et dans toutes les églises; mais elle en fit surtout un grand nombre à Alexandrie, où Sévère vint aussitôt après la publication de son édit. Non-seulement diverses personnes de la ville endurèrent la mort, mais on y amenait de toute l'Égypte et de la Thébaïde même, ceux que l'on avait choisis comme les plus dignes de faire éclater la gloire de Jésus-Christ, en souffrant courageusement pour la foi toutes sortes de supplices et de morts, afin de recevoir de sa main des cou-

[1] Ruinart, et *Act. SS.* 17 *julii.* — [2] *Ad Scap.*, n. 4. — [3] Hier., *De Scriptor.*

ronnes proportionnées à leurs mérites. Saint Léonide, père d'Origène, fut de ce nombre [1].

Origène n'avait pas encore tout à fait dix-sept ans, et néanmoins il ne tint pas à lui qu'il ne suivît son père au martyre. Il en avait un si grand désir, qu'il s'exposait à toutes sortes de périls : il était même prêt à s'offrir aux persécuteurs, et il eût été difficile de le garantir de la mort, si Dieu ne se fût servi pour cela des soins de sa mère, qui y employa toutes les supplications dont elle était capable. Mais ses paroles ne furent plus assez fortes pour arrêter la nouvelle ardeur qu'il conçut lorsqu'il apprit que son père était prisonnier, et elle fut obligée de le retenir malgré lui, en cachant tous ses vêtements. Ainsi Origène était contraint de demeurer, et son zèle ne le pouvant néanmoins laisser en repos, il écrivit une lettre à son père, où il l'exhortait puissamment au martyre, lui disant entre autres choses : Prenez garde à vous, mon père, et n'allez pas, à cause de nous, changer de résolution. Ce zèle d'Origène fut le fruit de l'éducation qu'il avait reçue de son saint père, et la première preuve que l'histoire nous donne de son amour sincère et ardent pour la piété.

Léonide ne s'était pas contenté de l'instruire dans les premières sciences des enfants, il avait encore pris grand soin de lui faire apprendre l'Écriture ; et il l'appliquait à cette étude sainte, préférablement à toutes les sciences des Grecs, voulant qu'il en apprît et qu'il en récitât tous les jours quelques endroits. Origène, de son côté, quoique encore enfant, s'occupait avec joie de ce travail, et ne se contentant pas même des sens les plus simples des livres sacrés, il en recherchait de plus profonds ; de sorte qu'il embarrassait quelquefois son père par les explications qu'il lui demandait. Léonide se croyait obligé de le reprendre et de lui dire qu'il devait se contenter du sens que la lettre présentait, sans demander ce qui était au-dessus de son âge ; mais il ne laissait pas de se réjouir en lui-même de cette élévation d'esprit qu'il voyait dans son fils, et il remerciait Dieu, comme d'une très-grande grâce, de lui avoir donné un tel enfant. Souvent même, lorsque son fils dormait, il lui découvrait la poitrine et la baisait avec respect, comme un sanctuaire où résidait l'Esprit de Dieu. Saint Jérôme avait ainsi raison de dire qu'Origène a été un grand homme dès son enfance [2].

Son père ayant été décapité et ses biens confisqués, il se trouva dans la dernière indigence avec sa mère et ses six frères. Dieu l'assista dans ce commencement par le moyen d'une dame d'Alexandrie, extrêmement riche, qui le retira dans sa maison. Cette dame était

[1] Euseb., l. 6, c. 1 et 2. — [2] Hier., *Epist.* 65, n. 3.

apparemment chrétienne. Mais elle avait chez elle un nommé Paul, originaire d'Antioche, qui était un fameux hérétique, et elle l'aimait tellement, qu'elle l'avait adopté pour son fils. Origène, qui ne pouvait s'exempter de converser avec lui, observa néanmoins la règle de l'Église, dit Eusèbe, en ne communiquant point avec lui dans la prière, à cause de l'horreur qu'il avait pour l'hérésie, quoique plusieurs, non-seulement des hérétiques, mais même des catholiques, se trouvassent aux assemblées que tenait ce Paul, parce qu'il parlait avec beaucoup d'éloquence et d'agrément. Du reste, Origène n'eut pas longtemps besoin de l'assistance de cette dame. Son père l'avait fort avancé dans les lettres humaines ; après sa mort, il s'y appliqua avec une ardeur si grande, qu'il en sut bientôt assez pour enseigner lui-même et trouver suffisamment de quoi s'entretenir selon son état et son âge.

Mais pendant qu'il enseignait les lettres humaines à Alexandrie, la chaire des catéchèses ou instructions chrétiennes, s'y trouvait vacante, parce que l'effroi de la persécution avait écarté tout le monde. Ce fut ce qui obligea quelques païens, touchés du désir d'apprendre la parole de Dieu, de s'adresser à Origène, qui, parmi ses leçons de grammaire, laissait échapper sans doute quelques étincelles du feu dont son cœur était embrasé pour la vérité. Les deux premiers que Dieu lui envoya furent saint Plutarque, qui mérita peu après la couronne du martyre, et saint Héraclas, son frère, depuis évêque d'Alexandrie. Il se trouva ainsi chef de l'école des catéchèses en 203, lorsqu'il n'était encore que dans la dix-huitième année de son âge ; et le nombre de ses disciples s'augmentant beaucoup, Démétrius, qui gouvernait l'église d'Alexandrie, lui confia dans la suite, à lui seul, toute l'école du catéchisme, que Clément Alexandrin avait tenue auparavant.

Ce dernier achevait ses *Stromates* ou tapisseries, qu'il avait commencées après le règne de Commode. Ce sont comme des mémoires ou mélanges, dans lesquels la philosophie, la théologie, l'histoire forment un tissu infiniment varié. En voici le fond et le but.

Des éléments imparfaits de la raison et de la philosophie humaine, conduire l'homme à la foi, l'espérance et la charité divine, afin que, purifié de ses péchés par la pénitence et pratiquant toutes les vertus à un degré héroïque, il s'élève à une connaissance, une contemplation surnaturelle de Dieu et de ses œuvres, et devienne ainsi comme une même chose avec Dieu ; ce qui fait le vrai gnostique ou le parfait chrétien, dont Jésus-Christ est le modèle.

Clément lui-même résume ainsi l'éducation et le perfectionnement de son gnostique. Ayant commencé par admirer la création, il en rap-

porte chez lui la preuve qu'il est capable de recevoir la gnose ou connaissance parfaite, et devient un ardent disciple du Seigneur. Dès qu'on lui annonce Dieu et sa providence, il croit, par suite de ce que déjà il admire. D'après cette impulsion, il coopère de toute manière pour apprendre, et fait tout ce qui peut le rendre capable de recevoir la parfaite connaissance des choses qu'il désire. Le désir croît avec la foi et avec les recherches ; et c'est là devenir digne d'une si haute contemplation. Voilà comme le gnostique goûtera la volonté de Dieu ; car ce n'est pas l'oreille, mais l'âme qu'il prête aux choses signifiées par les paroles. Saisissant donc les essences et les réalités à travers les mots, il porte son âme à ce qui convient ; il entend ces préceptes : Tu ne commettras point d'adultère, Tu ne tueras point, dans le sens propre où cela est dit au gnostique, et non pas comme les autres se l'imaginent. Aussi, fut-il sollicité comme Joseph, comme Joseph il laissera son manteau ; car si l'Égyptien ne le voit pas, le Tout-Puissant le voit. Que la maladie le surprenne, ou tout autre accident, ou même ce qu'il y a de plus terrible, la mort, son âme demeure immuable ; il sait que tel est le sort de la créature et que tout cela devient un remède salutaire par la puissance de Dieu. Il use des choses créées quand et autant que la raison le dicte, et, rendant grâces au Créateur, il est maître de la jouissance. Il ne conserve aucun ressentiment, ne s'irrite contre personne ; il adore le Créateur, aime le prochain, est touché de compassion et prie pour son ignorance. Quant à son corps, il lui accorde les choses nécessaires, de telle façon que l'âme n'en souffre aucun dommage. Car il veut être fidèle, non-seulement dans l'opinion et en apparence, mais dans une connaissance parfaite et dans la vérité. Non-seulement il loue les choses vertueuses, mais il s'efforce lui-même d'être vertueux, de bon et fidèle serviteur devenant ami par la charité, à cause de la perfection de l'habitude qu'il a acquise par l'étude et la pratique fréquente. S'efforçant ainsi de parvenir au sommet de la gnose, il fixe les yeux sur les modèles qui sont devant lui, les patriarches, les prophètes, les anges, et enfin sur le Seigneur, qui nous enseigne et nous prouve que l'on peut atteindre à cette vie souveraine. C'est pourquoi il n'aime pas les biens du monde, mais les biens qu'il espère, ou plutôt qu'il connaît déjà, mais qu'il espère posséder un jour. Il supporte donc les travaux, les tourments, les afflictions, non comme les héros des philosophes, dans l'espoir que les douleurs cesseront et qu'ils goûteront de nouveau les plaisirs, mais dans la ferme confiance qu'il recevra les biens qu'il espère. Non-seulement il méprise les supplices, mais encore tous les plaisirs d'ici-bas. Il s'élève hardiment contre toutes les craintes, ayant sa confiance en Dieu. L'âme gnostique est donc

vraiment une image terrestre de la puissance divine [1]. La cause de tout cela est la très-sainte charité, qui surpasse de beaucoup toute science. C'est elle qui rend le gnostique l'ami et le fils de Dieu, et son âme digne de le voir éternellement face à face.

Mais il nous faut d'abord exercer notre âme de différentes manières, afin qu'elle devienne facile à recevoir la gnose ou connaissance parfaite. Ne voyez-vous pas comment on amollit la cire et on purifie l'airain, pour leur donner une nouvelle empreinte ? De même que la mort naturelle est la séparation de l'âme d'avec le corps ; de même aussi la gnose est comme une mort spirituelle qui détache et sépare l'âme des passions, et la porte à une vie de bonnes œuvres, afin qu'elle puisse alors dire à Dieu avec confiance : Je vis comme vous voulez. Or, il n'y a qu'un seul qui soit originairement sans passions ; c'est le Seigneur, qui aime les hommes, et qui s'est fait homme pour nous. Ceux donc qui s'étudient à se rendre semblables au modèle qu'il nous a donné, ceux-là s'efforcent de devenir, à force d'application, sans passions ou convoitises. Car celui qui, après avoir convoité, se contient, est comme une veuve qui redevient vierge par la continence. Celui, au contraire, qui ne veut pas retrancher les passions de l'âme, celui-là se tue lui-même. Le principe de cette doctrine, c'est le Seigneur, qui, par les prophètes, et par l'Évangile, et par les apôtres, conduit en diverses manières et graduellement à la perfection de la gnose ou connaissance pratique [2].

Clément avait pour but de montrer aux païens que le chrétien parfait ou gnostique, bien loin d'être un athée ou impie, était lui seul vraiment pieux et saint, et que lui seul adorait le vrai Dieu d'une manière digne de sa majesté. Il honore généralement tout ce qui est honorable : dans les choses sensibles, les magistrats, les parents, les vieillards, dans les choses doctrinales, la philosophie la plus originelle et la plus ancienne prophétie ; dans les choses intelligibles, ce qui est le plus ancien ; dans la génération, le principe qui n'a ni temps ni commencement et qui est les prémices des êtres, le Fils. Du Fils il apprend à connaître la cause souveraine, le Père de toutes choses, le plus ancien et le plus bienfaisant de tous les êtres, qui ne s'enseigne plus par la voix, mais qu'il faut adorer surtout par le culte et le silence avec une sainte admiration ; que le Seigneur dit à ses disciples, mais au degré qu'ils peuvent l'entendre ; qui est pensé par ceux que le Seigneur a choisis pour la connaissance, et qui ont l'intelligence exercée, comme dit l'Apôtre. Ce qu'il y a donc de plus excellent sur la terre, c'est l'homme pieux : ce qu'il y a de plus

[1] Clem. Alex., *Strom.*, l. 7, p. 734-737. — [2] *Ibid.*, l. 7, p. 741-757.

excellent dans le ciel, c'est l'ange, qui participe le plus près et le plus purement à la vie éternelle et bienheureuse. Mais la très-parfaite, très-sainte, très-souveraine, très-dominante, très-royale et très-bienfaisante nature, ou chose née, est celle du Fils, qui est très-proche, très-convenante et très-intimement unie au seul Tout-Puissant [1]. C'est la souveraine excellence qui dispose tout selon la volonté du Père, en sorte que l'univers est parfaitement gouverné, parce que celui qui le gouverne, agissant par une indomptable et inépuisable puissance, regarde toujours les raisons cachées. Car le Fils de Dieu ne quitte jamais la hauteur d'où il contemple toutes choses ; il ne se divise, ni ne se partage, ni ne passe d'un lieu à un autre ; il est partout tout entier sans que rien puisse le contenir, toute pensée, tout œil, tout plein de la lumière paternelle, et toute lumière lui-même ; voyant tout, écoutant tout, sachant tout, et pénétrant par puissance toutes les puissances ; à qui tous les anges et tous les dieux sont soumis. Par là aussi sont à lui tous les hommes, les uns ayant la connaissance parfaite, les autres ne l'ayant pas encore ; les uns comme amis, les autres comme serviteurs fidèles, d'autres comme esclaves. C'est lui le maître, qui instruit le gnostique par des mystères, le fidèle par de bonnes espérances, le cœur dur par des corrections sensibles. Sa providence s'étend ainsi à l'individu, à l'universalité, et partout [1].

L'action du gnostique parfait est de converser avec Dieu par le grand pontife, auquel il se rend semblable autant qu'il est possible, en servant Dieu de toutes manières. Il se crée ainsi et se fabrique lui-même. Les sacrifices agréables à Dieu sont les vertus, l'humilité avec la vraie science, se captiver, se détruire soi-même, faire mourir le vieil homme, ressusciter le nouveau. Le gnostique honore Dieu toute sa vie et en tout lieu où il trouve des gens de sa créance, ou même seul, parce qu'il croit que Dieu est partout. Sa vie est une fête continuelle ; il loue Dieu en labourant, en naviguant, en tout état. Il le prie sans cesse au fond de son âme, en promenade, en conversation, dans le repos, pendant la lecture ou le travail. Il demande à Dieu les vrais biens, qui sont ceux de l'âme ; car il demande la rémission de ses péchés, de n'en faire plus, d'accomplir tout le bien, d'y persévérer, de n'en point déchoir, d'y croître, de le rendre éternel, d'entendre toute la dispensation de Dieu, afin d'avoir le cœur pur et d'être initié au mystère de la vision de face à face. Il est si parfait qu'il est déjà avec les anges, et prie avec eux comme celui

[1] Bossuet, *Sixième avert. sur les lettres de M. Jurieu*, n. 79. — Clem. Alex., *Strom.*, l. 7, p. 700-702.

qui est leur égal. Et cependant il demande à n'être pas longtemps dans la chair, mais qu'il vive comme un spirituel et comme un homme sans chair; il demande à la fois d'obtenir les biens excellents et d'éviter les grands maux ; il demande de ne tomber point, se souvenant qu'il y a même des anges qui sont tombés. S'il se soutient, c'est très-volontairement, par la force de la raison, par l'intelligence et par la prévoyance ou la précaution. Il arrive à une vertu indéfectible, à cause de sa précaution, qui ne se relâche jamais. Il joint à la précaution qui fait qu'on ne pèche point, le bon raisonnement qui apprend à discerner les secours qu'on peut donner à la vertu pour la rendre permanente. La connaissance pratique et habituelle de Dieu est donc une très-grande chose, puisqu'elle conserve ce qui rend la vertu indéfectible. Or, celui qui connaît Dieu de cette manière, est saint et pieux. Il est donc prouvé que le gnostique ou le chrétien qui a de Dieu cette connaissance, est seul vraiment pieux, vraiment religieux [1].

Cet homme parfait ne jure point, parce que ses paroles sont plus ignes de foi que les serments des autres ; il regarde l'utilité du prochain comme son propre salut ; il se sacrifie pour l'Église et pour ceux qu'il a engendrés dans la foi ; il se diminue lui-même ; il ne méprise jamais un frère dans l'affliction, quoiqu'il se sente lui-même, à cause de la perfection de sa charité, plus capable de supporter l'indigence. Au contraire, la douleur de l'autre, il la regarde comme sa douleur. Il assiste de sa pénurie ; et s'il en souffre lui-même, bien loin d'en être fâché, il augmente encore ses bienfaits. Sa bienfaisance est plus prompte que la parole : il demande de partager les péchés des frères, afin de les confesser et de les expier avec eux ; il prie pour leurs misères temporelles et spirituelles ; il pratique la bienfaisance comme un instrument de la bonté de Dieu ; il devient tout entier son fils, un homme saint, sans passion, parfait, afin qu'uni au Seigneur en action, en parole et en esprit, il obtienne la demeure qui lui est due. Ce peu suffit à qui a des oreilles ; car il ne faut pas développer le mystère ; il suffit d'une indication pour ceux qui connaissent [2].

Ces derniers mots sont à remarquer. On y voit que c'est à dessein que Clément ne dit pas tout ni avec toute la clarté possible. Alexandrie était alors le centre de la philosophie païenne ; il y avait une célèbre école de philosophes, qui y attiraient une multitude de disciples curieux. Les uns et les autres avaient une haute idée de leur profession ; ils exaltaient dans de magnifiques portraits les vertus de leur sage imaginaire. Clément, comme pour les étourdir d'admi-

[1] Clem. Alex., *Strom.*, l. 7, p. 706 726. — [2] Clem. Alex., *Strom.*, p. 728-752.

ration, leur montre une sagesse encore plus parfaite, non plus simplement retracée en de pompeuses paroles, mais réalisée dans toute la conduite de la vie, non par un homme ou deux, mais par une multitude de personnes de tout sexe, de toute condition et de tout pays.

Le dessein de Clément était, en étonnant les païens instruits par ce tableau de la perfection chrétienne, de détruire l'accusation banale d'athéisme, mais surtout d'attirer leur attention et leur curiosité. C'est pour cela qu'il n'énonce beaucoup de vérités qu'à mots couverts : ce sont celles qu'il ne les croyait pas encore capables de bien entendre. Il réservait à l'instruction orale à les développer graduellement suivant les dispositions de chacun. Ainsi ne parle-t-il du mystère de la croix que par énigme. Le gnostique, écrit-il, conçoit au juste ce qui a été dit : Si vous ne haïssez votre père et votre mère, et de plus votre propre âme, et si vous ne portez le signe [1]. Le mot signe est ici pour croix. On observe encore que, quoiqu'il professe dans ses *Stromates* la divinité de Jésus-Christ, il ne l'exprime pas néanmoins d'une manière aussi nette que dans son livre du *Pédagogue*. C'est que ce dernier était pour les fidèles, tandis que, dans les *Stromates*, il tâche d'attirer ceux des infidèles qui se piquaient le plus d'esprit et de pénétration, et qui généralement n'estimaient une vérité qu'autant qu'ils croyaient l'avoir trouvée eux-mêmes. Il les prend donc par là.

Platon avait dit : Il est difficile de trouver le père de toutes choses, et, quand on l'a trouvé, il est impossible de le divulguer à tout le monde. Empédocle avait ajouté, qu'on ne peut ni le voir de ses yeux, ni le toucher de ses mains, et que la grande route pour y arriver, c'est la foi. Clément y joint cette parole de saint Jean : Personne n'a jamais vu Dieu, le Dieu Fils unique, qui est dans le sein du Père, l'a lui-même raconté ; et il conclut, qu'en effet, il est très-difficile de raisonner de Dieu en ce sens. Car en toute chose il est malaisé de trouver le principe ; combien plus de démontrer le principe premier et le plus ancien, qui est cause que tout le reste est et subsiste. Comment exprimer, en effet, ce qui n'est ni genre, ni différence, ni espèce ni individu, ni nombre, ni accident, ni sujet? Ce n'est pas même bien dit que de l'appeler tout ; car le tout est de l'ordre de la grandeur, et Dieu est le Père de tout. Il ne faut pas non plus dire qu'il ait des parties, parce que l'*Un* est indivisible ; c'est pourquoi il est infini, non parce qu'on le conçoit comme inexprimable, mais parce qu'il est sans distance et sans bornes. Il est aussi sans figure et sans nom. Et si nous le nommons, c'est improprement, soit que nous le nommions Un, ou Bon, ou Esprit, ou l'Être même, ou Père, ou Dieu, ou Créa-

[1] Clem. Alex., *Strom.*, p. 747.

teur, ou Seigneur. Ce n'est pas que nous disions un nom qui lui soit propre; c'est par indigence que nous nous servons de ces beaux noms pour fixer notre pensée et l'empêcher de s'égarer sur d'autres objets; car aucun de ces noms, pris à part, n'exprime Dieu, mais tous ensemble en indiquent la souveraine puissance. On connaît les choses, ou par ce qu'elles sont en elles-mêmes, ou par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres ; et rien de tout cela n'atteint Dieu. On ne peut le saisir non plus par une science démonstrative; car elle est fondée sur ce qui est antérieur et plus connu, et rien ne précède l'Éternel. Il ne reste, pour connaître l'Inconnu, que la grâce divine et le Verbe qui procède de lui. Soit donc que le Père attire à soi quiconque a vécu purement et est entré dans la notion de la nature bienheureuse et incorruptible; soit que notre libre arbitre, arrivé à la connaissance du Bon, tressaille et franchisse la barrière, toujours est-il que ce n'est pas sans une grâce spéciale que l'âme reçoit comme des ailes et s'élève au-dessus des choses suréminentes, en se dépouillant de tout ce qui appesantit, et en le rendant à son espèce [1].

On voit bien qu'il est ici question de s'élever de la connaissance ordinaire de Dieu, que tout le monde peut acquérir par la raison et par la foi, à une connaissance intuitive et qui approche de celle des saints dans le ciel, de celle du Fils dans le sein du Père. C'est celle-là principalement qui est au-dessus de toute démonstration, au-dessus de tout langage : c'est celle-là surtout qui est un don spécial de la grâce de Dieu et de son Verbe. Clément suit partout la même méthode, d'élever graduellement son lecteur de ce qui est imparfait et élémentaire, à ce qu'il y a de plus parfait. C'est ainsi que partout il tâche de le conduire de la philosophie à la foi, et de la foi à la contemplation.

Il entend par philosophie la recherche de la vérité et de la nature des êtres; et par sagesse, la science des choses divines et humaines, ainsi que de leurs causes. La vérité que la philosophie cherche et que la sagesse contemple, est celle dont le Seigneur a parlé lui-même quand il dit : Je suis la vérité. La philosophie est la servante de la sagesse, comme les sciences inférieures, la géométrie, la rhétorique, sont les servantes de la philosophie.

Quant à la philosophie humaine, soit grecque, soit barbare, Clément établit trois choses : 1° que dans chaque secte de philosophes il y a plus ou moins de maximes vraies ; en sorte que qui rassemblerait ces membres dispersés et en formerait un corps, contemplerait la vérité sans péril; 2° que la doctrine des Hébreux et les livres

[1] Clem. Alex. *Stromat*., l. 5, p. 587.

de Moïse sont beaucoup plus anciens que tous les philosophes et autres écrivains des Grecs ; 3° que ce que les philosophes grecs contiennent de vrai, ils l'ont dérobé aux Hébreux et à Moïse [1]. Clément prouve ces trois choses avec une abondance et une variété incroyables d'érudition. Aussi ses *Stromates* ou tapisseries sont-elles le répertoire le plus riche qu'il y ait en renseignements curieux de toute espèce sur l'antiquité.

Il appelle philosophie, non la stoïcienne, la platonicienne, ni celle d'Épicure ou d'Aristote, mais l'ensemble des vérités éparses dans toutes ces sectes : vérités dérobées aux prophètes, mais altérées, interpolées par les sophistes [2]. La philosophie ainsi entendue pour le choix de ce qu'il y a de bon dans tous les philosophes, Clément soutient qu'elle ne vient pas du diable, mais de Dieu ; que l'étude n'en est pas inutile au chrétien ; que cette philosophie a été, pour les Grecs, à peu près ce qu'a été la loi pour les Juifs, une préparation à l'Évangile. La philosophie grecque, dit-il, prépare l'âme à recevoir la foi, sur laquelle la vérité édifie la connaissance [3]. La philosophie grecque, dit-il encore, lorsqu'elle se joint à la doctrine du Sauveur, ne rend pas la vérité plus puissante, mais elle rend impuissant contre elle l'art des sophismes, en repousse les piéges et les embûches : c'est une haie et une muraille autour de la vigne [4]. Sous un autre rapport, cette philosophie est semblable à une lumière de joncs allumés à un feu dérobé du soleil par les hommes ; tandis que la prédication de la parole est la lumière même du soleil éclairant tout.

La voie à la vérité, c'est la foi [5]. La foi est l'assentiment raisonnable d'une âme usant de son libre arbitre. Elle est de deux sortes : la foi humaine, fondée sur les arguments de la rhétorique et de la dialectique, et qui n'est qu'une opinion ; la foi divine, par laquelle nous obéissons aux commandements de Dieu et croyons à ce qu'il nous dit dans les Écritures. Cette foi est volontaire, parce que nous en croyons Dieu librement ; elle est en même temps un don de Dieu, qui franchit l'intervalle immense qui nous sépare de lui, afin de s'abaisser jusqu'à nous. La foi est nécessaire comme le pain ; la philosophie n'est qu'un assaisonnement [6].

La méditation de la foi devient science. On peut avoir la foi sans la science ; mais sans la science on ne peut bien comprendre ce que dit la foi. La foi est comme une science abrégée des choses nécessaires ; la science est une démonstration ferme de ce qu'on a appris par la foi ; elle est édifiée sur la foi par la doctrine du Seigneur. La foi l'emporte sur la science, et elle en est le critérium. Il est néces-

[1] P. 298. — [2] P. 288. — [3] P. 710. — [4] P. 319. — [5] P. 360. — [6] P. 360, 545.

saire d'obéir pour apprendre. Or, obéir au Verbe, qui est le maître, c'est le croire sans lui résister ni le contredire en rien. Car comment pourrions-nous savoir quelque chose contre Dieu ? La connaissance vient donc de la foi. La première inclination au salut est donc évidemment la foi ; après elle, la crainte, l'espérance, le repentir qui, se fortifiant par la continence et la patience, nous conduisent à la charité et à la connaissance ou gnose. Comme ces vertus sont les éléments de la connaissance, il s'ensuit que la foi est encore plus élémentaire et aussi nécessaire à celui qui veut connaître, que la respiration l'est pour vivre à celui qui vit en ce monde. De même que nous ne pouvons vivre sans les quatre éléments, de même nous ne pouvons atteindre à la connaissance, à la science parfaite ou la sagesse, sans la foi. Elle est donc la base de la vérité [1].

La vie entière repose sur ce fondement. Toutes les opinions, tous les jugements, tous les préjugés, toutes les doctrines par lesquels nons vivons et nous sommes unis sans cesse au genre humain, se réduisent au consentement. Et ce consentement n'est autre chose que la foi [2]. Si quelqu'un dit que la science démontre par la raison, il doit savoir qu'il est des principes qui ne peuvent se démontrer. C'est donc par la foi seule qu'on arrive au principe de toutes choses [3].

Ces dernières considérations se voient plus développées dans le huitième livre des *Stromates*, ou du moins dans ce qui nous reste de ce nom. Dans toute question, y est-il dit, pour bien faire, il faut surtout constater le sens que tous ceux de la même nation et de la même langue s'accordent à attacher à une expression. Ensuite on cherche si la chose existe et quelle est sa nature ; on écoute les raisons contraires ; on confirme ce qu'on avait avancé. Si la décision d'une chose douteuse dépend d'un point douteux, celui-ci d'un autre qui l'est également, on ira jusqu'à l'infini, et une démonstration sera impossible ; mais si la foi d'un point avoué s'appuie sur une chose avouée de tout le monde, il faut faire de celle-ci le principe de la science. Un syllogisme se compose de trois propositions au moins. Si toutes ont besoin d'être démontrées, on ira à l'infini : la démonstration est impossible. Que s'il n'en est qu'une, celles qui seront crues par elles-mêmes seront les principes des démonstrations. Or, les philosophes conviennent que les principes des choses universelles sont indémontrables. Si donc il est une démonstration possible, il est de toute nécessité qu'il y ait quelque chose de certain, de reconnu, de cru de soi-même : c'est ce qu'on appelle le premier et

[1] P. 362, 286, 732, 365, 373. [2]. P. 384. — [3] P. 364.

l'indémontrable. Toute démonstration se ramène donc à une foi indémontrable[1].

En faisant ainsi sentir aux païens et à leurs philosophes la solidité et l'élévation de la doctrine chrétienne, Clément réfute aussi les hérétiques de son temps. C'étaient principalement les faux gnostiques, tels que les valentiniens, les marcionites. Il montre dans l'occasion le vice de leur raisonnement. Il les réfute enfin tous à la fois par leur nouveauté, et leur oppose l'Église très-ancienne et très-véritable; l'Église une, qui comptait parmi ses membres tous les saints; Église une, comme Dieu est un, mais que les hérésies s'efforcent de déchirer en plusieurs; Église, sous tous les rapports, la seule ancienne et catholique, qui rassemble dans l'unité d'une même foi tous ceux que Dieu a prédestinés, sachant avant la création du monde qu'ils devaient être justes; elle les rassemble de ses deux Testaments, ou plutôt du Testament unique en divers temps; Église qui, par cette puissante unité, surpasse tout le reste et n'a rien de semblable ni d'égal[2].

Parmi ces faux gnostiques était un nommé Cassien, qui avançait que les âmes humaines existaient avant les corps, et que les corps étaient ces tuniques de peau dont Dieu revêtit Adam et Ève ensuite de leurs péchés. Au troisième livre des *Stromates*[3], Clément annonce qu'il montrera plus tard que c'est une erreur, et que les âmes ne préexistent point aux corps. Il accomplit sa promesse dans le huitième livre, comme on le voit par un fragment qui s'en est conservé[4].

Il avait encore écrit ou se proposait d'écrire un grand nombre d'autres traités, entre autres un sur la métempsycose ou la transcorporation des âmes, que déjà dans ses *Stromates* il traite de rêverie pythagoricienne. De ces divers ouvrages, on en a retrouvé un qui a pour titre : *Quel riche sera sauvé?* C'est une explication des paroles que Jésus-Christ adressa à un jeune homme riche dont parle l'Évangile. L'auteur y montre qu'il n'est point nécessaire, pour être sauvé, de renoncer aux richesses, pourvu qu'on en fasse un bon usage. Il y traite aussi de l'amour de Dieu et du prochain, ainsi que de la pénitence, dont il prouve l'efficacité par l'histoire de ce jeune voleur que convertit saint Jean.

Mais l'ouvrage le plus considérable de Clément, qui se soit perdu, ce sont ses *Hypotyposes*. C'était un commentaire en huit livres sur toute l'Écriture sainte. Eusèbe, au quatrième siècle, saint Jérôme, au cinquième, en parlent au long et toujours avec de grands éloges[5].

[1] L. 8, p. 769, 770, 771. — [2] L. 7, p. 764 et 765. — [3] L. 3, p. 466. — [4] Lenoury, *Apparat.*, t. 1, col. 1308. — [5] Euseb., *Hist.*, l. 6, c. 13 et 14. Hier., *Descript. eccl.*

Au neuvième siècle, au contraire, Photius trouva des *Hypotyposes* qui portaient le nom de Clément, remplies d'impiétés et d'erreurs grossières, ce qui lui fait exprimer le doute qu'elles fussent de lui ou d'un autre sous son nom. La conclusion naturelle, c'est que les *Hypotyposes* louées par Eusèbe et par saint Jérôme n'étaient pas celles que vit Photius, ou qu'elles avaient été prodigieusement altérées et interpolées par des hérétiques.

Clément d'Alexandrie ne se trouve point dans le martyrologe romain, mais dans plusieurs autres, qui placent communément sa fête au 4 décembre.

Pendant qu'il écrivait ses *Stromates*, des chrétiens sans mnobre étaient mis à mort. « Chaque jour, dit-il, nous voyons déborder les fontaines des martyrs; chaque jour nous voyons les martyrs rôtis dans les flammes, questionnés dans les tourments, décapités par le glaive. C'est la crainte de la loi qui tous les amène au Christ et leur apprend à témoigner la piété par l'effusion de leur sang, la loi où il est dit : Dieu s'est tenu debout dans l'assemblée des dieux, et au milieu d'eux il les juge. Lesquels? ceux qui sont supérieurs à la volupté, qui triomphent des convoitises, qui connaissent tout ce qu'ils font, les gnostiques, plus grands que le monde. Et encore : J'ai dit : Vous êtes des dieux et tous enfants du Très-Haut. A qui le Seigneur parle-t-il? à ceux qui dépouillent, autant que possible, tout ce qui est de l'homme; ceux à qui l'apôtre dit : Vous n'êtes plus dans la chair, mais dans l'esprit; et encore : Quoique dans la chair, nous ne militons pas selon la chair[1]. » Ce témoignage s'applique principalement à l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure, où Clément paraît avoir vécu ses dernières années.

D'un autre côté, l'Afrique continuait à s'illustrer par des martyrs dont Dieu seul connaît le nombre. Les plus célèbres furent deux jeunes femmes, Perpétue et Félicité, dont la mémoire est rappelée chaque jour dans le canon de la messe, et dont les actes se lisaient publiquement dans les églises au temps de saint Augustin. Ces actes ont été retrouvés il y a deux siècles; ils paraissent être ceux-là mêmes que ce grand docteur avait devant les yeux quand il fit ses trois ou quatre panégyriques des deux saintes. En voici la teneur :

« Deux jeunes catéchumènes furent pris, Révocat et Félicité, esclaves du même maître, Saturnin et Secundulus, et avec eux, Vivia Perpetua, issue d'une famille considérable, bien élevée et mariée à un homme de condition. Elle avait son père et sa mère, deux frères, l'un desquels était aussi catéchumène, et un enfant à la mamelle, qu'elle

[1] *Stromat.*, l. 2, p. 414.

nourrissait de son propre lait. Son âge était d'environ vingt-deux ans. Elle-même va raconter l'ordre de son martyre, selon qu'elle l'a laissé écrit de sa main.

« Comme nous étions encore avec les persécuteurs, et que mon père continuait à vouloir me faire tomber par l'affection qu'il me portait, je lui dis : Mon père, voyez-vous ce vase qui est par terre? Oui, dit-il. J'ajoutai : Peut-on lui donner un autre nom que le sien? Non, répondit-il. Je ne puis pas non plus, moi, me dire autre chose que je ne suis, c'est-à-dire chrétienne. Mon père, touché de ce mot, se jeta sur moi pour m'arracher les yeux; mais il ne fit que me maltraiter, et s'en alla vaincu, avec les inventions du démon. Ayant été quelques jours sans voir mon père, j'en rendis grâces au Seigneur, et son absence me soulagea. Ce fut dans l'intervalle de ce peu de jours que nous fûmes baptisés; or, l'Esprit m'inspira de ne demander, au sortir de l'eau, que la patience dans les peines corporelles.

« Peu de jours après, on nous mit en prison ; j'en fus effrayée, car je n'avais jamais vu de telles ténèbres. La rude journée ! Une chaleur étouffante, à cause de la foule : les soldats nous poussaient ; enfin je séchais d'inquiétude pour mon enfant. Alors les bénis diacres Tertius et Pompone, qui nous assistaient, obtinrent, pour de l'argent, que nous pussions sortir et passer quelques heures dans un lieu plus commode de la prison, pour nous rafraîchir. Nous sortîmes; chacun pensait à soi : je donnai à teter à mon enfant qui mourait de faim. Inquiète pour lui, j'en parlai à ma mère; je fortifiais mon frère et lui recommandais mon fils. Je séchais de douleur, parce que je les voyais eux-mêmes séchant de douleur pour l'amour de moi; je passai plusieurs jours dans de telles inquiétudes. M'étant accoutumée à garder mon enfant dans la prison, je me trouvai aussitôt fortifiée, et la prison me devint un palais; en sorte que j'aimais mieux y être qu'ailleurs.

« Mon frère me dit alors : Ma dame et sœur, déjà vous êtes en grande faveur auprès de Dieu; demandez-lui donc qu'il vous fasse connaître par quelque vision si vous devez finir par le martyre ou par être rendue à la liberté. Comme je savais que je m'entretenais familièrement avec le Seigneur, dont j'avais reçu tant de grâces, je répondis hardiment à mon frère que le lendemain je lui en dirais des nouvelles. Je demandai donc, et voici ce qui me fut montré : Je vis une échelle d'or, d'une merveilleuse hauteur, qui s'élevait de la terre jusques au ciel, mais si étroite, qu'il n'y pouvait monter qu'une personne à la fois. Aux deux côtés de l'échelle étaient attachés toutes sortes d'instruments en fer : il y avait des épées, des lances, des crocs, des faux, des poignards; en sorte que qui eût monté négligemment ou

sans regarder en haut, aurait été déchiré par ces instruments et y aurait laissé une grande partie de sa chair. Au bas de l'échelle était couché un dragon d'une grandeur énorme, qui dressait des embûches à ceux qui voulaient monter, et, pour les en détourner, leur faisait peur. Le premier qui monta fut Satur, qui n'était point avec nous quand nous fûmes arrêtés, et se livra depuis volontairement à cause de nous : il nous avait instruits [1]. Lorsqu'il fut arrivé au haut de l'échelle, il se tourna vers moi et me dit : Perpétue, je vous attends, mais prenez garde que ce dragon ne vous morde. Je lui répondis : Au nom du Seigneur Jésus-Christ il ne me fera point de mal. Le dragon leva doucement la tête de dessous l'échelle, comme s'il eût eu peur de moi ; et je marchai sur sa tête comme sur le premier échelon. Je montai, et je vis un jardin d'un espace immense, et, au milieu, un grand homme assis, habillé en pasteur, avec les cheveux blancs. Il tirait le lait de ses brebis, environné de plusieurs milliers de personnes vêtues de robes blanches. Il leva la tête, me regarda et me dit : Vous êtes la bienvenue, ma fille ; puis il m'appela et me donna comme une bouchée de caillé de ce lait qu'il tirait. Je le reçus en joignant les mains, et le mangeai ; et tous ceux qui l'environnaient répondirent : Amen. Je m'éveillai à ce bruit, mâchant encore je ne sais quoi de doux. Aussitôt je racontai cette vision à mon frère, et nous comprîmes que nous devions souffrir, et nous commençâmes à n'avoir plus aucune espérance dans le siècle. »

Les premiers chrétiens aimaient à se représenter Jésus-Christ sous la forme de pasteur. On voit, dans Tertullien, qu'il y avait dès lors de ces images sur les calices. Et, aujourd'hui encore, on en trouve d'innombrables de ce genre dans les anciennes catacombes des martyrs. La bouchée d'une douceur merveilleuse, ces mains jointes pour la recevoir, cet amen solennel des assistants, tout cela indiquait assez clairement l'eucharistie, que l'on avait coutume de donner aux martyrs pour les préparer au combat. Perpétue et son frère comprirent bien ce que cela voulait dire. Elle continue :

« Peu de jours après, le bruit se répandit que nous devions être interrogés. Mon père survint aussi de la ville, consumé de tristesse ; il monta vers moi pour me faire tomber, disant : Ma fille, ayez pitié de mes cheveux blancs ! ayez pitié de votre père, si du moins je suis digne que vous m'appeliez votre père ! Si moi-même, de mes mains que voilà, je vous ai élevé jusqu'à cette fleur de l'âge ; si je vous ai préférée à tous vos frères, ne me rendez pas l'opprobre des hommes ! Regardez vos frères, regardez votre mère et votre tante ; regardez

[1] Ces paroles se trouvent dans un exemplaire des actes.

votre fils qui ne pourra vivre après vous ! Quittez cette fierté, de peur de nous perdre tous! car aucun de nous n'osera plus parler s'il vous arrive quelque malheur ! Ainsi me parlait mon père dans sa tendresse, me baisant les mains, se jetant à mes pieds et m'appelant avec larmes, non plus sa fille, mais sa dame. Et moi, je déplorais les cheveux blancs de mon père, de ce que, seul de toute ma famille, il ne se réjouirait pas de mon martyre ; et je le consolais, en disant : Sur l'échafaud, il arrivera ce qu'il plaira à Dieu ; car sachez bien que nous sommes en la puissance de Dieu, non pas dans la nôtre. Et il s'en alla tout triste.

« Le lendemain, comme nous dînions, on vint tout d'un coup nous enlever pour être interrogés, et nous arrivâmes à la place. Le bruit s'en répandit aussitôt dans les quartiers voisins, et il se fit un peuple immense. Nous montâmes sur l'échafaud. Les autres furent interrogés et confessèrent. Quand le tour vint à moi, aussitôt parut mon père avec mon fils; il me fit descendre d'un degré, et me dit en suppliant: Ayez pitié de l'enfant! Le procurateur Hilarien, qui avait reçu le droit du glaive à la place du proconsul Minucius Timinien, qui était mort, me disait de son côté : Épargnez les cheveux blancs de votre père ! Épargnez l'enfance de votre fils ! Sacrifiez pour la prospérité des empereurs ! Je n'en ferai rien, répondis-je. Êtes-vous chrétienne? me dit-il. Et je lui répondis : Je suis chrétienne! Cependant, comme mon père se tenait toujours là pour me faire tomber, Hilarien commanda de le chasser ; et il fut frappé d'un coup de bâton. Je ressentis le coup de mon père comme si j'eusse été frappée moi-même, tant je compatissais à son infortunée vieillesse ! Alors Hilarien prononça la sentence, et nous condamna tous aux bêtes. Et nous descendîmes joyeux à la prison. Comme mon enfant était accoutumé à recevoir de moi le sein et à demeurer avec moi dans la prison, j'envoyai aussitôt le diacre Pompone pour le demander à mon père; mais le père ne voulut pas le donner. Et il plut à Dieu que l'enfant ne demandât plus à teter et que je ne fusse pas incommodée de mon lait; de sorte que je restai sans inquiétude et sans souffrance.

« Quelques jours après, comme nous étions tous en prière, tout d'un coup, au milieu de l'oraison, il m'échappa de nommer Dinocrate, et je fus étonnée de ce qu'il ne m'était point encore venu dans l'esprit. Le souvenir de son malheur m'affligea, et je connus à l'instant que j'étais digne de prier pour lui, et que je le devais. Je commençai donc à le faire avec ferveur, en gémissant devant Dieu ; et la nuit même, j'eus cette vision : Je vois Dinocrate sortir d'un lieu ténébreux où il y avait plusieurs autres personnes ; il était dans une

grande ardeur et une grande soif, le visage crasseux, le teint pâle, avec l'ulcère qu'il avait quand il mourut. Ce Dinocrate était mon frère selon la chair : à sept ans, il mourut malheureusement d'un cancer au visage, faisant horreur à tout le monde. C'était pour lui que j'avais prié. Il y avait une grande distance entre lui et moi : en sorte qu'il était impossible de nous approcher l'un de l'autre. Près de lui était un bassin rempli d'eau, dont le bord était plus haut que la taille de l'enfant. Dinocrate s'étendait comme s'il allait boire. Moi je m'affligeai de ce qu'y ayant de l'eau dans le bassin, il ne pouvait y atteindre à cause de la hauteur du bord. Je m'éveillai, et je connus que mon frère était dans la peine, mais j'eus confiance que je le pourrais soulager. Je priais donc pour lui, demandant à Dieu, jour et nuit, avec larmes, qu'il me l'accordât. Je continuai jusqu'à ce que nous fûmes transférés à la prison du camp, étant destinés au spectacle qu'on devait y donner à la fête du César Géta. Le jour que nous fûmes dans le ceps, il me fut montré ceci : Ce même lieu que j'avais vu ténébreux, je le vois éclairé, et Dinocrate, le corps net, bien vêtu, se rafraîchissant ; et au lieu de sa plaie, une cicatrice. Le bord du bassin que j'avais vu était abaissé jusques au nombril de l'enfant ; il en tirait de l'eau sans cesse : et sur ce rebord était une coupe d'or pleine d'eau. Dinocrate s'approcha et commença à en boire sans qu'elle diminuât. Et lorsqu'il fut rassasié, il quitta l'eau plein de joie, pour aller jouer, comme font les enfants. Je m'éveillai et connus qu'il avait été tiré de la peine. »

On voit ici, dans un exemple bien mémorable, la croyance des premiers chrétiens et des martyrs au purgatoire, et l'efficacité des prières pour les morts. Sans doute cet enfant d'une famille toute chrétienne avait reçu le baptême ; mais, avant de mourir, il s'était rendu coupable de quelque péché ; peut-être que son père, encore païen, l'avait porté à quelque acte d'idolâtrie. C'est la réflexion de saint Augustin à ce sujet [1]. La sainte continue en ces termes :

« Le concierge de la prison, qui était un officier nommé Pudens, conçut une grande estime pour nous, voyant qu'il y avait en nous une grande vertu divine ; il laissait donc entrer beaucoup de frères pour nous voir et nous consoler les uns les autres. Mais comme le jour du spectacle approchait, mon père vint me trouver, accablé de tristesse. Il commença à s'arracher la barbe, se jeter à terre et se coucher sur le visage, maudire ses années et dire des choses capables d'émouvoir toutes les créatures. J'avais pitié de sa malheureuse vieillesse.

[1] *De animo*, l. 1, c. 10.

« La veille de notre combat, j'eus cette vision : Le diacre Pompone était venu à la porte de la prison, et frappait bien fort; je sortis et lui ouvris. Il était vêtu d'une robe blanche, bordée d'une infinité de petites grenades d'or. Il me dit : Perpétue, nous vous attendons, venez. Il me prit par la main, et nous commençâmes à marcher par des lieux rudes et tortueux. Enfin nous arrivâmes à l'amphithéâtre à grande peine et tout hors d'haleine. Il me conduisit au milieu de l'arène et me dit : Ne craignez point, je suis ici avec vous et je prends part à vos travaux. Il se retira, et j'aperçus un grand peuple tout étonné. Comme je savais que j'étais destinée aux bêtes, je m'étonnais de ce qu'on ne les lâchait point. Il sortit alors contre moi un Égyptien fort laid qui vint me combattre avec ses auxiliaires. Mais il vint aussi vers moi des jeunes hommes bien faits, pour me secourir. Dépouillée de mes vêtements, je me trouvai changée en athlète avec une vigueur mâle ; ils me frottèrent d'huile pour le combat ; et je vis de l'autre côté l'Égyptien se rouler dans la poussière. Alors parut un homme merveilleusement grand, en sorte qu'il était plus haut que l'amphithéâtre, vêtu d'une tunique sans ceinture avec deux bandes de pourpre par devant, et semée de petits ronds d'or et d'argent. Il tenait une baguette, comme les maîtres des gladiateurs, et un rameau vert, où étaient des pommes d'or. Ayant fait faire silence, il dit : Si l'Égyptien remporte la victoire sur la femme, il la tuera par le glaive ; mais si elle vient à le vaincre, elle aura ce rameau ; et il se retira. Nous nous approchâmes, et nous commençâmes à donner des coups de poing. Il voulait me prendre par les pieds, mais je lui en donnai des coups dans le visage. Je fus élevée en l'air, et commençai à le battre ainsi, le foulant aux pieds; mais comme je vis que cela durait trop, je joignis mes deux mains, passant mes doigts les uns dans les autres, et, le prenant par la tête, je le fis tomber sur le visage, et lui marchai sur la tête. Le peuple se mit à crier, et mes compagnons à chanter. Je m'approchai du maître, qui me donna le rameau avec un baiser, en disant : La paix soit avec vous, ma fille. Je commençai à marcher avec gloire vers la porte Sana-Vivaria de l'amphithéâtre. Je m'éveillai, et je compris que je ne combattrais pas contre les bêtes, mais contre le démon ; et je me tins assurée de la victoire. C'est ce que j'ai fait jusques à la veille du spectacle ; quelque autre écrira, s'il veut, ce qui s'y passera [1]. »

Ainsi finit la relation de sainte Perpétue. La littérature humaine n'a rien d'approchant. Une jeune femme, mère de famille, d'une

[1] *Apud* Ruinart, et *Acta SS.*, 7 *mart.*

naissance distinguée, chérie de tous les siens, et à qui rien ne manque pour être heureuse dans le monde : elle se voit séparée de son père, de sa mère, de ses frères, de son époux, de son jeune enfant, pour aller être dévorée par les bêtes, à la vue de tout un peuple ; elle voit son vieux père qu'elle aime et qui l'aime avec tendresse, lui baiser les mains, se jeter à ses pieds pour la fléchir et lui faire dire un mot qui la sauverait du péril ; elle compatit à la douleur de son père, elle le console, mais elle ne dira pas le mot, parce que ce mot serait un péché, serait un mensonge ; et elle écrit tout cela la veille de son supplice, avec une candeur, avec un calme au-dessus de l'humanité. Non, cette paix que l'homme ne saurait dire ni même concevoir, Dieu seul peut la donner.

Le bienheureux Satur eut aussi une vision qu'il écrivit en ces termes : « Nous avions souffert : nous sortîmes de nos corps, et nous commençâmes à être portés vers l'Orient par quatre anges, dont les mains ne nous touchaient point ; nous allions, non pas à la renverse regardant en haut, mais comme montant une douce colline. Quand nous eûmes passé le premier monde, nous vîmes une lumière immense ; et je dis à Perpétue, car elle était à côté de moi : Voici ce que le Seigneur nous promettait. Les quatre anges nous portant toujours, nous nous trouvâmes dans un grand espace, comme un jardin, où il y avait des rosiers et toutes sortes de fleurs ; les arbres étaient hauts comme des cyprès, et leurs feuilles tombaient incessamment. Dans ce jardin étaient quatre anges plus éclatants que les autres. Quand ils nous virent, ils nous firent honneur, et dirent avec admiration aux autres anges : Les voici, les voici ! alors les quatre anges qui nous portaient nous déposèrent tout étonnés. Nous fîmes à pied un stade de chemin par une large avenue. Là nous trouvâmes Jocundus, Saturnin et Artaxius, qui avaient été brûlés vifs dans la même persécution, et Quintus qui était décédé martyr dans la prison. Nous leur demandions où étaient les autres ; mais les anges nous dirent : Venez auparavant, et entrez pour saluer le Seigneur.

« Et nous nous approchâmes d'un lieu dont les murailles étaient comme bâties de lumière. Devant la porte étaient debout quatre anges, qui revêtaient de robes blanches ceux qui devaient entrer. Nous entrâmes donc ainsi vêtus, et nous vîmes une lumière immense, et nous entendîmes la voix réunie d'un grand nombre, qui disaient sans cesse : Il est saint ! il est saint ! il est saint ! Et nous vîmes au milieu comme un homme assis, ayant les cheveux blancs comme la neige, et le visage d'un jeune homme; nous ne vîmes point ses pieds. A sa droite et à sa gauche étaient debout vingt-quatre vieillards, et derrière eux une multitude d'autres. Nous entrâmes saisis d'admiration,

et restâmes debout devant le trône ; et quatre anges nous soulevèrent ; et nous baisâmes celui qui était assis, et il nous passa la main sur le visage. Et les autres vieillards nous dirent : Arrêtons. Et nous nous arrêtâmes, et nous donnâmes le baiser de paix. Et les vieillards nous dirent : Allez et récréez-vous ! Et je dis à Perpétue : Vous avez ce que vous désirez. Elle me dit : Dieu soit loué ! Heureuse pendant que j'étais dans la chair, je suis encore plus heureuse ici maintenant !

« En sortant, nous trouvâmes devant la porte, à main droite, l'évêque Optat, et, à main gauche, le prêtre et docteur Aspase, séparés et tristes. Ils se jetèrent à nos pieds et nous dirent : Accordez-nous ; car vous êtes sortis et nous avez laissés en cet état. Nous leur dîmes : N'êtes-vous pas notre père, et vous un prêtre ? Est-ce à vous à vous jeter à nos pieds ? Et nous nous jetâmes sur eux et les embrassâmes. Et Perpétue commença à s'entretenir avec eux, et nous les tirâmes à part dans le jardin sous un rosier. Mais comme nous leur parlions, les anges leur dirent : Laissez-les se rafraîchir ; si vous avez quelque sujet de division, pardonnez-vous l'un à l'autre. Ils les éloignèrent donc, et dirent à Optat : Corrigez votre peuple ; ils vont à votre assemblée comme s'ils retournaient du Cirque et s'ils disputaient des factions. Et il nous parut qu'ils voulaient fermer les portes. Là nous reconnûmes un grand nombre de frères, ainsi que de martyrs. Nous étions tous nourris d'une odeur ineffable, qui nous rassasiait. Là-dessus je m'éveillai plein de joie. » Telle fut la vision de Satur, écrite par lui-même.

« Secondule mourut dans la prison. Félicité était enceinte de huit mois : et, voyant le jour du spectacle si proche, elle était fort affligée, craignant que son martyre ne fût différé, parce qu'il n'était pas permis d'exécuter les femmes enceintes avant leur terme. Elle craignait de répandre ensuite son sang innocent avec quelques scélérats. Les compagnons de son martyre étaient sensiblement affligés, de leur côté, de la laisser seule, une si bonne compagne, dans le chemin de leur commune espérance. Ils se joignirent donc tous ensemble à prier et à gémir pour elle, trois jours avant le spectacle. Aussitôt après leur prière, les douleurs la prirent ; et, comme l'accouchement est naturellement plus difficile dans le huitième mois, son travail fut rude et elle se plaignait. Un des guichetiers lui dit : Tu te plains maintenant ! Eh ! que feras-tu donc quand tu seras exposée à ces bêtes que tu as méprisées, lorsque tu refusas de sacrifier ? Elle répondit : C'est moi qui souffre maintenant ce que je souffre ; mais là, il y en aura un autre en moi qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui. Elle accoucha d'une petite fille, qu'une sœur éleva comme son enfant.

« Le tribun traitait les martyrs plus rudement, parce que, sur l'avis

de quelques gens sottement crédules, il craignait qu'ils ne se tirassent de la prison par des enchantements de magie. Perpétue lui dit en face : Pourquoi ne nous donnez-vous pas du soulagement, puisque nous sommes les condamnés du très-noble César, et que nous devons combattre à sa fête? N'est-il pas de votre honneur que nous y paraissions bien nourris ? Le tribun en frissonna et rougit : il commanda donc qu'on les traitât plus humainement, en sorte que les frères et autres eussent la liberté d'entrer dans la prison et de se rafraîchir avec eux. Le concierge de la prison était déjà croyant.

« Le jour de devant le combat, on leur donna, suivant la coutume, le dernier repas, que l'on appelait le repas libre, et qui se faisait en public ; mais les martyrs le convertirent en agape modeste, autant qu'il était en eux. Ils parlaient au peuple avec leur fermeté ordinaire, le menaçant du jugement de Dieu, relevant le bonheur de leurs souffrances et raillant la curiosité de ceux qui y accouraient. Satur leur disait : Le jour de demain ne vous suffit pas pour voir à votre aise ceux que vous haïssez. Aujourd'hui amis, demain ennemis. Cependant remarquez bien nos visages, afin de nous reconnaître en ce jour du jugement. En sorte que tous se retirèrent interdits, et qu'il s'en convertit un grand nombre.

« Enfin parut le jour de leur victoire. Ils sortirent de la prison pour l'amphithéâtre, comme pour le ciel : leur visage était rayonnant; ils étaient émus, non pas de crainte, mais de joie. Perpétue suivait, d'un visage serein, d'un pas ravi, comme l'épouse chérie du Christ, son Dieu ; elle tenait les yeux baissés, pour en dérober la vivacité à tous les regards. Félicité était réjouie de se porter bien de sa couche, afin de combattre les bêtes et se purifier dans son sang. Étant arrivés à la porte, on voulut les obliger à revêtir, les hommes le costume des prêtres de Saturne, les femmes, celui des prêtresses de Cérès. Ils s'y refusèrent avec une fermeté invincible, disant : Nous ne sommes venus ici volontairement que pour conserver notre liberté ; nous avons sacrifié notre vie pour ne rien faire de semblable ; nous en sommes convenus avec vous. L'injustice reconnut la justice : le tribun consentit qu'ils entrassent simplement comme ils étaient. Perpétue chantait, foulant déjà aux pieds la tête de l'Égyptien. Révocat, Saturnin et Satur menaçaient le peuple qui regardait. Étant arrivés à la vue d'Hilarien, ils lui disaient par signes de la main et de la tête : Tu nous juges, mais Dieu te jugera. Le peuple en fut irrité, et demanda qu'ils fussent fouettés en passant devant les veneurs. Ainsi nommait-on certains valets des jeux publics. Ils se mettaient en ligne, ayant à la main des fouets à lanières, garnis au bout de balles de plomb ou de fer, et donnaient chacun leur coup aux condamnés, que l'on faisait

passer nus devant eux. Les martyrs se réjouirent de participer en quelque chose à la Passion du Seigneur.

« Celui qui a dit : Demandez et vous recevrez, leur accorda la mort que chacun avait souhaitée ; car, lorsqu'ils s'entretenaient ensemble du martyre qu'ils désiraient, Saturnin avait témoigné qu'il eût voulu être exposé à toutes sortes de bêtes, afin de remporter une couronne plus glorieuse. Ainsi, dans le spectacle, lui et Révocat, après avoir été attaqués par un léopard, furent encore secoués par un ours sur l'échafaud même. Satur ne craignait rien tant que l'ours, et espérait qu'un léopard le tuerait d'un seul coup de dent. Il fut d'abord exposé à un sanglier ; mais le veneur qui avait lâché la bête, en reçut un coup dont il mourut quelques jours après le spectacle. Satur fut seulement traîné. On l'attacha sur le pont, proche d'un ours ; mais l'ours ne sortit point de sa loge, parce que le soldat Pudens en avait arrêté la porte avec des chairs corrompues. Ainsi Satur, étant sain et entier, fut rappelé pour la seconde fois.

« Les jeunes femmes furent dépouillées et mises dans des filets pour être exposées à une vache furieuse. Le peuple en eut horreur, voyant l'une si délicate et l'autre qui venait d'accoucher, les mamelles encore dégouttantes de lait. On les retira donc et on les couvrit d'habits flottants. Exposée la première, Perpétue fut jetée en l'air et retomba sur les reins. Elle se mit sur son séant, et voyant sa robe déchirée le long de sa cuisse, elle la rejoignit promptement, plus occupée de la pudeur que de la douleur. On la reprit, et elle renoua ses cheveux qui s'étaient détachés ; car il ne convenait point qu'une martyre souffrît les cheveux épars, de peur de paraître affligée de sa gloire. Elle se leva, et voyant Félicité toute froissée par terre, elle lui donna la main et l'aida à se relever. Elles se tenaient debout toutes les deux ; mais le peuple dont la dureté avait été vaincue, ne voulut pas qu'on les exposât de nouveau, et on les reconduisit à la porte Sana-Vivaria. Perpétue y fut reçue par un catéchumène nommé Rustique, qui lui était attaché. Alors elle s'éveilla comme d'un profond sommeil, tant elle avait été ravie en esprit et en extase, et commença à regarder autour d'elle, en disant, au grand étonnement de tout le monde : Quand est-ce qu'on nous exposera à cette vache-là ? je l'ignore. On lui dit ce qui s'était passé ; elle ne le crut que lorsqu'elle vit sur son corps et sur son habit les marques de ce qu'elle avait souffert, et qu'elle reconnut le catéchumène.

« Et où était-elle ? s'écrie saint Augustin en parlant de cette circonstance ; où était-elle donc lorsqu'elle était attaquée et déchirée par une bête furieuse sans en ressentir les coups, et lorsque, après un si rude combat, elle demandait quand le combat devait commencer.

Que voyait-elle, pour ne voir pas ce que voyaient tous les autres? que sentait-elle, pour ne pas sentir une douleur si violente? par quel amour, par quel spectacle, par quel breuvage était-elle ainsi toute transportée hors d'elle-même et comme divinement enivrée, pour paraître impassible dans un corps mortel [1]?

La sainte fit appeler son frère, et lui dit, ainsi qu'à Rustique : Demeurez fermes dans la foi ; aimez-vous tous les uns les autres et ne soyez pas scandalisés de nos souffrances.

« Satur, à une autre porte, exhortait le soldat Pudens et lui disait : Me voici enfin comme je vous l'ai promis et prédit ; aucune bête ne m'a encore touché : croyez donc de tout votre cœur ; je m'en vais là, et je finirai par une seule morsure d'un léopard. Aussitôt à la fin du spectacle il fut présenté à un léopard, qui, d'un seul coup de dent, le couvrit de sang. Le peuple s'écria : Le voilà bien lavé, le voilà sauvé ! faisant une allusion ironique au baptême. Mais lui, se tournant vers Pudens : Adieu, lui dit-il, souvenez-vous de ma foi ! que ceci ne vous trouble point, mais, au contraire, vous confirme ! Puis il lui demanda l'anneau qu'il avait au doigt, le trempa dans sa blessure, et le lui rendit comme un gage héréditaire de son amitié et un souvenir de son sang. Après quoi il tomba mort au lieu où l'on avait coutume d'égorger ceux que les bêtes n'avaient pas achevés. On nommait ce lieu *Spoliarium*. Ainsi Satur mourut le premier, suivant la vision de Perpétue.

« Le peuple demanda qu'on les ramenât au milieu de l'amphithéâtre, pour avoir le plaisir de leur voir donner le coup de la mort et associer ses yeux à l'homicide. Les martyrs se levèrent et s'y en allèrent d'eux-mêmes, après s'être donné le baiser, afin de consommer le martyre par la solennité de la paix. Les autres reçurent le dernier coup, immobiles et en silence ; mais Perpétue tomba entre les mains d'un gladiateur maladroit, qui la piqua entre les os et la fit crier ; car ces exécutions étaient l'apprentissage des nouveaux gladiateurs, pour les accoutumer sans péril au sang, et on les nommait confecteurs. Perpétue conduisit elle-même la main tremblante du sien, et finit ainsi son martyre [2]. »

Saint Prosper nous apprend que ce fut à Carthage. Leurs corps étaient dans la grande église de cette ville au cinquième siècle. La piété y attirait alors les chrétiens en plus grand nombre pour célébrer leur fête, que la curiosité n'avait attiré leurs ancêtres païens à l'amphithéâtre pour se repaître de leur supplice. Tout le monde était changé.

[1] Aug., *Sermo* 280, n. 4. Bened., t. 5. — [2] Ruinart, *Acta M.* et *Act. SS.*, 7 *mart.*

Ce changement se préparait dès lors en Afrique. Pendant que Perpétue souffrait, Tertullien écrivait : originaire de Carthage, mais du clergé de Rome, suivant le témoignage exprès d'Eusèbe dans son texte original [1].

Déjà il avait adressé son *Apologétique* aux divers magistrats de l'empire romain, pour défendre la vérité par cette écriture muette, puisqu'ils ne lui permettaient point de se défendre publiquement devant leurs tribunaux. « Du reste, elle ne demande point de grâce, parce qu'elle n'est pas même étonnée de son sort. Elle sait qu'elle est étrangère dans le monde, et que, parmi des étrangers, on trouve aisément des ennemis. Son origine, sa demeure, son espérance, son crédit, sa gloire, tout est dans le ciel. Pour le présent, elle ne réclame qu'une chose, c'est qu'on ne la condamne pas sans la connaître. Les lois, au sein de leur empire, en seront-elles affaiblies si vous l'écoutez ?

« La preuve qu'on ne la connaît point, c'est que tous ceux qui, auparavant, la haïssaient faute de la connaître, quand ils cessent de l'ignorer, cessent également de la haïr. C'est la connaissance qui nous donne des chrétiens. Ils commencent à haïr ce qu'ils étaient et à professer ce qu'ils haïssaient. De là cette multitude qui vous épouvante. La ville en est assiégée, s'écrie-t-on de toutes parts; les champs, les bourgs, les îles, tout est plein de chrétiens. Vous pleurez comme une calamité de voir tout sexe, tout âge, toute condition et même tout rang s'enrôler sous ce nom. Et de tout cela vous ne soupçonnez pas même qu'il peut y avoir là quelque bien qui vous échappe !

« Tout malfaiteur appréhende d'être vu, tremble s'il est découvert, nie quand on le dénonce ; mis à la question, ou n'avoue pas ou n'avoue que par crainte ; condamné enfin, s'afflige et se désole, se fait le procès à lui-même : il s'en prend à la fatalité ou à son étoile. Voit-on rien de semblable dans un chrétien ? Jamais il ne rougit, jamais il ne se repent que de ne l'avoir pas toujours été. Dénoncé comme tel, il s'en fait gloire; accusé, il ne se défend pas; interrogé, il est premier à confesser qu'il l'est ; condamné, il rend grâces. L'étrange sorte de mal que celle qui n'a aucun des caractères du mal, ni crainte, ni confusion, ni détours, ni repentir, ni regrets ! Quelle espèce de crime que celui dont le coupable se réjouit, dont l'accusation fait tous ses vœux, dont le châtiment est une félicité ! Vous ne pouvez pas dire que c'est une folie, puisque vous êtes convaincus d'ignorer ce qu'il en est.

« Vous procédez contre nous d'une façon toute singulière ; vous

[1] Euseb., *Hist. eccl.*, l. 2, c. 2.

mettez les autres à la question pour leur faire confesser leur crime : nous, pour nous le faire nier. Un homme crie : Je suis chrétien ! Il dit ce qu'il est. Vous, vous voulez qu'il dise ce qu'il n'est pas. Établis pour chercher la vérité, il n'y a que nous que vous vouliez forcer au mensonge. Un tel renversement doit vous faire entrer en soupçon qu'il n'y ait quelque force secrète qui vous fait ainsi agir contre toutes les formes, contre la nature des jugements et contre les lois elles-mêmes. Vous croyez qu'un chrétien est coupable de tous les crimes ; qu'il est l'ennemi des dieux, des empereurs, des lois, des mœurs, de la nature entière ; et néanmoins vous le forcez de nier pour l'absoudre. C'est prévariquer contre les lois. Cette étrange procédure peut vous faire comprendre qu'il n'est ici question d'aucun crime, mais du nom seul de chrétien.

« Que dire de la plupart, que la haine de ce nom aveugle au point que lorsqu'ils font l'éloge de quelqu'un, ils l'y mêlent comme un blâme ? L'honnête homme que Caïus Seïus ! c'est bien dommage qu'il soit chrétien. Un autre : Un homme aussi sage que Lucius, s'être tout d'un coup fait chrétien ! je n'en reviens pas. Nul ne songe que peut-être l'un n'est honnête homme et l'autre sage que parce qu'ils sont chrétiens, ou qu'ils ne sont chrétiens que parce que l'un est honnête homme et l'autre sage. Vous défigurez le bien que vous connaissez par un mal que vous ne connaissez point. D'autres louent, croyant blâmer. Cette femme si folâtre, si réjouie ; ce jeune homme si enjoué, si amoureux, ils se sont faits chrétiens ! Ce nom est réputé amendement de vie. Quelques-uns satisfont à cette haine aux dépens de leurs propres intérêts. Un mari chasse sa femme qui est devenue sage, et dont il n'est plus jaloux. Un père désavoue son fils, qui lui est maintenant soumis, et dont il souffrait auparavant. Un maître éloigne de ses yeux un esclave qu'il épargnait, et qui est devenu fidèle. Quiconque se corrige en devenant chrétien, déplaît. La haine de ce nom l'emporte sur tout le bien qu'il inspire. »

Quant aux lois qu'on opposait aux chrétiens, il rappelle que les lois humaines ne sont pas infaillibles ; que l'on abrogeait tous les jours, à Rome, des lois qui avaient longtemps subsisté ; que les lois iniques méritent d'être condamnées, quoiqu'elles condamnent. Il aurait pu citer à l'appui ce mot de Cicéron, qu'une loi injuste n'est pas plus une loi que ne l'est un complot de larrons [1]. « Mais ces lois, généralement éludées par les bons princes, par qui furent-elles exécutées d'abord ? Ouvrez vos annales ; vous trouverez que Néron, le premier, sévit avec le glaive des Césars contre cette secte qui s'élevait alors

[1] Cic., *De legib.*, l. 2, n. 5.

principalement à Rome. Or, nous tenons à gloire d'avoir un tel auteur de notre condamnation; car qui le connaît, n'a pas de peine à comprendre qu'il n'y a que quelque grand bien qui ait pu être condamné par Néron.

« On dit que nous sommes des scélérats qui égorgeons dans nos mystères un enfant, qui le mangeons, et faisons succéder à ce repas l'inceste. On le dit, et depuis si longtemps qu'on le répète, vous n'avez pas encore eu la curiosité de constater le fait ! Ou vérifiez ces accusations, si vous les croyez ; ou ne les croyez pas, puisque vous ne les avez pas vérifiées. Votre dissimulation même prouve que cela est faux, puisque vous n'osez le vérifier. Ce ne sont pas là les instructions que vous donnez à vos bourreaux ; ils nous demandent, non pas d'avouer ce que nous faisons, mais de nier ce que nous sommes. Tous les jours on nous assiége ; tous les jours on nous trahit ; plus d'une fois on nous opprime au milieu de nos réunions et de nos assemblées. Qui jamais nous surprit égorgeant un enfant qui jetait des cris ?

« Pour mieux réfuter ces accusations, faisons voir que vous commettez vous-mêmes, et en particulier et en public, ce que vous nous imputez. C'est pour cela peut-être que vous l'avez cru de nous On a immolé publiquement, en Afrique, des enfants à Saturne, jusqu'au proconsulat de Tibère, qui fit crucifier les sacrificateurs aux arbres mêmes qui ombrageaient leur temple et leurs crimes; témoin les soldats de mon pays, qui furent chargés de l'exécution. Mais on ne continue pas moins aujourd'hui secrètement ces détestables sacrifices. Nul crime, parmi vous, ne se déracine à jamais. Aucun de vos dieux ne change de caractère. Saturne, qui n'a pas fait grâce à ses propres enfants, aurait-il épargné davantage des enfants étrangers, que leurs pères et leurs mères venaient eux-mêmes lui offrir. et qu'ils caressaient, au moment qu'on les immolait, pour les empêcher de pleurer? De l'homicide cependant, il y a encore loin au parricide. On immole à Mercure, chez les Gaulois, des hommes d'un âge mûr. Dans Rome même, n'y a-t-il pas un certain Jupiter qu'on assouvit, dans les jeux, de sang humain ?

« Mais comme il importe peu qu'en fait de meurtres d'enfants, le motif soit la religion ou le caprice, l'assassin un père ou tout autre, c'est au peuple que je vais m'adresser.

« Peuple altéré du sang des chrétiens, juges si intègres pour vous, si rigoureux pour nous, combien, dans cette immense multitude, n'y en aura-t-il pas de qui je vais frapper les consciences, en vous reprochant que c'est vous-mêmes qui êtes les meurtriers de vos enfants ? Il n'y a de différence que pour le genre de supplice. Par raffinement

de cruauté, ou vous les noyez, ou vous les faites mourir de faim et de froid, ou vous les exposez aux chiens : ce serait une mort trop douce de périr par le fer. Pour nous, l'homicide, quel qu'il soit, nous étant interdit, il nous est défendu même de détruire, dans le sein qui le porte, le sang qui se transforme en homme. C'est un homicide anticipé que d'empêcher de naître. Nous ne nous permettons pas même sur nos tables le sang des animaux ; et vous le savez bien, puisque, parmi les épreuves diverses imaginées pour faire succomber la foi des chrétiens, vous leur présentez des viandes pleines de sang. Quant à l'inceste, qui doit en être plus coupable que ceux à qui Jupiter lui-même l'a enseigné ? Vous abandonnez vos enfants ; vous semez partout les fruits de votre incontinence : à combien d'incestueux embrassements ne pouvez-vous pas donner lieu ? Pour nous, nous sommes garantis de tout cela par une scrupuleuse et inviolable chasteté. Autant nous sommes à l'abri de toute débauche et avant et après le mariage, autant nous le sommes de l'erreur qui mène à l'inceste. Quelques-uns de nous, plus précautionnés encore, se sauvent totalement de cette erreur en conservant leur virginité. Vieillards, ils sont encore enfants. Si vous aviez pris garde à ces désordres parmi vous, vous auriez en même temps aperçu qu'ils ne sont point parmi les chrétiens. Le même coup d'œil vous eût appris l'un et l'autre ; mais ce sont là deux aveuglements qui marchent facilement de concert, de ne pas voir ce qui est, et de s'imaginer voir ce qui n'est pas. C'est ce que je vous ferai observer pour tout le reste. Venons maintenant à ce qui est public.

« Vous n'adorez pas les dieux, dites-vous, et vous n'offrez pas de sacrifices pour les empereurs. Nous avons cessé d'adorer vos dieux depuis que nous avons reconnu que ce n'en étaient pas. Qu'importe, dites-vous, votre opinion ? ce sont des dieux à nous. J'en appelle de vous-mêmes à votre conscience. Qu'elle nous juge, qu'elle nous condamne, si elle peut nier que tous vos dieux aient été des hommes. Si elle nous le conteste, il sera facile de l'en convaincre par le témoignage de l'antiquité qui vous les a fait connaître ; par le témoignage encore subsistant des villes où ils sont nés, des pays où ils ont vécu, où ils ont laissé des traces de leurs actions et où l'on fait voir encore leurs tombeaux. Je ne les énumérerai pas tous individuellement. Il y en a tant et de si extraordinaires, de vieux, de nouveaux, de barbares, de grecs, de romains, d'étrangers, de captifs, d'adoptifs, de particuliers, de communs, de mâles, de femelles, de la ville, de la campagne, de marins, de militaires. Il est inutile d'en faire la nomenclature ; je vais les réunir en masse et vous en parler, non pour vous les faire connaître, mais pour vous faire

souvenir de ce qu'ils sont, car assurément vous l'avez oublié. »

Après avoir discuté dans ce sens l'histoire de Saturne et de Jupiter, il ajoute :

« Et parce que, n'osant pas nier qu'ils aient été des hommes, vous vous êtes avisés d'assurer qu'ils ont été faits dieux après leur mort, examinons-en les causes. Premièrement, il faut que vous accordiez qu'il y a quelque dieu supérieur, propriétaire de la divinité, qui ait fait dieux ceux qui n'étaient que des hommes. Car ni eux ne pouvaient se conférer la divinité qu'ils n'avaient pas, ni un autre la leur donner, à moins qu'il ne la possédât en propre. S'ils avaient pu se faire dieux eux-mêmes, ils n'auraient pas commencé par être hommes. Donc, s'il y a quelqu'un qui puisse faire des dieux, je reviens aux causes qu'il peut avoir eues d'en faire, et je n'en vois pas d'autres que les services et les secours dont ce grand Dieu peut avoir eu besoin dans l'exercice de ses fonctions. Mais d'abord il est indigne de lui d'avoir eu besoin d'un autre, surtout d'un mort; n'eût-il pas été plus de sa dignité de faire quelque dieu dès l'origine, lui qui devait réclamer plus tard l'assistance d'un cadavre ? Ensuite, je ne vois pas quel service il aurait pu en attendre. Car ce corps de l'univers, soit qu'on dise avec Pythagore qu'il n'a pas eu de commencement ni de création, ou avec Platon qu'il a commencé et qu'il a été créé, une fois disposé, organisé, agissant comme nous le voyons, s'est trouvé dirigé par une sagesse infinie. Perfectionnant tout, il ne pouvait être imparfait. Qu'attendait-il de Saturne et de sa race? Ce serait être par trop simple de douter que, dès le commencement, il y ait eu de la lumière, des astres, de la pluie, des tonnerres, et que Jupiter n'ait craint lui-même la foudre que vous placez dans ses mains; que la terre n'ait produit tous les fruits avant Bacchus, Cérès et Minerve, même avant le premier homme. Que si Bacchus est dieu pour avoir montré la vigne, on a fait tort à Lucullus de ne l'avoir pas fait dieu pour avoir apporté les cerises du Pont en Italie.

« Mais vous cherchez une autre cause, et vous répondez que la divinité a été donnée pour récompenser le mérite. Vous m'accorderez au moins, je le pense, que ce Dieu qui fait les autres est très-juste. Voyons donc s'ils ont mérité d'être élevés au ciel, ou plutôt d'être abîmés au fond de l'enfer. Car on y précipite les enfants dénaturés, les incestueux, les adultères, les ravisseurs, les corrupteurs de l'enfance, les tyrans, les meurtriers, les voleurs, les fourbes; en un mot, tous ceux qui ressemblent à quelqu'un de vos dieux. Quoi ! vous, hommes de bien, vous fuyez le commerce d'un méchant, d'un infâme, et vous voulez que ce Dieu suprême ait associé

à sa majesté de tels personnages! Pourquoi donc condamnez-vous ceux dont vous adorez les collègues? Votre justice outrage le ciel. Voulez-vous plaire à vos dieux? Divinisez les plus grands criminels : l'apothéose de leurs semblables fera leur gloire.

« Et quand vos dieux auraient été sages, vertueux, justes, combien y a-t-il eu d'hommes plus excellents que vous laissez aux enfers : un Socrate, un Aristide, un Thémistocle, un Alexandre! Lequel de vos dieux est plus sage que Caton, plus juste et plus brave que Scipion, plus éloquent que Cicéron? Ainsi, quant à vos dieux, je ne vois que les noms de quelques vieux morts, et je n'entends dire que des fables; quant à leurs simulacres, je ne trouve autre chose que de la matière, la même dont on fait les meubles et les ustensiles les plus communs. Si donc nous n'adorons pas des statues et des images aussi froides que les morts qu'elles représentent, que les milans, les rats, les araignées estiment à leur valeur, ne méritons-nous pas plutôt des éloges que des châtiments, pour avoir repoussé l'erreur une fois connue? Pouvons-nous paraître offenser ceux que nous savons certainement ne pas exister? — Ce qui n'est pas ne souffre de personne, parce qu'il n'est pas.

« Mais ce sont là nos dieux, dites-vous. — Et comment donc vous montrez-vous impies, sacriléges, irréligieux à leur égard? Vous les croyez, et vous les négligez; vous les redoutez, et vous les détruisez; vous les vengez, et vous les raillez! Voyez si je mens : d'abord n'est-il pas vrai qu'adorant chacun les vôtres, vous offensez ceux que vous n'adorez pas? Vos dieux domestiques, vous en disposez comme de vos biens; vous les engagez, vous les vendez, vous les échangez. Quelquefois d'un Saturne vous faites une marmite, d'une Minerve une cuillère. Vous ne déshonorez pas moins les dieux publics, que vous mettez à l'encan. On afferme le Capitole comme le marché aux herbes. On voit la divinité adjugée par la voix du même crieur public, à la vue de la même pique, sur les registres du même questeur. »

Tertullien parcourt de même plusieurs autres indignités que les païens se permettaient contre leurs dieux, principalement dans les spectacles, où souvent on les tournait en ridicule et on les faisait servir de sujet à des farces. Puis il continue :

« Mais qu'adorent donc ceux qui n'adorent pas tout cela?

« Ce que nous adorons est le Dieu un, qui, par le commandement de sa parole, la sagesse de son intelligence, la force de sa puissance, a tiré du néant toute cette masse du monde et les éléments, les corps, les esprits qui le composent, pour servir d'ornement à sa majesté. Il est invisible, quoiqu'on le voie; inaccessible, quoique

accessible par la grâce; incompréhensible, quoique l'intelligence humaine puisse arriver jusqu'à lui. C'est pourquoi il est si vrai et si grand. Naturellement ce qu'on peut voir, toucher, comprendre, est moins que les yeux qui le saisissent, que les mains qui le souillent, que les sens qui peuvent le trouver; mais ce qui est immense n'est connu que de soi-même. Ce qui fait concevoir Dieu, c'est qu'on ne peut le concevoir. Ainsi l'étendue de sa grandeur le manifeste et le cache à la fois. Et voilà votre grand crime, de ne pas vouloir reconnaître celui que vous ne pouvez pas ignorer.

« Voulez-vous que nous vous le prouvions par ses ouvrages si nombreux et si merveilleux, qui nous contiennent, nous alimentent, nous réjouissent ou nous épouvantent? Voulez-vous que nous vous le prouvions par le témoignage même de l'âme, laquelle, quoique gênée dans la prison de son corps, quoique assiégée de préjugés mauvais, quoique énervée par les passions et la concupiscence, quoique esclave des fausses divinités, quand néanmoins elle revient à elle comme du sein de l'ivresse ou de quelque maladie, et reprend sa vigueur, appelle Dieu par ce nom seul, à cause que c'est celui du Dieu véritable. *Grand Dieu! bon Dieu!* dites-vous tous, ou bien : *Ce que Dieu voudra.* Vous le prenez aussi pour arbitre : *Dieu le voit,* dites-vous encore; *je m'en remets à Dieu, et Dieu me le rendra.* O témoignage d'une âme naturellement chrétienne! Et quand elle prononce ces mots, ce n'est pas le Capitole qu'elle regarde, mais le ciel. Elle sait que c'est là que réside le Dieu vivant. C'est de lui et de là qu'elle-même tire son origine.

« Mais afin que nous parvinssions à une connaissance plus pleine et plus profonde de Dieu, de sa providence et de ses volontés, il nous a donné le secours des Écritures, pour qu'on puisse, si l'on veut, le chercher, en le cherchant le trouver, en le trouvant croire en lui, en croyant en lui le servir. Car dès le commencement, il a envoyé dans le siècle des hommes dignes, par leur justice et leur innocence, de le connaître et de le faire connaître. Il les a inondés de son esprit, pour annoncer qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui a tout créé, qui a formé l'homme du limon de la terre (c'est là le vrai Prométhée), qui a établi dans le monde la succession invariable des saisons, qui nous donne par les ouragans et les tonnerres une image de sa majesté et de ses redoutables jugements, qui a donné les préceptes à observer pour lui plaire, ces mêmes préceptes que vous ignorez ou que vous transgressez, mais à l'observation desquels il attache de magnifiques récompenses. Car à la fin de ce siècle il doit juger ses serviteurs, pour les récompenser de la vie éternelle, et les profanes, pour les condamner à un feu sans relâche et sans fin,

après avoir ressuscité tous ceux qui sont morts depuis le commencement du monde, leur donnant une vie nouvelle et les rassemblant devant son tribunal pour rendre à chacun selon ses œuvres. Nous aussi, nous nous moquions de cela autrefois ; nous avons été des vôtres ; on ne naît pas chrétien, on le devient. »

Il marque ensuite de quelle manière les écrits qui contiennent les discours et les miracles de ces envoyés de Dieu ou prophètes, furent traduits par ordre de Ptolémée-Philadelphe.

« Aujourd'hui, dit-il, on montre la bibliothèque de Ptolémée, avec l'original hébraïque, près du temple de Sérapis. Les Juifs ont la liberté de lire ces écritures publiquement, grâce à leurs tributs. On peut aller les entendre tous les jours de sabbat. Celui qui les entendra trouvera Dieu ; et celui qui tâchera de les comprendre sera forcé de les croire. »

Le premier caractère d'autorité de ces livres leur vient de leur haute antiquité, Tertullien fait voir Moïse plus ancien que les histoires des païens, que leurs villes et leurs nations, que leurs dieux et leurs religions.

« La preuve, dit-il, n'est pas aussi difficile qu'elle est immense. » Il fait le dénombrement des auteurs dont on pouvait la tirer, et ajoute : « C'est déjà une partie de la preuve, d'en avoir indiqué les sources. Mais nous allons vous dédommager avec usure, en vous offrant la majesté des Écritures, au lieu de leur antiquité. Doutez-vous qu'elles soient anciennes ? nous prouvons qu'elles sont divines. Pour cela, il ne faut ni délai ni recherches. Vous avez sous les yeux ce qui vous en instruira, le monde, le siècle, les événements. Tout ce qui se fait a été prédit ; tout ce qu'on voit a été annoncé. L'accomplissement du passé nous garantit l'accomplissement de l'avenir, parce qu'il nous a été révélé avec ce que nous voyons s'accomplir journellement. Le même oracle annonce ces choses ; le même livre les renferme, le même esprit les a inspirées. Il n'y a qu'un temps pour les prophètes qui dévoilent l'avenir ; au lieu que les autres hommes, autant qu'il leur est possible, distinguent le temps à mesure qu'il s'écoule, séparant le présent du futur, et le passé du présent. Avons-nous tort, dites-moi, de croire pour l'avenir ceux que nous avons déjà trouvés si fidèles pour le présent et le passé ? »

Afin qu'on ne dît pas que les chrétiens se servaient de l'antiquité des Juifs pour couvrir leur nouveauté, Tertullien fait voir comment le christianisme n'était pas une religion nouvelle, mais l'accomplissement de l'antique religion des Hébreux, qui se rapportait au Christ. « Quant à Dieu, nous n'en pensons pas autrement que les Juifs. Il faut donc seulement vous dire un mot du Christ, en tant que Dieu.

« Les Juifs étaient le seul peuple bien-aimé de Dieu, à cause de la justice et de la foi admirables de leurs ancêtres. De là l'illustration de leur race et l'éclat florissant de leur empire, et un bonheur si grand que Dieu lui-même, de sa propre bouche, leur enseignait ce qui lui était agréable et ce qui l'offensait. Mais, enflés des vertus de leurs pères, ils se sont écartés de sa loi et jetés dans un culte profane. Ils n'en conviendraient pas, leur état actuel le prouve assez. Dispersés, vagabonds, bannis du ciel et du sol de leur patrie, ils errent dans l'univers sans avoir pour roi ni Dieu ni homme, sans qu'il leur soit permis, pas même comme étrangers, de saluer et de toucher le rivage de leur pays. Les saints oracles qui les en menaçaient, leur inculquaient en même temps et sans cesse, que, vers la fin des siècles, Dieu se choisirait, dans toutes les nations, les peuples et les lieux, des adorateurs plus fidèles, auxquels il transporterait sa grâce, mais plus abondante, à cause de la dignité de celui qui en serait le législateur. Or, le dispensateur de cette grâce, le législateur de ce nouveau culte, ce bienfaiteur du genre humain dont il allait être le réformateur et la lumière, on l'annonçait comme Fils de Dieu, non pas né à la manière de vos dieux, pas même à la manière des hommes, mais conçu au sein d'une vierge par un enfantement miraculeux. Je vais vous expliquer sa nature, pour vous faire entendre le mystère de sa naissance.

« Nous avons déjà dit que Dieu, par sa parole, sa sagesse et sa puissance, avait produit l'univers. Vos sages eux-mêmes assurent qu'il est l'ouvrage du Logos ou Verbe, c'est-à-dire de la parole et de l'intelligence. Zénon dit qu'il a été le créateur et l'ordonnateur de toutes choses ; qu'on l'appelait encore et le Destin, et Dieu, et l'âme de Jupiter, et la Nécessité de toutes choses. Cléanthe attribue tout cela à un Esprit qu'il dit circuler dans l'univers. Et nous aussi, nous disons que la propre substance de cette parole, de cette puissance et de cette sagesse par laquelle Dieu a fait toutes choses, est esprit : Verbe quand il ordonne, raison quand il dispose, puissance quand il exécute. Nous avons appris que cet esprit est produit de Dieu ; qu'en le produisant, Dieu l'a engendré, et que par là il est appelé le Fils de Dieu, Dieu lui-même, à cause de l'unité de substance ; car Dieu est esprit. Quand un rayon s'élance du soleil, c'est une portion du tout ; mais le soleil est dans le rayon, puisque c'est son rayon. La substance ne se sépare pas ; elle s'étend. Ainsi le Verbe est-il esprit d'esprit, et Dieu de Dieu, comme la lumière est une émanation de la lumière. La source de la lumière ne perd rien, ni de sa substance, ni de son éclat, en se répandant et en se communiquant ; de même ce qui procède de Dieu est Dieu et fils de Dieu, et les deux ne font qu'un.

Ainsi le Verbe est esprit d'esprit et Dieu de Dieu ; autre en propriété, non en nombre ; en ordre, non en nature ; sorti de son principe, sans le quitter. Or, ce rayon de Dieu, ainsi qu'il était prédit de tout temps, est descendu dans une vierge, s'est fait chair dans son sein ; il naît homme uni à Dieu. La chair animée par l'esprit se nourrit, croît, parle, enseigne, opère, et c'est le Christ. En attendant la preuve que nous sommes en état de vous donner, recevez toujours cette doctrine, ne serait-elle qu'une fable semblable aux vôtres. Ils savaient que le Christ devait venir, ceux d'entre vous qui ont divulgué des fables approchantes qu'ils ont mises en concurrence avec la vérité, pour la détruire. Les Juifs le savaient aussi, eux à qui les prophètes l'annonçaient. Ils l'attendent encore maintenant; et le grand sujet de contestatiou entre eux et nous, c'est qu'ils ne croient pas qu'il soit venu. Deux avénements du Christ sont marqués dans les prophètes : le premier, dans la bassesse de la condition humaine, il est passé ; le second, réservé à la consommation des siècles, où il se manifestera dans toute la pompe de sa divinité. Les Juifs n'ont pas compris le premier, et les confondent tous deux dans un seul, d'après l'idée qu'ils se sont faite d'un Messie plus éclatant. Leurs infidélités les ont empêchés de comprendre le premier, qui les aurait sauvés s'ils l'eussent cru. Eux-mêmes lisent dans leurs Écritures qu'ils devaient être privés de la sagesse et de l'intelligence, de l'usage des yeux et des oreilles. »

Il rapporte ensuite comment les Juifs l'ont persécuté ; et parlant de sa mort, il dit : « Toutefois, étant crucifié, il rendit de lui-même l'esprit en parlant, et prévint le ministère du bourreau. Au même moment, le jour manqua en plein midi. Ceux qui ne savaient pas que cela avait été prédit du Christ, le prirent pour une éclipse : n'ayant pu y trouver leur compte, ils le nièrent ; mais ce prodige est rapporté dans vos archives. »

Il marque la résurrection et l'ascension, puis il ajoute : « Pilate, déjà chrétien dans sa conscience, écrivit tout ce qui concernait le Christ à Tibère, alors César. Les Césars mêmes auraient cru, si les Césars n'étaient pas nécessaires au siècle, ou si des chrétiens avaient pu être des Césars. Telle est toute l'économie de notre religion. Nous vous l'avons exposée, avec l'origine de notre secte, celle de notre nom, avec son auteur. Que personne donc ne nous note plus d'infamie, que personne ne doute de ce que nous révélons, parce qu'il n'est permis à personne de mentir sur sa religion. Ce que nous sommes, nous le disons, et nous le disons publiquement, au milieu même de vos tortures. Déchirés ensanglantés, nous nous écrions : C'est Dieu que nous adorons par le Christ ! Regardez-le, si vous le

voulez, comme un homme ; c'est par lui et en lui que Dieu veut être connu et servi. Les Juifs n'ont-ils pas appris à servir Dieu par Moïse, qui était un homme ? Chez les Grecs, Orphée, Musée, Mélampus, Trophonius ont soumis les hommes à des initiations. Mais, pour en venir à vous, les dominateurs du genre humain, il fut un homme, Numa Pompilius qui chargea les Romains de pénibles et superstitieuses cérémonies. Pourquoi ne serait-il pas permis au Christ de révéler la divinité qui lui est propre, non, comme Numa, pour humaniser des hommes encore stupides et farouches, en les étonnant par la multitude des divinités qu'il leur fallait se rendre propices, mais plutôt pour ouvrir les yeux à des hommes déjà policés et trompés par leur propre politesse, afin de leur faire connaître la vérité ? Examinez donc si la divinité du Christ est véritable ; et si elle est telle que sa connaissance réforme les hommes et les rende meilleurs, il s'ensuit qu'on doit regarder comme fausse toute religion qui lui est opposée, principalement celle qui, se masquant sous le nom et les images des morts, n'a pour garantir sa divinité que quelques prétendus prodiges et oracles.

« Mais nous vous montrerons que ceux mêmes que vous adorez sont d'irrécusables témoins de la divinité du Christ. N'est-il pas merveilleux que je puisse vous prouver que vous devez croire au christianisme, par ceux mêmes qui vous détournent de croire au christianisme ?

« Il existe des substances spirituelles. Leur nom n'est pas nouveau. Les philosophes connaissent les démons ; les poëtes les connaissent ; le vulgaire ignorant lui-même les mêle à ses fréquentes malédictions. C'est par un témoignage naturel de l'âme, qu'il prononce avec ses imprécations le nom de Satan, prince de cette mauvaise engeance. Platon a aussi admis des anges. Les magiciens sont là pour attester l'existence des uns et des autres. C'est de quelques anges volontairement corrompus que s'est formée la race plus corrompue encore des démons damnés de Dieu, avec leurs auteurs et leur prince. Leur opération est de renverser l'homme. La malignité de ces esprits, dès le commencement, a épié l'occasion d'amener sa ruine. C'est pourquoi ils affligent les corps de maladies et de douleurs cruelles, et les âmes d'émotions violentes, soudaines, extraordinaires. Leur légèreté et leur subtilité leur donnent prise sur les deux substances de l'homme. » Après avoir expliqué d'après cela leur occupation à nous tenter, leurs oracles trompeurs, leurs miracles apparents, et comment ils se font adorer sous le nom des faux dieux, il ajoute : « Mais jusqu'ici ce ne sont que des paroles ; voici la preuve par les faits, que vos dieux et les démons sont la même chose.

« Que l'on amène ici devant vos tribunaux quelqu'un qui soit no-

toirement possédé du démon. Le premier chrétien commandera à cet esprit de parler, et il se confessera démon aussi véritablement qu'ailleurs faussement il se nomme dieu. Que l'on amène également quelqu'un de ceux que l'on croit agités par quelque dieu ; qui, auprès des autels, aspirent le souffle divin avec la fumée, et font sortir avec effort de leur poitrine haletante des paroles entrecoupées, et s'ils ne confessent pas qu'ils sont des démons, n'osant mentir à un chrétien, répandez sur le lieu même le sang de ce chrétien téméraire. Quoi de plus frappant que cette expérience? Si vos dieux le sont véritablement, pourquoi mentent-ils en se disant démons? Est-ce par obéissance pour nous ? Votre divinité est donc assujettie aux chrétiens ? Mais quelle étrange divinité que celle qui est assujettie à des hommes, et, ce qui est plus humiliant encore, à des antagonistes? Si, d'un autre côté, ils ne sont que des démons ou des anges, pourquoi répondent-ils ailleurs qu'ils sont dieux? Mais en même temps que, par notre moyen, vos dieux vous dévoilent qu'ils ne le sont pas, incontinent ils vous font voir quel est le Dieu véritable, si c'est celui, si c'est l'unique que reconnaissent les chrétiens; et s'il faut le croire et l'adorer comme la foi et la discipline des chrétiens l'exigent.

« Vos dieux vous diront-ils : Quel est ce Christ avec ses fables? Est-ce un homme ordinaire, un magicien? A-t-il été après sa mort dérobé à son sépulcre par ses disciples? Est-il, en un mot, maintenant aux enfers? Ne nous disent-ils pas plutôt qu'il est au ciel, et qu'il doit en venir, comme la vertu de Dieu, l'Esprit de Dieu, la parole, la sagesse, l'intelligence, le Fils de Dieu, quand le monde se renversera, que l'univers frémira, que tous pleureront, excepté les chrétiens? Au reste, toute la puissance et l'empire que nous avons sur eux, nous les devons au nom du Christ et au souvenir des maux imminents qu'ils attendent de Dieu par le jugement du Christ. Redoutant le Christ en Dieu et Dieu dans le Christ, ils sont soumis aux serviteurs de Dieu et du Christ. Ainsi effrayés à notre seul attouchement, à notre souffle, à l'idée et à la vue du feu qui leur est préparé, ils sortent des corps à notre commandement, malgré eux, gémissant et rougissant en votre présence.

« Tous ces aveux, par lesquels les démons nient qn'ils soient dieux et assurent qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le seul que nous adorons, sont bien suffisants pour nous disculper, auprès des Romains, du crime de lèse-religion qu'on nous reproche le plus ; car, s'il est certain qu'ils ne sont pas dieux, il est certain que votre religion est nulle. Si votre religion est nulle, parce que vos dieux sont des fantômes, il est certain que nous ne sommes pas coupables de lèse-religion. Au contraire, c'est sur vous que rejaillissent vos reproches, sur vous qui adorant le

mensonge, commettez véritablement un crime d'irréligion, non-seulement en négligeant, mais en combattant la religion du vrai Dieu.

« Mais quand même il serait constant que vos dieux existent, n'accorderiez-vous pas encore, avec l'opinion commune, qu'il y a quelqu'un de plus élevé, de plus puissant qu'eux, comme étant le Prince du monde, d'une puissance et d'une majesté infinie ? Or, dites-moi quel crime commet celui qui ne donne qu'à Dieu seul le nom qui lui est dû ; comme celui qui, pour mieux se concilier l'empereur, tourne vers lui toutes ses démarches et ses espérances, et n'accorde le nom d'empereur à aucun grand, regardant comme un crime de nommer et de laisser nommer empereur un autre que César ? D'ailleurs, prenez garde de vous rendre coupables d'irréligion, en ôtant la liberté de religion, en interdisant le choix d'une divinité, de manière que vous m'empêchiez d'adorer qui je veux, et que vous me forciez d'adorer qui je ne veux pas. Nul ne consentirait à être adorée par force, pas même un homme. Aussi chaque province, chaque ville a son dieu ; nous seuls, nous ne pouvons avoir une religion propre ! Nous blessons les Romains, nous cessons de l'être, parce que nous n'adorons pas le dieu des Romains ! Heureusement que le Dieu que nous adorons est celui de tous, et que, bon gré, malgré, nous sommes tous à lui. »

Comme on objectait que les Romains avaient obtenu l'empire du monde à cause de leur piété envers les dieux, Tertullien rappelle que les dieux originaires des Romains étaient Sterculus ou dieu du fumier, avec deux autres plus sales encore. Puis il demande ironiquement si ce sont ces dieux indigènes, les plus négligés du reste, qui ont élevé l'empire. « Car pour les dieux étrangers, je ne crois pas qu'ils aient voulu plus favoriser une nation étrangère que la leur, et livrer à des inconnus le sol du pays où ils sont nés, où ils ont vécu, où ils se sont illustrés et où ils ont été ensevelis ; par exemple, Jupiter, en Crète.

« Mais combien il est ridicule d'attribuer la grandeur du nom romain au mérite de leur piété, puisque leur piété n'a fait de progrès qu'après que leur empire, ou du moins leur monarchie, en eut fait elle-même ? Car quoique Numa eût imaginé de curieuses superstitions, la religion n'avait pas encore, parmi les Romains, de statues ni de temples ; et elle était simple, ses rites pauvres ; elle n'avait pas un Capitole s'élevant jusqu'au ciel, mais des autels de gazon faits à la hâte, des vaisseaux de terre, une légère fumée ; et le dieu n'était nulle part. L'art des Grecs et des Étrusques n'avait pas encore inondé la ville de statues. Les Romains n'ont donc pas été pieux avant d'être grands ; et, par conséquent, ils ne sont pas devenus grands parce qu'ils étaient pieux.

« Mais comment seraient-ils devenus grands à cause de leur piété, puisque leur grandeur ne vient que de leur impiété ? Car, si je ne me trompe, tout royaume ou empire ne s'obtient que par la guerre et ne s'étend que par la victoire. Or, les guerres et les victoires n'ont ordinairement d'autre base que la prise et la ruine des villes. Mais comment en venir là sans outrager les dieux ? En renversant les murs, on renverse les temples ; en égorgeant les citoyens, on égorge les prêtres ; on ravit les trésors sacrés en ravissant les trésors profanes. Les sacriléges des Romains égalent donc leurs trophées. Ils ont autant remporté de triomphes sur les dieux que sur les peuples ; ils ont autant de dépouilles qu'ils conservent encore d'images des dieux qu'ils ont subjugués. Et ces dieux souffrent que leurs ennemis les adorent ! et ils décernent un empire sans fin à ceux dont ils devraient plutôt se rappeler les affronts que les hommages ! Mais comme ils ne sentent rien, on les offense aussi impunément qu'on les honore vainement. D'ailleurs, ceux dont les royaumes ont été engloutis dans l'empire romain, quand ils les ont perdus, n'avaient-ils pas du respect pour leur religion ?

« Prenez garde : celui-là qui dispense les royaumes, ne serait-ce pas celui à qui appartient et l'univers qui est gouverné, et l'homme même qui le gouverne? Celui-là qui a déterminé dans le siècle, pour chaque époque, les changements de domination, ne serait-ce pas celui qui a été avant tous les temps, et de la masse des temps a formé le siècle ? Celui-là qui élève et abaisse les cités, ne serait-ce pas celui sous lequel le genre humain fut autrefois sans cité ? Pourquoi vous aveugler ? Si les dieux des Romains donnent les royaumes, la Judée, contemprice de ces communes divinités, n'aurait jamais régné ; elle dont vous-mêmes, ô Romains, avez honoré quelquefois le Dieu par des victimes, le temple par des dons, la nation par des alliances, et que vous n'auriez jamais dominée, si elle n'avait renié dernièrement le Christ.

« Mais nous voici au second crime de lèse-majesté, majesté pour vous beaucoup plus auguste, car vous vous parjurez plus facilement par tous les dieux que par le seul génie d'un César. Nous invoquons, pour le salut des empereurs, le Dieu éternel, le Dieu vrai, le Dieu vivant, que les empereurs eux-mêmes aiment mieux se rendre propice que les autres dieux. Ils savent qu'il leur a donné l'empire ; et, comme hommes, qu'il leur a donné l'âme. Ils sentent que ce Dieu est unique, duquel seul ils relèvent, auprès duquel ils sont les seconds, après lequel ils sont les premiers, avant tous les dieux et au-dessus. Pourquoi non, puisqu'ils sont au-dessus de tous les hommes qui vivent, et par là même au-dessus des morts ? Ils examinent jusqu'où

s'étendent les forces de leur empire, et reconnaissent alors Dieu, contre lequel ils ne peuvent rien et par lequel seul ils peuvent. Que l'empereur attaque le ciel, qu'il le traîne captif à son char de triomphe, qu'il y place des troupes, qu'il lui impose des tributs : il ne le peut, car il appartient à celui à qui appartient le ciel et toute créature. L'empereur vient d'où l'homme était venu avant d'être empereur. Sa puissance vient d'où est venue son âme. C'est là que nous, chrétiens, nous dirigeons nos regards. Les mains étendues, parce qu'elles sont innocentes ; la tête découverte, parce que nous n'avons point à rougir ; sans personne qui nous trace des formules de prières, parce que c'est le cœur qui prie, nous demandons pour tous les empereurs une vie longue, un empire paisible, la sûreté dans leur palais, la valeur dans les armées, la fidélité dans le sénat, la probité dans le peuple, la paix dans tout le monde, et tout ce que peut désirer un homme et un empereur. Je ne peux demander cela à un autre qu'à celui de qui je sais que je l'obtiendrai, parce que c'est lui qui seul le donne ; et c'est à moi qu'il doit l'accorder, moi, son serviteur, qui n'adore que lui, qui me fais égorger pour lui, qui lui offre la meilleure et la plus grande des victimes, celle qu'il demande lui-même, la prière qui vient d'un corps chaste, d'un âme innocente et de l'Esprit-Saint : non quelques grains d'encens, quelque peu de parfum, quelques gouttes de vin, ou du sang d'un chétif animal, et, ce qui est pire, une conscience infecte. Quand donc nos mains seront ainsi étendues vers Dieu, déchirez-nous avec des ongles de fer, attachez-nous à des croix, faites-nous consumer lentement par les flammes, plongez le glaive dans notre sein, livrez-nous aux animaux dévorants ; l'attitude du chrétien en prière le tient prêt à tous les supplices. Courage, bons magistrats ; arrachez une âme qui supplie Dieu pour l'empereur. La vérité, le dévouement à Dieu, voilà nos crimes. »

Afin qu'on ne dît pas que ce langage était une adulation mensongère de la part des chrétiens, Tertullien rapporte le précepte général que Dieu leur impose, de le prier même pour leurs ennemis et leurs persécuteurs, de plus le commandement spécial de prier pour les rois, pour les princes et les puissances.

« Nous avons encore, ajoute-t-il, une autre nécessité de prier pour les empereurs et pour tout l'empire : c'est que nous savons qu'une grande catastrophe qui menace l'univers, et que la fin du monde avec d'horribles malheurs, sont retardées par le cours de l'empire romain. Nous ne jurons point par les génies des Césars, mais par leur salut, plus auguste que tous les génies. Ne savez-vous pas que les génies sont des démons ? Nous révérons dans les empereurs le jugement de Dieu qui les a préposés aux nations. Nous savons qu'ils ont le pou-

voir que Dieu a voulu leur donner. Voilà pourquoi nous voulons la conservation de ce que Dieu a établi ; et nous le tenons pour un grand serment. Au reste, les démons, c'est-à-dire les génies, nous avons coutume de les conjurer pour les chasser des corps, et non de jurer par eux pour leur communiquer un honneur qui n'est dû qu'à Dieu. Mais pourquoi parler plus longtemps de la religion et de la piété des chrétiens envers l'empereur, puisque c'est une nécessité pour nous de l'envisager comme celui que Notre-Seigneur a élu? Je dirai même à bon droit : César est à nous plus qu'à vous-mêmes, notre Dieu l'ayant établi ; et je travaille bien plus utilement à son salut, non-seulement parce que je le demande à celui qui peut l'accorder, ou que je le demande dans des dispositions qui méritent qu'on m'exauce, mais encore parce qu'en inclinant la majesté de César devant celle de Dieu, je le rends plus cher à Dieu, auquel seul je le soumets, et je le lui soumets en ne le lui égalant pas. Car, je ne nommerai pas dieu l'empereur, soit parce que je ne sais pas mentir, soit parce que je n'ai pas le front de me moquer de lui, soit parce que lui-même ne le voudrait pas. Auguste, le fondateur de l'empire, ne voulait pas même qu'on l'appelât seigneur ; car c'est là un surnom de la Divinité. Je pourrais bien appeler l'empereur seigneur, mais non quand on me forcera à lui donner ce nom comme je le donne à Dieu. Du reste, je suis un homme libre à son égard, car je n'ai qu'un seigneur, qui est le Dieu tout-puissant, éternel, son maître comme le mien.

« Voilà donc pourquoi les chrétiens sont des ennemis publics : parce qu'ils ne rendent pas aux empereurs des honneurs vains et faux; parce que, faisant profession de la vraie religion, ils célèbrent les jours de réjouissance publique plutôt par les sentiments de leur cœur que par la débauche ! C'est faire sans doute bien de l'honneur aux princes, de dresser en public des foyers et des tables ; manger dans les rues, faire de toute la ville un cabaret, mêler le vin avec la boue, courir en troupes pour commettre des insolences, assouvir ses passions ! Ne peut-on exprimer la joie publique que par une honte publique ? Nous sommes bien coupables d'acquitter nos vœux pour les empereurs avec chasteté, sobriété et modestie, de n'y pas couvrir nos portes de branches de laurier, et n'y pas allumer des lampes en plein jour, comme on fait pour marquer les lieux infâmes. » Il montre ensuite que ceux qui paraissaient les plus empressés à rendre aux empereurs ces vains honneurs, étaient souvent les moins fidèles de leurs sujets et les plus prompts à la révolte. « Non, la piété, la religion et la foi due aux empereurs ne consistent pas en témoignages extérieurs, sous lesquels la trahison sait si bien se cacher ; ils con-

sistent dans les sentiments que nous sommes obligés d'avoir pour tous les hommes, comme pour les empereurs. Ce n'est pas aux empereurs seuls que nous devons vouloir du bien : nous faisons le bien sans acception de personnes, parce que c'est pour nous-mêmes que nous le faisons, sans attendre ni louanges ni récompense d'aucun homme. Notre rémunérateur est Dieu seul, qui nous fait une loi de cet amour universel pour tous indistinctement. Nous sommes les mêmes pour nos empereurs que pour nos voisins ; car il nous est également défendu de vouloir du mal à qui que ce soit ; d'en faire, d'en dire, d'en penser même. Ce qui n'est point permis contre l'empereur, ne l'est contre personne, ce qui ne l'est contre personne, l'est peut-être encore moins contre celui qui, par Dieu, est si grand.

« Puisque, comme nous l'avons dit, il nous est ordonné d'aimer nos ennemis, qui pourrions-nous haïr ? de même, s'il nous est défendu de nous venger de ceux qui nous offensent pour ne pas leur ressembler, qui pourrions-nous offenser ? Vous-mêmes, je vous en fais juges ; combien de fois vous êtes-vous déchaînés contre les chrétiens, autant pour satisfaire à vos préventions que pour obéir à vos lois ! Combien de fois, sans même attendre vos ordres, la populace, de son seul mouvement, ne nous poursuit-elle pas les pierres ou les torches à la main ! Dans les fureurs des bacchanales, on n'épargne pas même les chrétiens morts, défigurés, demi-consumés ; on les arrache du repos de leurs sépulcres, de l'asile de la mort même, on les mutile, on les met en pièces.

« Cependant nous a-t-on vus jamais chercher à nous venger, nous que l'on poussait avec un si furieux acharnement, nous que l'on n'épargne pas jusque dans les liens de la mort ? Pourtant il nous suffirait d'une seule nuit et de quelques petites torches pour nous donner une ample vengeance, s'il nous était permis de repousser le mal par le mal. Mais loin d'ici qu'on venge une société divine par le feu humain, ou qu'elle s'afflige des épreuves qui la font connaître !

« Que si, au lieu d'agir sourdement, nous en venions à des représailles ouvertes, manquerions-nous de forces et de troupes ? Les Maures, les Marcomans, les Parthes même, quelque nation que ce soit, renfermée dans ses limites, est-elle plus nombreuse qu'une nation qui n'en a d'autres que l'univers ? Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout ce qui est à vous, vos villes, vos îles, vos forteresses, vos colonies, vos bourgades, vos assemblées, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le sénat, le forum ; nous ne vous laissons que vos temples.

« Combien n'aurions-nous pas été propres et hardis à combattre,

même à inégalité de forces, nous qui nous faisons égorger si volontiers, si notre religion ne nous obligeait plutôt à mourir qu'à tuer ! Nous pourrions, même sans prendre les armes, sans nous révolter ouvertement, nous pourrions vous faire éprouver une ignominieuse défaite, simplement en nous séparant de vous. Que cette immense multitude vînt seulement à vous quitter pour se retirer dans quelque contrée lointaine, la perte de tant de citoyens de tous états eût décrié votre gouvernement et vous eût assez punis. Nul doute qu'épouvantés de votre solitude, et du silence des affaires, et de la stupeur du monde entier comme frappé de mort, vous auriez cherché à qui commander. Il vous serait resté plus d'ennemis que de citoyens.

« Maintenant vous avez moins d'ennemis à cause de la multitude des chrétiens. Mais, sans nous, qui vous garantirait, dans vos corps et dans vos âmes, des atteintes que leur portent une autre espèce d'ennemis secrets non moins dangereux ? Je parle des démons, que nous repoussons de vous sans récompense, sans salaire. Il suffirait, pour notre vengeance, de vous laisser à la merci de ces esprits immondes. Mais vous, au lieu de reconnaître que, loin de vous être nuisibles, nous vous sommes même nécessaires, vous nous traitez en ennemis. Nous les ennemis du genre humain ! nous ne le sommes que de l'erreur. Nous une faction ! du moins fallait-il compter au rang des factions innocentes une religion à qui l'on ne peut reprocher rien de ce qui rend les autres communément redoutables. Qu'on les proscrive, celles-là, pour l'intérêt des mœurs publiques, pour empêcher que la cité ne soit déchirée par les partis, que les assemblées du peuple ou du sénat, que vos spectacles ne soient troublés, comme il arrive si souvent, par les rivalités et les cabales, surtout dans un temps où les hommes commencent déjà à vendre et à faire acheter leurs services pour commettre des violences ; à la bonne heure. Mais nous qui sommes froids pour la passion de la gloire et des dignités, il n'y a aucune nécessité de former des assemblées séditieuses ; nulle chose ne nous est plus étrangère que la chose publique. Nous ne connaissons qu'une république universelle, le monde !

« Maintenant je dévoilerai moi-même, à mon tour, l'économie de ce qu'on nomme la faction des chrétiens. J'ai réfuté le mal, je montrerai le bien. Nous faisons un seul corps par l'engagement à la même religion, l'unité de la discipline, le concert de l'espérance. Nous nous réunissons afin de prier Dieu et de lui ravir, comme par force, ce que nous lui demandons. Cette violence lui est agréable. Nous prions aussi pour les empereurs, leurs ministres, les puissances, les royaumes du siècle, la paix du monde, le retard de sa fin. Nous nous réunissons pour nous instruire des divines Écritures, qui

nous avertissent ou nous éclairent, selon les circonstances où nous nous trouvons. Et certes, par ces paroles saintes, nous nourrissons notre foi, nous relevons notre espoir, nous affermissons notre confiance, nous fortifions notre discipline en nous inculquant ses préceptes. Dans ces assemblées ont lieu des exhortations, des châtiments et une censure divine ; car on y juge avec gravité, sûrs de la présence de Dieu, et c'est un terrible préjugé pour le jugement futur, quand on pèche de manière à être exclu de la communion des prières, des assemblées et de tout saint commerce.

« Ces assemblées sont présidées par des vieillards éprouvés, redevables de cet honneur, non à l'or, mais au bon témoignage qu'on rend d'eux ; car rien de ce qui a rapport à Dieu ne s'achète. Quoiqu'il y ait parmi nous une espèce de trésor, il ne se forme pas d'un tribut honteux, établi pour vendre la religion. Chacun y apporte une modique somme à la fin du mois, ou quand il veut, si toutefois il le veut et le peut ; car on n'y contraint personne, la contribution est volontaire. Ce sont là comme les dépôts de la piété ; car on n'en tire rien, ni pour des festins, ni pour des boissons, ni pour de dégoûtants excès ; mais on en use pour nourrir les pauvres, les inhumer, pour entretenir les orphelins, les vieux domestiques, les naufragés, ceux qui sont confinés dans les mines, les îles et les prisons pour la cause de Dieu.

« Mais ce sont ces œuvres d'amour qui aigrissent le plus violemment contre nous quelques-uns des vôtres. Voyez, disent-ils, combien ils s'aiment ! mais vous, vous vous haïssez mutuellement. Et comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres ! ajoutent-ils; mais vous, vous êtes plus disposés à vous entr'égorger. Ils ne nous blâment encore de nous désigner sous le nom de frères, que parce que, parmi eux, toute dénomination de parenté n'est que le témoignage d'une affection simulée. Nous sommes aussi vos frères par le droit de la nature, notre commune mère, quoique vous soyez peu hommes, étant de mauvais frères. Mais combien plus dignement on nomme frères et on regarde comme tels ceux qui reconnaissent en Dieu le même père, qui s'enivrent du même esprit de sainteté, qui, sortis de la même ignorance, ont été frappés de l'éclat de la même vérité ! Aussi, confondant nos cœurs et nos âmes, nous n'hésitons point à nous communiquer nos biens. Tout est en commun parmi nous, excepté nos femmes. Il ne faut donc pas s'étonner si une telle amitié produit des repas communs.

« Mais vous diffamez nos réfections, non-seulement comme criminelles, mais encore comme excessives ; tandis que l'on ne dit mot de tant de somptueux repas que font les confréries de vos dieux. Le

seul nom de notre souper montre ce qu'il est. On l'appelle agape, ce qui signifie dilection chez les Grecs. Quelle que soit la dépense que l'on y fait, c'est un gain que de dépenser pour une œuvre charitable ; car nous aidons avec ces aliments tous les pauvres, ne les considérant pas comme ces parasites qui se font gloire d'engager, de vendre leur liberté, pour se rassasier à vos tables, au milieu de mille affronts, mais nous conformant aux vues de Dieu, qui préfère les humbles. On n'y souffre ni bassesse ni immodestie. On ne se met à table qu'après s'être nourri d'une prière à Dieu ; on mange autant qu'il le faut pour satisfaire la faim ; on boit autant qu'il suffit à des hommes pudiques ; on se rassasie comme devant prier Dieu la nuit même ; on s'entretient sans oublier que Dieu écoute. Après qu'on s'est lavé les mains et que les lampes sont allumées, chacun est invité à chanter les louanges de Dieu, qu'il tire des saintes Écritures ou qu'il compose lui-même. On voit par là comment il a bu. Le repas finit de même par la prière. On sort de là comme on y était entré, avec modestie, avec pudeur ; on sort d'une école de vertu plutôt que d'un souper. Telles sont les assemblées des chrétiens. Nous sommes réunis ce que nous sommes séparés ; nous sommes tous ensemble ce que nous sommes chacun en particulier, ne blessant personne, ne contristant personne. Quand des gens vertueux et bons se réunissent, quand des gens pieux et chastes s'assemblent, qu'on ne les appelle pas une faction ; c'est un sénat !

« Le nom de factieux convient à ceux, au contraire, qui cherchent à rendre odieux des hommes de bien, qui crient contre le sang innocent, sous le vain prétexte que les chrétiens sont cause de tous les malheurs publics, de toutes les souffrances du peuple. Si le Tibre monte jusqu'aux murailles, si le Nil ne monte pas sur les champs qui l'environnent, si le ciel tarit, si la terre s'ébranle, s'il survient une famine, une mortalité, aussitôt on crie : Les chrétiens aux lions ! Mais, dites-moi, avant Tibère, c'est-à-dire avant la venue du Christ, quelles catastrophes n'ont pas frappé et l'univers et les villes ? Où étaient, je ne dis pas seulement les chrétiens, contempteurs de vos dieux, mais vos dieux eux-mêmes, quand le déluge bouleversa tout le monde ? La Palestine n'avait pas encore reçu de l'Égypte l'essaim des Juifs ; le berceau du christianisme ne s'y était pas encore formé, quand une pluie de feu consuma les régions voisines, Sodome et Gomorrhe. Personne n'adorait encore à Rome le vrai Dieu, quand Annibal, à Cannes, au moyen des anneaux romains, mesurait dans un boisseau ses carnages. Tous vos dieux étaient adorés de tous, quand les Sénonais s'emparèrent du Capitole même. Toujours la race humaine a provoqué la vengeance de Dieu : premièrement,

parce que, le connaissant en partie, elle a été indifférente à le rechercher, et s'en est forgé d'autres pour les adorer; ensuite, parce qu'en ne cherchant pas la source de l'innocence, le juge et le vengeur du mal, elle a croupi dans le vice et dans le crime. Car si elle l'avait recherché, elle l'aurait reconnu; en le reconnaissant, elle l'aurait adoré; en l'adorant, elle se le serait rendu propice et non inflexible.

« Néanmoins, si nous comparons les anciens désastres aux nouveaux, nous verrons qu'il en arrive de plus légers depuis que le monde a reçu de Dieu le christianisme. Car, depuis lors, l'innocence a tempéré l'iniquité du siècle, et il y a eu des intercesseurs auprès de Dieu. Quand l'hiver ou l'été suspendent leurs pluies et que vous tremblez pour l'année, chaque jour, après être sortis du bain, avoir quitté la table, prêts à y retourner, visité les tavernes et les maisons de débauche, vous sacrifiez à Jupiter, vous prescrivez au peuple des supplications à pieds nus, vous cherchez le ciel dans le Capitole, oubliant et Dieu lui-même et le ciel. Pour nous, exténués par les jeûnes, purifiés par une continence scrupuleuse, différant toute nourriture qui nous sustente, nous roulant dans la cendre et sous le cilice, nous faisons rougir le ciel de nos douleurs, nous attendrissons Dieu; et quand nous lui avons arraché sa compassion, c'est Jupiter qu'on remercie. C'est donc vous qui êtes nuisibles aux choses humaines, qui êtes coupables des malheurs publics, qui êtes la source de tous nos maux, vous qui méprisez Dieu et adorez des statues. Que si nous en souffrons avec vous, nous qui connaissons les desseins de la Providence, nous savons que ces plaies du siècle nous viennent de Dieu pour notre correction, tandis qu'elles ne vous viennent, à vous, que pour votre châtiment. Aussi n'en sommes-nous nullement affligés, principalement parce que rien ne nous intéresse en ce monde que d'en sortir au plus tôt; ensuite, parce que, si nous souffrons quelque chose de fâcheux, c'est à vous qu'il faut l'attribuer.

« On nous fait encore un autre reproche. Nous sommes, dit-on, inutiles au monde. Comment? habitant avec vous, sans nulle différence pour la manière de se nourrir, de s'habiller; avec les mêmes meubles, les mêmes besoins? car nous ne sommes point des brachmanes, des gymnosophistes de l'Inde, qui habitions les forêts et nous isolions du commerce des hommes. Nous reconnaissons les obligations que nous avons à Dieu, notre Seigneur et notre Créateur; nous ne rejetons aucun des fruits de ses ouvrages : seulement nous avons soin de n'en pas user mal ou avec excès. Ainsi, nous ne vivons pas dans ce monde sans votre forum, sans vos marchés, sans vos bains, sans vos boutiques, sans vos hôtelleries, sans vos foires; et nous

aussi, nous sommes marins, soldats, laboureurs, marchands comme vous ; nous mêlons notre industrie à la vôtre, nous travaillons pour le public. Je ne sais comment nous paraissons inutiles à la société, puisque c'est avec elle et par elle que nous vivons.

« Du moins, dites-vous, les revenus des temples diminuent journellement. Qui est-ce qui met encore dans les troncs? — C'est que nous ne pouvons suffire et aux hommes et à vos dieux, qui mendient notre secours. Nous pensons ne devoir donner qu'à ceux qui demandent ; ainsi, que Jupiter tende la main, et il recevra. Notre compassion dépense plus dans chaque rue que votre piété dans chaque temple. Mais vos autres impôts doivent beaucoup aux chrétiens, qui les payent avec la même fidélité qui les fait abstenir de toute autre fraude : tandis que si on calcule combien les impôts perdent par vos ruses et vos mensonges, on se convaincra aisément que ce qu'on nous reproche de ne pas donner d'un côté, est bien compensé de l'autre. Je confesserai ingénument quels sont ceux qui peuvent se plaindre qu'il n'y a rien à gagner avec les chrétiens. Ce sont d'abord les entremetteurs, les auteurs, les valets de la prostitution ; ensuite les assassins, les empoisonneurs, les magiciens, les devins, les astrologues. C'est une grande utilité que d'être inutile à ces gens-là. Néanmoins, quelque dommage que vos affaires éprouvent de notre société, il peut être compensé par ses bienfaits. Combien ne vous donne-t-elle pas de personnes, je ne dis pas seulement qui chassent les démons de vos corps, je ne dis pas seulement encore qui répandent pour vous des prières devant le vrai Dieu, mais dont vous n'avez rien à craindre !

« Toutefois, personne ne songe à un préjudice aussi vrai que grand, occasionné à la république ; nul n'examine le dommage causé à la cité par la condamnation de tant d'hommes justes, par la mort de tant d'innocents. Nous en attestons vos procédures, ô vous qui siégez journellement pour juger les prisonniers, et punissez leurs crimes par vos sentences. Parmi tant de coupables, dont vous énumérez les délits, assassins, larrons, sacriléges, corrupteurs, filous, s'est-il jamais rencontré un chrétien ? ou, quand les chrétiens vous sont offerts comme chrétiens, lequel d'eux ressemble à tant de coupables ? C'est des vôtres que les prisons regorgent, que s'engraissent les bêtes ; c'est des cris des vôtres que retentissent les mines, c'est parmi les vôtres qu'on prend ces troupeaux de criminels qu'on engraisse pour les spectacles. Nul d'entre eux n'est chrétien, ou il n'est que cela ; s'il est autre chose, par là même il n'est plus chrétien. Nous seuls donc, oui, nous seuls sommes innocents. Qu'y a-t-il là qui doive vous surprendre ? L'innocence est pour nous une nécessité : nous la connaissons parfaitement, l'ayant apprise de Dieu même, qui en est

un maître parfait; nous la gardons fidèlement, comme ordonnée par un juge qu'on ne saurait mépriser. Quant à vous, c'est l'opinion humaine qui vous a transmis l'innocence, c'est la domination humaine qui vous l'a prescrite. De là votre discipline, destituée de crainte, est insuffisante pour établir en vous une innocence véritable. La prudence de l'homme n'est pas plus grande pour montrer le bien, que son autorité pour le faire pratiquer; l'une est aussi accessible à l'erreur que l'autre au mépris. Nous donc, qui sommes examinés par un Dieu témoin de tout, et qui craignons de lui une peine éternelle, nous seuls trouvons l'innocence; la connaissant parfaitement, ne pouvant nous cacher, et songeant à la grandeur des tourments de la vie future, non-seulement longs, mais éternels, nous craignons celui que doit craindre même celui qui juge ceux qui le craignent; nous craignons Dieu et non le proconsul.

« Les philosophes, dit-on, enseignent et professent la même innocence, la même justice, la même patience, la même sobriété, la même chasteté. — Mais alors pourquoi ne nous laisse-t-on pas la même licence et la même impunité sur nos dogmes qu'à ceux auxquels on nous assimile? ou bien, pourquoi ceux-là, comme nos complices, ne sont-ils pas contraints aux mêmes démarches dont le refus nous perd? Car qui force un philosophe à sacrifier, à jurer par les dieux ou à étaler de vains flambeaux en plein midi? Que dis-je? ils détruisent publiquement vos dieux, ils accusent également dans leurs écrits vos superstitions, et vous les applaudissez! La plupart encore aboient contre les princes sans que vous le désapprouviez; et on les récompense plutôt par des statues et des présents qu'on ne les condamne aux bêtes; sans doute à bon droit, car ils portent le nom de philosophes et non celui de chrétiens.

« Autant la vérité allume la haine, autant celui qui la manifeste sincèrement irrite. Mais celui qui l'altère, par cela surtout, trouve grâce auprès de ceux qui la persécutent. Les philosophes affectent théâtralement la vérité, et, en affectant, la corrompent, ne cherchant que la gloire. Les chrétiens la désirent nécessairement et la manifestent sincèrement, ne songeant qu'à leur salut. Nous ne ressemblons donc aux philosophes, comme vous le croyez, ni du côté de la conscience, ni du côté de la doctrine. Car qu'est-ce que Thalès, ce prince des physiciens, répondit de positif à Crésus sur la Divinité, éludant si souvent les délais qu'il fixait à ses réponses? Il n'y a pas un ouvrier chrétien qui ne connaisse Dieu, qui ne le fasse connaître et ne manifeste par la parole ce que l'Esprit cherche en lui, quoique Platon assure qu'il est difficile de connaître l'auteur de l'univers, et, quand on l'a connu, de le manifester à tous. »

Ensuite, pour les mœurs, Tertullien fait voir, par les exemples des philosophes les plus fameux, l'avantage des chrétiens sur eux dans toutes les vertus : la chasteté, la modestie, l'humilité, la patience, la fidélité, la simplicité, la douceur. « Toute la sagesse est venue des saintes Écritures, dont les philosophes et les poëtes ont emprunté, mais en les altérant, les dogmes de la vraie religion, comme le jugement, le paradis, l'enfer. Que les philosophes aient altéré l'Ancien Testament, il n'y a pas de quoi surprendre. Nos nouvelles Écritures, des hommes sortis d'entre eux les ont altérées par leurs opinions, en les détournant à leurs systèmes philosophiques, et ont partagé un chemin unique en beaucoup de sentiers tortueux et impraticables. Mais nous leur opposons avec justice, comme un argument de prescription et comme règle de vérité, ce que nous tenons du Christ et qui nous a été transmis par ses disciples, auxquels il est certain que ces dogmatiseurs divers sont bien postérieurs.

« Finalement, ces dogmes de la résurrection des corps, du jugement universel, des feux éternels, de l'enfer, voilà des choses qu'on nomme, en nous seuls, des imaginations, des préjugés ; dans les philosophes et les poëtes, c'est une science rare, ce sont les conceptions du génie. Eux sont sages, nous ineptes ; eux sont dignes de considération, et nous de risée, bien plus, de châtiment. Maintenant, je veux que ce que nous soutenons soit faux, soit des préjugés. Néanmoins rien de plus nécessaire. Ce sont des choses ineptes, si vous voulez, mais utiles, puisque ceux qui les croient sont forcés de devenir meilleurs par la crainte du supplice éternel et l'espérance d'un repos sans fin. Or, il ne convient pas d'appeler faux et inepte ce qu'il est utile de croire. On ne peut condamner à aucun titre ce qui est profitable. Les préjugés sont plutôt de votre côté, puisque vous condamnez ce qui est utile, et qui, par conséquent, ne saurait être absurde. Mais quand ce le serait, du moins cela ne nuit à personne. Que si c'est une erreur, il faut le punir seulement par des risées, et non par le fer, le feu, les croix et les bêtes féroces, injuste barbarie dont tressaille avec insolence, non-seulement l'aveugle populace, mais dont se glorifient plusieurs d'entre vous, qui captent sa faveur par l'iniquité, comme si tout ce que vous pouvez contre nous ne dépendait pas de nous. Assurément, je suis chrétien parce que je veux l'être. Vous ne me condamnerez donc que lorsque je le voudrai.

« Mais alors, dit-on, de quoi vous plaignez-vous, puisque vous voulez souffrir ? Nous aimons les souffrances comme on aime la guerre : on ne s'y engage pas volontiers, à cause des alarmes et des périls, mais on y combat de toutes ses forces, et on se réjouit de la victoire. Notre combat consiste à être traînés devant les tribunaux,

afin d'y combattre pour la vérité aux dépens de notre tête. Vous pouvez maintenant nous appeler *Sarmentices* et *Semaxes*, parce que, nous tenant attachés à une demi-perche, vous nous brûlez dans un cercle de sarments. C'est là notre genre de victoire; c'est là notre robe de parade; c'est sur ce char que nous triomphons. Mais vous nous traitez de désespérés et de furieux à cause de ce mépris de la mort, qui pourtant a couvert de gloire Scévola, Régulus, Empédocle, Anaxarque et tant d'autres. Eh quoi! il est permis de souffrir toutes sortes de maux pour la patrie, pour l'empire, pour l'amitié, et rien pour Dieu? Vous jetez en fonte des statues à tous ces personnages que j'ai nommés; vous tracez leurs images; vous gravez leurs éloges pour les immortaliser autant que vous le pouvez par vos monuments; vous les ressuscitez, pour ainsi dire, après leur mort. Et celui qui espère de Dieu une résurrection véritable, s'il souffre pour Dieu, est un insensé!

« Courage donc, bons magistrats, puisque le peuple vous en trouvera meilleurs, si vous lui immolez des chrétiens; condamnez-nous, tourmentez-nous, déchirez-nous, écrasez-nous. Votre injustice prouve notre innocence; car dernièrement, en condamnant une chrétienne à la prostitution plutôt qu'au lion, vous avez manifesté que la perte de la chasteté est pour nous plus affreuse que la peine et la mort la plus cruelle.

« Et néanmoins vos cruautés les plus raffinées n'avancent rien; elles sont une amorce pour notre religion. Nous augmentons toutes les fois que vous nous moissonnez. Le sang des chrétiens est une semence. Plusieurs parmi vous exhortent à supporter la douleur et la mort, comme Cicéron dans ses *Tusculanes;* et toutefois leurs paroles font moins de disciples que la conduite éloquente des chrétiens. Cette même obstination que vous nous reprochez est une instruction puissante; car quel est celui qui, à sa vue, n'est pas poussé à rechercher ce que la chose est en elle-même? quel est celui qui, l'ayant recherchée, ne l'embrasse pas? qui l'embrasse et n'ambitionne pas de souffrir, afin de se concilier toute la bienveillance de Dieu, et d'obtenir de lui la rémission de toutes ses fautes par l'effusion de son sang? car le martyre efface tout. Voilà ce qui fait qu'en entendant vos sentences nous rendons grâces. Comme Dieu et les hommes pensent différemment, quand vous nous condamnez, Dieu nous absout [1]. »

Ainsi finit *l'Apologétique* de Tertullien. On ne voit pas quel en fut l'effet, mais on peut aisément le deviner. Si aujourd'hui encore

[1] Tertull., *Apologetic.*

il est impossible de relire cette pièce sans être terrassé d'admiration, quel prodigieux effet ne dut-elle pas produire dans l'esprit des païens, pour qui tout cela était nouveau, qui voyaient tout cela en action, qui voyaient de leurs yeux ce nouvel athlète, le christianisme, au milieu des terribles coups que lui portait Rome idolâtre, forcer néanmoins déjà et l'idolâtrie, et la philosophie, et le judaïsme, et l'hérésie même, à servir de marchepied au trône du Christ. Si cette apologie ne fit pas cesser la persécution, elle fit plus : elle augmenta le nombre et le courage des chrétiens.

Cette requête aux magistrats de l'empire avait été précédée par un ouvrage en deux livres adressé aux nations ou à tous les païens en général. Tertullien y relevait l'innocence des chrétiens persécutés, l'injustice, la dépravation des païens, la corruption du paganisme ; mais il n'y établissait pas, comme il fait dans l'*Apologétique*, la sainteté et la vérité de la religion chrétienne. Dans le second livre particulièrement, il examinait les trois classes de dieux, distingués par Varron : les dieux physiques, autrement les éléments de la nature divinisés par les philosophes ; les dieux fabuleux introduits par les poëtes ; les dieux nationaux, adoptés arbitrairement par les peuples. Où sera la vérité ? Chez les philosophes, tout est incertain, parce que tout est discordant ; chez les poëtes, tont est indigne, parce que tout est honteux ; chez les peuples, tout est arbitraire, parce que tout dépend de la volonté. La Divinité véritable s'élève au-dessus de l'incertitude des arguments, de l'indignité des fables et du caprice des adoptions ; il faut la trouver ce qu'elle est, certaine, parfaite, commune, parce que c'est le Dieu de tous [1].

Cette démonstration au-dessus du raisonnement, Tertullien la donne dans un petit écrit tout populaire, intitulé : *Du témoignage de l'âme.*

Après avoir dit que plusieurs chrétiens avaient prouvé la vérité de leur doctrine par le témoignage des poëtes et des philosophes, il s'écrie :

« Moi, j'invoque un témoignage nouveau, plus connu qu'aucune littérature, plus répandu qu'aucune doctrine. Tiens-toi là, ô âme ! non pas toi formée dans les écoles, exercée dans les bibliothèques, repue dans les académies et les portiques d'Athènes, et travaillée d'une indigestion de sagesse. C'est toi, âme simple, rude, grossière, toi telle que t'ont ceux qui n'ont que toi ; c'est toi que j'interpelle, âme tout entière de village, de carrefour, d'ouvroir. J'ai besoin de ton ignorance, puisque personne ne croit plus à la science, si peu qu'il y en ait.

[1] Tertull., *Ad nation.*, l. 2, n. 1.

« Nous déplaisons quand nous prêchons un Dieu unique par cet unique nom. Rends témoignage s'il en est ainsi. Ce qu'il ne nous est pas permis, nous t'entendons, et à la maison et dehors, prononcer de la sorte tout haut et avec toute liberté : *Ce que Dieu donnera, ce que Dieu voudra !* Par cette parole tu fais entendre qu'il en est un, à qui tu confesses toute puissance, à la volonté de qui tu portes tes regards ; en même temps tu nies que les autres soient dieux, en les désignant par leurs noms propres, Saturne, Jupiter, Mars, Minerve. Tu affirmes seul Dieu, celui que tu n'appelles que Dieu ; en sorte que si tu nommes ceux-là dieux de temps à autre, tu parais le faire comme une chose d'emprunt. Quant à la nature de Dieu, telle que nous la prêchons, tu ne l'ignores pas non plus. *Dieu est bon, Dieu est bienfaisant,* c'est là ton expression. *Mais l'homme est mauvais,* ajoutes-tu, comme pour insinuer que l'homme est mauvais parce qu'il s'est éloigné de Dieu qui est bon. De même : *Que Dieu vous bénisse !* tu le dis aussi facilement qu'il est nécessaire à un chrétien, tu le reconnais avec lui pour la source de tout bien et de toute grâce. Pareillement, quand tu souhaites sa malédiction à quelqu'un, tu lui confesses toute puissance sur nous. Ainsi donc, et à la maison et en public, sans que personne se moque de toi ni t'en empêche, tu t'écries du fond de ta conscience : *Dieu voit tout, je le recommande à Dieu, Dieu vous le rendra, et Dieu jugera entre nous !* D'où te vient cela, à toi qui n'es pas chrétienne ; à toi le plus souvent encore couronnée des bandelettes de Cérès, ornée du manteau de Saturne, revêtue des insignes d'Isis ? Jusque dans les temples, tu implores Dieu pour juge ; debout dans une chapelle d'Esculape, dorant une Junon d'airain, chaussant une Minerve, tu n'en appelles à aucun des dieux présents. Dans ton for, tu en appelles à un autre juge ; dans tes temples, tu souffres un autre Dieu. O témoignage de la vérité, qui, près des démons mêmes, te rend témoin des chrétiens ! Qu'il y ait de ces démons ; qu'une grande malédiction pèse sur eux, tes exécrations en répondent. Tu appelles démon tout homme qui te devient odieux par sa débauche, sa méchanceté ou son insolence. Chaque fois que tu éprouves de l'aversion, du mépris, de l'horreur, tu nommes Satan. Tu sens l'auteur de ta perte. Et quoique les chrétiens seuls le connaissent, tu le connais cependant aussi, puisque tu le hais. Ces témoignages de l'âme sont d'autant plus vrais, qu'ils sont plus simples ; d'autant plus simples, qu'ils sont plus vulgaires ; d'autant plus vulgaires, qu'ils sont plus communs ; d'autant plus communs, qu'ils sont plus naturels ; d'autant plus naturels, qu'ils sont plus divins. — L'âme a été enseignée par la nature, et la nature par Dieu. »

Après avoir rappelé que les livres des Hébreux sont de beaucoup

plus anciens que toute la littérature humaine, et que de ceux-là vient originairement tout ce qu'il y a de bon dans celle-ci, il conclut que peu importe de savoir si la conscience a été formée par Dieu même ou par les lettres divines; puis il termine par cette allocution au païen.

« Lors donc que tu as peur de devenir chrétien, consulte l'âme; pourquoi nomme-t-elle Dieu, tandis qu'elle adore un autre que lui? Pourquoi, quand elle désigne les esprits maudits, les appelle-t-elle démons? pourquoi, dans ses protestations, regarde-t-elle le ciel, et, dans ses exécrations, la terre? pourquoi, servant ailleurs, invoque-t-elle ailleurs un juge? pourquoi a-t-elle les paroles des chrétiens, eux qu'elle ne peut ni entendre, ni voir? pourquoi nous a-t-elle donné ces paroles, ou les a-t-elle reçues de nous? C'est en vain que tu voudrais attribuer les choses de cette sorte à cette langue seule ou à la grecque, à cause de leur parenté, pour nier l'universalité de la nature. Ce n'est pas aux Latins, ni aux Grecs seuls qu'il tombe une âme du ciel. L'homme est le même chez toutes les nations, le nom est différent. La même est l'âme, différente est la voix. L'esprit est le même, le son est autre. A chaque peuple, il est un langage propre, mais la matière du langage est commune. Partout Dieu, partout la bonté de Dieu; partout le démon, partout la malédiction du démon; partout l'invocation du jugement divin, partout la mort; partout la conscience de la mort, partout le témoignage. Toute âme proclame par son droit ce qu'il ne nous est pas même permis de chuchoter. Toute âme est donc justement et coupable et témoin: coupable d'erreur, tout autant qu'elle est témoin de la vérité; et elle paraîtra devant le tribunal de Dieu au jour du jugement, sans avoir rien à dire. Tu prêchais Dieu, et tu ne le recherchais pas; tu abhorrais les démons, et tu les adorais; tu en appelais au jugement de Dieu, et tu n'y croyais pas; tu pressentais les supplices de l'enfer, et tu ne les prévenais pas; tu respirais le nom de chrétienne, et tu persécutais les chrétiens [1]! »

Un jour, il arriva ceci. Un chrétien et un prosélyte juif eurent une conférence sur la religion. Elle dura toute la journée. Il y avait des assistants de part et d'autre; quelques-uns se mêlèrent de la dispute: au lieu de s'éclaircir, la vérité resta couverte comme d'un nuage. Tertullien, qui en avait été témoin, traita la matière par écrit, afin de l'approfondir mieux. De là son livre contre les Juifs. Il y pose ainsi la question principale:

« Pourquoi croirait-on que Dieu, créateur de l'univers et père

[1] Tertull., *De testimonio animæ.*

de toutes les nations, n'ait donné sa loi, par Moïse, qu'à un seul peuple ; et pourquoi ne dirait-on pas qu'il l'a destinée à tous ? il n'en permettrait nullement l'accès aux prosélytes de toutes les nations. Mais, selon qu'il convenait à sa bonté et à son équité comme auteur du genre humain, Dieu a donné à toutes les nations la même loi ; et, à différentes époques, il en a recommandé l'observation, quand il a voulu, par qui il a voulu et comme il a voulu. Car au commencement du monde, il donna une loi à Adam et Ève : loi primordiale et générale, dans laquelle étaient renfermés, comme dans leurs matrices, tous les commandements de Dieu qui en germèrent dans leur temps. Enfin, avant la loi écrite par Moïse, il y avait une loi non écrite, que l'on entendait naturellement et qui était observée par les pères. En effet, pourquoi Noé, Abraham, Melchisédech et les autres patriarches ont-ils été trouvés justes, si ce n'est par l'observation de la loi naturelle ? La loi de Dieu a donc été donnée avant Moïse, d'abord dans le paradis, ensuite aux patriarches, et, plus tard, avec des gradations successives, aux Juifs. Ce n'est donc pas la loi de Moïse que nous devons regarder comme la loi principale, mais la loi subséquente, que Dieu a donnée en son temps aux nations mêmes, et qu'il a portée à la perfection comme il l'avait promis par les prophètes. La loi de Moïse, donnée à une certaine époque, ne l'a été que pour un certain temps ; car il ne faut pas que nous ôtions à Dieu le pouvoir de modifier les préceptes de sa loi suivant la condition des temps pour le salut de l'homme [1]. » Les deux principaux points de la loi mosaïque, c'est la circoncision et le sabbat. Or, Adam, Abel, Hénoch, Noé, Melchisédech, ni n'observaient le sabbat ni n'étaient circoncis. La circoncision charnelle insinuait la circoncision spirituelle. Le sabbat ou repos du septième jour préfigurait cette grande période de siècles où le Christ, accomplissant la loi et les prophéties, appellerait tous les peuples de la terre à se réunir dans sa foi, à s'embrasser dans son amour. Prophétie et miracle dont Tertullien décrit l'accomplissement en ces termes :

« Ainsi parle en Isaïe le Seigneur Dieu à mon Christ le Seigneur : Je l'ai pris par la main, pour lui soumettre les nations et briser les forces des rois ; j'ouvrirai devant lui les portes, et pas une ville ne lui sera fermée. C'est ce que nous voyons accompli. En effet, quel est celui-là que Dieu le Père a pris par la main, si ce n'est le Christ, son Fils, à qui toutes les nations se sont soumises, c'est-à-dire en qui toutes les nations ont cru ; celui-là dont les prédicateurs et les

[1] Tertull., *Adv. Jud.*, n. 2.

apôtres sont annoncés dans les psaumes de David, quand il dit : Le bruit de leur voix a retenti par toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde. Je vous le demande, toutes les nations, dans quel autre ont-elles cru, si ce n'est au Christ, comme déjà venu ? Parthes, Mèdes, Élamites, ceux qui occupent la Mésopotamie, l'Arménie, la Phrygie, la Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Pamphylie, et ceux de l'Égypte, et ceux de l'Afrique au delà de Cyrène, et les Romains, et les Juifs qui habitaient alors Jérusalem, et les autres nations ; les diverses peuplades de Gétules et de Maures, les peuples lointains des Espagnes, les différentes nations des Gaules, et le pays des Bretons, inaccessible aux Romains, mais soumis au Christ ; et les Sarmates, et les Daces, et les Germains, et les Scythes, et tant d'autres peuples encore ignorés, et tant de régions et d'îles où nous n'avons pénétré jamais, et dont les noms mêmes échappent à notre connaissance. Partout règne le nom du Christ déjà venu, comme celui-là devant qui toutes les portes des villes se sont ouvertes, sans que pas une se soit tenue fermée ; devant qui se sont rompues les barres de fer, et brisées les portes d'airain. Ce qu'il faut entendre spirituellement de leurs cœurs, qui, obsédés par le diable de mille manières, se sont ouverts par la foi du Christ. Or, la prophétie s'est accomplie à la lettre, puisqu'il n'est pas une de ces contrées où n'habite un peuple chrétien.

« Qui donc aurait pu établir son empire au milieu d'elles, sinon le Christ, Fils de Dieu, lui qui était annoncé devoir régner éternellement sur les nations ? Salomon a régné, mais sur la Judée seulement ; son royaume, qui s'étendait de Bersabée jusqu'à Dan, n'allait pas plus loin. Darius commandait aux Babyloniens et aux Parthes ; il ne comptait point tous les peuples du monde au nombre de ses sujets. Pharaon, et après lui tous les souverains de ce nom, régna sur l'Égypte, mais sur l'Égypte seule. Nabuchodonosor, aidé de ses lieutenants, poussa ses conquêtes de l'Inde en Éthiopie ; là aussi expirait sa puissance. Alexandre de Macédoine, maître un moment de l'Asie entière et des autres contrées, ne laissa point son empire à ses successeurs. Jusqu'à présent il n'est pas permis aux Germains de passer leurs frontières ; les Bretons sont renfermés dans l'Océan qui les entoure ; la population barbare des Maures et des Gétules est contenue dans ses limites par les Romains. Que dirai-je des Romains eux-mêmes, qui occupent leurs légions à garder leur empire, et ne peuvent étendre leur puissance au delà de ces nations ? Mais le royaume et le nom du Christ a pénétré partout, partout on croit en lui ; il est servi de toutes les nations énumérées plus haut ; partout il règne, partout on l'adore ; partout il se communique également à

tous; auprès de lui, le roi ne jouit pas d'une faveur plus grande; un barbare, quel qu'il soit, n'éprouve pas une félicité moindre: nul privilége de dignités ou de naissance. A tous il est égal, à tous il est roi, à tous il est juge, à tous il est Dieu et Seigneur. N'ayez pas de peine à croire ce que nous disons, puisque nous le voyons s'accomplir sous nos yeux [1]. »

C'est une remarque de Tertullien. Si les païens adoraient plusieurs dieux, ils reconnaissaient du moins un Dieu supérieur à tous les autres. Sous ce rapport, les marcionites étaient pires que les païens; ils voulaient deux dieux souverains et éternels : l'un, juste, sévère, méchant, mais créateur de l'univers et auteur de l'Ancien Testament; l'autre bon, mais qui n'avait rien fait, du moins rien de visible. Jésus-Christ, selon eux, était fils de ce Dieu inconnu et oisif, et non pas du Dieu créateur. Tertullien les réfute dans ses cinq livres contre Marcion. Dans le premier il fait voir, d'après les seules lumières du sens commun, c'est son mot, que le Dieu de Marcion n'est pas.

« A des chassieux, une seule lampe paraît double. Cerdon et Marcion, son disciple, faute de bien voir le Dieu unique, en ont vu deux. Mais la vérité chrétienne conclut : Ou Dieu est un, ou il n'est pas. D'après la conscience universelle de tous les hommes, Dieu est un être souverainement grand, éternel, non né, non fait, sans commencement et sans fin. Or, le caractère essentiel de l'être souverainement grand, c'est de n'avoir point d'égal. Il est donc unique [2]. »

« Toi, Marcion, tu prétends qu'il y en a deux, mais qu'ils sont divers. S'il y en a deux, ce seront deux êtres souverainement grands, et par là même égaux l'un à l'autre : ils ne seront donc pas divers [3].

« Tu te glorifies de ton nouveau dieu, comme l'enfant se glorifie d'une chaussure neuve. Mais un dieu nouveau est un dieu faux. Le Dieu véritable n'est ni nouveau ni ancien, il est éternel [4].

« Que si le tien n'est nouveau que parce qu'il s'est nouvellement fait connaître, il faut qu'il se prouve comme le Dieu créateur que tu reconnais avec nous. Dès l'origine des choses, celui qui les a créées a été connu aussitôt qu'elles; il ne les a faites que pour être connu Dieu. Ce n'est pas du Pentateuque et de l'Égypte que Moïse date la connaissance du Créateur, mais d'Adam et du paradis. En outre, la masse du genre humain, qui ne sait pas même le nom de Moïse, connaît cependant le Dieu de Moïse. Quoique l'idolâtrie ait répandu son ombre sur cette grande majesté, on l'appelle cependant comme de

[1] Tertull., *Adv. Judæos*, n. 7. — [2] Tertull., *Cont. Marcion.*, l. 1, n. 2. — [3] *Ibid.*, n. 6. — [4] N. 8.

son nom propre, *Dieu* et *Dieu des dieux*, et *si Dieu l'accorde*, et *ce qui plaît à Dieu*, et *je le recommande à Dieu.* Vois si l'on ne connaît pas celui qu'on atteste pouvoir tout. Et l'on ne doit pas ceci aux livres de Moïse. L'âme est avant la prophétie. Dès l'origine, l'âme a reçu pour dot la conscience de Dieu. Elle est la même et non autre dans les habitants de l'Égypte, de la Syrie, du Pont. Car les âmes appellent Dieu le Dieu des Juifs. Dieu a donc pour témoin tout ce que nous sommes et tout ce en quoi nous sommes. Voilà comme il se prouve et Dieu et un, par la connaissance qu'on a de lui. Voilà comme il faut que tu prouves le tien par ses œuvres. Les païens mêmes ne divinisent certains hommes qu'en leur attribuant quelque invention utile. Ton dieu, qui n'á rien à lui, qui n'a pas produit un pois chiche, est donc un dieu nul[1].

« Pour te venger, tu déprimes les œuvres du Créateur. Ah! vraiment, dis-tu, le beau chef-d'œuvre, la besogne digne de Dieu, que le monde! Cependant tu reconnais que le créateur de ce monde est Dieu; comment donc était-il indigne d'un Dieu de le faire? S'il est indigne d'un Dieu d'avoir fait pour l'homme ce monde tel quel, combien plus indigne n'est-il point de n'avoir rien fait pour lui, pas même un monde indigne! Tu ne parles que de l'indignité de ce monde, et cependant tes maîtres, les professeurs de la sagesse grecque, lui ont donné le nom de *cosmos*, c'est-à-dire beauté, ornement; et cependant ils ont divinisé ses principales parties, l'eau, le feu, l'air, le ciel, la terre, les astres, tant ils y ont découvert de grandeur, d'ordre et de majesté.

« Tu tournes en dérision les petits animaux. Imite donc, si tu peux, les édifices de l'abeille, les greniers de la fourmi, les toiles de l'araignée, les fils du ver à soie; supporte donc, si tu peux, les petites bêtes de ta couche, le venin de la cantharide, l'aiguillon de la mouche, la trompette et la lance du cousin. Que sera donc ce qui est plus grand, si tu es soulagé ou tourmenté par ce qui est petit, et cela pour que tu apprennes à ne mépriser point le Créateur dans ce qu'il y a de moindre?

« Enfin regarde-toi toi-même et au dedans et au dehors; tu approuveras au moins cet ouvrage du Créateur, puisque ton Dieu bon l'a aimé tant, qu'il s'est fait crucifier pour son amour. Mais voyons si tu ne te démens pas toi-même. Tu abhorres l'air, et tu veux en avoir dans ton appartement; tu méprises la terre, et tu la tourmentes pour qu'elle te nourrisse de sa moelle; tu réprouves la mer, et ses productions sont pour toi la nourriture la plus friande! Si je te pré-

[1] *Ibid.*, n. 9, 10 et 12.

sente une rose, tu ne dédaignes pas l'œuvre du Créateur. Hypocrite, tu déprimes les créatures, et tu en vis, et tu y meurs[1] ! »

Après avoir établi dans le premier livre, d'après la définition commune de Dieu et ses principaux attributs, que le dieu de Marcion n'était pas, Tertullien pouve dans le second, par des raisonnements d'égale force, que le Créateur réunit tous les caractères du Dieu véritable, qu'il est non-seulement juste, mais bon.

« Le premier effet de sa bonté, c'est qu'il n'a pas voulu rester éternellement inconnu; car qu'y a-t-il d'aussi bon que la connaissance et la jouissance de Dieu? C'est sa bonté qui voulut créer l'homme pour le connaître; sa bonté qui lui prépara un domicile, lequel en annonçait un autre plus magnifique encore.

« Mais qui sera digne d'habiter les œuvres de Dieu, si ce n'est son image et sa ressemblance? Sa bonté la forme aussi, mais avec plus de soin; non avec une parole de commandement, mais avec une parole de caresse : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. C'est la bonté qui parle, c'est la bonté qui forme l'homme du limon, qui, d'une même matière, fait une chair douée de tant de qualités. C'est la bonté qui lui inspire une âme, non pas morte, mais vivante; la bonté qui le prépose sur toutes choses, pour en jouir, pour régner dessus et leur donner leurs noms; la bonté qui le place dans le lieu de délices, le transportant ainsi dès lors du monde dans l'Église.

« Mais cette loi même que tu blâmes et que tu tournes en chicanes, c'est la bonté qui la lui a donnée, afin qu'il eût de quoi s'attacher à Dieu, afin qu'il ne parût pas délaissé au rang des bêtes, qui sont libres en ce sens que Dieu les abandonne à elles-mêmes par dédain; mais afin que l'homme seul pût se glorifier d'avoir seul été digne de recevoir une loi de Dieu, et que, comme animal raisonnable, capable d'intelligence et de science, il fût aussi contenu par une liberté raisonnable, soumis à celui qui lui avait soumis toutes choses. Loi dont sa bonté lui conseilla l'observation : *Le jour que vous en mangerez, vous mourrez.* Il le prévient très-bénignement des suites de la transgression, de peur que l'ignorance du péril ne favorisât la négligence. Que s'il y eut raison d'imposer la loi, il y en avait de la faire observer, par conséquent d'attacher une peine à la transgression; peine que voulait faire éviter celui qui la prédisait d'avance[2].

« Mais voici l'argument que tu ronges sans cesse, comme le chien fait un os. Si Dieu est bon, s'il a prévu la chute de l'homme, s'il pouvait l'empêcher, pourquoi ne l'a-t-il pas fait? — D'abord Dieu est bon;

[1] N. 13 et 14. — [2] L. 2, n. 3 et 4.

on le voit par ses œuvres qui sont bonnes; il est puissant, puisqu'il a fait tout de rien; il prévoit l'avenir, nous le voyons par les prophètes et par l'avertissement même qu'il donne au premier homme. Ce n'est donc pas en Dieu qu'il faut chercher l'origine du mal, mais dans la condition de l'homme même. Je vois l'homme libre, je le vois en son franc arbitre et en sa puissance, et par là une image ressemblante de Dieu. La loi même qu'on lui donne et la menace de la mort qu'on y ajoute en sont une preuve[1].

« Oui, reprends-tu; mais si l'homme libre devait courir à sa perte, il ne fallait pas le créer tel. — Et moi, je soutiens que non-seulement il a été créé tel, mais qu'il a dû l'être. La bonté de Dieu et sa raison le demandent de concert. Une raison sans bonté, n'est pas raison; une bonté sans raison, n'est pas bonté. Il fallait que Dieu fût connu : chose bonne et raisonnable. Il fallait un être digne de connaître Dieu; or, quel autre aussi digne que l'image de Dieu et sa ressemblance? Voilà, sans doute, qui est encore raisonnable et bon. Il fallait donc que l'image et la ressemblance de Dieu eût son libre arbitre et fût en sa puissance, pour être par là même l'image de Dieu et sa ressemblance. D'ailleurs, comment! l'homme possesseur du monde entier, ne régnerait pas avant tout sur le domaine de son âme, mais, maître de tout le reste, serait son propre esclave?

« D'élever l'homme si haut, c'était bonté; de lui en donner les moyens, c'était raison. On le voit encore en cette manière. Dieu seul est bon par nature. L'homme ne l'est originairement que par institution. Pour se rendre la bonté propre, devenir bon comme par nature lui-même, et ressembler ainsi de plus près à Dieu, il a été fait libre.

« En tout ceci la bonté et la raison de Dieu sont sauves. Ce qui vient après ne change rien à ce qui précède, parce que ce qui vient après ne vient pas de Dieu, mais de l'homme, qui use mal d'un bien. Dieu ayant établi un ordre de choses conforme à la bonté et à la raison, il était de son immuabilité d'agir en conséquence. Il ne faut donc pas s'étonner si, ayant créé l'homme libre, il l'a laissé user de sa liberté. Si, au contraire, il y avait mis obstacle, alors on pourrait l'accuser d'inconstance et de contradiction. Dieu avait produit l'homme non-seulement pour vivre, mais pour vivre bien, c'est-à-dire conformément à Dieu et à sa loi. De vivre, il le lui donna lui-même, en le faisant une âme vivante; mais de vivre bien, il lui en fit un commandement, en l'avertissant d'obéir à sa loi. » Tertullien prouve également que la justice et la bonté, bien loin de nécessiter deux dieux, étaient inséparables l'une de l'autre [2].

[1] L. 2, n. 5.

Dans le troisième livre, il fait voir que Jésus-Christ est le Fils du Créateur connu de tous les temps, et non pas du dieu inconnu de Marcion; il le fait voir par l'accomplissement, en sa personne, de toutes les prophéties et figures de l'Ancien Testament. Quant au nouveau, Marcion n'avait adopté, des quatre Évangiles, que celui de saint Luc ; encore s'était-il permis de l'altérer en plus d'un endroit. Tertullien montre, dans son quatrième livre, que cet Évangile tronqué suffisait encore pour renverser toutes les impiétés de Marcion. Dans son cinquième, il continue cette preuve par les épîtres des apôtres, que ces hérétiques ne s'étaient pas avisés de rejeter [1].

Ce qui poussa Marcion dans ce précipice, ce fut l'envie de résoudre cette question : D'où vient le mal ? De là son dieu bon, auteur du bien, et son dieu mauvais, auteur du contraire. Hermogène, un de ses disciples, s'y prit différemment. Il ne reconnut qu'un seul Dieu, à la fois bon et juste ; mais il supposa que la matière lui était coéternelle, et que d'elle venait le mal. Dieu, disait-il, a tiré le mal ou de lui-même, ou du néant, ou d'une matière préexistante; il n'a pu le tirer de lui-même, puisqu'il est indivisible, et que le mal n'a jamais pu faire partie d'un être souverainement parfait; il n'a pas pu le tirer du néant, alors il aurait été le maître de ne pas le produire, et il aurait dérogé à sa bonté en le produisant; donc le mal est venu d'une matière préexistante, coéternelle à Dieu, et de laquelle Dieu n'a pas pu corriger les défauts. Tertullien le réfute à son tour, et montre que, bien loin de résoudre la difficulté, il ne faisait que la reculer un peu pour y en ajouter de nouvelles. — Si la matière est éternelle et incréée, elle sera égale à Dieu, elle sera un autre Dieu ; et voilà les deux dieux de Marcion que voulait éviter Hermogène. — Si la matière est éternelle et incréée comme Dieu, elle lui sera égale en tout et n'en différera en rien : comment alors sera-t-elle mauvaise ? — Si la matière est éternelle et incréée, elle sera inaltérable, indivisible, et Dieu ne pourra pas plus la changer pour en faire le monde, qu'il ne peut changer sa propre substance. — Si la matière est essentiellement mauvaise, d'où Dieu a-t-il tiré le bien ? — Ce n'est pas de lui-même, puisqu'il est indivisible : ce sera donc du néant; pourquoi ne s'est-il pas borné là ? — Que si la matière n'est pas essentiellement mauvaise, si elle est susceptible d'être changée en mieux, pourquoi Dieu en a-t-il tiré le mal ? pourquoi ne s'est-il pas contenté d'en tirer le bien ? — Ainsi, quoi que fasse Hermogène, la même difficulté revient toujours. Sa grande

[1] Tertull. *Advers. Marcion.*, l. 2, n. 6, 7 et 8. Voir encore le premier livre de cette histoire et le second. — [2] Tertull., *Advers. Marcion.*, l. 3, 4 et 5.

erreur, aussi bien que celle de Marcion, c'est de supposer que le mal, le péché, était une substance, une créature ; tandis que ce n'est que l'abus d'un bien, l'abus que fait l'homme d'une chose bonne en soi, son libre arbitre [1]. Tertullien l'a fait voir plus haut.

Pour expliquer l'origine du mal, les marcionites détruisaient l'unité de Dieu ; pour soutenir l'unité de Dieu, Praxéas et ses disciples niaient la trinité des personnes divines. Suivant eux, le Père et le Fils n'étaient que la même personne ; c'était le Père qui s'était incarné dans le sein d'une vierge et avait souffert sur la croix. « Nous, au contraire, dit Tertullien en les réfutant, car il réfuta aussi Praxéas ; nous, au contraire, nous croyons et avons toujours cru qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, mais que Dieu a un Fils qui est son Verbe, procédant de lui, par lequel toutes choses ont été faites, et sans lequel rien n'a été fait ; que ce Verbe a été envoyé par le Père dans le sein de la Vierge Marie ; que c'est ce Verbe qui est né d'elle, homme et Dieu, Fils de l'homme et Fils de Dieu tout ensemble, et a été nommé Jésus-Christ ; que c'est lui qui a souffert, qui est mort et a été enseveli, qui est ressuscité et monté au ciel, où il est assis à la droite du Père, et d'où il viendra juger les vivants et les morts ; que c'est lui qui, de la part du Père, a envoyé, selon sa promesse, le Saint-Esprit Paraclet, sanctificateur de ceux qui croient au Père et au Fils et à l'Esprit-Saint. Cette règle de foi, venue jusqu'à nous depuis le commencement du christianisme, est plus ancienne que tous les hérétiques, surtout Praxéas, qui n'est que d'hier. Or, ce qu'il y a de plus ancien, est la vérité ; ce qui est nouveau, est l'erreur [2]. »

Non content de repousser l'hérésie par cet argument général de prescription, Tertullien la réfute en détail, et montre qu'en Dieu l'unité n'exclut point la trinité, ni la trinité l'unité, attendu que le Père et le Fils, et le Saint-Esprit, n'ont tous trois qu'une même substance, une même nature, une même puissance ; que le Fils et le Saint-Esprit sont consubstantiels au Père ; que le Fils procède de la substance du Père, et le Saint-Esprit de la substance du Père par le Fils [3].

« Avant toutes choses, Dieu existait seul ; il était à lui-même son univers, son espace, et toutes choses. Seul, dans ce sens qu'il n'y avait rien hors de lui. Au reste, alors même il n'était pas seul ; car il avait avec lui celui qu'il avait en lui-même, savoir : son Verbe [4]. Verbe qu'il a produit et manifesté en une sorte au dehors, lorsque par lui il a créé le monde. Verbe, parole substantielle que j'appelle personne, et à qui j'attribue le nom de Fils ; et, le reconnaissant pour

[1] Tertull., *Adv. Hermog.* — [2] Tertull., *Adv. Prax.*, n. 2. — [3] N. 2, 3 et 4. — [4] N. 1.

Fils, je soutiens qu'il est le second après le Père [1]. Le Verbe a toujours été dans le Père ; il a été produit de lui sans en être séparé. Il en a été produit comme la plante de sa racine, le fleuve de sa source, le rayon du soleil. Je déclare donc que je les nomme deux, Dieu et son Verbe, le Père et son Fils ; et le troisième après Dieu et son Fils, qui est l'Esprit [2].

« Souviens-toi donc toujours de la règle que j'ai professée, que le Père, le Fils et l'Esprit sont inséparables l'un de l'autre. Quand je dis autre est le Père, autre est le Fils, autre est l'Esprit, je le dis par nécessité, non pour marquer diversité, mais ordre ; non division, mais distinction ; parce que le Père et le Fils ne sont pas le même. Le Père est toute la substance ; le Fils en est l'écoulement et la participation. Aussi dit-il : Le Père est plus grand que moi. Autre est celui qui engendre et celui qui est engendré ; autre est celui qui envoie et celui qui est envoyé ; autre celui qui fait et celui par qui il fait. Le Seigneur lui-même a usé du mot *autre* en la personne du Paraclet, disant : Je prierai mon Père, et il vous enverra un autre consolateur [3].

« Dieu conserve ce qu'il a institué : pour être père il faut avoir un fils, et pour être fils il faut avoir un père ; aure chose est d'avoir un père, autre chose de l'être ; et il est impossible, étant seul, ni d'avoir un père ni de l'être. Si donc Dieu était lui-même son Fils, il devait dire : Je suis mon Fils, je me suis engendré avant l'aurore, je me suis produit au commencement de mes voies. Or, il dit tout le contraire. Que craignait-il ? sinon de mentir et de nous tromper ; comme il aurait fait, si, n'étant qu'une même personne, il se parlait à lui-même et de lui-même.

« Que si le nombre de trinité te scandalise encore, à cause qu'il te semble détruire l'unité, dis-moi donc comment Dieu, s'il est seul, parle pluriellement : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*, et encore : *Voilà Adam devenu comme l'un de nous.* A qui s'adressaient ces paroles ? sinon au Verbe, son Fils, la seconde personne, et à la troisième, l'Esprit. Car avec qui faisait-il l'homme, et à qui le faisait-il semblable ? n'est-ce pas au Fils, qui devait revêtir l'homme ; et à l'Esprit qui devait le sanctifier ? Aussi cette autre parole de l'Écriture marque-t-elle encore la distinction des personnes : *Et Dieu fit l'homme, il le fit à l'image de Dieu.* Pourquoi pas à la sienne, s'il était seul ? Mais il le faisait à l'image d'un autre, son Fils, qui devait être un jour homme lui-même [4].

« Cependant nous ne disons jamais deux Dieux et deux Seigneurs, non que le Père ne soit Dieu, et le Fils Dieu, et le Saint-Esprit

[1] N. 6 et 7. — [2] N. 8. — [3] N. 9. — [4] N. 12.

Dieu, mais parce que le Fils n'est nommé Dieu que par l'union avec le Père. Donc, pour ne pas scandaliser les gentils, j'imiterai l'Apôtre, et, si je dois nommer ensemble le Père et le Fils, j'appellerai le Père Dieu, et le Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais quand je nommerai Jésus-Christ seul, je pourrai l'appeler Dieu, comme le même apôtre l'appelle Dieu béni dans tous les siècles. Quand l'Écriture dit qu'il n'y a qu'un Dieu, c'est contre les païens idolâtres et aussi contre les hérétiques, qui fabriquent des idoles par leurs discours, c'est-à-dire un autre Dieu et un autre Christ [1]. »

Les disciples de Praxéas alléguaient en leur faveur cette parole de Jésus-Christ : *Moi et le Père nous sommes un.* — « Aveugles ! s'écrie Tertullien, ils ne voient pas que *moi et le Père* expriment deux, et que *nous sommes* n'est pas d'un seul. Ensuite il ne dit pas *unus* au masculin, mais *unum* au neutre, une même chose, non une même personne [2]. Enfin, quand il promet d'envoyer cet autre Paraclet : *Il prendra de ce qui est à moi*, dit-il, comme lui-même a pris de ce qui est à son Père. Cette connexion du Père dans le Fils, et du Fils dans le Paraclet, en fait trois qui sont inséparables, l'un produit de l'autre ; lesquels trois sont une même chose, non pas un seul, comme il a été dit : *Moi et le Père nous sommes un,* pour marquer l'unité de substance, non la singularité du nombre [3]. »

Les hérétiques, pressés par la distinction du Père et du Fils, si évidente dans l'Écriture, se réduisaient à dire que le Fils était la chair, l'homme, Jésus ; le Père, l'Esprit, le Dieu, le Christ ; ainsi il n'y avait qu'une personne divine.

« Mais, reprend Tertullien, si autre est Jésus, autre le Christ, autre sera le Fils, autre le Père, puisque le Fils est Jésus, et le Père Christ. Au lieu d'identifier le Père et le Fils, comme ils prétendent, ils les divisent plutôt. Ils disent que la chose sainte, qui devait naître de la Vierge et s'appeler Fils de Dieu, était la chair. Mais ce qui est né de la Vierge est Emmanuel, Dieu avec nous. Or, la chair n'est pas Dieu. Ce n'est donc pas d'elle qu'il a été dit : Et la chose sainte qui naîtra s'appellera Fils de Dieu ; mais de celui qui est né en elle, Dieu. Et ce Dieu, quel est-il ? C'est le Verbe qui s'est fait chair. Et comment s'est-il fait chair ? est-ce en se transformant en elle ou en s'en revêtant ? Il s'en est revêtu. En effet, Dieu ne peut changer, et le Verbe est Dieu. Le Verbe, en se faisant chair, ne s'est donc pas changé en elle, mais s'en est revêtu pour se rendre sensible et palpable.

« Autrement, si Jésus-Christ était mêlé de la chair et de l'Esprit, ce serait une troisième substance qui ne serait ni l'un ni l'autre, ni

[1] N. 13 et 18. — [2] N. 22. — [3] N. 25.

Dieu ni homme. Or, en Jésus-Christ il y a deux substances non confuses, mais jointes en une personne, le Dieu et l'homme ; chaque substance a conservé ses propriétés : l'Esprit ou le Verbe opère ce qui est de lui, c'est-à-dire des miracles ; la chair éprouve ce qui est d'elle, la faim, la soif, les larmes, la tristesse jusqu'à la mort, et enfin la mort même. Si la confusion des deux substances en avait produit une troisième, les opérations seraient également confuses ; l'Esprit opérerait ce qui est charnel, la chair ce qui est spirituel, ou plutôt quelque chose qui ne serait ni l'un ni l'autre ; mais parce que les deux substances agissaient chacune distinctement dans sa nature, elles ont eu leurs œuvres et leurs fins propres [1]. »

Tertullien conclut son livre par ces mots : « C'est n'avoir que la foi des Juifs, de croire que Dieu est un, sans vouloir admettre, dans l'unité divine, le Fils, et, après le Fils, l'Esprit-Saint. Car qu'y a-t-il entre eux et nous, sinon cette différence ? quelle est l'œuvre de l'Évangile, quelle est la substance du Nouveau Testament, si ce n'est de croire que le Père et le Fils et le Saint-Esprit sont trois, mais un seul Dieu [2] ? »

Il est impossible de n'admirer pas la précision avec laquelle cet homme sut réfuter, au commencement du troisième siècle, les erreurs que nous verrons renouveler aux Arius, aux Nestorius, aux Eutychès un siècle et deux plus tard. Quand on pense que cet homme fut le premier à écrire en latin sur ces matières difficiles, qu'il écrivait le latin incorrect d'Afrique, que la véhémence de son caractère pouvait facilement le porter au delà des bornes, l'on ne s'étonne plus de rencontrer ici et là, dans ses nombreux écrits, quelques expressions outrées ou prises dans une acception insolite ; ce qui étonne, c'est qu'il y en ait si peu.

Ce ne fut point assez pour Tertullien de défendre, contre Praxéas, le mystère de la Trinité et le mystère de l'Incarnation, il défendit encore le mystère de la Rédemption contre d'autres hérétiques.

Par un faux respect pour la divinité du Christ, Marcion ne voulait pas qu'il eût pris une chair véritable et qu'il fût réellement né, ni, par conséquent, qu'il eût réellement souffert la mort. Afin de donner quelque couleur à ces impiétés, il effaça de l'Évangile tout ce qui avait rapport à la naissance de Jésus-Christ. « Mais de quelle autorité ? lui demande Tertullien dans son livre *De la chair du Christ.* Si tu es prophète, prédis donc quelque chose ; si tu es apôtre, prêche donc publiquement ; si tu es un homme apostolique, pense donc avec les apôtres ; si tu es simplement chrétien, crois donc ce qui a été transmis.

[1] N. 27. — [2] N. 31.

Tu l'as cru autrefois, comme tu en conviens toi-même. En rejetant la tradition, tu as rejeté la vérité.

« Mais venons au détail. Pour quelle raison ne penses-tu pas que le Christ soit né? C'est nécessairement parce que tu as cru cette naissance ou impossible ou messéante à Dieu. Mais qu'y a-t-il d'impossible à Dieu, sinon ce qu'il ne veut pas? Dieu l'a-t-il voulu, voilà toute la question.

« En deux mots : si Dieu, n'importe pour quelle cause, n'eût pas voulu naître homme, il n'eût pas voulu davantage paraître homme. Car qui est-ce qui, voyant un homme, songe à prétendre qu'il n'est pas né? En supposant donc que Dieu n'eût pas voulu naître, il n'aurait pas voulu sembler être né : ce que l'on ne veut pas être, on n'aime pas même à le paraître; car il est indifférent qu'une chose soit ou ne soit pas, si, quand elle n'est pas, on présume naturellement qu'elle est. Au contraire, il importe fort qu'on ne croie pas faussement de quelqu'un ce que réellement il n'est pas. Si tu disais vrai, le Christ aurait trompé les hommes, en leur laissant croire un mensonge.

« Tu ne veux pas que Dieu se soit uni la chair, de peur qu'il ne fût changé en elle. Mais ne sais-tu pas que Dieu, bien différent des créatures, peut s'unir à tout, sans cesser d'être ce qu'il est?

« Si donc tu ne peux repousser l'Incarnation ni comme impossible ni comme périlleuse à Dieu, il ne te reste qu'à la rejeter comme indigne. C'est aussi ce que tu fais, avec ton long étalage des misères qui accompagnent la conception et la naissance de l'homme.

« Toi cependant, comment es-tu? Est-ce que tu n'aimes donc personne, pas même toi? Certes le Christ a aimé l'homme ainsi né. C'est pour lui qu'il est descendu, pour lui qu'il a prêché, pour lui qu'il s'est abaissé jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. Il a aimé sans doute celui qu'il a racheté si cher. Si c'est le Christ du Créateur, il a eu raison d'aimer sa créature; si c'est le Christ d'un autre Dieu, comme tu prétends, son amonr est encore plus extraordinaire, de racheter ce qui est à un autre. En aimant ainsi l'homme, il a aimé sa naissance et sa chair, sans lesquelles il ne serait pas homme[1].

« Toi, tu voudrais faire honte à Dieu de ce qu'il a racheté. La naissance humaine du Fils de Dieu est pour toi une folie. Mais prends garde à cette parole, si cependant tu ne l'as pas effacée : *Dieu a choisi ce qui est insensé aux yeux du monde, pour confondre ce qui est sage*. Une de ces folies. c'est, avec Paul, d'appeler sagesse un Dieu

[1] *De carne Christi*, n. 2 et 3.

crucifié. Ote encore cela, ô Marcion, cela surtout. Car qu'y a-t-il de plus indigne de Dieu et de plus honteux, de naître ou de mourir ? de porter un corps de chair ou bien une croix ? d'être circoncis ou percé de clous ? d'être déposé dans une crèche ou dans un sépulcre ? Tu seras encore plus sage, de ne pas croire cela non plus. Mais plutôt tu ne seras sage qu'autant que tu seras fou aux yeux du monde, en croyant les folies de Dieu.

« Réponds-moi, meurtrier de la vérité : Dieu n'a-t-il pas été vraiment crucifié ? n'est-il pas vraiment mort, comme ayant été crucifié vraiment ? n'est-il pas vraiment ressuscité, comme étant mort vraiment ? — Paul en a donc menti, en disant qu'il ne savait que Jésus crucifié ? il mentait donc, en disant qu'il a été enseveli ? il mentait donc, en assurant qu'il était ressuscité ? Notre foi est donc fausse ; c'est donc, un fantôme que tout ce que nous espérons du Christ ? — O le plus scélérat des hommes, toi qui excuses les bourreaux de Dieu ! car le Christ n'a rien souffert d'eux, s'il n'a rien vraiment souffert. — Oh ! épargne l'unique espérance de l'univers entier. — Pourquoi détruis-tu l'opprobre nécessaire de la foi ? Tout ce qui est indigne de Dieu, est expédient pour moi. Mon salut est de ne point rougir de mon Dieu : Si quelqu'un rougit de moi, dit-il, je rougirai de lui. Or, je ne trouve pas d'autres matières de confusion qui, par le mépris de la honte, me montrent impudent de bonne sorte et heureusement insensé. Le Fils de Dieu a été crucifié ; je n'en ai pas honte, parce que cela est honteux. Le Fils de Dieu est mort ; cela est tout à fait croyable, parce que cela est absurde. Enseveli, il est ressuscité : cela est certain, parce que cela est impossible [1]. »

On voit bien que Tertullien parle d'impossibilité et d'absurdité aux yeux du monde, ou plutôt aux yeux de l'hérésiarque Marcion.

Apelles, disciple de Marcion, voulait bien que le Christ eût une chair véritable, mais prise des astres, et non pas dans le sein de la Vierge, Il avait appris cela, disait-il, d'une certaine fille nommée Philumène, qu'il regardait comme une prophétesse. « Mais, lui répond Tertullien avec les paroles de saint Paul, quand même un ange du ciel vous annoncerait un autre Évangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème ! » Il réfute cette erreur par ses propres principes, et rappelle que les souffrances prédites par les prophètes et endurées par le Christ, n'indiquaient nullement une chair sidérale, céleste, mais bien une chair passible et humaine [2].

D'autres, qui se croyaient encore plus habiles, prétendaient que le Christ avait pris une chair animale, en ce qu'il changea son âme

[1] N. 5. — [2] N. 6-9.

en chair. Réfutant cette extravagance, Tertullien dit entre autres : « Si l'âme est chair, elle n'est plus âme, mais chair ; si la chair est âme, elle n'est plus chair, mais âme. Nommer l'âme, quand on veut faire entendre la chair, ou la chair, quand on veut faire entendre l'âme, c'est renverser tout le langage humain. Nous trouvons dans le Christ l'âme et la chair énoncées par des mots simples et clairs : l'âme y est appelée âme, et la chair chair ; jamais l'âme n'y est appelée chair, ni la chair âme : ce qui cependant aurait dû se faire, si la chose eût été. Il y a plus : le Christ lui-même énonce à part chaque substance, et cela par la distinction de leurs deux sortes de qualités, l'âme à part, et à part la chair : *Mon âme est triste jusqu'à la mort*, dit-il ; et encore : *Le pain que je donnerai pour le salut du monde, c'est ma chair.* En divisant les espèces, la chair et l'âme, il montre qu'il y en a deux ; s'il y en a deux, il n'y en a pas qu'une ; s'il n'y en a pas qu'une, ce n'est donc plus une âme charnelle, une chair animale. Car une âme-chair, ou une chair âme, serait une seule et même chose. »

Valentin, de son côté, voulait que le Christ eût pris une chair spirituelle. « Mais, lui répond Tertullien, ainsi qu'à tous les autres, s'il n'a pas pris une chair humaine, d'après quelle substance lui-même s'appelle-t-il Homme et Fils de l'homme ? Quand saint Paul dit qu'il a eu la ressemblance de la chair du péché, ce n'est pas que ce fût une chair imaginaire, ou d'une nature plus excellente que la nôtre ; elle était la nôtre sans être pécheresse, parce que, la faisant sienne, il l'a faite exempte de péché [1]. Il devait naître d'une vierge et d'une manière nouvelle, parce qu'il allait consacrer un nouvel ordre de naissance. Isaïe avait annoncé que le Seigneur lui-même en donnerait le signe. Et quel signe ? *Voici que la Vierge concevra et enfantera un Fils.* La vierge a donc conçu et enfanté Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. La voilà, cette naissance toute nouvelle, où l'homme naît dans Dieu, où Dieu est né dans l'homme, représentée, comme tous les événements de la nouvelle alliance, par les figures de l'ancienne. La terre était vierge encore, la main de l'homme ne s'y était point fait sentir, nulle semence n'avait été jetée dans son sein : c'est de cette terre que nous avons appris que Dieu a formé l'homme, le faisant une âme vivante. Que si le premier Adam a été formé de terre, le second, le nouvel Adam, comme parle l'Apôtre, a dû aussi être formé de terre, c'est-à-dire d'une chair dont la pureté n'avait reçu nulle atteinte, pour devenir un esprit vivifiant. Dieu, comme jaloux, a voulu récupérer son image et sa ressemblance par le même

[1] N. 15 et 16.

moyen que le diable l'avait prise. Ève était vierge quand elle laissa pénétrer dans son âme la parole qui allait y élever l'édifice de la mort : c'était donc dans le sein d'une vierge que devait entrer la parole ou le Verbe qui devait reconstruire la vie, afin que le même sexe qui fut l'instrument de notre perte, le devînt aussi de notre réparation. Ève avait cru au serpent : Marie crut à Gabriel. Ce qu'a péché la crédulité de l'une, la foi de l'autre l'a effacé [1]. »

Les mêmes hérétiques qui niaient que Jésus-Christ eût pris une chair humaine, niaient aussi la résurrection des corps, n'admettant que celle de l'âme, c'est-à-dire la conversion des mœurs, et tournant en allégories tout ce que l'Écriture dit de la résurrection de la chair. Tertullien achève de les réfuter dans son traité *De la résurrection de la chair*, qui est une suite naturelle de celui *De la chair du Christ.*

En effet, dit Tertullien, si le Christ a pris une chair comme la nôtre et s'il y est ressuscité, c'est un grand préjugé qu'il ressuscitera la nôtre de même. Il observe que le vulgaire des païens, tout en se moquant de la résurrection des morts, lui rendait cependant une espèce de témoignage , puisqu'il offrait aux morts des repas et des sacrifices. Également parmi les philosophes, plusieurs enseignaient que les âmes transmigraient d'un corps dans un autre. Ainsi, tout en se trompant, le siècle n'ignore pas la résurrection des morts.

Pour entraîner ces esprits flottants à une incroyance décidée, les hérétiques déclamaient à tout propos contre la chair, ravalant son origine, sa matière, ses révolutions et toutes ses catastrophes. Tertullien en relève au contraire la dignité, rappelant avec beaucoup d'éloquence que c'est Dieu qui l'a faite, mais qui l'a faite avec un soin tout particulier.

« Représentez-vous Dieu tout occupé à former le premier homme. A chaque linéament qu'il imprime au limon, il pensait au Christ qui un jour devait être homme, au Verbe qui devait se faire chair et limon, autrement terre. Faisons l'homme à notre image et ressemblance, dit le Père au Fils. Et Dieu fit l'homme, savoir cela même qu'il formait, et il le fit à l'image de Dieu, c'est-à-dire du Christ. Ainsi ce limon, qui recevait dès lors l'image du Christ à venir dans la chair, était non-seulement l'ouvrage de Dieu, mais son gage [2].

« Ce n'est que de la terre, dis-tu. Mais l'or aussi est de la terre, parce qu'il en vient ; cependant c'est de l'or. De plus, Dieu a uni l'âme à cette chair d'une manière si intime, que l'on ne sait si c'est la chair qui porte l'âme, ou l'âme qui porte la chair. Tu n'enchâsses pas un diamant dans du plomb, mais dans de l'or le plus pur. Et

[1] N. 17. — [2] *De resurrectione carnis*, n. 6.

tu croirais que Dieu, moins avisé que toi, condamnera l'ombre de sa propre âme, le souffle de son esprit, l'œuvre de sa bouche, à une demeure vile et indigne[1] ?

« Voilà pour l'âme de l'homme. Voyons maintenant l'âme du chrétien. D'abord aucune âme ne peut être sauvée, si elle ne croit pendant qu'elle est dans la chair : la chair est le pivot du salut. Enfin, lorsque l'âme est consacrée à Dieu, c'est par la chair qu'elle peut l'être. On lave la chair pour purifier l'âme; on oint la chair pour consacrer l'âme : on fait sur la chair le signe de la croix pour que l'âme soit confirmée; la chair est couverte comme d'une ombre, par l'imposition des mains, afin que l'âme soit éclairée par l'Esprit; la chair mange le corps et le sang du Christ, afin que l'âme soit engraissée de Dieu même. Unies dans l'opération, seraient-elles séparées dans la récompense ?

« Les sacrifices agréables à Dieu, je veux dire les laborieux exercices de l'âme, tels que les jeûnes, les dures abstinences et tout ce qu'amène la mortification des sens, c'est la chair qui les exécute à ses propres dépens. La pureté de la vierge, la chasteté de la veuve, la continence observée secrètement dans le mariage, c'est encore la chair qui offre à Dieu ces parfums.

« Enfin, dis-moi toi-même, que penses-tu de la chair, alors qu'exposée pour la confession du nom chrétien aux regards et à la haine publique, elle soutient le généreux combat? lorsque, dans la sombre horreur des prisons, exilée de la lumière du jour, condamnée à toutes les privations, en proie à l'infection qui pénètre tous les sens, abreuvée d'humiliations, ne pouvant pas même compter sur la liberté du sommeil, enchaînée, tourmentée qu'elle est sur sa couche même, elle a déjà épuisé toutes les tortures, jusqu'au moment où, appelée au grand jour, elle subit tout ce que la rage des bourreaux peut inventer de plus barbare; déchirée, mise en pièces, dévorée par une mort lente ; heureuse de donner sa vie pour le Dieu qui lui a donné la sienne, de périr quelquefois de la même mort que lui, si elle n'a pas à en subir de plus cruelle encore ? O chair fortunée et bien glorieuse, de pouvoir satisfaire à Jésus-Christ par le payement d'une si grande dette[2] !

« Eh quoi ! cette chair serait sans espérance de ressusciter, elle que Dieu, de ses mains, a formée à l'image de Dieu; elle qu'il anima du souffle de sa propre vie; elle qu'il n'établit dans cet univers que pour lui en donner l'empire; elle qu'il a revêtue de ses sacrements : elle dont il aime la pureté, dont il approuve la mortification, dont il ré-

[1] N. 7. — [2] N. 8.

clame les souffrances? Comment, cette chair ne ressusciterait point, elle qui tant de fois est à Dieu [1]?

« L'univers entier nous crie qu'elle ressuscitera. Oui, ces révolutions continuelles de la nature, où rien ne meurt que pour renaître, sont un témoignage universel de la résurrection des morts. Dieu l'a écrite par les œuvres, avant de l'écrire par des lettres; il l'a prêchée par sa puissance, avant de la prêcher par sa parole [2].

« Ce qui rend nécessaire la résurrection des corps, c'est la justice de Dieu. La chair qui a eu part aux bonnes et aux mauvaises actions, doit avoir part à la récompense, parce qu'elle n'est pas seulement un instrument, mais une partie de l'homme. Or, Jésus-Christ est venu sauver l'homme tout entier. Dieu aurait-il moins de puissance à le réparer, que le diable n'en avait eu pour le perdre? La mort éternelle n'est point l'anéantissement de la chair et de l'âme même; inutilement serait-il parlé du feu éternel, s'il ne brûlait éternellement; et inutilement la chair qui n'était plus ressusciterait-elle pour retourner dans son néant. Cette résurrection sera complète : les corps ressusciteront sans défauts; car la perte ou la mutilation d'un membre est une partie de la mort, qui doit être entièrement détruite. La chair ressuscitera donc, conclut-il, et toute la chair ressuscitera, et elle ressuscitera la même, et elle ressuscitera entière [3]. »

A ces différentes hérésies que Tertullien combattit chacune en particulier, on peut joindre les valentiniens, dont il crut que c'était assez d'exposer les rêveries pour les réfuter. De plus, de toutes ces hérésies ensemble, et même de toutes les hérésies passées, présentes et à venir, il fit une réfutation générale et sommaire sous le titre de *Prescription*.

Ce mot est tiré des jurisconsultes, et signifie en latin ce qu'on appelle, dans la jurisprudence française, fins de non-recevoir, c'est-à-dire raisons par lesquelles il est prouvé, sans entrer dans le fond des questions, que l'adversaire ne doit pas être admis à disputer. Le but de Tertullien est de faire voir que toute hérésie est condamnée d'avance, et qu'elle n'a aucun droit à disputer sur l'Écriture ni sur la religion.

« L'on ne doit pas s'étonner qu'il y ait des hérésies; car il a été prédit qu'il y en aurait. L'on ne doit pas s'étonner qu'elles fassent du mal; car telle est leur nature, comme celle de la fièvre. Il faut qu'il y ait des hérésies, dit l'Apôtre, afin de faire connaître ceux qui sont à l'épreuve. Puissantes par notre faiblesse, elles ne peuvent rien sur une foi ferme et solide. Les âmes faibles sont encore entraînées

[1] N. 9. — [2] N. 12. — [3] N. 63.

par la chute de certains personnages. Comment, dit-on, des personnes si sages, si fermes, si éprouvées dans l'Église, ont-elles pu passer dans le parti de l'erreur?—Mais pourquoi ceux qui parlent ainsi ne se répondent-ils pas à eux-mêmes que ces personnages n'étaient au fond ni sages, ni fermes, ni à l'épreuve, puisque l'hérésie a pu les pervertir? C'est d'ailleurs une chose si extraordinaire, n'est-ce pas, qu'un homme, jusque-là vertueux, se démente ensuite! Saül, qui surpassait tous les autres, succombe bientôt à la jalousie; David, cet homme selon le cœur de Dieu, se rend coupable d'adultère et d'homicide; Salomon, que le Seigneur a comblé de toute sorte de grâce et de sagesse, est entraîné dans l'idolâtrie par les femmes. Quoi donc! si un évêque, si un diacre, si une veuve, si une vierge, si un docteur, si un martyr même tombent dans l'hérésie, en sera-t-elle plus vraie? Jugeons-nous de la foi par les personnes, ou des personnes par la foi? Point de sage que le fidèle, point de grand homme que le chrétien, point de chrétien que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin. C'est peu qu'un Phigelle, un Hermogène, un Hyménée abandonnent l'Apôtre; il était des apôtres mêmes, celui qui trahit le Christ.

« Hérésie est un mot grec qui signifie choix. L'hérétique est celui qui, par son choix, invente ou embrasse une doctrine. C'est pourquoi l'Apôtre dit qu'il est condamné par son propre jugement, parce qu'il choisit lui-même ce qui le condamne. Pour nous, il ne nous est permis ni d'inventer ni de choisir ce qu'un autre aura inventé. Nous avons pour auteurs les apôtres du Seigneur, qui eux-mêmes n'ont rien introduit par leur choix, mais ont fidèlement enseigné aux nations la doctrine qu'ils avaient reçue de Jésus-Christ. En sorte que. quand même un ange du ciel annoncereit un autre Évangile, nous lui dirions anathème [1].

« Les hérésies sont nées de la philosophie profane. Valentin avait été platonicien, Marcion stoïcien. De part et d'autre, c'est une interprétation téméraire de la nature divine et de la providence. Les hérétiques et les philosophes agitent les mêmes questions : D'où vient le mal, et pourquoi? D'où vient l'homme, et comment? Malheureux Aristote, qui leur a préparé la dialectique, l'art des disputes, plus propre à ruiner la vérité qu'à l'établir! De là ces fables et ces généalogies interminables, ces questions infructueuses, ces discours qui gagnent comme la gangrène, desquels l'Apôtre nous avertit de nous garder, lorsqu'il écrit aux Colossiens : Prenez garde que personne ne vous circonvienne par la philosophie et une vaine séduction, suivant la tradition des hommes et non suivant la providence de l'Es-

[1] N. 6.

prit-Saint. Il avait été à Athènes, il connaissait de près cette sagesse humaine, qui contrefait et interpole la vérité ; il la savait divisée en une multitude d'hérésies ou de sectes différentes, et se contredisant l'une l'autre. Qu'y a-t-il donc de commun entre Athènes et Jérusalem, l'Académie et l'Église, les hérétiques et les chrétiens? Notre institut est du portique de Salomon, qui lui-même nous rappelle qu'il faut chercher le Seigneur dans la simplicité du cœur. Que nous font ceux qui produisent un christianisme stoïcien, platonicien, dialecticien? Nous n'avons pas besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni de recherche après l'Évangile. Quand nous croyons, nons ne désirons plus rien croire au delà ; car nous croyons qu'il n'y a rien au delà que nous devions croire.

« Il est écrit, dit-on, Cherchez et vous trouverez. — Oui, cherchez ; mais quand? lorsqu'on n'a pas trouvé encore ou que l'on a perdu. Mais jusques à quand ? jusqu'à ce que l'on trouve. Mais quoi? ce qu'a enseigné Jésus-Christ; et, quand on l'a trouvé, il faut le croire. La croyance est ainsi le but et la fin de la recherche. Que s'il y a quelque chose à chercher encore, ce n'est pas auprès des hérétiques, des étrangers, des ennemis qu'il faut chercher, mais chez nous et auprès des nôtres, sauf, toujours, la règle de la foi [1].

« Cette règle, la voici : Je crois qu'il n'y a absolument qu'un seul Dieu, qu'il n'est autre que le Créateur du monde, qu'il a produit toutes choses de rien, par son Verbe, qu'il a produit avant toutes choses, que ce Verbe, appelé son Fils, a été vu en différentes manières, sous le nom de Dieu, par les patriarches ; que c'est lui qui a toujours été entendu dans les prophètes, et qu'enfin, descendu par l'Esprit et la vertu de Dieu le Père dans la Vierge Marie, il s'est fait chair dans son sein, qu'il est né d'elle et a été Jésus-Christ ; qu'ensuite il a prêché une loi nouvelle et une promesse nouvelle du royaume des cieux; qu'il a fait des miracles, qu'il a été crucifié, qu'il est ressuscité le troisième jour : qu'il a été enlevé dans les cieux et s'est assis à la droite du Père, qu'il a envoyé à sa place la vertu de l'Esprit-Saint pour conduire les fidèles, qu'il viendra avec gloire pour associer les saints à la jouissance de la vie éternelle, et des promesses célestes, et condamner les profanes au feu éternel, après avoir ressuscité les uns et les autres avec le rétablissement de leur chair.

« Cette règle n'éprouve, auprès de nous, aucune opposition, si ce n'est celle que lui font les hérésies et qui fait les hérétiques. Que si, sans y donner aucune atteinte, vous êtes curieux d'éclaircir ce qui vous paraît obscur, il est quelque frère qui a reçu le don de

[1] N. 7-12.

science ou qui a conversé avec les doctes : il cherchera avec vous.

« Après tout, puisque vous savez ce que vous devez, il vaut mieux ignorer, de peur que vous n'appreniez ce que vous ne devez pas. C'est votre foi qui vous a sauvé, est-il dit, non pas votre étude des Écritures. La foi est contenue dans la règle ou le symbole : Vous avez la loi, et en l'observant vous aurez le salut. La grande étude consiste dans la curiosité, sa seule gloire est d'être habile. Que la curiosité cède à la foi, la gloire au salut. Au moins qu'elles ne s'élèvent pas contre, ou qu'elles se tiennent en repos. Ne savoir rien contre la règle, c'est tout savoir.

« En tout cas, ce n'est pas auprès des hérétiques que vous trouverez, puisqu'ils font profession de chercher encore; au fond, ils ne parlent ainsi que pour nous tromper, nous inspirer des doutes, et nous inspirer ensuite leurs propres opinions, qu'ils défendent alors opiniâtrément [1].

« Mais ils s'appuient sur l'Écriture, dit-on, et c'est de l'Écriture qu'ils se servent pour persuader. — Sans doute. Voudrait-on qu'ils parlassent des choses de la foi sans alléguer les monuments de la foi ? Mais, et c'est ici principalement que je voulais en venir, il faut examiner avant tout à qui appartiennent les Écritures, pour ne point y admettre qui n'y a aucun droit. Autrement, on disputera sans fin et en vain.

« Telle hérésie ne reçoit pas telles Écritures ; si elle reçoit telles autres, elle ne les reçoit pas tout entières, elle les altère et par ce qu'elle en retranche et par ce qu'elle y ajoute pour les plier à son système. Celles qu'elle reçoit entières, sous un rapport, elle les pervertit encore par les interprétations qu'elle imagine ; car il est également contraire à la vérité d'altérer le sens ou le texte. Si versé que vous soyez dans les Écritures, que gagnerez-vous dans une pareille dispute ? Tout ce que vous avancerez, on le niera ; tout ce que vous nierez, on le soutiendra. Vous n'y perdrez, vous, que la voix, à force de crier; vous n'y gagnerez que de la bile, à force d'entendre des blasphèmes ; mais l'auditeur, pour lequel vous aurez entrepris cette conférence, en sortira peut-être plus indécis qu'auparavant. N'en fût-il pas ainsi, l'ordre des choses demanderait encore qu'on commençât à examiner à qui appartient la foi elle-même ; à qui sont les Écritures, par qui, quand et à qui a été donnée la doctrine qui fait les chrétiens. Car, où nous verrons la vraie foi, la vraie doctrine du christianisme, là indubitablement se trouvent aussi les vraies Écritures, les vraies interprétations, les vraies traditions chrétiennes [2].

[1] N. 13 et 14. — [2] N. 15-20.

« Quoi qu'il en soit de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa doctrine, il est certain qu'il l'a enseignée à douze hommes qu'il a envoyés par tout le monde après sa résurrection, qu'ils ont fondé des églises, premièrement en Judée, ensuite chez les nations, dans chaque ville, d'où les autres ont pris la semence de la doctrine et la prennent tous les jours, à mesure que les églises se forment. C'est pourquoi on les compte aussi parmi les églises apostoliques, comme en étant les filles ; et toutes ensemble elles ne font qu'une même Église par la communication de la paix, la dénomination de frère et les liens de l'hospitalité, le tout fondé sur la tradition de la même foi.

« Or, si le Seigneur Jésus-Christ a envoyé ses apôtres pour prêcher, une prescription que j'établis, c'est qu'il ne faut donc point recevoir d'autres prédicateurs, parce que personne ne connaît le Père que le Fils, et ceux à qui le Fils l'a révélé, et parce que le Fils ne l'a révélé qu'à ceux qu'il a envoyés pour prêcher ce que lui-même leur a révélé.

Quant à ce qu'ont prêché les apôtres, c'est-à-dire ce que leur a révélé Jésus-Christ, une autre prescription que j'établis, c'est qu'on ne peut le savoir que par les églises que les apôtres ont fondées et qu'ils ont instruites de vive voix, et ensuite par leurs lettres. S'il en est ainsi, il devient incontestable que toute doctrine qui s'accorde avec la doctrine de ces églises apostoliques et matrices, aussi anciennes que la foi, est la véritable ; puisque c'est celle que les églises ont reçue des apôtres, les apôtres de Jésus-Christ, Jésus-Christ de Dieu, et que toute autre doctrine ne peut être que fausse, puisqu'elle est opposée à la vérité des églises, des apôtres de Jésus-Christ et de Dieu. Il ne nous reste donc qu'à démontrer que notre doctrine vient des apôtres, et que, par une conséquence nécessaire, toutes les autres sont fausses. Nous communiquons avec les églises apostoliques, parce que notre doctrine ne diffère en rien de la leur : voilà le témoignage de la vérité [1]. »

Les hérétiques de ce temps se réfugiaient à dire que les apôtres n'avaient pas tout su, ou bien qu'ils n'avaient pas enseigné tout ce qu'ils savaient. Après avoir montré combien cette prétention était vaine, Tertullien reprend : « Mais supposons que toutes les églises se soient trompées ; que l'Esprit-Saint, envoyé cependant pour leur enseigner toute vérité, ait négligé son devoir et les ait laissées croire et penser autrement qu'il ne prêchait lui-même par les apôtres, est-il vraisemblable que tant et de si nombreuses églises se soient trom-

[1] N. 21.

pées de manière à avoir toutes la même foi ? Dans une si grande multitude, le résultat n'eût pas été le même ; l'erreur aurait nécessairement varié. Non, ce qui se trouve le même parmi un très-grand nombre, n'est point erreur, mais tradition.

« Quelqu'un osera-t-il dire que cette tradition est erronée ? — L'erreur aurait donc régné jusqu'à ce qu'il vînt des hérésies? La vérité attendait donc quelques marcionites, quelques valentiniens pour la délivrer? Cependant on prêchait mal, on croyait mal, tant de milliers de milliers étaient mal baptisés, tant d'œuvres de foi mal faites, tant de prodiges mal opérés, tant de dons surnaturels mal conférés, tant de sacerdoces et de ministères mal exercés, tant de martyrs enfin mal couronnés ? Si cela n'est pas, comment l'hérésie serait-elle avant la vraie doctrine ? En toutes choses, la vérité précède l'image, et la réalité la similitude. On le voit par la parabole du champ, où le bon grain est semé d'abord, et l'ivraie seulement après. Il est manifeste, par cet ordre seul des temps, que cela est vrai et divin qui a été enseigné le premier, et que cela est faux et étranger qui a été ajouté depuis. Voilà ce qui confondra à jamais les hérésies modernes, dont aucune ne saurait se répondre à elle-même d'avoir la vérité de son côté [1].

« Au reste, si quelques-unes de ces sectes osent se dire contemporaines des apôtres pour avoir l'air d'en venir, faites-nous donc voir, leur répondrons-nous, les origines de vos églises, l'ordre et la succession de vos évêques, en sorte que vous remontiez jusqu'aux apôtres ou jusqu'à l'un de ces hommes apostoliques qui ont persévéré jusqu'à la fin dans la communion avec les apôtres ; car c'est ainsi que les églises vraiment apostoliques justifient qu'elles le sont. Ainsi l'église de Smyrne montre Polycarpe que Jean lui a donné pour évêque ; l'église de Rome, Clément, ordonné par Pierre : toutes également nous montrent à leur tête des évêques établis par les apôtres, qui sont pour elles les canaux de la tradition apostolique. Que les hérétiques se créent une généalogie semblable. Après tant de blasphèmes, tout leur est permis. Mais ils auront beau inventer, ils ne gagneront rien ; car leur doctrine, rapprochée de celle des apôtres, prouve assez, par son opposition, qu'elle n'a pour auteur ni un apôtre ni un homme apostolique. Les apôtres n'ont pu être opposés les uns aux autres dans leur enseignement ; les hommes apostoliques n'ont pu l'être aux apôtres, si vous exceptez ceux qui les ont abandonnés [2]. En un mot, notre doctrine est la plus ancienne de toutes, elle est donc la véritable ; la vérité est la première partout [3].

[1] N. 22-31. — [2] N. 32. — [3] N. 35.

« Mais voulez-vous satisfaire une louable et salutaire curiosité? parcourez les églises apostoliques où président encore, et dans les mêmes places, les chaires des apôtres ; où, lorsque vous entendrez la lecture de leurs lettres originales, vous croirez les voir eux-mêmes, entendre le son de leur voix. Êtes-vous près de l'Achaïe? vous avez Corinthe; de la Macédoine? vous avez Philippes et Thessalonique. Passez-vous en Asie? vous avez Éphèse; êtes-vous sur les frontières de l'Italie? vons avez Rome, à l'autorité de qui nous sommes aussi à portée de recourir. Heureuse Église, dans le sein de laquelle les apôtres ont versé, avec leur sang, toute leur doctrine! où Pierre est crucifié comme son maître; où Paul est couronné comme Jean-Baptiste; d'où l'apôtre Jean, sorti de l'huile bouillante sain et sauf, est relégué dans une île! Voyons donc ce qu'a appris et ce qu'enseigne Rome, et en quoi elle communique particulièrement avec es églises d'Afrique. Elle reconnaît un seul Dieu créateur de l'univers; elle reconnaît Jésus-Christ, Fils du Créateur, né de la Vierge, de Marie, ainsi que la résurrection de la chair; elle mêle la loi et les prophètes avec les Évangiles et les Épîtres des apôtres, et en puise la foi, qu'elle marque par l'eau, revêt de l'Esprit-Saint, nourrit de l'eucharistie et exhorte au martyre; et ainsi elle ne reçoit personne contre cette doctrine [1].

« Que s'il en est ainsi, et que la vérité nous doive être adjugée, à nous qui marchons dans la règle que l'Église nous a transmise des apôtres, les apôtres du Christ, le Christ de Dieu, notre proposition reste démontrée; savoir : que les hérétiques ne doivent point être admis à en appeler aux Écritures, puisque, indépendamment des Écritures, nous prouvons qu'ils n'y ont aucun droit. Qui êtes-vous? peut leur dire l'Église; depuis quand et d'où êtes-vous venus? que faites-vous chez moi, n'étant pas des miens? à quel titre, Marcion, coupez-vous ma forêt? qui vous a permis, Valentin, de détourner mes canaux? qui vous autorise, Apelles, à ébranler mes bornes? Comment, vous autres, osez-vous penser et vivre ici à discrétion? C'est mon bien. Je suis en possession depuis longtemps; je suis en possession la première, je descends des anciens possesseurs, et je prouve ma descendance par des titres authentiques. Je suis héritière des apôtres, et je tiens, conformément aux dispositions de leur testament, au serment que j'ai prêté. Pour vous, ils vous ont renoncés et déshérités comme étrangers et comme ennemis [2].

« Le véritable auteur des hérésies est le même que l'auteur de l'idolâtrie, Satan. Dans les mystères des idoles, il contrefait les mys-

[1] N. 36. — [2] N. 37.

tères de Dieu, le baptême, la confession des péchés, l'impression d'un signe sur le front, l'oblation d'un pain, une image de la résurrection et même du martyre ; il a un souverain pontife, il a des vierges, il a des continents; à l'imitation de la loi judaïque, il a les offices, les insignes, les priviléges sacerdotaux, les ministères, les instruments, les vases pour les sacrifices. Ce qu'il a fait des mystères divins pour l'idolâtrie, il le fait des Écritures divines pour l'hérésie : il en accommode la lettre ou le sens à une doctrine profane et rivale. L'hérésie et l'idolâtrie ne sont donc pas éloignées l'une de l'autre, puisqu'elles sont du même auteur et de la même œuvre. Toute idée fausse que l'on soutient de Dieu, est comme une espèce d'idolâtrie [1].

« Je ne dois pas omettre de décrire ici la conduite des hérétiques, combien elle est frivole, terrestre, humaine, sans gravité, sans autorité, sans discipline, parfaitement assortie à leur foi. Premièrement, on ne sait qui est catéchumème ou qui est fidèle : ils entrent également, ils écoutent, ils prient sans distinction; ils admettent les païens mêmes. Le renversement de toute discipline, ils l'appellent simplicité; et notre attachement à la discipline, ils le traitent d'affectation. Ils donnent la paix à tout le monde indifféremment. Opposés les uns aux autres dans leur croyance, tout leur est égal pourvu qu'on s'accorde à combattre la vérité une. Tous sont enflés et promettent la science ; les catéchumènes sont parfaits avant que d'être instruits. Quelle n'est pas l'influence des femmes hérétiques! elles osent bien enseigner, disputer, exorciser promettre des guérisons, peut-être même baptiser. Leurs ordinations se font au hasard, légèrement et sans suite : tantôt ils élèvent des néophytes, tantôt des gens engagés au siècle, tantôt de nos apostats, pour les attacher par la gloire, ne le pouvant par la vérité. Aujourd'hui ils ont un évêque, demain un autre ; celui qui est aujourd'hui diacre, sera demain lecteur ; aujourd'hui prêtre, demain laïque; car ils donnent même aux laïques les fonctions sacerdotales. Ils se font une affaire, non de convertir les païens, mais de pervertir les nôtres; ils ne sont humbles, flatteurs et soumis que pour cela [2].

« Au reste, ils ne portent point de respect même à leurs prélats; et c'est par cette raison qu'il n'y a guère de schismes chez les hérétiques, parce qu'ils n'y paraissent pas : le schisme est leur unité. Ils varient entre eux, s'écartant de leurs propres règles : chacun tourne à sa fantaisie la doctrine qu'il a apprise, comme celui qui l'a enseignée l'avait composée à sa fantaisie. L'hérésie, dans ses pro-

[1] N. 40. — [2] N. 41.

grès, ne dément point sa nature et son origine. Les valentiniens et les marcionites ont autant de droit d'innover à leur gré dans la foi que Valentin et Marcion. Pas une secte, si on l'examine à fond, qui ne s'écarte en beaucoup de points des sentiments de son auteur. La plupart n'ont pas même d'églises et sont errants et vagabonds, sans mère, sans demeure fixe, sans foi. On reconnaît encore les hérétiques à leur commerce avec les magiciens, les charlatans, les astrologues, les philosophes. Par leurs mœurs, on peut juger de leur foi [1].

« On demeurera invinciblement attaché à notre croyance, conclut Tertullien, si l'on se souvient du jugement futur où nous comparaîtrons au pied du tribunal du Christ, pour y rendre compte de nos œuvres, et en particulier de notre foi. Que répondrez-vous alors, vous qui aurez souillé par le commerce adultère de l'hérésie cette foi vierge que le Christ vous avait confiée ? Vous alléguerez sans doute que ni lui ni ses apôtres ne vous ont averti de prendre garde aux doctrines perverses ! Vous vanterez sans doute l'autorité de tel ou tel docteur hérétique, les miracles qu'il a faits pour confirmer sa doctrine, les morts qu'il a ressuscités, les malades qu'il a guéris ! Sans doute vous obtiendrez grâce, tandis que ceux qui auront été fidèles aux oracles du Seigneur et de ses apôtres courront grand risque de leur salut. J'avais annoncé, il est vrai, leur dira le Seigneur, qu'il viendrait des maîtres de mensonge, en mon nom, au nom de mes prophètes et de mes apôtres ; j'avais ordonné à mes disciples de répéter les mêmes prédictions ; j'avais confié à mes apôtres mon Évangile et le symbole de la foi ; mais comme vous refusiez de croire, il m'a plu ensuite d'y faire des changements. Je vous avais défendu de prêter l'oreille aux hérétiques; mais c'était moi qui étais dans l'erreur. Voilà les absurdités que sont forcés de dévorer ceux qui s'écartent de la règle et qui ne sont point en garde contre le danger de perdre la foi [2]. »

C'est ainsi que Tertullien sut réfuter non-seulement tous les hérétiques de son temps, mais encore les hérétiques de tous les temps. « On doit le regarder incontestablement, dit un Père de l'Église, comme le prince des Pères latins. Quoi de plus érudit, effectivement, que cet homme-là ? quoi de plus exercé dans les choses divines et humaines? Son vaste et merveilleux génie a embrassé toute l'histoire de la philosophie, de chacune de ses sectes, de leurs auteurs, de leurs disciples, de leurs observances, tous les événements divers et toutes les sciences. N'a-t-il pas été doué d'un esprit égale-

[1] N. 42 et 43. — [2] N. 44.

ment vif et imposant, au point qu'il ne s'est presque jamais déterminé à combattre quelqu'un, qu'il ne l'ait désarmé par sa pénétration, ou écrasé par sa force? Mais qui pourrait célébrer dignement son éloquence? Il l'a tellement fortifiée d'arguments invincibles, qu'il entraîne même ceux qu'il n'a pu persuader. En lui, autant de mots, autant de sentences; autant de phrases, autant de victoires. Interrogez les Marcion, les Apelles, les Praxéas, les Hermogène, les Juifs, les gentils, les gnostiques, dont il a pulvérisé les blasphèmes par la vigueur accablante de ses écrits volumineux, comme par autant de coups de foudre [1]. »

Tertullien était originaire de Carthage, fils d'un centurion proconsulaire, et né vers l'an 160. Étant jeune encore, il avait fait, pour se divertir, un traité des incommodités du mariage. Ce qui ne l'empêcha point de se marier depuis, comme on le voit par les deux livres adressés à sa femme. Dans le premier il l'engage à ne point se remarier si elle devait lui survivre, et lui rappelle pour cela que plusieurs s'engageaient à la continence aussitôt après leur baptême, et que d'autres la gardaient dans le mariage d'un consentement mutuel [2]. Dans le second livre, il lui déclare que si elle veut se remarier, elle doit au moins épouser un chrétien. Il insiste principalement sur ces paroles de saint Paul : La femme est libre après la mort de son mari; qu'elle épouse qui elle voudra, pourvu que ce soit dans le Seigneur. Il marque les inconvénients de ces mariages mal assortis. La femme chrétienne rendra à ce mari païen des devoirs de païenne : la beauté, la parure, une propreté mondaine, des caresses honteuses, principalement dans les devoirs secrets; car ce n'est pas de même que chez les saints, où tout se passe avec retenue et modestie, comme sous les yeux de Dieu [3].

« Comment pourra-t-elle servir Dieu, ayant à ses côtés un serviteur du démon, chargé par son maître de l'en empêcher? S'il faut aller à l'église pour une station, il lui donnera rendez-vous aux bains plus tôt qu'à l'ordinaire. S'il faut jeûner, il donnera à manger le même jour. S'il faut sortir, jamais les domestiques ne seront si occupés. Souffrira-t-il que sa femme aille de rue en rue visiter les frères, et cela dans les plus pauvres cabanes? qu'elle se lève d'auprès de lui pour assister aux assemblées de la nuit? Souffrira-t-il tranquillement qu'elle découche à la solennité de Pâques? La laissera-t-il aller sans soupçon à la table du Seigneur, si décriée parmi eux? Trouvera-t-il bon qu'elle se glisse dans les prisons, pour baiser les chaînes des martyrs? qu'elle lave leurs pieds, qu'elle leur offre avec empresse-

[1] Vincent. Lirin., *Commonit.*, l. 1. n. 18. — [2] *Ad uxor.*, l. 2, n. 1. — [3] N. 3.

ment à boire et à manger? qu'elle pense aux absents et qu'elle en soit occupée? S'il vient un frère étranger, comment sera-t-il logé dans une maison étrangère? s'il faut donner quelque chose, le grenier, la cave, tout sera fermé[1].

« Quand même le mari païen consentirait à tout, c'est un mal d'être obligée à lui faire confidence des pratiques de la vie chrétienne. Vous cacherez-vous de lui en faisant le signe de la croix sur votre lit, sur votre corps; en soufflant pour chasser quelque chose d'immonde? Eh! ne croira-t-il pas que c'est quelque opération magique? Ne saura-t-il point ce que vous prenez en secret, avant toute nourriture? et s'il sait que c'est du pain, ne croira-t-il pas qu'il est tel qu'on le dit?» Tertullien parle de l'eucharistie. Les chrétiens l'emportaient dans leurs maisons, pour pouvoir communier tous les jours, et on voit ici que, dès lors, on communiait à jeun, et souvent sous la seule espèce du pain. Les païens disaient que ce pain était trempé dans le sang d'un enfant, et le secret avec lequel on le gardait, leur faisait soupçonner du maléfice[2].

Il continue de montrer à sa femme les inconvénients de demeurer dans une maison pleine de superstitions païennes, et d'assister à des festins profanes. « Que chantera-t-elle avec son mari? elle entendra quelques chansons de théâtre ou de cabaret. Il n'y aura ni mention de Dieu, ni invocation de Jésus-Christ, ni lecture des Écritures pour nourrir la foi, ni bénédiction divine. C'étaient les pires des païens qui prenaient des femmes chrétiennes, et c'étaient les plus faibles chrétiennes qui les cherchaient : les femmes riches, pour avoir une chaise, des porteurs de belle taille, des mules : ce qu'un chrétien, même riche, ne leur aurait peut-être pas donné[3]. »

Il conclut en représentant le bonheur d'un mariage chrétien. « L'Église en forme les nœuds, l'oblation les confirme, la bénédiction y met le sceau, les anges en sont les témoins, le Père céleste les ratifie. Quelle alliance que celle de deux époux chrétiens, réunis dans une même espérance, dans un même vœu, dans une même règle de conduite et dans une même dépendance! Ils ne sont qu'une chair et un esprit; ils prient ensemble, ils se prosternent ensemble, ils jeûnent ensemble, ils s'instruisent et s'exhortent l'un l'autre, ils sont ensemble à l'église et à la table de Dieu, dans les persécutions et dans le soulagement. Ils ne se cachent rien et ne s'incommodent point l'un l'autre. On visite librement les malades; on fait l'aumône sans contrainte; on assiste au sacrifice sans inquiétudes. Rien ne les oblige à dissimuler ni le signe de la croix, ni l'action de grâces, ni la béné-

[1] N. 4. — [2] N. 5. — [3] N. 6-8.

diction. L'un et l'autre ils font retentir les psaumes et les hymnes. C'est à qui des deux chantera le mieux les louanges de son Dieu [1]. »

Dans son exhortation à la chasteté, il adresse à un veuf à peu près les mêmes motifs qu'il fait à sa femme, pour le détourner de passer à de secondes noces, qu'il avoue pourtant être permises, quoique avec une sorte de peine. Un de ces motifs, c'est qu'il priera pour l'âme de son épouse défunte, et offrira des oblations annuelles avec une plus religieuse affection [2].

Tertullien avait été païen d'abord, était tombé dans des adultères et d'autres péchés considérables, et se moquait comme les autres de la religion chrétienne. Lui-même en fait l'humble aveu dans les ouvrages qu'il écrivit après sa conversion, et dont les premiers paraissent avoir été ses traités *du Baptême, de la Pénitence, de la Prière, des Spectacles*.

Une femme, nommée Quintille, de la secte des caïnites, espèce de valentiniens qui révéraient Caïn pour leur saint et leur patron, cherchait à combattre la nécessité du baptême et à en rendre la simplicité méprisable.

Tertullien observe que c'est le propre de Dieu d'unir la simplicité à la puissance. « S'il a préféré l'eau, c'est que c'est de l'eau qu'il a tiré le monde ; c'est que, dans l'origine, l'Esprit de Dieu reposait sur les eaux ; c'est que c'est en séparant les eaux qu'il a fait le firmament, et en rassemblant les eaux d'en bas qu'il a fait paraître la terre : ce furent les eaux qui, sur son ordre, produisirent les premiers êtres vivants ; ce fut encore l'eau mêlée à la poussière qui servit à former l'homme. Qu'y a-t-il d'étonnant, si elle sert à le régénérer ?

« L'Esprit de Dieu reposant sur les eaux primitives et élémentaires du monde, et les sanctifiant, était une figure du baptême. Aussi n'y a-t-il point de différence d'être baptisé dans la mer, dans un étang, une rivière, une fontaine, une mare, un bassin ; ni entre ceux que Jean a baptisés dans le Jourdain, et ceux que Pierre a baptisés dans le Tibre. C'est l'Esprit de Dieu qui communique aux eaux la vertu sanctifiante.

« Les païens eux-mêmes initient à leurs mystères par des ablutions, et purifient par des lustrations leurs maisons, leurs temples et leurs villes entières. Aux mystères d'Apollon et d'Éleusis, ils sont plongés dans l'eau et croient y trouver la régénération avec l'impunité de leurs parjures. Également chez les anciens, quiconque avait commis un homicide, l'expiait par l'eau lustrale. Partout on voit le diable qui s'attache à contrefaire les choses de Dieu. On le voit jus-

[1] N. 9. — [2] *De Exhort. castit.*, n. 11.

que dans ces esprits immondes qui affectent de reposer sur les fontaines et les puits à l'écart.

« Aussi y a-t-il un ange de Dieu qui préside aux eaux pour le salut de l'homme. Un ange agitait autrefois la piscine de Bethsaïde, et le premier malade qui y descendait se trouvait guéri. Les eaux et l'ange du baptême ont reçu une puissance bien plus merveilleuse. Non plus une fois par an, mais chaque jour, ils procurent le salut éternel, la délivrance du péché et de sa peine, non plus seulement à un individu, mais à des peuples. Cet ange, arbitre du baptême, prépare les voies à l'Esprit-Saint qui doit survenir.

« Au sortir de l'eau, nous recevons l'onction sacrée, d'où vient le nom de Christ et de chrétien. On nous impose la main, en invoquant sur nous le Saint-Esprit par la bénédiction, afin qu'il descende sur nous comme au baptême du Seigneur, il est descendu sur lui en forme de colombe ; de même qu'au déluge, ce baptême du monde, une colombe envoyée de l'arche y rapporta le symbole de la paix. Le monde, ayant péché de nouveau après le déluge, est destiné au feu ; il en est de même de l'homme qui recommence ses péchés après le baptême [1]. »

Après avoir relevé d'autres figures de ce sacrement, par exemple les eaux de la mer Rouge, qui sauvèrent les Hébreux et engloutirent les Égyptiens, il en prouve la nécessité par le commandement de Jésus-Christ : Allez, baptisez ; et par la menace de ne point entrer dans le royaume de Dieu. Il n'y a qu'un baptême, comme il n'y a qu'un Dieu et qu'une Église. Mais on peut examiner, ajoute-t-il, ce qu'il faut observer à l'égard des hérétiques. Ils n'ont aucune part à notre discipline : le retranchement de la communion témoigne qu'ils sont étrangers. Ils n'ont ni le même Dieu que nous, ni le même Christ, ni par conséquent le même baptême. Comme il n'est point légitime, sans doute il est nul. Tertullien parle des hérétiques de son temps, qui la plupart usaient d'une autre forme de baptême, ou l'entendaient autrement que les catholiques, ne croyant ni le même Père, ni le même Fils. Nous avons un second baptême, dit-il, mais unique comme le premier, c'est celui du sang [2].

Le droit de donner le baptême appartient au souverain prêtre, qui est l'évêque ; ensuite aux prêtres et aux diacres ; mais non pas sans l'autorité de l'évêque, pour l'honneur de l'Église et le maintien de la paix. Les laïques peuvent aussi le donner en cas de nécessité ; et celui qui y manquera sera coupable de la perte d'un homme. Comme ceux qui se présentaient alors au baptême étaient générale-

[1] *De Baptismo*, n. 1-8. — [2] N. 9-16.

ment des adultes, il rappelle qu'il ne faut pas le donner témérairement, mais le différer selon les dispositions de la personne, la condition, l'âge. Il étend même ces précautions jusqu'aux enfants. Il ne faut pas, dit-il, exposer les parrains au péril de leur manquer par la mort, ou d'être trompés par leur mauvais naturel. Il veut qu'on les instruise auparavant, et qu'ils le demandent. Ce qu'il faut entendre des enfants païens, ou des autres dont l'éducation était en péril. Il veut que l'on diffère aussi, pour les adultes qui ne sont pas mariés, jusqu'à ce qu'ils se marient ou qu'ils se soient affermis dans la continence. Si l'on comprend l'importance, ou, comme il dit, le poids du baptême, on craindra plutôt de le recevoir que de le différer. Le jour solennel du baptême est la Pâque, et ensuite tout l'intervalle jusques à la Pentecôte; mais on peut le donner en tout temps et à toute heure. On s'y doit préparer par des prières fréquentes, des jeûnes, des génuflexions et des veilles; et par la confession de tous les péchés passés. C'est beaucoup de ne les pas confesser publiquement. Heureux donc ceux qu'attend la grâce de Dieu ! Lorsque vous sortirez des sacrés fonts de la nouvelle naissance, demandez au Père, demandez au Seigneur, et vous recevrez. Seulement, je vous en conjure, souvenez-vous dans vos prières du pécheur Tertullien [1].

Dans le livre *De la Pénitence,* il observe que la pénitence ou le repentir que les païens connaissaient le plus, c'était de se repentir du bien qu'ils avaient fait, lorsqu'ils se voyaient payés d'ingratitude. Ils ne pensaient pas que tôt ou tard Dieu même récompenserait le bien et punirait le mal. La vraie et bonne pénitence, c'est de se repentir du mal qu'on a fait, et parce qu'il déplaît à Dieu et parce que Dieu le punit. Elle est de deux sortes : une avant le baptême, pour y préparer ; l'autre après.

Ce qu'il dit de la première, s'adresse principalement à ceux des catéchumènes, qui, se voyant assurés de la rémission de leurs péchés par le baptême qu'ils espéraient, voulaient profiter, pour satisfaire leurs passions, du temps qui leur restait, et obtenir le pardon sans en payer le prix, qui est la pénitence.

Quant à la seconde, pour les péchés commis après le baptême, il témoigne n'en parler qu'à regret, souhaitant que les chrétiens n'en connaissent point d'autre que la première. Cependant, comme l'ennemi attaque les néophytes avec le plus de fureur, Dieu leur en a préparé une seconde, mais seulement une fois. Ce qui s'entend de la pénitence publique, laquelle ne s'imposait, en effet, qu'une fois, et pour les grands crimes, tels que l'idolâtrie, l'homicide, l'adultère. Il

[1] N. 17-20.

prouve la réalité de cette seconde pénitence par l'Apocalypse de saint Jean, où l'Esprit-Saint, après avoir reproché aux églises d'Asie divers péchés, même des péchés de fornication et d'idolâtrie, les presse néanmoins toutes de faire pénitence, jusques à y joindre des menaces. Il le prouve encore par la parabole de la dragme et de la brebis perdues, ainsi que par celle de l'enfant prodigue. Plus cette seconde et unique pénitence est resserrée, plus l'épreuve est difficile ; il ne suffit pas qu'elle soit dans la conscience, il faut qu'elle s'exprime par des actions. C'est ce qu'on appelle, d'un mot grec, exomologèse ou confession, qui est un exercice pour abattre l'homme et l'humilier ; qui lui prescrit une manière de vie propre à attirer la miséricorde ; qui règle même son vêtement et sa nourriture ; qui l'oblige à coucher dans le sac et la cendre, à négliger son corps, affliger son esprit, ne boire et ne manger que des choses simples, seulement pour soutenir la vie ; le plus souvent nourrir ses prières par les jeûnes ; gémir, pleurer, crier jour et nuit vers son Dieu ; se prosterner devant les prêtres, se mettre à genoux devant les amis de Dieu, charger tous les frères de nous secourir de leurs prières. Exhortant les pécheurs à ne point différer leur pénitence par mauvaise honte ou par crainte des incommodités temporelles, il se met lui-même de leur nombre comme un des plus coupables [1].

Le sujet principal de son livre *De la Prière*, est l'oraison dominicale, qu'il appelle un abrégé de tout l'Évangile, et dont il fait une excellente paraphrase. Sur cette demande : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, il observe que le sens principal est le sens spirituel, qu'il applique au pain de l'eucharistie, où se trouve le corps du Christ, suivant sa parole : Ceci est mon corps. La meilleure préparation pour prier bien, est de pardonner de tout son cœur à ses frères. De se laver les mains auparavant, comme quelques-uns croyaient devoir le faire, est une chose indifférente ; le Juif a beau se laver chaque jour tout le corps, jamais néanmoins il n'est pur ; toujours ses mains sont souillées du sang des prophètes, éternellement elles le sont de celui du Seigneur lui-même. De penser avec d'autres que pour prier il faille être assis ou ôter son manteau, est une vaine superstition. Le tout est de se bien rappeler la présence du Dieu vivant, ainsi que de l'ange de la prière qui est à nos côtés. Il faut prier avec un extérieur modeste, d'un ton de voix silencieux, et ne pas faire comme ceux qui, par le bruit de leurs paroles, ne font qu'incommoder leurs voisins. Quelques-uns, dans leurs jeûnes particuliers, s'abstenaient du baiser de paix ; il les blâme comme allant contre le précepte de cacher nos jeûnes.

[1] Tertull., *De Pœnitent.*

Quant au jeûne public et commun de Pâques, il n'y avait pas le même inconvénient ; comme tout le monde jeûnait, il n'y avait rien à cacher. Plusieurs autres s'imaginaient que les jours de station, comme les quatre-temps, ils ne devaient point assister à la célébration des sacrifices, attendu qu'elle se terminait par la réception du corps du Seigneur. « Quoi donc ! l'eucharistie rompra-t-elle le culte que vous offrez à Dieu, ou le rendra-t-elle plus parfait encore ? Votre station ne sera-t-elle pas plus solennelle, si vous approchez de l'autel de Dieu? Après tout, vous n'avez qu'à recevoir le corps du Seigneur et le réserver, par là vous accomplirez l'un et l'autre, et de participer au sacrifice et d'acquitter votre obligation [1]. »

Avant sa conversion, Tertullien avait pris un plaisir singulier aux spectacles sanglants de l'amphithéâtre. Dans son livre *Des Spectacles*, qu'il fit depuis, il observe que ce qui détournait le plus de gens du christianisme, ce n'était pas tant le péril de la vie que le péril de la volupté. « L'insensé même ne craint pas la mort, puisqu'elle est inévitable ; mais le sage même ne méprise pas le plaisir, tant il a d'attrait ; ce n'est enfin que le plaisir qui rend la vie agréable à l'un et à l'autre. Personne ne nie, parce que personne n'ignore ce que la nature suggère d'elle-même, que Dieu est le créateur de l'univers, que cet univers est bon et fait pour l'homme. Mais ceux qui ne connaissent pas Dieu complétement, qui ne le connaissent que par le droit de nature, non par le droit de famille, de loin et non pas de près, ceux-là ignorent nécessairement comment il veut qu'on use de ce qu'il a fait, et comment la puissance rivale porte à en abuser. Il ne faut pas considérer seulement qui a créé toutes choses, mais encore qui les détourne à de mauvaises fins. » C'est que les païens disaient que, puisque tout était l'œuvre de Dieu, il n'y avait point de mal à s'en réjouir dans les jeux et dans les spectacles. « Dieu a fait aussi le fer, leur répond Tertullien ; en conclurez-vous qu'il l'a fait pour servir au meurtre ? Ne condamnez-vous pas vous-mêmes le meurtrier sans rémission ? »

Mais bientôt, s'adressant aux chrétiens, il leur représente qu'au baptême, ils ont renoncé à Satan, à ses pompes et à ses anges. Tout cela, c'était principalement l'idolâtrie. « Or, les spectacles des païens étaient tous originairement institués en l'honneur des idoles et se célébraient généralement en leur honneur. Il le fait voir en détail, et pour le cirque où se faisaient les courses des chars, et pour le théâtre où se jouait la comédie, et pour le stade où se donnaient les combats des athlètes, et pour l'amphithéâtre où se donnaient les

[1] Tertull., *De Orat.*, n. 14.

combats sanglants des bêtes et des gladiateurs. Outre cette raison principale de l'idolâtrie, il y en avait d'autres. Dans le cirque, le peuple se partageait en factions, les uns pour tel cocher, les autres pour tel autre, jusqu'à se livrer plus d'une fois à des fureurs séditieuses. Combien ces emportements n'étaient-ils pas contraires à l'esprit de douceur et de paix qui forme le caractère du chrétien? Au théâtre, on produisait en public toutes les infamies qu'ailleurs on cachait avec le plus de soin. On en représentait quelquefois de si exécrables, qu'elles faisaient rougir les prostituées que l'on y employait. Et le sénat et le peuple ne rougissaient pas ! A l'amphithéâtre, on versait le sang de l'homme, on le versait et par la dent des bêtes, et par le glaive du gladiateur. Ordinairement c'était le sang des criminels, plus d'une fois celui des innocents, souvent même celui des chrétiens. C'est là qu'on criait chaque jour : Les chrétiens aux lions ! A Dieu ne plaise que les siens prennent plaisir à de pareils spectacles ! Le jugement seul des païens leur devait suffire. Quelque passion qu'ils eussent pour les spectacles de tout genre et pour les personnes qui y servaient, ils notaient cependant d'infamie tous les acteurs. Un fait dont il prend Dieu à témoin, vient confirmer le tout. Une femme ayant été au théâtre, en revint possédée du démon. Comme dans l'exorcisme on reprochait à l'esprit immonde d'avoir osé attaquer une chrétienne, il répondit hardiment : J'ai eu raison, je l'ai trouvée chez moi [1]. »

Tertullien conclut ainsi son livre : « Mais accordons qu'il te faille des amusements pour passer ce peu de vie. Pourquoi es-tu si ingrat que de ne reconnaître point les plaisirs sans nombre que Dieu te procure, et de n'en être point satisfait ? Car quoi de plus agréable que d'être réconcilié avec Dieu, son Père et son Seigneur, de contempler la vérité sans voile, de reconnaître ses erreurs, d'obtenir le pardon de tant de crimes passés ? Y a-t-il une volupté plus grande, que d'être au-dessus de la volupté même, de mépriser le monde entier, de jouir de la liberté véritable, d'une conscience intègre, de mener une vie qui se suffit à elle-même, de ne craindre aucunement la mort, de fouler aux pieds les dieux des nations, de chasser les démons, de guérir les malades, de vivre pour Dieu ? Voilà les plaisirs, voilà les spectacles des chrétiens, spectacles saints, perpétuels, gratuits.

« Veux-tu les jeux du cirque ? Contemple les courses des siècles, les temps qui roulent, l'espace qui disparaît ; vois d'avance le terme de la consommation, défends les sociétés des églises, réveille-toi au signal de Dieu, lève-toi à la trompette de l'ange, applaudis aux pal-

[1] Tertull., *De Spect.*

mes des martyrs. Te plais-tu à la science, à la doctrine ? Nous avons des lettres, nous avons des vers, nous avons des sentences, nous avons des cantiques, nous avons des voix, et en nombre. Veux-tu la lutte et les combats ? En voici plus d'un. Regarde l'impudicité vaincue par la continence, la perfidie immolée par la foi, la barbarie subjuguée par la miséricorde, le libertinage dompté par la modestie. Voilà nos combats ; nous-mêmes y sommes couronnés. Te faut-il même du sang ? tu as le sang du Christ !

« Mais quel spectacle s'approche ? L'avénement du Seigneur, mais Seigneur qu'on ne conteste plus, mais Seigneur glorieux, mais Seigneur triomphant. Quelle jubilation dans les anges ! quelle gloire dans les saints qui ressuscitent ! quel règne pour les justes ! quelle nouvelle cité ! quelle nouvelle Jérusalem !

« Mais voici d'autres spectacles encore : ce jour, le dernier des jours, jour éternel du jugement, qui surprendra inopinément les nations au milieu de leurs dérisions impies, et qui, dans un seul incendie, dévorera et les antiquités et les nouveautés du monde. Spectacle immense ! Faut-il admirer ? faut-il rire ? faut-il s'abandonner à la joie, à l'allégresse ? en voyant tant de rois, qu'on nous disait transportés au ciel, gémissant ensemble au fond des ténèbres avec les témoins de leur apothéose et avec Jupiter même ? en voyant les magistrats, persécuteurs du nom du Christ, consumés dans des flammes plus cruelles qu'ils n'en allumèrent contre les chrétiens ? en voyant ces sages philosophes, confondus devant leurs disciples qui brûlent avec eux, et auxquels ils avaient persuadé que Dieu ne s'occupait de rien, que les âmes n'étaient pas, ou qu'elles ne rentreraient pas dans leurs anciens corps ? en voyant les poëtes tremblant, non pas devant Rhadamante et Minos, mais devant le tribunal inattendu du Christ ? Mais tournons plutôt nos regards sur ceux qui ont excercé leur rage sur le Seigneur lui-même. Le voilà, leur dirai-je, le voilà, ce fils du charpentier et d'une pauvre ouvrière, ce destructeur du sabbat, ce Samaritain, ce possédé du démon ! le voilà, celui que vous avez acheté de Judas ! voilà celui qui a été frappé d'un roseau et de soufflets, couvert de crachats, abreuvé de fiel et de vinaigre ! Pour jouir de ce spectacle, de ce triomphe, tu n'auras que faire de la libéralité d'un préteur ou d'un consul. Et que sera-ce donc que les choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, qui ne sont point montées dans le cœur de l'homme [1]. »

Comme l'idolâtrie régnait encore partout, et que d'ailleurs les chrétiens avaient pour règle de ne pas se faire connaître sans néces-

[1] N. 29 et 30.

sité, de peur d'exciter inutilement la fureur des infidèles, il se rencontrait bien des cas embarrassants. La plupart croyaient que l'on ne commettait d'idolâtrie qu'en brûlant de l'encens, en immolant des victimes, en se faisant initier aux mystères ou aux sacerdoces profanes. Dans cette persuasion, des ouvriers en sculpture, en plâtre, en broderie, devenus chrétiens, continuaient à fabriquer des idoles. Ils avaient besoin de cela pour vivre, disaient-ils, et d'ailleurs ils ne les adoraient pas. Ce n'est pas tout. On élevait de ces chrétiens à l'ordre ecclésiastique, on en faisait des diacres et des prêtres; en sorte que, chaque jour, passant de leur boutique à l'église, avec ces mêmes mains qui fabriquaient des idoles, ils prenaient le corps du Seigneur et le distribuaient aux autres [1].

Tertullien, qui nous apprend ces étranges particularités dans son livre *De l'Idolâtrie*, les blâme avec force. Il ne veut pas que le chrétien contribue sciemment d'aucune manière au culte des idoles. Un astrologue, ayant reçu le baptême, prétendait qu'il pouvait encore professer son art; il lui montre que le christianisme défend également et l'astrologie et la magie. Mais un chrétien pouvait-il tenir une école publique de grammaire ou de littérature? Comme il y fallait alors célébrer les dieux des nations, enseigner leurs noms, leurs généalogies, leurs fables, observer leurs fêtes ainsi que d'autres superstitions, Tertullien décide qu'un chrétien ne pouvait pas tenir de ces écoles comme maître, mais que cependant il pouvait les fréquenter comme disciple, n'étant pas censé alors approuver tout ce que l'on y dirait [2]. Il décide de même qu'un chrétien ne pouvait être marchand d'encens, encore moins de victimes.

Quelques-uns célébraient certaines fêtes païennes, telles que les saturnales, les étrennes du mois de janvier, non pas avec les païens, mais entre eux, ces fêtes consistant principalement en festins et en cadeaux qu'on s'envoyait l'un à l'autre. Tertullien les blâme et dit que si la chair a besoin de quelque relâche, on avait chaque jour de dimanche et les fêtes chrétiennes [3].

Il était d'usage alors, dans les réjouissances publiques, de couronner ses portes de lauriers et de les illuminer en plein jour. Lorsque c'était pour la fête de l'empereur ou des causes semblables, les chrétiens s'y conformaient avec plus d'exactitude quelquefois que les païens. Comme les portes étaient consacrées à Janus et à d'autres idoles, Tertullien trouvait encore de l'idolâtrie en cet usage [4]; mais on sent bien que ce sont là des choses qui dépendent des temps et des lieux.

Quant aux assemblées de familles innocentes par elles-mêmes,

[1] Tertull., *De Idol.*, n. 2-7. — [2] N. 10. — [3] N. 14. — [4] N. 15.

comme pour des fiançailles ou des noces, pour donner le nom à un enfant, ou la toge virile à un jeune homme, c'est-à-dire le manteau romain, qui marquait son entrée dans le monde, je crois, dit-il, qu'il n'y a point de danger, quoiqu'il s'y fasse des sacrifices, puisque nous n'y prenons point de part et que nous en sommes simples spectateurs, et à regret [1]. Mais un chrétien pourrait-il remplir quelque magistrature, supposé que, comme Joseph et Daniel, il se préservât de toute idolâtrie? Tertullien prétend de plus qu'il ne peut être juge dans une cause qui regarde la vie ou l'honneur de quelqu'un; qu'il ne peut ni arrêter, ni emprisonner, ni questionner, ni condamner personne, même en première instance [2]. En quoi certainement il est excessif, aussi bien qu'en ce qu'il condamne la profession des armes. Lui-même a dit dans son *Apologétique*, que les chrétiens servaient dans les armées avec les païens.

On en voit la preuve dans un fait qui arriva plus tard, dans un temps de paix, et sur lequel il a fait lui-même un livre. Les empereurs, on croit que ce furent les deux Maximin, vers l'an 235, firent une largesse à leur armée. Les soldats s'approchaient, couronnés de laurier, suivant la coutume, pour recevoir la distribution. Il y en eut un qui se présenta la tête nue, tenant sa couronne à la main. Les uns le montraient de loin et s'en moquaient; les plus proches frémissaient de colère. Il était déjà passé, quand le bruit en vint au tribun. « Pourquoi, lui dit-il, n'es-tu pas comme les autres? C'est que cela ne m'est pas permis, répondit-il. On lui en demanda la raison. Parce, dit-il, que je suis chrétien. On prit les avis, et il fut renvoyé aux préfets du camp: là il fut dégradé, et quitta son manteau, sa chaussure et son épée, et fut mis en prison. Plusieurs le blâmèrent, comme s'étant exposé témérairement. Sans doute, disaient-ils, lui seul est courageux, lui seul est chrétien, parmi tant de frères, ses camarades! quelle nécessité, pour une chose indifférente, de mettre en péril la longue paix de l'Église? » Tertullien prétendit, au contraire, que c'était une marque d'idolâtrie, et entreprit la défense du soldat. Comme on disait que l'Écriture ne défendait point ces couronnes, il répond qu'il y a bien des pratiques fondées sur la seule tradition.

« Pour commencer par le baptême, dit-il, avant que d'entrer dans l'eau, là même, et encore quelque temps auparavant, dans l'Église, et sous la main du prélat, nous protestons renoncer au diable, à ses pompes et à ses anges. Ensuite nous sommes plongés trois fois, répondant quelque chose au delà de ce que le Seigneur a déterminé

[1] N. 16. — [2] N. 17 et 18.

dans l'Évangile. Étant levés des fonts, nous goûtons du lait et du miel, et depuis ce jour nous nous abstenons du bain ordinaire pendant toute la semaine. Le sacrement de l'eucharistie, que le Seigneur a ordonné à tous, et dans le temps du repas, nous le prenons même aux assemblées d'avant le jour, et ne le recevons que de la main de ceux qui y président. Nous faisons tous les ans des oblations pour les défunts et pour les fêtes des martyrs. Nous ne croyons pas permis de jeûner le dimanche ni d'y prier à genoux ; nous jouissons du même privilége depuis le jour de Pâques jusques à la Pentecôte. Nous souffrons avec peine qu'on fasse tomber à terre quelque chose de notre calice ou de notre pain. A toutes nos démarches, nos mouvements, nos entrées et nos sorties ; en nous chaussant, nous baignant, nous mettant à table ou au lit ; prenant un siége, allumant une lampe ; à quelque action que ce soit, nous marquons notre front du signe de la croix. Si vous demandez une loi tirée des Écritures, pour ces pratiques et autres semblables, vous n'en trouverez point ; on vous dira que la tradition les a autorisées, la coutume les a confirmées et la foi les observe [1]. »

Tout cela est fort bien ; mais ces raisonnements mêmes justifiaient la multitude des soldats chrétiens ; car, sans avoir contre eux l'Écri ture, ils avaient pour eux la coutume.

Dès le commencement de la persécution de Sévère, Tertullien avait adressé une lettre aux martyrs en prison, pour leur donner une consolation spirituelle, comme l'Église leur donnait la nourriture corporelle, tant, en général, de son trésor, que par la dévotion particulière des fidèles. Dans cet opuscule, qui respire la plus tendre vénération, il les exhorte à prendre garde aux tentations de passion ou de division entre eux, et à conserver la paix qu'ils donnaient souvent aux autres. Car c'était la coutume que ceux qui, pour leurs péchés, étaient chassés de l'Église, cherchaient les recommandations des martyrs pour être réconciliés. On y voit l'origine des indulgences. Il leur représente éloquemment que le monde était une prison plus infecte que la leur ; que, dans leur prison, ils étaient plus libres que dans le monde. Soldats du Christ, la prison était une tente où ils s'armaient pour le combat ; athlètes de la foi, la prison était la palestre où ils s'exerçaient à remporter la palme. Bien des païens, qu'il leur nomme, avaient enduré la mort pour une gloire humaine ; que ne feront-ils donc pas, eux, pour une gloire divine [2] ?

Les valentiniens et autres gnostiques tenaient un langage bien différent. Au fort de la persécution, et lorsque le supplice atroce de quelque martyr excitait la terreur, ils s'adressaient aux chrétiens

[3] Tertull., *De Coronâ*, n. 1-3. — [2] Id., *Ad Martyr.*

simples et faibles, chrétiens en l'air et comme il vous plaira, dit Tertullien, et leur disaient d'un ton compatissant : « Quoi ! des hommes innocents être exposés à de pareilles tortures ! Quoi ! une secte qui ne fait de mal à personne être traitée de la sorte ! » A ces propos, on croyait entendre un frère ou du moins un honnête païen. Ils insistaient : « Quoi ! des hommes périr sans cause ! car ils périssent, et sans cause. Mais ces âmes simples ne savent pas ce qui est écrit, elles ne savent pas où, quand et devant qui l'on doit confesser. Simples? mais ce n'est plus de la simplicité, c'est de l'illusion, ou plutôt c'est une démence de mourir pour Dieu. Qui me sauvera donc, si celui-là meurt qui devait me sauver ? Le Christ est mort une fois pour nous, afin que nous ne fussions pas mis à mort nous-mêmes. Que s'il redemande la pareille, est-ce que lui aussi attend son salut de ma mort? Est-ce que Dieu demande le sang des hommes, lui qui récuse celui des boucs et des taureaux ? Assurément il veut le repentir du pécheur plutôt que sa mort. Comment donc désirerait-il la mort de ceux qui ne sont pas pécheurs [1] ? »

C'est par de tels et de semblables discours que ces hérétiques insinuaient leur venin dans l'âme des chrétiens peu instruits et peu fermes, qu'ils détournaient ainsi du martyre et faisaient tomber dans l'hérésie ou retomber dans l'idolâtrie. Tertullien les compare au scorpion, reptile très-commun en Afrique, qui, dans les ardeurs de l'été, s'attache inaperçu au corps de l'homme, le pique de sa queue, et, par le venin qu'il lui communique, lui cause le dégoût, l'engourdissement, le vomissement, et la mort. Aussi intitula-t-il *Scorpiaque*, ou remède contre les scorpions, le livre qu'il écrivit à ce sujet.

Il y montre la nécessité du martyre par l'Ancien Testament, qui défend, sous peine de mort, d'adorer les idoles ; qui, par conséquent, impose l'obligation de souffrir tous les supplices, à l'exemple de Daniel et ses compagnons, plutôt que de commettre un acte d'idolâtrie. Il le prouve par le Nouveau Testament, où Dieu nous a tellement aimés, qu'il n'a pas épargné son propre Fils ; où il est dit que Jésus-Christ ayant donné sa vie pour nous, nous devons donner la nôtre pour nos frères, à plus forte raison pour Dieu ; où Jésus-Christ annonce partout aux siens qu'ils seront persécutés et mis à mort à cause de son nom ; et, bien loin de les en détourner, il ajoute que quiconque rougira de lui devant les hommes, il en rougira lui-même devant son Père. Il le prouve par les écrits et l'exemple des apôtres, qui exhortaient les autres au martyre et l'ont souffert eux-mêmes. Le martyre est semblable aux opérations de chirurgie, opérations

[1] Tertull., *Scorpiac.*, n. 1.

cruelles, mais salutaires. Il réfute la rêverie des valentiniens, qui voulaient que la confession commandée par Jésus-Christ ne se dût pas faire sur la terre et en cette vie, mais, après que les âmes seraient sorties des corps, devant les hommes et les puissances qu'ils imaginaient dans les divers étages du ciel. En cet endroit, il dit clairement que l'entrée du ciel nous est ouverte par la vertu de Jésus-Christ, et que les chrétiens y sont admis sans examen ni retardement; que Jésus-Christ en a laissé ici-bas les clefs à saint Pierre, et par lui, à l'Église, et que chacun les porte avec lui par la confession de la foi. Il nous apprend que les païens criaient souvent dans le cirque : Jusqu'à quand souffrira-t-on cette troisième espèce ? en parlant des chrétiens. Ils se comptaient eux-mêmes pour la première espèce, et les Juifs pour la seconde [1].

La persécution allumée par Sévère se ralentissait, lorsque Scapula, proconsul d'Afrique, la continuait encore avec cruauté. Il tomba malade. Tertullien lui écrivit, moins pour lui demander de ne plus persécuter les chrétiens, que pour l'engager à penser à lui-même. « Aimer ses amis, c'est la vertu de tout le monde; aimer ses ennemis, est la vertu des seuls chrétiens. Touchés de votre ignorance, et sensibles aux maux à quoi vous vous exposez et dont nous voyons chaque jour les tristes avant-coureurs, nous nous croyons obligés de vous mettre sous les yeux ce que vous éloignez de vos oreilles. Nous adorons un seul Dieu, que vous connaissez tous naturellement; c'est lui dont le tonnerre vous fait trembler et dont les bienfaits vous réjouissent. Les autres que vous pensez être dieux, nous savons que ce sont des démons. Il est cependant du droit humain et du droit naturel que chacun adore ce qu'il juge à propos; la religion de l'un ne nuit ni ne profite à celle de l'autre. Il n'est pas non plus d'une religion de forcer la religion; elle doit être embrassée volontairement, non par contrainte. Tout sacrifice demande à être fait de bon cœur. Lors même que vous nous contraindriez donc de sacrifier, vous n'avanceriez point la cause de vos dieux ; car, si dieux ils sont, ils ne voudront pas d'un sacrifice qu'on leur offre malgré soi.

« Quant à l'empereur, sachant que c'est notre Dieu qui le constitue, c'est une nécessité pour nous de l'aimer, de le vénérer, de le révérer, de l'honorer, de désirer sa prospérité. Nous l'honorons donc en la manière qu'il nous est permis et qu'il lui est avantageux, comme un homme, le second après Dieu, qui tient de Dieu tout ce qu'il est, et qui n'est inférieur qu'à Dieu. Lui-même voudra cela. Car, de cette manière, il est supérieur à tout le monde, n'étant inférieur qu'au

[1] N. 10.

seul Dieu véritable. Il est plus grand que les dieux eux-mêmes, puisqu'ils sont en sa puissance. Nous sacrifions donc aussi pour le salut de l'empereur, mais à notre Dieu qui est aussi le sien, et en la manière que Dieu l'ordonne, avec un cœur pur. Que nous soyons animés d'une patience divine, vous le voyez de vos yeux. Une si grande multitude d'hommes, formant presque la majeure partie de chaque ville, nous vivons dans le silence et la modestie, plus connus individuellement qu'en masse, et ne nous faisant connaître que par l'amendement de nos vices antérieurs. Car à Dieu ne plaise que nous soyons indignés des maux que nous désirons souffrir, ni que nous tramions quelque vengeance, nous qui l'attendons de Dieu.

« Ce qui nous fait nécessairement de la peine, c'est qu'aucune ville ne versera impunément notre sang. Sous le gouverneur Hilarien, le peuple cria qu'on nous ôtât les aires où nous faisions nos sépultures ; et les aires où ils battaient leurs blés leur furent inutiles ; car ils n'eurent point de moisson. Les pluies de l'année dernière ont rappelé ce que méritait le genre humain, savoir : un déluge comme autrefois, pour punir son incrédulité et ses iniquités. De quoi menaçaient les feux suspendus dernièrement sur les murailles de Carthage pendant la nuit, ils le savent, ceux qui en ont été témoins. Ce qu'annonçaient avant cela ces tonnerres extraordinaires, ils le savent, ceux qui s'y sont endurcis. Tout cela ce sont des signes de l'imminente colère de Dieu, que c'est une nécessité pour nous, autant que possible, d'annoncer, de prêcher, et en attendant, de rendre locale par nos prières ; car, en son temps, ils la sentiront universelle et suprême, ceux qui en interprètent autrement les exemples. A Utique, on a vu le soleil s'éclipser tout à coup contre toutes les règles de la nature ; demandez-le à vos astrologues. Nous pourrions vous citer divers magistrats qui, à leurs derniers moments, ont témoigné leur repentir des rigueurs qu'ils avaient exercées contre les chrétiens. Vigellus Saturninus, qui le premier a tiré le glaive contre nous, en a été puni par la perte des yeux. Claude Herminien, gouverneur de Cappadoce, irrité que sa femme eût passé à leur secte, traita cruellement les chrétiens. Frappé, lui seul, de la peste dans son palais, dévoré tout vivant par les vers, il disait : Que personne ne le sache, de peur que les chrétiens n'en triomphent. Ensuite, reconnaissant sa faute, d'avoir contraint quelque-uns par les tourments à apostasier, il mourut presque chrétien. Cecilius Cappella, quand Sévère prit Byzance sur le parti de Niger, s'écria : Réjouissez-vous, chrétiens ! parce que Sévère leur était alors favorable. Ceux qui vous semblent rester impunis auront leur tour au jour du jugement de Dieu. Vous-mêmes, nous faisons des vœux pour que la maladie qui vous afflige soit un simple

avertissement du ciel; mais souvenez-vous qu'elle a commencé après l'ordre donné par vous d'exposer aux bêtes le chrétien Mavilus d'Adrumet.

« Du reste, pensez à l'avenir. Nous ne cherchons point à vous effrayer, pas plus que nous ne vous craignons. Mais nous voudrions pouvoir sauver tous les hommes en les avertissant de ne point faire la guerre à Dieu. Vous pouvez remplir votre charge et vous souvenir cependant de l'humanité, ne fût-ce que parce que vous êtes vous-même sous le glaive. Que vous est-il commandé, sinon de condamner les coupables qui confessent et d'appliquer aux tourments ceux qui nient? Voyez donc que vous agissez contre les ordonnances, en contraignant à nier ceux qui confessent. Combien de gouverneurs d'un caractère plus cruel que vous ont cependant dissimulé dans les causes de cette espèce! Cincius Sévère suggérait lui-même aux chrétiens les réponses qu'ils devaient faire pour être renvoyés. Vespronius Candide renvoya un chrétien sous prétexte qu'il ne pouvait satisfaire ceux qui le poursuivaient sans favoriser le tumulte. Asper, en voyant un qui cédait à de légers tourments, ne le contraignit point de sacrifier, après avoir déclaré à son conseil qu'il était fâché que cette affaire lui fût venue. Pudens, comme on lui eut adressé un chrétien, ayant compris par le titre de l'accusation qu'elle était calomnieuse, la déchira, et renvoya l'accusé, disant qu'il ne l'interrogeait point sans accusateur légitime. Tout cela peut vous être attesté par vos officiers et vos conseillers, qui ont eux-mêmes obligation aux chrétiens. Le secrétaire de l'un d'eux fut délivré d'un démon qui l'allait précipiter; un parent d'un autre, un petit garçon d'un autre, et combien d'hommes de qualité, pour ne point parler des gens du commun, ont été délivrés des démons, ou guéris de leurs maladies! »

Il marque en ces termes que la persécution durait toujours: « Encore à présent ce nom est persécuté par le commandant de la légion et par le gouverneur de la Mauritanie; mais jusques au glaive seulement, comme il a été ordonné dans l'origine; » c'est-à-dire que ces officiers se contentaient de faire mourir les chrétiens sans les tourmenter. Il finit en représentant leur grand nombre, et de personnes considérables, même des parents et amis du proconsul, surtout à Carthage. « Épargnez-vous donc vous-même, si ce n'est pas nous; épargnez Carthage, si ce n'est pas vous; épargnez la province, qui, depuis qu'on a vu votre intention, est en proie aux excès des soldats et des ennemis personnels de chacun. Nous n'avons aucun maître, si ce n'est Dieu seul. Ce maître est devant toi, on ne peut s'en cacher, et tu ne peux rien lui faire. Ceux que tu regardes comme tes maîtres, sont des hommes qui mourront eux-mêmes un jour.

Cette secte, au contraire, ne défaudra point; plus elle paraît abattue, plus elle s'élève. Quiconque a été spectateur de tant de patience, se sent frappé comme d'un scrupule; il brûle de savoir ce qu'il en est, et dès qu'il connaît la vérité, il l'embrasse [1]. »

Tertullien fut élevé à l'ordre de prêtrise : saint Jérôme nous l'assure formellement; mais on ne sait à quelle époque de sa vie. Il portait le pallium ou manteau de philosophe. Il l'avait pris dès le temps de sa conversion, quittant la toge romaine. Les Carthaginois en firent des railleries. Il leur répondit sur le même ton par un petit opuscule où il leur rappelle que le manteau était l'ancien habit des Carthaginois et des Tyriens; qu'au reste la nature entière changeait sans cesse de vêtement; que la simplicité du manteau l'emportait sans comparaison sur la traînante ampleur de la toge [2].

Il écrivit dans la suite, mais plus sérieusement, sur un sujet analogue, l'ornement des femmes. Alors, comme toujours, les femmes étaient portées à la parure et à plaire. Elles n'y voyaient point de mal, pourvu qu'elles ne manquassent point à la chasteté. Il leur représente que ce n'est point assez pour une femme chrétienne : elle doit éviter encore de faire naître dans les autres de mauvais désirs, ce qui est inévitable, lorsqu'à la beauté naturelle se joint la parure et le désir de plaire. Que si une personne chrétienne doit se glorifier dans sa chair, c'est quand elle est déchirée pour Jésus-Christ, non quand elle attire les yeux et les soupirs des jeunes gens. Il parle en conséquence contre le fard, les faux cheveux et les autres ornements semblables, qui semblent faire injure à l'œuvre de Dieu, et qu'il blâme encore plus dans les hommes. Que si votre richesse, votre naissance ou votre dignité vous obligent à marcher avec quelque pompe, modérez ce mal, en sorte que vous ne lâchiez pas la bride à la licence, sous prétexte de nécessité. Comme on était dans un temps de persécution, il conclut par ces mots : «Je ne sais, du reste, si les mains accoutumées à des bracelets pourront souffrir les menottes; si une jambe ornée de bandelettes s'accommodera des entraves. Je crains qu'une tête si chargée de perles et d'émeraudes ne donne pas de place à l'épée [3]. »

Plus tard, il fit un opuscule du même genre à cette occasion. Dans ses épîtres aux Corinthiens, saint Paul recommande aux femmes, comme une convenance que la nature même leur enseignait, de ne paraître en public que voilées. Des filles chrétiennes de Carthage, prétendant qu'elles n'étaient pas comprises sous le nom de femmes, paraissaient dans l'église nu-tête. Elles voulaient

[1] Tertull., *Ad Scapul.* — [2] *Id.*, *De Pallio.* — [3] *Id.*, *De Cultu fem.*, l. 1, n. 13.

montrer qu'elles étaient vierges, et trouvaient mauvais que toutes ne fissent pas de même; elles tâchaient d'en attirer le plus qu'elles pouvaient par cette distinction. Comme les vierges étaient bien accueillies de tous les chrétiens, quelques-unes, d'une vertu mal affermie, succombèrent à des tentations, devinrent mères, sans cesser de paraître à l'église la tête découverte, de peur de publier leur déshonneur. Tertullien fit un livre pour montrer que les filles adultes ou les vierges devaient être voilées, que l'Apôtre les avait comprises sous le nom générique de femmes, que les raisons étaient les mêmes pour les unes que pour les autres, que tel était l'usage de l'église de Corinthe et des autres églises apostoliques, avec lesquelles, dit-il, nous sommes en communion et ne faisons qu'une même église. La virginité véritable, entière et pure, ne craint rien tant qu'elle-même [1].

Mais le plus élégant opuscule de Tertullien, est celui *De la Patience*. Il en fait voir le modèle en Dieu, qui répand ses bienfaits sur les bons et sur les méchants; mais particulièrement en Jésus-Christ, ce Dieu fait homme pour être rassasié d'opprobres. La patience est nécessaire à toutes les vertus; l'impatience est plus ou moins la cause de tous les péchés et de tous les maux. Rien de plus touchant que l'exorde de ce petit livre.

« Je confesse, devant le Seigneur Dieu, que c'est bien témérairement, si ce n'est pas même impudemment, que j'ose écrire de la patience, moi qui suis tout à fait incapable d'en donner l'exemple, étant un homme de nul bien. Quiconque entreprend de démontrer et de recommander une chose, doit faire voir d'abord qu'il la possède, et confirmer ses conseils par l'autorité de sa conduite, de peur que ses paroles n'aient à rougir de ses actions. Au moins, plût à Dieu que de rougir de la sorte me devînt un remède, et que la honte de ne pratiquer point ce que je vais suggérer aux autres m'apprît enfin à le pratiquer. Mais il est des biens si grands, que la seule grâce de la divine inspiration peut nous y faire atteindre; car ce qui est souverainement bon appartient souverainement à Dieu, et nul autre que celui qui le possède ne le dispense comme il lui plaît à chacun. Ce me sera donc une espèce de consolation de m'entretenir de ce dont il ne m'est pas donné de jouir; tel que les malades qui, privés de la santé, ne peuvent tarir sur ses avantages. C'est pourquoi, le plus misérable des hommes, toujours malade des fièvres de l'impatience, je suis réduit à soupirer après la santé de la patience que je n'ai pas, quand je me rappelle, en contemplant ma

[1] Tertull., *De Virginibus velandis*, n. 2 et 8.

faiblesse, que la bonne santé de la foi et de la vertu chrétiennes n'arrive facilement à personne, si la patience n'est avec lui. Elle est tellement préposée aux choses de Dieu, que l'on ne peut accomplir aucun précepte, ni faire aucune œuvre agréable à Dieu, si l'on est étranger à la patience[1]. »

Qui ne serait ému, en voyant le grave et éloquent Tertullien déplorer avec tant d'humilité les défauts de son caractère? Mais qui ne serait profondément ému, en considérant que ces défauts furent effectivement la cause de ses malheurs? Oui, faute de patience, faute de mesure et de modération, il outra les choses et ne conserva point jusqu'à la fin la parfaite santé ou intégrité de la foi et de la discipline chrétiennes.

Nous l'avons déjà vu, outrant les conséquences de la douceur qui nous est recommandée dans l'Évangile, soutenir, contrairement à la persuasion ou la pratique commune de son temps, qu'un chrétien ne pouvait point embrasser la profession des armes; qu'il ne pouvait, comme magistrat, juger en matière criminelle, et, par suite, qu'un chrétien ne pouvait devenir empereur, ni un empereur chrétien. Son autorité est donc nulle pour juger les nations chrétiennes et les rois chrétiens du moyen âge : il n'avait aucune idée d'un pareil état social. Les meilleurs juges pour ces siècles-là sont les saints et les docteurs qui y ont vécu.

Une des étrangetés du langage de Tertullien, c'est de confondre les mots corps, substance, être. Il soutient ainsi que l'esprit est un corps, que Dieu est un corps, que l'âme est un corps, que ce qui n'est pas corps n'est rien. La substance de chaque chose, dit-il, en est le corps[2]. Un auteur de la bonne latinité, Lucrèce, avait dit dans le même sens, le corps de l'eau pour sa substance. Conséquemment, dans son *Traité de l'âme,* Tertullien veut que l'âme humaine soit corporelle, mais en même temps immatérielle, simple, indivisible, indissoluble, immortelle. Ailleurs il reconnaît que son langage était contraire au langage commun, et que le vulgaire, aussi bien que Platon, proclamait l'âme incorporelle[3]. Il aurait bien fait de parler comme le vulgaire et comme Platon.

Dans ce même *Traité de l'âme*, il combat la métempsycose, soutient le libre arbitre et la corruption de la nature, dont le serpent est l'auteur, et qui est comme une autre nature. Toute âme est immonde en Adam, jusqu'à ce qu'elle soit régénérée en Jésus-Christ. Dieu seul est sans péché, et le seul homme sans péché est le Christ, parce

[1] Tertull., *De Patientiâ*, n. 1. — [2] *Adv. Hermog.*, 35. — [3] *De Carne Christi*, n. 11. *De Resurrect. carn.*, n. 17.

que le Christ est Dieu [1]. Les païens avaient imaginé plusieurs divinités pour veiller au salut des enfants avant et après leur naissance. « Nous, dit Tertullien, nous croyons que les ministres divins sont les anges [2]. » La mort ne vient pas de la nature, mais du péché; il le prouve par la loi conditionnelle, qui menaçait l'homme de mort en cas qu'il péchât. On voit, par un fait qu'il rapporte, que les prêtres priaient aux sépultures [3]. Il parle de l'ange qui, après la mort, conduit les âmes à leur dernier séjour. Il croyait qu'il n'y avait en paradis que les âmes des martyrs, et que les autres âmes justes étaient retenues dans le sein d'Abraham jusqu'à la résurrection générale. Mais il donne assez à connaître que d'autres chrétiens pensaient différemment, et plaçaient dès maintenant tous les saints dans le ciel [4].

Tertullien avait continué de servir l'Église, comme prêtre, jusqu'au milieu de son âge, c'est-à-dire jusqu'à quarante ans et même plus; car on tient qu'il parvint à une extrême vieillesse. Le malheur voulut alors, comme nous l'apprend saint Jérôme [5], que les clercs de l'Église romaine conçussent de l'envie contre lui et lui fissent des affronts. Il n'eut pas la patience de le supporter; cette vertu si nécessaire pour avoir, comme il dit lui-même, la bonne santé de la foi et de la discipline chrétiennes, et dont il avait si bien écrit, il ne l'eut point; son impatience, son ressentiment l'emportèrent jusqu'à se joindre aux montanistes. Toujours néanmoins il protesta n'avoir d'autre foi que les catholiques. En effet, ce fut depuis ce malheureux schisme qu'il fit ses excellents ouvrages contre Marcion et contre Praxéas. Mais enfin il en fit d'autres contre les catholiques mêmes, qu'il n'appela plus de ce nom, mais d'un nom de mépris.

Saint Paul avait distingué entre l'homme spirituel ou le chrétien parfait, qui vit selon l'esprit et la grâce, et l'homme animal, qui vit selon la nature et les sens. Les montanistes prétendaient qu'ils étaient eux-mêmes de la première sorte, attendu qu'ils se conduisaient selon l'esprit ou le paraclet qui parlait par Montan et ses deux prophétesses, Maximille et Priscille; et ils en concluaient que les catholiques, ne reconnaissant pas cet esprit-là, étaient de ces hommes psychiques ou animaux. Aussi est-ce le nom que Tertullien leur donne et la raison qu'il en apporte dans les ouvrages qu'il écrivit expressément contre eux.

Les catholiques, avec saint Paul, tout en conseillant la continence aux veuves comme un état plus parfait, leur permettaient néanmoins

[1] Tertull., *De Animâ*, n. 40 et 41. — [2] N. 37. — [3] N. 51 et 52. — [4] N. 54-56. — [5] Hieronym., *De Scriptor. eccl.*

les secondes noces, pourvu que ce fût avec un chrétien. Tertullien lui-même professe et approuve cette doctrine dans ses livres à sa femme et dans son *Exhortation à la chasteté*. Devenu montaniste, il la combat et la blâme dans son *Traité de la Monogamie* ou l'unité du mariage. Il n'y veut plus que ce que l'Apôtre déclarait permis, le fût encore. Sa grande et même son unique raison, c'est que le paraclet, qui prophétisait par Maximille et Priscille, avait révoqué cette permission; ce que l'Église catholique traitait d'hérésie : lui-même nous l'apprend [1]. Il appuie sur un raisonnement pareil son livre *De la Fuite dans la persécution*. Suivant cette parole de Jésus-Christ : « Lorsqu'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre,» bien des chrétiens s'enfuyaient et se cachaient. De leur nombre étaient des diacres, des prêtres, des évêques. « Quant à moi, disaient-ils, je fuis pour ne pas périr si je venais à renier; quant à Dieu, c'est à lui de me livrer, s'il veut, dans ma fuite même [2]. » D'autres se mettaient à couvert pour de l'argent, payant une espèce de tribut, non-seulement aux magistrats, mais encore aux délateurs et aux soldats établis pour les rechercher. Des églises entières se rachetaient ainsi en masse, afin de pouvoir s'assembler tranquillement le dimanche.

Tertullien, consulté par un catholique, soutient que tout cela était mal fait, parce que tout cela était contraire à la nouvelle prophétie du paraclet, c'est-à-dire aux visions de Priscille et de Maximille; il fait des syllogismes à perte de vue, pour prouver que de fuir c'est être apostat. Sa préoccupation est telle, que pour appuyer ses exagérations, il allègue une histoire qui les réfute : celle d'un saint martyr nommé Rutilius, qui, après avoir fui plusieurs fois de place en place, après avoir racheté le péril pour de l'argent, croyant s'être mis en sûreté, fut pris, inopinément, présenté au gouverneur, déchiré par les tortures, et enfin livré aux flammes, où il consomma son martyre par la miséricorde de Dieu. Qui ne voit, par cet exemple, que la défiance de soi-même qui engageait à fuir, n'empêchait point, lorsqu'on était pris, de demeurer ferme et de recevoir de Dieu la persévérance finale. Il faut avoir perdu toute mesure, pour en conclure, avec Tertullien, que ce fut pour punir cet humble chrétien de sa fuite, que Dieu permit ses cruels tourments.

Son livre *Des jeûnes* n'est pas mieux raisonné. On y voit que les catholiques observaient, comme d'obligation, le jeûne pascal, autrement le carême, ainsi que les jeûnes que les évêques ordonnaient dans leurs diocèses; qu'ils jeûnaient encore, mais par simple dévo-

Tertull., De *Monogam*. — [2] *De Fugâ*, c. 5.

tion, la quatrième et la sixième férie, c'est-à-dire le mercredi et le vendredi, ce qu'on appelait la station ; ces jeûnes de dévotion ne duraient que jusqu'à none ou trois heures ; les autres, jusqu'à vêpres ou le soir [1]. De temps en temps ils jeûnaient encore au pain et à l'eau, comme il plaisait à chacun. Les montanistes prétendaient imposer de nouveaux jeûnes, entre autres deux semaines de xérophagie par an, c'est-à-dire deux semaines où, à l'exception du samedi et du dimanche, ils ne prenaient que des aliments secs ; ils prétendaient encore rendre obligatoires les jeûnes du mercredi et du vendredi, et les faire prolonger jusqu'à vêpres ou au soir [2]. Les catholiques traitaient tout cela de nouveauté, disant qu'il fallait s'en tenir là-dessus à ce qui était réglé dans les Écritures ou la tradition des ancêtres sans y ajouter de nouvelles observances, parce qu'il n'était pas permis d'innover.

Tertullien les attaque avec outrage, appelle leur foi une foi animale qui ne songe qu'à la chair, dit que c'est la gourmandise et l'incontinence qui les empêchent de reconnaître les prophéties de Montan, de Priscille et de Maximille [3]. Il prouve fort au long, ce que nul ne contestait, que le jeûne est une chose excellente et utile ; il le prouve par l'Ancien et le Nouveau Testament, enfin par l'exemple des conciles qui s'assemblaient alors en Grèce et qui commençaient leur session par le jeûne. Mais, ce qui était la question, qu'il fallût observer les nouveaux jeûnes des montanistes, il n'en allègue d'autre preuve que la nouvelle prophétie du paraclet, c'est-à-dire les visions de Priscille, de Maximille et de Montan.

Ses excès ne sont pas moins pitoyables dans son livre *De la Pudicité*. Les catholiques enseignaient qu'il n'y avait point de péché irrémissible au repentir du pécheur et au pouvoir de l'Église. Nous avons vu Tertullien lui-même établir cette doctrine dans son livre *De la pénitence*, par la parabole de la drachme et de la brebis perdues, ainsi que par celle de l'enfant prodigue. Devenu montaniste, il soutient, contre les catholiques et contre lui-même, que l'idolâtrie, l'homicide, l'adultère étaient des péchés irrémissibles en ce monde pour le chrétien, que les paraboles de l'Évangile ne devaient s'entendre que des péchés commis avant le baptême. Comme on lui objectait l'incestueux de Corinthe, que saint Paul excommunie dans sa première épître et qu'il absout dans la seconde, à cause de son repentir, il s'efforce, aussi vainement que longuement, à prouver que ce n'est pas l'incestueux excommunié dans la première qu'il absout dans la seconde, mais on ne sait quel autre [4].

[1] Tertull., *De Jejun.*, n. 13. — [2] N. 15. — [3] N. 1. — [4] *De Pudicit.*, n. 21.

Mais, lui répliquait-on encore, l'Église a le pouvoir de remettre les péchés. « Moi, s'écrie-t-il avec emphase, je reconnais cela et je le soutiens d'autant plus que j'ai le paraclet lui-même, me disant dans ses nouveaux prophètes : L'Église peut remettre le péché, mais je ne le ferai point, de peur qu'ils n'en commettent d'autres. » Ainsi donc, toujours est-ce pour des visions de femmes qu'il renonce à ce qu'il croyait auparavant, à ce qu'il croyait avec l'Église universelle ! C'est pour des visions de femmes qu'il se sépare des catholiques et se joint à des sectaires qu'il avait condamnés d'avance dans son livre *Des Prescriptions*, et que, dès lors, il plaçait nommément dans son catalogue des hérétiques ! Maintenant il dit aux catholiques avec dédain : Vos églises [1]; ce qui fait trop voir qu'il n'en était plus. Il y a surtout un personnage auquel il s'attaque : c'est le Pape. On le reconnaît aux titres qu'il lui donne, d'APOSTOLIQUE, de PAPE, de SOUVERAIN PONTIFE, d'ÉVÊQUE DES ÉVÊQUES [2]. Ce fut même un rescrit du Pape en faveur des pénitents qui excita son humeur impitoyable à écrire contre la miséricorde son dernier ouvrage. « J'apprends, dit-il en commençant, que l'on a proposé un édit, et même péremptoire. Le souverain pontife, c'est-à-dire l'évêque des évêques, dit : Je remets les péchés d'adultère et de fornication à ceux qui auront accompli leur pénitence. » Il s'emporte jusqu'à dire qu'un pareil édit méritait d'être lu, non dans les églises, mais dans les lieux de prostitution.

Malheureux Tertullien ! tu rugis contre la miséricorde ! Et que vas-tu donc devenir ?

Le cœur se serre de tristesse lorsqu'on voit ce génie si élevé tomber si bas. A la tristesse se joint la terreur, lorsqu'on cherche quelque signe de retour, et que l'on n'en trouve point. L'antiquité nous apprend, au contraire, qu'il se détacha des montanistes, mais pour former une secte à part, qu'on nomma les tertullianistes et que saint Augustin ramena plus tard à l'Église.

Saint Irénée fut plus heureux. Après avoir défendu la foi contre les hérétiques de son temps, après l'avoir propagée dans les Gaules par les hommes apostoliques qu'il envoya de côté et d'autre, tels que les saints Ferréol et Ferrution à Besançon, les saints Félix, Fortunat et Achillée à Valence, il la scella enfin de son sang durant la persécution de Sévère. Ce qui rendit sa gloire encore plus grande, c'est que presque tout son peuple fut martyr avec lui. Une ancienne inscription, qu'on voit à Lyon à l'entrée de son église, en porte le nombre à dix-neuf mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Leur sang coulait par ruisseaux dans les places publiques [3].

[1] N. 10. — [2] N. 21, 13, 1. — [3] *Acta SS., junii.*

Disciple de saint Polycarpe, qui le fut de l'apôtre saint Jean, saint Irénée eut lui-même pour disciple saint Hippolyte, évêque, docteur de l'Église et martyr. Longtemps on a ignoré les détails de sa vie. Un docte critique de Rome a mis fin à cette incertitude par de savantes dissertations imprimées l'an 1795 au collége de la Propagande. Saint Hippolyte naquit, suivant toutes les apparences, dans Alexandrie, vers l'an 173, y fut instruit des bonnes lettres et s'y appliqua spécialement aux mathématiques. L'année 188, il fit le pèlerinage de Rome, et, attiré par la réputation de saint Irénée, vint jusqu'à Lyon pour l'entendre. Retourné à Rome et incorporé dans le clergé de cette Église principale, il y reçut, l'année 190, les trois premiers livres de saint Irénée contre les hérésies, et, l'année suivante, les deux autres. En 251, il fut établi premier évêque de Porto, près de Rome, par le pape saint Corneille, et y souffrit le martyre, en 269, avec plusieurs autres chrétiens dont le même savant a retrouvé les actes [1].

Prêtre de l'Église romaine dans le même temps que Tertullien, il fit de même un grand nombre d'ouvrages contre les erreurs de cette époque. Un de ces ouvrages, avec le titre des autres, a été retrouvé d'une manière assez singulière. En 1551, comme on fouillait près de l'église de Saint-Laurent, hors de Rome, sur le chemin de Tivoli, on trouva, dans les ruines d'une ancienne église de Saint-Hippolyte, une statue de marbre, représentant un homme assis dans une chaire, aux deux côtés de laquelle sont gravés en caractères grecs, deux cycles, chacun de seize ans, et qui, répétés sept fois, déterminent pour cent douze ans, l'un des quatorzièmes lunes de mars l'autre les dimanches de Pâques. A côté d'un de ces cycles se voit une liste de plusieurs ouvrages. Cette statue est dans la bibliothèque du Vatican. Tous les savants y reconnaissent l'évêque saint Hippolyte, que les anciens nous apprennent, en effet, avoir composé un cycle pascal de seize ans, ainsi qu'un grand nombre d'ouvrages, entre autres ceux dont les noms se lisent sur ce marbre. Le saint avertit que son cycle commence à la première année de l'empereur Alexandre Sévère, et que cette année, le terme pascal tomba au 13 avril, un samedi, et que Pâques fut célébrée le 21 : ce qui désigne l'an 222 [2]. Parmi ces écrits est une lettre ou exhortation à l'impératrice Sévéra, que l'on croit, avec raison, la femme de Philippe. Comme cette lettre, d'après un fragment que nous a conservé Théodoret, traitait du mystère de l'incarnation et de la résurrection des morts, elle confirme ce que d'anciens nous assurent, que l'empereur Philippe, avec sa famille, était chrétien.

[1] *Acta martyrum ad Ostia Tiberina, sub Claudio Gothico.* Romæ, 1795, par le P. Simon de Magistris. — [2] Pagi, *Ad an.* 222.

On a retrouvé en partie une démonstration ou réfutation de saint Hippolyte contre les Juifs. Il leur montre qu'ils n'avaient point à se vanter, comme ils faisaient, d'avoir crucifié Jésus le Nazaréen et de l'avoir abreuvé de fiel et de vinaigre; car les châtiments terribles qui les accablaient depuis ce temps, leur faisaient bien voir que ce Jésus qu'ils avaient mis à mort était le Christ annoncé par les prophètes, comme Dieu véritable et coéternel au Père [1].

L'on a retrouvé encore, mais tout entier, l'an 1661, son livre *De l'Antechrist*, dont plusieurs Pères font mention. L'interprétation comparée qu'il y fait de Daniel et de l'Apocalypse sur la succession des quatre grands empires, dont le dernier doit finir par dix royaumes, l'un desquels en abattra trois et sera l'empire de l'Antechrist, n'étonne pas moins par sa justesse que par sa simplicité. Il ne lui manquait que d'avoir vu l'empire antichrétien de Mahomet, pour éclaircir complétement tout l'ensemble. Encore remarquait-il que l'Antechrist devait venir comme puissance, lorsque l'empire romain serait partagé en dix royaumes. Il vint en effet de cette sorte, l'an 622, non pas encore en personne, mais dans Mahomet, son précurseur. Saint Hippolyte composa son livre à la suite d'un entretien sur cette matière avec un chrétien nommé Théophile. Il n'émet ses opinions qu'avec une extrême défiance, et presse son ami d'unir ses prières aux siennes, pour obtenir de Dieu qu'il ne dît rien de lui-même. Il l'engage aussi à ne communiquer son livre qu'à des chrétiens, et à des chrétiens vraiment pieux [2].

Ce que Praxéas enseignait en Occident, Noët l'enseignait en Asie; savoir, que le Père et le Fils étaient le même, et que le Père était ainsi né de la Vierge et avait souffert la mort sur la croix. Noët était de Smyrne et demeurait à Éphèse. Sa vanité était si grande, qu'il se disait Moïse et son frère Aaron. Les prêtres d'Éphèse, en ayant été informés, le firent venir devant eux et l'interrogèrent s'il était vrai qu'il soutînt cette erreur que personne n'avait encore avancée. Il le nia d'abord; mais ensuite, ayant attiré à son parti une dizaine d'hommes, il devint plus hardi et enseigna publiquement son erreur. Les mêmes prêtres l'appelèrent encore une fois, avec ceux qu'il avait séduits, et lui firent une réprimande, Il leur dit : Quel mal ai-je fait? Je ne glorifie qu'un seul Dieu, je n'en connais qu'un seul, et nul autre qui ait été engendré, qui ait souffert, qui soit mort. A quoi les prêtres répondaient : Nous aussi nous honorons un seul Dieu et un seul Christ; mais comme nous le connaissons, un Christ, Fils de Dieu, qui a souffert, qui est mort, qui est ressuscité, qui est allé au ciel,

[1] *Opera S. Hipp.*, edit. Fabrici. — [2] *Id.*, t. I, p. 4-33.

qui est à la droite du Père, qui viendra juger les vivants et les morts c'est ce que nous disons, c'est ce que nous avons appris. Comme Noët demeura opiniâtre, il fut chassé de l'Église avec ses disciples. Saint Hippolyte écrivit contre lui, peut-être dans le temps même que Tertullien écrivait contre Praxéas.

« Il n'y a qu'un seul Dieu, disait Noët; or, le Père est Dieu, et le Fils est Dieu ; donc le Père et le Fils, c'est le même. — Il n'y a qu'un Dieu, répond saint Hippolyte, personne n'en doute. Le Père est Dieu, tout le monde en convient. Le Fils est Dieu, béni dans tous les siècles, comme dit saint Paul; il est, comme dit saint Jean, celui qui est, qui était et qui viendra, le Dieu tout-puissant. Mais lui-même nous dit : Je vais à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu. Que si le Père et le Fils sont le même, comment dit-il qu'il ira à son Père? Il dit encore : Moi et le Père nous sommes une même chose; il ne dit pas : Je suis, mais nous sommes; ce qui montre deux personnes et une seule et même puissance. Tout confirme cette vérité. C'est donc une nécessité pour lui, qu'il le veuille ou ne le veuille pas, de confesser un Père, Dieu tout-puissant, et un Christ-Jésus, Fils de Dieu, Dieu fait homme, et un Saint-Esprit, et de confesser que ce Père, ce Fils et cet Esprit-Saint sont trois.

« Que s'il veut savoir comment Dieu se démontre un, qu'il sache qu'en Dieu il n'y a qu'une puissance. Dieu étant seul et n'ayant rien qui lui fût contemporain, voulut créer le monde; et, le pensant et le voulant, il le fit par sa parole. Il nous suffit donc de savoir que rien n'est contemporain à Dieu. Rien n'était, si ce n'est lui; mais étant seul, il était plusieurs; car il n'était pas sans son Verbe, qu'il a engendré lumière de lumière, qu'il a manifesté quand et comme il a voulu; d'abord en faisant par lui toutes choses, et ensuite en l'envoyant pour sauver le monde. C'est ainsi que Jean a dit : Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était chez Dieu, et le Verbe était Dieu.

« Dirai-je deux Dieux ? Non pas, mais un seul ; je dirai deux personnes, et une troisième, qui est le Saint-Esprit. Il n'y a qu'un seul Dieu : Le Père, qui commande ; le Fils, qui obéit ; le Saint-Esprit, qui enseigne la science; le Père, qui est sur toutes choses ; le Fils, qui est par toutes choses ; le Saint-Esprit, qui est en toutes choses. Nous ne pouvons concevoir Dieu un, si nous ne croyons vraiment au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Croyons donc, suivant la tradition des apôtres, que Dieu le Verbe est descendu du ciel dans la sainte Vierge Marie, afin que, incarné d'elle et prenant en même temps une âme humaine, je dis une âme raisonnable, et devenant ainsi tout ce qu'est l'homme, hormis le péché, il sauvât celui qui

était tombé, et procurât l'immortalité aux hommes qui croient en son nom [1]. »

Le saint fait voir ensuite, par un résumé comparatif de l'Évangile, que Jésus-Christ était vraiment Dieu et vraiment homme. Mais il a expliqué ceci plus expressément ailleurs.

Un certain Béron ou Véron et quelques autres, ayant quitté les extravagances de Valentin, tombèrent dans une autre erreur. Ils avancèrent qu'en Jésus-Christ la chair opérait les mêmes choses que la divinité, et que la divinité souffrait les mêmes choses que la chair, introduisant ainsi une conversion, un mélange, une confusion, un changement de l'une dans l'autre. C'était un reste du système des valentiniens, où la divinité est sujette à tant de changements et d'épreuves. Saint Hippolyte réfuta cette erreur dans Béron, de la même manière et peut-être au même temps que Tertullien la réfutait dans Praxéas. Seulement, comme dans Béron c'était l'erreur principale, il la réfuta avec plus de détail. On le voit par les fragments qui nous en restent.

Ces hérétiques identifiaient les opérations des deux natures en Jésus-Christ, sans vouloir identifier les deux natures mêmes. Saint Hippolyte leur fit voir que l'un est une conséquence nécessaire de l'autre; que si la chair opère ce qui est de la nature divine, elle participe nécessairement à tous les attributs de cette nature; elle est sans commencement, incréée, infinie, éternelle, incompréhensible. Ce qui suppose un changement de l'une et de l'autre nature, en détruit les rapports substantiels et les confond toutes les deux dans une. Or, Dieu qui a fait et conserve toutes choses par une volonté immuable, conserve à chaque chose ses lois propres. Ainsi donc, quoique la divinité et l'humanité aient été unies d'une manière ineffable et inséparable dans une seule hypostase, la divinité néanmoins est, après l'incarnation comme avant, naturellement infinie, incompréhensible, impassible, immuable, puissante par elle-même, et seule par essence le souverain bien. De même la chair, en devenant la chair naturelle de la divinité, n'est pas devenue, par un changement de nature, la divinité même, mais elle est demeurée ce qu'elle était, une chair infirme. Le Dieu de toutes choses s'est fait homme, afin que, souffrant dans une chair passible, il rachetât toute notre espèce de la mort, et que son impassible divinité, opérant des prodiges par la chair, nous ramenât à la vie immortelle et bienheureuse, et disposât à l'immuabilité les ordres célestes des substances intellectuelles par le mystère de son incarnation, dont l'œuvre est de

[1] *Opera S. Hipp., edit. Fabricii*, t. 2, p. 5-20.

ramener tout à lui. Incarné, il est donc demeuré, selon sa nature, Dieu sur-immense, ayant son opération propre, produit essentiel de la divinité, mais qui, depuis l'incarnation, se manifeste par sa très-sainte chair, afin qu'il fût cru Dieu, en opérant, par une chair naturellement faible, le salut de l'univers.

Ces hérétiques se persuadaient, que, puisque Jésus-Christ opérait des choses divines par sa chair, ces divines opérations étaient propres à la chair même. Saint Hippolyte leur montre, par une très-belle comparaison, qu'ils avaient tort. « Lorsque je parle de la langue et que j'écris de la main, je manifeste au dehors par l'une et par l'autre une seule et même pensée de mon âme intellectuelle, et qui est sa naturelle opération ; mais je ne montre nullement que cette pensée soit le produit naturel de la langue ou de la main, quoiqu'elle se manifeste par l'une et par l'autre. Car nul homme sensé ne connaît de langue ou de main pensante. De même la très-sainte chair de Dieu, quoique par elle se manifeste l'opération divine, n'est pas devenue pour cela créatrice. Mais le fidèle confesse pieusement que, pour notre salut et pour rattacher l'univers à ce qui est immuable, le Créateur de toutes choses est né de la très-sainte Marie toujours vierge, par une conception immaculée, sans changement, s'étant uni substantiellement une âme intellectuelle avec un corps sensible, devenu homme en nature, sans cesser d'être le même, le Verbe-Dieu [1]. »

Ces précieux fragments, qui, avec certains ouvrages de Tertullien, réfutent avec tant de précision, au troisième siècle, des erreurs que renouvelleront, dans le quatrième, le cinquième et le sixième, les Apollinaire, les Nestorius, les Eutychès, les monothélites, nous ont été conservés par Anastase, bibliothécaire de l'Église romaine. Il les transcrivit d'un livre de saint Hippolyte à Constantinople, lorsqu'il y assista au huitième concile général en 869. Précédemment déjà, Théodoret et le pape saint Gélase en avaient cité d'autres, ainsi que le concile de Latran, qui condamna le monothélisme en 649. Ces fragments divers paraissent tirés de l'ouvrage que fit saint Hippolyte contre trente-deux hérésies, y compris celle de Noët. Du moins le fragment considérable contre ce dernier renferme le passage sur la distinction des deux natures, que le pape Gélase cite comme de son ouvrage contre les hérésies. Une particularité peut servir à constater le siècle où écrivait notre saint ; c'est que dans ce qu'il dit contre Noët, il emploie sur la filiation du Verbe de Dieu, certaines explications familières aux Pères qui ont précédé le con-

[1] *Opera S. Hipp., edit. Fabricii*, t. 1, p. 225-230.

cile de Nicée, mais qu'on ne retrouve plus dans ceux qui sont venus après.

Les anciens nous apprennent, ainsi que l'inscription de marbre, que saint Hippolyte avait adressé un ouvrage aux Hellènes ou aux païens, contre ou touchant Platon, sur la cause de l'univers. On n'en a retrouvé qu'un passage, où il décrit l'enfer tel qu'il était avant Jésus-Christ et tel qu'il le suppose encore, renfermant les justes et les méchants. « Nous croyons, dit-il, qu'un archange en garde la porte. Les âmes que les anges y amènent, prennent deux routes différentes : celles des justes vont à droite, aux acclamations des anges qui président à chaque lieu, et arrivent dans une contrée lumineuse, que nous appelons le sein d'Abraham. Là, les justes habitent depuis l'origine, non pas contraints par la nécessité, mais jouissant toujours de la contemplation des biens visibles, et se réjouissant dans l'attente des biens nouveaux qui doivent survenir à chacun, et qu'ils savent être plus grands que ceux que déjà ils possèdent. Là, point de chaleur brûlante, ni de froid piquant. Toujours le sourire est sur le visage des patriarches et des justes, qui s'attendent, après ce séjour, à se reposer et à revivre éternellement dans le ciel. Les méchants sont entraînés de force à la gauche, par les anges de la punition, qui les accablent de reproches et les poussent en bas, sur le bord de l'abîme. Là ils entendront rugir les flammes, en subiront la brûlante vapeur, plus épouvantés encore du jugement à venir ; car, au temps marqué, Dieu ressuscitera les uns et les autres, non en les faisant passer dans d'autres corps, mais en leur restituant les mêmes. Vous croyez, avec Platon, que Dieu a fait l'âme immortelle, et qu'il l'a faite dans le temps ; croyez aussi, avec nous, qu'il recomposera le corps des mêmes éléments et le rendra immortel. L'un n'est pas plus difficile à Dieu que l'autre. La semence meurt en terre et ressuscite. Le corps est dissous, à cause de la transgression originelle ; mais, confié à la terre comme à un creuset, il se reformera de nouveau. A chaque corps sera réunie son âme. Dans les justes, une âme pure s'unira joyeuse à un corps pur ; dans les méchants, une âme coupable s'unira malgré elle à un corps hideux. Les uns et les autres seront amenés devant le Verbe de Dieu, que nous appelons le Christ ; car c'est à lui que le Père a remis tout jugement. Tous les hommes, tous les anges, tous les démons, comparaissant à ce tribunal, s'écrieront d'une voix : Votre jugement est juste. Et la suite le fera bien voir ; car à ceux qui auront fait le bien, il adjugera un éternel bonheur, et à ceux qui auront aimé le mal, un éternel supplice, un feu qui ne s'éteindra ni ne finira, un ver brûlant qui ne meurt pas, qui ne consume pas le corps,

mais le transperce avec une douleur toujours nouvelle. Plus de sommeil qui repose les yeux, plus de nuit qui calme les douleurs, plus de mort qui mette fin au supplice, plus de médiateurs charitables dont l'amitié les console. Car ils ne verront plus les justes, et sont indignes de leur souvenir. Les justes ne se souviendront que des œuvres de justice qui les ont fait arriver au royaume des cieux [1]. »

On voit ici, non moins que dans Tertullien, le dogme exprès de l'éternité des peines des damnés. Quant au séjour des justes dans le sein d'Abraham, que nous appelons les limbes, c'était vrai avant l'ascension de Jésus-Christ. Depuis qu'il est entré au ciel, les justes y entrent après lui. Mais, dans les premiers temps, cette question n'était pas généralement éclaircie. Il est possible aussi que saint Hippolyte, qui parle ici à des païens, se soit expliqué différemment ailleurs; car il avait fait un grand nombre d'ouvrages, surtout beaucoup de commentaires sur les Écritures, dont il ne nous reste que peu de chose. On regrette, en particulier, son traité sur le jeûne du samedi; celui qui avait pour titre : *Si un chrétien doit recevoir la communion tous les jours;* ses hymnes sur l'Écriture sainte ; ses livres de l'origine du bien et du mal, sur l'œuvre des six jours. On a retrouvé son homélie sur la théophanie ou manifestation de la Divinité au baptême de Jésus-Christ. Elle est éloquente de piété. Voici comme il paraphrase cette parole du Père : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me complais.

« Le bien-aimé engendre l'amour, la lumière immatérielle engendre la lumière inaccessible. Celui-ci est mon Fils bien-aimé : il s'est manifesté en bas, mais sans quitter le sein du Père; il s'est manifesté, mais non pas tout ce qu'il est. Car, suivant les apparences, celui qui donnait le baptême était supérieur à qui le recevait : c'est pourquoi le Père envoie l'Esprit. Car, comme dans l'arche de Noé, l'amour de Dieu pour les hommes était figuré par la colombe : ainsi maintenant l'Esprit, descendant sous la forme de colombe et portant le fruit de l'olivier, se repose-t-il sur celui à qui est rendu témoignage. Pourquoi? afin que la certitude de la voix du Père fût incontestable, et que l'on crût avec assurance à la prédiction prophétique de tant de siècles. Laquelle? La voix de l'Éternel a retenti sur les eaux, le Dieu de gloire a tonné, Dieu sur les eaux immenses [2]. Et quelle est cette voix? Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me complais. Il est nommé le fils de Joseph, et il est mon Fils unique selon la divine essence. Il a faim, et il nourrit des myriades; il travaille, et il

[1] *Opera S. Hipp., edit. Fabricii,* t. 1, p. 220-222. — [2] Ps. 29, 3.

rafraîchit ceux qui sont dans les travaux ; il n'a pas où reposer sa tête, et il porte l'univers dans sa main ; il souffre, et il guérit toutes les souffrances ; il est souffleté comme un esclave, et il donne la liberté au monde.

« Mais soyez attentifs ; je vais remonter à la source de vie, à la source d'où jaillissent les guérisons. Le Père de l'immortalité a envoyé dans le monde son immortel Fils et son Verbe, qui, arrivé parmi les hommes afin de les purifier par l'eau et l'Esprit, nous a régénérés à l'incorruptibilité de l'âme et du corps, et nous a inspiré l'esprit de vie. Si donc l'homme a été fait immortel, il sera dieu. Que s'il devient dieu par la régénération dans l'eau et l'Esprit-Saint, il sera donc aussi le cohéritier du Christ après la résurrection des morts. Venez donc, m'écrierai-je, venez, toutes les familles des nations, venez à l'immortalité du baptême. Je vous annonce la vie, à vous qui demeurez encore dans les ténèbres de l'ignorance. Venez de la servitude à la liberté, de la tyrannie à la royauté, de la corruption à l'incorruptibilité. Et comment y viendrons-nous ? Comment ? Par l'eau et l'Esprit-Saint. C'est cette eau qui, communiquant avec l'Esprit dès l'origine, arrose le paradis, féconde la terre, fait croître les plantes et se multiplier les animaux ; cette eau enfin dans laquelle l'homme régénéré prend une nouvelle vie, dans laquelle a été baptisé le Christ, et sur laquelle l'Esprit est descendu en forme de colombe. C'est là cet Esprit qui dès l'origine était porté sur les eaux, qui meut le monde, qui soutient la créature et vivifie toutes choses ; qui a opéré dans les prophètes, s'est reposé sur le Christ. C'est là cet Esprit qui a été donné aux apôtres sous la forme de langues de feu. C'est lui que cherchait David, lorsqu'il dit : O Dieu, créez en moi un cœur pur, et renouvelez dans mes entrailles l'Esprit de droiture. C'est de lui que Gabriel dit à la Vierge : L'Esprit Saint descendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est par cet Esprit que Pierre a prononcé cette bienheureuse parole : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. C'est par cet Esprit qu'a été affermie la pierre de l'Église. C'est là cet Esprit consolateur envoyé à cause de toi, afin de montrer que tu es enfant de Dieu. Approche donc, ô homme, et régénère-toi en l'adoption divine, car celui qui descend avec foi dans ce bain de la régénération, renonce au mauvais et se consacre au Christ ; il abjure l'ennemi et confesse que le Christ est Dieu ; il dépouille la servitude et revêt l'adoption. Il sort du baptême, resplendissant, comme le soleil, des rayons de la justice. Mais ce qui est le plus grand, il en sort enfant de Dieu et cohéritier du Christ. A lui la gloire et la puissance, avec son Esprit très-saint, très-bon et vivifiant, main-

tenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Amen[1]. »

Nous avons encore de saint Hippolyte une notice sur les lieux où prêchèrent les douze apôtres, et où ils terminèrent leur vie. Il dit formellement que saint Pierre fut crucifié à Rome par Néron, la tête en bas, comme il l'avait lui-même demandé. Ce qu'il dit de saint Thomas est particulièrement remarquable. Voici ses paroles : « Après avoir prêché aux Parthes, aux Mèdes, aux Perses, aux Hyrcaniens, aux Bactriens, aux Marges, il est transpercé d'une lance de sapin en quatre parties de son corps, à Calamine, qui est une ville de l'Inde, et il y est enseveli[2]. »

Saint Hippolyte eut parmi ses disciples ou auditeurs le célèbre Origène, qui lui-même, menant la vie d'un saint, formait des saints et des martyrs. Pour n'être à charge à qui que ce fût, il avait vendu ce qu'il avait de livres des sciences profanes à une personne qui lui donnait quatre oboles, c'est-à-dire quarante centimes par jour, ce qui lui suffit pendant plusieurs années; car sa vie était très-austère. Il dormait sur la terre nue, veillait beaucoup et employait la plus grande partie de la nuit à méditer l'Écriture sainte, qu'il apprit tout entière par cœur. Ses jeûnes étaient fréquents : pendant plusieurs années, il ne but point de vin, et mangea si peu, qu'il faillit se ruiner l'estomac ; pendant plusieurs années, il marcha, même l'hiver, les pieds entièrement nus, et se contenta d'un seul habit : il refusait ce que ses amis voulaient lui donner. Avec cette austérité et ce zèle ardent, ses discours étaient accompagnés d'une douceur qui attirait tout le monde. Aussi eut-il un très-grand nombre de disciples, non-seulement des gens du commun, mais des savants et des philosophes; il y avait des païens qui venaient l'écouter. Durant la persécution de Sévère, sept de ses disciples endurèrent le martyre. Le premier fut Plutarque, dont les amis pensèrent tuer Origène, comme la cause de sa perte; le second fut Sérénus, qui fut brûlé; le troisième, Héraclide, encore catéchumène; le quatrième, Héron, nouveau baptisé : ces deux furent décapités avec la hache; le cinquième fut un autre Sérénus, qui, après plusieurs tourments, eut aussi la tête tranchée; le sixième fut une fille nommée Héraïs, qui fut brûlée n'étant encore que catéchumène; le septième fut un soldat, nommé Basilide, qui se convertit à cette occasion.

Il y avait une esclave d'une rare beauté; son nom était Potamiène. Son maître, ayant voulu abuser d'elle et n'ayant pu la per-

[1] *Opera S. Hipp.*, *edit. Fabricii*, t. 1, p. 261-264. — [2] *Ibid.*, *Append.*, t. 1, p. 30, et *Act. MM. ad Ost. Tiber.*, p. 246.

suader, la livra au préfet Aquila, l'accusant d'être chrétienne et de parler contre le gouvernement et contre les empereurs, à cause de la persécution. Il promit au préfet une grande somme d'argent, le priant de ne lui faire aucun mal, si elle consentait à son désir; mais de la faire mourir, si elle persistait dans son opiniâtreté, afin qu'elle ne se moquât pas de lui. Le préfet, n'ayant pu la persuader, lui fit souffrir plusieurs tourments; enfin il fit mettre sur le feu une grande chaudière pleine de poix, et quand elle fut bouillante, il dit : Va, obéis à ton maître; sinon, sache que je te ferai jeter là dedans. A Dieu ne plaise, répondit-elle, qu'il y ait un juge assez injuste pour me condamner à consentir à une passion déshonnête. Il la menaça ensuite de l'exposer à être violée par les gladiateurs; et, ne pouvant l'ébranler, il commanda qu'elle fût dépouillée et jetée dans la chaudière. Potamiène dit : Je vous conjure par la vie de l'empereur de ne point me faire paraître nue; commandez plutôt que l'on me descende peu à peu dans la chaudière avec mes habits, et vous verrez quelle patience m'a donnée le Christ que vous ne connaissez pas. Le préfet le lui accorda; et, après lui avoir prononcé la sentence, la mit entre les mains de Basilide, qui était un de ses gardes, pour la mener au supplice, Ce soldat la traita avec beaucoup de douceur et d'humanité. Il repoussait la populace qui, le long du chemin, s'empressait pour insulter à Potamiène et lui dire des paroles insolentes. Elle lui dit d'avoir bon courage, et lui promit que sitôt qu'elle serait sortie de cette vie, elle demanderait grâce pour lui à son Seigneur, et qu'il sentirait bientôt les effets de sa reconnaissance. Après qu'elle eut ainsi parlé, on lui mit les pieds dans la poix bouillante, et on l'y enfonça peu à peu, jusqu'au sommet de la tête. Elle accomplit son martyre en cette manière. Sa mère Marcelle fut brûlée en même temps.

Peu après, les soldats compagnons de Basilide voulant l'obliger à jurer, apparemment par quelqu'un de leurs faux dieux, il dit qu'il ne lui était pas permis de jurer, parce qu'il était chrétien, et qu'il le déclarait publiquement. Ils crurent d'abord qu'il plaisantait; mais voyant qu'il continuait avec fermeté, ils le conduisirent au préfet, qui, ayant ouï la même confession, le fit mettre en prison. Les chrétiens vinrent le visiter, et lui demandèrent la cause d'un changement si subit. Il répondit : Potamiène m'est apparue la nuit, trois jours après son martyre, et m'a mis une couronne sur la tête, en disant qu'elle avait demandé grâce au Seigneur pour moi, et l'avait obtenue, et que dans peu il me recevrait dans sa gloire. Les frères lui donnèrent le sceau du Seigneur, c'est-à-dire le baptême, et le

lendemain il fut décapité avec la hache. Sainte Potamiène apparut en songe à plusieurs autres habitants d'Alexandrie, qui se convertirent également [1].

Origène témoigne dans ses écrits, ainsi que Tertullien, qu'il avait vu plusieurs exemples semblables de gens qui avaient été attirés à la religion chrétienne comme malgré eux, et qui s'étaient trouvés tout d'un coup changés, après des visions qu'ils avaient eues, soit en dormant, soit en veillant, jusqu'à souffrir volontiers la mort pour cette doctrine, qu'ils détestaient auparavant [2].

Lui-même, dans cette persécution, signala son zèle et son affection pour les martyrs. Il les visitait dans les prisons et les accompagnait pour les encourager pendant que le juge les interrogeait, et même lorsqu'on les menait au supplice, leur parlant hardiment et leur donnant le baiser de paix. Il ne craignait point la fureur des gentils qui entouraient les martyrs en foule, et qui l'auraient lapidé s'il ne leur eût échappé comme par miracle. Irrités du grand nombre de ceux qu'il convertissait par ses instructions, ils lui dressèrent plusieurs fois des embûches, jusqu'à préparer des soldats pour l'assassiner secrètement dans sa maison : ce qui l'obligea à changer souvent de demeure, en sorte qu'Alexandrie semblait n'être pas assez grande pour le cacher. Souvent il fut pris et traîné par la ville ; il fut plusieurs fois appliqué à la question. Un jour les infidèles le rasèrent comme les prêtres des idoles, et le mirent sur les degrés du temple de Sérapis, lui donnant des branches de palmes pour les distribuer à ceux qui montaient. Origène les prit et dit à haute voix : Venez, recevez ces palmes, non comme celles de vos idoles, mais comme celles de Jésus-Christ [3] !

Dans la persécution de Sévère, il se vit quelque chose de plus étonnant encore que la conversion du soldat Basilide. Des juges qui avaient fait torturer plus d'une fois des chrétiens, se firent chrétiens eux-mêmes. De ce nombre furent Minucius Félix et son ami Octavius. Ils étaient avocats de profession, mais remplissaient souvent les fonctions de juges ou d'assesseurs. Comme avocats, ils défendaient sans scrupule les incestueux, les sacriléges, les parricides; pour les chrétiens, ils ne croyaient pas même pouvoir les entendre, tant ils étaient prévenus des calomnies qu'on répandait contre eux. Comme juges, ils les condamnaient aux plus cruelles tortures, non pour leur faire avouer les crimes qu'on leur imputait, mais pour leur faire nier qu'ils fussent chrétiens. S'en trouvait-il quelqu'un

[1] Euseb., l. 6, c. 4 et 5. *Acta SS.*, *jun.*, et Ruinart. — [2] Orig., *Cont. Cels.*, l. 1. Tert., *De Animâ*, c. 4. — [3] Epiph., *Hæres.*, 64, n. 1.

de faible, que la douleur rendît apostat, ils lui applaudissaient aussitôt, lui devenaient favorables, comme si, en disant qu'il n'était plus chrétien, il se fût purgé de tous les crimes dont on le supposait coupable. Malgré tant de préventions et d'aveuglement, ils ouvrirent enfin les yeux à la lumière. Amis inséparables, et dans les folles amours de la jeunesse, et dans les études d'une même profession, ils le furent encore dans leur conversion au christianisme. Leur amitié était si intime, qu'ils semblaient n'avoir qu'une âme en deux corps.

Félix demeurait à Rome, où il s'était rendu célèbre. Un jour Octavius, qui demeurait ailleurs, quitta sa femme, ses enfants en bas âge pour venir voir son ami. Félix le reçut avec une joie extrême, d'autant plus que la visite n'avait point été annoncée. C'était l'automne; les tribunaux vaquaient. Les deux amis, après avoir employé un jour et deux à se dire ce qu'ils savaient de nouveau de part et d'autre, s'en allèrent à Ostie avec un troisième nommé Cécilius Natalis, encore païen. Félix, chez lequel il demeurait, avait quelque besoin de prendre des bains de mer. Un matin qu'ils sortaient tous trois de la ville, Cécilius ayant remarqué une idole de Sérapis, porta la main à la bouche, et imprima un baiser sur ses lèvres : c'était une manière d'adoration. Mon frère, dit alors Octave à Félix, il n'est pas d'un homme de bien de laisser dans cette ignorance vulgaire quelqu'un qui vous accompagne continuellement, et de souffrir qu'en plein midi il se heurte contre des pierres, et cela parce qu'elles sont taillées à effigie, arrosées d'huile et couronnées de fleurs : une erreur pareille est aussi peu honorable pour vous que pour lui.

Ils continuèrent à se promener le long de la mer, qui venait expirer mollement sur la grève. Ils causaient de choses et d'autres; Octave contait des histoires de navigation. Revenant sur leurs pas, ils trouvèrent des enfants qui s'amusaient à qui ferait sauter le plus loin des cailloux plats sur la superficie de la mer. Les deux autres prenaient plaisir à ce spectacle; mais Cécilius parut rêveur et chagrin. Félix lui demanda ce qu'il avait, lui ordinairement si gai, même dans les choses sérieuses. « Le mot de notre Octave m'a piqué au vif, dit-il : vous accuser de négligence, c'était m'accuser plus encore d'ignorance. Aussi vais-je plus loin : je veux avec lui traiter la matière à fond. Asseyons-nous, s'il vous plaît, sur ces rochers qui s'avancent dans la mer, afin de nous délasser du chemin et disputer plus à notre aise. »

Ils s'assirent donc, mettant Félix au milieu comme leur juge. « Il n'est pas difficile de faire voir, dit Cécilius, que tout dans les choses

humaines est douteux, incertain et plus vraisemblable que vrai. Aussi faut-il s'étonner moins que plusieurs, las de chercher la vérité complète, se reposent au hasard dans une opinion quelconque, plutôt que de persévérer dans un opiniâtre examen. Mais ce qu'on ne peut voir sans indignation et sans douleur, c'est que des ignorants, qui n'ont ni teinture des lettres, ni connaissance des arts les plus communs, osent décider de la nature souveraine, dont tant de sectes de philosophes, depuis tant de siècles, disputent encore et avec raison, puisque, bien loin de connaître les choses divines, nous ne connaissons pas même ce qui est dans le ciel, au-dessus de nous, ni dans le fond de la terre; et nous serions bien heureux de nous connaître nous-mêmes. Au moins ne faudrait-il pas mêler à ces aberrations des terreurs imaginaires. Que primitivement les germes de toutes choses se soient réunis dans le sein de la nature; que fait à cela un Dieu? Que les diverses parties de l'univers se soient formées par le concours fortuit des atomes; faut-il un Dieu pour cela? Que le feu ait allumé les étoiles, que le ciel se soit suspendu lui-même sur nos têtes, que la terre se soit affermie sous nos pieds, que la mer se remplisse d'eau; pourquoi une religion, pourquoi la crainte superstitieuse d'un autre monde? »

Cécilius continue sur le même ton à ramener les objections de certains philosophes contre la Providence. « Puis donc que tout est incertain dans la nature, conclut-il, ou qu'il n'y a de certain que le hasard, le meilleur n'est-il pas de s'en tenir aux traditions anciennes touchant la religion, et, sans chercher trop à savoir ce qu'il en est des dieux, en croire ses pères et ses ancêtres, qui étaient plus près de l'origine du monde? Aussi tous les empires, toutes les provinces, toutes les villes ont-elles chacune leur culte national et leurs dieux municipaux : les habitants d'Éleusis une Cérès, ceux de Phrygie une Cybèle, ceux d'Épidaure un Esculape, ceux de Babylone un Bélus, ceux de Syrie une Astarté, ceux de la Tauride une Diane, les Gaules un Mercure, et les Romains tous les dieux à la fois. » Ce fut, suivant lui, cette piété universelle qui valut à ces derniers l'empire de l'univers. Il cite à l'appui de ses assertions, outre de prétendues apparitions des dieux, les augures, les aruspices, les devins, les songes même.

« Puis donc que toutes les nations s'accordent sur les dieux immortels, quelque incertaines qu'en soient la raison et l'origine, je ne puis souffrir qu'il y ait personne d'assez présomptueux, d'assez emporté par je ne sais quelle sagesse impie, pour vouloir renverser ou seulement ébranler une religion si ancienne, si utile, si salutaire. Que si Théodore de Cyrène, et Diagoras de Mélos, que l'antiquité a

flétris du nom d'athées, ont prétendu qu'il n'y avait point de dieux, et anéanti par là toute morale, jamais cette impiété, même sous le masque de la philosophie, ne prévaudra parmi les hommes. Lorsque Protagoras d'Abdère disputa sur la Divinité avec l'air d'en douter plutôt qu'avec l'intention manifeste de la nier, les Athéniens le bannirent de leur territoire et brûlèrent ses écrits en pleine assemblée. Comment donc voir sans gémir une faction criminelle et désespérée s'emporter contre les dieux, former une conjuration profane, en ramassant la lie du peuple le plus bas et le plus ignorant, avec des femmes faibles et crédules, se confédérer par des assemblées nocturnes, des jeûnes solennels et des repas inhumains? nation qui cherche les ténèbres et fuit la lumière, muette en public, parleuse en secret. Ils regardent les temples comme des bûchers funestes, ils crachent contre les dieux, ils se moquent des sacrifices ; ils ont pitié des honneurs du sacerdoce et méprisent la pourpre, eux à demi nus! Leur folie va jusqu'à ne compter pour rien les tourments présents, parce qu'ils en craignent de futurs et d'incertains; et, de peur de mourir après la mort, ils n'ont pas peur de mourir en attendant.

« Comme le mal se propage plus facilement, la corruption des mœurs croissant toujours, cette conjuration impie s'étend par tout le monde. Ils se reconnaissent à certaines marques secrètes, ils s'aiment presque avant de se connaître, ils s'appellent tous frères et sœurs, couvrant sous ces beaux noms les infamies et les crimes dont ils se font une religion. On ne dirait pas d'eux tant de choses honteuses, si ces bruits n'étaient soutenus d'un grand fond de vérité. J'apprends qu'ils adorent la tête d'un vil animal, la tête d'un âne, par je ne sais quelle impertinente opinion : religion digne de leurs mœurs. D'autres rapportent qu'ils adorent les parties naturelles de leur président ; je ne voudrais pas l'assurer, mais le secret de leurs mystères nocturnes en justifie le soupçon. L'on dit aussi qu'ils adorent un homme qui a été puni du dernier supplice pour ses crimes, et le bois funeste de la croix : ces autels conviennent à des scélérats, et ils adorent ce qu'ils méritent. » Il rapporte ensuite ces fables odieuses, de l'enfant couvert de farine que l'on donnait à manger, du chien qui éteignait la lumière, des incestes et des abominations que l'on attribuait aux assemblées des chrétiens.

« Je passe à dessein beaucoup de choses : n'en voilà déjà que trop, prouvées, en tout ou en partie, par le mystère dont ils couvrent leur doctrine impie. Car, quoi que ce soit qu'ils adorent, pourquoi s'efforcent-ils tant de le cacher? Ce qui est honnête aime à se faire voir : le crime seul cherche le secret. Pourquoi n'ont-ils ni temples, ni autels, ni images connues? Pourquoi n'osent-ils parler ouvertement

ni s'assembler librement, si ce n'est que ce qu'ils adorent secrètement soit punissable ou honteux ? Mais enfin, qui est ce Dieu ? d'où vient-il ? où est-il, ce Dieu unique, solitaire, abandonné, que ne connaît aucune nation libre, aucun royaume, pas même la superstition romaine ? Il n'y a que les Juifs, peuple misérable, qui aient aussi adoré un seul Dieu : encore avaient-ils des temples, des autels, des victimes, des cérémonies. Mais ce Dieu a si peu de puissance, qu'il est captif des dieux romains, ainsi que son peuple. Pour les chrétiens, quels prodiges n'inventent-ils point ? que ce Dieu, qu'ils ne peuvent ni montrer ni voir, s'informe exactement des mœurs de tout le monde, des actions, des paroles, des pensées les plus secrètes, c'est-à-dire qu'il se promène et se trouve partout, qu'il est incommode, inquiet, curieux jusqu'à l'impudence, puisqu'il est en tous lieux et présent à toutes les actions, occupé de chacun en particulier, comme s'il pouvait suffire à tous. Que dirons-nous de ce qu'ils menacent du feu le monde entier, comme si l'ordre de la nature pouvait être renversé ? Et, non contents de cette opinion extravagante, ils y joignent des contes de vieilles, en disant qu'ils renaîtront après être morts et réduits en cendres. C'est sur ce fondement qu'ils se promettent une vie heureuse et éternelle après la mort, et menacent les autres d'une peine éternelle. Mais au moins devriez-vous reconnaître, par l'expérience du présent, combien vos espérances sont vaines. Vous êtes pauvres pour la plus grande et la meilleure partie, comme vous dites vous-mêmes ; vous souffrez le froid, la faim, le travail, et votre Dieu l'endure ; il ne veut ou ne peut vous secourir, tant il est faible ou injuste. Toi qui rêves une immortalité posthume, tu ne sens pas, à la fièvre qui te brûle, à la douleur qui te déchire, tu ne sens pas ce que tu es ? tu ne reconnais point ta faiblesse et ta misère ? Mais laissons là ce qui est commun. Voici pour vous les menaces, les supplices, les tourments, les croix, les feux. Où est-il, ce Dieu qui peut vous secourir ressuscités et qui ne vous peut secourir vivants ?

« Ne voyez-vous pas les Romains, sans votre Dieu, régner, jouir de l'empire de tout le monde et vous commander à vous-mêmes, tandis que, pleins de crainte et d'inquiétude, vous vous abstenez des plaisirs honnêtes ? Vous ne prenez part ni aux spectacles, ni aux pompes, ni aux festins publics ; vous détestez les combats sacrés et les viandes offertes sur les autels, tant vous craignez les dieux, que vous dites qui ne sont point. Vous ne vous couronnez point de fleurs, ni ne vous parfumez le corps ; vous êtes pâles et tremblants ; vous ne ressusciterez point, et en attendant vous ne vivez pas. Donc, s'il vous reste un peu de bon sens ou de modestie, cessez de chercher les secrets du ciel et la destinée du monde. C'est assez de

regarder à ses pieds, principalement pour des gens ignorants, grossiers, rustiques : ceux qui ne sont pas capables d'entendre les affaires de la vie civile, sont bien moins capables de discourir sur les choses divines. Ou, si vous voulez philosopher, imitez Socrate, qui disait que ce qui est au-dessus de nous ne nous regarde point : la souveraine sagesse est d'avouer son ignorance. Mon opinion à moi, c'est qu'il faut laisser les choses douteuses pour ce qu'elles sont, et, pendant que tant de grands hommes demeurent en suspens, ne pas décider témérairement ni pour ni contre, de peur d'introduire une superstition ridicule, ou de détruire toute religion. » Ainsi pérorait Cécilius en se déridant ; car le torrent de ses paroles avait emporté son chagrin ; il finit par un défi railleur contre son adversaire.

Octave lui fit sentir poliment que son discours se détruisait soi-même : tantôt il se montrait persuadé qu'il y a des dieux, tantôt incertain s'il y en a. C'est que, semblable à un voyageur qui ne connaît pas bien sa route et qui la voit se partager en plusieurs, il ne savait à quoi se résoudre. Pour réfuter toutes ces assertions vagues et contradictoires, une chose suffit : c'est de démontrer la vérité, qui est une. « Mon frère a trouvé fort mauvais que des gens pauvres et sans lettres osassent raisonner des choses du ciel. Mais tous les hommes, sans distinction d'âge, de sexe ou de rang, sont nés capables de raison. La sagesse n'est pas un privilége de la fortune. Les philosophes eux-mêmes, avant que leur réputation fût établie, étaient regardés comme des plébéiens ignorants et demi-nus. Les riches portent leurs regards beaucoup moins vers le ciel que vers l'or. Au fond, il ne s'agit pas de l'autorité de celui qui raisonne, mais de la vérité du raisonnement. Moins le discours est étudié, plus il est clair que c'est la vérité seule qui persuade. Je conviens, avec Cécilius, que l'homme doit avant tout se connaître soi même ; mais il ne le peut sans connaître le reste du monde, tant les parties en sont liées. Pour bien savoir ce que c'est que l'humanité, il faut savoir ce que c'est que la Divinité ; pour se bien conduire dans la société civile, il faut connaître cette commune cité de tout l'univers. » Il y fait voir les preuves naturelles d'une providence divine.

« Mais s'il est impossible de douter d'une Providence, peut-être demanderez-vous s'il y a dans le ciel un ou plusieurs maîtres. La réponse n'est pas difficile à qui considère les empires de la terre, qui ont pris leur type du ciel. Vit-on jamais partage de souveraineté, qui ne commençât par la perfidie et ne se terminât par le meurtre ? Rome naissante a vu deux frères se disputer une royauté de pâtres et de chaumières ; Rome triomphante a vu le gendre et le

beau-père remplir tout l'univers de leurs sanglants combats ; un si vaste empire ne put les contenir tous deux. Passons à un autre ordre. La nature ne donne à une ruche, à tout un troupeau qu'un seul chef. Et vous voudriez que dans le ciel la suprême puissance fût divisée ? N'est-il pas évident que le Dieu auteur de toutes choses n'a ni commencement ni fin ; qu'il donne à tout l'existence, mais qu'il garde pour lui-même l'éternité ; qu'avant qu'il y eût un monde, il était un monde à lui-même ; qu'il crée tout par sa parole, ordonne tout par son intelligence, perfectionne tout par sa vertu ! Nous ne pouvons ni le voir, ni le comprendre, parce qu'il est au-dessus de nos sens et de nos connaissances, immense, infini, connu de lui seul tout ce qu'il est. Ne cherchez pas un nom à Dieu : Dieu, voilà son nom. Là il faut des vocables où il faut distinguer une multitude d'individus chacun par son appellation propre. A Dieu, qui seul est, le nom de Dieu est tout entier. Mais quoi ? n'ai-je pas, quant à lui, le consentement de tous ? J'entends le vulgaire, lorsqu'il lève les mains au ciel, ne dire autre chose, sinon : *Dieu*, et *Dieu est grand, Dieu est vrai, Si Dieu nous en fait la grâce*. Est-ce là le discours naturel du vulgaire, ou bien la prière du chrétien confessant la foi ? et ceux qui font de Jovis le souverain, se trompent sur le nom, mais ils s'accordent sur l'unité de puissance. »

De la populace il passe aux poëtes. « J'entends les poëtes aussi proclamer un seul père des dieux et des hommes. Si nous passons aux philosophes, vous les trouverez, différant sur les noms, d'accord sur la chose même. » Et après avoir cité les plus célèbres, il conclut : « Chacun croira, d'après cela, ou que les chrétiens sont philosophes, ou que les philosophes étaient dès lors chrétiens. »

Ayant ainsi établi l'unité de Dieu par l'accord inattendu de tout le monde, il bat en ruine les fables du polythéisme, fait voir que ces prétendus dieux avaient été des hommes, et que les vrais auteurs de tous ces égarements étaient les esprits impurs, comme ils étaient contraints de l'avouer eux-mêmes aux chrétiens. « Vous en avez la preuve sous les yeux, toutes les fois que nos exorcismes et nos prières les forcent de quitter les corps qu'ils possèdent. Vous entendez un Saturne, un Sérapis, un Jupiter, et tout ce que vous adorez de démons, cédant à la violence de la douleur, déclarer ce qu'ils sont ; certainement qu'ils ne voudraient pas mentir à leur honte, surtout en votre présence. Croyez-en donc leur propre témoignage, alors qu'ils confessent eux-mêmes n'être que des démons. Au nom du seul Dieu vivant et véritable, prononcé par notre bouche, vous les voyez s'agiter, frémir, lutter avec violence et finir par s'échapper. Ce sont eux qui sèment parmi vous les préventions de la haine

contre les chrétiens qu'ils redoutent : la crainte et la haine se touchent. »

Quant aux infamies que l'on accusait les chrétiens de commettre en secret, il fait voir, comme Tertullien, saint Justin, Athénagore, non-seulement que les chrétiens en étaient innocents, mais que les païens eux-mêmes les commettaient en public. De même, la grandeur des Romains ne leur est venue ni de leurs dieux indigènes, qui étaient le pivert, la peur, la pâleur, la déesse Cloacine ou des cloaques, les prostituées Acca et Flora ; ni des dieux étrangers, qu'ils avaient faits captifs avec leurs nations.

« Lorsque les Juifs servaient fidèlement le Dieu véritable, qui est aussi le nôtre et celui de tout le monde, de peu ils devenaient innombrables, de pauvres riches, d'esclaves rois. Dieu faisait combattre pour eux jusqu'aux éléments. Lisez leurs écrits ; ou, si vous aimez mieux ce qui est romain, lisez les écrits de Flavius Josèphe et d'Antoine Julien, pour ne pas parler des auteurs plus anciens. Vous verrez que les Juifs se sont attiré par leurs crimes le malheur qui les accable, et que rien ne leur arrive qui n'ait été prédit auparavant ; et vous comprendrez qu'ils n'ont pas été faits captifs avec leur Dieu, comme vous dites, mais que Dieu les a livrés comme des transfuges de sa loi.

« Pour ce qui est de l'incendie final de l'univers, les philosophes en parlent comme nous ; non pas que nous l'ayons pris d'eux, mais ils l'ont pris de nos prophètes. Les plus célèbres d'entre eux, Pythagore et Platon, ont même transmis une moitié de la vérité, sur la résurrection, en enseignant que les âmes survivent aux corps qui se décomposent, et qu'elles passent dans d'autres corps nouveaux. D'ajouter, comme ils font, que les âmes humaines repasseront en des corps de bêtes, cela est plus digne d'un mauvais joueur de farces que d'un philosophe. Vous voudriez voir les corps ressusciter dès maintenant ? mais voudriez-vous donc que les arbres reverdissent au milieu des glaces de l'hiver ? Il faut de même attendre le printemps des corps. Je n'ignore pas que, de n'être rien après la mort, plusieurs le souhaitent plus qu'ils n'y croient : ils savent ce qu'ils méritent. Ils aimeraient mieux être anéantis tout à fait que d'être restaurés pour des supplices. Mais ils ont beau faire ; et les livres des hommes les plus savants, et les chants des poëtes les avertissent de leur erreur. Tous ils parlent des feux de l'enfer et de ses tourments éternels, l'ayant connu et par les indices des démons et par les oracles des prophètes. C'est pour cela que chez eux le roi Jupiter lui-même jure ses inviolables serments par les rives brûlantes du gouffre infernal ; il envisage avec effroi la peine qu'il sait l'y attendre, lui et ses adorateurs ;

tourments sans fin et sans mesure. Là un feu intelligent brûle les membres et les renouvelle, les dévore et les nourrit : incendie pénal qui s'alimente des corps en feu sans les consumer jamais. Ainsi seront tourmentés ceux qui ne connaissent point Dieu, tout aussi bien que les impies et les pervers ; car c'est un crime égal d'ignorer le Père et le maître de toutes choses, et de l'outrager.

« Vous nous reprochez d'être pauvres la plupart ; mais c'est là notre gloire : le luxe amollit le courage, la frugalité l'affermit. Et toutefois peut-on être pauvre quand on n'a besoin de rien, quand on ne désire point le bien d'autrui ? Si nous croyions les richesses utiles, nous les demanderions à Dieu : celui à qui tout appartient pourrait bien nous en donner quelque partie ; mais nous aimons mieux les mépriser que les garder : nous lui demandons plutôt l'innocence et la patience.

« Que si nous avons à souffrir les infirmités du corps, ce n'est pas une peine, mais une milice. Nous sommes éprouvés dans les périls, comme l'or dans la fournaise. Oui, c'est un spectacle digne de Dieu, qu'un chrétien luttant avec la douleur, se mesurant avec les menaces, les supplices et les tortures, bravant et les terreurs de la mort et l'aspect farouche des bourreaux, érigeant sa liberté contre les rois et les princes, et ne cédant qu'au seul Dieu à qui il appartient. Victorieux et triomphant, il se rit du juge qui le condamne : oui, bien véritablement victorieux, puisqu'on l'est quand on a obtenu l'objet de ses vœux.

« Vous-mêmes, n'élevez-vous pas jusqu'au ciel des individus célèbres par leurs disgrâces : un Mucius Scévola, un Régulus ? Leur comparerai-je nos hommes ? Eh quoi ! nos enfants, nos femmelettes se moquent de vos gibets et de vos tortures, de vos bêtes féroces et de tout l'appareil de vos supplices : ils les bravent par une patience inspirée d'en haut. Aveugles ! ne comprenez-vous pas qu'il est impossible que personne s'expose sans motif à de semblables peines, ou puisse les endurer de la sorte sans le secours de Dieu ?

« Maintenant donc que Socrate, que le bouffon d'Athènes examine, lui qui confesse ne rien savoir, tout en se glorifiant du témoignage d'un démon menteur ; que Carnéade, et Arcésilas, et Pyrrhon, et toute la multitude des académiciens délibèrent ; que Simonide ajourne perpétuellement sa réponse. Nous méprisons l'arrogance des philosophes, que nous savons corrupteurs, adultères et tyrans, toujours éloquents contre leurs propres vices. Nous, ce n'est point par les dehors que nous aspirons à être sages ; nous ne faisons pas de grands discours, mais de grandes choses. Nous nous glorifions d'être arrivés à ce qu'eux ont cherché avec de grands efforts, sans pouvoir le trou-

ver. Pourquoi serions-nous ingrats? pourquoi serions-nous envieux de notre propre bonheur, si la vérité divine, semée dans les âges précédents, a mûri dans le nôtre? Mettons ce bonheur à profit, et prenons pour maximes de réprimer la superstition, d'anéantir l'impiété et de garder la religion véritable.»

Octave avait fini de parler: ses deux amis écoutaient encore. Il y eut quelques moments de silence. A la fin, Cécilius s'écria : «Je félicite mon cher Octave et moi-même; nous avons vaincu tous les deux : lui il triomphe de moi, et moi de mon erreur. Je crois à la Providence, je me rends à Dieu, je confesse la vérité de cette religion qui, dès maintenant, est la nôtre. Il me reste seulement quelques explications à demander, mais nous en parlerons demain plus à loisir. » C'est qu'en effet cette première conférence n'entrait guère dans le détail de la doctrine. Octavius étant parti ou même mort quelque temps après, Félix écrivit cet entretien en mémoire de son excellent ami [1]. Pour Cécilius, non-seulement il se fit chrétien, mais, comme il était de Cirthe en Afrique, il y a lieu de croire que c'est lui le saint prêtre Cécilius, qui convertit plus tard saint Cyprien.

Origène, de son côté, continuait de gagner à Jésus-Christ de nouveaux fidèles. Son zèle l'emporta même trop loin. Comme il était jeune et obligé, par sa fonction de catéchiste, à converser continuellement, non-seulement avec des hommes, mais avec des femmes, il voulut se mettre en sûreté contre les tentations et même contre les mauvais discours. Ayant plus de zèle que d'expérience, il prit trop à la lettre cette parole de l'Évangile : Il y a des eunuques qui se sont rendus tels pour le royaume des cieux, et il en vint à l'exécution réelle. Il tint cette action fort secrète et la cacha même à la plupart de ses amis : mais elle vint à la connaissance de Démétrius, son évêque, qui fut extrêmement surpris de la hardiesse de ce jeune homme, et toutefois loua sa ferveur et la simplicité de sa foi. Il l'exhorta donc à prendre courage et à s'attacher à sa fonction de plus en plus [2]. Origène lui-même condamna dans la suite cette explication grossière de l'Évangile, et la réfuta amplement, donnant un sens allégorique à tout ce que Jésus-Christ dit en cet endroit des trois sortes d'eunuques [3].

Le désir de voir l'Église de Rome, la plus ancienne ou la plus principale, car le mot grec dont se sert Origène signifie l'un et l'autre, le porta à y faire un voyage, sous le pontificat de Zéphyrin, qui gouverna cette Église pendant vingt ans, depuis l'an 197 jusqu'en 215.

[1] *Octav.*, Minuc. Fel. — [2] Euseb., l. 6, c. 8. — [3] *In Matth. Tract.*, 7, *sub fin.*, e. du *Vaisseau*.

Son séjour n'y fut pas long, et il retourna bientôt à Alexandrie reprendre ses occupations ordinaires, sous l'évêque Démétrius, qui l'exhortait et le suppliait presque de s'appliquer à servir l'Église. Origène vit qu'il ne pouvait suffire à l'étude profonde de la théologie, à l'explication de l'Écriture, et en même temps à l'instruction de ceux qui venaient à lui et qui ne le laissaient pas respirer, se succédant les uns aux autres depuis le matin jusqu'au soir. Il partagea donc cette multitude, et choisit entre ses disciples Héraclas pour le soulager. C'était un homme appliqué à la théologie, et d'ailleurs très-savant dans les humanités, et raisonnablement instruit de la philosophie. Il le chargea de donner les premières instructions à ceux qui commençaient, se réservant les plus avancés.

La passion qu'il avait d'entendre l'Écriture sainte lui fit apprendre la langue hébraïque, quoique cette étude ne convînt guère à son âge et à sa nation, car il avait déjà environ trente ans, et les Alexandrins ni les autres Grecs n'apprenaient pas volontiers les langues étrangères. Il acheta donc les exemplaires hébraïques dont les Juifs se servaient, et rechercha les versions grecques qui en avaient été faites, outre celle des Septante, c'est-à-dire la version d'Aquila, de Théodotion, de Symmaque. Le premier avait fait la sienne sous Commode; les deux autres venaient de faire la leur depuis peu. Ils étaient l'un et l'autre de la secte des Ébionites, juifs à demi chrétiens.

Ce premier travail lui en fit entreprendre un autre encore plus considérable : c'étaient des éditions de l'Écriture sainte à plusieurs colonnes, pour comparer ensemble les différentes versions. Il en fit trois, que l'on nomma en grec hexaples, octaples ou tétraples, selon le nombre des colonnes. Les hexaples en avaient six, dont la première contenait le texte hébreu en lettres hébraïques; la seconde, le même texte en lettres grecques, en faveur de ceux qui entendaient l'hébreu sans le savoir lire; la troisième colonne contenait la version d'Aquila; la quatrième, celle de Symmaque; la cinquième, les Septante; la sixième, Théodotion. Les octaples contenaient de plus deux versions grecques qu'Origène trouva, l'une à Jéricho, l'autre à Nicopolis en Épire. Comme il n'en savait pas les auteurs, il les nomma la cinquième et la sixième. Les octaples avaient donc huit colonnes : à la première, le texte hébreu en lettres hébraïques; à la seconde, le même texte en lettres grecques; à la troisième, Aquila; à la quatrième, Symmaque; à la cinquième, les Septante; à la sixième, Théodotion; à la septième, la cinquième version; à la huitième colonne, la sixième version. Origène avait placé les deux textes hébreux à la tête, et les Septante au milieu des autres interprètes, afin qu'ils servissent comme de règle pour en faire voir les défauts; car son des-

sein n'était pas de corriger les Septante, qu'il honorait avec une grande vénération comme la vérité que l'Église mettait entre les mains de ses enfants : c'était plutôt pour les défendre contre les reproches des Samaritains et des Juifs. Il voulait confondre ces derniers, non-seulement par ce qui est commun à l'hébreu et aux Septante, mais même par ce qui est particulier à l'hébreu [1].

Comme ces exemplaires à plusieurs colonnes étaient chers, il fit les tétraples, où il les réduisit aux quatre les plus nécessaires. A la première colonne était Aquila, à la seconde, Symmaque ; à la troisième, les Septante ; à la quatrième, Théodotion. Il fit encore un autre travail, afin que la seule édition des Septante pût tenir lieu de toutes. Cette édition était le corps de l'ouvrage ; il y ajouta ce que l'hébreu contenait de plus, tiré de la version de Théodotion, et marqué par des astérisques ou de petites étoiles ; mais ce que les Septante avaient de plus que l'hébreu, était marqué par des obélisques ou de petites broches, comme pour le retrancher. Cette édition devint très-commune dans l'Église [2].

Ce grand travail occupa Origène pendant vingt ans. Ce n'était pas le seul. Dans le temps même qu'il venait de l'entreprendre, il convertit à la foi catholique Ambroise, homme considérable dans Alexandrie, et pour ses richesses et pour son esprit, mais engagé dans l'erreur des valentiniens. Étant convaincu et éclairé, il se rendit et fut depuis un des plus grands amis d'Origène. La réputation de celui-ci attira plusieurs autres savants hommes, non-seulement des hérétiques, mais des païens et des philosophes ; car il ne se contentait pas d'enseigner la doctrine chrétienne, il y joignait la philosophie et les lettres humaines. Ceux en qui il trouvait le plus beau naturel, il les introduisait à la philosophie, leur enseignait la géométrie, l'arithmétique et les autres sciences préliminaires ; puis il leur montrait les sectes des philosophes et leurs différentes opinions, expliquait leurs écrits et y faisait des commentaires. Il excitait à l'étude des humanités ceux qui avaient l'esprit plus commun, assurant qu'elles n'étaient pas peu utiles pour l'intelligence et la preuve des saintes Écritures. Telles étaient ses raisons pour s'appliquer lui-même à l'étude des lettres humaines et de la philosophie. Sa réputation était si grande, même chez les païens, que souvent leurs philosophes le consultaient, lui dédiaient des livres, ou faisaient mention de lui dans leurs écrits. « Enfin, dit un Père de l'Église, on ne peut exprimer combien il était aimé, estimé et admiré de tout le monde. Tous ceux

[1] Voir, pour plus de détails, Tillemont, Ceillier, Huet, Charles et Vincent Delarue. — [2] Euseb., l. 6, c. 16.

qui faisaient quelque profession de piété, accouraient à lui de toutes les extrémités de la terre. Il n'y avait point de chrétien qui ne le respectât presque comme un prophète, point de philosophe qui ne l'honorât comme son maître [1]. »

Il était ainsi occupé à Alexandrie, lorsqu'il vint un soldat apportant des lettres du gouverneur d'Arabie à l'évêque Démétrius et au préfet d'Égypte, afin de lui envoyer en diligence Origène, pour l'entretenir de science. Ils envoyèrent Origène; il alla en Arabie, et, ayant terminé en peu de temps l'affaire qui l'y avait appelé, il revint à Alexandrie. Peu après, une guerre civile assez violente, apparemment le massacre brutal qu'y fit Caracalla, l'obligea d'en sortir; et, ne se trouvant pas en sûreté dans l'Égypte, il passa en Palestine et s'arrêta à Césarée, où il se mit à enseigner publiquement. Quoiqu'il ne fût pas encore prêtre, les évêques du pays l'invitèrent, non-seulement à parler, mais à expliquer les Écritures dans l'assemblée publique de l'Église. Démétrius, évêque d'Alexandrie, s'en plaignit; mais Alexandre de Jérusalem et Théoctiste de Césarée lui répondirent en ces termes : « Ce que vous ajoutez dans vos lettres, qu'il est inouï que les laïques parlent devant les évêques et expliquent les Écritures, il nous semble qu'en cela vous vous êtes manifestement trompé. Car lorsque l'on trouve des hommes capables d'aider les frères dans la parole de Dieu, les évêques les prient de l'expliquer au peuple, comme à Larande, l'evêque Néon a fait parler Évelpis; à Icone, l'évêque Celse a employé Paulin; à Synnade, l'évêque Atticus a employé Théodore. C'étaient tous de saints personnages, et il est à croire que la même chose se pratique en d'autres lieux, quoique nous n'en ayons pas de connaissance [2]. » Ainsi parlait saint Alexandre, évêque de Jérusalem.

Ce saint avait étudié dans l'école d'Alexandrie sous Pantène et Clément, et se trouvait ainsi condisciple d'Origène. Son mérite l'avait fait élever sur le siége épiscopal d'une ville de Cappadoce. Il confessa généreusement la foi dans la persécution de Sévère. De sa prison, où il resta sept ans, il écrivit à l'église d'Antioche pour la féliciter de ce qu'elle avait choisi saint Asclépiade pour évêque, après la mort de saint Sérapion, auteur de plusieurs opuscules qui ne sont point venus jusqu'à nous. Asclépiade avait confessé la foi comme lui. Dans sa lettre, il prend les qualités de servitenr et de prisonnier de Jésus-Christ, et témoigne que, par la nouvelle de cette élection, le Seigneur avait rendu douces et légères les chaînes qu'il portait encore. « Je vous envoie cette lettre, dit-il, par le bienheureux prêtre

[1] Vin. Lir., l. 1, n. 23. — [2] Euseb., l. 6, c. 19.

Clément, homme éprouvé et consommé dans la vertu, que la providence de Dieu a amené en ce pays pour affermir et accroître l'Église du Christ. » C'est Clément d'Alexandrie.

Alexandre, étant sorti de prison, eut une révélation en songe qui lui ordonna d'aller à Jérusalem visiter les saints lieux. Il y trouva le saint évêque Narcisse, qui l'y attendait avec son clergé. Narcisse n'était plus en état de remplir les fonctions épiscopales, à cause de son extrême vieillesse : il avait peut-être plus de cent dix ans. Mais la veille, Dieu lui avait envoyé une vision, ainsi qu'à plusieurs fidèles de son église. Ils entendirent pendant la nuit une voix très-distincte, qui leur ordonna de sortir hors des portes de la ville et de prendre pour évêque celui que Dieu leur enverrait. Ils trouvèrent Alexandre; et quoiqu'il fût déjà évêque d'une autre église, le témoignage de la volonté de Dieu et la confession illustre qu'il avait faite pendant la persécution, furent cause qu'ils le retinrent, de l'avis de tous les évêques des églises voisines. Ainsi Alexandre demeura évêque de Jérusalem avec Narcisse; et c'est le premier exemple d'un évêque transféré d'un siége à un autre, et donné pour coadjuteur à un évêque vivant. Il en parle lui-même en ces termes, dans une lettre aux antinoïtes d'Égypte : « Je vous salue de la part de Narcisse, qui a gouverné avant moi le siége épiscopal de cette église, et qui le gouverne encore présentement par ses prières, étant âgé de plus de cent seize ans. Il vous conjure avec moi de conserver entre vous une paix et une union inaltérables[1]. »

Narcisse avait assisté au concile de Césarée, touchant la Pâque, sous le pape Victor. Il était recommandable par sa vertu et par ses miracles. La nuit de la veille de Pâque, l'huile manqua aux diacres pour allumer les lampes de l'Église ; le peuple en fut affligé. Narcisse commanda à ceux qui préparaient le luminaire de tirer de l'eau à un puits qui était proche et de la lui apporter. Ayant fait sa prière sur cette eau, il leur ordonna de la verser dans les lampes avec une foi ferme et sincère, et elle se trouva changée en huile. L'on en conserva longtemps en mémoire de ce miracle, et il en restait encore quelque peu du temps d'Eusèbe de Césarée, environ cent vingt ans après[2].

Mais ce qui rendit Narcisse encore plus célèbre, fut une persécution qu'il eut à supporter. Quelques mauvais chrétiens se sentant coupables, et ne pouvant souffrir sa sévérité et sa vigueur, conspirèrent contre lui et l'accusèrent d'un crime atroce. Ils furent trois qui confirmèrent leur calomnie par de faux serments. Le premier dit : Si je

[1] Euseb., l. 6, c. 11. — [2] *Id.*, l. 6, c. 9.

ne dis vrai, je veux périr par le feu ; le second : Je veux être consumé par une fâcheuse maladie ; le troisième : Je veux perdre la vue. La vertu de Narcisse et la pureté de sa vie étaient si connues, que personne n'ajouta foi à cette calomnie ; mais il ne la put souffrir, outre qu'il aspirait depuis longtemps à la véritable philosophie, c'est-à-dire, la vie solitaire. Il se déroba donc à son église, et passa plusieurs années caché à la campagne et dans les déserts, sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. Cependant ses calomniateurs furent punis. Quant au premier, le feu prit de nuit à la maison qu'il habitait, par une petite étincelle qui y tomba sans qu'on pût en trouver la cause, et il fut brûlé avec toute sa famille ; le second périt par une maladie telle qu'il l'avait demandée, et qui l'infecta depuis les pieds jusqu'à la tête ; le troisième, craignant un pareil jugement de Dieu, confessa publiquement le crime qu'il avait commis avec eux, d'avoir accusé Narcisse. Il en eut un tel regret, que, pleurant continuellement, il perdit la vue. Narcisse ayant disparu, les évêques des villes voisines jugèrent à propos d'établir un autre évêque à Jérusalem. Ils élurent Dius, qui ne la gouverna pas longtemps, et eut pour successeur Germanion, qui mourut peu de temps après, et fut remplacé par Gordius. Enfin Narcisse revint, et parut comme ressuscité des morts. Le respect qu'on avait pour sa vertu, principalement à cause de sa patience contre la calomnie, fit que tous les frères le prièrent de reprendre la conduite de son troupeau. Son grand âge ne le lui permettait guère, lorsque Dieu lui envoya pour coadjuteur Alexandre. Celui-ci, étant ainsi devenu évêque de Jérusalem, y établit une célèbre bibliothèque, où il recueillit entre autres les écrits et les lettres de tous les grands hommes de son temps [1].

Tel était le saint évêque qui faisait prêcher devant lui Origène, quoiqu'il ne fût encore que laïque, et qui s'en justifiait à Démétrius d'Alexandrie, par l'exemple d'autres évêques également saints. Démétrius n'en fut pas satisfait ; il écrivit à Origène des lettres, et lui envoya même des diacres de son église pour le presser de revenir à Alexandrie. Il revint et reprit ses études et ses occupations ordinaires. Un nouvel honneur l'y attendait. La mère de l'empereur Alexandre Sévère voulut le voir. C'était, dit Eusèbe, une femme très-craignant Dieu et pieuse, s'il en fut jamais : ce qui fait croire qu'elle était chrétienne. Son nom était Mammée. Ayant connu, à Antioche, la grande réputation d'Origène, elle lui envoya une escorte et le fit venir. Il demeura quelque temps auprès d'elle et lui montra, par ses

[1] Euseb., l. 6, c. 10.

discours, la gloire du Seigneur et la puissance de sa doctrine, puis il revint à ses travaux accoutumés [1].

L'empereur Alexandre lui-même, grâce à son excellent naturel et à la bonne éducation qu'il avait reçue de sa mère, se montra favorable aux chrétiens; il les laissa en paix pendant tout son règne. S'il y en eut quelques-uns de persécutés, ce fut, à son insu, par les magistrats, particulièrement les jurisconsultes, grands ennemis alors des chrétiens. Il avait dans son palais un oratoire domestique, où, tous les matins, il rendait des honneurs divins aux princes qui avaient été mis entre les dieux, et aux âmes qu'il estimait les plus saintes, entre lesquelles il mettait Apollonius de Tyane, Jésus-Christ, Abraham et Orphée. C'est ce que rapporte le païen Lampride, sur le témoignage d'un auteur contemporain, et il ajoute qu'il voulut faire un temple au Christ et le recevoir entre les dieux, mais qu'il en fut détourné par ceux qui, consultant les oracles, avaient trouvé que tout le monde serait chrétien s'il exécutait son projet, et que l'on abandonnerait les autres temples. Il dit encore, que les chrétiens ayant occupé un lieu qui avait été public, et que des cabaretiers disaient leur appartenir, Alexandre répondit qu'il valait mieux que Dieu y fût servi, n'importe de quelle manière, que d'en faire un cabaret. Il disait souvent à haute voix cette sentence qu'il avait apprise des Juifs ou des chrétiens : Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse. Il la faisait dire par un crieur quand il châtiait quelqu'un, et l'aimait tellement, qu'il la fit écrire dans le palais et dans les bâtiments publics. Quand il voulait faire des gouverneurs de provinces ou d'autres officiers, il proposait leurs noms en public, avertissant le peuple que, si quelqu'un avait à les accuser de quelque crime, il le prouvât clairement, sous peine de la vie. Il est honteux, disait-il, de ne pas faire pour les gouverneurs de provinces, à qui l'on confie les biens et la vie des hommes, ce que font les chrétiens et les Juifs en publiant les noms de ceux qui doivent être ordonnés pour le sacerdoce [2].

Ce fut au retour de ce voyage qu'Origène commença à écrire sur l'Écriture sainte. Il y fut porté et comme forcé par les sollicitations de beaucoup de personnes, mais principalement par son ami Ambroise. Celui-ci ne se contenta pas de l'y exhorter par ses instantes prières et de lui en faire naître ou augmenter le désir par l'ardeur qu'il avait lui-même pour les saintes lettres, ni de l'animer encore par l'exemple de saint Hippolyte qui florissait alors; mais, comme il était riche, il lui en fournit aussi tous les moyens, car il lui donna plus de sept notaires ou sthénographes pour écrire tour à tour sous sa

[1] Euseb., l. 6, c. 21. — [2] Lamprid., *In Alex.*

dictée, avec autant de libraires ou copistes qui mettaient au net ce que les premiers avaient écrit en notes, et enfin des filles qui transcrivaient le tout en la plus belle écriture. Il entretenait abondamment toutes ces personnes de tout ce qu'il leur fallait. Il lui fournissait encore toutes les autres dépenses, même jusqu'au papier; car Origène fut toujours pauvre. Ambroise, avec une ardeur incroyable, exigeait tous les jours quelque nouveau fruit de son travail. Il le pressait sans cesse, surtout quand ils étaient ensemble, de lire, d'examiner, de corriger, enfin de travailler sans relâche, et durant le souper, et après le souper, et une grande partie de la nuit. Aussi Origène l'appelait-il quelquefois son piqueur. Ambroise voulait une explication de tous les livres sacrés. Pour le satisfaire, Origène y travaillait nuit et jour avec une application incroyable, d'où vient qu'on le surnomma Entrailles d'airain. Ambroise ne l'engageait pas seulement à écrire sur les lettres saintes, mais encore à d'autres ouvrages, comme on le voit par le livre contre Celse, entrepris à la prière de ce saint, qui lui avait envoyé l'écrit de ce philosophe pour y répondre.

Cependant les églises de la Grèce étaient affligées de plusieurs hérésies. On appela Origène pour y porter remède. Il partit donc d'Alexandrie avec une lettre ecclésiastique de Démétrius, son évêque, qui lui rendait un témoignage avantageux. Il passa par la Palestine, où les évêques de la province, particulièrement Théoctiste de Césarée et saint Alexandre de Jérusalem, l'ordonnèrent prêtre. Nous verrons bientôt quels orages lui attira cette ordination.

En Palestine, il vit Jules Africain. C'était un des plus savants chrétiens d'alors. Il était d'Emmaüs, dont les Romains, au lieu d'une simple bourgade, avaient fait une ville sous le nom de Nicopolis. Mais elle avait été brûlée. Jules Africain, député vers l'empereur Héliogabale, en obtint le rétablissement. Il composa un grand ouvrage de chronologie, pour servir à la controverse contre les païens, en leur montrant l'antiquité de la vraie religion et la nouveauté de leurs histoires et de leurs fables. Cet ouvrage contenait la suite de l'histoire universelle, depuis la création du monde jusqu'à l'an 221 de Jésus-Christ, qui est le quatrième d'Héliogabale. Nous ne l'avons plus que dans la Chronique d'Eusèbe. Mais il nous reste d'Africain une lettre à un nommé Aristide, pour accorder les deux généalogies de Jésus Christ selon saint Matthieu et selon saint Luc. Il y rapporte ce qu'il avait appris de la tradition de ceux qui restaient en Palestine de la famille du Seigneur, savoir : que Jacob et Héli étaient frères utérins; qu'Héli étant mort sans enfants, Jacob épousa sa veuve, et fut père de saint Joseph selon la nature, tandis qu'Héli l'était selon la loi. Ils ajoutaient que le vieil Hérode, pour

couvrir la bassesse de son origine, avait fait brûler tous les mémoires que les Juifs conservaient encore pour connaître leurs généalogies et pour distinguer les Israélites d'origine d'avec les prosélytes, et ceux qui étaient mêlés de l'un et de l'autre. Origène, dans une conférence avec un nommé Bassus, s'étant autorisé de l'histoire de Susanne, Africain, qui assistait à la conférence, ne lui dit rien pour le moment, mais plus tard il lui exposa par écrit les raisons qui lui faisaient regarder cette histoire comme supposée; la principale était que cette histoire ne se lisait point dans les exemplaires des Juifs. Origène, s'étant arrêté quelques jours à Nicomédie, avec son ami Ambroise, lui écrivit une lettre que nous avons encore et où il lui fait voir qu'aucune de ses objections n'était concluante; qu'il ne fallait point remuer les bornes posées par nos pères, mais s'en tenir à la tradition des églises, laquelle, au reste, pour l'histoire de Susanne, était confirmée par la tradition même des docteurs juifs [1]. Saint Hippolyte écrivit un commentaire sur Susanne dans le même sens qu'Origène, peut-être même à sa prière.

Origène, passant à Éphèse, y trouva un hérétique dont il raconte ainsi lui-même la fourberie. « Un hérétique m'ayant vu à Éphèse ne voulut jamais entrer en conférence; il évita même d'ouvrir la bouche devant moi. Depuis, il composa une conférence entre nous deux, où il mit ce qu'il voulut, et la fit courir parmi ses disciples. Il l'envoya à Rome, et sans doute ailleurs encore. Avec cette pièce supposée, il m'insultait publiquement dans Antioche avant que j'y vinsse, et il la répandait tellement qu'elle tomba entre les mains de plusieurs de nos frères. Quand je fus en cette ville, je lui demandai raison de cette imposture en présence de beaucoup de monde. Il la soutint hautement avec la dernière impudence. Mais enfin, je le sommai de produire son écrit devant tous ceux qui étaient présents, afin que mes frères, qui savaient quelle est ma doctrine et ce que j'ai accoutumé d'enseigner, fussent les témoins ou de mon innocence, ou de mon crime. Il n'osa jamais apporter son livre, et tout le monde resta convaincu que c'était une fausseté insigne [2].

Arrivé dans la Grèce, Origène y eut, suivant toute apparence, le même succès qu'il avait eu ailleurs. Du moins les évêques du pays lui demeurèrent constamment favorables. Il était à Athènes, lorsque ses amis de Palestine lui envoyèrent un exprès pour le sujet que voici : Il avait eu une conférence avec le chef d'une hérésie; elle s'était faite en présence de beaucoup de monde, et on l'avait mise par écrit. Une personne qui l'avait copiée prêta son livre à l'hérétique, qui y ajouta,

[1] *Collectio Patrum*, t. 7, édit. Caillau — [2] *Apud Rufin.*, *Apolog. Orig.*

en ôta, y changea tout ce qu'il voulut, imposant diverses choses très-fausses à Origène, pour le faire paraître coupable ; après quoi il lui insultait, montrant partout ces actes de la conférence et ce qu'il y avait mis lui-même. Les fidèles de Palestine, ne pouvant donc souffrir cette impudence, envoyèrent un homme à Athènes avertir Origène de ce qui se passait, et lui demander l'original authentique de cette conférence : il le leur envoya. Depuis, ayant rencontré l'auteur de cette fourberie, il lui en fit des reproches : cet homme lui dit pour excuse qu'il l'avait fait pour orner cette conférence et la rendre plus correcte. D'autres encore se permirent à son égard des procédés pareils : ce qui augmenta de beaucoup l'orage qui s'éleva contre lui dans ce temps [1].

Cet orage fut occasionné par son ordination. Son évêque, Démétrius, trouva fort mauvais que les évêques de la Palestine l'eussent ordonné prêtre, et il s'emporta contre lui, dit saint Jérôme, avec un tel excès de fureur et de folie, qu'il en écrivit à toute la terre [2]. Eusèbe en parle avec plus de clarté et de modération. « Démétrius, dit-il, ayant su qu'Origène s'était fait eunuque, l'exhorta pour lors de ne se pas décourager et de continuer toujours dans son ministère. Mais il ne continua pas lui-même dans cette disposition ; car, quelque temps après, voyant les succès que Dieu donnait à Origène, la réputation qu'il avait acquise de tous côtés, l'estime que tout le monde faisait tant de sa doctrine que de sa vertu, et enfin que les plus célèbres évêques de la Palestine l'avaient élevé à la prêtrise, il fit voir qu'il était homme, et succomba à cette passion de la jalousie si ordinaire aux plus grands hommes. Ne trouvant point d'autre reproche à lui faire, il se servit de la violence qu'il s'était faite autrefois à lui-même, étant encore tout jeune ; il la fit savoir à tous les évêques, et l'exagéra comme un crime tout à fait énorme [3]. » Comme ces plaintes retombaient sur les évêques de Palestine, saint Alexandre de Jérusalem les défendit, en disant qu'ils n'avaient ordonné Origène que sur le témoignage avantageux que Démétrius lui-même en avait rendu par ses lettres. Cet orage se calma pour le moment. Origène retourna dans Alexandrie, y reprit ses occupations ordinaires, tant pour ses travaux sur l'Écriture que pour l'école des catéchumènes. Il paraît même que Démétrius le reçut comme prêtre de son église.

Mais ce calme ne dura guère. Origène, qui le prévoyait, se retira dans la Palestine, laissant la chaire des catéchumènes à saint Héraclas, le plus ancien de ses disciples, auquel, près de vingt ans aupa-

[1] *Apud Rufin.*, *Apolog. Orig.* Voir Tillemont, t. 3, Huet et Delarue. — [2] Hier., *De Script.*, c. 54. — [3] Euseb., l. 6. c, 8.

ravant, il avait confié l'instruction de ceux qui commençaient. Démétrius avait assemblé un concile d'évêques et de quelques prêtres, dans lequel il fut ordonné qu'Origène sortirait d'Alexandrie, qu'il n'y demeurerait point, qu'il n'y enseignerait point, mais qu'il ne serait pas déposé du sacerdoce. Plus tard il en assembla un second, où il le déposa, et fit souscrire la sentence à quelques évêques d'Égypte. Il paraîtrait même qu'il l'excommunia. Voici comment saint Jérôme jugea d'abord cette affaire. Après avoir dit qu'Origène avait plus écrit de livres que les autres n'en pouvaient avoir lu, et qu'il avait surpassé en cela et Varron et les autres écrivains les plus féconds, soit des Grecs soit des Latins, il ajoute : « Quelle récompense a-t-il reçue de tant de travaux et de sueurs ? Il est condamné par l'évêque Démétrius, et excepté les évêques de la Palestine, de l'Arabie, de la Phénicie (de la Cappadoce) et de l'Achaïe, il est condamné par le consentement de toute la terre. Rome même assemble contre lui son sénat, non qu'il enseignât de nouveaux dogmes, non qu'il eût des sentiments hérétiques, ce que ceux qui aboient après lui comme des chiens furieux veulent nous persuader, mais parce qu'on ne pouvait supporter l'éclat de son éloquence et de sa science, et que, lorsqu'il parlait, il semblait que tous les autres fussent muets [1]. »

Saint Jérôme ne voulait pas dire que tout fût exact dans Origène. Lui-même a relevé, avec sa véhémence ordinaire, contre les origénistes, les inexactitudes et les erreurs qui s'y rencontrent, et que ces excessifs admirateurs voulaient faire passer pour autant de vérités. Le malheur d'Origène fut l'admiration qu'il excitait dans tout le monde. Les uns l'aimaient à l'excès, les autres le jalousaient à l'excès : les uns et les autres lui nuisirent beaucoup, et pendant sa vie, et après sa mort. Il en parle lui-même dans une de ses homélies. « Plusieurs, qui nous aiment plus que nous ne méritons, en louant nos discours et notre doctrine, avancent des choses que notre conscience ne reçoit point. D'autres, calomniant nos traités, nous accusent de penser ce que nous ne sachions pas avoir pensé jamais [2]. »

Aussi saint Jérôme, dans le temps même qu'il combattait le plus vivement les origénistes, leur disait : « Convenez qu'Origène se trompe en quelques choses, et je ne dirai plus rien. Que si quelque Judas, envieux de sa gloire, vient nous objecter ses erreurs, qu'il sache que les plus grands hommes font des fautes. N'imitons pas les défauts de celui dont nous ne pouvons suivre les vertus [3]. »

Le même Père disait encore : Je voudrais être calomnié comme Origène, et avoir sa science des Écritures. » Origène en avait effec-

[1] *Ex Rufin.*, l. 2. — [2] *Homil.* 25, *In Luc.* — [3] Hierom., *Epist.*, 65.

tivement une connaissance si merveilleuse, que jamais personne ne l'y a surpassé, ni peut-être même égalé. Il savait toute l'Écriture par cœur. Il en avait étudié et comparé entre eux, dans ses hexaples, le texte hébreu et les différentes versions grecques. Ses homélies et ses commentaires, et, le premier, il en fit sur toute la Bible, furent trouvés si bons, que saint Jérôme en traduisit un grand nombre, ainsi que Rufin. Saint Hilaire, saint Ambroise et Victorin leur en avaient donné l'exemple. D'un autre côté, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze firent un choix des plus beaux morceaux, sous le nom de *Philocalie*. De tout ce qu'Origène a fait sur l'Écriture, ses homélies et ses commentaires sur le *Cantique des Cantiques* sont ce qu'il y a de plus parfait. Saint Jérôme disait au Pape Damase, en lui envoyant la traduction des premières : « Après avoir surpassé tous les autres dans le reste de ses écrits, Origène s'est surpassé lui-même dans le *Cantique des Cantiques.* » Et Bossuet dira dans son temps que saint Jérôme avait bien raison de s'exprimer ainsi [1].

Dans les églises de Palestine, où les évêques faisaient prêcher Origène devant eux, on lisait au peuple les livres entiers de l'Écriture. Quand c'étaient des livres dont le sens historique ou moral était clair, tels que les livres d'Esther, de Judith, de Tobie, la Sagesse, l'Évangile, les assistants écoutaient assez volontiers. Il n'en était pas de même lorsque le sens était trop caché ou qu'étant clair il ne présentait pas de lui-même une allégorie édifiante ou quelque application morale : tels étaient les livres du Lévitique et des Nombres. De plus, il y avait dans le pays beaucoup de Juifs qui ne voulaient voir dans la Bible que le sens littéral ou plutôt charnel. D'un autre côté, les gnostiques, pareillement nombreux et qui se mêlaient quelquefois aux assemblées chrétiennes, rejetaient tout l'Ancien Testament comme trop charnel et trop terrestre. Afin de parer à tous ces inconvénients, Origène, dans ses homélies ou instructions familières au peuple, faisait ressortir les trois sens de l'Écriture : le sens littéral ou historique, le sens mystique ou spirituel, le sens moral ou de piété pratique. Le premier lui paraissait comme la base, mais par là même inférieur. Il s'y attache peu, parce qu'il est ordinairement clair, et que d'ailleurs il n'était pas contesté.

A quoi il s'attache le plus, c'est au sens spirituel ou mystique. Il en prouve la nécessité contre les Juifs. Parlant de la circoncision charnelle d'Abraham, figure de la circoncision spirituelle : « Vous prétendez, dit-il, qu'il faut tout entendre au pied de la lettre ; mais l'Écriture vous recommande aussi la circoncision du cœur, des

[1] Bossuet, Préf. de son *Comm. sur le Cant.*

oreilles et même des lèvres : pourquoi donc ne vous rognez-vous pas les lèvres, les oreilles et le cœur[1]? » Il fait voir contre les gnostiques que l'Ancien Testament est digne du Nouveau; et que, comme en Jésus-Christ la divinité était cachée sous les dehors de l'humanité, ainsi l'Évangile était caché sous l'écorce de la loi. La plupart de ses explications allégoriques sont très-justes et très-belles; mais, comme on pouvait s'y attendre dans un si grand nombre, il y en a quelques-unes de forcées. Il est même tel endroit qu'il s'imagine à tort qu'on ne peut entendre au sens littéral sans manquer à la piété.

Dans ses commentaires sur le Nouveau Testament, on voudrait quelquefois une exposition plus nette des principaux mystères de la foi chrétienne. Il y a plusieurs causes pourquoi cela ne s'y trouve pas. On observait encore le secret de ces mystères devant les infidèles et devant les catéchumènes. Lui-même dit quelque part : « Celui qui est initié connaît la chair et le sang du Verbe de Dieu. Ne nous arrêtons donc point aux choses que connaissent ceux qui savent, et qui ne peuvent être manifestées à ceux qui ignorent[2]. » L'explication nette de la divinité de Jésus-Christ était comprise elle-même dans ce secret; on ne la donnait qu'au baptême[3]. Enfin comme les gnostiques, que combat partout Origène, élevaient leur Christ, fils du Dieu bon et auteur du Nouveau Testament, au-dessus du Dieu créateur de l'univers et auteur de l'Ancien Testament, il s'attache, et même trop, dans ses commentaires sur l'Évangile de saint Jean, à faire voir que, par son origiue, le Fils est subordonné au Père, Dieu-Créateur.

Quant aux erreurs d'Origène, il y en a plus d'une: mais on lui en a aussi attribué un grand nombre dont il est exempt, même des erreurs contradictoires et qui se détruisaient l'une l'autre. Il y a deux causes de ceci. Comme Origène avait tant écrit et que sa réputation était si grande, bien des hérétiques essayèrent de faire passer leurs erreurs sous son nom et de les insérer dans quelqu'un de ses ouvrages: nous en avons déjà vu deux exemples. Ensuite, dans l'Église même, on s'est toujours disputé pour et contre Origène, avec tant de chaleur, que les uns voyaient un mauvais sens en telles de ses paroles, où d'autres voyaient un sens catholique; et, ce qu'il y a de singulier, c'est que de part et d'autre il se trouvera des saints. Enfin, parmi les erreurs qui réellement lui appartiennent, il n'y en a pas une sur laquelle l'Église eût prononcé de son temps, ni qu'il ait soutenue avec opiniâtreté. Ce sont des questions qu'il soulève, des

[1] *Homil.*, 3, *in Genes.* — [2] *Ibid.*, 9, *in Levit.* — [3] *Id.*, 5, *in Josue.*

solutions qu'il propose, quelquefois pour et contre, des idées qu'il émet avec beaucoup de réserve et de modestie, afin que le lecteur examine et juge. Les deux principales tombent sur la préexistence des âmes et sur la restauration finale de toutes choses.

De nos jours, c'est un point hors de doute pour le très-grand nombre des théologiens catholiques, que Dieu crée les âmes en même temps que les corps; mais au temps d'Origène, et encore plusieurs siècles après, l'Église n'ayant rien prononcé là-dessus, ni directement ni indirectement, c'était une question fort controversée, et sur laquelle les plus grands docteurs, tels que saint Augustin, se montraient indécis. Origène supposa donc que les âmes préexistaient aux corps; il ajouta que, peut-être dans une vie précédente, elles avaient déjà mérité ou démérité; que c'était peut-être la différence de leurs mérites précédents, qui était la cause de la différence entre les anges, les hommes et les démons; que peut-être notre âme, conservant son libre arbitre après notre mort même, pourra s'élever encore, et aussi déchoir du degré où la mort l'aura trouvée; peut-être qu'à la fin des siècles, lorsque Jésus-Christ remettra le royaume à son Père, et que Dieu sera toutes choses en toutes choses, toutes les âmes ou créatures raisonnables se trouveront dans un état de félicité. Tel est à peu près l'ensemble des questions, des doutes, que l'intempérante curiosité d'Origène lui fit émettre sur ces matières. La curiosité cependant n'était pas son unique mobile. Il cherchait et croyait trouver une réfutation facile des hérésies contemporaines. Le fond d'erreur consiste à supposer que nos âmes ont pu mériter ou démériter avant notre naissance, et qu'elles le peuvent encore après notre mort. C'est de ce fond que naquirent tant de controverses qui troublèrent l'Église. Pour Origène, c'étaient des problèmes, des soupçons, des doutes, qu'il exprime avec crainte et réserve, ajoutant que Dieu seul sait ce qu'il en est. Mais pour plusieurs de ses admirateurs, ces doutes devinrent des dogmes. Tel fut le plus grand mal.

Où Origène a le plus semé de ces idées, c'est dans son livre *Des Principes* ou *Peri Archon*. Ce devait être comme une exposition de la foi catholique, avec les principales solutions aux difficultés des hérétiques de son temps. C'étaient les diverses sectes des gnostiques, qui, pour expliquer la différence de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que le mélange du bien et du mal en ce monde, imaginaient deux dieux, l'un bon, l'autre juste, et deux espèces de créatures, les unes nécessairement bonnes, les autres nécessairement mauvaises. C'est ce fond d'erreur qu'Origène combat dans tous ses écrits, mais principalement dans son livre *Des Principes*. Et c'est en voulant trouver une solution plus facile, qu'il avança lui-même quel-

ques hypothèses téméraires. Mais outre qu'il n'avance ces hypothèses que par manière de doute et d'examen, lui-même pose avant tout la règle pour discerner le vrai du faux.

« Ceux qui croient au Christ, dit-il en la préface de ses *Principes*, ne cherchent que dans les paroles et la doctrine du Christ, la science de la vertu et du bonheur. J'appelle paroles du Christ, non-seulement celles qu'il a lui-même enseignées en personne, mais encore ce qu'il enseigne par Moïse et les prophètes. Le Christ nous ayant ainsi assurés de la vérité, nous avons cessé de la chercher chez les Grecs et les barbares. Mais comme parmi ceux qui font profession de croire au Christ, il y a de la discordance sur des articles importants, il faut suivre comme règle certaine la prédication ecclésiastique transmise des apôtres par ordre de succession, et persévérant jusqu'aujourd'hui dans les églises; il ne faut croire vérité, que celle qui ne s'écarte en rien de la tradition ecclésiastique et apostolique. »

On le voit, c'est la même règle que dans Tertullien et dans saint Irénée.

Origène fait l'Église aussi ancienne que le monde. « Ne vous imaginez pas, dit-il en son commentaire du *Cantique des Cantiques*, qu'elle n'ait eu le nom d'épouse et d'Église que depuis l'avénement du Sauveur en la chair, mais depuis l'origine du genre humain et la création même du monde, ou plutôt dès auparavant; car Paul nous apprend que Dieu nous a choisis dans le Christ, avant la création du monde même. Les premiers fondements de l'Église ont été posés dès le commencement. Aussi l'Apôtre dit-il que l'Église est bâtie, non-seulement sur le fondement des apôtres, mais encore des prophètes, entre lesquels est compté Adam, qui a prophétisé le grand mystère du Christ et de l'Église [1]. » Ceci n'est point une idée particulière à Origène. Outre que ce commentaire a été loué sans réserve par saint Jérôme et par Bossuet, nous verrons encore saint Épiphane, un des adversaires les plus prononcés d'Origène, poser pour base de son ouvrage contre les hérésies cette proposition : l'Église catholique est de l'éternité.

Enfin, si sur des points où la doctrine de l'Église n'était point alors manifeste, Origène a hasardé des idées singulières et qui ont été réprouvées depuis, il est, pour le reste, un fidèle témoin de la tradition. Un saint, le martyr Pamphile, l'a fait voir au commencement du quatrième siècle, dans son apologie d'Origène, qu'il composa en prison et peu avant de souffrir la mort pour la foi.

Dans le premier livre, le seul de cinq qui soit venu jusqu'à nous,

[1] *In Cant.*, l. 2.

on voit les principaux articles de la foi chrétienne établis par un grand nombre de passages d'Origène, auxquels on peut en ajouter beaucoup d'autres. Quant au mystère de la sainte Trinité, on y voit que c'était la croyance publique des chrétiens qu'il n'y a qu'un seul Dieu, mais que ce Dieu unique est à la fois Père, Fils et Saint-Esprit, et que c'était là ce qui choquait particulièrement les infidèles [1]. Nul n'est immuable, sans commencement ni fin, nul n'est créateur de toutes choses, dit Origène, que le Père avec le Fils et le Saint-Esprit [2]. Lorsque nous venons au baptême, nous renonçons à tous les autres dieux et seigneurs, et nous confessons un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit [3].

« Examinons de quels puits mystérieux la sagesse nous apprend qu'il n'y a qu'une fontaine. Il me semble que la connaissance du Père non engendré en est un, et que la connaissance de son Fils unique en est un autre ; car le Fils est autre que le Père, comme il dit lui-même dans l'Évangile : Il est un autre, le Père, qui rend témoignage de moi. On peut regarder comme un troisième puits la connaissance de l'Esprit-Saint ; car il est autre que le Père et le Fils, suivant cette parole de l'Évangile : Le Père vous enverra un autre Paraclet, l'Esprit de vérité. La distinction des trois personnes, dans le Père et le Fils et le Saint-Esprit, revient donc à la pluralité des puits. Mais ces puits n'ont qu'une source ou fontaine, car la substance et la nature de la Trinité est une [4].

« Pourquoi encore Dieu est-il comparé tantôt à plusieurs montagnes, tantôt à une seule ? C'est que, dans la première comparaison, il est conçu Trinité, à cause de la distinction des personnes, et, dans l'autre, un seul Dieu, à cause de l'unité de substance [5]. » Enfin, dans son commentaire sur la vision d'Isaïe, traduit par saint Jérôme, Origène, ayant supposé, d'après un docteur juif, que le Seigneur assis sur le trône était le Père, et que les deux séraphins qui proclament le Trois-fois-Saint étaient le Fils et le Saint-Esprit, qui seuls, dit-il, ont toujours été avec Dieu, voyant sa face, fait ces réflexions : « Ils ne disent point à plusieurs, mais l'un à l'autre. Car, de comprendre la sainteté de Dieu, telle que l'annonce le Sauveur, et la comprendre autant que la chose en est digne, nul ne le peut que l'Esprit-Saint ; de même que, d'embrasser la sainteté de Dieu, annoncée par le Saint-Esprit, nul ne le peut que le Sauveur. Ils disent donc l'un à l'autre : Il est Saint, il est Saint, il est Saint ! Il ne leur suffit pas de dire : Il est Saint, une fois ou deux, ils emploient le

[1] *In Exod., homil.* 5. — [2] *Id., h.* 6. — [3] *Id., h.* 8. — [4] *In Num., h.* 12. — [5] *In Cant., lib.* 3.

nombre parfait de la Trinité, afin de manifester la sainteté infinie de Dieu, qui est la communauté répétée de la sainteté trine, la sainteté du Père, la sainteté du Fils unique et du Saint-Esprit [1]. L'un des deux séraphins, mon Seigneur Jésus-Christ, est envoyé par le Père pour ôter nos péchés. Mais, afin que vous reconnaissiez bien l'unité de la Divinité dans la Trinité, le Christ seul remet les péchés au prophète dans cette vision, et cependant il est certain que c'est la Trinité qui les remet [2]. »

Origène suppose que le Seigneur, apparu sur le même trône à Isaïe, était le Père : il se trompe en ceci ; car saint Jean nous fait clairement entendre que c'était le Fils de Dieu [3]. Mais ses réflexions nous montrent combien sa croyance sur la Trinité était orthodoxe. Il dit encore, dans ses commentaires sur Jérémie, également traduits par saint Jérôme : « Ce que le Seigneur a dit à ses disciples : Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde, il l'avait accompli, par les effets, même avant son avénement qu'il a manifesté à tous ; car il a été avec Moïse, avec Isaïe, avec tous les saints. Comment, en effet, auraient-ils pu proférer la parole de Dieu, si la parole de Dieu n'était venue à eux ? Nous, enfants de l'Église, nous devons y faire d'autant plus attention, que, suivant nous, le Dieu de la loi et de l'Évangile est le même, le même autrefois et maintenant et dans tous les siècles des siècles. Amen. Il y en a qui, par leur opinion, divisent l'ancienne divinité d'avec celle qui est annoncée dans le Christ. Pour nous, nous connaissons un même Dieu pour le passé et pour le présent, un même Christ pour le présent et pour le passé, et un même Esprit-Saint, coéternel au Père et au Fils [4]. »

Quant à la divinité et à l'incarnation de Jésus-Christ, il dit, contre Celse : Que les plus ignorants parmi les chrétiens croyaient en un Dieu souverain et en son Fils unique, Verbe et Dieu [5] ; que le Père et le Fils sont un seul Dieu, mais deux hypostases [6] ; que Jésus-Christ est Dieu, oint de Dieu ; qu'il est Dieu même [7] ; que personne ne peut connaître dignement le Fils incréé, né avant toute créature, que le Père qui l'a engendré [8] ; que Jésus-Christ est Dieu avec un corps et une âme humaine [9].

Dans les passages cités par saint Pamphile, il dit : Que Dieu n'est pas devenu Père après ne l'avoir pas été, mais qu'il l'a été toujours ; que Dieu le Père est la lumière éternelle, et que le Fils est sa splendeur ; que comme on ne peut concevoir une lumière sans splendeur,

[1] *In Is.*, *h.* 4. — [2] *Id.*, *h.* 1. — [3] Joan., 12, 41. — [4] *In Hierem.*, *homil.* 11. — [5] *Cont. Cels.*, l. 7, n. 49. — [6] *Id.*, l. 8, n. 12. — [7] L. 1, n. 56 ; l. 4, n. 5. — [8] L. 6, n. 17. — [9] L. 3, n. 29, 37, 41.

jamais il n'y a eu un temps où le Fils ne fût pas. C'est pourquoi nous reconnaissons Dieu, toujours Père de son Fils unique, qui est né de lui et qui tire de lui ce qu'il est, mais sans aucun commencement, non-seulement réel, mais purement imaginable ; en un mot, il n'a d'autre commencement que Dieu même [1]. Il est engendré Dieu de Dieu, consubstantiel au Père, et, par l'incarnation, il est Dieu et homme [2].

On reprochait, dans le temps, à Origène d'avoir mis le Fils et le Saint-Esprit au rang des créatures. Il est reconnu aujourd'hui que l'accusation repose sur l'équivoque de deux mots grecs, dont l'un signifie à la fois *produit*, *engendré*, *né*, *créé*, *fait* ; et l'autre, *non produit*, *non engendré*, *non né*, *non créé*, *non fait*. Origène a donc pu dire, comme il dit en effet, que le Père seul est improduit et non engendré, mais que le Fils et le Saint-Esprit sont produits. Comme ce mot signifie en même temps *créés*, *faits*, plusieurs, dans la chaleur de la dispute, le prirent en ce dernier sens; mais nous avons vu des passages authentiques où Origène le repousse. On lui reprochait encore d'avoir dit que le Fils ne voyait pas le Père, ni le Saint-Esprit le Père et le Fils. Mais, dans le temps même, on fit observer que les paroles d'Origène, auxquelles ce reproche faisait allusion, n'avaient au fond rien de répréhensible. Il combattait les anthropomorphites qui abusaient des expressions de l'Écriture, entre autres du mot *voir*, pour attribuer à Dieu un corps. « Autre chose, dit-il, est de voir, autre chose de connaître. Être vu et voir est des corps, être connu et connaître est de la nature intellectuelle. Tout ce qui est propre aux corps, il ne faut le penser ni du Père ni du Fils. Aussi l'Évangile ne dit-il pas : Personne ne voit le Père que le Fils, ni le Fils que le Père; mais : Personne ne connaît le Père que le Fils, ni le Fils que le Père [3]. »

On le voit, la pensée d'Origène n'a rien de mauvais. On le voit encore mieux dans son commentaire sur le *Cantique*. « Non-seulement le Christ voit lui-même le Père, dit-il, mais il le fait encore voir aux autres, à ceux dont il a guéri la vue. Mais prenez garde qu'en entendant dire qu'on voit le Père, vous ne vous imaginiez quelque chose de corporel et un Dieu visible. La vue par laquelle on voit Dieu n'est pas du corps, mais de l'intelligence et de l'esprit. Le Sauveur nous le fait entendre, en disant : Personne ne voit le Père, si ce n'est le Fils. Ceux enfin à qui il fait voir Dieu, il leur donne l'esprit de science et l'esprit de sagesse, afin qu'ils voient Dieu par cet esprit.

[1] Saint Pamph., *Apol. pro Orig.*, c. 3. — [2] *Id.*, *Respons. ad.* 1 et 2. — [3] Rufin., *Invect.*

C'est pourquoi il disait à ses disciples : Qui me voit, voit aussi mon Père. En effet, nous ne serons pas assez idiots pour croire que quiconque le voyait selon le corps, voyait aussi le Père ; autrement les Juifs qui criaient : Crucifiez-le, auraient aussi vu Dieu le Père. Non, dans le grand nombre de ceux qui le virent, celui-là seul est dit l'avoir vu, qui l'a reconnu pour le Verbe et le Fils de Dieu : ce qui était reconnaître et voir le Père en même temps [1]. »

Sur la question, d'où vient le mal? Origène enseigne, comme tous les Pères et avec beaucoup de force, que le péché, le vrai mal, l'unique mal proprement dit, ne vient ni de Dieu, ni de la matière, mais de la libre volonté de la créature raisonnable.

Pour ce qui est du péché originel, « les témoignages de cet auteur sont si exprès, observe Bossuet, que ceux même de saint Augustin ne le sont pas plus, et en si grand nombre, qu'il ne faut pas entreprendre de les copier tous. Pour ne parler que d'un seul de ses ouvrages, c'est sa doctrine constante dans son livre contre Celse. Il y enseigne premièrement, que nul homme n'est sans péché, et que nous sommes tous pécheurs par nature. Secondement, que nous le sommes par naissance, et, ce qui est décisif, que c'est pour cela que la loi ordonne qu'on offre pour les enfants nouvellement nés le sacrifice pour le péché, à cause qu'ils ne sont point purs de péché, et que ces paroles de David : J'ai été conçu en iniquité, leur conviennent en cet état. Troisièmement, il regarde la nature raisonnable comme corrompue et pécheresse, ce qui emporte un véritable péché commun à toute notre nature. Quatrièmement, Origène rapporte toujours cette tache originelle au péché d'Adam, ce qui ne laisse aucun doute sur le sentiment de ce grand homme [2]. »

Bossuet fait également voir, par un grand nombre de passages, qu'il n'est pas moins d'accord avec saint Augustin sur la doctrine de la grâce [3]. Il dit, en effet, dans le même ouvrage contre Celse : Qu'il n'y a point dans les âmes de maladies incurables, ni aucun vice que le Verbe ne puisse guérir ; car il n'y a point de malignité ni de mauvaise disposition si puissante en l'homme, que le Verbe ne soit encore plus puissant, en appliquant à chacun, selon qu'il plaît à Dieu, le remède dont l'effet et le succès sont d'ôter les vices [4]. Il y dit encore que la nature humaine n'est pas suffisante à chercher Dieu en quelque façon que ce soit, et à le nommer même, si elle n'est aidée de celui-là même qu'elle cherche [5]. » Qui de nous, s'écrie-t-il dans ses homélies sur saint Luc, traduites par saint Jérôme, qui de nous n'a

[1] Orig., *in Cant.*, l. 3. — [2] Bossuet, *Déf. des SS. Pères*, l. 8. c. 28. — [3] *Id.*, l. 12, c. 27, etc. — [4] *C. Cels.*, l. 8, p. 425. — [5] *Ibid.*, l. 7, p. 360.

pas été insensé ? et maintenant, par la divine miséricorde, nous avons l'intelligence et désirons Dieu avec ardeur ; qui de nous n'a pas été incrédule ? et maintenant, par Jésus-Christ, nous avons suivi et suivons la justice ; qui de nous n'a pas été errant et vagabond ? et maintenant, par l'avénement de notre Sauveur, nous sommes imperturbables et ne souffrons plus d'agitations, mais nous marchons dans la bonne voie, par celui qui dit : Je suis la voie [1]. »

Origène est regardé comme le grand défenseur du libre arbitre. Cela ne l'empêche point de reconnaître la nécessité de la grâce pour tout bien du salut, entre autres pour le premier de tous, la prière. « Elle n'est point en nous comme de nous-mêmes, dit-il ; c'est le Saint-Esprit, qui, voyant que nous ne savons ce que nous devons demander, commence en nous la prière que notre esprit suit : semblable à un maître, qui, voulant instruire un enfant, prononce la première lettre qu'il faut répéter après lui. Ainsi agit ce maître céleste dans la prière ; il commence et nous suivons ; il nous présente les gémissements par où nous apprenons nous-mêmes à gémir. Que si notre esprit ne suit pas, c'est par sa faute que lui devient infructueux l'enseignement du maître [2]. »

Jésus-Christ est la source de la grâce, les sacrements en sont les canaux. Origène en parle, mais par occasion et à mots couverts, à cause du secret qu'on en gardait devant les infidèles et les catéchumènes. Ainsi, dans son homélie sur le passage du Jourdain : « Toi qui commences, dit-il, à désirer de sortir des ténèbres de l'idolâtrie, pour t'instruire de la loi de Dieu, tu commences à quitter l'Égypte. Quand tu es agrégé au nombre des catéchumènes, et que tu commences à obéir aux lois de l'Église, tu as passé la mer Rouge et tu es dans les campements du désert, pour écouter la loi de Dieu et contempler le visage de Moïse qui découvre la gloire du Seigneur. Mais si tu viens à la fontaine mystique du baptême, et qu'en présence de l'ordre sacerdotal et lévitique, tu sois initié à ces mystères vénérables, que savent ceux à qui il est permis de les connaître, tu passes le Jourdain pour entrer dans la terre promise, non plus sous la conduite de Moïse, mais sous celle de Jésus [3]. »

Il parle ailleurs de l'eau, du saint chrême, de l'invocation de la Trinité, des renonciations au diable, à ses œuvres et à ses pompes. « Je crois bien, dit-il, que le baptême de sang est plus excellent que le baptême d'eau : après celui-ci, il y en a très-peu d'assez heureux pour se conserver sans tache jusqu'à la fin de la vie. Qui est baptisé de l'autre baptême, ne peut plus pécher. Ah ! si Dieu m'accordait

[1] *In Luc.*, *hom.* 7. — [2] *In Rom.*, l. 7. — [3] *In Josue*, *hom.* 4.

d'être lavé dans mon sang, de recevoir un second baptême en mourant pour Jésus-Christ, je sortirais en assurance de ce siècle ; le prince de ce monde ne trouverait plus de quoi m'accuser [1]. »

Ces mystères qu'on ne révélait qu'au baptême, c'était principalement le mystère de l'eucharistie, qu'y recevaient alors les nouveaux baptisés. Ordinairement aussi on célébrait le mystère à la suite de la prédication. On le voit par ces paroles d'Origène : « Personne ne doit ouïr la parole de Dieu qu'il ne soit sanctifié de corps et d'esprit ; car il doit entrer peu après au festin nuptial ; il doit manger la chair de l'Agneau et boire la coupe du salut [2]. » Il dit encore : « Vous qui avez accoutumé d'assister aux mystères, vous savez avec quelle précaution et quel respect vous recevez le corps du Seigneur, de peur qu'il n'en tombe la moindre parcelle ; car vous vous croiriez coupables, et avec raison, si par votre négligence il s'en perdait quelque chose. Que si vous usez avec justice d'une telle précaution pour conserver son corps, pensez-vous que ce soit un moindre crime de négliger sa parole [3] ? » Enfin, dans une homélie sur l'évangile du centenier : « Quand vous participez au festin incorruptible, quand vous mangez et buvez le corps et le sang du Seigneur, alors le Seigneur entre sous votre toit. Vous donc, vous humiliant, imitez ce centenier, et dites : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit [4]. »

On voit encore dans Origène, que l'eucharistie est aussi un sacrifice. En commentant le sacrifice de l'Agneau pascal, « les chrétiens, dit-il, mangent chaque jour la chair de l'Agneau, c'est-à-dire, ils reçoivent chaque jour la chair du Verbe de Dieu. Car notre pâque, c'est Jésus-Christ immolé [5]. Nous vous avons montré souvent par les divines Écritures, dit-il ailleurs, que le Christ est en même temps la victime offerte pour le péché du monde, et le prêtre qui offre la victime [6]. » Ailleurs enfin, il dit : « Nous adorons l'escabeau de ses pieds, parce qu'il est saint. En effet, la chair du Seigneur participe à l'honneur de la divinité [7]. »

« Pour ceux qui retombent après leur baptême, dit-il, il y a encore un moyen d'obtenir le pardon, moyen dur et laborieux, c'est la pénitence ; c'est lorsque le pécheur ne rougit pas de confesser son péché au prêtre du Seigneur, et de demander le remède [8]. » Il faut confesser jusqu'à ses pensées mauvaises ; car tant qu'elles restent cachées, il est impossible de les détruire entièrement. Si donc nous avons péché, nous devons dire comme David : Je vous ai

[1] *In Judic., h.* 7. — [2] *In Exod., h.* 11. — [3] *Id., h.* 13. — [4] *In Divers., hom.* 5. — [5] *In Gen., h.* 10. — [6] Levit., *h.* 5. — [7] Isaïe, *h.* 5. — [8] Levit., *h.* 2.

fait connaître mon péché, et je n'ai point caché mon iniquité. J'ai dit : Je déclarerai mon injustice au Seigneur contre moi-même. Car si nous faisons ceci, et que nous révélions nos péchés non-seulement à Dieu, mais encore à ceux qui peuvent guérir nos blessures, nos péchés seront effacés [1]. »

Ailleurs, commentant cette parole du psaume 37, Je déclare mon iniquité, « Considérez bien, dit-il, comme l'Écriture nous enseigne qu'il ne faut point céler son péché au dedans. Ceux qui ont dans l'estomac une nourriture indigeste ou bien une surabondance d'humeur et de bile, s'ils les rejettent, ils sont soulagés. De même ceux qui commettent un péché, s'ils le cachent au dedans d'eux-mêmes, ils en sont comme suffoqués ; mais s'ils s'en accusent et s'en confessent, ils rejettent en même temps et le péché et toute la cause du mal-être. Seulement examinez avec soin à qui vous devez le confesser. Éprouvez auparavant le médecin à qui vous exposerez la cause de votre maladie, un médecin qui sache être faible avec celui qui est faible, pleurer avec celui qui pleure, qui connaisse la science de *condouloir* et de compatir, afin que l'ayant reconnu instruit et miséricordieux, vous suiviez les conseils qu'il vous donnera. S'il juge que votre mal doit être découvert dans l'assemblée de toute l'Église, pour votre guérison et l'édification des autres, il le faut faire, mais avec grande délibération [2]. »

On voit dans ces paroles qu'il y avait deux sortes de confessions : l'une secrète, au prêtre seul ; l'autre publique, devant toute l'Église, mais d'après le jugement préalable du prêtre. On y voit aussi les qualités que doit avoir le médecin spirituel : la science et la miséricorde.

Les ministres de ce sacrement étaient les évêques et les prêtres. Origène décrit ainsi les différents ordres de l'Église : « Jésus-Christ est le chef ; les évêques et les prêtres, les yeux ; les diacres et les autres ministres, les mains ; le peuple, les pieds [3]. » Il parle aussi du chef visible de l'Église, de Pierre ; il dit que les portes de l'enfer ne prévaudront ni contre la pierre sur laquelle le Christ bâtit son Église, ni contre l'Église même [4]. Plus loin, il fait ces réflexions : « Le Sauveur dit que si un pécheur, averti trois fois, n'écoute pas l'Église, il faut le regarder comme un païen et un publicain ; et il ajoute : En vérité, je vous le dis, tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et le reste. Voilà donc qu'il paraît accorder à plusieurs ce qui plus haut est accordé à Pierre seul. A la vérité, Pierre est aussi entre ces plusieurs. Cependant c'est à lui en parti-

[1] Luc, *h.* 17. — [2] Ps. 37, *hom.* 2. — [3] Matth., *tr.* 5. — [4] *Id.*. *tr.* 1.

culier qu'il a été dit : Je te donnerai les clefs du royaume des cieux : et cela avant qu'il eût été dit à plusieurs : Tout ce que vous lierez sur la terre, et le reste. Il faut donc qu'il y ait une prérogative spéciale pour Pierre. Si nous y faisons bien attention, nous en trouverons une grande. Pierre a reçu les clefs, non pas d'un seul ciel, mais de plusieurs cieux ; tout ce qu'il aura lié sur la terre, sera lié, non pas dans un seul ciel, mais dans tous les cieux ; tandis que ce que lient ou délient les autres, n'est lié ou délié que dans un seul ; leur pouvoir ne va pas, comme celui de Pierre, jusqu'à lier et délier dans tous [1]. » Origène dit ailleurs, en parlant de la vision où Pierre fut instruit sur la vocation des gentils : « Comme il n'avait personne au-dessus de lui sur la terre, il est enseigné du ciel, et non par une seule voix, mais par trois [2]. »

Quoique Origène ne dise ces choses qu'en passant, on y voit bien le fond de sa doctrine sur l'unité de l'Église et de son chef. Ce n'est que dans cette unité que la religion est agréable à Dieu. Parlant de ce qu'ordonnait la loi, que les chairs de la victime devaient être mangées, non pas en tout lieu, mais dans le lieu saint, dans le parvis du tabernacle : « Qu'ils écoutent, s'écrie-t-il, qu'ils écoutent ceux qui déchirent l'Église et qui, introduisant des doctrines étrangères et perverses, croient pouvoir manger les chairs sacrées hors du temple de Dieu et du parvis du Seigneur. Leurs sacrifices sont profanes, étant célébrés contre la loi [3]. »

C'est dans cette même unité que se trouve et se trouvera toujours la vérité et l'intelligence des Écritures. « Il en viendra, dit Origène, qui, les tournant à leur sens, diront aux chrétiens : Le Christ est ici, il est là. Nous ne devons pas leur ajouter foi, ni nous écarter de la tradition première et ecclésiastique, ni croire autrement qu'il nous a été transmis par la succession de l'Église de Dieu. Enfin, quoi qu'on puisse nous alléguer des Écritures pour appuyer l'hérésie ou le schisme, nous ne devons pas croire ce que l'on dit ; car, tel que l'éclair qui paraît d'orient en occident, telle est la vérité de Dieu dans son Église [4]. »

A ces excellentes paroles d'Origène on peut joindre son exemple. Sous le pape Zéphyrin, il vint à Rome pour voir de près cette Église principale. Plus tard il écrivit au pape Fabien pour justifier sa foi et témoigner son regret de ce qui se trouvait d'inexact dans certains de ses écrits, que son ami Ambroise avait rendus publics sans son aveu [5].

Le pape Zéphyrin était mort l'an 217, après avoir tenu le saint-

[1] Matth., *tr.* 13. — [2] Levit., *h.* 7. — [3] Levit., *hom.* 4. — [4] Matth. *tr.* 29. — [5] Euseb., l. 6, c. 36. Hier., *Epist.* 65.

siége près de vingt ans. Sous son pontificat, un nommé Natalis, après avoir confessé la foi, s'était laissé séduire par Asclépiodote et par Théodote le changeur, tous deux disciples de Théodote le corroyeur, que le pape Victor avait excommunié. Ces deux l'avaient persuadé de se laisser ordonner évêque de leur secte, moyennant une pension de cent cinquante deniers romains, environ cent vingt francs de notre monnaie, qu'ils devaient lui payer par mois. Mais, dit un auteur contemporain, notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, plein de miséricorde, ne voulut point laisser périr hors de l'Église ce martyr qui avait pris part à ses souffrances; il lui envoya plusieurs visions pour l'avertir de quitter ces hérétiques ; enfin, comme il était retenu par l'intérêt et par la vanité de se voir à la première place, il fut frappé de verges par des anges pendant toute une nuit. Le lendemain il se revêtit d'un cilice, se couvrit de cendre, et, répandant beaucoup de larmes, alla se jeter aux pieds du pape Zéphyrin, et se prosterner, non-seulement devant le clergé, mais devant les laïques. Toute l'Église en fut touchée. Enfin, à force de prières et en montrant les coups qu'il avait reçus, il obtint, quoique avec peine, d'être admis à la communion [1].

Saint Calixte, Romain de naissance, succéda au pape Zéphyrin, gouverna l'Église cinq ans et deux mois, et souffrit le martyre le 12 octobre 222. Son nom est devenu célèbre par le cimetière qu'il agrandit, et dans lequel on enterra une multitude innombrable de martyrs. Cimetière veut dire littéralement *dortoir*. Les anciens cimetières de Rome méritent ce nom beaucoup mieux que nos cimetières modernes. Ce sont d'immenses corridors creusés sous terre, avec des espèces de loges de chaque côté, pour recevoir les corps des chrétiens jusqu'à la résurrection générale. Lorsque les corps étaient déposés dans ces loges, couches ou tombes, on en murait l'entrée. De là le nom de catatombes ou catacombes, tombes ou couches à côté l'une de l'autre. Ces dortoirs souterrains, divisés chacun en plusieurs branches, entourent la ville de Rome, et forment dans leur ensemble une Rome souterraine. C'étaient dans l'origine des carrières de sable, pour bâtir les murs de la ville. Les chrétiens s'en servirent pour y enterrer leurs morts. De là bientôt la nécessité de les agrandir. Le cimetière de Saint-Calixte, qui s'appelle aussi de Saint-Sébastien, est sur le chemin d'Ardée et s'étend jusqu'à la Voie Appienne, où en est la partie principale. Dans l'église, qui est à l'entrée, on lit cette inscription : « C'est ici le cimetière du célèbre pape Calixte, martyr. Quiconque le visitera étant véritablement con-

[1] Euseb., l. 5, c. 28.

trit, et après s'être confessé, obtiendra l'entière rémission de tous ses péchés, par les glorieux mérites de cent soixante-quatorze mille saints martyrs qui ont été enterrés là avec quarante-six évêques illustres, qui tous ont passé par de grandes tribulations, et qui, pour devenir les héritiers du royaume du Seigneur, ont souffert le supplice de la mort pour le nom de Jésus-Christ. » Saint Prudence, dans sa onzième hymne, saint Paulin, dans son vingt-septième poëme, disent qu'une multitude *innombrable* d'autres martyrs furent enterrés dans les mêmes catacombes. Dans le cimetière de Bassille et de Saint-Hermès, on a trouvé les deux inscriptions suivantes : *Marcella et cinq cent cinquante martyrs du Christ. — Rufin et cent cinquante martyrs du Christ.* Dans le cimetière de Sainte-Agnès, on a trouvé saint Gordien avec toute sa famille ; voici leur inscription : *Ici reposent en paix Gordien, ambassadeur de Gaule, égorgé pour la foi, avec toute sa famille. Leur servante Théophile a fait ce monument* [1].

A saint Calixte succéda saint Urbain au mois d'octobre 222. C'était sous l'empire d'Alexandre Sévère. Ce prince tolérait personnellement les chrétiens, mais sans révoquer les édits de ses prédécesseurs contre eux. Son préfet du prétoire, le légiste Ulpien, dans ses livres sur les devoirs du proconsul, met au long toutes les constitutions impériales qui proscrivaient les chrétiens. Suivant Dion Cassius, Ulpien n'était monté aux honneurs du prétoire que par le meurtre de ses deux prédécesseurs. Lui-même sera massacré par les prétoriens sous les yeux de l'empereur, qui le sera plus tard par ses propres troupes. Sous ce règne il n'y eut donc point de persécution générale contre les adorateurs du vrai Dieu, mais plus d'une persécution locale.

A Dorostore, en Mysie, nous trouvons saint Hésychius, soldat, exécuté avec saint Jules, sous le gouverneur Maxime. A Rome, dès la première année d'Alexandre, le prêtre Calépodius, Palmatius, personnage consulaire, le sénateur Simplicius, immolés avec toute leur famille, et peu après le pape Calixte ; plus tard, les vierges Martina et Tatiana ; enfin, la vierge Cécile et ses compagnons.

Deux fois déjà le pape Urbain avait été cité au prétoire, et deux fois il y avait confessé Jésus-Christ. Dès lors il se tint habituellement dans les cryptes ou catacombes sur la Voie Appienne. C'est là qu'il reçut et baptisa Valérien et son frère Tiburce, qui peu après endurèrent généreusement le martyre. L'un et l'autre lui avaient été adressés par la vierge Cécile [2].

[1] Godescard, 14 octobre. Saint Calixte, notes. — [2] Guéranger, abbé de Solesmes, *Histoire de sainte Cécile*. Paris, 1849.

Elle était d'une des plus illustres familles de Rome. On compte parmi ses ancêtres, Caïa Cæcilia Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien. Sous la république et sous l'empire, cette ancienne famille, qui adopta de bonne heure le nom de Métellus, obtint souvent les honneurs du triomphe et du consulat. Le père et la mère de Cécile étaient païens, mais elle-même était chrétienne fervente. Sous des habits brochés d'or, elle portait un cilice. Le livre des Évangiles reposait continuellement sur son cœur. Elle jeûnait deux ou trois jours de la semaine. Elle avait promis de n'avoir d'autre époux que le Fils de Dieu, et de demeurer vierge. En récompense, l'ange de Dieu, commis à sa garde se montrait à elle, et l'assura de sa protection contre quiconque oserait donner atteinte à la pureté de son corps et de son âme.

Cependant sa famille la destinait à un époux mortel, Valérien, jeune particien des plus nobles. Déjà un chœur de musiciens profanes chantait pendant le festin nuptial. Cécile chantait aussi, mais dans son cœur, et sa mélodie s'unissait à celle des anges. Elle redisait au Seigneur cette strophe de David : Que mon cœur et mon corps demeurent sans tache, afin que je ne sois pas confondue [1]. C'est en mémoire de ce concert avec les esprits célestes, que Cécile est honorée comme la patronne de l'harmonie chrétienne.

Arrivée dans la chambre nuptiale, elle dit à son époux : Excellent et bien-aimé jeune homme, j'ai un secret à vous confier, si toutefois vous jurez de le garder de toute manière. Valérien l'ayant juré, elle reprit : J'ai pour ami un ange de Dieu qui veille sur mon corps avec grande sollicitude. S'il voit que, dans la moindre chose, vous osez agir avec moi par l'entraînement d'un amour sensuel, soudain sa fureur s'allumera contre vous, et, sous les coups de sa vengeance, vous succomberez dans la fleur de votre brillante jeunesse. Si, au contraire, il voit que vous m'aimez d'un cœur sincère et d'un amour sans tache, si vous gardez entière et inviolable ma virginité, il vous aimera comme il m'aime, et vous prodiguera ses faveurs. Valérien répondit : Si vous voulez que je croie à votre parole, faites-moi voir cet ange. Lorsque je l'aurai vu, si je le reconnais pour l'ange de Dieu, je ferai ce à quoi vous m'exhortez; mais si vous aimez un autre homme, sachez que je vous percerai de mon glaive l'un et l'autre. La vierge répliqua : Si vous voulez suivre mes conseils, si vous consentez à être purifié dans les eaux de la fontaine qui jaillit éternellement, si vous voulez croire au Dieu unique, vivant et véritable, qui règne dans les cieux, votre œil pourra voir l'ange qui veille à ma garde.

[1] Psalm.

L'entretien eut pour résultat, que Valérien alla trouver le pape Urbain dans les catacombes, et lui expliqua le sujet de sa visite. Le vieux pontife, ravi de joie, tombe à genoux, et s'écrie avec larmes : Seigneur Jésus-Christ, auteur des chastes résolutions, recevez le fruit de la divine semence que vous avez déposée au cœur de Cécile. Bon pasteur, Cécile, votre servante, comme une éloquente brebis, a rempli la mission que vous lui aviez confiée. Cet époux, qu'elle avait reçu semblable à un lion impétueux, elle en a fait, en un instant, le plus doux des agneaux. Si Valérien ne croyait pas déjà, il ne serait pas venu jusqu'ici. Ouvrez, Seigneur, la porte de son cœur à vos paroles, afin qu'il reconnaisse que vous êtes son Créateur, et qu'il renonce au démon, à ses pompes et à ses idoles.

Pendant que le pontife prie pour Valérien, leur apparaît un vieillard vénérable couvert de vêtements blancs comme la neige, et tenant à la main un livre écrit en lettres d'or. C'était Paul, l'Apôtre des nations. A son aspect, Valérien tombe comme mort, la face contre terre. Paul le relève et lui dit : Lis les paroles de ce livre et crois : tu mériteras d'être purifié et de contempler l'ange dont la très-fidèle vierge Cécile t'a promis la vue. Valérien commence à lire sans prononcer de paroles. Le passage était ainsi conçu : *Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu, Père de toutes choses, qui est au-dessus de tout et en nous tous.* Quand il eut achevé de lire, le vieillard lui dit : Crois-tu qu'il est ainsi? Valérien s'écria : Rien de plus vrai sous le ciel ; rien qui doive être cru plus fermement. Le vieillard disparut, et Valérien reçut le baptême.

Rentrant chez lui avec la robe blanche, il voit Cécile en prière, et près d'elle l'ange du Seigneur au visage éclatant de mille feux, aux ailes brillantes des plus riches couleurs. L'esprit bienheureux tenait dans ses mains deux couronnes entrelacées de roses et de lis. Il en pose une sur la tête de Cécile, l'autre sur celle de Valérien, et leur dit : Méritez de conserver ces couronnes par la pureté de vos cœurs et par la sainteté de vos corps ; c'est du jardin du ciel que je les apporte. Ces fleurs ne se faneront jamais, leur parfum sera toujours aussi suave ; mais personne ne pourra les voir qu'il n'ait mérité comme vous, par sa pureté, les complaisances du ciel. Maintenant, ô Valérien, parce que tu as acquiescé au désir pudique de Cécile, le Christ Fils de Dieu m'a envoyé vers toi pour recevoir toute demande que tu aurais à lui adresser. Valérien demanda la conversion de son frère Tiburce. L'ange lui répondit : Parce que tu as demandé une grâce que le Christ est encore plus empressé de t'accorder que tu ne l'es toi-même à la désirer, de même qu'il a gagné ton cœur par Cécile sa servante, ainsi toi-même tu gagneras le cœur de ton frère,

et tous deux vous arriverez à la palme du martyre. Valérien et Cécile, après la disparition de l'ange, s'entretenaient des choses du ciel lorsque survint Tiburce. Il baisa Cécile sur la tête comme sa parente et dit : Mais d'où vient cette odeur de roses et de lis, en la saison où nous sommes? c'était vers la fin de l'hiver. Quand je tiendrais dans mes mains ces fleurs elles-mêmes, elles ne répandraient pas un parfum égal à celui que je respire. Cette merveilleuse senteur me transporte; il me semble qu'elle renouvelle tout mon être. — C'est moi, répond son frère Valérien, c'est moi qui ai obtenu pour toi, la faveur de sentir cette suave odeur; si tu veux croire, tu mériteras même de voir les fleurs dont elle émane. C'est alors que tu connaîtras celui dont le sang est vermeil comme les roses, et dont la chair est blanche comme le lis. Cécile et moi nous portons des couronnes que tes yeux ne peuvent voir encore; les fleurs qui les composent ont l'éclat de la pourpre, et la pureté de la neige.

Aussitôt commence entre les deux frères un dialogue sur la vanité des idoles. Cécile intervient, et dit à Tiburce : Je m'étonne que vous n'ayez pas compris déjà que des statues de terre, de bois, de pierre, d'airain, ou de tout autre métal, ne sauraient être des dieux. Ces vaines idoles sur lesquelles les araignées tendent leurs toiles et les oiseaux déposent leurs nids et leurs ordures; ces statues dont la matière est tirée des entrailles de la terre par la main des malfaiteurs condamnés aux mines, comment peut-on les estimer des dieux, et mettre sa foi dans de tels objets? Dites-moi, Tiburce, y a-t-il une différence entre un cadavre et une idole? un cadavre a encore tous ses membres; mais il n'a plus ni souffle, ni voix, ni sentiment. De même l'idole a aussi tous ses membres, mais ses membres sont inhabiles à l'action, et encore au-dessous de ceux d'un homme mort. Du moins, pendant que l'homme jouissait de la vie, ses yeux, ses oreilles, sa bouche, son odorat, ses pieds, ses mains, remplissaient leur office; mais l'idole a commencé par la mort, et demeure dans la mort; elle n'a jamais vécu, ni même pu vivre. Tiburce s'écria vivement : Oui, il en est ainsi, et qui ne le comprend pas est descendu jusqu'à la brute. Cécile lui baisa la poitrine, disant : C'est aujourd'hui que je te reconnais pour mon frère. L'amour du Seigneur a fait de ton frère mon époux; le mépris que tu professes pour les idoles fait de moi ta véritable sœur. Le moment est venu où tu vas croire; va donc avec ton frère pour recevoir la régénération. C'est alors que tu verras les anges, et que tu obtiendras le pardon de toutes tes fautes.

Tiburce dit à son frère : Quel est l'homme vers lequel tu vas me conduire? — Un grand personnage, répond Valérien; il se nomme

Urbain, vieillard en cheveux blancs, au visage angélique, aux discours véritables et remplis de sagesse. — Ne serait-ce pas, dit Tiburce, cet Urbain que les chrétiens appellent leur Pape? J'ai entendu dire qu'il a déjà été condamné deux fois, et qu'il se tient caché dans je ne sais quels souterrains. S'il est découvert, il sera livré aux flammes; et nous, si l'on nous trouve avec lui, nous partagerons son sort. Ainsi, pour avoir voulu chercher une Divinité qui se cache dans les cieux, nous rencontrerons sur la terre un supplice cruel. — En effet, dit aussitôt Cécile, si cette vie était la seule, s'il n'en était pas une autre, ce serait avec raison que nous craindrions de la perdre, mais s'il est une autre vie qui ne finira jamais, faut-il donc redouter celle qui passe, quand, au prix de ce sacrifice, nous nous assurons celle qui durera toujours? Tiburce répondit : Jamais je n'ai rien entendu de semblable; y aurait-il donc une autre vie après celle-ci? — Mais, reprit Cécile, peut-on même appeler vie celle que nous passons en ce monde? Jouet de toutes les douleurs du corps et de l'âme, elle aboutit à la mort qui met fin aux plaisirs comme aux angoisses. Quand elle est terminée, on dirait qu'elle n'a pas même été; car ce qui n'est plus est comme rien. Quant à la seconde vie qui succède à la première, elle a des joies sans fin pour les justes, et des supplices éternels pour les pécheurs.

Mais, répliqua Tiburce, qui est allé dans cette vie? qui en est revenu pour nous apprendre ce qui s'y passe? sur quel témoignage pouvons-nous y croire? — Alors Cécile, se levant et se tenant debout, dit avec une grande fermeté : Le Créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils contiennent, a engendré un Fils de sa propre substance, avant tous les êtres, et il a produit par sa vertu divine l'Esprit-Saint; le Fils, afin de créer par lui toutes choses, l'Esprit-Saint pour les vivifier. Tout ce qui existe, le Fils de Dieu, engendré du Père, l'a créé; tout ce qui est créé, l'Esprit-Saint, qui procède du Père, l'a animé. — Comment! s'écria Tiburce, tout à l'heure tu disais, ô Cécile! que l'on ne doit croire qu'un seul Dieu qui est dans le Ciel, et maintenant tu parles de trois dieux? — Cécile répondit : Il n'est qu'un seul Dieu dans sa majesté, et si tu veux concevoir comment il existe dans une Trinité sainte, écoute cette comparaison. Un homme possède la sagesse; par sagesse nous entendons le génie, la mémoire et l'intelligence : car par le génie nous découvrons ce que nous avons appris; par la mémoire nous conservons ce qu'on nous enseigne; par l'intelligence nous apercevons tout ce qu'il nous arrive de voir ou d'entendre. Reconnaîtrons-nous pour cela plusieurs sagesses dans le même homme? Si donc un mortel possède trois facultés dans une seule sagesse, devrons-nous hésiter à reconnaître une Trinité majestueuse

dans l'unique essence du Dieu tout-puissant ? — Tiburce s'écria : O Cécile ! la langue humaine ne saurait s'élever à de si lumineuses explications ; c'est l'ange de Dieu qui parle par ta bouche.

S'adressant ensuite à son frère : Valérien, dit-il, je le confesse, le mystère d'un seul Dieu n'a plus rien qui m'arrête ; je ne désire qu'une chose, c'est d'entendre la suite de ce discours qui doit satisfaire à mes doutes. — C'est à moi, Tiburce, que tu dois t'adresser, reprit Cécile. Ton frère, encore revêtu de la robe blanche, n'est point en mesure de répondre à toutes tes demandes ; mais moi, instruite dès le berceau dans la sagesse du Christ, tu me trouveras prête sur toutes les questions qu'il te plaira de proposer. — Eh bien, dit Tiburce, je demande quel est celui qui vous a fait connaître cette autre vie que vous m'annoncez l'un et l'autre ?

Cécile lui parla alors du Fils de Dieu fait homme, de ses prédications, de ses miracles, de sa mort, de sa résurrection, de la prédication et des miracles des apôtres. Cécile parlait, Tiburce pleurait, éclatait en sanglots. Oh ! si jamais, s'écria-t-il en se jetant aux pieds de Cécile, mon cœur et ma pensée s'attachent à la vie présente, je consens à ne pas jouir de celle qui doit lui succéder ! que les insensés recueillent, s'il leur convient, les avantages du temps ! jusqu'à cette heure, j'ai vécu sans but ; je ne veux plus qu'il en soit ainsi.

Accompagné de son frère, il alla trouver le pape Urbain dans les catacombes de la Voie Appienne. Valérien y acheva le nombre des sept jours durant lesquels il devait porter les habits blancs, et revint auprès de Cécile. Le pontife retint Tiburce les sept jours entiers, et, par l'onction de l'Esprit-Saint, il le consacra soldat du Christ. Le jeune homme était transformé ; les palmes et les couronnes symboliques qu'il avait vues gravées sur les tombeaux des martyrs, excitaient en lui une ardeur inconnue. Les anges de Dieu se montraient à lui continuellement, et il conversait avec eux. Tout ce qu'il demandait au Seigneur, il l'obtenait à l'instant [1].

Au printemps de l'année 230, l'empereur Alexandre Sévère s'absenta de Rome pour une expédition lointaine. Ce qui donnait plus de facilité aux magistrats idolâtres de persécuter les chrétiens. Turcius Almachius, préfet de Rome, attaqua d'abord ceux du peuple. Non content de les faire mourir dans d'affreux supplices, il voulait encore que leurs corps demeurassent sans sépulture. Les chrétiens survivants durent souvent racheter au poids de l'or la dépouille de leurs frères. On réunissait les membres séparés par le glaive, on recueillait le sang avec des éponges que l'on pressait ensuite sur des fioles

[1] Guéranger, *Hist. de sainte Cécile.*

ou des ampoules, on recherchait jusqu'aux instruments du supplice, afin de conserver à la postérité chrétienne le témoignage complet de la victoire. Valérien et Tiburce se distinguaient entre tous les autres, soit pour ensevelir honorablement les martyrs, soit pour secourir leurs familles délaissées.

Ils furent dénoncés au préfet, arrêtés l'un et l'autre et conduits devant son tribunal. Comment, leur dit-il, vous, les rejetons d'une si noble famille, pouvez-vous avoir dégénéré de votre sang jusqu'à vous associer à la plus superstitieuse des sectes? J'apprends que vous dissipez votre fortune en profusions sur des gens de condition infime, et que vous descendez jusqu'à ensevelir avec toutes sortes d'honneurs des misérables qui ont été punis pour leurs crimes. En faut-il conclure qu'ils sont vos complices, et que c'est le motif qui vous porte à leur donner une sépulture d'honneur? — Plût au ciel! s'écria Tiburce, qu'ils daignassent nous admettre au nombre de leurs serviteurs, ceux que tu appelles nos complices! Ils ont eu le bonheur de mépriser ce qui paraît être quelque chose, et cependant n'est rien; en mourant ils ont obtenu ce qui ne paraît pas encore, et ce qui néanmoins est la seule réalité. Puissions-nous imiter leur vie sainte, et marcher un jour sur leurs traces! — Dis-moi, Tiburce, demanda le juge, quel est le plus âgé de vous deux? Tiburce répondit : Ni mon frère n'est plus âgé que moi, ni moi plus jeune que lui; le Dieu unique, saint et éternel, nous a rendus tous deux égaux par sa grâce! — Eh bien, dit Almachius, dis-moi ce que c'est que ce qui paraît être quelque chose, et n'est rien. — Tout ce qui est en ce monde, repartit vivement Tiburce, tout ce qui entraîne les âmes dans la mort éternelle à laquelle aboutissent les félicités du temps. — Maintenant, dis-moi, reprit Almachius, qu'est-ce qui ne paraît pas encore, et est néanmoins la seule réalité? — C'est, dit Tiburce, la vie future pour les justes, et le supplice à venir pour les injustes. L'un et l'autre approchent, et, par une triste dissimulation, nous détournons les yeux de notre cœur, afin de ne pas voir cet inévitable avenir. Les yeux de notre corps s'arrêtent aux objets du temps; et, mentant à notre propre conscience, nous osons employer pour flétrir ce qui est bien les termes qui ne conviennent qu'au mal, et décorer le mal lui-même par les qualifications qui servent à désigner le bien. — Je suis sûr, interrompit Almachius, que tu ne parles pas selon ton esprit. — Tu dis vrai, reprit Tiburce, je ne parle pas selon l'esprit que j'avais lorsque j'étais du siècle, mais selon l'esprit de celui que j'ai reçu au plus intime de mon âme, le Seigneur Jésus-Christ. — Mais sais-tu même ce que tu dis? repartit le préfet. — Et toi, dit Tiburce, sais-tu ce que tu demandes? — Jeune homme, répondit Almachins,

il y a de l'exaltation chez toi. — Tiburce répondit : J'ai appris, je sais, je crois que tout ce que je t'ai dit est réel. — Mais je ne le comprends pas, repartit le préfet, et je ne saurais entrer dans cet ordre d'idées. — C'est, dit le jeune homme, c'est que l'homme animal ne perçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu ; mais l'homme spirituel juge toutes choses, et n'est jugé lui-même par personne. Almachius, souriant, fit retirer Tiburce, et avancer Valérien.

Le préfet lui dit : Valérien, la tête de ton frère n'est pas saine : toi, tu sauras me donner une réponse sensée. — Il est un médecin unique, répondit Valérien, qui a daigné prendre soin de la tête de mon frère et de la mienne : c'est le Christ, Fils du Dieu vivant. — Allons, dit Almachius, parle-moi sagement. — Ton oreille est faussée, répondit Valérien ; tu ne saurais entendre notre langage. — C'est vous-mêmes, dit le préfet, qui êtes dans l'erreur, et plus que personne. Vous laissez les choses nécessaires et utiles, pour suivre des folies. Vous dédaignez les plaisirs, vous repoussez le bonheur, vous méprisez tout ce qui fait le charme de la vie ; en un mot, vous n'avez d'attrait que pour ce qui est contraire au bien-être et opposé aux délices.

Valérien répondit avec calme : J'ai vu, au temps de l'hiver, des hommes traverser la campagne, au milieu des jeux et des ris, et se livrant à tous les plaisirs. En même temps, j'apercevais dans les champs plusieurs villageois qui remuaient la terre avec ardeur, plantaient la vigne et écussonnaient des roses sur des églantiers ; d'autres greffaient des arbres fruitiers, ou écartaient avec le fer les arbustes qui pouvaient nuire à leurs plantations ; tous enfin se livraient avec vigueur aux travaux de la culture. Les hommes de plaisir ayant considéré ces villageois, se mirent à tourner en dérision leurs travaux pénibles, et disaient : Misérables que vous êtes, laissez ces labeurs superflus ; venez vous réjouir avec nous, et partager nos amusements et nos transports. Pourquoi se fatiguer ainsi dans de si rudes travaux ? pourquoi user le temps de la vie à des occupations si tristes ? Ils accompagnaient ces paroles d'éclats de rire, de battements de mains et d'insultantes provocations. A la saison des pluies et de la froidure succédèrent les jours sereins, et voilà que les campagnes cultivées par tant d'efforts, s'étaient couvertes de feuillages touffus, les buissons étalaient leurs roses fleuries, la grappe descendait en festons le long du sarment, et aux arbres pendaient de toutes parts des fruits délicieux. Ces villageois, dont les fatigues avaient paru insensées, étaient dans l'allégresse ; mais les frivoles habitants des villes, qui s'étaient vantés d'être les plus sages, se trouvèrent dans une affreuse disette, et regrettant, mais trop tard, leur molle oisiveté, ils

se lamentèrent bientôt, et se disaient entre eux : Voilà pourtant ceux que nous poursuivions de nos railleries ; les travaux auxquels ils se livraient nous semblaient une honte ; leur genre de vie nous faisait horreur, tant il nous paraissait misérable, leurs personnes nous semblaient viles et leur société sans honneur. Le fait cependant a prouvé qu'ils étaient sages, en même temps qu'il démontre combien nous fûmes malheureux, vains et insensés. Nous n'avons pas travaillé ; loin de venir à leur aide, du sein de nos délices nous les avons bafoués, et les voilà maintenant environnés de fleurs et couronnés de gloire.

Tu as parlé avec éloquence, dit Almachius, je le reconnais ; mais je ne vois pas que tu aies répondu à mon interrogation. — Laisse-moi achever, reprit Valérien. Tu nous as traités de fous et d'insensés, sous le prétexte que nous répandons nos richesses dans le sein des pauvres, que nous donnons l'hospitalité aux étrangers, que nous secourons les veuves et les orphelins, enfin que nous recueillons les corps des martyrs et leur faisons d'honorables sépultures. Selon toi, notre folie consiste en ce que nous refusons de nous plonger dans les voluptés, en ce que nous dédaignons de nous prévaloir aux yeux du peuple des avantages de notre naissance. Un temps viendra où nous recueillerons le fruit de nos privations. Nous nous réjouirons alors ; mais ils pleureront, ceux qui tressaillent maintenant dans leurs plaisirs. Le temps présent nous est donné pour semer ; or, ceux qui sèment dans la joie en cette vie, recueilleront dans l'autre le deuil et les gémissements ; tandis que ceux qui sèment aujourd'hui des larmes passagères moissonneront dans l'avenir une allégresse sans fin. — Ainsi, répliqua le préfet, nous et nos invincibles princes, nous aurons pour partage un deuil éternel, tandis que vous, vous posséderez à jamais la vraie félicité. — Et qui êtes-vous donc, vous et vos princes ? s'écria Valérien. Vous n'êtes que des hommes, nés au jour marqué, pour mourir quand l'heure est venue. Encore aurez-vous à rendre à Dieu un compte rigoureux de la souveraine puissance qu'il a placée entre vos mains.

Le préfet, s'adressant aux deux frères, leur dit : Assez de discours inutiles ; plus de ces longueurs qui font perdre le temps ! Offrez des libations aux dieux, et vous vous retirerez sans avoir à subir aucune peine. Valérien et Tiburce répondirent à la fois : Tous les jours nous offrons nos sacrifices à Dieu, mais non pas aux dieux. — Quel est le Dieu, demanda le préfet, auquel vous rendez ainsi vos hommages ? Les deux frères répondirent : Y en a-t-il donc un autre, pour que tu nous fasses une pareille question à propos de Dieu ? En est-il donc plus d'un ? — Ce Dieu unique dont vous parlez, répliqua Almachius, dites-moi du moins son nom. — Le nom de Dieu, dit Valérien, tu

ne saurais le découvrir, quand bien même tu aurais des ailes, et si haut que tu pusses voler. — Ainsi, répondit le préfet, Jupiter, ce n'est pas le nom d'un dieu ? — Tu te trompes, Almachius, dit Valérien, Jupiter, c'est le nom d'un corrupteur, d'un libertin. Vos propres auteurs nous le donnent pour un homicide, un personnage rempli de tous les vices, et tu l'appelles un dieu ! Je m'étonne de cette hardiesse ; car le nom de Dieu ne saurait convenir qu'à l'Être qui n'a rien de commun avec le péché, et qui possède toutes les vertus. — Ainsi, reprit Almachius, l'univers entier est dans l'erreur ; ton frère et toi vous êtes les seuls à connaître le vrai Dieu ! — Ne te fais pas illusion, Almachius, dit Valérien ; les chrétiens, ceux qui ont embrassé cette doctrine sainte, ne peuvent déjà plus compter dans l'empire. C'est vous qui formez bientôt la minorité ; vous êtes ces planches qui flottent sur la mer après un naufrage, et qui n'ont plus d'autre destination que d'être mises au feu.

Pour dernier argument, le préfet ordonna que Valérien fût battu de verges. Pendant l'exécution, le martyr disait à la multitude : Citoyens de Rome, que le spectacle de ces tourments ne vous empêche pas de confesser la vérité : soyez fermes dans votre foi ; croyez au Seigneur, qui seul est saint. Détruisez les dieux de bois et de pierre auxquels Almachius brûle son encens ; réduisez-les en poudre, et sachez que ceux qui les adorent seront punis par les supplices éternels.

Le préfet ne savait trop à quoi se résoudre, lorsque son assesseur Tarquinius lui dit : Condamnez-les à mort ; l'occasion est favorable. Si vous mettez du retard, ils continueront à distribuer leurs richesses aux pauvres ; et quand ils auront été enfin punis de la peine capitale, vous ne trouverez plus rien. Almachius ordonna donc qu'ils seraient conduits tous deux à quatre milles de Rome, à un temple de Jupiter, où, s'ils refusaient d'offrir de l'encens à l'idole, ils auraient la tête tranchée.

Maxime, greffier d'Almachius, fut chargé de l'exécution. Le long de la route, voyant les deux jeunes patriciens aller à la mort pleins de joie, il leur en témoigna son étonnement. Eux lui en montrèrent la cause dans la foi chrétienne. Maxime fut touché de leurs paroles, mais désirait une instruction plus ample. Ils lui dirent : Persuade aux gens qui doivent nous immoler de nous conduire à ta maison ; ils nous y garderont à vue. Ce ne sera que le retard d'un jour. Nous ferons venir celui qui doit te purifier, et, dès cette nuit, tu verras déjà ce que nous t'avons promis. C'était de voir la gloire des saints dans le ciel. Maxime les conduisit à sa maison avec l'escorte qui les accompagnait, et tout aussitôt Valérien et Tiburce se mirent à lui expliquer la doctrine chrétienne. La famille du greffier, les soldats eux-mêmes,

assistaient à la prédication des deux apôtres, et tous voulurent croire en Jésus-Christ. Cécile, informée de ce qui se passait, vint la nuit avec des prêtres qui les baptisèrent tous. Le matin, au milieu d'un profond silence, elle dit à son époux et à son frère : Allons, soldats du Christ, rejetez les œuvres de ténèbres, et revêtez-vous des armes de la lumière. Vous avez dignement combattu, vous avez achevé votre course, vous avez conservé la foi. Marchez à la couronne de vie que vous donnera le juste juge, à vous et à tous ceux qui aiment son avénement. Valérien et Tiburce ayant été décapités, les fidèles parvinrent à soustraire leurs corps, et Cécile les ensevelit elle-même dans le cimetière de Prétextat, l'une des branches de l'immense cimetière de Calixte.

Maxime, que les deux frères avaient converti avant leur mort, reçut l'accomplissement de leurs promesses. « Au moment même où le glaive frappait les martyrs, disait-il en l'affirmant avec serment, j'ai vu les anges de Dieu resplendissant comme des soleils. J'ai vu l'âme de Valérien et celle de Tiburce sortir de leurs corps, semblables à de jeunes épouses parées pour la fête nuptiale. Les anges les recevaient dans leurs bras, et les portaient au ciel sur leurs ailes. » En disant ces paroles, il versait des larmes de joie et de désir. Beaucoup de païens se convertirent après l'avoir entendu. Le préfet, informé de ces conversions, ordonna que Maxime fût assommé avec des fouets armés de balles de plomb, ce qui était le supplice des personnes d'un rang inférieur. Cécile voulut elle-même l'ensevelir de ses mains, près de son époux et de son frère. Elle y fit placer l'inscription suivante : Aux saints martyrs Tiburce, Valérien et Maxime, dont le jour de naissance est le 18 des calendes de mai (14 avril). Ce marbre demeura au lieu où l'avait fait établir Cécile, jusqu'au neuvième siècle, époque de la translation de nos martyrs; et comme il était fort apparent, il fut cause que l'on désigna souvent la région du cimetière de Calixte où il se trouvait, du nom des saints Tiburce et Valérien[1].

Cependant Almachius faisait appliquer la sentence de confiscation, qui, selon la loi romaine, avait été la suite de l'exécution des deux patriciens. Mais Cécile l'avait prévenu, en distribuant aux pauvres tout ce qui restait de cette riche succession.

Bientôt la vierge reçut la visite des gens d'Almachius qui lui proposèrent de sa part de sacrifier aux idoles. Cécile leur répondit avec calme : Concitoyens et frères, écoutez-moi. Vous êtes les officiers de votre magistrat, et, au fond de vos cœurs, vous avez horreur de sa

[1] *Hist. de sainte Cécile.*

conduite impie. Pour moi, il m'est glorieux et désirable de souffrir tous les tourments pour confesser Jésus-Christ; car je n'ai jamais eu la moindre attache à cette vie. Mais je vous plains, vous qui me paraissez encore dans l'âge de la jeunesse, du malheur que vous avez d'être ainsi aux ordres d'un juge rempli d'injustice. A ce discours, les officiers d'Almachius ne purent retenir leurs larmes, et ils se lamentaient de voir une jeune dame si noble, si belle et si sage, courir à la mort avec un tel empressement; ils la suppliaient de ne pas permettre que tant de charmes et tant de gloire devinssent la proie du trépas. La vierge les interrompit par ces paroles : Mourir pour le Christ, ce n'est pas sacrifier sa jeunesse, mais la renouveler; c'est donner un peu de boue pour recevoir de l'or; échanger une demeure étroite et vile contre un palais magnifique; offrir une chose périssable et recevoir en retour un bien immortel. Si aujourd'hui quelqu'un mettait à votre disposition des pièces d'or, à la seule condition de lui donner en retour autant de pièces d'une vile monnaie de même poids, ne vous montreriez-vous pas empressés pour un échange si avantageux? N'engageriez-vous pas vos parents, vos alliés, vos amis à prendre part comme vous à cette bonne fortune? Ceux qui voudraient vous en détourner, employassent-ils même les larmes, vous les réputeriez fous et mal avisés. Cependant, tout votre empressement n'aurait abouti qu'à vous procurer un métal précieux, mais terrestre, en échange d'un autre métal plus grossier et à poids égal. Jésus-Christ, notre Dieu, ne se contente pas de donner ainsi poids pour poids; mais ce qu'on lui offre, il le rend au centuple, en ajoutant encore la vie éternelle.

Les assistants étaient profondément émus. Cécile monta sur un marbre et leur dit à tous : Croyez-vous ce que je viens de vous dire? Tous répondent à la fois : Oui, nous croyons que le Christ, Fils de Dieu, qui possède une telle servante, est le Dieu véritable. — Allez donc, reprit Cécile, et dites au malheureux Almachius que je demande un délai; qu'il veuille bien retarder un peu mon martyre. Dans cet intervalle, vous reviendrez ici, et vous y trouverez celui qui vous rendra participants de la vie éternelle. Les choses s'arrangèrent comme elle souhaitait.

Incontinent le pape Urbain reçut un message de Cécile qui l'instruisait de son prochain martyre, et des nouvelles conquêtes qui se préparaient pour la foi de Jésus-Christ. Non-seulement les officiers d'Almachius, mais un grand nombre d'autres personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, principalement de la région d'au delà du Tibre, avait ressenti l'ébranlement général de la grâce divine, et aspiraient au baptême. Urbain voulut lui-même le leur con-

férer, et plus de quatre cents personnes reçurent la grâce de la régénération. Un des néophytes était Gordien, noble personnage, auquel Cécile, profitant de ses dernières heures, et voulant éviter la rapacité du fisc, céda tous ses droits sur sa maison, afin que désormais elle servît aux assemblées chrétiennes, et accrût, sous le nom de ce patricien, le nombre des titres ou églises principales de Rome.

Enfin, Cécile reçut l'ordre formel de comparaître au tribunal d'Almachius. Il commença ainsi l'interrogatoire : Jeune fille, quel est ton nom? — Devant les hommes, je m'appelle Cécile, répondit la vierge, mais chrétienne est mon plus beau nom. — Quelle est ta condition? — Citoyenne de Rome, de race illustre et noble. — C'est sur ta religion que je t'interroge ; nous connaissons la noblesse de ta famille. — Ton interrogatoire n'était donc pas exact, puisqu'il exigeait deux réponses. — D'où te vient cette assurance devant moi? — D'une conscience pure et d'une foi sincère. — Ignores-tu donc quel est mon pouvoir? — Et toi, ignores-tu quel est mon fiancé? — Quel est-il? — Le Seigneur Jésus-Christ. — Tu étais l'épouse de Valérien : voilà ce que je sais. — Préfet, lui dit Cécile, tu parlais tout à l'heure de ta puissance, tu n'en as pas même l'idée : mais si tu m'interrogeais sur cette matière, je pourrais te montrer la vérité avec évidence. — Eh bien, parle, reprit Almachius, j'aimerai à t'entendre. — Tu n'écoutes guère que les choses qui te sont agréables, dit Cécile : écoute cependant. La puissance de l'homme est semblable à une outre remplie de vent ; qu'une simple aiguille vienne à percer l'outre, soudain elle s'affaisse, et tout ce qu'elle avait de solide a disparu. — Tu as commencé par l'injure, répondit le préfet, et tu continues sur le même ton. — Il y a injure, repartit la vierge, quand on allègue des choses qui n'ont pas de fondement. Démontre que j'ai dit une fausseté, alors je conviendrai de l'injure : autrement, le reproche que tu me fais est calomnieux.

Almachius changea de discours : Ne sais-tu pas, dit-il à Cécile, que nos maîtres les invincibles empereurs ont ordonné que ceux qui ne voudront pas nier qu'ils sont chrétiens soient punis et que ceux qui consentiront à le nier soient acquittés? — Cécile répondit : Vos empereurs sont dans l'erreur tout aussi bien que Votre Excellence. La loi que tu dis portée par eux prouve une seule chose, c'est que vous êtes cruels, et nous innocents. En effet, si le nom de chrétien était un crime, ce serait à nous de le nier, et à vous de nous obliger par les tourments à le confesser. — Après quelques débats sur ce point, Almachius dit : Malheureuse femme, ignores-tu donc que le pouvoir de vie et de mort est déposé entre mes mains par l'autorité des invincibles princes? Comment oses-tu me parler avec cet or-

gueil? — Autre chose est l'orgueil, autre chose est la fermeté, reprit la vierge; j'ai parlé avec fermeté, non pas avec orgueil, car nous avons ce vice en horreur. Si tu ne craignais pas d'entendre encore une vérité, je te montrerais que ce que tu viens de dire est faux. — Voyons, dit le préfet, qu'ai-je dit de faux? — Tu as prononcé une fausseté, répondit Cécile, quand tu as dit que tes princes t'avaient conféré le pouvoir de vie et de mort. — J'ai menti en disant cela? répliqua Almachius étonné. — Oui, dit la vierge; et si tu me l'ordonnes, je te prouverai que tu as menti contre l'évidence même.— Explique-toi, reprit le préfet déconcerté.— N'as-tu pas dit, répliqua Cécile, que tes princes t'ont confié le pouvoir de vie et de mort? Tu sais bien cependant que tu n'as que le pouvoir de mort. Tu peux ôter la vie à ceux qui en jouissent, j'en conviens; mais tu ne saurais la rendre à ceux qui sont morts. Dis donc que tes empereurs ont fait de toi un ministre de mort, mais rien de plus; si tu ajoutes autre chose, tu mens, et sans aucun avantage.

Le préfet dit alors : Laisse là cette audace, et sacrifie aux dieux. Il désignait les statues qui remplissaient le prétoire. Cécile répondit : Il me paraît que tu as perdu l'usage de tes yeux. Les dieux dont tu me parles, moi et tous ceux qui ont la vue saine, nous ne voyons en eux que des pierres, de l'airain, ou du plomb. — J'ai méprisé en philosophe tes injures, quand elles n'avaient que moi pour but, dit Almachius; mais l'injure contre les dieux, je ne la supporterai pas. — Depuis que tu as ouvert la bouche, reprit la vierge, avec une ironie sévère, tu n'as pas dit une parole dont je n'aie fait voir l'injustice ou la déraison; maintenant, afin que rien n'y manque, te voilà convaincu d'avoir perdu la vue. Tu appelles des dieux ces objets que nous voyons tous n'être que des pierres, et des pierres inutiles. Palpe-les plutôt toi-même, tu sentiras ce qu'il en est. Pourquoi t'exposer ainsi à la risée du peuple? Tout le monde sait que Dieu est au ciel. Ces statues de pierre feraient plus de service, si on les jetait dans une fournaise pour les convertir en chaux. Elles s'usent dans leur oisiveté, et sont incapables de se défendre des flammes ou de t'en retirer toi-même. Le Christ seul peut sauver de la mort, et délivrer du feu.

Pour toute réponse, le préfet ordonna que l'on reconduisît Cécile à sa maison, afin qu'elle y reçût la mort sans éclat et sans tumulte. Elle devait être renfermée dans une salle de bain, que les exécuteurs chaufferaient outre mesure, afin de l'y étouffer. Cécile entra dans le lieu de son martyre, y passa tout le jour et toute la nuit sans même éprouver un commencement de sueur, quoiqu'on ne cessât d'attiser le fourneau qui était sous la salle, et qui versait continuellement une

chaleur étouffante. Une rosée céleste semblable à celle qui rafraîchissait les trois enfants dans la fournaise de Babylone, tempérait la vapeur embrasée. Le préfet, l'ayant su, envoya décapiter dans la salle même du bain celle que le feu ne pouvait atteindre. Le licteur, même au troisième coup, ne put entièrement abattre la tête, et laissa la vierge à demi morte et baignée dans son sang. Une loi défendait au bourreau qui, après trois coups, n'avait pu achever sa victime, de la frapper davantage. Sainte Cécile resta trois jours entre la vie et la mort, étendue dans la salle du bain. Elle encourageait les chrétiens à la persévérance, elle consolait les pauvres. Le troisième jour, le pape Urbain étant entré dans la salle, elle lui dit : Père, j'ai demandé au Seigneur ce délai de trois jours, pour remettre aux mains de votre béatitude mon dernier trésor ; ce sont les pauvres que je nourrissais, et auxquels je vais manquer. Je vous lègue aussi cette maison que j'habitais, afin qu'elle soit par vous consacrée en église, et qu'elle devienne un temple au Seigneur à jamais. Ayant ainsi parlé, elle rendit son âme à Dieu.

Urbain, aidé de ses diacres, présida aux funérailles de Cécile. On ne toucha pas aux vêtements de la vierge, plus riches encore par la pourpre du martyre dont ils étaient couverts que par l'or dont ils étaient tissus : on respecta jusqu'à l'attitude qu'elle gardait au moment où elle avait expiré. Le corps, réduit par la souffrance, fut déposé dans un cercueil de cyprès, et l'on plaça aux pieds les linges et les voiles dans lesquels les fidèles avaient recueilli le sang de la vierge. La nuit suivante le précieux dépôt fut porté au cimetière de Prétextat ; et le pontife, pour honorer l'apostolat de Cécile, voulut qu'elle reposât parmi les corps de ses prédécesseurs martyrs, non loin des tombeaux de Valérien, de Tiburce et de Maxime. Cette distinction si méritée fut cause que, dans la suite, on perdit la trace du sépulcre de Cécile. Un mois après, savoir le 25 mai, Urbain lui-même souffrit le martyre, avec quelques-uns de ses prêtres et de ses diacres, et fut enterré dans le même cimetière.

Dès le quatrième siècle, le nom de sainte Cécile se voit dans le canon de la messe, après celui de la vierge Agnès, et avant celui de la veuve Anastasie, toutes trois filles de l'Église de Rome. Sa fête fut fixée au 22 novembre, et sa maison transformée en église de Sainte-Cécile. Dans le sacramentaire du pape saint Gélase, sa fête est précédé d'une vigile, comme l'une des plus solennelles. Les actes de la sainte ont été rédigés au cinquième siècle, en la forme que nous les avons et se retrouvent pour le fond dans toutes les anciennes liturgies d'Occident. En 821, le pape saint Pascal, ayant restauré la basi-

lique de sainte Cécile, chercha son corps pour l'y transférer ; par la révélation de la sainte, il le trouva, ainsi que les corps de Valérien, Tiburce, Maxime et Urbain. Cécile reposait dans son arche de cyprès. Elle était encore revêtue de la robe brochée d'or avec laquelle Urbain l'avait ensevelie, et les linges qui avaient servi à essuyer le sang de ses blessures étaient roulés ensemble et déposés à ses pieds. Les corps-saints furent déposés dans des sarcophages de marbre sous l'autel. Pascal rendit témoignage de tous ces faits, non-seulement par une inscription tumulaire, mais encore par un diplôme qui est venu jusqu'à nous. En 1599, le cardinal Paul-Émile Sfondrate, du titre de sainte Cécile, ayant restauré toute la basilique avec une grande magnificence, découvrit sous l'autel trois sarcophages de marbre : dans le premier était le corps de sainte Cécile, dans le second les corps des saints Tiburce, Valérien et Maxime, dans le troisième les corps des saints Urbain et Lucius, papes. Cécile, dans son cercueil de cyprès, était revêtue de sa robe brochée d'or, sur laquelle on distinguait encore les taches glorieuses de son sang virginal ; à ses pieds reposaient les linges teints de la pourpre de son martyre. Étendue sur le côté droit, les bras affaissés en avant du corps, elle semblait dormir profondément. La tête était retournée vers le fond du cercueil. Le corps se trouvait dans une complète intégrité ; et la pose générale, conservée par un prodige unique, après tant de siècles, dans toute sa grâce et sa modestie, retraçait avec la plus saisissante vérité Cécile rendant le dernier soupir, étendue sur le pavé de la salle du bain. On sentait même sous ses vêtements les nœuds du cilice qu'elle portait sur la chair. Son corps fut laissé tout entier, et dans la même attitude. Le cardinal Baronius fut témoin oculaire de tous ces faits, et en rend compte sur l'année 821, à l'occasion de la première translation des saintes reliques par le pape Pascal. Dans le second sarcophage se trouvait d'abord le corps de saint Tiburce sans la tête, laquelle était conservée dans une des châsses du trésor de la basilique ; en second lieu, le corps de saint Valérien, avec la tête, mais séparée du corps ; enfin le corps entier de saint Maxime. Ce greffier d'Almachius n'avait pas eu la tête tranchée ; il avait été assommé avec un fouet armé de balles de plomb. Le crâne offrait les traces les plus frappantes de ce supplice. On le trouva fracturé en plusieurs endroits, et la chevelure brune du martyr, collée de sang, était conservée tout entière. Le pape Clément VIII fit lui-même la translation de ces insignes reliques le 22 novembre 1599. Une autre découverte vint confirmer de plus en plus le récit des actes anciens. A droite, en entrant dans la basilique, se trouvait un oratoire, désigné sous le nom de Bain de sainte Cécile. Le cardinal ayant ordonné des fouilles

sous le pavé de cette chapelle, on découvrit le fourneau voûté, avec une des chaudières, et plusieurs tuyaux, les uns en plomb, les autres en terre cuite, par où la vapeur montait dans la salle au-dessus. La chapelle était vraiment la salle de bain où sainte Cécile avait légué son palais au pape Urbain pour en faire une église. Toutes les circonstances se réunissent ainsi pour certifier la vérité des actes [1].

Calixte, successeur de Zéphyrin, tint le saint-siége cinq ans, et mourut l'an 222. Le pape Urbain, successeur de Calixte, mourut l'an 230, après huit ans d'épiscopat. Il eut pour successeur Pontien, qui fut relégué en Sardaigne, l'an 235, par l'empereur Maximin, avec saint Hippolyte. Anthère, qui lui succéda, mourut au bout d'un mois. Fabien fut alors élu le 10 janvier 236. Tous ces papes sont honorés comme saints. Au rapport d'Eusèbe, l'élection de Fabien se fit d'une manière merveilleuse. Il avait quitté la campagne pour venir à Rome avec quelques autres, après la mort d'Anthère. Comme les frères étaient tous assemblés dans l'église pour l'élection d'un évêque, on proposait plusieurs personnes considérables. Fabien était présent, mais nul ne pensait à lui, quand tout d'un coup une colombe, volant d'en haut, vint se reposer sur sa tête. Le peuple, étonné et réjoui, s'écria tout d'une voix qu'il était digne ; on l'enleva aussitôt, et on le mit sur le siége, qu'il remplit pendant quatorze ans [2].

Il y a tels auteurs dont l'idée fixe est de louer les premiers siècles de l'Église pour blâmer tous les autres. A cette fin, on relève, on exagère même le bien dans ceux-là, et on dissimule le mal ; dans les autres, on relève, on exagère même le mal, et on dissimule le bien. C'est manquer tout ensemble et à Dieu et aux hommes : aux hommes, car c'est les tromper ; à Dieu, c'est le calomnier ; c'est faire entendre qu'il n'a pas tenu sa parole, qu'il n'est point avec son Église tous les jours, qu'il n'est point avec elle dans les derniers temps comme il l'a été dans les premiers. Notre unique désir est de servir à la fois Dieu et les hommes, en faisant connaître la vérité. Et la vérité est que dans tous les siècles on reconnaît dans l'Église et l'homme et Dieu ; les misères de l'un et les miséricordes de l'autre. Les misères, toujours les mêmes quant au fond, ne sont pas toujours les mêmes quant aux accidents : autres sont les maladies dans l'enfance, autres dans l'âge viril : une nation peut avoir le même caractère qu'un individu, les dimensions seront différentes, le traitement sera différent aussi.

[1] Guéranger, *Hist. de sainte Cécile.*— [2] Euseb., l. 6, c. 29.

Il y en a qui voudraient tout parfait dans l'Église ; ils se trompent de date. Cela sera, mais dans le ciel. « Je suis venu en ce monde, a dit le Fils de Dieu, non pour appeler des justes, mais des pécheurs ; non pour les condamner, mais pour les sauver : ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades. » Voilà pourquoi il a bâti son Église. Tous les hommes sont malades de naissance : l'Église sur la terre est l'Hôtel-Dieu pour les guérir ; Jésus-Christ en est le médecin ; les évêques et les prêtres sont les infirmiers. Dans ce grand hôpital, il y a donc toujours beaucoup de malades, les infirmiers sont quelquefois du nombre ; mais aussi, par la grâce du médecin, il y a toujours beaucoup de convalescents. Ceux qui se portent tout à fait bien n'y restent guère ; ils s'en vont dans l'Église du ciel.

Pour comparer équitablement un siècle avec un autre, il faut bien distinguer ce que les Pères disent aux païens pour la défense du christianisme, et ce qu'ils disent aux chrétiens pour leur propre instruction. Dans le premier cas, ils comparent les mœurs chrétiennes aux mœurs païennes ; dans le second, à la perfection de l'Évangile. Écoutez Tertullien dans son *Apologétique*, rien de plus parfait que l'Église ; peu après cependant, il trouve cette Église si imparfaite, qu'il rompt avec elle pour se faire montaniste. La vérité est entre ces deux extrêmes. Origène nous la fera connaître. Jamais on ne lui a reproché d'erreur en morale ; il a d'ailleurs formé un grand nombre de saints : il est ainsi bon juge en cette partie.

Dans son ouvrage contre Celse, « les églises chrétiennes, dit-il, comparées aux assemblées populaires des mêmes villes, sont comme des astres dans le monde. Qui n'avouerait, en effet, que les plus mauvais d'une église valent encore mieux que la multitude du peuple ? Voyez l'église d'Athènes et l'assemblée du peuple d'Athènes : l'une est calme, et bien réglée, cherchant surtout à plaire à Dieu ; l'autre est turbulente et ne saurait se comparer à la première. Autant en est-il de l'église et du peuple de Corinthe, de l'église et du peuple d'Alexandrie. Que si vous comparez le sénat de l'église au sénat de la même ville, vous trouverez dans la première quelques sénateurs dignes d'administrer la cité de Dieu, s'il en est une dans l'univers ; tandis que les sénateurs qu'on voit partout, n'ont rien dans leurs mœurs qui soit digne de la prééminence qui semble les élever au-dessus de leurs concitoyens. De même, comparez dans chaque ville le magistrat ecclésiastique et le magistrat civil : vous verrez que ceux-là mêmes d'entre les sénateurs et les magistrats de l'Église de Dieu, qui remplissent le moins bien leur devoir et sont les plus négligents,

font encore plus de progrès dans la vertu que les sénateurs et les magistrats des cités [1]. »

Ainsi, tout n'était point parfait dans l'Église au temps d'Origène; mais ce qui l'était le moins valait encore beaucoup mieux que le monde païen.

Voulons-nous maintenant comparer la multitude chrétienne du troisième siècle à la multitude chrétienne d'un autre siècle? Écoutez Origène dans ses homélies ou instructions familières au peuple fidèle. Il se plaint qu'un petit nombre conservait la grâce de son baptême; le grand nombre retombait dans ses anciens péchés. Il prêchait le dimanche et le vendredi. Mais plusieurs ne venaient à l'église qu'aux jours solennels, et y venaient moins pour s'instruire que pour se donner du relâche. « Quelques-uns, dit-il, s'en vont sitôt qu'ils ont entendu la lecture, sans conférer ensemble, sans interroger les prêtres; d'autres n'attendent pas seulement que la lecture soit finie; d'autres ne savent pas même si l'on fait une lecture, mais restent à s'entretenir dans un coin de l'église, et plusieurs pensent à tout autre chose. » Les femmes surtout y bavardaient quelquefois si fort, qu'elles empêchaient le silence [2]. Il se plaint que l'on était trop attaché à ses affaires temporelles, à l'agriculture, au trafic, aux procès; qu'on ne faisait point pour l'étude de la loi de Dieu ce que l'on fait pour les lettres humaines, où l'on ne plaint point la dépense pour les maîtres, les livres, les voyages. Au lieu de s'appliquer à la méditation de la parole divine, on se passionnait pour les spectacles du cirque, les courses des chevaux, les combats des athlètes [3]. Il en était qui avaient la foi, qui venaient à l'église, s'inclinaient devant les prêtres, se montraient dévoués et affectionnés pour les serviteurs de Dieu, donnaient pour l'ornement de l'autel et de l'église, et la servaient volontiers; mais ils ne prenaient aucun soin de corriger leurs mœurs, ne quittaient point leur ancienne vie, et restaient dans leurs vices et leurs ordures. Origène déplore leur état; cependant il ne désespère pas de leur salut [4]. Enfin l'Eglise est une aire où l'ivraie est mêlée au bon grain.

Quant à l'élection, l'ordination, les devoirs, la conduite des évêques et des prêtres, voici ce qu'on trouve dans Origène de plus remarquable. Celse ayant engagé les chrétiens à remplir les magistratures de la patrie, lorsque cela est nécessaire pour le maintien des lois et de la piété: Oui, dit Origène; mais nous qui savons que dans chaque ville il y a un autre système de patrie, fondé par le Verbe de Dieu,

[1] *Cont. Cels.*, l. 3, n. 29 et 30. — [2] *Exod.*, *hom.* 12 et 13. — [3] Levit., *hom.* 9. — [4] Josué, *hom.* 10 et 21.

nous exhortons à gouverner les églises, ceux qui sont puissants en parole et dont la vie est saine. Nous n'agréons pas les ambitieux, mais nous contraignons ceux qui, par modestie, ne veulent point prendre facilement sur eux le soin commun de l'Église. Ceux donc qui gouvernent bien parmi nous, ont été contraints; le grand roi leur en a fait une nécessité, lui que nous croyons le Fils de Dieu, Dieu le Verbe. Et ceux qui gouvernent ainsi la patrie divine, c'est-à-dire l'Église, la gouvernent selon la loi de Dieu, sans toucher aux lois d'ici-bas. Ce n'est pas que les chrétiens fuient les fonctions publiques; mais ils se réservent au ministère plus divin et plus nécessaire de l'Église de Dieu, pour le salut des hommes; car ils ont soin, et de ceux qui sont au dedans, afin que de jour en jour ils vivent mieux, et de ceux qui sont au dehors, afin de les attirer à la doctrine et aux œuvres de la piété, et les unir ainsi tous à Dieu par son Verbe [1]. »

On le voit, Origène parle ici non pas de tous ceux qui arrivent au gouvernement, mais de ceux qui y arrivent par une espèce de contrainte. Dans ses homélies et ses commentaires, il se plaint qu'il s'en trouvait dans l'Eglise qui faisaient plusieurs choses, premièrement pour devenir diacres, quoiqu'ils en fussent très-indignes, ensuite pour arriver à la prêtrise ou à l'épiscopat, ne cherchant en ces dignités que le profit et l'honneur des premières places [2]. « Ceux qui vendent les colombes dans les temples, dit-il, sont ceux qui confient les églises à des prêtres ou à des évêques avares, tyranniques, sans discipline et sans religion. Les changeurs dont Jésus-Christ renverse les tables, sont les diacres, qui ne sont pas fidèles dans le maniement des deniers de l'Eglise, mais en détournent toujours quelque chose pour s'enrichir du bien des pauvres, et n'emploient pas même avec justice ce qu'ils emploient. Tous ceux-là sont chassés de l'Eglise dans la persécution, comme nous le voyons à présent [3]. » On croit qu'il écrivit ces paroles sous la persécution de Décius.

« Que les prélats, dit-il encore, apprennent de l'exemple de Moïse, à ne pas désigner par testament leurs successeurs, parmi leurs parents ou leurs alliés, comme si le gouvernement de l'Eglise était un héritage. Si Moïse, un si grand homme, n'ose pas désigner le prince du peuple, qui donc s'en croira capable ? Qui, soit d'entre le peuple, lequel souvent se laisse entraîner à des acclamations dont la faveur ou peut-être l'argent est le principe, soit d'entre les prélats, à moins que le Seigneur ne le lui ait révélé dans la prière, comme il fit à Moïse pour Josué [4] ? Dieu lui-même avait choisi Aaron, il avait donné ses ordres à Moïse pour le sacrer; il fait cependant assembler le peu-

[1] *Cont. Cels*, l. 8, n. 75. — [2] Matth., *tr.* 24.— [3] *Id.*, *tr.* 25. [4] Num., *hom.* 22.

ple. De même, en l'ordination de l'évêque, la présence du peuple est requise, afin que tous soient assurés qu'on élit pour le sacerdoce celui qui est le plus excellent entre tout le peuple, le plus docte, le plus saint, le plus éminent en toute vertu. Le peuple est donc présent, afin que personne ne puisse y revenir et qu'il ne reste aucun scrupule [1]. Dieu ne nous donne pas toujours des pasteurs selon son cœur, mais quelquefois selon le nôtre; selon les mérites du peuple, il lui en donne de bons, ou permet qu'il en ait de mauvais, qui le laissent languir dans la faim et la soif spirituelles. Prions donc et vivons de manière que Dieu ne nous prive jamais d'un pasteur qui nous instruise par sa parole et par son exemple [2].

Commentant ces paroles du Sauveur : Les rois des nations les gouvernent en maîtres, mais il n'en sera point ainsi parmi vous, il dit, « Que celui qui est appelé à l'épiscopat, est appelé, non pas au commandement, mais au service de toute l'église ; et qu'il doit rendre ce service avec tant de modestie et d'humilité, qu'il soit utile et à celui qui le rend et à celui qui le reçoit; car le gouvernement des chrétiens doit être entièrement éloigné de celui des infidèles, qui est plein de dureté, d'insolence et de vanité. Voilà ce que le Verbe de Dieu nous enseigne; mais nous, ou n'entendant pas les instructions de Jésus, ou les méprisant, nous surpassons quelquefois le faste des mauvais princes d'entre les païens. Nous voudrions presque avoir des gardes comme les rois; nous nous rendons terribles et de difficile accès, principalement aux pauvres; nous traitons ceux qui nous parlent et qui nous prient de quelque chose, comme ne feraient pas envers des suppliants les tyrans et les gouverneurs les plus cruels. On voit en plusieurs églises, principalement des grandes villes, ceux qui conduisent le peuple de Dieu, ne garder plus aucune égalité, quelquefois même avec les meilleurs disciples de Jésus, et user de menaces dures tantôt sous prétexte de quelque péché, tantôt par mépris de leur pauvreté. Ce n'est pas qu'il faille s'humilier mal à propos, et qu'il ne soit quelquefois nécessaire de reprendre publiquement les pécheurs pour intimider les autres, et user de la puissance pour les livrer à Satan ; mais il faut le faire rarement, et ne pas regarder le pécheur comme un ennemi. Que le chef d'une église n'imite donc pas les princes infidèles, mais qu'il imite autant qu'il est possible Jésus-Christ, qui était de si facile accès, qui parlait à des femmes, qui imposait les mains à des enfants, qui lavait les pieds à ses apôtres [3]. »

Ailleurs il se plaint des évêques et des prêtres qui, étant eux-mêmes imparfaits, méprisaient et calomniaient de simples fidèles

[1] Levit., *hom*. 6. — [2] Jud., *h*. 4. — [3] *In Matth.*, *tr*. 12.

meilleurs qu'eux, et même des confesseurs [1], ainsi que de ceux qui imposaient aux autres des choses pénibles, des fardeaux insupportables qu'eux-mêmes ne voulaient pas remuer du doigt. Mais il loue ceux qui commençaient par faire ce qu'ils avaient à dire, et qui, considérant la différence des épaules, n'imposaient à chacun que ce qu'il pouvait porter, et l'aidaient encore par leurs exhortations [2].

Il dit qu'il est bien difficile, mais non impossible, d'être tout ensemble dispensateur fidèle et prudent des revenus de l'Eglise. Fidèle, pour ne pas manger le bien des veuves et des pauvres; et, sous prétexte que celui qui prêche doit vivre de l'Evangile, ne pas chercher plus que la simple nourriture et le vêtement nécessaire, et ne pas garder pour nous plus que nous ne donnons aux frères, qui ont faim et soif, qui sont nus et dans le besoin. Prudent, pour donner à chacun selon qu'il le mérite ; car il ne faut pas traiter de même ceux qui ont vécu durement dès l'enfance, et ceux qui, élevés dans l'abondance et les délices, sont ensuite tombés dans la misère. On doit donner des secours différents aux hommes et aux femmes, aux vieux et aux jeunes, à ceux qui ne peuvent travailler et à ceux qui peuvent s'aider en partie. Il faut s'informer du nombre de leurs enfants, s'il y a de la négligence ou si leur travail ne peut leur suffire. La dispensation spirituelle n'est pas moins difficile, surtout à ceux qui sont élevés au gouvernement sans avoir une assez grande expérience de la parole, pour ne pas distribuer la nourriture intellectuelle au hasard et sans choix à toutes sortes de personnes, faisant des discours de science à qui aurait plus besoin d'être édifié par une exhortation morale, ou négligeant d'expliquer les choses plus relevées à qui en est capable, ou craignant le mépris des gens d'esprit et des savants, en expliquant les choses le moins relevées [4].

Il veut que celui qui gouverne l'Eglise mette sa sollicitude, non aux choses humaines ni aux choses du siècle, mais, comme l'Apôtre, à ce qui est de la gloire de Dieu et du salut des âmes [4]. « Voulez-vous savoir, dit-il, la différence qu'il y a entre les prêtres de Dieu et les prêtres de Pharaon ? Pharaon accorde des terres à ses prêtres, le Seigneur n'accorde aux siens aucun partage sur la terre, mais il leur dit : Votre partage c'est moi. O vous tous, prêtres du Seigneur, qui lisez ceci, prenez garde que ceux qui ont un partage sur la terre, et qui s'occupent à le cultiver, ne soient pas tant prêtres du Seigneur que de Pharaon. Ce dernier veut que ses prêtres possèdent des terres et qu'ils s'appliquent à cultiver, non pas les âmes, mais les champs. Écoutons ce que Jésus-Christ Notre-Seigneur dit, au contraire, aux

[1] *Id.*, *tr.* 15. — [2] *Id. tr.* 23. — [3] Matth. *tr.* 31. — [4] Rom., c. 12, 1, 9.

siens : Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne saurait être mon disciple. Je tremble en proférant ces paroles; car c'est m'accuser moi-même le premier, c'est prononcer ma condamnation. Jésus-Christ renie pour son disciple celui qu'il voit possédant quelque chose ou ne renonçant pas à tout ce qu'il possède. Et que faisons-nous? Comment lisons-nous ces choses, ou les expliquons-nous aux peuples, nous qui, non-seulement ne renonçons pas à ce que nous possédons, mais qui voulons encore acquérir ce que jamais nous n'avons eu avant de venir au Christ? Parce que notre conscience nous accuse, pouvons-nous dissimuler et ne pas faire connaître ce qui est écrit? Pour moi, je ne veux pas me rendre coupable d'un double crime. Oui, je le confesse devant tout le peuple qui m'écoute, je confesse que ces choses-là sont écrites, quoique je sache ne les avoir pas encore accomplies. Au moins, après cet avertissement, hâtons-nous de les accomplir, hâtons-nous de passer des prêtres de Pharaon, qui ont une possession terrestre, aux prêtres du Seigneur, qui n'en ont point, mais à qui le Seigneur est leur partage [1]. »

D'un autre côté, Origène estimait nécessaire d'observer à la lettre la loi des prémices, Jésus-Christ l'ayant confirmée en quelque sorte, quand il dit que ceux qui annoncent l'Évangile doivent vivre de l'Évangile. Il me semble donc inconvenant, indigne et impie, que celui qui adore Dieu et entre dans l'Église de Dieu, qui voit les prêtres et les ministres à l'autel, occupés à la parole de Dieu et au service de l'Église, ne leur offre pas les prémices des fruits de la terre, que Dieu lui donne, en faisant lever son soleil et tomber ses pluies. Ce qu'il dit des prémices, il le dit aussi des dîmes ; et ce qu'il dit des fruits, il le dit aussi du bétail [2]. En un mot, comme dans l'ancienne loi les prêtres et les lévites ne possédaient aucun partage dans la terre de Chanaan, mais avaient seulement des villes pour y habiter, et les prémices et les dîmes pour vivre, Origène pensait qu'il devait en être de même dans la loi nouvelle. La loi de Dieu, dit-il, est confiée aux prêtres et aux lévites, afin qu'ils s'en occupent uniquement sans autre soin. Mais pour qu'ils puissent le faire, ils ont besoin du secours des laïques : autrement, s'ils sont obligés de s'occuper des besoins du corps, vous en souffrirez vous-mêmes ; la lumière de la science s'obscurcira, si vous ne fournissez de l'huile à la lampe, et un aveugle conduira un autre aveugle. Que si, recevant de vous abondamment les choses nécessaires, ils négligent de s'appliquer à l'instruction, ils rendront compte à Dieu de vos âmes [3]. Ailleurs il observe que les prêtres de la synagogue, n'étant pas occupés chaque jour de leurs fonctions

[1] Gen., *hom.* 16. — [2] Num., *h.* 11. — [3] Josué, *hom.* 17.

saintes, mais seulement par intervalles, il leur était permis de temps à autre de songer à une postérité. Mais il n'en est pas de même des prêtres de l'Église, qui doivent offrir le sacrifice perpétuel. Ceux-ci ne doivent aspirer qu'à la fécondité spirituelle, comme l'Apôtre qui disait : Mes petits enfants, que j'engendre de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous [1].

Nous avons vu déjà, d'après le témoignage d'Origène, que la confession sacramentelle était de deux sortes : l'une secrète, au prêtre seul, l'autre devant toute l'église, mais d'après le jugement du prêtre. Pour cette dernière, il y avait deux motifs principaux : une plus facile correction du pécheur et l'édification de toute l'église. On ne devait s'y décider qu'avec grande délibération : on voit, en effet, dans Origène, qu'il y avait quelquefois des inconvénients. Lorsqu'un pécheur confessait publiquement des crimes secrets, une partie des infidèles en gémissaient avec lui, mais il y en avait aussi qui en riaient, s'en scandalisaient, méprisaient le pénitent, et d'amis devenaient ses ennemis [2]. Il est donc à croire que lorsque la publicité de la confession ne paraissait pas nécessaire pour la sincère conversion du pécheur, ni pour l'édification commune, on s'en tenait à la confession secrète. La pénitence publique, qui généralement ne s'imposait que pour l'apostasie, l'homicide, l'adultère, ne s'accordait qu'une fois ou rarement, dit Origène [3]. Il ne paraît pas que la durée en était fixée dès lors. Tout ce qu'Origène demande dans le médecin spirituel, c'est la science et la miséricorde. Nous avons vu le confesseur Natalis, qui cependant revenait de l'hérésie, reçu à la communion dès le premier jour par le pape Zéphyrin. Nous avons également vu la miséricordieuse indulgence avec laquelle saint Jean réconcilia un chef de voleurs, et saint Paul, l'incestueux de Corinthe. La commisération de l'Eglise pour les pécheurs était si grande, que nous avons vu les montanistes et que nous verrons les novatiens rompre avec elle pour cela. Il semblerait même que ce fut en partie pour fermer la bouche à ces sectaires, que quelques évêques et quelques églises particulières établirent plus tard des règles pour la durée de la pénitence publique. Nous disons quelques églises particulières, car nulle part on ne trouve de règlement universel et uniforme à ce sujet.

Quant aux pécheurs impénitents, dont les crimes étaient notoires ou légalement prouvés, l'évêque les excommuniait; mais il ne devait en venir là qu'après avoir employé sans succès et à plusieurs reprises, les avertissements et les réprimandes. L'excommunication se

[1] Levit., *h.* 6. Num., *h.* 23. — [2] Ps., 37, *h.* 2. — [3] Levit., *h.* 16.

prononçait contre le pécheur opiniâtre, non-seulement pour le punir et pour le porter à pénitence, mais encore pour détourner les autres de suivre son exemple. Les excommuniés ne répondaient pas toujours aux vues charitables de l'Église ; plusieurs excitaient des troubles et des séditions. D'un autre côté, des évêques, par pusillanimité ou faveur, épargnaient quelquefois des pécheurs publics; d'autres, par emportement ou des motifs semblables, excommuniaient des personnes innocentes [1]. Nous disons ces choses d'après Origène, non pour déprécier le troisième siècle, mais pour faire comprendre qu'alors, comme aujourd'hui, tout n'était point parfait.

Il est surtout un point où l'on a cherché à mettre en opposition les siècles postérieurs de l'Église avec les trois premiers. Dans ceux-ci, les chrétiens persécutés injustement se laissent mettre à mort sans se défendre ; après le sixième siècle, au contraire, on voit des nations chrétiennes, quand elles ont des rois par trop mauvais, les déposer et s'en choisir d'autres. Et plus d'un auteur conclut de là, que ces chrétiens du moyen âge méconnaissaient l'exemple de leurs ancêtres dans la foi et l'esprit de l'Évangile. Et comme, dans le moyen âge, les nations chrétiennes agissaient avec l'approbation des papes et des conciles, on conclut pareillement que les conciles et les papes étaient dans la même ignorance. Reste à conclure que Jésus-Christ n'est point avec son Église tous les jours, quoiqu'il l'ait promis. Loin de nous cette pensée de blasphème ! Jésus-Christ est avec son Église tous les jours jusqu'à la consommation des siècles : les premiers chrétiens faisaient bien, les chrétiens du moyen âge ne faisaient pas mal. La preuve, c'est que l'Église approuvait les uns et les autres. Et la raison en est très-simple et très-naturelle. Tout le monde conçoit qu'un ou plusieurs individus, persécutés injustement dans un royaume, s'ils ne peuvent ou ne veulent en sortir, doivent plutôt se laisser tuer que de mettre en péril le royaume entier par des conspirations ; des particuliers doivent se sacrifier au corps d'une nation. Mais personne conçoit-il que toute une société politique, qu'une nation entière doive se laisser détruire par un tyran ? Pour le penser, il faudrait avoir perdu la tête, suivant Bossuet [2].

Or, dans les premiers siècles, il y avait dans l'empire romain des individus chrétiens en plus ou moins grand nombre, mais pas une nation chrétienne ; tandis que plus tard il y eut en Europe, non plus seulement des individus, mais des peuples chrétiens. Et voilà pourquoi la conduite des uns et des autres a pu et a dû être différente.

[1] Levit., *hom.* 12 et 14. Josué, *h.* 7 et 21. Jerem., *h.* 11. Ezech., *h.* 10, etc. — [2] Bossuet, *Cinquième avertiss.*, n. 57.

Lorsque Tertullien disait : Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout, le sénat, les comices, nous ne vous laissons que vos temples, c'est une figure oratoire pour dire qu'à l'exception des temples d'idoles, il y avait des chrétiens partout, même dans le sénat ; mais cela ne veut pas dire qu'ils y fussent en majorité. Cela est si vrai que, comme Bossuet l'observe très-bien, à la chute de Rome et de son empire au cinquième siècle, la majorité du sénat romain était encore idolâtre [1].

Pour savoir ce qu'il en était au juste de la multitude des chrétiens comparativement aux païens et aux Juifs, mais surtout de leur puissance politique, écoutons Origène dans une homélie qu'il a dû prononcer, soit à Alexandrie, soit à Césarée de Palestine, deux villes où les chrétiens devaient certainement être nombreux.

Parlant de la haine que les Juifs portaient aux fidèles, il y voit l'accomplissement de cette parole que Dieu avait dite aux premiers par Moïse : Je vous provoquerai à jalousie par un non-peuple. « Car nous sommes un non-peuple, ajoute-t-il ; nous avons cru en petit nombre dans cette ville, et d'autres dans une autre ; mais nulle part on ne voit de nation entière s'associer à nous depuis le commencement de la foi chrétienne. En effet, la race des chrétiens n'est pas une nation une et entière comme l'était la nation des Juifs, la nation des Égyptiens ; mais ils se réunissent épars de toutes les nations [2]. »

Ce témoignage d'Origène est aussi remarquable qu'il a été peu remarqué. Mais ce qu'il n'avait pas encore vu, nous le verrons bientôt. Au commencement du quatrième siècle, la nation des Arméniens embrassa tout entière le christianisme. Comme leur roi était à peu près vassal de l'empire romain, l'empereur Maximin Daïa voulut les obliger à revenir à l'idolâtrie : pour toute réponse, ils prirent les armes et le battirent honteusement [3]. Et jamais Père de l'Église ne les a blâmés.

Tout bien considéré, le reproche d'ignorauce que certains auteurs font aux chrétiens du moyen âge, ce reproche retombe tout droit sur ceux qui le font.

[1] Bossuet, *sur l'Apocal.*, ch. 3. — [2] *In psalm.* 36, *hom.* 1. — [3] Euseb., l. 9 c. 8.

LIVRE VINGT-NEUVIÈME.

DE L'AN 230 A L'AN 284 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Continuation de la vengeance de Dieu sur Rome idolâtre; et de la régénération du genre humain par l'Église toujours persécutée.

Ce que nous avons vu dans le livre précédent, nous le verrons encore dans celui-ci : le commencement de la vengeance divine sur Rome idolâtre; l'Église, toujours persécutée, continuant toujours la régénération du genre humain, non-seulement en réformant les masses, mais encore en redressant les docteurs et les saints.

Arrivé dans la Palestine, Origène en visita d'abord les saints lieux. Il écrivit en même temps une lettre à quelques-uns de ses amis d'Alexandrie, pour se plaindre de Démétrius et de ceux qui l'avaient excommunié, et pour montrer l'injustice et la nullité de cette excommunication. Saint Jérôme en a traduit le passage qui lui paraissait le plus virulent. Toutefois, Origène montre encore de la modération dans ce passage même. Se fondant sur les paroles de saint Jude, qui dit que l'archange Michel ne voulut prononcer aucune autre malédiction contre le diable, que de le menacer du jugement de Dieu, il déclare qu'il veut user de modération dans ses paroles aussi bien que dans son manger, et qu'il se contente de laisser ses ennemis et ses calomniateurs au jugement de Dieu, se croyant plus obligé d'avoir pitié d'eux que de les haïr, et aimant mieux prier Dieu qu'il leur fît miséricorde, que de leur souhaiter aucun mal, puisque nous sommes nés pour prononcer des bénédictions et non des malédictions [1]. C'est dans cette lettre qu'il rapporte les deux fourberies insignes qu'on lui avait faites en corrompant un de ses écrits et en lui en supposant un autre, comme nous l'avons déjà vu. C'est là encore qu'il rejette comme une extravagance l'erreur du salut des démons qu'on voulait lui attribuer [2].

Démétrius mourut cette année-là même, 231, après avoir tenu le siége d'Alexandrie quarante-trois ans. On lui donna pour successeur

[1] Hier., *In Rufin.*, l. 2. — [2] Rufin., *In Hier.*, l. 2.

saint Héraclas, le plus ancien disciple d'Origène, et qui avait remplacé son maître dans la chaire des catéchèses. Cette chaire, devenue ainsi vacante, fut remplie par un autre fameux disciple de ce grand homme, saint Denys, qui succéda encore à Héraclas dans l'épiscopat. Ces promotions des disciples d'Origène font voir que sa persécution était ou finie ou beaucoup diminuée par la mort de Démétrius.

En Palestine, Origène se voyait amplement dédommagé de ce qu'il avait eu à souffrir ailleurs. Son séjour habituel était Césarée. Théoctiste, évêque de cette ville, et saint Alexandre, évêque de Jérusalem, ne pouvaient presque se séparer de lui ; le considérant comme leur maître, ils lui confièrent à lui seul la charge d'expliquer l'Écriture sainte et d'enseigner la doctrine de l'Église. Il continua donc d'instruire les fidèles à Césarée, comme il avait fait à Alexandrie. On vit en peu de temps son auditoire rempli, non-seulement des personnes du pays, mais encore d'un grand nombre d'étrangers qui accouraient de toutes parts. Parmi ses disciples on peut compter Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce, et qui était célèbre dès lors. Il était si affectionné à Origène, que tantôt il l'attirait dans la Cappadoce pour l'utilité des églises de ce pays, tantôt il venait le trouver en Judée, et passait quelque temps avec lui pour s'instruire de plus en plus des choses divines [1].

Mais de tous les disciples qu'eut Origène en Palestine, le plus illustre fut Théodore, depuis nommé Grégoire, et surnommé Thaumaturge ou faiseur de miracles. Il était de Néocésarée dans le Pont, né de parents nobles et riches, mais païens. A l'âge de quatorze ans, il perdit son père. Dès lors la raison commune de l'humanité étant comme achevée dans son esprit, la raison divine commençait à y survenir. La seconde aidait la première. C'était une première lueur du christianisme. C'est Grégoire lui-même qui nous apprend ces détails [2]. La Providence l'amenait peu à peu à une parfaite conversion par le ministère de l'ange qu'elle lui avait donné dès son enfance pour le conduire. Sa mère, qui vivait encore, le jugeant assez instruit des choses convenables à sa condition et à son âge, lui fit étudier la rhétorique; car elle le destinait au barreau, et il réussit tellement dans cette étude, que chacun jugeait qu'il serait un excellent orateur. Il avait dès lors un si grand amour de la vérité, que, même par manière d'exercice oratoire, il ne pouvait se résoudre à louer une chose qui n'eût pas été réellement louable; il estimait encore si fort la pureté de la vie, que, voyant la disproportion qu'il y avait entre les actions des philosophes païens et leurs préceptes, il aima mieux se

[1] Euseb., l. 6, c. 26, 27 et seqq. — [2] Greg. Thaumat., *In Orig.*

contenter des lumières ordinaires que d'en aller puiser de plus relevées à une source si corrompue. Il eut aussi un maître pour la langue latine, nécessaire à ceux qui pouvaient aspirer aux charges. Ce maître, qui savait quelque chose du droit romain, l'exhorta à l'étudier et lui en donna les commencements. Il s'y prêta, plus par complaisance que par un autre motif. Pour s'y perfectionner, on lui conseilla d'aller à Béryte en Phénicie, où était alors une école célèbre des lois romaines; il se proposa même de passer jusqu'à Rome.

Théodore avait une sœur, mariée à un jurisconsulte que le gouverneur de Palestine emmena subitement avec lui comme assesseur, pour le soulager dans l'administration de la province. Cet homme, qui ne s'était séparé de sa femme qu'avec peine, la fit venir bientôt après. Elle voyagea aux frais de l'État. Comme il n'était pas de la bienséance qu'elle fît seule une si longue route, on persuada à son frère Théodore de la suivre, d'autant plus que Césarée, où ils allaient, n'était pas loin au delà de Bêryte, où il avait intention de se rendre pour ses études. Un second frère, nommé Athénodore, les accompagna.

Arrivés à Césarée, ils firent connaissance avec Origène, qui s'attacha dès le premier jour à les gagner. Il mit pour cela tout en œuvre. Tantôt il faisait l'éloge de la philosophie et de ceux qui s'y appliquaient, disant que ceux-là seuls vivaient d'une vie raisonnable, qui s'étudiaient à vivre bien, et, pour cet effet, à se connaître d'abord eux-mêmes, ensuite à connaître les vrais biens qu'il faut chercher, et les vrais maux qu'il faut fuir. Tantôt il blâmait l'ignorance et les ignorants, qui vivent comme des bêtes, sans songer même à s'instruire. Les deux frères comptaient d'abord s'en retourner à Béryte ou dans leur patrie; mais bientôt les entretiens d'Origène les enlacèrent de tant de manières, qu'ils ne savaient plus à quoi se résoudre. Ils souhaitaient s'appliquer à la philosophie, mais ils n'y étaient pas encore déterminés; ils auraient voulu s'en aller, mais ils n'en avaient plus la force. Et chaque jour ils revenaient écouter Origène, qui leur montrait que sans l'étude de la sagesse, on ne pouvait avoir une véritable piété envers Dieu. L'amitié les détermina; l'amitié que leur inspira pour lui sa bienveillance, son ingénieuse tendresse, qui n'aspirait qu'à leur communiquer les vrais biens. Leur âme s'attacha à la sienne comme autrefois celle de Jonathas à celle de David. Oubliant dès lors plaisirs, affaires, étude de lois, patrie, parents, ils ne pensaient plus qu'à lui et à la philosaphie.

Comme un habile agriculteur qui sonde dans tous les sens le terrain qu'il entreprend de défricher, Origène creusait et pénétrait leurs

sentiments, les interrogeant et considérant leurs réponses. Leur ayant trouvé un fonds naturellement fertile, il se mit à le façonner par ses instructions, coupant, extirpant les ronces et les herbes sauvages, c'est-à-dire leurs défauts, et employant quelquefois pour cela des réprimandes assez sévères. Dans les commencements, il leur en coûtait. Les ayant ainsi préparés, comme une terre bien meuble, à recevoir les semences de la vérité, il leur enseigna les diverses parties de la philosophie : la logique, pour exercer leur esprit par la subtilité de cette science et former leur jugement, en leur apprenant à discerner les raisonnements solides d'avec ceux qui n'en ont que l'apparence ; la physique, pour leur faire admirer les ouvrages de Dieu, non par ignorance, mais par une connaissance raisonnée de leur nature ; la géométrie, afin que, par ses démonstrations claires et indubitables, elle servît de base à tout le reste ; l'astronomie, afin d'élever leurs pensées de la terre jusqu'au ciel ; enfin, la morale, non pas tant la morale spéculative, telle que l'enseignaient les philosophes, lesquels se bornaient à de vains discours, à des définitions et des divisions stériles, mais une morale pratique, leur faisant remarquer en eux-mêmes les mouvements des passions, afin que l'âme, se voyant comme dans un miroir, pût arracher jusqu'à la racine des vices et fortifier la raison, qui produit toutes les vertus. Au discours, il joignait les exemples, pratiquant lui-même le premier ce qu'il enseignait aux autres.

Quant à la théologie ou la connaissance de Dieu, à laquelle devaient aboutir les études précédentes, voici la méthode qu'il suivit. A l'exception des athées, qui, s'écartant du sens commun de l'humanité, niaient Dieu ou la Providence, il leur fit lire tout ce qu'avaient écrit là-dessus les anciens, soit philosophes, soit poëtes, Grecs ou barbares, sans se préoccuper pour l'opinion d'aucun auteur ni d'aucune secte : ce que faisaient généralement les païens; car, se passionnant pour tel ou tel philosophe, ils n'en voulaient plus écouter aucun autre. Si bien que la philosophie païenne, avec ses systèmes et ses sectes sans nombre, était comme un labyrinthe où, entré une fois, on ne trouvait plus d'issue. Lui, au contraire, apprenait à ses élèves à tout lire, à tout écouter, pour démêler ce qu'il y avait de vrai et d'utile, sans se laisser prévenir par la politesse ni la rudesse du langage. Mais pour les empêcher de se fourvoyer dans cette recherche, lui-même leur servait de guide, les tenant comme par la main, leur montrant ce qu'il y avait de vrai ou de faux dans chaque philosophe, et leur apprenant surtout qu'en ce qui regarde Dieu, il ne faut s'en rapporter qu'à Dieu et à ses prophètes. Il leur expliquait alors les Écritures saintes, dont il était le plus savant interprète de son temps.

C'est ainsi que saint Grégoire raconte lui-même la manière dont Origène l'avait instruit [1].

Cependant une persécution vint surprendre les chrétiens, habitués au calme depuis une vingtaine d'années. Ce fut la persécution de Maximin Ier, qui, de pâtre goth, avait fini par devenir empereur romain l'an 235, après avoir tué Alexandre Sévère. Comme Alexandre avait été favorable aux chrétiens, ce fut une raison pour le nouvel empereur de les persécuter. L'édit de la persécution condamnait particulièrement à mort ceux qui enseignaient dans les églises. L'ami d'Origène, Ambroise, qui était diacre, fut pris avec un prêtre de Césarée, nommé Protoctète, et quelques autres. On les mena en Germanie, où était alors Maximin. Ambroise parut donc enchaîné dans plusieurs villes, où précédemment il avait été reçu avec de grands honneurs comme magistrat. Origène lui écrivit une exhortation au martyre, dans laquelle il lui propose, entre autres, l'exemple d'Éléazar et des sept Machabées. Comme Ambroise laissait une femme, des enfants, des frères et des sœurs, il lui fait voir que son sacrifice n'en sera que plus méritoire devant Dieu et que plus avantageux aux siens. On leur dira : Je sais que vous êtes la famille d'Ambroise ; mais si vous êtes les enfants d'Ambroise, faites aussi les œuvres d'Ambroise ; et ils les feront sans doute, car vous les y aiderez plus puissamment en les quittant par le martyre, que si vous restiez avec eux [2]. Dieu se contenta d'avoir fait connaître la foi d'Ambroise et de Protoctète ; et, après leur avoir fait acquérir le glorieux titre de confesseurs, il les délivra du danger extrême où ils étaient de perdre la vie, en arrêtant la cruauté du tyran, soit par le soulèvement général des peuples, soit par quelque autre voie qui ne nous est pas connue.

On peut rapporter avant cette persécution le traité *de la Prière*, qu'Origène adresse au même Ambroise et à Tatienne, qu'on croit être sa sœur ou sa femme, qui avait aussi le nom de Marcelle. Ambroise lui avait demandé une réponse à cette objection de quelques impies : Si Dieu prévoit tout, et que tout arrive comme il le prévoit et le préordonne, il est inutile de prier. Origène rappelle le libre arbitre de l'homme, soutenant qu'il est impossible à qui que ce soit d'en douter sérieusement. Or, Dieu prévoit les actions libres, par conséquent aussi la prière, qui en est une. Sa prévoyance, dit-il ailleurs, n'est pas cause qu'elles arrivent ; elles n'arrivent point parce qu'il les prévoit, mais il les prévoit parce qu'elles doivent arriver. Prévoyant ainsi la prière dans la libre détermination de l'homme, il

[1] Greg., *In Orig.* — [2] Orig., *Martyr.*

en prévoit aussi les suites et les coordonne aux desseins de sa providence. Origène fait voir ensuite que Jésus-Christ n'est pas le seul qui prie pour nous, mais encore les anges et les saints. Dès l'exorde, il établit que la prière surnaturelle ne se fait point sans la grâce prévenante du Saint-Esprit [1]. Ce qui fait peine, c'est qu'il suppose que peut-être il ne faut pas prier le Père seul, ni le Fils avec le Père, mais le Père par le Fils, de peur que, priant l'un et l'autre, on n'ait l'air d'en faire deux Dieux. Dans son ouvrage contre Celse, qu'il composa sur la fin de sa vie, il s'exprime beaucoup plus exactement : car il enseigne qu'il faut prier Dieu le Père et son Fils unique, et que le Père et le Fils sont deux hypostases, mais un seul Dieu [2].

La persécution de Maximin menaçait Origène plus que beaucoup d'autres ; Orose dit même qu'il en était le principal objet, comme le docteur le plus renommé dans l'Église. Il se retira donc, suivant toute apparence, à Césarée en Cappadoce, chez son ami Firmilien. La persécution était si violente dans cette province, que les fidèles s'enfuyaient de côté et d'autre. Origène resta caché pendant deux ans chez une femme riche et pieuse, nommée Julienne. Il servit sans doute son ami à prémunir les chrétiens du pays contre la séduction d'une fausse prophétesse, qui en trompa plusieurs, mais dont l'imposture et la corruptiou furent enfin découvertes.

La persécution ayant cessé par la mort de Maximin, Origène passa de Cappadoce en Grèce, et séjourna quelque temps à Athènes, travaillant sans interruption à ses ouvrages sur l'Écriture, puis il revint à Césarée en Palestine, Firmilien vint le trouver, ainsi que Théodore, autrement Grégoire, qui, pendant la persécution, s'était retiré à Alexandrie, où la jeunesse se rendait de toutes parts pour étudier la philosophie et la médecine, Théodore n'était point encore baptisé. Cependant sa vie était déjà si pure qu'elle semblait reprocher aux jeunes gens de son âge les déréglements de la leur. Ils s'en irritèrent comme d'une injure qu'il leur faisait, et, pour s'en venger, ils suscitèrent une misérable qui s'en vint se plaindre de ce qu'il ne lui payait pas ce qu'elle avait mérité par ses crimes. Grégoire s'entretenait dans ce moment de quelques questions de philosophie avec des savants et d'autres personnes graves. Ceux qui connaissaient la pureté de sa vie s'indignaient contre la malheureuse. Lui, sans s'émouvoir, dit tranquillement à un de ses amis : De grâce, donnez-lui de l'argent, afin qu'elle ne nous interrompre pas davantage. L'autre lui donna ce qu'elle prétendait, mais elle ne l'eut pas plutôt reçu que, saisie du démon, elle se mit à hurler d'une voix qui n'était pas hu-

[1] Orig., *De Orat.* — [2] *Cont. Cels.*, l. 8.

maine, et tomba sur le visage au milieu de l'assemblée, les cheveux épars, les yeux renversés et la bouche écumante. Le démon l'eût étouffée si Grégoire n'avait prié pour elle [1].

Ce fut peut-être pendant son séjour d'Alexandrie que Grégoire reçut une lettre d'Origène, qui l'y appelle son seigneur et son fils. Il lui dit que son beau naturel le rend capable de devenir un grand jurisconsulte parmi les Romains, ou un grand philosophe entre les Grecs; mais il l'exhorte à l'employer tout entier à la pratique du christianisme. Vous devez, dit-il, prendre des sciences profanes ce qui peut servir à l'intelligence des saintes Écritures, en sorte que, comme les philosophes disent que la géométrie, la musique, la grammaire, la rhétorique, l'astronomie, sont des dispositions à la philosophie, nous disions de même de la philosophie à l'égard du christianisme. Il est permis, en sortant de l'Égypte pour entrer dans la terre promise, d'emporter les richesses des Égyptiens et de s'en servir pour la construction du tabernacle, quoique l'expérience m'ait fait voir que c'est utile à peu de personnes; mais l'Écriture nous apprend le mal qu'il y a de descendre de la terre d'Israël en Égypte, et de passer de la loi de Dieu à la science du siècle : Jéroboam le fit autrefois, les hérétiques le font encore tous les jours. Il l'exhorte encore, en finissant, à étudier les Écritures avec grande attention, en y joignant la prière, laquelle, dit-il, est très-nécessaire pour les entendre [2].

Grégoire profita on ne peut mieux de ces sages conseils. De retour auprès d'Origène, à qui son compatriote Firmilien l'avait encore recommandé, il acheva de s'instruire, et après avoir été son disciple pendant cinq ans et reçu le baptême, il s'en retourna dans son pays avec son frère Athénodore, qui fut depuis évêque et martyr. Mais avant de quitter son cher maître, il voulut lui témoigner sa reconnaissance par un discours qu'il prononça en sa présence et devant une grande assemblée, où il lui donne les plus grandes louanges qu'on puisse donner à un homme, jusqu'à le traiter d'inspiré de Dieu et de divin. Il finit par se recommander à ses prières : Priez Dieu, dit-il, qu'il nous console un peu de ce que nous allons être privés de vous; priez-le qu'il envoie son bon ange pour nous conduire; mais priez-le qu'il nous ramène près de vous : plus que tout le reste, cela seul nous consolera.

A son retour à Néocésarée, toute sa nation jetait les yeux sur lui, croyant qu'il allait briller dans les assemblées et montrer les fruits de ses longues études. La ville entière le fit prier, par ses magistrats et ses principaux citoyens, de ne plus la quitter ; mais il abandonna

[1] Greg. Nyss., *Vita Thaumat.* — [2] Orig., *Ad Greg.*

tout ce qu'il possédait dans le monde, ne se réservant ni terre, ni maison, ni aucune des choses nécessaires à la vie, et se retira à la campagne dans un lieu solitaire, où il ne voulut converser qu'avec Dieu. Il n'y fut pas longtemps tranquille. Phédime, archevêque d'Amasée, qui avait le don de prophétie, désirait l'attacher au service de l'Église; mais Grégoire se cachait et passait d'une solitude à l'autre. Phédime, voyant qu'il ne pouvait le joindre, poussé de l'Esprit de Dieu, résolut de l'élire, quoique absent de trois journées de chemin, et le destina à la ville même de Néocésarée, où il y avait une infinité d'idolâtres et seulement dix-sept chrétiens. Contraint de subir ainsi le joug, et ordonné avec les solennités accoutumées, il pria Phédime de lui donner quelque temps pour connaître plus exactement les mystères, et demanda à Dieu de lui en accorder la grâce; car il y en avait alors qui altéraient la doctrine de la piété, et, par leurs sophismes, rendaient quelquefois la vérité douteuse aux savants mêmes.

Ayant donc passé toute la nuit à méditer là-dessus, il vit paraître un vieillard vénérable. Tout étonné, il se leva de son lit et lui demanda qui il était, et pourquoi il était venu. L'autre, d'une voix douce, le rassura et lui dit que Dieu l'avait envoyé pour lui découvrir la vérité de la foi. Puis, étendant la main, il lui montra vis-à-vis une autre apparition sous la forme de femme, mais au-dessus de la condition humaine. Grégoire, épouvanté, baissait les yeux et ne pouvait supporter l'éclat de cette vision; car, quoique la nuit fût obscure, ces deux personnes étaient accompagnées d'une grande lumière. Cependant il entendait que la femme, nommant Jean l'évangéliste, l'exhortait à découvrir à ce jeune homme le mystère de la vraie religion, et que saint Jean répondait qu'il était prêt à le faire, puisque la mère du Seigneur l'avait pour agréable. Après qu'il lui eut expliqué cette doctrine, la vision s'évanouit; et Grégoire écrivit aussitôt ce qu'il venait d'apprendre, en ces termes :

« Il n'y a qu'un Dieu, Père du Verbe, vivant de la sagesse subsistante, de la puissance et du caractère éternel; parfait, générateur d'un parfait; Père d'un Fils unique. Il n'y a qu'un Seigneur; seul d'un seul, Dieu de Dieu; caractère et image de la Divinité; Verbe efficace, sagesse qui comprend l'assemblage de toutes choses, et puissance qui a fait toutes les créatures; vrai Fils d'un vrai Père; Fils invisible d'un Père invisible; Fils incorruptible d'un Père incorruptible; Fils immortel d'un Père immortel; Fils éternel d'un Père éternel. Et il n'y a qu'un seul Saint-Esprit, qui tient son être de Dieu, et qui, par le Fils, s'est manifesté aux hommes; image du Fils, parfaite comme lui; vie, cause des vivants; source sainte; sainteté qui donne la sanctification, par qui est manifesté Dieu le Père, qui est sur tout et

en toutes choses; et Dieu le Fils, qui est par toutes les choses. Trinité parfaite, sans division ni changement en sa gloire, en son éternité et en sa souveraineté. Il n'y a donc dans la Trinité rien de créé, rien d'esclave, rien de survenu, c'est-à-dire rien qui, n'ayant pas été d'abord, soit survenu ensuite. Le Père n'a donc jamais été sans le Fils, ni le Fils sans le Saint-Esprit; mais la Trinité, toujours la même, est immuable et invariable. »

Telle fut l'exposition de la foi révélée à saint Grégoire Thaumaturge. Il l'écrivit sur-le-champ, l'enseigna toujours dans son église, et la laissa à ses successeurs écrite de sa main. On en voyait encore l'original du temps de saint Grégoire de Nysse, et Rufin l'a insérée dans son *Histoire ecclésiastique*, telle que nous l'avons rapportée [1].

Grégoire sortit alors de sa retraite pour retourner à Néocésarée. Étant surpris de la nuit et d'une pluie violente, il entra, avec ceux qui l'accompagnaient, dans un temple d'idoles, le plus fameux de tout le pays à cause de ses oracles. Il invoqua d'abord le nom de Jésus-Christ et fit plusieurs signes de croix, pour purifier l'air infecté par la fumée des sacrifices profanes. Ensuite il passa la nuit à chanter les louanges de Dieu, suivant sa coutume. Le matin, après qu'il fut parti, le sacrificateur des idoles vint pour faire ses cérémonies ordinaires. Les démons lui apparurent et lui dirent qu'ils ne pouvaient plus habiter ce temple, à cause de celui qui y avait passé la nuit. Il fit son possible, par des sacrifices et des purifications de toute espèce, pour les obliger à revenir; mais en vain. Alors, transporté de colère, il courut après Grégoire et le menaça de le maltraiter, de le faire punir par les magistrats, et même de le dénoncer à l'empereur, pour avoir eu la hardiesse, étant chrétien, d'entrer dans le temple des dieux. Grégoire l'écouta sans s'émouvoir, et lui répondit de même, qu'il avait la puissance de chasser les démons d'où il lui plairait, et de les faire entrer où il lui plairait, tant sa confiance en Dieu était grande. Le sacrificateur, étonné, le pria de les faire rentrer dans le temple. Alors Grégoire rompit un petit morceau d'un livre qu'il tenait, et y écrivit ces paroles : *Grégoire à Satan : Entre.*

Le sacrificateur emporta ce billet, le mit sur l'autel, offrit ses sacrifices ordinaires, et aussitôt il vit dans le temple ce qu'il avait accoutumé d'y voir auparavant. Y faisant réflexion, il retourna sur ses pas, et, ayant atteint Grégoire avant qu'il fût arrivé à la ville, il le pria de lui faire connaître quel était ce Dieu à qui les autres

[1] Greg. Nyss., *Vita Thaumat.*

dieux obéissaient. Grégoire lui expliqua la doctrine chrétienne; mais il fut choqué de l'incarnation du Verbe, jugeant indigne de Dieu de paraître avec un corps parmi les hommes. « Ce ne sont, dit Grégoire, ni les paroles ni les raisonnements humains qui persuadent cette vérité, mais les merveilles de la puissance de Dieu. — Eh bien, dit le sacrificateur, lui montrant une pierre d'une grandeur extraordinaire, commandez à cette pierre de changer de place et d'aller dans un tel endroit » qu'il lui marqua. Grégoire commanda à la pierre; elle obéit comme si elle eût été animée, et le païen ne délibéra plus. Il abandonna sa femme, ses enfants, sa maison, son bien, son sacerdoce, pour suivre dès ce moment Grégoire et devenir son disciple. Il en fut ordonné diacre dans la suite. Ces miracles du Thaumaturge sont rapportés par saint Grégoire de Nysse, par son frère saint Basile, par Rufin, saint Jérôme, l'historien Socrate, Théodoret et autres [1].

La renommée de ces prodiges l'ayant précédé, tous les habitants de la ville sortirent pour l'entendre et le voir. Mais il passa au milieu sans regarder personne, aussi recueilli que dans un désert, ce qui les surprit encore plus que ses miracles. Comme il avait tout quitté lorsqu'il se retira, il n'avait plus de maison dans la ville, et les fidèles qui l'accompagnaient étaient en peine où se loger. « Quoi donc, leur dit-il, ne sommes-nous pas à couvert sous la protection de Dieu? Vous trouvez-vous trop à l'étroit sous le ciel? et faut-il à des chrétiens une autre demeure que celle que Dieu a donnée à tous les hommes? Songez à bâtir chacun votre maison spirituelle, et ne vous affligez que de ce que nous ne trouverons point de tels édifices préparés : les maisons de pierre ne servent guère qu'à couvrir les crimes des méchants. »

Alors plusieurs personnes considérables lui offrirent leurs maisons; il accepta celle d'un nommé Musone, parce qu'il avait devancé les autres : c'était un des premiers et des plus riches de la ville. Avant la fin du jour, un grand nombre crut à la parole de Dieu; et, le lendemain, dès le matin, on vit, à la porte de l'évêque, des femmes, des enfants, des vieillards et toutes sortes de malades. Grégoire les guérit tous, et, soutenant ainsi sa prédication par ses miracles, il gagna en peu de temps une grande multitude. Il entreprit alors de faire bâtir une église; chacun y contribua de son argent ou de son travail; elle fut placée dans le lieu le plus éminent de la ville, et on regarda comme un miracle, qu'elle résistât à plusieurs tremblements de terre qui renversèrent tous les autres

[1] Tillemont, Cellier.

édifices, et qu'elle fût épargnée dans la persécution de Dioclétien.

Les miracles dont ils étaient témoins persuadèrent à tous les habitants de Néocésarée et des environs, que Grégoire ne disait ni ne faisait rien sans la puissance de Dieu; ils en conclurent qu'il n'y avait point de tribunal plus autorisé pour juger leurs différends: toutes les affaires difficiles se décidaient en conséquence d'après ses conseils, ce qui produisit une grande paix et une grande concorde. Un jour, deux jeunes gens le prirent pour arbitre : c'étaient deux frères qui, en partageant la succession de leur père, se disputaient un étang ou lac. Le saint évêque ne put les accorder; et ils assemblaient de part et d'autre des hommes en armes, tant leur animosité était grande. La veille du jour qu'ils devaient en venir aux mains, Grégoire alla sur le bord du lac, et, après avoir passé la nuit en prière, il commanda à l'eau de se retirer, et elle se retira, sans qu'il en restât une goutte. Les jeunes gens étant venus le lendemain et n'ayant plus trouvé que des champs, leur fureur se calma, et d'ennemis ils redevinrent frères. On voyait encore, cent ans après, les marques de ce lac desséché.

Une autre fois, tout un peuple, hommes, femmes, enfants, vint implorer son secours contre un fleuve, le Lycus, qui, grossissant tout d'un coup, principalement pendant l'hiver, rompait ses digues, inondait les campagnes, faisait périr les récoltes, les bestiaux et même les habitants. Grégoire alla sur le lieu, et, s'appuyant sur un bâton, il les entretenait par le chemin de l'espérance d'une autre vie. Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où la rivière avait accoutumé de rompre sa digue, il leur représenta que c'est de Dieu seul qu'il faut attendre des miracles; puis, invoquant Jésus-Christ à haute voix, il enfonça son bâton au lieu où la digue était rompue, et pria Dieu d'arrêter désormais ces eaux. Il s'en retourna : le bâton prit racine et devint un arbre, qui servit toujours de digue à cette rivière. Quand elle venait à s'enfler, sitôt que l'eau approchait du pied de l'arbre, elle s'arrêtait et demeurait resserrée au milieu de son canal, jusqu'à ce que les torrents fussent écoulés. L'endroit continua de s'appeler le Bâton.

Ces miracles de Grégoire multipliaient dans tout le pays le nombre des chrétiens : partout on établissait le sacerdoce, afin que la foi s'y augmentât encore davantage. La ville de Comane envoya des députés au saint, pour le prier de venir constituer leur église, en leur donnant un évêque. Il y alla, et passa chez eux quelques jours, échauffant leur zèle pour la religion par ses discours et ses actions. Le temps étant venu de leur choisir un pasteur, les magistrats et les principaux de la ville cherchaient le plus noble, le plus éloquent, le plus distin-

gué par les qualités éclatantes qu'ils voyaient en Grégoire même. Ils lui en présentèrent plusieurs. Lui, qui ne considérait que la vertu, leur dit qu'ils ne devaient pas dédaigner de chercher même entre ceux dont l'extérieur était le plus méprisable. Un de ceux qui présidaient à l'élection voulut tourner ce discours en raillerie, et dit : « Si vous voulez laisser ce que nous avons de meilleur, et prendre un évêque dans les artisans et le bas peuple, je vous conseille de choisir Alexandre le charbonnier, nous y consentirons tous.—Et qui est-il cet Alexandre ? répondit Grégoire. » Un de la compagnie le présenta en riant. Il était à demi nu, le reste couvert de haillons sales et déchirés ; on connaissait aisément son métier à la noirceur de son visage, de ses mains et de tout ce qui était découvert. Tout le monde se mit à rire en voyant cette figure au milieu de l'assemblée.

Alexandre n'était point étonné, ne regardait personne et paraissait content de son état ; ce qui fit juger à Grégoire qu'il y avait en cet homme quelque chose d'extraordinaire. En effet, c'était un philosophe chrétien, un vrai sage. Ce n'était point la nécessité qui l'avait réduit à cet état, mais le désir de se cacher en pratiquant la vertu. Il était jeune et naturellement bien fait : ce sont des occasions de tentation, à qui se propose la continence. La poussière du charbon qui le défigurait était comme un mastic qui l'empêchait d'être connu. Son métier lui servait encore innocemment à vivre et à faire de bonnes œuvres. Grégoire, l'ayant pris à part et questionné soigneusement sur ce qu'il en était, le laissa entre les mains de ceux qui l'avaient accompagné à Comane, leur prescrivant ce qu'il fallait faire, et retourna dans l'assemblée. Il y parla des devoirs d'un évêque, et prolongea son entretien jusqu'à ce que ceux à qui il en avait donné l'ordre ramenèrent Alexandre. Ils lui avaient fait prendre un bain et l'avaient revêtu des habits de Grégoire ; en sorte qu'il parut un autre homme et attira les yeux de tout le monde. « Ne vous étonnez pas, dit Grégoire, si vous vous y étiez trompés en jugeant selon les sens, le démon même voulait rendre inutile ce vase d'élection en le tenant caché. » Ensuite il consacra solennellement Alexandre avec les cérémonies accoutumées, et le pria de parler devant l'assemblée. Il s'en acquitta si bien, qu'il justifia pleinement le jugement de Grégoire. Son discours était solide et plein de sens, mais peu orné ; un jeune Athénien qui se trouva présent, s'en moqua, parce qu'il n'avait pas l'élégance attique ; mais il en fut repris dans une vision. Alexandre gouverna dignement l'église de Comane jusqu'à la persécution de Décius, où il souffrit le martyre par le feu [1].

[1] *Acta Sanctorum*, 11 *aug.*

Grégoire revenant de ce voyage, deux Juifs, soit pour se railler de sa simplicité, soit pour lui attraper quelque argent, usèrent de ce stratagème. L'un se couche par terre et contrefait le mort, l'autre se met à se lamenter, approche de l'évêque et lui demande de quoi enterrer son compagnon. Le saint prend aussitôt son manteau et le jette sur le prétendu mort. Lorsqu'il fut à quelque distance, l'imposteur change ses pleurs en éclats de rire et court à son camarade, lui disant de se relever; mais l'autre ne répondit pas, il était mort tout de bon [1].

L'empereur Philippe régnait alors avec son fils, le César Philippe. L'an 244, cet empereur vint à Antioche avec sa femme. Il voulut prendre part, avec les chrétiens, aux solennités de la fête de Pâques. Si sa conduite n'était pas celle d'un chrétien, il l'était au moins par sa croyance, comme on ne peut guère en douter d'après le témoignage positif de plusieurs Pères. Peut-être mal instruit dans la foi, ou plutôt, craignant de choquer trop ouvertement les usages reçus dans l'empire, il n'osa pas faire hautement profession de son culte, et pratiqua plusieurs cérémonies incompatibles avec la religion chrétienne. La fête de Pâques se célébrait cette année le 14 avril. Saint Babylas était évêque d'Antioche. Il arrêta Philippe à la porte de l'église, lui reprocha ses crimes et le meurtre de Gordien, et lui déclara qu'il était indigne de participer aux saints mystères s'il n'expiait son péché par la pénitence. L'empereur se soumit, fit pénitence publiquement et fut réconcilié à l'Église. Origène lui écrivit, ainsi qu'à l'impératrice sa femme, nommée Sévère, deux lettres qui existaient encore du temps de saint Jérôme, et dans lesquelles on sentait l'autorité d'un docteur chrétien écrivant à des chrétiens.

Quelque temps auparavant, un célèbre évêque de Bosre en Arabie, nommé Bérylle, dont saint Alexandre de Jérusalem avait recueilli les ouvrages dans sa bibliothèque, tomba dans une étrange hérésie. Il disait que Jésus-Christ n'avait pas eu d'existence propre avant l'incarnation, voulant qu'il n'eût commencé à être Dieu qu'en naissant de la Vierge, et même qu'il ne fût Dieu que parce que le Père demeurait en lui comme dans les prophètes. Plusieurs évêques disputèrent contre lui pour le tirer de cette erreur; ne pouvant le réduire, ils appelèrent Origène, qui s'entretint d'abord familièrement avec lui pour bien connaître ce qu'il pensait. Après quoi il réfuta son erreur, et le persuada si bien, par les raisons et les preuves qu'il lui allégua avec beaucoup de douceur et de charité, qu'il le ramena à la foi orthodoxe. On avait encore, du temps d'Eusèbe, les actes de tout ce

[1] Greg. Nyss., *De Vitâ S. Greg. Thaumat.* — [2] Tillemont, *Philippe et Origène.*

qui se passa dans cette affaire. Bérylle écrivit, depuis, plusieurs lettres à Origène pour le remercier, et nonobstant l'erreur où il était tombé, saint Jérôme le met au nombre des plus illustres et des plus doctes écrivains de l'Église. Quelques années après, Origène fut appelé de nouveau en Arabie à un concile d'évêques. C'était contre certains hérétiques qui enseignaient que les âmes mourraient et se corrompaient avec le corps, mais qu'elles reprendraient une nouvelle vie au temps de la résurrection. Origène parla publiquement sur cette question, et la traita de telle manière, que ceux qui étaient tombés dans cette hérésie l'abandonnèrent entièrement [1].

Sauf la courte persécution de Maximin, les chrétiens jouissaient de la paix depuis trente-huit ans : aussi leur nombre augmentait de plus en plus ; on bâtissait des églises en plusieurs provinces. Mais cette même paix produisait le relâchement : la foi s'endormait. Chacun s'étudiait à augmenter son bien avec une avidité insatiable, ne se souvenant plus de ce que les fidèles avaient fait sous les apôtres, ni de ce qu'ils devaient faire toujours. On ne voyait plus le dévouement à la religion dans les évêques et les prêtres, la fidélité entière dans les ministres, la miséricorde dans les œuvres, la discipline dans les mœurs. Les hommes se teignaient la barbe, les femmes se fardaient le visage, les sourcils, les cheveux même, comme pour corriger l'ouvrage de Dieu. On usait d'artifices pour tromper les simples ; on prostituait aux païens les membres de Jésus-Christ, en contractant des mariages avec eux. Non-seulement on jurait témérairement, on se parjurait encore. On méprisait insolemment les prélats, on se disait des injures, on était divisé par des haines opiniâtres. Plusieurs évêques, au lieu d'exhorter les autres et de leur donner l'exemple, négligeant les affaires de Dieu, se chargeaient d'affaires temporelles, quittaient leur chaire, abandonnaient leur peuple, couraient dans d'autres provinces pour fréquenter les foires et s'enrichir par le trafic. Tandis que les frères mouraient de faim dans l'église, eux voulaient avoir de l'argent en abondance, usurper des terres par des moyens frauduleux, tirer de grands profits par des usures [2]. C'est un saint et un évêque qui nous trace ce tableau du relâchement parmi les chrétiens du troisième siècle, tableau dont nous avons déjà vu les principaux traits dans Origène. Cet évêque est saint Cyprien.

Né en Afrique, peut-être à Carthage même, d'une famille riche et illustre, Cyprien s'était distingué dans les lettres et donnait des leçons publiques d'éloquence. Déjà il avançait en âge, qu'il était encore païen. Un saint prêtre, Cécilius, le convertit. On croit, avec beau-

[1] Euseb., l. 6, c. 33, 37 et 38. Hier., *De Scriptor.* — [2] Cyp., *Laps.*

coup de vraisemblance, que c'est ce même Cécilius qui lui-même fut converti par ses amis Minucius Félix et Octave. Ce qui paraissait le plus difficile à Cyprien, c'était de renaître à une vie nouvelle, âgé comme il était et avec des habitudes enracinées. Il ignorait encore la puissance de la grâce ; mais quand il eut reçu le baptême, il se sentit tout autre; et il trouva facile ce qui lui avait paru impossible. Par reconnaissance, il joignit le nom de son maître aux deux qu'il portait déjà, et se fit appeler Thascius-Cæcilius-Cyprianus. Cécilius, de son côté, qu'il révérait comme un père, l'aimait comme son fils et son meilleur ami ; et, en mourant, il lui recommanda sa femme et ses enfants ; car il avait été marié avant de recevoir la prêtrise.

Cyprien devint l'héritier de sa piété et de ses autres vertus. Il se mit à lire avec ardeur l'Écriture sainte, moins pour l'apprendre par cœur que pour la réduire en pratique. Par suite de cette lecture, il embrassa la continence parfaite, vendit tous ses biens et les distribua aux pauvres. Avec l'Écriture, il lisait ce qu'il y avait alors d'auteurs ecclésiastiques, particulièrement son compatriote Tertullien. Il ne laissait passer presque aucun jour sans en lire quelque chose ; et, lorsqu'il le demandait, il avait coutume de dire : Apportez-moi le maître. Peu après sa conversion, il écrivit à un de ses amis, nommé Donat, qui avait été baptisé avec lui, une lettre sur le mépris du monde ou sur la grâce de Dieu. On y voit ce que nous avons déjà vu par les auteurs profanes, dans quel abîme de corruption était tombé le monde païen, et que la grâce de Dieu seule pouvait en retirer les hommes. Le style, excessivement fleuri, sent encore trop le professeur d'éloquence.

Il fit, vers le même temps, son *Traité de la vanité des idoles*, où il établit que les idoles ne sont pas des dieux, que Dieu est un, et que c'est le Christ qui sauve ceux qui croient. Les deux premières parties sont tirées presque entièrement de Minucius Félix, et la troisième de Tertullien. On peut rapporter à la même époque ses trois livres *Des Témoignages*. On y voit comme le germe de ce que plus tard on a nommé théologie scolastique, où l'ensemble de la religion est présenté avec ordre et méthode, divisé en ses principales parties. Le premier livre est comme un traité de la vraie religion contre les Juifs. Il y prouve que la loi des Juifs n'était que pour un temps ; qu'elle devait être détruite et les Juifs rejetés ; que Jésus-Christ devait venir établir un nouveau temple, un nouveau sacrifice, un nouveau sacerdoce et une nouvelle église ; que les nations devaient croire en lui et obtenir, par son moyen, la rémission de leurs péchés. Le second livre est comme un traité dogmatique de la divinité et de l'incarnation de Jésus-Christ. Il y prouve que le Christ est la sagesse, le

Verbe de Dieu ; qu'il est Dieu ; qu'il est Dieu et homme ; qu'il devait être crucifié, ressusciter des morts, monter au ciel et régner par la vertu de sa croix. Le troisième livre est comme une théologie morale, Le tout appuyé sur des témoignages ou textes de l'Écriture sainte auxquels il n'ajoute que quelques mots pour servir de liaison. Il fit ce travail pour un nommé Quirin, qu'il appelle son fils, et qui l'en avait prié.

Tant de science et de vertu le fit élever à la prêtrise, quoique encore néophyte. Il écrivit alors son *Traité de l'habit ou de la conduite des vierges*, qui a beaucoup de rapport avec deux ouvrages de Tertullien sur le même sujet. Il y relève singulièrement leur état. Il les appelle la fleur de l'Église, l'ornement et le lustre de la grâce spirituelle, la perfection même de l'honneur et de la gloire, l'image de Dieu répondant à la sainteté du Seigneur, la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ. Elles ont le premier rang après les martyrs ; mais aussi, plus leur gloire est sublime, plus leur attention à veiller sur elles-mêmes doit être grande et continuelle. Les dangers, les abus qu'il signale, les avis qu'il donne, sont à peu près les mêmes qu'on a vus dans Tertullien. Il les prie enfin de se souvenir de lui, lorsqu'elles auront reçu la récompense de leur virginité.

Il n'y avait pas encore un an qu'il était prêtre, lorsque Donat, évêque de Carthage, étant mort, tout le peuple chrétien le demanda pour lui succéder. Cyprien se retira humblement, cédant aux plus anciens cet honneur, dont il se jugeait indigne. Mais un grand nombre de frères assiégeaient sa maison et en observaient toutes les issues ; les autres l'attendaient avec inquiétude, et eurent une grande joie quand ils le virent venir. Il fut donc élu évêque de Carthage, par l'ordre de Dieu, par le jugement des évêques, tout d'une voix et avec le consentement du peuple, l'an 248. Cependant il y eut quelque opposition de la part de cinq prêtres, suivis d'un petit nombre d'autres personnes. Cyprien leur pardonna avec une bonté qui fut admirée de tout le monde, et les traita comme ses meilleurs amis. Toutefois il ne put rien gagner sur ces esprits ambitieux, et nous verrons dans la suite combien ils excitèrent de troubles, non-seulement à Carthage, mais jusque dans Rome et même dans toute l'Église.

Le nouvel évêque alliait la douceur et la charité avec la fermeté et le courage. On ne pouvait le regarder sans se sentir pénétré d'amour et de respect. On remarquait sur son visage je ne sais quoi de gai et de grave en même temps. Son extérieur était modéré comme son visage ; on n'y voyait ni faste séculier ni pauvreté affectée. La tendresse qu'il avait pour les pauvres, n'étant encore que catéchu-

mène, peut faire juger combien il les aima étant évêque [1]. Comme sa promotion subite à l'épiscopat avait excité l'envie et pouvait la réveiller encore, il prit la résolution dès lors de ne rien faire sans le conseil de son clergé et la participation de son peuple. Ce n'est pas qu'il crût que ce fût en soi une obligation ; car il écrivit plus tard au vieil évêque d'une autre ville, que, par l'autorité de sa chaire même, il avait toute la puissance nécessaire pour gouverner son église et châtier les membres rebelles de son clergé ou de son peuple [2]. Ce serait donc mal raisonner que de conclure de l'exemple particulier de saint Cyprien, que tous les évêques de son temps faisaient de même ; ce serait raisonner plus mal encore que d'en conclure que les évêques de tous les temps doivent faire comme lui. Voilà cependant comme ont raisonné plusieurs.

Le relâchement dans lequel nous avons vu que s'endormaient la plupart des chrétiens, demandait une forte secousse pour les réveiller. Dieu permit la persécution de l'empereur Décius; il en révéla même l'approche et la cause à un des saints de Carthage.

Déjà l'année précédente, dernière de l'empereur Philippe, une émeute populaire en avait été comme le prélude à Alexandrie. Soulevé par un poëte qui faisait le devin, le peuple païen de cette ville s'emporta tout d'un coup contre les chrétiens. Ils prirent d'abord un vieillard nommé Métras, et lui commandèrent de dire des blasphèmes ; sur son refus, ils le frappèrent par tout le corps à coups de bâton, lui percèrent les yeux et tout le visage avec des pointes de roseaux, et enfin, l'ayant traîné au faubourg, ils le lapidèrent. Après quoi ils s'attaquèrent à une femme nommé Quinte, la menèrent dans le temple de leur idole, et lui commandèrent de l'adorer. Comme elle le refusa avec horreur, ils la lièrent par les pieds, la traînèrent par toute la ville sur des pavés très-rudes, la brisèrent contre de grosses pierres, et enfin la menèrent au même lieu que le premier, et lui firent souffrir le même genre de mort. Animés par ces premières violences, ils se jetèrent tous à la fois dans les maisons des fidèles ; chacun emmenait ou pillait ceux qu'il savait dans son voisinage, enlevant ce qu'il y avait de plus précieux, et jetant le reste par les fenêtres, et y mettant le feu au milieu des rues. On aurait dit une ville prise par l'ennemi. Les fidèles se cachaient et se retiraient, souffrant avec joie la perte de leurs biens : à peine y en eut-il un seul qui renia sa foi. Les païens prirent entre autres Apollonie ou Apolline, vierge d'un grand âge et d'une vertu admirable. Ils lui donnèrent tant de coups sur les mâchoires, qu'ils lui firent tomber toutes ses dents. Ils la me-

[1] Pont., *Vita Cyp.* — [2] *Epist.* 65, *ad Rogatian.*

nèrent ensuite hors de la ville, allumèrent un grand feu et menacèrent de l'y brûler vive si elle ne prononçait avec eux des paroles impies. Elle témoigna demander un peu de temps; mais quand on l'eut laissée à elle, poussée sans doute par une inspiration particulière, elle s'élança dans le bûcher et y fut consumée. Un nommé Sérapion fut pris chez lui et tourmenté si cruellement, qu'on lui rompit toutes les jointures; puis on le précipita d'une chambre haute, et on l'acheva sur le pavé. Il n'y avait ni rue, ni chemin, ni coin de la ville où il fût libre à un chrétien d'aller, soit le jour soit même la nuit. Partout les infièles criaient sans cesse que quiconque ne prononcerait pas les paroles impies serait aussitôt traîné et brûlé. Ces maux durèrent longtemps; mais enfin la guerre civile qui survint tourna la fureur des païens contre eux-mêmes et laissa respirer un peu les chrétiens [1].

La suspension ne fut pas longue. En 249 on apprit tout à la fois que l'empereur Philippe était tué, que Décius le remplaçait et qu'il avait publié un édit sanglant contre les chrétiens. La persécution commença avec une violence terrible. Les magistrats n'étaient occupés qu'à chercher les chrétiens et à les punir. Aux menaces ils joignaient un appareil épouvantable de toutes sortes de supplices : des épées, des feux, des bêtes féroces, des chaises de fer ardentes, des chevalets pour étendre les corps et les déchirer avec des ongles d'acier. Chacun s'étudiait à surpasser les autres en barbarie. Les voisins, les parents et les amis se trahissaient lâchement. Tous se devenaient suspects les uns aux autres. Les uns dénonçaient, les autres cherchaient ceux qui étaient cachés, d'autres poursuivaient les fugitifs, d'autres s'emparaient de leurs biens. Dans cette terreur générale, le fils livrait son père, le père allait lui-même dénoncer son fils; et les frères, oubliant ce qu'ils devaient à la nature, croyaient faire une action de piété en exposant leurs frères à la cruauté des supplices, parce qu'ils ne voulaient pas devenir impies. On n'osait s'assurer dans la fidélité de qui que ce fût; tout le monde était dans la défiance, toutes les familles dans la division. Chacun étant contraint de fuir, les maisons demeuraient vides et les déserts se peuplaient. Les prisons ne suffisant plus au grand nombre qu'on arrêtait pour la foi, il fallut changer en prisons la plupart des édifices publics. Les supplices étaient longs; on refusait aux martys la mort qu'ils désiraient; on les tourmentait de mille manières, non pour les tuer, mais pour les vaincre en lassant leur patience. Souvent à côté des supplices, on leur offrait les récompenses et les plaisirs [2].

Saint Jérôme rapporte deux exemples du raffinement de ces cruau-

[1] Euseb., l. 6, c. 41. *Acta SS.*, 9 *febr.* — [2] Greg. Nyss., *Vita Thaumat.*

tés. Un martyr ayant souffert les chevalets et les lames ardentes, le juge le fit frotter de miel par tout le corps, puis exposer à un soleil très-ardent, couché à la renverse, les mains liées derrière le dos, pour être piqué par les mouches. Un autre, qui était jeune et dans la vigueur de l'âge, fut mené, par son ordre, dans un jardin délicieux, entre les lis et les roses, près d'un ruisseau qui coulait avec un doux murmure et d'arbres que le vent agitait mollement. Là on l'étendit sur un lit de plume, où on l'attacha avec des liens de soie, et on le laissa seul. Puis on fit venir une jeune courtisane des plus belles, qui se mit à l'embrasser et à le solliciter avec toute l'impudence imaginable. Le martyr, ne sachant plus comment résister aux attaques de la volupté, se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage de cette infâme. L'horreur de la persécution fut telle, que l'on croyait voir l'accomplissement de cette parole terrible de Jésus-Christ, que les élus mêmes, s'il était possible, seraient induits en erreur [1].

Où la persécution éclata d'abord et avec le plus de violence, ce fut à Rome. Cette sainte Eglise se montra digne d'elle-même. Le pape saint Fabien termina une sainte vie par un glorieux martyre en 250. Il avait tenu le saint siège près de quatorze ans. Il avait reçu la lettre de justification et de rétractation d'Origène; il avait approuvé la condamnation de Privat, évêque de Lambèse en Numidie, prononcée par un concile de quatre-vingt-dix évêques d'Afrique, et par Donat, évêque de Carthage. Il distribua les quatorze quartiers de Rome entre les sept diacres de l'Eglise romaine, deux à chacun, pour y prendre soin des pauvres. Il établit aussi sept sous-diacres pour veiller sur sept notaires commis pour recueillir les actes des martyrs. On rapporte aussi qu'il envoya une colonie de missionnaires dans les Gaules : saint Saturnin de Toulouse, saint Trophime d'Arles, saint Gatien de Tours, saint Denys de Paris, saint Paul de Narbonne, saint Austremoine de Clermont, et saint Martial de Limoges. Mais nous avons vu, dès le volume précédent, que saint Denys, premier évêque de Paris, a été envoyé dans les Gaules par le pape saint Clément, disciple de saint Pierre; que saint Trophime, premier évêque d'Arles, y a été envoyé avec plusieurs autres par saint Pierre même ; que les saints Lazare, Marthe et Marie-Madeleine, avec saint Maximin, un des soixante-douze disciples, ont été les apôtres de la Provence, saint Lazare, premier évêque de Marseille, et saint Maximin, premier évêque d'Aix. Mais, pour l'église d'Arles, il y a de fortes raisons de croire qu'elle remonte jusqu'au temps des apôtres.

[1] Hier., *Vita Pauli.*

Peu après le martyre de saint Fabien, Moïse et Maxime, prêtres, et Nicostrate, diacre, furent mis en prison avec un grand nombre de fidèles. Les temps étaient si difficiles qu'on fut plus de seize mois sans pouvoir élire un nouveau pape. C'est que le tyran, acharné contre les pontifes de Dieu, faisait les plus horribles menaces, moins irrité d'apprendre qu'un rival lui disputait l'empire, que d'entendre qu'un pontife de Dieu s'établissait à Rome. Ce sont les paroles de saint Cyprien [1]. Pendant cette longue vacance, ce fut le clergé romain, que nous appelons aujourd'hui le collége des cardinaux, qui gouverna l'Église romaine et dirigea les autres. L'Église de Rome se composait alors de quarante-six prêtres, sept diacres, sept sous-diacres, quarante-deux acolytes, cinquante-deux tant exorcistes que lecteurs et portiers, et de plus de quinze cents veuves ou autres pauvres, qui tous étaient nourris par la grâce et la libéralité du Seigneur, sans parler du peuple, dont le nombre était très-grand et comme infini [2].

Saint Alexandre, évêque de Jérusalem, vénérable par ses cheveux blancs et par son extrême vieillesse, fut présenté à Césarée, devant le tribunal du gouverneur de Palestine, et confessa le nom de Jésus-Christ glorieusement pour la seconde fois; car il l'avait déjà confessé dans la persécution de Sévère, environ quarante ans auparavant, étant dès lors évêque. Il fut mis en prison, où il demeura longtemps, et mourut dans les fers vers la fin de l'année suivante, 251. Il laissa à Jérusalem une bibliothèque considérable de livres ecclésiastiques recueillis par ses soins. Son successeur fut Mazabane [3].

Saint Babylas, évêque d'Antioche, après avoir confessé, fut aussi mis en prison et chargé de chaînes : il y mourut, et voulut être enterré avec ses fers. Avec lui moururent trois jeunes enfants qu'il instruisait. Son successeur fut Fabius ou Fabien [4]. Origène sentit aussi la violence de la persécution, comme étant le plus fameux docteur des chrétiens. Il fut mis en prison et chargé de chaînes, ayant au cou un carcan de fer et des entraves aux pieds jusqu'au quatrième trou, qui écartait les jambes excessivement. On lui fit souffrir plusieurs autres tourments, et on le menaça souvent du feu ; mais on ne le fit pas mourir, dans l'espérance d'en entraîner plusieurs par sa chute. Il demeura ferme, et écrivit pendant ce temps plusieurs lettres, pour consoler et pour encourager les autres [5].

Son disciple, l'évêque de Néocésarée dans le Pont, saint Grégoire

[1] Cyp., *Epist.* 52. — [2] Euseb., l. 6, c. 43. — [3] *Act. SS.*, 18 *martii.* — [4] *Ibid.* 24 *januar.* — [5] *Opera Origen.*, édit. Delarue, t. 4.

Thaumaturge, conseilla à son peuple de se garantir par la fuite du péril de la persécution : ce qui lui réussit si bien, que personne des siens ne tomba. Lui-même montra l'exemple, et se retira sur une colline déserte, accompagné de ce prêtre d'idoles qu'il avait converti, et que, depuis, il avait fait diacre. Les persécuteurs les suivirent en grand nombre ; et ayant appris le lieu où ils s'étaient cachés, les uns gardaient le passage de la vallée, les autres cherchaient par toute la montagne. Grégoire dit à son diacre de se mettre en prières avec lui et d'avoir confiance en Dieu. Il commença lui-même à prier, se tenant debout, les mains étendues, et regardant le ciel fixement. Les païens, ayant couru par toute la montagne et visité toutes les roches et toutes les cavées, revinrent dans le vallon, et dirent qu'ils n'avaient rien trouvé, si ce n'est deux arbres assez proches l'un de l'autre. Quand ils se furent retirés, celui qui leur avait servi de guide y alla, et trouva l'évêque et son diacre immobiles en oraison, au même lieu où les autres disaient avoir vu ces arbres. Il se jeta aux pieds de Grégoire, se convertit et devint compagnon de sa fuite.

Cependant les païens, désespérant de le prendre, tournèrent leur rage contre son troupeau ; et, les cherchant dans leurs retraites, les traînaient à la ville et en remplissaient les prisons, Grégoire les secourait de ses prières. Un jour, ceux qui étaient avec lui virent qu'en priant il se troubla tout d'un coup. Il détournait les yeux comme d'un spectacle odieux, et se bouchait les oreilles. Il fut quelque temps immobile, puis il revint à lui et se mit à louer Dieu, en disant : Béni soit Dieu, qui nous a délivrés d'entre leurs dents. Ceux qui étaient présents le prièrent de leur faire part de sa vision. Il leur dit qu'il avait vu un grand combat, où un jeune homme avait terrassé le démon. Ils le prièrent de s'expliquer, et il dit qu'à la même heure un jeune homme noble, nommé Troade, avait été présenté au gouverneur par les licteurs, et, après plusieurs tourments, avait remporté la couronne du martyre [1]. Son diacre s'en informa et trouva qu'il était ainsi. Dans cette même persécution, Alexandre le charbonnier, évêque de Comane, souffrit le martyre par le feu.

A Alexandrie, l'épouvante fut générale. Beaucoup des plus considérables cédèrent d'abord. Les uns, abattus par la crainte, venaient se présenter d'eux-mêmes aux magistrats ; les autres, qui avaient des emplois publics, y étaient amenés par les fonctions de leurs charges ; d'autres étaient entraînés par leurs proches ; et tous, appelés par leur nom pour venir offrir les sacrifices sacriléges et détestables, n'eurent pas la force de le refuser. Les uns étaient pâles et tremblants,

[1] Greg. Nyss., *Vita Greg. Thaumat.*

comme s'ils eussent été appelés non pour immoler aux idoles, mais pour leur être immolés eux-mêmes : de sorte que tout le peuple se moquait d'eux ; car on voyait qu'ils avaient peur de tout, et de sacrifier et de mourir. D'autres couraient d'eux-mêmes aux autels, assurant hardiment qu'ils n'avaient jamais été chrétiens ; et ils ne disaient que trop vrai. Ils vérifièrent tous ce que dit Jésus-Christ : Qu'il est difficile qu'un riche se sauve. Pour les autres chrétiens, les uns suivirent la lâcheté de ceux-ci ; les autres se sauvèrent par la fuite ou furent arrêtés, et de ceux-ci plusieurs abandonnèrent la foi dès qu'ils sentirent le poids des chaînes et les incommodités de la prison ; d'autres, après y avoir passé quelques jours, n'attendirent pas néanmoins qu'on les présentât au juge ; et d'autres, après avoir supporté les premiers tourments avec quelque constance, cédèrent aux seconds.

Il y en eut cependant plusieurs qui demeurèrent fermes comme des colonnes et rendirent un glorieux témoignage à Jésus-Christ. Le premier, nommé Julien, vieux et si goutteux qu'il ne pouvait ni marcher ni se soutenir, fut présenté avec deux hommes qui le portaient, dont l'un renonça aussitôt ; l'autre, nommé Chronion, surnommé Eunus, confessa comme Julien. On les mit sur des chameaux, et on les fouettait ainsi élevés, les promenant par toute la ville, l'une des plus grandes du monde. Enfin, ils furent brûlés dans un grand feu, le peuple étant en foule tout autour à les regarder. Comme on les menait au lieu du supplice, un soldat, nommé Bésa, les accompagnait et repoussait ceux qui leur insultaient. Le peuple se mit à crier contre lui : on le mena devant le juge, et il fut décapité. Un Africain, nommé Macar, n'ayant pu être porté à renier la foi, fut brûlé vif. Ensuite Épimaque et Alexandre, après avoir été longtemps en prison et souffert les ongles de fer, les fouets et mille tourments, furent brûlés.

Il y eut aussi quatre femmes. La première fut Ammonarium, vierge, que le juge tourmenta très-longtemps et très-opiniâtrément, parce qu'elle s'était vantée qu'elle ne dirait jamais rien de ce qu'il lui commanderait : elle tint parole, et fut menée au supplice. La seconde fut Mercuria, vénérable par sa vieillesse ; la troisième, Denyse, mère de plusieurs enfants ; la quatrième, une autre Ammonarium. Le préfet, craignant de les tourmenter encore inutilement et de demeurer vaincu par des femmes, leur fit couper la tête.

On présenta encore Héron, Ater et Isidore, Égyptiens, avec un enfant de quinze ans nommé Dioscore. Le juge commença par ce jeune homme ; et après avoir inutilement tenté de le vaincre par les flatteries et par les tourments, étonné de son courage et de la sagesse de

ses réponses, il le laissa, disant qu'à cause de son âge, il voulait lui donner quelques jours pour se reconnaître. Les trois autres furent cruellement tourmentés, et enfin brûlés. Dioscore, étant en liberté, se retira auprès de l'évêque saint Denys, de qui nous tenons tous ces faits. Un autre Égyptien, nommé Némésion, était accusé d'être logé avec des voleurs. S'étant purgé de cette calomnie devant le centurion, il fut dénoncé comme chrétien et amené, chargé de chaînes, au gouverneur qui le fit foutter au double des voleurs et brûler entre eux.

Quatre soldats, nommés Ammon, Zénon, Ptolémée et Ingenuus, s'approchèrent tout d'un coup, avec un nommé Théophile, et se présentèrent devant le tribunal. Un chrétien était à la torture et penchait déjà à renoncer; eux commencèrent à grincer des dents, à étendre les mains, lui faisant signe du visage et de tout le corps. Tout le peuple jeta les yeux sur eux ; mais, avant que personne leur touchât, ils accoururent à l'échafaud, disant qu'ils étaient chrétiens. Le préfet et ses conseillers en furent épouvantés ; et les martyrs, au sortir du tribunal, marchèrent avec joie au supplice.

Dans les autres villes et dans les bourgs, un grand nombre furent mis en pièces par les gentils. Un nommé Ischyrion, par exemple, faisait les affaires d'un magistrat. Son maître lui commanda de sacrifier : sur le refus qu'il en fit, il lui dit des injures et le maltraita ; et, comme il souffrait tout, il prit enfin un grand pieu dont il lui perça les entrailles et le fit mourir.

La terreur de cette persécution fit fuir un grand nombre de chrétiens dans les déserts voisins de l'Égypte ou dans les montagnes; plusieurs y moururent de faim, de soif, de froid et de maladie, ou furent tués par les bêtes et les voleurs. Un bon nombre, ayant gagné le golfe Arabique, furent pris par les Sarrasins: on en racheta quelques-uns à grande peine pour de grandes sommes d'argent; les autres demeurèrent esclaves. Chérémon, évêque de Nicopolis, fort âgé, ayant fui avec sa femme vers cette montagne, on ne put savoir ce qu'ils étaient devenus. Les chrétiens les cherchèrent plusieurs fois et ne purent seulement trouver leurs corps [1].

Dans la basse Thébaïde, il y avait un jeune homme nommé Paul, que son père et sa mère avaient laissé à l'âge de quinze ans héritier d'un grand patrimoine. Il était bien instruit des lettres grecques et égyptiennes, d'un esprit doux et plein d'un grand amour pour Dieu. Il avait une sœur mariée et demeurait avec elle. La persécution le fit retirer à l'écart dans une maison de campagne ; mais le mari de sa

[1] Euseb., l. 6, c. 41.

sœur voulut le dénoncer pour avoir son bien. Ce que Paul ayant appris, il se retira aux montagnes désertes, et, attendant la fin de la persécution, il s'affectionna à la solitude où il s'était engagé par nécessité. Il s'avançait peu à peu, s'arrêtait de temps en temps, et recommençait souvent. Enfin il trouva une montagne de roche, au pied de laquelle était une grande caverne fermée d'une pierre ; il l'ouvrit par curiosité et trouva dedans comme un grand salon ouvert par-dessus et ombragé d'un vieux palmier qui y étendait ses branches. Une fontaine très-claire en sortait et faisait un petit ruisseau qui, après avoir un peu coulé dehors, rentrait aussitôt dans la terre. Paul choisit ce lieu pour sa retraite, et y demeura quatre-vingt-dix ans, car il en avait vingt-trois et vécut jusqu'à cent treize [1].

Quant à l'évêque d'Alexandrie, saint Denys lui-même raconte ce qui lui arriva dans ces temps. La persécution ayant été publiée dans la ville, le préfet de l'Égypte envoya aussitôt un soldat chercher l'évêque, qui demeura pendant quatre jours dans sa maison, attendant l'arrivée du soldat. Mais celui-ci le cherchait partout ailleurs : dans les chemins, sur la rivière, à la campagne, ne pouvant trouver la maison, comme s'il eût été aveugle, et ne croyant point que l'évêque pût y être. Au bout de quarante jours, saint Denys quitta sa maison par ordre de Dieu et avec peine. En sortant, il fut accompagné de ses serviteurs et de plusieurs de ses prêtres, entre lesquels étaient Caïus, Fauste, Pierre et Paul. Au soleil couchant, il tomba avec sa suite entre les mains des persécuteurs, c'est-à-dire d'un centurion, avec des magistrats de la ville, des soldats et des ministres de justice. Ils le menèrent à Taposiris, petite ville d'Égypte dans la Maréote.

Le prêtre Timothée, qui ne s'était pas trouvé avec les autres, ne fut point pris ; mais, étant allé à la maison de l'évêque, il trouva qu'elle était abandonnée, qu'il y avait garnison et que l'évêque était pris. Alors, tout troublé, il se mit à fuir en diligence. Un paysan le rencontra et lui demanda ce qui le pressait. L'ayant appris, il entra dans une maison où se faisait une noce, dont il était prié, et raconta aux convives ce qu'il venait d'apprendre. Ceux-ci se levèrent de table tous ensemble, comme de concert, coururent au lieu où saint Denys était avec sa suite, y entrèrent en criant et les pressèrent de sortir. Les soldats qui gardaient les martyrs s'enfuirent aussitôt ; les paysans les trouvèrent couchés sur de petits lits sans garniture. Saint Denys les prit d'abord pour des voleurs, et demeura sur son lit, n'ayant sur son corps qu'une tunique de lin, et leur présenta le reste de ses vêtements qui étaient auprès de lui. Ils lui dirent de se lever

[1] Hier., *Vita Pauli.*

et de sortir au plus vite. Alors, comprenant pourquoi ils étaient venus, il commença à crier et à leur dire : Retirez-vous, de grâce, et laissez-nous ; ou bien, si vous voulez me faire plaisir, prévenez ceux qui m'emmènent et coupez-moi la tête. Tandis qu'il criait ainsi, ils le firent lever de force. Il se jeta par terre à la renverse ; mais ils le prirent par les pieds et par les mains, et le traînèrent dehors. Caïus, Fauste, Pierre et Paul le suivirent, qui le portèrent à bras hors de la ville, le firent monter à poil sur un âne et l'emmenèrent. Voilà comme il fut tiré, malgré lui, d'entre les mains des persécuteurs. Il se retira depuis dans un lieu désert, d'où il consolait et gouvernait son église d'Alexandrie par ses prêtres et ses diacres [1].

L'évêque de Smyrne fut loin d'imiter ceux de Néocésarée, de Comane, d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie ; il tomba dans l'apostasie, et, par sa chute, entraîna plusieurs des fidèles. Le saint prêtre Pione donna un exemple bien différent. Il fut pris le 23 février 250, lorsqu'il célébrait la fête de saint Polycarpe, avec Asclépiade et une femme chrétienne, nommée Sabine. Une vision qu'il avait eue la veille l'avait averti d'avance de ce qui devait lui arriver. C'est pourquoi il s'était mis lui-même une chaîne au cou, pour montrer aux persécuteurs qu'il était disposé à souffrir. Il venait de prendre du pain et de l'eau après la prière solennelle, lorsque Polémon, prêtre des idoles, se saisit de lui et de ses compagnons. Le pontife idolâtre lui demanda s'il connaissait un commandement de l'empereur qui ordonnait de faire des sacrifices. Nous connaissons un commandement, répondit Pione ; c'est celui qui nous ordonne d'adorer Dieu seul. Venez à la place, dit Polémon, et vous verrez l'édit de l'empereur qui ordonne de sacrifier aux dieux.

Pendant qu'ils y allaient, une grande multitude de païens et de Juifs les suivit. Pione fit un assez long discours à ce peuple, qui l'écouta avec attention. Lorsqu'il eut déclaré à la fin qu'il n'adorait point leurs dieux ni leurs images, on essaya de lui faire changer de résolution. Laissez-vous persuader, lui disaient-ils ; un homme de votre mérite est digne de vivre : croyez-nous, il est bon de voir la lumière. Sans doute, reprit le saint martyr, la vie est un bien, et un chrétien ne le méprise point ; mais nous désirons une autre vie qui lui est bien préférable. Je vous remercie de l'affection que vous me témoignez ; mais j'y soupçonne de l'artifice. La haine déclarée est moins nuisible que des caresses trompeuses.

Polémon fit d'inutiles efforts, dans plusieurs interrogatoires, pour les porter tous à sacrifier ; ils répondirent généreusement qu'ils n'a-

[1] Euseb., l. 6, c. 40, et l. 7, c. 11.

doraient qu'un seul Dieu qu'ils étaient membres de l'Église catholique, et qu'ils souffriraient plutôt mille morts que de consentir à ce que l'on exigeait d'eux. Sacrifiez au moins à l'empereur, dit enfin Polémon. Je ne sacrifie point à un homme, répondit le saint martyr. Comme on demandait à Asclépiade quel Dieu il adorait : Jésus-Christ, répondit-il. Mais, reprit Polémon, est-ce un Dieu différent de celui dont vous avez parlé ? Non, dit Asclépiade, c'est le même que celui que nous avons confessé. On voit ici la foi des martyrs à la divinité de Jésus-Christ et à sa consubstantialité avec le Père. Rien n'ayant été capable d'ébranler leur constance, on les conduisit en prison. Ils restèrent par choix dans un cachot obscur et retiré, afin qu'étant seuls, ils eussent plus de liberté pour s'entretenir avec Dieu par la prière. Plusieurs païens les visitaient dans la prison et s'efforçaient de persuader Pione ; mais il leur répondait avec tant de sagesse, qu'ils en étaient dans l'admiration. D'autres personnes venaient encore le voir, qui éclataient en sanglots et arrosaient le pavé de leurs larmes ; c'étaient les chrétiens qui avaient succombé à la violence et à la longueur des tourments. Pione, les voyant dans des pleurs continuels, surtout ceux dont la vie avait été sans reproches, leur disait : O mes enfants, que j'engendre de nouveau en Jésus-Christ, je souffre un nouveau supplice : il me semble que l'on me met en pièces, quand je vois les perles de l'Église foulées aux pieds des pourceaux, et les étoiles du ciel tirées à terres par la queue du dragon ; mais, ajoutait-il, ce sont nos péchés qui en sont cause. Il les exhorta plus au long, en particulier pour les prémunir contre les Juifs, qui cherchaient à les attirer à leur synagogue.

Il achevait de leur parler, lorsqu'on vint le prendre, lui et ses compagnons, pour les traîner au temple et les forcer d'adorer les idoles. Déjà on avait mis une couronne sur la tête de Pione ; mais il la jeta par terre et résista de tout son pouvoir aux violences dont on usait pour le faire participer, du moins extérieurement aux cérémonies sacriléges du paganisme : le tout en présence de l'évêque apostat, dont il réparait ainsi le scandale. Quelque jours après, le proconsul Quintilien étant arrivé à Smyrne, on lui amena le saint martyr. Il ordonna qu'on l'étendît sur le chevalet et qu'on lui déchirât le corps avec les ongles de fer ; après quoi il le condamna à être brûlé vif, ce qui fut exécuté. L'Église honore sa mémoire le 1er de février [1].

Dans la même persécution, un marchand, nommé Maxime, ayant généreusement confessé la foi, fut lapidé par ordre d'Optimus, pro-

[1] *Acta S. Pion. apud Ruinart, Acta SS.*, 1 *febr.* Euseb., l. 4, c. 15.

consul en Asie. Sous le même magistrat, on prit à Lampsaque, près de l'Hellespont, un jeune homme nommé Pierre, bien fait de corps et d'esprit. Après qu'il eut dit son nom et confessé qu'il était chrétien, le proconsul lui dit : Tu as devant les yeux les ordonnances de nos invincibles princes; sacrifie donc à la grande déesse Vénus. Pierre répondit: Je m'étonne que vous vouliez me persuader de sacrifier à une femme impudique et infâme, qui a fait des actions dont le seul récit serait honteux, et que vous punissez dans les autres. Je dois bien plutôt offrir le sacrifice de la prière et de la louange au Dieu vivant et véritable, le Christ, roi de tous les siècles. Le proconsul le fit étendre sur une roue entre des pièces de bois attachées à son corps avec des chaînes de fer, et tellement disposées, que la roue, venant à tourner, devait lui briser peu à peu les os. Mais plus il était tourmenté, plus il était constant; et, riant et regardant le ciel, il dit : Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous me donnez la patience pour vaincre ce cruel tyran. Le proconsul, voyant sa constance, lui fit couper la tête.

Cette exécution faite, comme le proconsul allait à Troade, qui n'était pas loin, on lui amena trois autres chrétiens, André, Paul et Nicomaque. Il leur demanda d'où ils étaient et de quelle religion. Nicomaque, plein d'impatience, se mit à crier à haute voix qu'il était chrétien. Les autres répondirent modestement qu'ils étaient aussi chrétiens. Sacrifiez aux dieux, dit le proconsul à Nicomaque. Un chrétien, répliqua celui-ci, ne doit point sacrifier aux démons. Le proconsul le fit prendre et tourmenter. Comme il était près de rendre l'esprit par la violence des tourments, il s'écria à haute voix : Je n'ai jamais été chrétien; je sacrifie aux dieux. Le proconsul le fit aussitôt détacher du chevalet; mais à peine eut-il sacrifié, que le démon se saisit de lui. Il tombe par terre, s'agite avec violence, se coupe la langue avec ses dents, et meurt sur la place.

Dans la foule des spectateurs, une jeune vierge nommé Denyse, âgée d'environ seize ans, s'écria tout d'un coup : Fallait-il, malheureux, pour un instant de repos, te précipiter dans des supplices éternels? Le proconsul, ayant ouï ces paroles, la fit amener au milieu de la place, et lui demanda si elle était chrétienne. Oui, répondit-elle, je suis chrétienne, et c'est pour cela que je plains ce misérable, de n'avoir pas souffert encore un peu pour arriver au repos éternel. Il a trouvé le repos, dit le proconsul, lorsqu'il a satisfait aux dieux et aux invincibles princes en sacrifiant : et de peur qu'il ne souffrît des reproches, à cause de votre vaine religion, la grande Diane et la grande Vénus ont daigné le prendre. Sacrifie aussi, toi, de peur qu'après t'avoir fait traiter honteusement, je ne te fasse brûler vive. Denyse

répondit : Mon Dieu est plus grand que vous ; c'est pourquoi je ne crains point vos menaces : il peut me donner la force de souffrir tout ce que vous pourrez me faire. Alors le proconsul la livra à deux jeunes hommes pour la corrompre, et fit mettre en prison André et Paul. Ces jeunes gens prirent Denyse et la menèrent à leur logis ; mais après s'être efforcés jusqu'à minuit de lui faire violence, il leur fut impossible. Vers le milieu de la nuit, il leur apparut un jeune homme resplendissant de lumière, qui éclaira toute la maison. Ils furent saisis de crainte et se jetèrent aux pieds de la vierge. Elle les releva en disant : Ne craignez point ; c'est mon défenseur et mon gardien. Ils la supplièrent d'intercéder pour eux, de peur qu'il ne leur arrivât du mal.

Le jour étant venu, tout le peuple vint au proconsul, en criant et demandant qu'on leur livrât André et Paul. Deux sacrificateurs de Diane étaient les plus ardents à exciter la sédition. Le proconsul, ayant donc fait amener les martyrs, leur dit : Sacrifiez à la grande Diane. André et Paul répondirent : Nous ne connaissons ni Diane, ni les autres démons que vous adorez, et nous n'avons jamais adoré que Dieu seul. Alors il les condamna à être fouettés, puis les livra au peuple pour les lapider. On les lia par les pieds et on les traîna ainsi hors de la ville.

Comme on les lapidait, Denyse en entendit le bruit. Elle se mit à crier et à pleurer, et s'échappant de ses gardes, elle courut au lieu où ils étaient et se jeta sur eux, en disant : Afin de vivre avec vous dans le ciel, je veux mourir ici avec vous sur la terre. On rapporta au proconsul comment Denyse avait été conservée par un jeune homme resplendissant de lumière, et comment elle s'était échappée pour se jeter sur les corps d'André et de Paul. Il commanda de la séparer et de la décapiter à quelque distance : ce qui fut aussitôt exécuté [1].

On trouve encore une foule d'autres martyrs sous cette persécution. A Césarée en Cappadoce, saint Mercure ; à Mélitine en Arménie, saint Polyeucte, l'un et l'autre officiers considérables dans les troupes ; en Phrygie, les saints Thyrse, Leuce et Callinique ; à Pergame, saint Carpe, évêque de Thyatire avec ses compagnons ; en Lycie, saint Christophe et saint Thémistocle : ce dernier, qui était berger, paissant ses brebis dans les montagnes où un chrétien s'était caché, aima mieux se déclarer chrétien lui-même et souffrir une mort cruelle, que de faire connaître la retraite du fugitif. Dans l'Ionie, les sept dormants, c'est-à-dire sept frères, qui, fuyant la persécution,

[1] Ruinart, *Act. MM.*

sortirent d'Éphèse et se retirèrent dans une caverne où ils furent enfermés, et s'endormirent ainsi au Seigneur. D'où vient que quand on trouva leurs corps longtemps après, on les appela les sept dormants. Dans la Pamphylie, saint Nestor, évêque de Side, avec saint Conon, jardinier, et plusieurs autres. Dans l'île de Crète, saint Cyrille, évêque de Gortyne, et dix autres martyrs. A Nicée en Bithynie, les saints Tryphon et Respice. A Nicomédie, dans la même province, les saints Lucien et Marcien.

Tous deux avaient été adonnés à la magie. Habitués à invoquer les démons pour leurs maléfices, ils les appellent à leur secours pour corrompre une vierge chrétienne. Après d'inutiles efforts, les démons leur firent cette réponse : Quant aux âmes qui ne connaissent pas le Dieu du ciel, chaque fois que vous nous avez invoqués pour les perdre, il nous a été très-facile de vous satisfaire ; mais ayant à combattre une âme très-chaste, nous avons beaucoup travaillé sans avancer de rien. C'est qu'elle garde fidèlement sa virginité à Jésus-Christ, son Seigneur et Dieu de l'univers, qui a été crucifié pour le salut de tous ; c'est lui qui la garde et nous afflige. Nous ne pouvons donc rien contre elle, ni la vaincre en quoi que ce soit. Les magiciens, étonnés, se dirent à eux-mêmes : Puisque ce Jésus crucifié est si puissant qu'il est le souverain maître, il faut nous convertir à lui. Aussitôt ils transportent leurs livres de magie au milieu de la ville et les y brûlent, au grand étonnement de tout le peuple. Devenus chrétiens, ils quittèrent tout, se retirèrent dans la solitude, expiant leur vie passée par le jeûne et la prière. Après quoi ils se mirent à prêcher Jésus-Christ aux païens. La persécution venue, ceux-ci les arrêtèrent et les conduisirent au proconsul Sabin, disant : Voilà des hommes qui attaquent maintenant ce qu'ils prêchaient autrefois, et qui prêchent ce qu'ils attaquaient. Le proconsul leur ayant fait subir un interrogatoire, où ils témoignèrent une humble fermeté, les condamna à être brûlés vifs. Seigneur Jésus, s'écrièrent-ils sur le bûcher, nous ne pouvons vous rendre assez de grâces, de ce qu'après nous avoir arrachés de l'erreur de la gentilité, misérables et indignes que nous étions, vous avez daigné nous faire arriver à cette passion bienheureuse et nous rendre participants de tous vos saints. A vous la louange, à vous la gloire ; c'est à vous que nous recommandons notre âme et notre esprit. Les actes de leur martyre se terminent par ces mots : Les saints ont souffert sous l'empereur Décius et le proconsul Sabin, Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant [1]. Cette formule, *Jésus-Christ régnant*, termine un grand nombre d'exemplaires

[1] Ruinart, *Acta MM.*

d'actes authentiques, tels que ceux de saint Pierre de Lampsaque, de saint Maxime, de saint Pione.

On a encore, en ce qui regarde l'Asie, l'interrogatoire juridique de saint Acace, évêque d'Antioche de Pisidie, à ce que l'on présume. Il fut amené devant le proconsul Marcion, avec Pison, évêque de Troie, et le prêtre Ménandre. Vous devez bien aimer nos princes, dit le proconsul, vous qui vivez sous les lois romaines. Et qui aime plus l'empereur que les chrétiens? répondit Acace. Nous prions continuellement pour lui, afin qu'il vive longtemps, qu'il gouverne les peuples avec une puissance juste, que son règne soit paisible ; ensuite pour les soldats, et enfin pour tout l'univers. Le saint continua de répondre avec tant de sagesse et d'à-propos, que le proconsul ayant envoyé l'interrogatoire à l'empereur, celui-ci en fut dans l'admiration, rendit la liberté à l'évêque, et donna pour récompense à Marcion le gouvernement de Pamphylie[1].

Outre le pape saint Fabien, on connaît encore parmi les martyrs de Rome, sous Dèce, les saints Abdon et Sennen, Persans, et les saintes Victoire et Anatolie, vierges romaines.

A Nole en Campanie, le saint évêque Maxime s'était enfui dans les lieux déserts. Les persécuteurs cherchèrent alors saint Félix que Maxime avait successivement ordonné lecteur, exorciste, enfin prêtre, et qu'il destinait pour être son successeur. Félix ayant été pris, on le mit en prison chargé de chaînes, on lui passa les pieds dans les entraves, et on sema la place de pots cassés, afin qu'il ne pût prendre aucun repos. Cependant l'évêque Maxime, dans la montagne déserte où il s'était retiré, était près de périr de faim et de froid, couché par terre sur des épines, exposé à toutes les injures de l'air, sans aucune nourriture, accablé d'années, de tristesse et d'inquiétude pour le salut de son troupeau, priant du reste nuit et jour. Aussi Dieu ne l'abandonna-t-il pas.

Au milieu de la nuit un ange vint dans la prison de Félix et l'éveilla par ses paroles et par l'éclat de sa lumière. Félix croyait d'abord que c'était un songe, et disait que ses chaînes, les portes et les gardes l'empêchaient de suivre. L'ange lui commande de se lever ; les fers tombent de ses mains et de son cou, il tire ses pieds des entraves, les portes s'ouvrent, les gardes demeurent endormis ; il sort, et, par des chemins inconnus, il arrive jusqu'au lieu où était le saint vieillard Maxime, prêt à rendre le dernier soupir. L'ayant reconnu, il l'embrasse et le baise ; mais il le trouve froid, sans voix, sans pouls, sans mouvement ; il restait seulement un peu de respiration. Le plus

[1] *Ibid.* et *Acta SS.*, 31 *martii.*

pressant était de lui donner un peu de nourriture. Il cherche, il prie, il aperçoit enfin au-dessus de sa tête une grappe de raisin pendue à des ronces; il la prend, l'approche de la bouche du vieillard mourant, qui avait déjà les dents serrées et ne sentait plus rien. Il écarte ses lèvres desséchées, presse la grappe et en fait entrer le suc. Le malade reprend un peu de vigueur, la parole lui revient, il reconnaît Félix, et lui dit : Vous venez bien tard; il y a longtemps que Dieu m'avait promis que vous viendriez à mon secours. L'état où vous me trouvez fait bien voir que je n'ai pas fui par la crainte de la mort; mais je me suis défié de la faiblesse de mon corps : reportez-moi, je vous prie, à mon troupeau. Félix le charge aussitôt sur ses épaules et le porte chez lui. L'évêque était logé pauvrement, et n'avait qu'une vieille femme pour tout domestique.

Félix lui-même, après avoir reçu la bénédiction de Maxime, qui lui mit la main sur la tête, demeura caché quelque temps dans sa propre maison. Son père lui avait laissé de grandes richesses; mais il en avait distribué la plus grande partie aux pauvres. La persécution s'étant ralentie un peu, il se fit voir au peuple fidèle, qu'il instruisait par ses discours et plus encore par l'exemple de ce qu'il avait souffert. Les païens ne le purent endurer longtemps. Ils allèrent le chercher dans sa maison, et, apprenant qu'il était descendu au milieu de la ville, où il instruisait les chrétiens, suivant sa coutume, ils y coururent l'épée à la main. Mais soit que Dieu les aveuglât, soit qu'il fît quelque changement au visage du saint, ils ne purent le reconnaître. Ils demandaient Félix dans le lieu où il était; ils le demandaient à lui-même. Lui, reconnaissant en ceci la main de Dieu, leur dit en riant qu'il ne connaissait point ce Félix qu'ils cherchaient. C'est qu'en effet personne ne connaît son propre visage. Les persécuteurs s'en allèrent donc d'un autre côté; et, comme ils continuaient toujours à demander où était Félix, quelqu'un leur dit que c'était celui-là même à qui ils venaient de parler. Ils retournèrent sur leurs pas. Mais le saint en étant averti par le bruit du peuple, se cacha dans une masure qui donnait sur la place. Comme elle était ouverte, il eût été bientôt pris, si dans le moment une araignée n'eût fait sa toile, qui ferma l'ouverture de ces ruines. Les persécuteurs, y étant venus, crurent qu'il y aurait de la folie à s'imaginer qu'un homme eût pu passer par là sans rompre une toile d'araignée, ou qu'elle eût pu être faite si promptement. Ils pensèrent plutôt qu'on avait voulu se moquer d'eux, pour donner au saint le temps de leur échapper. Ils se retirèrent donc pour le chercher ailleurs. Quand la nuit fut venue, il s'en alla dans un quartier plus éloigné, où, étant conduit de Dieu, il trouva une vieille citerne à demi sèche, qui était dans un

espace fort étroit entre deux maisons. Il se mit en ce lieu et y demeura, à ce qu'on tient, pendant six mois. Dans une des maisons voisines, il y avait une sainte femme qui le nourrit durant tout ce temps sans le savoir; car quand elle avait fait du pain ou cuit de la viande pour elle-même, elle allait la mettre sur le bord de la citerne, sans connaître ce qu'elle faisait, croyant au contraire les mettre dans sa maison, et oubliant aussitôt ce qu'elle avait fait et par où elle allait ou revenait. Dieu nourrit ainsi miraculeusement son serviteur, jusqu'à ce que la paix fût rendue à l'Église. C'est saint Paulin, de consul romain devenu évêque de Nole, qui nous apprend, dans ses hymnes, ces actions et ces miracles de saint Félix [1].

La Sicile vit alors une illustre vierge et martyre, sainte Agathe. D'une maison noble et riche, elle s'était consacrée à Dieu dès son enfance. Le gouverneur de l'île, ayant ouï parler de sa beauté et de ses richesses, la considéra comme un objet propre à satisfaire son impudicité et son avarice, et fit ce qu'il put pour s'en rendre maître. Profitant des édits de persécution, il donna ordre de l'arrêter. La sainte fit alors cette prière : Jésus-Christ, souverain Seigneur de toutes choses, vous voyez mon cœur, vous savez quel est mon désir; soyez le seul possesseur de tout ce que je suis, et conservez-moi contre ce tyran. Je suis votre brebis, rendez-moi digne de vaincre le démon. Le gouverneur la mit pendant un mois entre les mains d'une méchante femme pour la séduire ; mais en vain. Il lui fit ensuite subir lui-même un interrogatoire où, lui ayant parlé de sa noblesse, elle répondit que la plus illustre noblesse et la plus véritable liberté, est d'être serviteur de Jésus-Christ. Comme il lui parla d'adorer les dieux, elle lui demanda s'il trouverait bon qu'on lui souhaitât que sa femme fût comme Vénus, et lui comme Jupiter; ce que le gouverneur ne pouvant souffrir, il la fit frapper au visage et mener en prison. Lorsque le lendemain il lui demanda si elle avait songé au moyen de sauver sa vie, elle répondit : C'est Jésus-Christ ma vie et mon salut. Il la fit alors mettre à la torture; elle la souffrit non-seulement avec patience, mais avec joie. Toujours plus furieux, il commanda qu'on lui tourmentât les mamelles pendant longtemps, et qu'enfin on les lui coupât. Tyran cruel et impie, lui dit-elle alors, n'avez-vous pas honte de me faire cette injure, vous qui avez sucé la mamelle de votre mère? Il la fit remener en prison, défendant qu'on lui procurât aucun remède et même qu'on lui donnât aucune nourriture. Mais vers le milieu de la nuit, saint Pierre lui apparut, la guérit et la consola. Quatre jours après, ayant souffert de nouveaux tour-

[1] Euseb., l. 6, c. 47, et *Act. SS.*, 14 *jan.*

ments, elle rendit son âme à Dieu en finissant cette prière : Seigneur mon Dieu, vous m'avez toujours protégée dès le berceau. C'est vous qui avez déraciné de mon cœur l'amour du monde et qui m'avez donné la patience nécessaire pour souffrir. Recevez maintenant mon esprit [1].

A Carthage, dès le commencement de la persécution, le peuple infidèle cria plusieurs fois dans le cirque et dans l'amphithéâtre : Cyprien aux lions! Ces cris l'obligèrent à se retirer ; d'ailleurs il en avait reçu l'ordre de Dieu. Mais il ne le fit pas tant pour sa sûreté particulière que pour le repos public de son église, de peur qu'en se montrant avec trop de confiance, il n'excitât davantage la sédition qui avait commencé. Cependant il fut proscrit et ses biens confisqués. Les affiches portaient : Si quelqu'un tient ou possède des biens de Cécilius Cyprien, évêque des chrétiens. Pendant son absence, il ne cessa point d'assister son troupeau de ses prières et de ses instructions.

Le tableau que nous lui avons entendu faire du relâchement des chrétiens de son temps s'appliquait particulièrement à ceux d'Afrique et de Carthage. Aussi le nombre de ceux qui tombèrent y paraît-il avoir été plus grand que partout ailleurs. « Aux premières menaces de l'ennemi, dit le saint, le plus grand nombre de nos frères a trahi sa foi ; il n'a point été abattu par la violence de la persécution, mais s'est abattu lui-même par une chute volontaire. Sans attendre d'être interrogés ni d'être pris, ils coururent d'eux-mêmes à la place publique comme s'ils n'eussent attendu que l'occasion. Il y en eut un si grand nombre qui se présentaient tous à la fois pour renoncer au christianisme, que les magistrats voulaient les remettre au lendemain, parce qu'il était trop tard ; mais ils suppliaient que l'on ne différât point. Plusieurs, non contents de se perdre eux-mêmes, pervertissaient encore les autres. Quelques-uns apportaient leurs enfants et les présentaient de leurs propres mains pour leur faire perdre la grâce du baptême. C'étaient les riches qui étaient les plus faibles et que leurs biens retenaient, les empêchant de fuir. » Les degrés de chute étaient différents : les uns avaient sacrifié aux idoles, ou mangé des viandes immolées ; les autres avaient offert de l'encens ; d'autres étaient allés ou avaient envoyé aux magistrats, leur déclarant qu'ils étaient chrétiens, qu'il ne leur était pas permis de sacrifier, mais offrant de l'argent pour qu'on les exemptât de ce qu'il ne leur était pas permis de faire. Lorsque c'était un magistrat humain ou seulement avare, ils en recevaient ou lui donnaient un billet

[1] Bolland., *ad* 5 *febr.*

portant qu'ils avaient renoncé à Jésus-Christ et sacrifié aux idoles, quoiqu'ils n'en eussent rien fait; et ces billets ou libellés se lisaient publiquement. De là le nom de libellatiques que l'on donnait aux chrétiens qui recouraient à ces certificats de paganisme. Quelques-uns, si ce n'est pas tous, le firent dans la bonne foi et par ignorance. Aussi l'Église les reçut-elle en grâce plus facilement que les autres [1].

Au milieu de cette défection générale, il y eut néanmoins un nombre considérable de chrétiens, à Carthage même, qui confessèrent généreusement la foi et furent mis en prison. Il y avait parmi eux non-seulement des hommes, mais des femmes et des enfants. Le prêtre Rogatien était à leur tête. Saint Cyprien leur écrivit du fond de sa retraite pour les féliciter et les exhorter à la persévérance. Il écrivit également à son clergé de pourvoir à leurs besoins, ainsi qu'à ceux des pauvres qui demeuraient fidèles, avec les sommes qu'il lui avait laissées à son départ et celles qu'il lui envoyait encore. Comme les chrétiens s'empressaient de visiter les confesseurs en prison, il recommande qu'on n'y aille pas en grande troupes, de peur qu'on n'en refusât l'entrée tout à fait; il veut aussi que les prêtres qui offraient le sacrifice dans les prisons des confesseurs, y aillent tour à tour avec un diacre, parce que le changement de personnes les rendait moins suspects. D'autres confesseurs avaient été bannis; quelques-uns d'entre eux se permettaient de revenir dans leur patrie, ce qui les exposait à être mis à mort, non comme chrétiens, mais comme coupables. Parmi ceux qui sortaient de prison ou qui y étaient encore, le grand nombre honoraient par leur conduite le glorieux titre de confesseurs de la foi; mais quelques-uns le déshonoraient. On en voyait s'enivrer, s'enfler d'orgueil, dire des paroles outrageantes, se permettre des familiarités scandaleuses. C'est ce que saint Cyprien déplore dans sa lettre au prêtre Rogatien et aux autres bons confesseurs, qu'il conjure de réprimer ces désordres [2].

Les magistrats de Carthage s'étaient contentés jusqu'alors d'emprisonner et de bannir; mais quand le proconsul d'Afrique fut arrivé dans la ville, on employa les tourments, les fouets, les bâtons, les chevalets, les ongles de fer, les torches brûlantes. On recommençait si souvent les tortures, que ce n'était plus le corps des martyrs que l'on déchirait, mais leurs plaies. Le 16 du mois d'avril, Mappalicus fut tourmenté devant le proconsul, et lui dit entre autres choses : Vous verrez demain le combat. En effet, il mourut le lendemain dans

[1] Cyp., *De Lap.*, et *Ep.* 52 *ad Anton.* — [2] *Epist.* 6.

les tourments de la question. Sa mère et sa sœur avaient eu la faiblesse de renier la foi comme tant d'autres : il ne voulut donner de billet de réconciliation à personne ; il pria seulement qu'on reçût en grâce sa mère et sa sœur. Plusieurs autres souffrirent le martyre après lui : Paul expira au sortir de la torture ; Fortunion, en rentrant dans la prison ; Bassus, dans un genre de supplice qui nous est inconnu. Un plus grand nombre mourut de faim dans la prison même; car l'empereur avait ordonné de les faire mourir de cette sorte. Ceux qui leur survécurent ne recevaient un peu de pain et d'eau que de cinq jours l'un. Ils passèrent même huit jours dans un cachot infect, sans boire ni manger [1]. Saint Cyprien leur écrivit pour les féliciter de leur constance et les exhorter à suivre ceux qui avaient déjà remporté la couronne [2].

Dans une lettre à son clergé, il recommande d'avoir un soin particulier des corps de tous ceux qui mouraient en prison, quoiqu'ils n'eussent pas été tourmentés. Il faut les compter entre les bienheureux martyrs, puisqu'ils ont souffert, autant qu'il était en eux, tout ce qu'ils ont été prêts à souffrir. Il veut qu'on marque le jour de leur mort, afin qu'on en pût célébrer la mémoire avec celle des autres martyrs, comme il les célébrait lui-même dans sa retraite par des oblations et des sacrifices [3]. Dans une autre lettre à ses prêtres et à ses diacres, lettre qu'il veut qu'on lise au peuple, il exhorte les uns et les autres à prier Dieu dans les jeûnes et les larmes pour apaiser sa colère ; « car, il faut bien le comprendre, cette tempête qui a ravagé la plus grande partie de notre troupeau et qui le ravage encore, est venue à cause de nos péchés. Au lieu de faire la volonté du Seigneur, nous nous appliquons à gagner, à augmenter notre patrimoine. Nous sommes pleins d'orgueil, de jalousies, de divisions ; nous négligeons la simplicité et la foi ; nous avons renoncé au siècle, de parole et non d'effet ; nous nous plaisons à nous-mêmes et nous déplaisons à tout le monde. Quels châtiments ne méritons-nous pas, lorsque les confesseurs eux-mêmes, qui devaient le bon exemple, n'observent point la discipline ? Aussi, tandis que quelques-uns se vantent impudemment et s'élèvent insolemment de la gloire de leur confession, les tourments sont venus ; des tourments sans fin, sans consolation de mourir ; des tourments qui durent jusqu'à ce qu'ils abattent, qui n'envoient à la couronne que ceux que la divine miséricorde leur enlève par la mort. » Il parle ensuite de plusieurs révélations que Dieu avait faites soit à lui, soit à d'autres, et qui toutes recommandaient de prier ; mais de prier avec un esprit de concorde,

[1] *Acta SS.*, 7 *april.* — [2] *Epist.* 10, *aliàs* 9. — [3] *Epist.* 12, *aliàs* 37.

et non plus de dissension, avec une attention vigilante, et non plus en sommeillant, y joignant pour cet effet la sobriété dans le boire et le manger. Ce que l'on devait demander spécialement, c'était le prompt retour de la paix, que des révélations annonçaient devoir revenir [1].

L'église de Carthage était dans un état déplorable. Non-seulement la plus grande partie du peuple avait apostasié, mais encore une portion du clergé. Formant ainsi la multitude, ces apostats voulaient rentrer dans l'Église, participer à la sainte eucharistie sans confession, sans pénitence convenable, mais comme de force et malgré l'évêque. Ils abusèrent pour cela d'une pratique très-sainte. Nous avons vu, dans les actes du martyr saint Pione, que les apostats de Smyrne vinrent en sa prison, fondant en larmes, et se recommandant à ses prières, et qu'il leur parla avec une profonde compassion. Dans ces circonstances, les martyrs donnaient quelquefois des billets de recommandation à ces sortes de pénitents. L'Église y avait beaucoup d'égard; et, lorsque les pénitents étaient bien disposés d'ailleurs, elle abrégeait pour eux la pénitence satisfactoire, les satisfactions surabondantes des martyrs y suppléant et leur étant appliquées. Les apostats de Carthage allèrent donc trouver le petit nombre de fidèles qui avaient confessé la foi et se trouvaient en prison, afin d'en recevoir de ces billets d'indulgence. Permi ces confesseurs, tous n'étaient pas de la discrétion du martyr saint Mappalicus, qui, sans donner de billet écrit à personne, se contenta d'intercéder pour sa mère et sa sœur. Plusieurs, mais particulièrement un nommé Lucien, en donnaient indistinctement, soit en son nom, soit au nom des martyrs dont ils disaient avoir reçu l'ordre. Il y avait de ces billets conçus en termes généraux : Qu'un tel soit admis à la communion avec les siens; en sorte qu'une seule personne pouvait en présenter vingt ou trente autres, comme ses parents ou domestiques. Les choses allèrent si loin, qu'il y eut des gens à trafiquer de ces billets d'indulgence. Ce qui augmenta le mal, c'est qu'au lieu de réserver l'examen des apostats à l'évêque, et après la paix de l'Eglise, quelques prêtres leur donnaient l'Eucharistie sans pénitence, ni confession. ni imposition des mains. Saint Cyprien se plaint de ces abus dans plusieurs lettres.

Dans ces circonstances difficiles, le secours le plus puissant, pour soutenir et relever son église, lui vint de Rome. Dès le commencement de la persécution, le clergé romain lui avait écrit pour l'informer du martyre de saint Fabien. Mais, ayant appris au même temps que saint Cyprien s'était retiré, le même clergé, par la même occa-

[1] Cyp., *Epist.* 8, *aliàs* 11.

sion du sous-diacre Crementius, qui s'en retournait de Rome en Afrique, écrivit au clergé de Carthage pour lui recommander d'avoir soin de cette église, tel qu'un bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, et non pas tel qu'un mercenaire qui s'enfuit quand il voit venir le loup. « Nous vous y exhortons non-seulement en paroles, mais, comme vous pourrez l'apprendre de ceux qui vont d'ici vers vous, nous avons fait et nous faisons, par la grâce de Dieu, tout ce que nous vous recommandons ; au milieu des inquiétudes et des périls dont nous environne le siècle, craignant Dieu plus que les hommes, les peines éternelles plus qu'une injure de peu de durée, nous n'abandonnons pas nos frères, mais les exhortons à être fermes dans la foi et prêts à aller avec le Seigneur. Nous en avons même ramené de ceux que déjà l'on faisait monter au Capitole pour les contraindre aux sacrifices. Cette église est ferme dans la foi, quoique quelques-uns soient tombés, soit par respect humain, à cause de leurs dignités, soit par crainte, se voyant pris. Nous les avons séparés de nous, mais nous ne les abandonnons pas, de peur qu'ils ne deviennent pires. Vous devez faire de même et relever le courage de ceux qui sont tombés, afin que, s'ils sont repris, ils puissent confesser le nom de Jésus-Christ, et réparer ainsi leur faute. Si, étant malades, ils se repentent et désirent la communion, il faut les secourir. Quant aux veuves ou aux infirmes qui ne peuvent s'entretenir, ou à d'autres qui soient en prison ou chassés de chez eux, quelqu'un doit avoir soin de les servir. Les catéchumènes qui tombent malades ne doivent point être trompés dans leur attente, et on doit les assister. Et, ce qui est encore plus important, c'est la sépulture des martyrs et des autres fidèles, dont ceux qui ont la charge seront responsables. Fasse le Seigneur qu'il nous trouve tous appliqués à ces œuvres. Les frères qui sont dans les fers vous saluent, et, avec eux, les prêtres et toute l'église, laquelle veille avec une souveraine sollicitude pour tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur. Nous vous prions, vous qui avez le zèle de Dieu, d'envoyer copie de cette lettre à tous ceux à qui vous le pourrez, même par un exprès, afin qu'ils demeurent courageux et inébranlables dans la foi [1]. »

Telle était l'Église romaine. Privée de son chef par le martyre, exposée aux plus rudes coups des persécuteurs, non-seulement elle est ferme, mais elle communique de sa fermeté aux autres églises, sur qui elle ne cesse de veiller. C'est d'elle que Carthage et l'Afrique reçoivent le précepte et l'exemple pour se conduire dans ces temps difficiles, précepte et exemple dont saint Cyprien et ses con-

[1] *Epist.* 3, *inter Cyp.*

ciles ne feront que des applications selon les lieux et les personnes.

Le saint, ayant reçu ces deux lettres, répondit à la première par un court éloge du pape Fabien et de son clergé. Mais comme la seconde renfermait comme une censure indirecte de sa propre conduite, et que d'ailleurs elle ne marquait pas clairement de qui elle venait ni à qui elle était adressée, il craignit qu'on n'y eût altéré quelque chose, et la renvoya à Rome pour savoir si elle était entièrement authentique. Quand il en fut assuré, il écrivit aux prêtres et aux diacres de Rome une seconde lettre, pour leur expliquer les motifs de sa retraite, dont on ne leur avait pas fait un rapport assez fidèle, et leur rendre compte en même temps de la conduite qu'il avait tenue depuis. A cet effet, il leur envoya les lettres qu'il avait écrites dans sa retraite, au nombre de treize, afin de leur apprendre plus authentiquement comme tout s'était passé et comme il s'était conformé à leur avis touchant les apostats qui tomberaient malades. Quant aux autres, il remettait à en examiner les causes avec ses collègues, lorsque l'Église aurait la paix, et à leur en communiquer à eux-mêmes les résolutions, afin de pouvoir ainsi terminer chaque chose mûrement.

Parmi les confesseurs de Rome, il y en avait un originaire d'Afrique, à ce qu'il paraît : son nom était Célérin. Il avait confessé le premier dans cette persécution, souffert de longs tourments et dix-neuf jours de prison, étant aux fers, avec la faim et la soif ; il portait sur son corps plusieurs cicatrices. Son aïeule, Célérine, et ses oncles, Laurent et Ignace, avaient souffert le martyre, et on offrait le sacrifice en leur mémoire. Il était l'ami du confesseur Lucien de Carthage, mais aussi humble que celui-ci était téméraire et indiscret. Parmi les femmes qui avaient eu le malheur de sacrifier aux idoles, se trouvait sa propre sœur. Elles faisaient pénitence. Cependant, ni lui ni les autres confesseurs de Rome ne s'arrogèrent de leur donner la paix. Il écrivit, au contraire, une lettre admirable d'humilité à Lucien, pour les recommander à ses prières. Après le témoignage de la plus tendre et de la plus sainte amitié, il lui marque son extrême douleur pour la chute de ces personnes.

« C'est pourquoi, ajoute-t-il, j'ai passé dans les larmes la joie de la Pâque, pleurant jour et nuit, couvert d'un cilice et de cendre, jusqu'à ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ, par sa grâce et par son intercession, ou par celle que vous demanderez à nos frères qui seront couronnés, leur accorde le pardon de leur crime. Car je me souviens de votre charité, et je ne doute point que vous ne soyez touché de la faute de nos sœurs, Numérie et Candide, que vous connaissez. Si vous intercédez pour elles auprès de Jésus-Christ, vous qui êtes ses

martyrs, je crois qu'il leur pardonnera, en considération de la pénitence qu'elles ont faite et des assistances qu'elles ont rendues à nos frères qui, étant bannis, sont venus ici de chez vous et vous rendront témoignage. Je vous prie donc, mon seigneur, de parler à mes seigneurs vos frères de nos sœurs Numérie et Candide. et de conjurer ceux qui seront couronnés les premiers de leur remettre ce péché. Car pour Étecuse, elle n'a fait que donner de l'argent pour se racheter de sacrifier ; elle n'est montée que jusqu'à Tria-Fata : c'était un lieu dans la grande place de Rome ; elle est descendue aussitôt, et je sais fort bien qu'elle n'a point sacrifié. Leur cause ayant été examinée, ceux qui gouvernent l'église leur ont ordonné de demeurer ainsi jusqu'à ce qu'il y ait un évêque. Je vous supplie donc, mon bien-aimé seigneur Lucien, de rapporter ceci à tous mes seigneurs vos frères les confesseurs. Ainsi Jésus-Christ veuille vous donner la couronne que vous avez méritée , non-seulement par votre confession , mais par tout le cours de votre vie, qui a été un exemple de vertu. Car vous devez savoir que je ne suis pas le seul qui demande cela pour elles, mais Statius , Sévérien et tous les confesseurs qui sont venus ici de chez vous. Elles ont été les recevoir au port , les ont amenés dans la ville, les ont assistés jusqu'au nombre de soixante-cinq , et continuent jusqu'à présent à les assister en toutes choses : car ils logent tous chez elles. Macaire vous salue avec ses sœurs. Cornélie et Émérite, qui se réjouissent de votre glorieuse confession, et tous les autres frères, ainsi que Saturnin, qui a aussi confessé courageusement sous les ongles de fer : lui encore vous prie instamment de la même chose. »

Il eût été à souhaiter que tous les confesseurs de Carthage eussent eu la modestie et la réserve, tous les prêtres la sagesse, tous les tombés l'humble componction que nous voyons ici dans ceux de Rome. Mais Lucien fut loin d'imiter en tout son ami Célérin. Dans sa réponse, il témoigne d'abord une grande confusion de ce que Célérin n'osait l'appeler son frère : « Moi, dit-il, qui n'ai confessé le nom de Dieu que devant de petites gens , c'est-à-dire les magistrats municipaux de Carthage et en tremblant ; au lieu que vous avez épouvanté ce grand serpent, précurseur de l'Antechrist, » c'est-à-dire l'empereur Décius. Venant ensuite au sujet de la lettre, il declare qu'au nom du martyr Paul et de ses compagnons, lui et les autres confesseurs donnaient la paix à Numérie et Candide. Il parle de ce qu'il avait souffert et de ce qu'il souffrait encore , et conclut : « Je demande donc que quand le Seigneur aura donné la paix à l'Église, suivant l'ordre de Paul et notre conclusion, elles aient la paix, après avoir expliqué la cause devant l'évêque et avoir fait l'exomologèse : et non-seule-

ment elles, mais encore celles à qui vous savez que s'applique notre intention [1].

Lucien cependant, poussé d'ailleurs par quelques prêtres et diacres indisciplinés, continuait toujours à presser la réconciliation des apostats, en vertu des billets des confesseurs de Carthage. Mais ayant vu les lettres par lesquelles saint Cyprien ordonnait de les différer, si ce n'est dans les cas de maladie, il vint à cet excès de témérité d'écrire au nom de tous les confesseurs la lettre qui suit : « Tous les confesseurs au pape Cyprien, salut. Sachez que nous avons donné la paix à tous ceux dont vous serez informé comme ils se sont conduits depuis leur péché, et nous voulons que vous le fassiez savoir aux autres évêques. Nous souhaitons que vous ayez la paix avec les saints martyrs. En présence d'un exorciste et d'un lecteur : écrit par Lucien. » Le nom de Pape ou Père se donnait alors généralement à tous les évêques, et quelquefois même à de simples prêtres.

Saint Cyprien, ayant reçu ce billet, écrivit à ses prêtres et à ses diacres de s'en tenir à ce qu'il leur avait écrit précédemment au sujet des apostats, « parce que, dit-il, c'est une affaire qui nous regarde tous et que nous devons juger en commun. C'est pourqnoi je n'ose la préjuger ni me l'attribuer seul. J'ai envoyé copie des lettres que je vous ai écrites à plusieurs de mes collègues, qui m'ont répondu qu'ils étaient du même avis, et qu'il fallait nous y tenir jusqu'à ce que nous puissions nous assembler et examiner les cas particuliers. Et afin que vous sachiez ce que m'a écrit Caldonius, mon collègue, et ce que je lui ai répondu, j'ai joint à cette lettre la copie de la sienne et de ma réponse, et je vous prie de lire le tout à nos frères, afin qu'ils se disposent de plus en plus à la pénitence [2]. »

Caldonius l'avait consulté s'il fallait donner la paix à des chrétiens qui, ayant succombé une première fois, s'étaient relevés à la seconde, et avaient souffert la perte de leurs biens et le bannissement pour faire pénitence et suivre Jésus-Christ. Son avis était qu'il fallait les recevoir à la communion, comme ayant réparé leur péché; cependant il n'osait le décider tout seul. Saint Cyprien approuve son sentiment, et le prie d'en donner connaissance aux autres évêques [3]. On voit partout ceci qu'il n'y avait point encore en Afrique, comme il y avait à Rome, une discipline arrêtée et connue d'avance.

Une autre cause d'embarras et d'indécision pour Carthage, était non-seulement l'absence de saint Cyprien, mais encore la résolution particulière qu'il avait prise, dès le commencement de son épiscopat,

[1] *Apud Cyp.*, *epist.* 21 et 22. — [2] *Epist.* 23, 26, *aliàs* 17, 18. — [3] *Epist.* 24, 25, *aliàs* 19, 20. Caillau.

de ne rien faire de considérable sans le conseil de son clergé et la participation de son peuple. Bien des affaires restant ainsi en suspens, on conçoit sans peine que des esprits brouillons en profitèrent pour augmenter le mal et pousser au schisme. Avec beaucoup de piété, mais peu de lumières, Lucien était un de ces brouillons. Par suite de son étrange lettre au saint évêque, on vit en divers endroits les peuples s'élever contre les prélats et exiger d'eux sur-le-champ la paix qu'ils croyaient leur avoir été accordée à tous par les martyrs et les confesseurs, et par ces clameurs tumultueuses ils en épouvantèrent quelques-uns et abattirent leur constance. Ce mal, qui avait pris naissance à Carthage, y fit aussi un grand éclat. Et ceux qu'on avait eu de la peine à retenir par le passé, s'enflammant de nouveau par cette lettre de Lucien, faisaient plus de trouble que jamais.

Saint Cyprien était donc dans une grande peine, lorsque Dieu lui envoya un secours considérable. Le clergé de Rome, avant même que d'avoir reçu sa lettre, écrivit au clergé de Carthage et lui exposa clairement son sentiment, tant contre ceux qui avaient sacrifié aux idoles, que contre les libellatiques mêmes, c'est-à-dire ceux qui, n'ayant pas sacrifié, donnaient cependant ou recevaient des billets pour attester qu'ils l'avaient fait. Il assimile leur péché à celui des autres. Les confesseurs de Rome écrivirent dans le même temps et le même esprit à ceux de Carthage; et saint Cyprien loue ces deux lettres, que nous n'avons plus, comme respirant toute la vigueur de l'Évangile et la plus grande fermeté de la discipline. Il dit qu'il en avait été puissamment soutenu et qu'elles terminaient divinement la question ; car, avant qu'ils eussent reçu sa lettre, elles montraient qu'ils étaient immuablement et unanimement d'accord avec lui. Le clergé romain, qui écrivit dans le même sens en Sicile, déclare, de son côté, que sans la lettre si forte et si excellente des confesseurs de Rome, il eût été bien difficile de réparer les brèches que l'indiscrétion de ceux de Carthage avait faites à la discipline évangélique. On voit combien le mal était grand, mais aussi combien la déclaration des Romains vint à propos. Saint Cyprien les en remercia par deux lettres : l'une aux prêtres et aux diacres, auxquels il apprend la nouvelle indiscrétion de Lucien touchant son étrange billet, et les suites fâcheuses qu'elle produisait en Afrique; à sa lettre, il joignait la correspondance de Lucien avec Célérin, ainsi que sa propre correspondance avec l'évêque Caldonius et avec son clergé de Carthage. La seconde lettre était aux prêtres Moïse et Maxime, et aux autres confesseurs qui étaient encore en prison à Rome, pour les congratuler de leur généreuse confession, et encore plus de leur fermeté à maintenir la discipline. Il ordonna même un lecteur et un sous-diacre,

pour porter ces lettres avec toutes les formalités canoniques [1].

Les prêtres et les diacres de Rome, ayant enfin reçu toutes les pièces que leur envoyait saint Cyprien, lui répondirent par une admirable lettre où ils approuvent entièrement sa conduite, blâmant l'indiscrétion des apostats, et encore plus ceux qui les excitaient : « Rien de plus convenable dans la paix, rien de plus nécessaire dans la guerre d'une persécution, que de se tenir fermes à la discipline de l'Église ; l'abandonner, serait abandonner le gouvernail dans la tempête. Et ce n'est pas une résolution formée depuis peu chez nous ; cette sévérité, cette foi, cette discipline, s'y trouvent anciennes. L'Apôtre n'aurait pas dit que l'on parlait de notre foi dans tout le monde, si dès lors elle n'eût jeté de fortes racines ; et ce serait un grand crime de dégénérer d'une telle gloire. Qu'ainsi ne soit, nos lettres précédentes en sont des preuves.

« A Dieu ne plaise que l'Église romaine perde sa vigueur par une facilité profane, et qu'elle relâche les nerfs de la sévérité, en renversant la majesté de la foi. Quand on voit nos frères, non-seulement renversés, mais tombant encore tous les jours, leur accorder le remède prématuré d'une réconciliation qui ne leur servira de rien, c'est, par une fausse miséricorde, ajouter de nouvelles plaies à celles de l'apostasie : en ôtant à ces malheureux le remède même de la pénitence, ce n'est pas guérir, mais, si nous voulons dire le vrai, c'est tuer. Nous avons une nécessité plus pressante de différer, nous qui, depuis la mort de Fabien de glorieuse mémoire, par la difficulté du temps, n'avons pu encore avoir d'évêque pour régler tout ceci et pour examiner avec autorité et conseil ceux qui sont tombés. En cette grande affaire, nous sommes de votre avis, qu'il faut attendre la paix de l'Église et ensuite examiner la cause des apostats, en consultant avec les évêques, les prêtres, les diacres, les confesseurs et les laïques qui sont demeurés fermes. Car il nous semble que ce serait nous charger d'une grande haine, si un seul prononçait sur un crime commis par tant de personnes ; un décret ne peut être ferme, sans avoir le consentement de plusieurs.

« Regardez le monde entier ravagé et plein des ruines de ceux qui sont tombés ; un mal si étendu demande de grands conseils et de grands remèdes ; et comme ceux qui sont tombés, sont tombés par aveuglement et faute de précaution, ceux qui veulent réparer ce mal doivent y employer toute la sagesse des meilleurs conseils, de peur que ce qui ne serait pas fait comme il faut ne soit jugé de tous comme nul. Prions les uns pour les autres. Prions pour ceux qui sont tom-

[1] *Epist.* 23, 25.

bés, afin qu'ils se relèvent, qu'ils reconnaissent la grandeur de leur crime, qu'ils en deviennent pénitents et patients ; qu'ils ne troublent point, par leur inquiétude, l'état encore flottant de l'Église, de peur d'y allumer une persécution intestine. Qu'ils frappent aux portes, mais qu'ils ne les brisent pas. L'humilité, les gémissements, les larmes, telles sont les armes qu'ils doivent employer. Dieu est indulgent, mais il exige aussi l'observation de ses préceptes. Il appelle au festin, mais il jette dehors qui n'a pas la robe nuptiale. Il a préparé le ciel, mais il a aussi préparé l'enfer.

« Cherchant donc à garder ce tempérament, nous avons consulté longtemps et en grand nombre, avec quelques évêques de notre voisinage et avec ceux que la persécution a chassés ici des autres provinces éloignées, et nous avons cru qu'il en fallait rien innover avant l'établissement d'un évêque, mais tenir en suspens ceux qui peuvent attendre. Et à l'égard de ceux qui se trouvent en péril de mort, qu'après avoir fait pénitence et témoigné souvent la détestation de leurs péchés, s'ils donnent des signes d'un vrai repentir par leurs larmes et leurs gémissements, quand il n'y aura plus humainement d'espérance qu'ils puissent vivre, qu'en ce cas on les secoure avec grande précaution. Dieu sait ce qu'il en fait et comment il règle son jugement ; c'est à nous à prendre bien garde que les méchants ne louent notre excessive facilité, et que les vrais pénitents ne nous accusent de dureté et de cruauté [1]. »

Ce décret du clergé de Rome fut écrit et récité par Novatien, et souscrit par les autres prêtres, entre autres par le confesseur Moïse. Ensuite les lettres en furent envoyées par tout le monde pour venir à la connaissance de toutes les églises ; et à celle qui était pour Carthage, on joignit la copie de celle qui était pour la Sicile. Avec cette lettre, saint Cyprien reçut aussi celles des prêtres Moïse et Maxime, des diacres Nicostrate et Rufin et des autres confesseurs qui étaient prisonniers à Rome, et qui répondaient à la sienne avec de grandes actions de grâces, l'appelant tout à la fois évêque, frère et pape [2]. Il en fit part à son clergé lui recommandant d'en donner connaissance à tout le monde, et même d'en laisser prendre copie aux ecclésiastiques étrangers, afin que tous agissent de concert pour régler ainsi les églises en attendant.

Cependant les apostats, pressant toujours leur rétablissement, écrivirent à saint Cyprien comme au nom de toute l'église, prétendant que la paix leur était due, et que le martyr Paul l'avait donnée à tous. Cyprien leur répondit : Notre-Seigneur, établissant la dignité

[1] *Apud Cypr. Epist.* 31. — [2] *Epist.* 26.

d'évêque et la constitution de son Église, dit à Pierre : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne la vaincront pas ; et à toi je donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. C'est de là que, par la suite des temps et des successions, découle l'ordination des évêques et la constitution de l'Église, en sorte que l'Église soit établie sur les évêques, et que toute affaire ecclésiastique se règle par eux. »

Le raisonnement du saint repose sur ce principe de Tertullien : Le Seigneur a laissé les clefs du ciel à Pierre, et par lui à l'Église [1]. Comme dit encore saint Optat de Milève : Pierre seul a reçu les clefs, mais pour les communiquer aux autres [2]. D'après cela, l'épiscopat est un, et dans sa source, qui est Jésus-Christ, et dans son canal, qui est saint Pierre.

« Tout ceci étant donc fondé sur la loi de Dieu, reprend saint Cyprien, je m'étonne que quelques-uns aient eu l'audacieuse témérité de vouloir m'écrire au nom de l'Église, tandis que l'Église consiste dans l'évêque et dans le clergé, et dans tous ceux qui sont demeurés fermes. Car à Dieu ne plaise de permettre que le nombre des apostats s'appelle l'Église ; il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. S'ils sont l'Église, que reste-t-il, sinon que nous les priions de vouloir bien nous recevoir ? Quelques-uns qui, avant leur chute, s'étaient signalés dans l'Église par leurs bonnes œuvres, m'ont écrit depuis peu avec humilité et modestie, disant qu'encore qu'ils eussent un billet des martyrs, ils ne voulaient pas demander la paix à contre-temps, mais attendre notre retour, disant que la paix leur en serait alors encore plus agréable. Vous donc qui venez de m'écrire, marquez-moi vos noms, afin que je sache à qui je dois répondre [3]. »

Il approuva aussi la conduite de son clergé, qui, de l'avis des évêques qui s'étaient trouvés à Carthage, avait résolu de ne point communiquer avec Gaïus, prêtre de Didde, et avec son diacre, parce qu'ils avaient communiqué avec les apostats et présenté leurs offrandes. Même après en avoir été repris deux fois par les évêques, ils avaient persisté. Cyprien ordonna d'en user de même à l'égard des prêtres et des diacres étrangers qui pourraient tomber dans la même faute. Ils l'avaient aussi consulté touchant Philumène et Fortunat, sous-diacres, et Favorin, acolyte, qui étaient revenus après s'être retirés. Il ordonne qu'ils s'abstiennent seulement de recevoir la distribution qui leur était due par mois, comme clercs, sans être privés de leurs

[1] Tert, *Scorp.*, n. 10. — [2] Optat., l. 7, *Contra Parmen.*, n. 3. — [3] *Epist.* 27.

fonctions. Mais, au reste, il déclare qu'il ne peut juger seul cette affaire, attendu que beaucoup de clercs étaient encore absents, et que la cause de chacun devait être examinée, non-seulement avec ses collègues, mais encore avec tout le peuple, car il s'agissait d'établir une règle pour l'avenir.

Il y avait encore une raison particulière qui obligeait saint Cyprien à user en ceci d'une grande circonspection : c'est qu'il était lui-même dans le cas de ses clercs; lui aussi s'était retiré et n'était pas encore revenu. Ce serait donc raisonner mal de conclure de ces ménagements que dictait la prudence, que telle était généralement la forme des jugements ecclésiastiques. Il donna encore avis de tout ceci au clergé de Rome, et lui envoya les copies de ses lettres, en particulier de celle où il montre l'épiscopat uni et un dans saint Pierre. Il les avertissait en même temps de se donner de garde de Privat, évêque hérétique de Lambèse.

Dans sa réponse, le clergé de Rome loue sa fermeté et son zèle, et blâme extrêmement les demandes téméraires des apostats. Sur l'article de Privat de Lambèse, ils disaient : «Vous avez suivi votre coutume, en nous donnant avis de ce qui vous touche ; car nous devons tous veiller pour le corps de toute l'Église, dont les membres sont distribués par toutes les provinces. Mais, même avant d'avoir reçu vos lettres, l'artifice de ce fourbe ne nous avait point échappé. Un certain Futurus, porte-étendard du parti de Privat, était venu pour tâcher d'obtenir artificieusement des lettres de nous; mais il ne nous en a pas plus imposé qu'il n'a reçu de lettres [1]. » On voit ici une nouvelle preuve de l'intérêt qne mettaient dès lors les hérétiques mêmes aux voyages de Rome pour y obtenir quelque faveur.

Plus tard, le confesseur Célérin, venu de Rome à Carthage, alla trouver saint Cyprien dans sa retraite et l'entretint des sentiments de respect et d'affection que Moïse et les autres confesseurs de Rome avaient pour lui. Ce qui porta le saint à leur écrire encore pour les en remercier et les féliciter de leurs longues souffrances, car il y avait environ un an qu'ils étaient en prison. Quelque temps après, un certain nombre d'évêques étant venus le trouver, il ordonna lecteur cet illustre confesseur, ainsi qu'un jeune homme nommé Aurélius. Ce dernier avait confessé Jésus-Christ deux fois : premièrement devant les magistrats de Carthage, qui l'avaient banni ; ensuite dans la place publique, où il avait souffert des tourments en la présence du proconsul. Ses mœurs étaient très-pures, avec une humilité et une modestie singulière. Il méritait un rang plus élevé ; mais, comme il était

[1] *Epist.* 30.

encore jeune, saint Cyprien le fit commencer par la charge de lecteur, qu'il exerça pour la première fois le dimanche, en lisant publiquement l'Évangile, comme pour annoncer la paix rendue à l'Église. Célérin était si humble, qu'il ne put se résoudre à accepter la dignité de lecteur qu'après y avoir été contraint par une vision céleste. Cyprien ordonna aussi prêtre un autre confesseur appelé Numidique. C'était un homme plus âgé, qui, par ses exhortations, avait fortifié un grand nombre de martyrs lapidés et brûlés. Il avait vu avec une sainte joie sa femme, qu'il chérissait, brûler avec les autres. Lui-même, demi-brûlé et accablé de pierres, avait été laissé pour mort; sa fille, cherchant son corps, lui trouva encore de la vie, le retira et le fit revenir en santé. Cyprien le mit au nombre des prêtres de l'Église de Carthage, pour réparer la chute de quelques autres, espérant, avec le temps, l'élever à un plus haut rang. Suivant sa coutume, il donna avis de tout ceci à son clergé et à son peuple [1].

La persécution ayant cessé, le saint se réjouissait de retourner à Carthage et d'y célébrer la Pâque avec son peuple; en 251, Pâques était le 23 mars. Un fâcheux incident vint y mettre obstacle. Un schisme s'était formé dans l'église de Carthage. Il y avait un nommé Félicissime, qui, par ses richesses et ses artifices, à ce qu'il paraît, s'était acquis une certaine considération. Il avait, ce semble, une église dans sa maison située sur la montagne, probablement la partie la plus élevée de la ville. C'était, du reste, un homme convaincu de fraudes et de rapines; des chrétiens dignes de foi l'accusaient d'adultère et offraient de le prouver. Il s'était appliqué à attirer à lui les confesseurs qui voulaient relâcher la discipline, et même à flatter les apostats qui demandaient avec importunité leur réconciliation. Il forma de cette manière un parti dont il fut le chef apparent.

Saint Cyprien avait envoyé deux évêques avec deux prêtres, pour examiner, en son absence, les besoins des frères et fournir ce qui serait nécessaire à ceux qui voulaient exercer leurs métiers. En même temps ils devaient examiner l'âge, la condition et le mérite de chacun, afin qu'à son retour il pût les reconnaître tous parfaitement, et élever aux charges ecclésiastiques ceux que leur humilité et leur douceur en rendraient dignes. Félicissime s'opposa à cet examen, menaça ceux qui s'y étaient présentés les premiers, les intimidant avec violence, et déclara que ceux qui obéiraient à Cyprien, ne communiqueraient point avec lui sur la montagne. Le saint évêque, l'ayant appris avec la plus vive douleur, prononça contre lui la même condamnation, et le déclara excommunié. Il excommunia aussi Au-

[1] *Epist.* 33, 34 et 35.

gende, qui s'était joint aux schismatiques, et menaça de la même peine tous ceux qui s'y joindraient. Il en écrivit aux deux évêques et aux deux prêtres qu'il avait faits ses vicaires, et les chargea de lire sa lettre aux frères et de l'envoyer au clergé de Carthage ou plutôt de Rome, avec les noms des schismatiques. Ils le firent, et déclarèrent excommuniés Félicissime et Augende, avec sept autres personnes, dont deux avaient été exilées pour la foi [1].

On vit bientôt quelle était la véritable cause de ce schisme. Quelque temps avant la Pâques, cinq prêtres du clergé de saint Cyprien se joignirent à Félicissime. C'étaient les mêmes qui s'étaient opposés d'abord à l'élection du saint. Ils étaient les auteurs secrets de l'indiscrétion de certains confesseurs et de l'insubordination des apostats. Par le schisme, ils s'excommunièrent eux-mêmes. De leur nombre était Novat, homme inquiet, amateur de nouveautés et suspect aux évêques pour la foi; présomptueux, avare, flatteur, séditieux, ennemi de la paix. Il avait dépouillé des pupilles et des veuves, et détourné les deniers de l'Église; il avait laissé mourir de faim son père dans un village, sans même prendre soin de l'enterrer; il avait fait avorter sa femme, lui donnant un coup de pied comme elle était enceinte : ce qui pouvait être arrivé avant qu'il fût prêtre. Les frères pressaient pour le faire punir de tant de crimes; il devait être déposé et même excommunié : le jour de son jugement était proche, quand la persécution commença et le mit en sûreté, empêchant les évêques de s'assembler. Pour prévenir leur jugement, il se sépara et excita les autres à se séparer de l'évêque. Une de ses premières entreprises fut d'établir Félicissime diacre.

Saint Cyprien écrivit, sur la défection de ces cinq prêtres, une grande lettre à tout son peuple, tant à ceux qui étaient tombés qu'aux autres pour exhorter les uns à demeurer fermes dans la communion de l'Église, et les autres à ne point se laisser emporter aux promesses trompeuses d'une fausse paix, afin que ceux qui avaient voulu périr en quittant l'Église, périssent seuls dans leur révolte. Il dit que cette nouvelle tempête sera la dernière partie de la persécution, et qu'elle passera bientôt par la protection de Dieu. Il fait espérer à son peuple qu'il retournerait à Carthage après Pâques avec ses collègues, et que là ils examineraient ensemble l'affaire de ceux qui étaient tombés; mais que si quelqu'un d'eux se joignait à Félicissime, il déclare qu'il ne pourrait plus rentrer dans la communion des évêques [2]. Il écrivit sans doute encore à son clergé sur le même sujet; mais sa lettre n'est point venue jusqu'à nous.

[1] *Epist.* 38. — [2] *Epist.* 40.

Cependant l'Église romaine, après un veuvage de seize mois, revoyait un premier pasteur : c'était saint Corneille, élu Pape vers le mois de juin 251. Voici ce qu'en écrivit plus tard saint Cyprien à un évêque d'Afrique : « Ce qui relève beaucoup notre très-cher frère Corneille devant Dieu, devant Jésus-Christ, devant son Église et devant tous nos collègues, c'est qu'il n'est pas monté tout d'un coup à l'épiscopat ; car il n'est arrivé à ce suprême degré du sacerdoce que par tous les degrés que la discipline demande ; qu'après avoir passé par tous les ministères ecclésiastiques, et avoir souvent attiré les grâces de Dieu sur lui par les services qu'il lui rendait dans ces emplois tout divins. De plus, il n'a brigué ni souhaité cette dignité. Il ne s'y est point ingéré de lui-même, comme ceux qui se laissent enfler par l'orgueil et l'ambition. On n'a vu en lui qu'un esprit tranquille et modeste, comme dans ceux que Dieu même fait choisir pour évêques ; que la pudeur si naturelle à la conscience pure des vierges ; que l'humilité d'un cœur qui aime naturellement la chasteté et qui l'a toujours gardée avec soin. Aussi n'a-t-il pas fait violence pour devenir évêque, comme il y en a qui le font ; mais il a souffert violence pour consentir à l'être. Il a été fait évêque par plusieurs de nos collègues qui étaient alors à Rome, et qui nous ont écrit les lettres les plus honorables de son ordination. Oui, Corneille a été fait évêque par le jugement de Dieu et de son Christ, par le témoignage de presque tous les clercs, par le suffrage du peuple présent, et d'entre les ministres de l'autel les plus anciens et les plus saints, lorsque personne ne l'eut été fait avant lui, et que la place de Fabien, c'est-à-dire la place de Pierre et la chaire sacerdotale, était vacante. Cette place étant donc occupée par la volonté de Dieu, et l'occupation en étant confirmée par le consentement de nous tous, quiconque veut encore devenir évêque est nécessairement dehors et n'a pas plus l'ordination de l'Église qu'il n'en garde l'unité. Qui qu'il soit, de quoi qu'il se vante, c'est un profane, c'est un étranger, il est dehors. Et comme après le premier il ne peut pas y avoir un second, quiconque a été fait après l'un, qui doit être seul, il n'est pas le second, mais nul. Ensuite, après avoir été ainsi élevé à l'épiscopat sans brigue, sans violence et par la seule volonté de Dieu, à qui il appartient de faire des évêques, combien n'a-t-il point fait paraître de vertu, de résolution et de foi, de s'être assis hardiment à Rome dans la chaire pontificale, dans un temps où un tyran ennemi des pontifes de Dieu jetait contre eux feu et flammes, et souffrait plus patiemment un compétiteur dans l'empire, qu'un pontife de Dieu à Rome [1] ! »

[1] *Epist.* 52.

Tel était saint Corneille. Mais le brouillon Novat, funeste artisan du schisme de Carthage, avait passé la mer pour en faire autant dans la capitale du monde chrétien. Il trouva un prêtre de Rome, qui ambitionnait d'être Pape. Novatien était son nom. Il était versé dans la philosophie stoïcienne et fort éloquent, mais aussi fort vain de ces avantages. Il avait été autrefois possédé du démon ; ce qui lui avait donné occasion d'embrasser la foi. Ayant été délivré par le secours des exorcistes, il était demeuré catéchumène jusqu'à ce qu'étant tombé dangereusement malade, en sorte que l'on croyait qu'il allait mourir, il fut baptisé dans son lit par infusion. Étant guéri, il ne reçut point le sceau du Seigneur de la main de l'évêque, c'est-à-dire la confirmation, ni le reste de ce qu'on faisait après le baptême, selon la règle de l'Église. Il fut toutefois ordonné prêtre, nonobstant l'opposition de tout le clergé et de plusieurs laïques, fondée sur ce qu'il n'était pas permis d'ordonner ceux qui avaient été baptisés dans le lit ; mais l'évêque, qui l'aimait, pria instamment qu'on lui permît d'imposer les mains seulement à celui-ci. La persécution étant venue, Novatien se tint enfermé dans sa maison ; et comme les diacres le priaient de sortir pour venir assister les frères qui avaient besoin de secours, il se sépara d'eux en colère, et s'en alla, disant qu'il ne voulait plus être prêtre, parce qu'il était amoureux d'une autre philosophie. Ce fut lui néanmoins qui rédigea l'excellente lettre du clergé de Rome au clergé de Carthage sur la conduite à tenir envers les apostats, lettre qui fut envoyée dans toutes les églises du monde, et servit partout de règle. Novat se joignit donc à cet homme. Pour s'insinuer plus facilement dans son esprit, il changea de maximes : au lieu qu'en Afrique il avait excité les apostats à extorquer l'indulgence, il se plaignit, à Rome, qu'on les recevait à la pénitence trop facilement. Comme Novatien était infatué de la philosophie stoïcienne, cette affectation de sévérité devait naturellement lui plaire. Il y eut donc un parti formé [1].

Corneille ayant été élu malgré toutes les brigues, Novatien et ses partisans avancèrent contre lui plusieurs accusations, entre autres, d'avoir pris un billet du magistrat pour éviter d'être persécuté : ce qui, ayant été examiné par les évêques, se trouva complètement faux. Ce fut apparemment alors que, pour donner plus de poids à ses calomnies, Novatien protesta avec des serments horribles qu'il ne désirait point l'épiscopat ; mais son cœur démentait sa langue. Quand il vit Corneille définitivement élu et sacré, le dépit et la jalousie produisirent dans son âme l'agitation et l'inquiétude. Il se

[1] Euseb., l. 6, c. 43.

trouva donc disposé aux mauvais conseils de Novat, qui, par les grandes espérances qu'il lui fit concevoir, le poussa dans le précipice où il avait encore quelque honte de se jeter. Il se sépara ouvertement de Corneille et des prêtres qui lui étaient unis, les accusant tous des mêmes crimes. Il fut suivi dans son schisme par une partie du peuple, par cinq prêtres sur quarante-six qu'il y avait alors à Rome; enfin, ce qui est encore plus déplorable, par une partie des confesseurs, qui se déclarèrent pour lui dès le commencement de sa séparation. Mais le prêtre Moïse, le plus illustre des confesseurs de Rome, rendit un glorieux témoignage à la vérité. Dès qu'il connut la coupable entreprise de Novatien, précédemment son ami, il rompit avec lui tout commerce, et souffrit, quelque temps après, le martyre.

Novatien n'en demeura pas là. Passant plus avant, il se fit lui-même ordonner évêque de Rome. Il choisit deux de ses partisans les plus désespérés, et les envoya en un coin de l'Italie, où ils s'adressèrent à trois évêques, gens rustiques et très-simples; et ayant inventé un prétexte, ils leur persuadèrent de venir à Rome en diligence, assurant que leur présence y était nécessaire pour apaiser la division, avec les autres évêques qui s'y trouveraient. Ces hommes, trop simples pour se défendre des artifices des méchants, crurent ce qu'on leur disait. Quand ils furent arrivés à Rome, Novatien, aidé de quelques gens de sa sorte, les tint enfermés, et les fit boire et manger avec excès; et lorsqu'ils furent ivres, à quatre heures après-midi, il les força de lui imposer les mains et de l'ordonner évêque de Rome, comme si le siége eût été vacant. Un de ces pauvres évêques revint peu de temps après à l'Église, pleurant et confessant son péché; et saint Corneille, à la prière de tout le peuple, lui accorda la communion, mais seulement la communion laïque; car il demeura déposé aussi bien que les deux autres, et le Pape envoya d'autres évêques remplir leurs places. Telle fut l'ordination de Novatien, le premier antipape, et le chef du premier schisme dans l'Église romaine [1].

Au schisme, il joignit l'hérésie, soutenant que l'Église ne pouvait accorder la paix à ceux qui étaient tombés dans la persécution, quelque pénitence qu'ils fissent, et qu'il n'était jamais permis de communiquer avec eux. Il condamnait aussi les secondes noces. Ses disciples se nommèrent en grec cathares, c'est-à-dire purs ou puritains, et affectèrent de porter des habits blancs; et cette secte dura plus d'un siècle. Pour retenir ses partisans dans le schisme, Novatien les faisait jurer sur la sainte eucharistie; car après l'obla-

[1] Euseb., l. 6, c. 43.

tion, distribuant à chacun sa part, il lui prenait les deux mains, et ne le quittait point qu'il ne lui eût fait faire, au lieu de bénédiction, un serment en ces propres termes : Jure-moi par le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de jamais ne me quitter pour retourner à Corneille; et le malheureux qui faisait le serment, ne mangeait point qu'il n'eût prononcé cette malédiction, et qu'il n'eût dit : Je ne retournerai plus à Corneille; au lieu de dire *amen*, comme on avait accoutumé de dire, en recevant le pain sacré [1].

Novatien, aussitôt après son ordination, envoya des députés à diverses églises, avec des lettres par lesquelles il donnait avis de son élection, suivant la coutume, feignant d'avoir été ordonné malgré lui. Il exhortait tous les évêques à ne point admettre les apostats à la participation des mystères, mais seulement les exhorter à pénitence, et en laisser le jugement à Dieu; et il n'oubliait pas les calomnies dont il chargeait le pape saint Corneille. Ce qui leur donnait autorité, était le témoignage des confesseurs qu'il avait séduits, et qui écrivaient en même temps. Ces lettres troublèrent presque toutes les églises; car on ne croyait pas pouvoir se tromper en suivant ceux qui avaient confessé Jésus-Christ si glorieusement et souffert une année de prison. Mais saint Denys, évêque d'Alexandrie, répondit en ces termes à Novatien : « Si l'on vous a ordonné malgré vous, comme vous dites, vous le montrerez en cédant volontairement; car il fallait tout souffrir pour ne pas diviser l'Église de Dieu, et le martyre que vous auriez enduré pour ne pas faire de schisme, n'eût pas été moins glorieux que pour ne pas idolâtrer, et même plus glorieux selon moi; car ici chacun souffre le martyre pour sa seule âme, et là pour toute l'Église. Maintenant, si vous persuadez aux frères de se réunir, l'action sera plus belle que la faute n'a été grande; on ne vous l'imputera plus, et vous recevrez des louanges. Si vous n'êtes plus le maître des autres, sauvez au moins votre âme, à quelque prix que ce soit. Je vous souhaite une bonne santé avec la paix du Seigneur [2]. »

Saint Cyprien, sorti enfin de sa retraite, tenait un concile avec soixante-dix évêques, qui, après avoir célébré les fêtes de Pâques chacun chez soi, s'étaient assemblés à Carthage pour régler les affaires de l'Église. Saint Corneille lui notifia son élection par une lettre qui ne respirait que la douceur d'une simplicité religieuse, sans aucun mélange d'injures ni de passion. Le parti contraire écrivit aussi, et envoya un libelle plein d'aigreur, et qui accusait Corneille et ses prêtres de divers crimes aussi énormes que mal prouvés. Ces

[1] Euseb., l. 6, c. 43. Socrate, l. 6, c. 20. Tillemont. — [2] Euseb., l. 6, c. 45.

lettres si différentes, saint Cyprien les traita bien différemment. Celle de Corneille, il la lut en présence du clergé et de tout le peuple, et fit connaître l'ordination du saint à tout le monde. Pour le libelle diffamatoire des autres, il le crut indigne d'être lu dans l'assemblée des fidèles, son jugement sur cette affaire était dès lors manifeste à tous ses collègues et à tout le peuple. Mais pour réprimer efficacement les menées des brouillons, ce n'était pas assez de connaître la vérité pour soi, il fallait en avoir des preuves juridiques, afin de pouvoir la proclamer hautement et avec une irrécusable autorité. Il envoya donc, de l'avis de ses collègues, deux évêques à Rome, pour y recueillir des témoignages authentiques, interroger ceux qui avaient assisté à l'ordination, et travailler en même temps à la réunion des esprits. Dans l'intervalle, saint Cyprien et son concile ayant connu par les lettres et les émissaires de Novatien, que les schismatiques avaient poussé l'audace jusqu'à se faire un autre évêque, ils refusèrent la communion à leurs envoyés. Quelque temps après, deux évêques africains, qui avaient assisté à l'ordination de Corneille, étant revenus de Rome et ayant fait connaître comment tout s'était passé, les évêques du concile, qui reçurent une relation conforme de leurs deux envoyés, notifièrent chacun dans son diocèse l'élection du Pape. C'est ainsi que saint Cyprien explique leur conduite et la sienne au Pape lui-même. On voit par ses lettres qu'ils suspendirent non pas leur jugemeut sur cette affaire, mais seulement la promulgation officielle de ce jugement [1].

Dans ce même concile de Carthage, on examina la cause de Félicissime et des cinq prêtres qui l'avaient suivi. Ils furent entendus, condamnés et excommuniés. L'on y discuta aussi la cause des apostats avec beaucoup de temps et de soin. On examina les passages de l'Écriture qu'on pouvait alléguer de part et d'autre, et enfin on résolut : Que les libellatiques qui avaient embrassé la pénitence aussitôt après leur chute, seraient admis dès lors à la communion ; que ceux qui avaient sacrifié seraient traités plus sévèrement, sans qu'on leur ôtât néanmoins l'espérance du pardon, de peur que le désespoir ne les rendit pires et ne les portât à embrasser tout à fait le paganisme, ou à se jeter parmi les hérétiques et les schismatiques ; qu'on les tiendrait longtemps dans la pénitence, et une pénitence pleine, afin qu'ils tâchassent d'obtenir par leurs larmes la miséricorde de Dieu ; qu'on examinerait les diverses circonstances des fautes de chaque coupable, ses intentions, ses engagements, pour régler sur cela la durée de la pénitence ; car on ne doutait pas qu'on ne dût traiter

[1] *Epist.* 41 et 42.

avec beaucoup d'indulgence ceux qui, après avoir longtemps résisté à la violence des tourments, n'avaient été abattus que parce qu'on ne leur accordait pas la grâce de mourir; et on jugeait que trois ans de larmes et de pénitence suffisaient pour les admettre à la communion. Afin de régler comment il fallait se conduire dans cet examen, on dressa plusieurs articles sur les divers cas qui se présentaient. On rédigea un écrit de ces deux affaires, signé de tous les évêques, et on l'envoya au pape saint Corneille. Saint Cyprien écrivit, par la même occasion, aux confesseurs de Rome qui étaient tombés dans le schisme de Novatien; mais il ordonna de lire auparavant au Pape les lettres qu'il écrivait, et de ne les point rendre, si le Pape ne le jugeait à propos, de peur qu'on ne lui fît dire autre chose que ce qu'il disait effectivement.

On lut aussi dans ce concile la lettre de l'évêque Fidus, qui les avertissait qu'un autre évêque, nommé Thérape, avait accordé la paix à Victor, qui avait été prêtre et était tombé dans la persécution, sans qu'il eût fait une pénitence pleine et entière, comme on venait de l'ordonner ; sans que le peuple l'eût demandé, ni même qu'il en eût rien su ; et sans qu'il y eût été contraint ni par la maladie, ni par aucune autre nécessité. Le concile, qui resta assemblé très-longtemps, et qui, sans doute, avait commencé par son règlement de pénitence, trouva fort mauvais qu'on l'eût enfreint sitôt. Toutefois, après une mûre délibération, ils se contentèrent de faire une réprimande à Thérape, et de l'avertir de n'en pas user de même à l'avenir ; mais ils ne crurent pas que la paix une fois accordée par un évêque, de quelque manière que ce fût, dût être ôtée. Nous verrons le concile suivant étendre à tous les pénitents l'indulgence de Thérape envers Victor. Le même Fidus avait proposé une question plus importante sur les enfants nouveau-nés, ne croyant pas qu'on pût les baptiser avant le huitième jour, suivant la loi de la circoncision. Tous les évêques du concile déclarèrent : Que Dieu n'a point égard aux âges, non plus qu'aux personnes, et que la circoncision n'était qu'une image du mystère de Jésus-Christ. Ils conclurent donc que les évêques ne devaient refuser la miséricorde et la grâce de Dieu à aucun homme né, ni perdre aucune âme, autant qu'il est en eux. La raison qu'ils en donnent, dans la lettre de saint Cyprien, est très-remarquable : « Si les plus grands pécheurs, venant à la foi, reçoivent la rémission des péchés et le baptême, combien moins doit-on le refuser à un enfant qui vient de naître et qui n'a point péché, si ce n'est en tant qu'il est né d'Adam selon la chair, et que, par sa première naissance, il a contracté la contagion de l'ancienne mort? Il doit avoir l'accès d'autant plus facile à la rémission des péchés, que ce ne

sont pas ses propres péchés, mais ceux d'autrui, qui lui sont remis. »

Pour seconder les règlements du concile, saint Cyprien publia son *Traité des Laps* ou de ceux qui étaient tombés dans la persécution. On y voit toute l'âme d'un bon pasteur. Il s'y réjouit d'abord de la paix rendue à l'Église, paix qui naguère paraissait difficile, impossible même, mais que Dieu avait rétablie par un coup de sa vengeance, la mort funeste de l'empereur Dèce. Il félicite, au nom de l'Église, la troupe glorieuse des confesseurs.

Une seule chose l'affligeait, c'était de sentir une partie de ses entrailles arrachée par l'ennemi. « Je pleure, mes frères, je pleure avec vous; ma santé propre ne saurait apaiser mes douleurs, car dans la blessure du troupeau le pasteur est lui-même blessé plus encore. » Il leur représente la véritable cause de ses maux, le relâchement antérieur ; il fait voir combien est énorme le crime de ceux qui se présentèrent d'eux-mêmes à l'apostasie. Ceux qui, après de longs tourments, avaient succombé, plus par la faiblesse du corps que par celle de l'âme, ceux-là avaient des droits à la pitié; mais quelle excuse peuvent avoir ceux qui n'ont pas même attendu le combat ? « Je ne le dis pas pour aggraver leur position, mais pour les porter à pénitence. Ce serait une impéritie au médecin, de caresser de sa main l'ulcère, au lieu de l'ouvrir et d'en faire sortir la pourriture. Le malade criera pendant l'opération, mais il rendra grâces quand il se verra guéri. Une persécution d'une nouvelle espèce, c'est la miséricorde cruelle qui se contente de couvrir les plaies des mourants et d'y renfermer la mort. En revenant des autels du démon, on s'approche de l'autel du Seigneur les mains encore souillées des sacrifices impurs; la bouche encore pleine, pour ainsi dire, des viandes des idoles, on se jette sur le corps du Seigneur, quoique l'Apôtre ait dit : Quiconque mange le pain et boit le calice du Seigneur indignement, sera coupable de son corps et de son sang. On méprise tout cela, et, avant d'avoir expié ses crimes, avant d'en avoir fait la confession, avant d'avoir purifié sa conscience par le sacrifice et la main du prêtre, avant d'avoir apaisé la colère du Seigneur, on fait violence à son corps et à son sang, et on l'outrage maintenant plus de la main et de la bouche que quand on l'a renié. Ce n'est pas la paix, ceci; c'est la guerre. On s'appuie de la recommandation des martyrs; mais les martyrs ne veulent rien contre la règle : ils sont morts pour observer la loi de Dieu, et non pour la détruire. Rentrons en nous-mêmes, et rappelons-nous que jamais nous n'avons voulu suivre les préceptes du Seigneur ni ses avertissements.

[1] Cyp., *Epist.* 59.

« Eh quoi ! celui qui est tombé menace ceux qui sont demeurés fermés ! Et parce qu'il ne reçoit point à l'instant dans ses mains impures le corps du Seigneur, et qu'il ne boit point à l'instant son sang d'une bouche souillée, le sacrilége s'emporte contre les prêtres ! Tu menaces qui implore pour toi la miséricorde du Seigneur ! Que si tu ne crains pas les châtiments à venir, crains du moins ceux d'à présent. Combien d'apostats ne voyons-nous pas avoir une fin funeste ! Tel est devenu muet ; telle autre a été possédée du démon et est devenue son propre bourreau ; telle autre, voulant communier au milieu de la foule, est tombée dans d'affreuses convulsions ; telle autre, ayant voulu ouvrir le petit tabernacle où elle gardait en réserve le corps du Seigneur, en a vu sortir des flammes. Ceux qui, au lieu de sacrifier aux idoles, ont seulement pris un certificat de l'avoir fait, ne doivent pas se croire dispensés de faire pénitence. Si leur crime est moindre, ils ne sont pas innocents pour cela. Qu'ils imitent la foi timorée de ceux qui, sans avoir fait, mais seulement pour avoir eu la pensée de faire quelque chose de semblable, s'en confessent avec douleur aux prêtres de Dieu. Je vous en conjure, mes bien-aimés frères, que chacun confesse son péché tandis qu'il est en vie, tandis que sa confession peut être reçue, tandis que la satisfaction et la rémission accordée par les prêtres est agréable au Seigneur. Mais celui-là fait-il pénitence, qui, depuis le premier jour de son crime, fréquente journellement les bains publics avec les femmes, se gorge dans les festins, sans partager avec le pauvre ? Celle-là gémit-elle, qui ne pense qu'à la parure, aux bijoux, au fard ? Je vous en conjure, mes frères, rendez-vous à des conseils salutaires : joignez vos larmes à nos larmes. Nous vous prions nous-mêmes, afin que nous puissions prier Dieu pour vous [1]. »

Le pape saint Corneille, ayant reçu les lettres d'Afrique, assembla à Rome un concile de soixante évêques et d'un plus grand nombre de prêtres et de diacres. Le décret du concile de Carthage y fut reçu et confirmé. On condamna Novatien, son schisme et sa cruelle doctrine, qui refusait la communion à ceux qui étaient tombés, quelque pénitence qu'ils fissent. Le Pape fit part aux autres églises de ce qui s'était passé en ce concile. Il en écrivit entre autres à Fabius, évêque d'Antioche ; lui montrant que toutes les églises d'Italie et d'Afrique étaient du même sentiment ; il en écrivit aussi à Denys d'Alexandrie. Il se tint des conciles semblables dans les autres provinces. Novatien, se voyant ainsi vaincu à Rome, envoya en Afrique Novat, le prêtre de Carthage, avec quelques autres émissaires. Le Pape en donna aussitôt avis à saint Cyprien.

[1] Cyp., *De Laps.*

Novat étant sorti de Rome, les tempêtes et les orages en sortirent avec lui; la paix et la tranquillité commencèrent à s'y rétablir, et les confesseurs que ses intrigues avaient séparés de l'Église, y retournèrent aussitôt. Ils reconnurent la malice de Novatien, ses parjures, ses mensonges, sa duplicité, son humeur barbare qui le rendait incommunicable, et le peu d'assurance qu'il y avait dans une amitié aussi infidèle et aussi dangereuse que la sienne. On vint donner avis à Corneille que l'enflure de leur cœur était déjà tout abaissée; mais comme il en doutait encore, Urbain et Sidoine, confesseurs, vinrent trouver les prêtres catholiques et les assurer que Maxime, prêtre et confesseur, souhaitait aussi bien qu'eux de revenir à l'Église. Comme ce qu'ils avaient fait donnait sujet de se défier d'eux, le Pape voulut que les Prêtres les entendissent condamner de leur propre bouche leur erreur. Ils vinrent; les prêtres leur demandèrent compte de leur conduite, et particulièrement des lettres pleines de calomnies qui venaient d'être envoyées sous leur nom et qui avaient troublé la plupart des églises. Ils assurèrent qu'ils avaient été trompés et qu'ils n'avaient point su ce que contenaient ces lettres; que véritablement ils étaient entrés dans le schisme et l'hérésie, souffrant que l'on imposât les mains à Novatien pour le faire évêque; et comme on leur en fit des reproches, ainsi que de tout le reste de leurs fautes, ils supplièrent que le tout fût oublié.

Tout cela étant rapporté au Pape, il assembla son clergé avec cinq évêques qui se trouvèrent à Rome. Ils délibérèrent et résolurent, d'un commun avis, la marche à suivre envers ces confesseurs schismatiques, et la délibération fut rédigée par écrit. Cela fait, on fit entrer dans l'assemblée Maxime, Urbain, Sidoine, Macaire et la plupart des frères qui s'étaient joints à eux, qui prièrent très-instamment que le passé fût oublié, et que tout fût remis comme s'il ne s'était rien fait ni rien dit de part et d'autre. Ensuite, comme il était naturel, le Pape fit part au peuple de cet événement, afin qu'il vît dans l'Église ceux dont l'égarement l'affligeait. Le peuple fidèle, ayant appris leur bonne volonté, accourut en grand nombre. On n'entendait que des actions de grâces rendues à Dieu tout d'une voix; ils exprimaient par leurs larmes la joie de leur cœur, embrassant les confesseurs comme s'ils n'étaient sortis de prison que ce jour-là. Les confesseurs firent leur déclaration publique en ces termes : « Nous savons que Corneille est évêque de la très-sainte Église catholique, par le choix de Dieu tout-puissant et de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Nous confessons notre erreur; on nous en a imposé par des discours captieux; encore qu'en apparence nous eussions quelque communication avec un homme schismatique et hérétique,

notre cœur a toujours été sincèrement dans l'Église. Car nous n'ignorons pas qu'il n'y a qu'un Dieu, un Seigneur Jésus-Christ que nous avons confessé, un Saint-Esprit, et qu'il ne doit y avoir qu'un évêque dans l'Église catholique. »

Après cette déclaration des confesseurs, le Pape ordonna au prêtre Maxime de reprendre sa place, et reçut tous les autres avec un grand applaudissement du peuple, remettant le tout à Dieu, qui a tout en sa puissance. Au même moment il dépêcha l'acolyte Nicéphore pour en porter la nouvelle à saint Cyprien, qui l'avait envoyé à Rome, et il le fit partir du lieu même où l'église était assemblée pour s'embarquer en diligence. Il avertit le saint évêque de Carthage d'envoyer sa lettre aux autres églises, afin que tout le monde sût que le parti schismatique s'évanouissait de jour en jour [1].

Saint Cyprien, ayant appris la réconciliation des confesseurs de Rome, leur écrivit, ainsi qu'au Pape, pour leur en témoigner sa joie. De plus, afin de confirmer ceux-là de plus en plus dans leurs bonnes dispositions, il leur envoya, si déjà même il ne l'avait fait, son *Traité des Laps*, et celui *De l'Unité de l'Église*.

Dans ce dernier, il rappelle que la persécution n'est pas seule à craindre, mais encore la séduction. Témoin le premier homme séduit par le serpent. Jésus-Christ, au contraire, le repoussa. « Chrétiens, suivons l'exemple de Jésus-Christ, tenons-nous à sa parole. Satan, voyant les idoles abandonnées, a imaginé une nouvelle fraude: c'est de tromper les chrétiens sous le nom même de chrétien. Il a inventé pour cela les hérésies et les schismes, les unes pour corrompre la foi, les autres pour déchirer l'unité. Cela vient de ce qu'on ne remonte point à la source de la vérité, qu'on ne cherche point le chef et qu'on ne garde point la doctrine du maître céleste.

« La preuve de la foi n'est ni longue ni difficile. Le Seigneur dit à Pierre : Je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et le reste. C'est sur cet *un* qu'il bâtit son Église, et c'est à lui qu'il donne ses brebis à paître. Et quoique après sa résurrection il donne à tous ses apôtres une puissance pareille, toutefois, pour manifester l'unité, il a établi une chaire et a posé l'origine de l'unité, en la faisant descendre d'un seul. Sans doute les autres apôtres étaient ce qu'était Pierre, ils participaient au même honneur et à la même puissance; mais le commencement vient de l'unité. La primauté est donnée à Pierre, pour montrer qu'il n'y a qu'une Église du Christ et qu'une chaire. Ils sont tous pasteurs, mais on ne voit qu'un trou-

[1] *Epist. Cornel. Apud. Cyp.*, 49, 50. Euseb., l. 6, c. 33, et *apud Coustant. Epist. summ. Pontificum.*

peau, que tous les apôtres doivent paître d'un commun accord, afin de montrer que l'Église du Christ est une. C'est l'unique colombe du *Cantique des Cantiques.* Et celui qui ne tient point cette unité, croira tenir la foi? et celui qui brave l'Église, qui abandonne la chaire de Pierre, sur laquelle est fondée l'Église, celui-là se flattera d'être dans l'Église?

« Ceux qui doivent surtout tenir fermement à cette unité et la défendre, c'est nous évêques, qui présidons dans l'Église, afin de prouver que l'épiscopat lui-même est un et indivis. Oui, l'épiscopat est un, et chaque évêque en possède indivisément une portion. L'Église de même est une, et se répand par sa fécondité en une multitude toujours croissante. C'est un soleil dont les rayons sont innombrables, mais la lumière une. C'est un arbre dont les rameaux sont en grand nombre, mais le tronc est un. Rompez une branche, elle ne pourra plus repousser. De même, qui se sépare de l'Église et du Christ, n'obtiendra jamais les récompenses du Christ. C'est un étranger, c'est un profane, c'est un ennemi. Il ne peut plus avoir Dieu pour père, celui qui n'a point l'Église pour mère. Si quelqu'un a pu se sauver hors de l'arche de Noé, l'on se peut sauver aussi hors de l'Église.

« Le Seigneur dit : *Moi et mon Père, nous sommes une même chose.* Il est dit encore du Père et du Fils et du Saint-Esprit : *Et ces trois sont une même chose.* Et cette unité qui émane de l'immutabilité divine et qui est inséparablement liée aux mystères du ciel, quelqu'un croira qu'elle puisse être divisée dans l'Église par le divorce des volontés discordantes! Lorsque les dix tribus furent divisées, le prophètes Achias découpa son manteau. Mais parce que le peuple du Christ ne saurait être partagé, la robe du Christ, sans couture, tissue tout entière d'en haut, tirant son unité du ciel et du Père, ne saurait être divisée par ceux qui la reçoivent ou la possèdent. Que personne ne s'imagine que les bons puissent sortir de l'Église; le vent n'emporte point le froment, mais seulement la paille légère. Ce sont ceux qui, contre la règle de Dieu, s'élèvent d'eux-mêmes sur une troupe de téméraires, qui se font prélats contre les lois de l'ordination, qui, sans que personne leur donne l'épiscopat, s'attribuent eux-mêmes le nom d'évêques. Le schisme est un crime si grand, que la mort même ne peut l'expier; celui qui n'est point dans l'Église, ne peut être martyr; il peut être tué, mais il ne saurait être couronné. »

Comme il y avait des confesseurs dans le schisme, il répond à ce scandale en disant : Que la confession du nom de Jésus-Christ ne met pas à couvert des attaques du démon; « autrement, dit-il, les confesseurs ne tomberaient ni dans l'adultère ni dans les autres crimes où nous en voyons avec douleur quelques-uns; un confes-

seur, quel qu'il soit, n'est ni plus vertueux ni plus chéri de Dieu que Salomon. Il n'y aura de sauvé que celui qui persévérera jusqu'à la fin. Nul ne doit donc se flatter, comme si, pour avoir confessé, il était élu à la gloire. Le Seigneur avait élu Judas pour être de ses apôtres, et cependant Judas a trahi le Seigneur. Mais comme les apôtres ne perdirent point leur foi et leur fermeté, pour avoir été abandonnés par le traître Judas; de même l'infidélité de quelques confesseurs ne détruit pas la sainteté de tous les autres [1]. »

Antonien, évêque de Numidie, avait d'abord rejeté la communion de Novatien et embrassé celle de Corneille, c'est-à-dire de l'Église catholique, comme parle Saint Cyprien, qui le lui avait conseillé. Mais ensuite il s'était laissé ébranler par les lettres du schismatique. Cyprien, qui s'en aperçut, lui en écrivit une longue lettre pour le raffermir dans l'unité. Il y justifie d'abord la diverse conduite qu'il avait tenue lui-même à l'égard des apostats. Tant que la persécution était encore dans sa violence, on leur refusait la réconciliation, hors le cas de maladie mortelle, afin de les animer à retourner au combat, où chaque jour ils pouvaient non-seulement réparer leur faute, mais remporter même la couronne du martyre. La persécution étant apaisée, les conciles d'Afrique et de Rome accordèrent une réconciliation à ceux qui avaient accompli une sérieuse pénitence, suivant les distinctions portées par les canons qui en furent dressés. Il fait l'éloge du pape Corneille, et réfute les calomnies des schismatiques. On l'accusait, par exemple, d'avoir admis à la communion un évêque apostat nommé Trophime; mais on n'ajoutait pas que cet évêque avait fait pénitence, qu'il ramenait avec lui une grande partie de son troupeau que l'exemple de sa faiblesse avait fait succomber, et qu'enfin il ne fut admis qu'à la communion laïque.

« Quant à ce que vous me demandez, conclut-il, quelle hérésie Novatien a introduite; sachez premièrement que nous ne devons point être curieux de ce qu'il enseigne, puisqu'il enseigne dehors. Il n'y a qu'une seule Église, que Jésus-Christ a divisée en plusieurs membres par tout le monde; et un seul épiscopat, qui s'étend par la multitude des évêques que la concorde réunit : et celui-ci, après l'institution de Dieu, s'efforce de faire une église humaine, et envoie ses nouveaux apôtres en plusieurs villes, pour mettre de nouveaux fondements. Et quoiqu'il y ait depuis longtemps en chaque province des évêques ordonnés, vénérables par leur âge, par l'intégrité de leur foi et leur constance dans la persécution, il ose créer encore d'autres faux évêques. Quand il aurait été évêque auparavant, il en

[1] Cyp., *De Unit. Eccl.*

perdrait le pouvoir, abandonnant le corps des évêques et l'unité de l'Église [1]. »

Fabien ou Fabius, évêque d'Antioche, semblait incliner au schisme et à la doctrine de Novatien. Sur quoi saint Denys d'Alexandrie lui écrivit une lettre, où il lui disait beaucoup de choses de la pénitence et de ceux qui avaient souffert depuis peu le martyre à Alexandrie ; puis il ajoutait : « Je veux vous proposer un exemple qui est arrivé parmi nous. Il y avait ici un vieillard fidèle, nommé Sérapion, qui, après avoir passé sans reproche la plus grande partie de sa vie, était enfin tombé dans la persécution. Il avait souvent demandé grâce, et on ne l'avait point écouté, parce qu'il avait sacrifié. Étant tombé malade, il demeura trois jours de suite sans voix ni sentiment. Le quatrième jour, s'étant un peu éveillé, il appela le fils de sa fille, et lui dit : Eh ! mon enfant, jusqu'à quand veut-on me retenir ? De grâce, qu'on se dépêche, pour me congédier au plus tôt : appelle-moi quelqu'un des prêtres. L'enfant courut au prêtre. Il était nuit, et le prêtre était malade : il ne put donc y aller. J'avais donné ordre que l'on donnât l'absolution aux mourants, s'ils la demandaient, et principalement s'ils l'avaient instamment demandée auparavant, afin qu'ils s'en allassent avec une bonne espérance. Le prêtre donna donc à l'enfant une parcelle de l'eucharistie, lui ordonnant de la tremper et de la faire couler dans la bouche du vieillard. L'enfant retourna ; et comme il était proche, avant qu'il entrât, Sérapion, étant encore revenu à lui, dit : Viens-tu, mon enfant? le prêtre n'a pu venir ; mais fais vite ce qu'il a ordonné, et congédie-moi. L'enfant trempa l'eucharistie et la fit aussitôt couler dans la bouche du vieillard, qui rendit l'esprit après un léger soupir. N'est-il pas manifeste qu'il fut conservé jusqu'à ce qu'il fût absous, et que, son péché étant effacé, il fut reconnu fidèle, à cause de tant de bonnes œuvres qu'il avait faites [2]. »

Cette lettre de saint Denys a surtout ceci de remarquable. Il avait ordonné d'accorder l'absolution à tous les apostats mourants qui la demandaient, non-seulement à ceux qui l'avaient demandée auparavant, mais encore à ceux qui ne la demandaient qu'à la dernière extrémité. Lors donc que le concile de saint Cyprien fut d'avis qu'on ne devait point accorder la communion à ces derniers, ce n'était qu'un règlement local et temporaire, que nous verrons plus tard modifié dans l'Afrique même. Toujours serait-ce mal raisonner, d'en conclure que telle était la discipline générale de l'Église.

Saint Denys d'Alexandrie fit plusieurs autres écrits à cette occa-

[1] *Epist.* 52. — [2] Euseb., l. 6, c. 44.

sion : une lettre à tous les chrétiens d'Égypte, où il marquait ce qu'il avait ordonné touchant les apostats, distinguant les divers degrés de péchés ; une exhortation à son troupeau d'Alexandrie, et une lettre à Origène en particulier, sur le martyre, par où l'on voit qu'il le tenait en sa communion. Il écrivit un *Traité de la Pénitence*, adressé à Conon, évêque d'Hermopolis ; une lettre aux frères de Laodicée, dont Thélymydre était évêque ; une à ceux d'Arménie, dont l'évêque était Merouzane.

De son côté, le pape saint Corneille écrivit à Fabien d'Antioche, depuis la réconciliation des confesseurs, sans compter deux lettres qu'il lui avait écrites auparavant, sur la condamnation de Novatien et le consentement des autres églises. Dans cette dernière, il expliquait au long les crimes de Novatien et l'irrégularité de son ordination ; le retour des confesseurs qu'il avait séduits, et comme tout le monde l'abandonnait. A la fin de la lettre étaient les noms des évêques assemblés à Rome, qui avaient condamné l'erreur de Novatien, et les noms de leurs églises. On y lisait aussi les noms et les églises de ceux qui, étant absents, avaient envoyé à Rome leur avis et leur consentement par écrit.

Saint Corneille écrivit pareillement contre Novatien à saint Denys d'Alexandrie ; et, dans sa réponse, saint Denys lui marquait qu'il avait été invité de se trouver à un concile qui devait se tenir à Antioche, où quelques-uns s'efforçaient d'établir l'hérésie de Novatien. Ceux qui lui avaient fait cette invitation, étaient Hélénus de Tarse en Cilicie ; Firmilien de Césarée en Cappadoce; Théoctiste de Césarée en Palestine ; tous trois évêques de métropoles voisines d'Antioche. Mais avant la célébration du concile, Fabien mourut après avoir tenu le siége environ deux ans depuis le martyre de saint Babylas. A Fabien succéda Démétrien, quatorzième évêque d'Antioche. Il tint le concile ; Novatien y fut condamné et déposé comme favorisant le péché, en rendant la pénitence impossible [1].

Dans le temps de Pâques de la même année 252, six évêques d'Afrique consultèrent saint Cyprien sur la question suivante : Trois chrétiens, ayant été pris dans la persécution, avaient d'abord confessé le nom du Seigneur et vaincu la violence des magistrats municipaux et l'emportement du peuple ; mais ensuite, étant cruellement tourmentés devant le proconsul, ils cédèrent à la rigueur des tourments. Quoique leur chute eût été si peu volontaire, ils ne cessaient de faire pénitence depuis trois ans. Était-il permis de les admettre dès lors à la communion ? Saint Cyprien répondit que, d'après son sentiment,

[1] Euseb., l. 6, c. 46.

on le pouvait. Après les fêtes de Pâques, quarante-deux évêques, réunis en concile sous la présidence du saint, étendirent à tous les pénitents ce jugement de miséricorde. Les causes de tous ceux qui étaient tombés dans la persécution ayant été examinées, on fit grande différence entre ceux qui étaient demeurés dans l'Église et ceux qui s'en étaient séparés, soit en retournant au siècle et menant une vie païenne, soit en se joignant aux hérétiques ou schismatiques, pour faire la guerre à l'Église. Ceux qui étaient demeurés dans l'Église, pleurant continuellement leur péché et implorant la miséricorde divine, furent traités avec indulgence ; et au lieu que, dans le concile précédent, il avait été résolu de ne leur donner la paix que quand ils seraient en péril de mort, on ordonna dans celui-ci de la leur donner incessamment. La raison de ce changement de conduite fut l'approche de la persécution ; car les évêques connurent par des visions et par des révélations fréquentes et certaines, qu'elle allait recommencer plus cruelle que devant [1].

Cette importante modification de la discipline en Afrique avant trois ans révolus, fait voir que, pour bien apprécier la discipline de l'Église, ce n'est pas tout de faire attention à quelques canons ou règles anciennes ; il faut surtout considérer comme l'Église applique, modifie, tempère ces règles suivant les temps et les circonstances. La lettre tue : c'est l'esprit qui vivifie, et l'esprit est toujours dans l'Église.

L'hérétique Privat, qui avait été évêque de Lambèse en Numidie, mais déposé pour ses crimes par un concile de quatre-vingt-dix évêques, dont le pape Fabien avait approuvé la sentence, vint se présenter à ce concile de Carthage, accompagné d'un certain Félix, faux évêque, qu'il avait ordonné depuis sa séparation; accompagné aussi de Jovin et de Maxime, condamnés, par neuf évêques, pour des sacrifices impies et pour d'autres crimes, et de nouveau excommuniés par le concile de Carthage de l'année précédente. Privat se présenta donc à ce concile, disant qu'il voulait se justifier ; mais il n'y fut pas reçu. De dépit, il ordonna un faux évêque de Carthage, savoir : Fortunat, l'un des cinq prêtres qui, l'année précédente, avaient été chassés de l'Église. Il fut ordonné par Privat, Félix, Jovin, Maxime et Reposte de Suturnique; lequel, non-seulement était tombé dans la persécution, mais en avait entraîné plusieurs autres. Ces cinq évêques, accompagnés d'un petit nombre, soit d'apostats, soit d'autres gens coupables, reconnurent Fortunat pour évêque.

Il envoya aussitôt à Rome pour demander la communion du saint-

[1] *Epist.* 53 et 54.

siége, comme évêque de Carthage. Les schismatiques sentaient mieux que personne ce qui leur manquait. Le chef de la légation fut Félicissime, ancien ennemi de Cyprien et auteur du schisme. Il se chargea de lettres qui portaient que Fortunat avait été élu par vingt-cinq évêques, et contenaient plusieurs autres mensonges et plusieurs calomnies contre saint Cyprien ; et il s'embarqua pour l'Italie avec une troupe de sa faction. Cet attentat pouvait avoir les suites les plus graves ; nous verrons, soixante ans plus tard, une femme de Carthage ourdir le schisme des donatistes, qui dura cent ans et prépara la ruine de l'église d'Afrique. Cependant saint Cyprien ne s'empressa point d'en informer saint Corneille, non plus que de l'ordination du prêtre Maxime, qui, ayant été envoyé en Afrique par Novatien, y avait été rejeté de la communion de l'Église, et que son parti avait depuis fait évêque. Il méprisait, peut-être à tort, ces impertinences des hérétiques et des schismatiques, et ne croyait pas qu'il convînt à la dignité de l'Église catholique de se mettre en peine de leurs folles entreprises. Il savait que Félicissime et Fortunat étaient assez connus à saint Corneille, par les lettres de l'année précédente, comme étant du nombre des cinq prêtres excommuniés par les évêques d'Afrique. Il venait d'envoyer au Pape le nom des évêques africains, qui étaient catholiques et sans reproche, afin qu'il sût à qui lui et les autres évêques devaient écrire, et de qui ils devaient recevoir les lettres, et que tous les autres étaient ou tombés dans l'idolâtrie ou hérétiques. Saint Cyprien se reposait sur tout cela. Toutefois, ayant trouvé l'occasion de l'acolyte Félicien, homme de confiance que le Pape lui avait envoyé, il lui donna avis entre autres de l'entreprise de Fortunat. Mais Félicien fut retardé, soit par le vent, soit par d'autres lettres de saint Cyprien qu'il attendait ; et le schismatique Félicissime, ayant usé de diligence, le prévint.

Quand il fut arrivé à Rome, il se présenta à l'église, accompagné d'une troupe de schismatiques désespérés, prétendant faire reconnaître Fortunat pour évêque de Carthage ; mais le Pape ne voulut pas seulement l'écouter, et le rejeta de l'Église avec une vigueur sacerdotale, comme ayant été légitimement condamné pour de grands crimes. Car ce Félicissime avait détourné de l'argent qu'il avait en dépôt, corrompu des vierges et commis des adultères. Le Pape en donna avis à saint Cyprien, par une lettre pleine de charité et de force, dont il chargea Satur, acolyte. Les schismatiques, se voyant rejetés, revinrent à la charge avec des menaces et des emportements furieux, disant que, s'il ne recevait les lettres dont ils étaient porteurs, ils les liraient publiquement et diraient quantité de choses honteuses, faisant sonner bien haut le nombre de vingt-cinq évêques, qu'ils

disaient avoir assisté à l'ordination de Fortunat. Ils allèrent jusqu'à menacer de tuer Cyprien à coups de pierres ou de bâtons. Le pape saint Corneille, sans leur céder en rien, écrivit à saint Cyprien une seconde lettre, où il se montra quelque peu ébranlé par leurs menaces, et se plaignait de n'avoir reçu aucun avis de sa part; car l'acolyte Félicien n'était pas encore arrivé à Rome.

Saint Cyprien répondit enfin à cette lettre par une autre, où il s'étend longuement sur la fermeté qui convient aux évêques, sur l'audace et les calomnies des schismatiques; il explique comment il n'avait pas écrit plus tôt, et comment Fortunat avait été ordonné faux évêque, non par vingt-cinq évêques de Numidie, mais par cinq hérétiques ou excommuniés. « Après cela, dit-il, ils osent encore passer la mer et porter des lettres de la part des schismatiques et des profanes à la chaire de Pierre et à l'Église principale, d'où est émanée l'unité sacerdotale, sans penser que ceux à qui ils s'adressent sont ces Romains dont l'Apôtre a loué si hautement la foi, et auprès de qui l'infidélité ne peut trouver d'accès. Mais quelles raisons ont-ils d'y aller et d'y porter la nouvelle d'un faux évêque établi contre les évêques véritables? car ou ils sont contents de ce qu'ils ont fait, ou, s'ils s'en repentent, ils savent où ils doivent revenir. Il est établi entre nous tous, et avec justice, que chaque coupable soit examiné au lieu où le crime a été commis; une portion du troupeau est attribuée à chaque pasteur pour la gouverner et en rendre compte au Seigneur. Il ne faut donc pas que ceux qui nous sont soumis courent çà et là et mettent la désunion entre les évêques, mais qu'ils plaident leur cause au lieu où ils peuvent avoir des accusateurs et des témoins de leur crime. Si ce n'est que ce petit nombre de désespérés ne trouve pas suffisante l'autorité des évêques d'Afrique, qui les ont déjà jugés et condamnés. Leur cause a été examinée, leur sentence prononcée; et il est indigne de la gravité des évêques qu'on pût leur reprocher d'être légers et inconstants, puisque le Seigneur nous apprend que nous ne devons dire que : Oui, oui; non, non. Si l'on compte ceux qui les jugèrent l'année dernière avec les prêtres et les diacres, on trouvera plus qu'il n'en paraît maintenant avec Fortunat [1]. »

Tel écrivain prétend que, dans ceci, saint Cyprien se plaint d'une appellation à Rome comme d'un procédé notoirement irrégulier : s'il avait dit, de cette appellation, à la bonne heure; mais d'une appellation en général, c'est aller trop loin. Il faudrait conclure que saint Cyprien condamne d'avance son successeur Cécilien, qui en appelle à Rome contre les donatistes; saint Athanase, qui en appelle à

[1] *Epist.* 55.

Rome contre les ariens; saint Chrysostôme, qui en appelle à Rome contre ses ennemis particuliers. Ces grands évêques étaient condamnés chez eux. Les ariens aussi diront à saint Athanase que chaque coupable devait être examiné et jugé au lieu où le crime avait été commis. On le voit, cette règle de procédure, bonne dans bien des cas, peut être mauvaise dans d'autres; elle a nécessairement des exceptions. Dans le fait, les schismatiques dont saint Cyprien se plaint à son ami saint Corneille, n'appelaient point; mais, sachant comme tout le monde que la chaire de Pierre était la source de l'unité et de la légitimité sacerdotale, ils voulaient en avoir des lettres de communion pour autoriser leur faux évêque.

La lettre de saint Cyprien nous montre encore, par un autre exemple, qu'il ne faut pas toujours presser à la rigueur certaines paroles d'anciens Pères, dites en passant, ni même certaines décisions d'anciens conciles. L'année précédente, le second concile de Carthage, contrairement au règlement du premier, avait décidé qu'on donnerait dès lors l'absolution à tous les apostats pénitents; mais il exceptait ceux qui s'étaient séparés de l'Église et réunis aux schismatiques. Naturellement, on serait porté à conclure que ces derniers n'avaient point de réconciliation à espérer, du moins aussi promptement. Cependant, dans cette même lettre, apprenant à saint Corneille la consolante nouvelle que la plupart des schismatiques revenaient à l'Église, par suite même de l'ordination de Fortunat, saint Cyprien lui dit entre autres : « Oh ! si vous pouviez, mon très-cher frère, être ici avec nous lorsque ces méchants et ces pervers reviennent du schisme ! vous verriez combien j'ai de peine à persuader la patience à nos frères, pour qu'ils consentent à ce qu'on reçoive et qu'on guérisse ces méchants; car, de même qu'ils se réjouissent lorsqu'il en revient de supportables et de moins criminels, de même ils frémissent et résistent chaque fois que des incorrigibles et des insolents, ou des hommes souillés d'adultères et de sacrifices, et avec cela superbes, reviennent à l'Église comme pour y corrompre ce qu'il y a de bons. C'est à peine que je persuade au peuple, ou plutôt je le force à nous en laisser admettre de pareils. »

Ces paroles nous font voir que si saint Cyprien était sévère en théorie, ferme et inflexible envers ceux qui menaçaient, il était l'indulgence même dans la pratique, et avec ceux qui revenaient de leur égarement. A la fin, après avoir félicité saint Corneille sur l'état florissant de son clergé, et de son peuple, il le prie de vouloir bien leur lire sa lettre, suivant la coutume qu'ils avaient de faire l'un et l'autre, à cause de leur affection mutuelle. Encore qu'il sût bien que les chrétiens de Rome, grâce à la prévoyance de leur pasteur et à leur

propre vigilance, ne pouvaient être séduits par les hérétiques, il leur recommande toutefois, par une surabondance de charité, de n'avoir aucun commerce avec eux. S'ils viennent avec des prières et des satisfactions, qu'on les écoute ; mais s'ils se répandent en injures et en menaces, qu'on les repousse.

Saint Cyprien avait promis au peuple de Thibaris, ville épiscopale non loin de Carthage, d'aller les voir et de leur faire quelques instructions comme ils l'en avaient prié. Ne pouvant les satisfaire sur le moment, il leur écrivit une exhortation au martyre, leur annonçant une persécution plus cruelle que la précédente, et les engageant tous à s'y tenir prêts, même ceux qui étaient tombés dans l'autre.

La persécution éclata tout d'un coup à Rome sous l'empereur Gallus. Le pape saint Corneille fut le premier qui confessa le nom de Jésus-Christ. Son exemple encouragea tellement les fidèles, que tous ceux qui surent qu'il était interrogé, accoururent en hâte pour confesser avec lui : si tous l'avaient su, tous seraient accourus de même. Un grand nombre de ceux qui étaient tombés, se relevèrent en cette occasion. Enfin, l'on voyait une telle unanimité, qu'on pouvait dire que l'Église romaine avait confessé tout entière. Quand la nouvelle en vint à Carthage, saint Cyprien et son église en ressentirent une joie inexprimable. Il en écrivit aussitôt à saint Corneille, pour le féliciter, lui et toute l'Église romaine, qu'il appelle un peuple confesseur. Il terminait ainsi sa lettre : « Puisque nous sommes avertis par la Providence divine que le jour de notre combat approche, appliquons-nous sans cesse, avec tout le peuple, aux jeûnes, aux veilles et aux prières. Comme nous n'avons qu'un cœur et qu'une âme, souvenons-nous l'un de l'autre ; et qui que ce soit de nous qui sorte d'ici le premier par la miséricorde de Dieu, que notre charité mutuelle continue auprès de lui, et que nos prières ne cessent point pour nos frères et nos sœurs. Je vous souhaite, mon très-cher frère, de vous porter toujours bien [1]. »

Ce fut la dernière lettre de saint Cyprien à saint Corneille, qui fut exilé et consomma son martyre le 14 septembre 252, après avoir tenu le saint siége un an et environ cinq mois. Lucius, l'un des prêtres confesseurs qui avaient été exilés avec lui, lui succéda ; mais il fut encore relégué par les persécuteurs, peu de temps après son élection. Sitôt que saint Cyprien l'eut apprise, il lui écrivit pour se réjouir avec lui du double honneur qu'il avait reçu, de la confession et du sacerdoce. L'exil du pape Lucius ne fut pas long, et il lui fut permis de revenir à Rome, où il fut reçu avec une joie incroyable.

[1] *Epist.* 57.

Saint Cyprien, avec les évêques ses confrères, lui écrivit une seconde lettre pour le féliciter de son retour. « Nous comprenons, dit-il, mon très-cher frère, les salutaires conseils de Dieu, et pourquoi cette persécution subite s'est élevée, pourquoi la puissance séculière s'est emportée subitement contre l'Église du Christ, contre l'évêque Corneille, bienheureux martyr, et contre vous tous. Le Seigneur a voulu confondre les hérétiques et montrer quelle était l'Église, quel était l'unique évêque élu par son ordre, les prêtres unis à l'évêque, le véritable peuple de Jésus-Christ; qui étaient ceux que l'ennemi attaquait; qui étaient, au contraire, ceux que le démon épargnait, comme étant à lui. » C'est que les persécuteurs, en maltraitant les catholiques de Rome, y laissaient fort tranquilles les schismatiques novatiens. Le pape Lucius ne tint le saint siége que cinq mois, et mourut le 4 mars 253. Le 13 mai suivant, on élut Étienne, qui gouverna quatre ans et près de trois mois.

Un des plus illustres martyres de Rome, que l'on rapporte à cette persécution, fut saint Hippolyte, prêtre, qui avait suivi le schisme de Novat et de Novatien. Comme on le menait au martyre, le peuple, dont il avait soin, et qui, par affection, le suivait en grand nombre, le consulta quel était le meilleur parti. Fuyez, dit-il, le malheureux Novat et revenez à l'Église catholique. Je vois maintenant les choses tout autrement, et je me repens de ce que j'ai enseigné. Après qu'il eut ainsi détrompé son peuple, il fut mené à Ostie, où le préfet de Rome était allé ce jour-là pour étendre la persécution hors de la ville, qu'il avait déjà remplie de sang. Il était sur son tribunal, environné de bourreaux et d'instruments de supplice, et devant lui des troupes de fidèles, dont la crasse et les cheveux longs montraient qu'ils avaient croupi longtemps en prison; mais voyant que les tourments étaient inutiles et qu'il n'en pouvait ébranler aucun, il les condamna tous à la mort. A l'un il fit couper la tête; il fit mettre l'autre en croix; il en fit jeter plusieurs dans une barque pourrie qui coula promptement à fond.

On lui présenta le vieillard Hippolyte, chargé de chaînes; et une foule de jeunes gens criaient tout autour que c'était un chef de chrétiens, qui devait périr par quelque nouveau genre de supplice. Comment s'appelle-t-il? dit le préfet. Ils répondirent qu'il se nommait Hippolyte. Qu'il soit donc traité comme Hippolyte, dit le préfet, et qu'il soit traîné par des chevaux indomptés. Il faisait allusion au fameux Hippolyte de la poésie grecque. Aussitôt on prend deux chevaux des plus farouches, on les attache ensemble à grande peine, et on passe entre eux, au lieu de timon, une longue corde, au bout de laquelle on attache les pieds du martyr. Puis, ils excitent les chevaux par de

grands cris, des coups de fouet et des aiguillons. Les dernières paroles que l'on entendit du saint, furent : Seigneur, ils déchirent mon corps, prenez mon âme. Les chevaux commencèrent à l'emporter avec furie, dans les bois, sur les rochers et dans les épines. Ils abattent les haies et rompent tous les obstacles ; leur chemin est arrosé du sang du martyr, et son corps déchiré en mille pièces, qui demeurent éparses de tous côtés. Les fidèles suivaient, fondant en larmes, et, conduits par les traces de son sang, ramassaient soigneusement ses reliques, et jusqu'au sang dont la terre ou les arbres étaient imbibés, et qu'ils recueillaient avec des éponges. Enfin, ils l'ensevelirent à Rome dans les catacombes, auprès d'un autel [1].

Vers ce temps-là, c'est-à-dire au commencement de l'année 253, mourut Origène. Il avait soixante-neuf ans, et s'était occupé jusqu'à la fin à servir l'Église, par ses discours et par ses écrits. Un de ses derniers et le plus utile de ceux qui nous restent, est l'ouvrage contre Celse, philosophe épicurien, qui, du temps de l'empereur Adrien, avait écrit un livre plein de calomnies et d'injures contre la religion chrétienne. Origène entreprit cette réponse à la sollicitation de son ami Ambroise, auquel il la dédie, et qui mourut avant lui. Comme nous avons résumé ailleurs la doctrine d'Origène, nous ne ferons ici que résumer ses idées sur les rapports entre la raison et la foi, la philosophie et la religion, et sur la manière de conduire de l'une à l'autre.

Un homme exercé dans les sciences grecques, s'il vient au christianisme, non-seulement il le juge vrai, mais il est capable d'en former une démonstration philosophique. Le christianisme toutefois a une démonstration propre, qui est divine. Les démonstrations que les Grecs tirent de leur dialectique ne sauraient lui être comparées. C'est, comme dit l'Apôtre, la démonstration de l'esprit et de la puissance : de l'esprit par les prophéties, de la puissance par les miracles ; miracles dont il subsistait encore des vestiges parmi les chrétiens [2]. Un miracle surtout qui prouvait à lui seul tous les autres, c'était le christianisme lui-même. Son auteur est un Juif crucifié, ses premiers prédicateurs sont des pêcheurs et des ignorants, toute la puissance du siècle s'opposait à son établissement et à sa propagation ; et cependant, plus connu dès lors qu'aucune philosophie, il faisait ce que n'avaient pu faire tous les philosophes, il changeait les hommes de mal en bien, non quelques rares individus, mais des multitudes sans nombre. Comment ne pas y reconnaître l'œuvre de Dieu [3] ?

[1] Ruinart. — [2] *Cont. Cels.*, l. 1, n. 2. — [3] *Ibid.*, n. 29 et seqq,

Un philosophe ne saurait trouver déraisonnable que le christianisme s'appuie sur la foi. Toutes les choses humaines, la navigation, la société conjugale, l'agriculture, reposent sur la foi, sur la confiance, quoique cette confiance puisse être quelquefois trompée. Combien plus raisonnable n'est-il pas que les choses divines s'appuient sur la foi divine, sur la parole de Jésus-Christ, qui a montré par ses œuvres qu'il est de Dieu ? Les Grecs eux-mêmes n'embrassent une secte de philosophie plutôt qu'une autre, que parce qu'ils la jugent meilleure, avant même de la connaître [1]. Le christianisme a des principes communs avec la philosophie et avec la raison vulgaire ; car ce que Dieu enseigne par les prophètes, il en jette la semence dans tous les hommes. Ainsi tous ont des notions communes de morale. Sans cela même il n'y aurait pas justice à punir les coupables. C'est encore vrai pour le dogme. Si Héraclite et Zénon parlent contre le culte des idoles, c'est une preuve manifeste que Dieu a écrit dans le cœur des hommes ce qu'ils doivent faire touchant cet article [2]. L'accord primitif de notre foi avec le sens commun, n'est-ce pas là ce qui convertit les auditeurs bien disposés? Car quoique la perversion, entretenue par un long enseignement, ait pu implanter au grand nombre la pensée que les simulacres sont des dieux, et que des ouvrages d'or, d'argent, d'ivoire sont dignes d'adoration, toutefois le sens commun exige que l'on comprenne que Dieu n'est point une matière corruptible, que ce n'est pas l'honorer que de le figurer en des matières inanimées, que les simulacres ne sont pas des dieux, que ces ouvrages ne sauraient même être comparés à celui qui les a faits, à plus forte raison, que tout cela n'est rien en comparaison du Créateur suprême, qui a tout créé, qui conserve et gouverne tout. L'âme raisonnable, reconnaissant donc ce qui lui est comme parent et allié, rejette ce qu'elle a cru jusque-là être des dieux, et reçoit comme un philtre naturel qui l'attire vers le Créateur et vers celui qui le premier annonça ces choses aux nations, par des disciples qu'il avait préparés et qu'il a envoyés avec une puissance divine prêcher la parole de Dieu et de son royaume [3].

Il y a deux espèces de lois : une loi de la nature, dont Dieu est l'auteur ; des lois écrites pour les cités. Où la loi écrite n'est point contraire à la loi de Dieu, il faut l'observer de préférence aux lois étrangères ; mais où la loi de la nature, c'est-à-dire de Dieu, ordonne des choses contraires à la loi écrite, la raison ne dit-elle pas qu'il faut envoyer promener bien loin les lois écrites et la volonté des législateurs humains, pour obéir à la législation de Dieu et vivre selon ses

[1] *Cont. Cels.*, n. 11. — [2] *Ibid.*, n. 4 et 5. — [3] L. 3, n. 40.

commandements, dût-on s'exposer à mille morts? Car des lois contraires à la loi de Dieu ne sont pas des lois. Mais où l'on doit surtout observer cette règle, c'est quand il s'agit du culte de Dieu même. Ainsi, quoique les lois particulières de chaque pays commandent d'adorer les dieux particuliers du pays, la loi naturelle ou divine ordonne de n'adorer que le Dieu véritable [1].

Platon écrit d'un style élégant et sublime; il profite à peu de monde, si encore il profite à quelques-uns. Épictète a écrit d'un style simple; le vulgaire même l'admire et en profite. Aussi nos prophètes, Jésus-Christ et ses apôtres, voulant instruire non-seulement les savants, mais le peuple, se sont ils exprimés d'une manière simple et populaire. D'ailleurs, pour toucher le cœur de l'homme, ce n'est point assez de dire des choses vraies et d'une manière persuasive, il faut encore qu'une vertu divine accompagne les paroles. Ainsi, des vérités restées stériles dans la bouche des Grecs, ont converti le monde par la bouche des apôtres, qui ignoraient la philosophie grecque [2].

Que Platon nous dise donc, dans une de ses lettres, que le souverain bien est absolument ineffable, qu'il vient dans l'âme par une fréquente méditation, comme la lumière qui s'allume subitement du feu, nous avouerons que c'est bien dit, car Dieu leur a manifesté et ceci et tout ce qu'ils ont dit de beau. Aussi nous disons qu'ils sont coupables, ceux qui, connaissant la vérité de Dieu, n'honorent pas Dieu selon la vérité connue. Or, ces mêmes hommes, qui parlent si éloquemment du souverain bien, descendent au Pirée pour offrir des prières à Diane comme à une divinité, et participer à sa fête que célébrait la multitude ignorante. Après avoir philosophé magnifiquement sur l'âme, sur la félicité qui suivra une bonne vie, ils laissent ces grandes choses que Dieu leur a manifestées, reviennent à ce qu'il y a de bas, et immolent un coq à Esculape. S'élevant de ce monde créé et sensible aux choses intelligibles, aux idées, ils avaient contemplé dans leur intelligence les perfections invisibles de Dieu; ils n'en avaient pas mal entrevu l'éternelle puissance et la divinité; cependant ils se sont évanouis dans leurs raisonnements, et leur cœur, comme insensé, croupit dans une ténébreuse ignorance du vrai culte de Dieu. Ces hommes, si fiers de leur sagesse et de leur théologie, on les voit se prosterner devant l'image d'un homme corruptible; on les verra même se ravaler avec l'Égyptien jusqu'à adorer des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles. En sorte que, si quelques-uns paraissent s'élever plus haut, on trouve néanmoins qu'ils ont remplacé la vérité de Dieu par le mensonge, et adoré la créature au lieu du Créateur.

[1] L. 5, n. 37. — [2] L. 6, n. 2.

Comme donc, en ce qui regarde la Divinité, les sages et les savants d'entre les Grecs s'égarent dans leurs œuvres, Dieu a choisi ce qu'il y avait d'insensé selon le monde, pour confondre les sages, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu. C'est ainsi qu'Origène juge les anciens philosophes, à commencer par Platon et Socrate [1].

Ce qui est bien dans Platon, est encore mieux dans les prophètes. Celse ayant cité ce mot du philosophe [2] : Il est difficile de trouver le créateur et le père de cet univers, et, quand on l'a trouvé, il est impossible de le faire connaître à tous; cette parole de Platon, dit Origène, est sublime et admirable. Mais n'y a-t-il pas un plus grand amour pour l'humanité dans ce que dit la parole divine : Que Dieu le Verbe s'est fait chair, afin de rendre accessible à tous cette connaissance que Platon dit impossible à communiquer à tous quand on l'a trouvée? Du reste, nous allons plus loin que Platon, et nous affirmons que la nature humaine ne peut aucunement chercher Dieu ni le trouver purement, si elle n'est aidée par celui qu'elle cherche et qui se fait trouver à ceux qui, après avoir fait ce qui est en eux, confessent avoir besoin de son secours [3]. On voit bien qu'il ne s'agit point ici d'une connaissance obscure, telle qu'en ont ceux mêmes qui cherchent Dieu, mais d'une connaissance claire et nette. Celse, pour déprimer la patience de Jésus-Christ, avait cité les paroles magnanimes de quelques païens au milieu des tourments, et puis demandait : Qu'est-ce que votre Dieu a dit de semblable dans son supplice? Il a montré plus de constance encore, répond Origène, il s'est tû [4].

Dans le temps qu'Origène terminait sa laborieuse carrière, le plus illustre de ses disciples, saint Grégoire Thaumaturge, sorti de la retraite où il s'était caché pendant la persécution, et revenu à Néocésarée, faisait la visite de son diocèse. Il y avait eu plusieurs martyrs. Il en fit porter les corps en divers endroits, et ordonna que le peuple s'y assemblerait tous les ans pour célébrer leurs fêtes, même avec des festins et des réjouissances publiques. Il jugea ce moyen nécessaire pour retirer de l'idolâtrie beaucoup de personnes grossières, qui y restaient attachées par ces sortes de fêtes et par les plaisirs des sens; il crut que ce serait toujours beaucoup de porter ces personnes à adorer le vrai Dieu, et à faire en l'honneur des martyrs ce qu'ils faisaient auparavant pour leurs idoles. Il espérait même qu'avec le temps, la piété et la foi croissant dans les peuples, ils se porteraient d'eux-mêmes à passer de ces réjouissances extérieures à une joie toute spirituelle et toute sainte : ce qui s'était déjà réalisé

[1] L. 6, n. 2, etc. — [2] *Ibid.*, n. 18. — [3] L. 7, n. 42. — [4] *Ibid.*, n. 55.

dans le plus grand nombre, au temps de saint Grégoire de Nysse, qui regarde cette condescendance du saint comme une grande sagesse [1].

Un autre événement lui servit encore plus à la conversion des idolâtres de Néocésarée. On y célébrait tous les ans une fête solennelle en l'honneur d'un de leurs faux dieux. Tout le peuple du pays y venait en foule; le théâtre était plein, et, cette année, la presse y fut si grande, que ni les musiciens, ni les joueurs de gobelets et les autres charlatans, ne pouvaient se faire entendre ni montrer leur adresse. Alors cette grande multitude s'écria tout d'une voix : Jupiter, fais-nous de la place ! Saint Grégoire Thaumaturge l'ayant appris, envoya un des siens leur dire qu'ils auraient bientôt plus de place qu'ils ne voudraient. En effet, la peste se mit dans cette assemblée même, et changea les danses et les chants de joie en lamentations funèbres : ce fut comme un feu qui s'étendit promptement dans toutes les maisons. Les temples étaient pleins de malades, qui allaient implorer le secours de leurs dieux et y demeuraient morts : on les voyait autour des fontaines chercher du rafraîchissement qu'ils ne trouvaient point. Plusieurs allaient eux-mêmes dans les sépulcres, parce que les vivants ne suffisaient plus pour ensevelir les morts. Un spectre entrait dans les maisons, comme pour les avertir; et la mort suivait aussitôt. Tout le monde reconnut ainsi clairement la cause du mal, savoir, que le démon qu'ils avaient invoqué accomplissait méchamment leur vœu. En cette extrémité, ils eurent recours à saint Grégoire, et le conjurèrent d'arrêter ce fléau, par la puissance du Dieu qu'il prêchait et qu'eux-mêmes reconnaissaient dès lors être le seul Dieu véritable. Sitôt donc que le spectre funeste était entré dans une maison, on priait le saint évêque d'y venir faire des prières. Il chassait partout la maladie; et le bruit s'en étant répandu bien vite d'une maison à l'autre, on ne cherchait plus d'autre remède : on ne consultait plus les oracles; on ne faisait plus de sacrifices, on ne demeurait plus dans les temples. Tous regardaient le saint évêque, et chacun voulait l'attirer chez soi; la récompense qu'il tirait d'eux était le salut de leurs âmes. Il les convertit ainsi tous : les uns pour les avoir délivrés de la maladie, les autres par la crainte d'y tomber [2].

La peste qui éclata à Néocésarée au milieu d'une fête païenne, avait commencé en Éthiopie avec le règne de l'empereur Dèce : de là elle se répandit dans tout l'univers, et dura bien douze ans. Elle fit surtout de grands ravages en Afrique. C'étaient des évacuations ex-

[1] S. Greg. Nyss., *Vita S. Greg. Thaum.* — [2] *Ibid.*

cessives, le feu dans les entrailles, l'inflammation dans la gorge, des vomissements fréquents et convulsifs, des yeux embrasés de l'ardeur du sang, la gangrène faisant perdre les pieds ou d'autres membres; enfin, pour plusieurs, une espèce d'impuissance de marcher, de voir et d'entendre. On vit alors la différence de l'humanité corrompue par le paganisme, à l'humanité régénérée par le christianisme.

Parmi les païens, la consternation fut générale; chacun ne pensait qu'à soi et à se garantir de la contagion par la fuite. Ils abandonnaient leurs meilleurs amis; ils jetaient hors de leurs maisons leurs parents mêmes, comme s'ils avaient pu chasser la mort avec le malade. Les rues de Carthage étaient pleines de mourants, de morts et de cadavres à demi pourris. On ne se souvenait d'un parent, d'un ami, que pour aller s'emparer de ses dépouilles. Plusieurs profitèrent de cette calamité pour piller et voler publiquement, sans crainte et sans honte. Alors saint Cyprien assembla la population chrétienne et l'excita aux œuvres de charité par les exemples de l'Écriture sainte, ajoutant que c'était peu d'être miséricordieux envers les nôtres, qu'il fallait imiter la bonté de Dieu, notre Père, et assister même nos ennemis. Il distribua aussitôt à chacun des fidèles sa fonction particulière, selon les conditions : les riches contribuant de leurs biens, les pauvres faisaient plus encore, en contribuant de leurs personnes. On donna de cette manière un secours considérable, non-seulement aux chrétiens, mais aux païens mêmes, qui persécutaient l'Église. Aussi y en eut-il plusieurs à se convertir. Comme parmi les fidèles il y en avait quelques-uns qui ne montraient pas le même courage que le grand nombre, saint Cyprien écrivit son *Traité de la Mortalité*. C'est ce que nous appellerions un mandement ou une lettre pastorale, pour réveiller la foi touchant les peines de cette vie, et les faire envisager en vue de Dieu et de l'éternité. Il parle d'un évêque qui, dans une maladie mortelle, ayant demandé encore quelque temps, fut vivement réprimandé dans une vision; et il proteste avoir eu lui-même plusieurs révélations où Dieu lui commanda de prêcher souvent qu'il ne faut pas pleurer nos frères quand il les appelle, puisque nous savons qu'ils ne sont pas perdus, mais seulement partis les premiers comme pour un voyage [1].

Outre la peste, l'empire était affligé de plusieurs guerres : les Scythes, les Goths et d'autres barbares ravageaient l'Europe; les Perses vinrent jusque dans Antioche et la pillèrent. On rejetait à l'ordinaire sur les chrétiens la cause de tous ces maux. Nul ne s'emportait plus en ce genre que Démétrien. C'était un assesseur du procon-

[1] Cyp., *De Mortalitate*.

sul d'Afrique, sinon le proconsul lui-même. Il persécutait les chrétiens avec beaucoup de cruauté, les chassait de leurs maisons, les dépouillait de leurs biens, les accablait de chaînes, les enfermait dans les prisons, et enfin les faisait mourir cruellement par les bêtes, par le fer et par le feu. Son inhumanité s'étudiait même à trouver de nouveaux supplices, pour augmenter les tourments des martyrs en les prolongeant. Avec cela, il venait souvent voir saint Cyprien. Comme c'était plutôt pour disputer contre lui, que pour en rien apprendre, le saint ne voulut jamais entrer en conférence avec lui, et ne répondit longtemps que par un modeste silence à toutes ses impiétés et à tous ses blasphèmes. Voyant toutefois que lui et beaucoup d'autres, à son instigation, accusaient la religion chrétienne de tous les maux de l'empire, il eut peur que son silence ne fût attribué à faiblesse et à défiance, et non à une sage retenue. Il réfuta donc toutes ces calomnies dans un écrit adressé à Démétrien lui-même.

Il y fait voir que ces malheurs du monde qui vieillit tous les jours, doivent plutôt s'attribuer aux crimes et à l'impiété des hommes ; et que bien loin que les chrétiens en soient cause, parce qu'ils n'adorent pas les faux dieux, ce sont les païens qui les attirent, en n'adorant pas le Dieu véritable et en persécutant ceux qui l'adorent ; que c'est ce Dieu qui, pour se venger du mépris qu'on a pour lui et pour ceux qui le servent, punit si rigoureusemeut les hommes et leur fait sentir ses châtiments ; que les dieux des païens, loin de pouvoir exercer cette vengeance, sont tous les jours enchaînés et maltraités, pour ainsi dire, par les chrétiens, qui les chassent malgré eux des corps de ceux qu'ils possèdent ; que les chrétiens souffrent patiemment, assurés qu'ils sont d'être bientôt vengés ; qu'ils endurent les mêmes maux que les païens en ce monde, mais qu'ils se consolent, parce qu'à leur mort ils jouiront d'une félicité éternelle, au lieu que les païens seront condamnés, au jour de leur jugement, à d'éternelles peines. Il les exhorte enfin avec beaucoup de zèle à revenir de leurs erreurs : « Croyez à celui qui ne saurait tromper. Croyez à celui qui a prédit toutes ces choses. Nous ne vous envions point votre bonheur, ni ne vous cachons les bienfaits de Dieu. A vos haines nous rendons la bienveillance, et pour les tourments que vous nous infligez, nous vous montrons le chemin du salut. Croyez et vivez ; après nous avoir persécutés un temps, réjouissez-vous éternellement avec nous. Quand on est une fois parti d'ici, il n'y a plus lieu à pénitence ni à satisfaction. C'est ici qu'on s'assure ou qu'on perd la vie éternelle. Ni les péchés ni les années ne doivent retarder personne de venir à nous pour obtenir le salut. A qui est encore en ce monde, la pénitence n'est jamais trop tard. La miséricorde de Dieu est toujours

accessible. Vous-même, fussiez-vous au moment du trépas, si vous priez pour vos péchés ; si, par un acte de foi et de repentir, vous implorez le Dieu unique et véritable, sa miséricorde vous accordera le pardon, et, dans la mort même, vous passerez à l'immortalité. C'est le Christ qui nous a mérité cette grâce et qui nous la communique. Puissions-nous tous marcher après lui, enrôlés sous son étendard[1] ! »

Plusieurs villes de Numidie furent affligées d'une incursion de barbares, qui emmenèrent en captivité plusieurs chrétiens de l'un et de l'autre sexe. Huit évêques en écrivirent à saint Cyprien, lui demandant quelques secours pour racheter ses captifs. Il ne put lire ces lettres sans verser des larmes ; ce qui le toucha particulièrement fut le péril des vierges. Il fit part de ces lettres aux fidèles de Carthage, qui, touchés de la même douleur, contribuèrent tous à cette bonne œuvre, aisément et abondamment. Ce que donna le clergé et le peuple de Carthage montait à cent mille sesterces, environ vingt mille francs. D'autres évêques qui se trouvèrent présents donnèrent aussi quelques petites sommes pour eux et pour leur peuple. Saint Cyprien envoya tout cet argent aux évêques de Numidie, avec une lettre où il disait : « Si, pour éprouver notre charité, il arrivait quelque pareil accident, ne craignez point de nous l'écrire ; et encore que toute notre église demande, par ses prières, qu'il n'arrive plus rien de semblable, soyez assurés que s'il arrive, elle donnera du secours volontiers et abondamment. Et afin que vous priiez à l'intention de nos frères et de nos sœurs qui ont contribué de bonne grâce à cette bonne œuvre, j'ai mis ici les noms de chacun d'eux[2]. »

Pour entretenir de plus en plus ces charitables dispositions de son peuple, il fit son livre *Des bonnes Œuvres et de l'Aumône*, dans lequel il recommande la charité et réfute l'indifférence de quelques riches avec une admirable éloquence. Il écrivit vers le même temps son excellent commentaire sur l'oraison dominicale, où il parle si bien de la nécessité et de la puissance de la grâce, que le pélagianisme s'y trouve réfuté d'avance. Il explique de l'eucharistie ces paroles : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, et dit : « Nous demandons que ce pain nous soit donné chaque jour, de peur que nous, qui sommes dans le Christ, et qui prenons l'eucharistie chaque jour comme une nourriture de salut, nous ne soyons, à cause de quelque péché plus grave, interdits de la communion du pain céleste et séparés du corps du Christ. »

Valérien, qui venait de parvenir à l'empire, favorisa d'abord les

[1] Cyp., *Ad Demetrianum*. — [2] *Epist*. 60.

chrétiens plus qu'aucun de ses prédécesseurs, sans en excepter les deux Philippe. Toute sa maison était pleine de personnes pieuses. Ainsi la persécution cessa, et l'Église fut en paix pendant plus de trois ans.

Plusieurs lettres de saint Cyprien peuvent se rapporter à cette époque. Il écrivit à un évêque sur un abus assez étrange qui s'était introduit, pendant la persécution, dans la célébration du saint sacrifice de la messe : c'était de ne mettre que de l'eau dans le calice, au lieu de vin. Comme le sacrifice solennel se célébrait dès la pointe du jour, on craignait que l'odeur du vin ne trahît les assistants. Cyprien fait voir, dans une longue lettre, qu'il faut mêler de l'eau au vin dans le calice, pour marquer l'union du peuple fidèle avec Jésus-Christ en qui il croit, et dont il ne peut être séparé. Il proteste que c'est d'après un ordre exprès de Dieu qu'il lui écrit contre cet abus, ainsi qu'à d'autres évêques [1].

Il se réserve pareillement de consulter Dieu dans quelque révélation, en écrivant à un nommé Puppien. C'était, sinon un évêque, du moins un personnage considérable, qui semble avoir confessé la foi sous l'empereur Dèce, mais qui, ensuite, s'était séparé de la communion de saint Cyprien et joint au schisme de Félicissime. Il répandait contre le saint des calomnies atroces, lui contestant même la qualité d'évêque. A la fin cependant, il offrit de le reconnaître pour tel et de rentrer dans sa communion, sous la condition qu'il se justifierait des choses infâmes qu'on lui imputait. Cyprien lui répondit par une lettre pleine de force et d'ironie. Si son épiscopat n'était pas légitime, les martyrs, les confesseurs, toute l'église de Carthage et même toutes les églises du monde, qui, depuis six ans, le reconnaissaient pour évêque, étaient dans l'erreur et souillés de sa communion ; Puppien seul était pur, et seul habiterait le royaume des cieux. Il lui offre toutefois de le recevoir, s'il se repent ; mais sous la réserve de consulter Dieu auparavant. « Car je me souviens, ajoute-t-il, de ce qui m'a été révélé, ou plutôt de ce que le Seigneur a ordonné à un serviteur qui le craint. Il lui a dit entre autres choses : Celui qui ne croit pas Jésus-Christ lorsqu'il fait un évêque, commencera à le croire lorsqu'il le vengera. Je n'ignore pas que les songes et les visions semblent ridicules à certaines gens ; mais c'est à ceux qui aiment mieux croire ce que l'on dit contre les évêques, que de croire les évêques eux-mêmes [2]. »

Dans toute cette lettre, il suppose que c'est Dieu même qui fait les évêques, et que l'élection canonique n'est que la déclaration de

[1] *Epist.* 63. — [2] *Ibid.*, 69.

son jugement ; mais il semble aussi vouloir en conclure, qu'un évêque élu de la sorte ne saurait être indigne ni tomber dans de grands péchés : ce que l'exemple de Judas fait voir n'être pas toujours vrai. Saint Cyprien lui-même nous en fournit encore la preuve dans une autre lettre. Fortunatien, évêque d'Assure, avait apostasié dans la persécution, en sacrifiant aux idoles. Un autre, nommé Épictète, fut mis à sa place. Quand la paix fut venue, Fortunatien voulut faire l'évêque, comme si de rien n'était. Saint Cyprien, l'ayant appris, en fut sensiblement affligé, et écrivit à Épictète et au peuple d'Assure, qu'ils ne devaient point le souffrir ; marquant que ces faux pasteurs ne s'empressaient à redemander leurs places que par des motifs d'intérêt, pour les quêtes, les oblations et les festins ; et qu'au fond ils étaient déjà tels avant leur chute [1].

Un comédien, ayant quitté le théâtre, s'était converti ; mais il continuait à instruire des jeunes gens dans le même métier ; pouvait-on l'admettre à la communion ? Saint Cyprien, consulté par l'évêque Eucrace, répondit : « Je crois qu'il ne convient ni à la majesté de Dieu ni à la discipline de l'Évangile de souiller l'honnêteté de l'Église par une telle infamie ; car, puisque la loi défend aux hommes de prendre des habits de femme, combien n'est-ce pas un plus grand crime d'y ajouter des gestes efféminés et déshonnêtes ? » Ce qu'il dit, parce qu'alors c'étaient des hommes qui jouaient sur les théâtres les personnages des femmes. Il ajoute : « Si celui-ci allègue sa pauvreté, l'Église peut le secourir avec les autres ; pourvu toutefois qu'il se contente d'une nourriture frugale et qu'il ne prétende pas qu'on lui doive une récompense pour le tirer du péché, puisque c'est son intérêt et non pas le nôtre. Que si chez vous l'église ne peut suffire aux besoins de ses pauvres, il pourra recevoir ici ce qui lui sera nécessaire [2]. »

Un autre évêque, nommé Pompone, lui écrivit touchant certaines vierges, qui, après une ferme résolution de garder la continence, avaient été convaincues ensuite de dormir en même lit avec des hommes et même avec un diacre. Elles le confessaient, et soutenaient néanmoins qu'elles avaient gardé leur intégrité. Pompone avait excommunié le diacre et les autres qui avaient été trouvés avec ces vierges. Sa lettre fut lue devant saint Cyprien, assisté de quatre évêques et quelques prêtres. Cyprien, qui voyait avec une souveraine douleur plusieurs vierges se corrompre par ces familiarités dangereuses, et entraîner dans leur perte un grand nombre d'âmes, répondit au nom de tous : Que les évêques devaient faire observer la

[1] *Epist.* 64. — [2] *Ibid*, 61.

discipline, et ne pas permettre que les chrétiens vécussent à leur fantaisie; que les vierges en particulier ne devaient pas même loger avec les hommes; car personne n'est longtemps en sûreté près du péril. Si c'est de bonne foi, dit-il, qu'elles se sont consacrées à Jésus-Christ, qu'elles persévèrent dans la pureté, sans donner sujet de parler d'elles. Si elles ne veulent ou ne peuvent persévérer, il vaut mieux qu'elles se marient que de tomber dans le feu par leurs crimes; du moins qu'elles ne fassent point de scandale. Il ne paraît point que ces vierges eussent fait de vœu irrévocable. Saint Cyprien ajoute : Les prêtres et les diacres doivent être les plus attachés à la discipline; car, comment peuvent-ils faire observer la continence, s'ils sont les premiers à y manquer? Il approuve donc l'excommunication de ceux avec qui les vierges avaient été trouvées. Quant à elles, il décide ainsi : Si elles se repentent et sont encore vierges, qu'elles rentrent dans la communion; à la charge que si elles retournent avec les mêmes hommes, ou habitent sous un même toit, elles soient chassées de l'Église avec une censure plus rigoureuse, et n'y rentrent pas facilement. Que si quelqu'une se trouve corrompue, qu'elle fasse la pénitence entière, comme ayant commis un adultère contre Jésus-Christ, et qu'on lui prescrive un certain temps après lequel elle revienne à l'Église. S'ils demeurent obstinés à ne point se séparer, qu'ils sachent que nous ne les recevrons jamais en cet état [1].

Un vieil évêque, nommé Rogatien, se plaignit d'un de ses diacres, qui s'était emporté contre lui jusqu'aux outrages et aux injures. Le saint, après avoir admiré l'humilité du vieillard, qui, pouvant aussitôt punir le coupable d'après l'autorité de sa chaire, aimait mieux s'en rapporter à ses collègues, lui répond : Que ce diacre était obligé de faire pénitence de cette audace téméraire, et de lui faire satisfaction avec toute sorte d'humilité ; que s'il persévérait dans sa faute, l'évêque, par la puissance de sa dignité, pouvait le déposer et l'excommunier avec ses complices [2].

Dans l'église de Furnes, un chrétien nommé Geminus Victor, avait, par son testament, nommé tuteur le prêtre Geminus Faustin. Saint Cyprien, les évêques et les prêtres qui étaient avec lui, furent affligés de cette nouvelle, parce que, dans un concile précédent, on avait ordonné que personne ne fît un clerc tuteur ou curateur par son testament, pour ne pas le détourner de la prière et du service de l'autel; et que si quelqu'un le faisait, on n'offrirait point pour lui et on ne célébrerait point le sacrifice pour son décès. Ils conclurent

[1] *Epist.* 62. — [2] *Ibid.*, 65.

donc que le décret du concile devait être exécuté, et que l'on ne devait faire ni oblation ni aucune prière pour Geminus Victor [1].

Le zèle de saint Cyprien ne se bornait point à l'Afrique; il passait la mer. Marcien, évêque d'Arles, était attaché à la secte de Novatien : contre le sentiment de tous les évêques, il refusait l'absolution aux pénitents, et en avait laissé mourir plusieurs en cet état pendant les années précédentes. Il se vantait même depuis longtemps de s'être séparé de la communion des autres évêques, pour s'attacher à Novatien. Faustin de Lyon et les autres évêques de la même province en écrivirent au pape saint Étienne, ainsi qu'à Cyprien; c'étaient les deux premiers évêques de l'Église, l'un par l'autorité de sa chaire, l'autre par la renommée de sa sainteté et de sa doctrine. Cyprien, n'ayant aucune autorité sur les évêques des Gaules, écrivit au Pape pour qu'il interposât la sienne. « Il faut, dit-il, que vous écriviez des lettres très-amples à nos coévêques des Gaules, pour qu'ils ne souffrent pas davantage que l'obstiné et orgueilleux Marcien, l'ennemi du salut de ses frères, continue d'insulter à notre collége, de ce que, s'étant lui-même séparé de nous, il n'est pas encore excommunié. Envoyez donc à la province et au peuple d'Arles des lettres en vertu desquelles, Marcien étant excommunié et déposé, un autre soit substitué à sa place, et le troupeau du Christ, dispersé par lui jusqu'à ce jour, rassemblé de nouveau. » Les critiques les moins suspects de pousser trop loin l'autorité du pontife romain, tels que de Marca, Baluze, Rigaut, Noël Alexandre [2], s'accordent à dire que saint Cyprien demande ici au Pape, non pas qu'il fasse excommunier et déposer Marcien par le concile de la province, mais qu'il le dépose lui-même. Le saint, ne doutant point que la sentence d'Étienne ne fût infailliblement exécutée, le prie de lui faire savoir qui aura été ordonné évêque d'Arles à la place de Marcien [3].

Cette affaire fut suivie d'une autre non moins considérable. Deux évêques d'Espagne, Basilide et Martial, l'un de Léon et d'Astorga, l'autre de Mérida, avaient pris, disait-on, des billets d'idolâtrie. Martial avait reconnu, par des actes publics, qu'il avait renoncé à Jésus-Christ et adoré les idoles. Ils étaient encore coupables l'un et l'autre de divers autres crimes. Martial avait fréquenté longtemps les festins infâmes et les sociétés des païens; il avait même enterré ses enfants avec les idolâtres, dans leurs sépulcres profanes. Basilide était convaincu par sa propre confession d'avoir blasphémé contre Dieu étant malade, et, pressé par sa conscience, il avait quitté volontairement

[1] *Epist.* 66. — [2] Marca, *De Conc.*, c. 10, § 8. *Rigalt.*, *in hunc loc. Nat. Alex.*, *sæc.* 4, *dissert.* 28. — [3] *Epist.* 67.

l'épiscopat et s'était mis au rang des pénitents, se tenant bien heureux d'avoir la communion laïque. On avait élu Sabin à sa place, suivant les règles, et Félix à la place de Martial. Depuis, Basilide étant allé à Rome solliciter le pape Étienne de le faire rétablir, l'avait trompé en lui déguisant le fait; et, prenant avantage de l'éloignement, qui l'empêchait d'être instruit de la vérité, il avait obtenu par surprise des lettres favorables. Martial paraît avoir usé de la même tromperie. Ils se prétendaient donc tous deux évêques; et, de fait, plusieurs évêques communiquaient avec eux. Alors Félix et Sabin, qu'on avait mis à leur place, s'en allèrent à Carthage, avec des lettres de leurs églises et une de l'évêque de Saragosse.

Ces lettres furent lues dans un concile de trente-huit évêques, à la tête desquels était saint Cyprien, qui répondit au nom de tous par une lettre adressée au prêtre Félix et au peuple fidèle de Léon et d'Astorga, et au diacre Lélius avec le peuple de Mérida. Il y établit, par l'autorité des Écritures, que les évêques doivent être sans reproche, et que leur ordination doit se faire avec la participation du peuple. Il faut, dit-il, avoir grand soin d'observer cette règle, qui vient de la tradition divine et de la pratique des apôtres, et qui s'observe aussi parmi nous et presque par toutes les provinces. Que pour rendre les ordinations légitimes, les évêques, qui sont les plus proches de la même province, s'assemblent au lieu pour lequel on ordonne l'évêque, et qu'il soit élu en présence du peuple, qui connaît parfaitement la vie et la conduite de ceux qu'il a toujours vus. Le concile conclut donc que l'on ne pouvait reconnaître Basilide et Martial pour évêques, ni communiquer avec eux en cette qualité, la tromperie dont ils avaient usé envers le Pape ne faisant que les rendre plus criminels, au lieu de leur acquérir un nouveau droit, et le crime des évêques qui communiquaient avec eux ne pouvant servir qu'à leur faire mériter d'être déposés eux-mêmes. Il veut enfin que l'on observe ce qui avait été ordonné par tous les évêques du monde, et en particulier par le pape saint Corneille, que ces sortes de pécheurs fussent admis à la pénitence, mais exclus de l'honneur du sacerdoce et de toute entrée dans le clergé [1].

On ne sait pas quelles furent les suites de cette affaire; on ne sait pas même bien au juste ce qu'il en était du fond de l'affaire même. Ce qu'on vient de lire, n'est que le rapport fait à saint Cyprien par l'une des parties, les deux évêques substitués. Si saint Étienne a pu être trompé à cause de l'éloignement, comme Carthage n'est pas moins éloignée de Léon et d'Astorga que Rome, saint Cyprien aura

[1] *Epist.* 68.

pu l'être de même. On conçoit encore que Basilide, condamné en Espagne, se soit adressé à la source de l'autorité épiscopale, à Rome; d'autres avant lui l'avaient fait. Mais pourquoi Sabin et Félix, au lieu d'aller à Rome détromper le Pape par des preuves juridiques, s'en vont-ils à Carthage? Peut-être que la dispute entre saint Étienne et saint Cyprien avait déjà commencé, et que les deux plaignants auront voulu profiter de la mésintelligence. Peut-être est-ce pour cela qu'au lieu d'informer le Pape, Cyprien le taxe de négligence en écrivant à un peuple hors de l'Afrique. Un saint est encore homme.

Saint Étienne cependant veillait du haut de la chaire apostolique sur ceux-là mêmes qui le croyaient peu vigilant. Le schisme de Novatien était repoussé par toutes les églises d'Asie. Saint Denys d'Alexandrie en mande l'heureuse nouvelle au Pape en ces termes : « Sachez maintenant, mon frère, que toutes les églises qui étaient auparavant divisées sont unies; celles d'Orient et celles qui sont encore au delà ; tous les évêques sont d'accord et ont une joie excessive de cette paix, à laquelle ils ne s'attendaient pas : Démétrien, à Antioche ; Théoctiste, à Césarée ; Mazabane, à Élia, c'est-à-dire Jérusalem ; Marin, à Tyr ; Héliodore, à Laodicée ; Hélénus, à Tarse, et toutes les églises de Cilicie ; Firmilien et toute la Cappadoce. Je me suis contenté de nommer les évêques les plus considérables, pour ne pas vous être à charge par la longueur de ma lettre. Toutes les parties de la Syrie, l'Arabie, que vous assistez toujours et à qui vous avez écrit maintenant, la Mésopotamie, le Pont et la Bithynie, tous, en un mot, en tous lieux se réjouissent et remercient Dieu de la concorde et de l'amitié fraternelles [1]. » On voit ici la charité de l'Église romaine, en particulier du pape saint Étienne ; non-seulement il écrit, mais il envoie des secours aux provinces les plus reculées de la Syrie et de l'Arabie.

Saint Denys était bien aise de lui apprendre une nouvelle aussi agréable, pour l'adoucir sur un autre article. Étienne avait menacé Hélénus et Firmilien, ainsi que tous les évêques de Cilicie, de Cappadoce et des provinces limitrophes, de ne plus communiquer avec eux, parce qu'ils rebaptisaient les hérétiques. Deux conciles particuliers de Phrygie, l'un d'Icône, l'autre de Synnade, avaient donné beaucoup de crédit à cette erreur. Le zèle du Pape n'était donc pas sans motif. Saint Denys le supplia néanmoins de le modérer ; il craignait de voir de nouvelles divisions rompre la concorde dont tout le monde se réjouissait. Ni lui ni son prédécesseur saint Héraclas n'avaient la coutume de rebaptiser ; mais il ne pensait pas qu'on dût

[1] Euseb., l. 7, c. 2 et 4.

pousser la sévérité jusqu'à excommunier les autres. Il avait deux amis à Rome, le prêtre Denys, depuis pape, et le prêtre Philémon. Il vit, par leurs lettres, qu'ils inclinaient, comme saint Étienne, aux voies de rigueur. Il leur écrivit, et leur persuada de conseiller les voies de douceur et de modération. Il est à croire que tout se serait ainsi calmé, si le différend ne s'était renouvelé en Afrique.

Saint Cyprien en fut la première et la principale cause. Il pensait dès auparavant, comme on le voit par son *Traité de l'Unité de l'Église*, que le baptême des hérétiques et des schismatiques était nul, et qu'il fallait les rebaptiser ou plutôt les baptiser quand ils revenaient à l'Église. Il tenait cette doctrine erronée de son prédécesseur Agrippin, évêque de Carthage, qui avait été le premier à changer l'ancienne coutume. Au lieu de revenir à l'antiquité, et, par là même, à la vérité, Cyprien voulut faire prévaloir la nouvelle erreur, non-seulement dans les églises d'Afrique, mais encore dans l'Église principale, la chaire de saint Pierre. L'événement fit voir que les Romains étaient vraiment dignes de l'éloge que lui-même leur avait donné, savoir : que l'infidélité ne saurait avoir d'accès auprès d'eux.

Quelques évêques de Numidie lui demandèrent si l'on devait rebaptiser les hérétiques, comme ils le pratiquaient eux-mêmes. Leur lettre fut lue dans un concile de trente-deux évêques et de plusieurs prêtres, où saint Cyprien présidait. Ils répondirent que, d'après la doctrine, non pas nouvelle, mais établie depuis longtemps par leurs prédécesseurs, personne ne pouvait être baptisé hors de l'Église.

Ce long temps, qu'ils donnent à leur doctrine, remontait à une vingtaine d'années.

Ils ajoutent pour raison que les hérétiques et les schismatiques, étant hors de l'Église, ne peuvent donner ni le baptême, ni la confirmation, ni consacrer l'eucharistie. C'était soutenir une erreur par trois autres. Ils confondaient validement et licitement : de ce que l'on ne peut conférer licitement ces sacrements hors de l'Église, ils en concluent qu'on ne le peut validement ; ils raisonneront ainsi pendant toute cette dispute. Poussant jusqu'au bout les conséquences de leur décision, ils posent en principe que, pour conférer la grâce d'un sacrement, il faut avoir soi-même la grâce, attendu que nul ne peut donner ce qu'il n'a pas [1]. Ce qui implique cette autre erreur, que, dans l'Église même, quiconque est en état de péché mortel ne peut administrer validement aucun sacrement. Voilà comme une première erreur entraîne d'autres erreurs de plus en plus graves. Il est à regretter que, dans une question qui intéressait non-

[1] *Epist.* 70.

seulement l'Afrique, mais toute l'Église, saint Cyprien n'ait pas imité la prudente réserve qu'il avait eue dans l'affaire des apostats, qu'avant de donner une décision publique, il n'ait pas consulté l'Église principale, l'Église romaine, d'où émane l'unité de l'épiscopat et du sacerdoce.

Quintus, évêque de Mauritanie, chargea le prêtre Lucien de le consulter sur la même question. Dans sa lettre, saint Cyprien s'efforce de répondre à deux raisons des évêques qui ne rebaptisaient point : la première, que le baptême est un et ne peut être réitéré ; la seconde, qu'il faut suivre l'ancienne coutume. Il demeure d'accord qu'il n'y a qu'un baptême ; mais il soutient que cet unique baptême n'est que dans l'Église, que, chez les hérétiques, on ne reçoit rien, parce qu'il n'y a rien. Il s'exprime même d'une manière offensante pour ceux qui ne pensaient pas comme lui. « Je ne sais par quelle présomption, dit-il, quelques-uns de nos collègues se persuadent qu'il ne faut point baptiser ceux qui reviennent de l'hérésie ; oui, quelques-uns de nos collègues aiment mieux faire honneur aux hérétiques que de s'accorder avec nous, ne considérant pas qu'il est écrit : Celui qui est baptisé d'un mort, à quoi lui sert son ablution [1] ?... »

Mais lui-même ne considérait pas ce qu'il reprochait aux autres de ne pas considérer. Il tronque le texte pour faire un contre-sens. Voici le texte et le sens véritables : Celui qui se baptise ou se lave après avoir touché un mort, s'il le touche de nouveau, à quoi lui sert son ablution [2] ? Il est à remarquer encore que ces quelques-uns de ses collègues étaient presque toute l'Église.

Quant à la coutume, il en convient ; mais il dit que ce n'est pas la coutume qui doit prescrire, mais la raison qui doit l'emporter. Un évêque de son parti ajoutera plus tard : Jésus-Christ a dit : Je suis la vérité, et non pas : Je suis la coutume. Ils oubliaient l'un et l'autre que si Jésus-Christ est la vérité, il a dit aussi à ses apôtres en les envoyant instruire et baptiser les nations : Voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Ils oubliaient qu'en vertu de cette promesse de Jésus-Christ, il est impossible qu'il s'établisse jamais dans son Église une coutume générale qui soit contraire à sa doctrine, et en particulier à sa doctrine du baptême. Ils oubliaient qu'en conséquence, une coutume générale de l'Église est une marque infaillible de la vérité.

Pour montrer que la raison doit l'emporter sur la coutume, il dit encore : « Pierre, que le Seigneur a choisi le premier, sur qui il a

[1] *Epist.* 71. — [2] *Eccl.*, 34, 30.

édifié son Église, quand Paul disputa avec lui touchant la circoncision, ne s'attribua rien avec arrogance, pour dire qu'il avait la primauté et que les nouveaux venus devaient plutôt lui obéir. Et il ne méprisa point Paul parce qu'il avait persécuté l'Église ; mais il reçut son conseil et céda à ses raisons, pour nous apprendre à n'être point opiniâtrément attachés à nos opinions et à tenir pour nôtres les sentiments qui nous sont suggérés par nos frères, quand ils sont véritables. Saint Paul nous y exhorte également lorsqu'il dit : Qu'il n'y ait à parler que deux ou trois prophètes, et que les autres examinent ; que si quelque chose est révélé à un autre, que le premier se taise. Par où il nous fait voir que beaucoup de choses sont révélées en mieux à des individus en particulier, et que chacun doit, non pas soutenir obstinément ce qu'il a reçu une fois, mais embrasser volontiers ce qu'il peut y avoir de meilleur et de plus utile. » Saint Cyprien parle ici de révélations ; il en parlera plus expressément encore ailleurs : comme il ne dit point à qui ces révélations ont été faites, on peut croire qu'il entend parler de lui-même, car il en avait souvent. Les leçons de docilité et de modestie qu'il tire de l'exemple de saint Pierre, s'adressaient naturellement au pape saint Étienne. Les conseils étaient bons, mais surtout pour celui qui les donnait.

Peu après, un concile de soixante et onze évêques se tint à Carthage. Entre plusieurs affaires qui y furent traitées et terminées, on régla que, si quelques prêtres ou quelques diacres, après avoir été ordonnés dans l'Église catholique, avaient passé chez les hérétiques, ou si quelqu'un avait été ordonné chez les hérétiques, ils ne seraient reçus dans l'Église qu'à la communion laïque, sans pouvoir jamais exercer aucune fonction de leur ordre. Tel était ce règlement. Mais dans l'Afrique même, pour laquelle il était particulièrement fait, nous verrons les évêques catholiques offrir aux évêques donatistes de leur céder leurs siéges, s'ils voulaient revenir à l'Église avec leurs peuples. La nécessité ou la plus grande utilité a toujours été la règle souveraine pour appliquer, modifier, suspendre ou abroger les règles particulières de discipline.

Mais la principale affaire de ce nouveau concile était la question du baptême ; car ni l'autorité d'Agrippin, ni celle du concile précédent de trente-un évêques, ne suffisaient pour apaiser la dispute. Voici comme saint Cyprien en rend compte au Pape. Après avoir marqué en général qu'on y avait traité plusieurs affaires, il dit : « Mais il a fallu écrire, surtout à vous, ce qui appartient de plus près à l'autorité sacerdotale, ainsi qu'à l'unité et à la dignité de l'Église catholique : c'est que ceux qui ont été souillés de l'eau profane des hérétiques doivent être baptisés quand ils viennent à l'Église, et qu'il ne

suffit pas de leur imposer les mains afin qu'ils reçoivent le Saint-Esprit. Que le baptême des hérétiques n'en soit pas un, on l'a exprimé récemment avec soin dans la lettre à notre collègue Quintus, et dans celle que nos collègues ont écrite aux évêques de Numidie; nous vous envoyons copie de l'une et de l'autre. Au reste, nous savons qu'il y en a qui ne veulent point quitter les sentiments dont ils sont une fois imbus, et qui gardent leurs usages particuliers, sans préjudice de la concorde entre les évêques; en quoi nous ne faisons violence, ni ne donnons la loi à personne [1]. »

Cependant un évêque nommé Jubaïen avait reçu une lettre de quelqu'un qui soutenait la doctrine contraire. Il en envoya copie à saint Cyprien, qui répondit par une longue lettre, à laquelle il joignit les autres qu'il avait déjà écrites sur le même sujet. Dans celle à Jubaïen, il répète les mêmes raisonnements, en ajoute d'autres du même genre, confondant toujours *validement* et *licitement*; soutient que son sentiment n'est pas nouveau, puisqu'il venait d'Agrippin, c'est-à-dire qu'il avait vingt ans de date. « C'est donc vainement, dit-il dans un endroit, que, vaincus par la raison, quelques-uns nous opposent la coutume; comme si la coutume l'emportait sur la vérité, ou que, dans les choses spirituelles, il ne fallût pas suivre ce que le Saint-Esprit a révélé de meilleur. On peut pardonner à qui erre avec simplicité ; mais après l'inspiration et la révélation faites, celui qui persévère sciemment dans son erreur, pèche dès lors sans pouvoir s'excuser par l'ignorance. » On le voit : pour renverser la coutume universelle de l'Église, il s'appuie sur des inspirations et des révélations particulières. C'est bien là ouvrir la porte à tous les fanatismes. « Nous devons donc, conclut-il, garder fermement la vérité et la foi de l'Église catholique; » et néanmoins il finit par dire qu'il laisse à chacun des évêques la liberté de faire ce qu'il juge à propos [2]. Mais si le sentiment qu'il soutient était la foi de l'Église, comment pouvait-il permettre aux autres de penser différemment? S'il était libre aux autres de penser et d'agir différemment, comment pouvait-il dire, sans inconséquence, que son sentiment était la foi de l'Église? Ses idées sur ce point paraissent peu d'accord avec elles-mêmes; car tantôt il le représente comme une vérité de foi, tantôt comme une chose de pure discipline.

Deux conciles de Phrygie, deux conciles d'Afrique, au lieu de terminer la dispute, n'avaient donc fait que l'augmenter en autorisant l'erreur. Ce qui rendait cette erreur le plus séduisante, c'était la réputation, les lumières, la sainteté même de ceux qui la soutenaient.

[1] *Epist.* 72. — [2] *Ibid.*, 73.

Rarement l'Église s'est trouvée dans un aussi grand péril. Le secours lui vint d'où il lui viendra toujours. Le pape saint Étienne donna un rescrit, qui décidait la controverse, en la ramenant à la règle fondamentale du catholicisme, la tradition. Sa lettre n'est point venue jusqu'à nous; mais, par les petits fragments qui en restent, on voit ce qu'elle contenait de principal. Il parlait de la chaire de saint Pierre, sur lequel ont été posés les fondements de l'Église : il rappelait qu'il lui avait succédé dans cette chaire. Venant à la question, il la décidait en ces termes : « Si quelqu'un vient à nous, de quelque hérésie que ce soit, que l'on garde, sans rien innover, la tradition, qui est de lui imposer les mains pour la pénitence. » Il s'appuyait de l'exemple même des hérétiques, qui ne se rebaptisaient point quand ceux d'une secte passaient à l'autre; tant la tradition de ne point rebaptiser était ancienne et universelle. Il disait qu'on ne devait point examiner par qui le baptême avait été conféré, pourvu qu'il l'eût été au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Il comparait l'hérésie à une femme qui engendre des enfants et les expose; et l'Église à une bonne mère, qui recueille ces enfants exposés et les nourrit comme les siens. Il rejetait en conséquence la décision du concile d'Afrique, et déclarait qu'il ne communiquerait plus avec Cyprien et les autres évêques du même sentiment, s'ils ne quittaient leur opinion[1].

Il arriva alors à saint Cyprien ce qui arrive naturellement à tout homme qui se voit condamné par son juge : c'est d'être mécontent de l'arrêt. Ce mécontentement éclate en paroles très-vives dans sa lettre à l'évêque Pompée, qui lui avait demandé des nouvelles de la réponse du Pape. Il la lui envoya, mais avec une longue lettre où il prétendait la réfuter. « Vous avez désiré connaître, dit-il, les lettres que m'a écrites Étienne, notre frère; je vous envoie son rescrit. En le lisant, vous remarquerez de plus en plus son erreur, à lui qui s'efforce de soutenir la cause des hérétiques contre les chrétiens et contre l'Eglise de Dieu; car entre les autres choses qu'il écrit d'orgueilleux, d'absurde, de contraire à lui-même, maladroitement et inconsidérément il ajoute encore ceci : Si donc quelqu'un vient à nous, de quelque hérésie que ce soit, que l'on garde, sans rien innover, la tradition. Le voilà qui, recevant à sa communion le baptême de tous les hérétiques, ramasse les crimes de tous les hérétiques dans son sein. Il ne faut rien innover, dit-il, mais garder la tradition. Mais d'où cette tradition vient-elle? Est-ce de l'Évangile du Seigneur ou des épîtres des apôtres? Car Dieu nous apprend qu'il faut faire ce qui est écrit. »

[1] Apud Constant, *Epistolæ Romanorum Pontificum*, p. 227 et seqq.

Il oubliait que saint Paul recommande d'observer non-seulement les traditions écrites, mais encore celles qui ne le sont pas. Il oubliait ces belles paroles de son maître Tertullien : Si vous demandez une loi tirée des Écritures, pour une infinité de pratiques dans l'Eglise, vous n'en trouverez point : on vous dira que la tradition les a autorisées, la coutume les a confirmées, la foi les observe. Il oubliait que l'Écriture même repose sur une tradition qui n'y est pas écrite. Sans doute il faut observer ce qui est écrit ; mais en conclure qu'il ne faut observer que cela, c'est un sophisme maladroit et inconsidéré qui ouvre la porte à toutes les hérésies.

« Quelle obstination, quelle présomption ne faut-il pas, s'écrie-t-il encore, pour préférer une tradition humaine à la disposition ou ordonnance divine ! » Il appelle disposition divine l'erreur qu'il défend, et tradition humaine, la tradition universelle de l'Église.

Pour montrer l'antiquité et l'universalité de cette tradition, saint Étienne avait cité l'exemple même des hérétiques. Cyprien se récrie comme si le Pape avait avancé que l'Église dût prendre exemple sur les hérétiques. Cependant, lorsqu'on lui eut objecté à lui-même que Novatien rebaptisait aussi, il répond, dans sa lettre à Jubaïen, que ce n'était pas une raison de faire autrement que ce schismatique. Cette logique versatile nous semble plus digne d'un rhéteur et d'un sophiste, que d'un évêque et d'un Père de l'Église.

« Celui-là, s'écrie-t-il plus loin, celui-là rend-il gloire à Dieu, qui, ne tenant point l'unité et la vérité qui vient de la loi divine, combat pour les hérésies contre l'Église ? Celui-là rend-il gloire à Dieu, qui, ami des hérétiques et ennemi des chrétiens, pense qu'il faut excommunier les prêtres de Dieu qui défendent la vérité du Christ et l'unité de l'Église ? La coutume qui s'est introduite auprès de quelques-uns, ne doit point empêcher la vérité de prévaloir et de vaincre ; car la coutume sans la vérité n'est qu'une vieille erreur. » Enfin il va jusqu'à dire que le canal de la tradition était obstrué, interrompu, et qu'il fallait pour cela remonter à la source, qui est l'Écriture.

Pour juger une pareille assertion, il suffit de savoir qu'elle se retrouve dans la bouche de tous les sectaires.

Il écrivait encore : « Il arrive, par l'effet de la présomption et de l'opiniâtreté, que quelqu'un défendra plutôt ce qu'il a lui-même de faux et de mauvais que de consentir à ce qu'un autre aura de vrai et de bon. Cependant un évêque doit être docile, et non-seulement enseigner, mais apprendre et s'instruire tous les jours. » Et lui-même, à la fin de sa lettre, il donne un exemple déplorable de cette indocile présomption. Après avoir prétendu réfuter la décision du

Pape par des principes et des raisonnemens avec lesquels il n'y a pas une hérésie qui ne se pût justifier, il formule une décision toute contraire : « Nous tenons donc comme une vérité évidente que tous ceux qui reviennent à l'Église, de quelque hérésie que ce soit, doivent être baptisés de l'unique et légitime baptême de l'Église [1]. »

Il ne s'en tint pas là. Pour contre-balancer l'autorité du Pape et du reste de l'Eglise, un concile des trois provinces d'Afrique, de Numidie et de Mauritanie, convoqué par lui, fut tenu à Carthage le 1er septembre 256. Il s'y trouva quatre-vingt-cinq évêques, avec les prêtres, les diacres, et une grande partie du peuple ; et entre ces évêques, il y avait quinze confesseurs, dont quelques-uns furent martyrs. On y lut les lettres de Jubaïen et de saint Cyprien. Puis il dit : « Vous avez entendu, mes très-chers collègues, ce que notre coévêque Jubaïen m'a écrit, et ce que je lui ai répondu. On vous a lu aussi une autre lettre de Jubaïen par laquelle, répondant à la mienne, non-seulement il y a consenti, mais, suivant le mouvement de sa piété, il m'a remercié de l'avoir instruit. Il reste que chacun de nous dise son avis sur le même sujet, sans juger personne, ou séparer de la communion celui qui ne serait pas de notre avis. Car aucun de nous ne s'établit évêque des évêques, et ne réduit ses collègues à lui obéir par une terreur tyrannique, puisque tout évêque a une pleine liberté de sa volonté et une entière puissance; et, comme il ne peut être jugé par un autre, il ne le peut aussi juger. Attendons tous le jugement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui seul a la puissance de nous préposer au gouvernement de son Église et de juger de notre conduite. »

Ces dernières paroles sont au moins fort étranges. Prises en général, elles voudraient dire qu'un évêque n'a point de juge sur la terre. On les explique, dans un bon sens, des opinions encore libres. Mais comme ailleurs il appelle jugement de Dieu le suffrage des évêques, des prêtres et du peuple dans l'élection d'un évêque nouveau, ne pouvait-on pas lui dire que la déposition analogue d'un évêque coupable était également le jugement de Dieu ? Quant à ces mots d'évêque des évêques, il est aisé de voir qu'il entend le pape saint Étienne, comme Tertullien en avait usé en parlant de saint Zéphyrin. C'est au Pape qu'il reproche d'user de terreur tyrannique, parce qu'il menaçait de séparer de sa communion ceux qui s'obstineraient à combattre l'ancienne et universelle tradition de l'Église.

Après que saint Cyprien eut ainsi parlé, pour l'ouverture du con-

[1] *Epist.* 74.

cile, chacun des évêques donna son avis de suite, commençant par les plus anciens, selon le rang de leur ordination. Ils ne firent que répéter les raisonnements que saint Cyprien avait répétés dans ses lettres, rejetant à la fois le baptême des hérétiques et des schismatiques; disant que cela était dans l'Écriture, que cela était évident, que personne ne peut donner ce qu'il n'a pas, que Jésus-Christ a dit: Je suis la vérité, et non pas: Je suis la coutume. Il y en a même un qui va jusqu'à dire: Pour ce qui est d'admettre les hérétiques sans le baptême de l'Église, que personne ne préfère la coutume à la raison et à la vérité; car la raison et la vérité excluent toujours la coutume[1].

Enfin, dans cette fameuse affaire, l'on voit jusqu'à cinq et six conciles, au sein desquels il y avait des confesseurs et des martyrs, dès qu'ils se mettent en opposition avec l'Église romaine, tomber dans une grave erreur; et, pour soutenir cette erreur, avancer des maximes et faire des raisonnements qui attaquent la base même de la foi catholique et autorisent implicitement toutes les erreurs.

Comme saint Cyprien avait à cœur de ne pas rompre avec le Pape, il lui envoya sans doute le résultat de ce concile, comme il lui avait envoyé le résultat du précédent. Naturellement, sa députation et sa lettre durent encore être plus mal reçues que la première fois, si tant est qu'on voulut les recevoir. Pour trouver de l'appui ailleurs, il écrivit à Firmilien de Cappadoce, qui, lui-même, devait être mécontent du pape saint Étienne, ayant été menacé d'excommunication dès auparavant pour le même sujet. Vers le même temps, consulté par un certain Magnus, si les Novatiens, qui donnaient le baptême dans la même forme que les catholiques, devaient aussi être rebaptisés, Cyprien répondit qu'ils devaient être mis au rang des autres hérétiques; que leur baptême était nul, attendu que, pour pouvoir remettre les péchés, il faut avoir l'Esprit-Saint. Quant à ceux qui ne pensaient pas comme lui, il va jusqu'à dire que ce sont des chrétiens qui se font des auxiliaires de l'Antechrist, des prévaricateurs de la foi, des traîtres à l'Église, qui dans l'Église même combattaient contre l'Église[2]. Et avec cela, Cyprien se plaignait de la conduite du Pape et appelait sa fermeté tyrannie !

Mais la réponse de Firmilien est encore plus étrange. Il y répète plusieurs fois que l'intention du Pape et de ceux qui lui adhéraient, était d'approuver le baptême, pourvu qu'il fût conféré au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; et, chaque fois, il traite cette doctrine d'absurde. Il dit que la nue invocation de la Trinité ne suffit

[1] Labbe, t. 1, col. 786. — [2] *Epist.* 76.

pas, qu'il faut encore que celui qui baptise ait l'Esprit-Saint. Il confond, comme Cyprien, validement et licitement. « De même qu'il n'est penmis, dit-il, à l'hérétique ni de faire d'ordination, ni d'imposer les mains, de même il ne lui est pas permis de baptiser ni de faire aucune fonction spirituelle, parce qu'il est privé de la sainteté spirituelle et divine. Il y a longtemps que nous avons établi tout cela à Icône en Phrygie, où nous étions assemblés de Galatie, de Cilicie et des pays voisins, et nous avons résolu de le soutenir fortement contre les hérétiques ; car quelques-uns en doutaient alors, à cause des montanistes, qui semblent reconnaître le même Père et le même Fils que nous. »

Ce long temps dont il se glorifie remontait à une vingtaine d'années, à peu près à l'époque où Agrippin de Carthage innovait en Afrique.

Quant au pape saint Étienne, il en parle avec l'emportement d'un homme qui ne se possède plus : il le traite d'aveugle, d'insensé, de Judas, d'hérétique et de pire qu'hérétique. Avec cela, il lui reproche la colère, lui recommande l'humilité et la douceur !

Comme le témoignage d'un homme aussi emporté est tout au plus recevable contre lui-même, on ne sait trop si on peut l'en croire, lorsqu'il reproche au Pape de n'avoir pas voulu admettre les envoyés de Cyprien, d'avoir même défendu aux fidèles de les recevoir, ou d'exercer envers eux la simple hospitalité. Au fond, le Pape l'eût-il fait après le dernier concile de Carthage, sa conduite était dans l'ordre. Firmilien lui impute encore d'avoir appelé Cyprien un faux Christ, un faux apôtre, un ouvrier trompeur et infidèle, et conclut que c'est lui-même qui mérite tous ces noms. Tel est le langage déplorable de Firmilien [1]. Ce qui n'est pas moins à déplorer, c'est que saint Cyprien ait traduit cette lettre, qu'il l'ait publiée en Afrique, en un mot, qu'il l'ait approuvée et comme adoptée. N'était-ce pas justifier les qualifications sévères que lui avait appliquées le Pape, supposé toutefois qu'il les lui ait appliquées ?

Avec des hommes de ce caractère, si saints qu'ils fussent d'ailleurs, le pape saint Étienne, qui, après tout, était leur supérieur et leur juge, a très-bien fait de ne pas descendre à la dispute, mais de commencer par poser la règle inviolable et exiger qu'on s'y soumît, sauf à chercher ensuite des explications pour satisfaire une curiosité docile et pieuse. Du reste, content d'avoir proclamé la loi et ajouté la menace contre les récalcitrants, il ne poussa point l'affaire à bout; il laissa quelque chose à faire au temps et à la réflexion, ainsi qu'à

[1] Apud Cyprian., *epist.* 75.

la médiation de saints évêques, comme saint Denys d'Alexandrie, qui travaillaient à concilier les esprits divisés.

Au fond, il n'y avait rien de plus juste ni de plus simple que le décret du Pape : Qu'on ne change rien à ce qui a été réglé par la tradition. Il est impossible qu'en se calmant un peu, les esprits les plus prévenus n'aient commencé à en sentir la vérité et l'importance. Cyprien, de son côté, au fort même de la querelle, avait fait deux traités qui devaient, avec le temps, réagir salutairement sur lui-même : le premier, *de l'Utilité de la patience ;* le second, *de l'Envie et de la Jalousie.* L'antique tradition ne manqua pas non plus de défenseurs, qui en relevaient l'autorité et la sainteté.

Il nous reste l'écrit d'un évêque contemporain, qui commence par dire : « Il n'y aurait point eu de dispute, si chacun de nous se contentait de l'autorité de toutes les églises, et conservait l'humilité, sans vouloir innover ; car on doit rejeter tout ce qui est douteux, s'il est jugé contraire à l'ancienne pratique de tous nos saints prédécesseurs. On ne tire aucun fruit de la nouveauté, sinon qu'un particulier est vanté par des hommes légers, comme ayant corrigé les erreurs de toutes les églises. En quoi ils imitent les hérétiques, qui mettent toute leur étude à calomnier la très-sainte Église, notre mère, et toute leur gloire à trouver de quoi lui imprimer quelque flétrissure. N'est-ce pas une chose monstrueuse que des évêques méditent de pareils scandales, et qu'ils ne craignent point de révéler, à leur propre honte, une prétendue ignominie de leur mère l'Église, ignominie qui n'existe que dans leur erreur à eux-mêmes ? Les arguments fussent-ils égaux de part et d'autre, ce serait encore une impiété de vouloir ainsi la flétrir par de téméraires nouveautés [1]. »

Certes des réflexions de ce genre durent faire une puissante impression sur des évêques qui, au fond du cœur, ne rejetaient le baptême des hérétiques et des schismatiques que parce qu'ils auraient cru porter atteinte à l'unité et à la sainteté de l'Église. Aussi la dispute, après avoir encore duré un peu sous le pape suivant, finit-elle par une réconciliation générale. Les mêmes évêques africains, qui avaient ordonné avec saint Cyprien de rebaptiser les hérétiques, changèrent d'avis et firent un décret contraire, suivant le témoignage exprès de saint Jérôme [2]. Les cinquante évêques d'Orient, qui avaient établi la même erreur à Icône, la rétractèrent également, et l'église d'Icône se distingua même par son parfait accord avec l'Église romaine. C'est ce que nous apprenons de saint Augustin et de saint Basile [3].

[1] Labbe, t. 1. col. 770. — [2] Hier., *In Lucif.*, c. 8. — [3] Aug., *Cont. Cresc.*, l. 3. Basil., *Epist.* 99 *ad Amphiloc.*

Quant à saint Cyprien, nous croirions lui faire injure de mettre en doute qu'il ait suivi ou plutôt prévenu l'exemple de ses collègues. « Quoiqu'on ne trouve point qu'il ait corrigé son opinion, dit saint Augustin, il est juste néanmoins de penser d'un tel homme qu'il l'a fait; peut-être que la preuve en a été supprimée par ceux qui, épris de la même erreur, n'ont pas voulu se priver d'un tel patronage [1]. D'ailleurs on n'a pu écrire tout ce qui se fit alors entre les évêques, ou nous ne connaissons pas tout ce qui a été écrit [2]. »

En effet, quoique saint Augustin ait tant écrit sur le fait de saint Cyprien contre les donatistes; quoiqu'il réfute très au long sa lettre à Jubaïen et les actes du grand concile de Carthage, on convient, toutefois, qu'il n'a point connu la lettre de saint Cyprien à saint Étienne, ni celle de Firmilien. Il est donc fort possible que le Père le plus savant et le plus érudit du septième siècle, le vénérable Bède, eût découvert quelque preuve authentique, pour assurer formellement, comme il fait, que saint Cyprien s'était effectivement rétracté [3].

Enfin, dans cette mémorable controverse, la seule règle fixe et invariable, c'est que, conformément à la tradition, il ne fallait point rebaptiser les hérétiques qui avaient été baptisés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Mais tout le monde comprendra sans peine que l'application de cette règle devait souvent présenter des difficultés, et varier suivant les lieux et les temps; car des hérétiques qui observaient la forme essentielle du baptême dans un temps ou dans un lieu, pouvaient l'altérer dans un autre. Aujourd'hui, par exemple, quoiqu'on sache fort bien qu'un baptême conféré par un hérétique, même par un infidèle, est valide dès qu'il a été donné avec les conditions voulues, toutefois on baptise presque toujours sous condition les protestants qui se convertissent, parce qu'on n'est plus sûr qu'ils y observent toutes ces conditions. C'est ce qui explique les difficultés et la diversité de pratiques qui se remarqueront encore dans l'Église.

L'empereur Valérien favorisa les chrétiens pendant cinq ans, pendant cinq ans il fut heureux. L'an 257, il se mit à les persécuter ; après trois ans et demi, il fut pris par les Perses et réduit à la plus ignominieuse captivité. Ce fut Macrien qui lui persuada la persécution. C'était son favori, qui de simple soldat était devenu général. Il aspirait à l'empire, et les magiciens le lui faisaient espérer. Pour y parvenir il faisait avec eux des enchantements et des sacrifices impies,

[1] *Ad Vinc. rogat. epist.*, 93, n. 38. — [2] *De Bapt. cont. Donat.*, l. 2, n. 24. — [3] *Ven. Bed.* l. 8, *quæst.* 5.

égorgeant des enfants, les ouvrant et regardant curieusement leurs entrailles. Les chrétiens dissipaient ces prestiges, non-seulement par leurs paroles, mais par leurs souffles ou leurs regards. Ainsi Macrien, prenant sous son patronage les magiciens d'Égypte, persuada à l'empereur, qu'il gouvernait, de persécuter les chrétiens [1].

La persécution paraît avoir commencé à Rome dès l'année précédente. Un chrétien, nommé Hippolyte, menait la vie solitaire dans des grottes autour de la ville. Comme il était instruit dans la science des apôtres, une foule de gentils venaient le trouver et donnaient leur nom au Christ. Hippolyte les amenait ensuite aux pieds de l'évêque Étienne, qui les baptisait. Comme la même chose arrivait fréquemment, le préfet de Rome, averti par des délateurs, en informa Valérien. Saint Étienne, l'ayant su, assembla la multitude des chrétiens, et les exhorta tous par les paroles de l'Écriture. Il leur dit entre autres : « Mes chers enfants, écoutez-moi, tout pécheur que je suis. Pendant que nous avons le temps, faisons le bien, d'abord envers nous-mêmes. Que chacun donc prenne sa croix, et suive Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné nous dire : Qui aime son âme, la perdra ; mais qui l'aura perdue à cause de moi, la trouvera éternellement. Ensuite, je vous en conjure tous, ne nous occupons pas seulement de nous, mais encore des nôtres : si donc quelqu'un de vous a un ami ou un parent encore païen, qu'il ne tarde pas de me l'amener, afin qu'il reçoive le baptême.

Alors Hippolyte se mit aux pieds du saint, en disant : Bon père, conseillez-moi, je vous prie. J'ai mon neveu et sa sœur, que j'ai élevés ; ils sont encore païens : le petit garçon est d'environ dix ans et la fille de treize. Leur mère, qui se nomme Pauline, est encore idolâtre, ainsi que le père, nommé Adrias, qui me les envoie de temps en temps.

Saint Étienne lui conseilla de les retenir la première fois, pour faire venir le père et la mère, et les exhorter au christianisme. Deux jours après, les enfants vinrent, apportant avec eux de quoi manger. Hippolyte les retint. Saint Étienne, qu'il en fit avertir, étant venu lui-même, les embrassa et leur fit des caresses. Le père et la mère accoururent pleins d'inquiétude. Étienne leur parla de la terreur du jugement à venir et de la gloire des saints, les exhortant beaucoup à quitter les idoles. Hippolyte joignit ses exhortations aux siennes. Adrias répondit qu'il avait peur d'être dépouillé de ses biens et frappé du glaive. Pauline dit la même chose, mais de plus s'emporta contre son frère Hippolyte, de ce qu'il leur donnait un pareil conseil ;

[1] Euseb., l. 7, c. 10.

car elle avait la religion chrétienne en horreur. On se sépara donc sans avoir rien fait, mais sans désespérer entièrement. Saint Étienne leur envoya le prêtre Eusèbe, homme fort docte, et le diacre Marcel. Les ayant trouvés chez Hippolyte, qui les avait fait venir, Eusèbe les entretint de la gloire du royaume des cieux, où ils ne pouvaient entrer que par la foi et le baptême. Pauline, qui avait d'abord objecté la gloire de ce monde, finit par dire qu'elle répondrait le lendemain. La même nuit, des fidèles amenèrent à Eusèbe, dans la grotte d'Hippolyte, leur fils qui était paralytique, et le prièrent de le baptiser. Eusèbe pria et baptisa le jeune homme, qui se trouva guéri en recevant le baptême. Alors Eusèbe offrit le sacrifice, et tous participèrent au corps et au sang de Jésus-Christ. Étienne, l'ayant appris, vint à eux pour prendre part à leur joie.

Adrias et Pauline, étant revenus le lendemain, furent extrêmement étonnés de la guérison du jeune homme : touchés au fond du cœur, ils se prosternèrent et demandèrent le baptême. Hippolyte, rendant grâces à Dieu, dit au bienheureux Étienne : Saint maître, ne tardez pas de les baptiser. Le saint répondit : Qu'on accomplisse les solennités ordinaires et qu'on les interroge, pour s'assurer s'ils croient véritablement, et s'il ne reste plus aucune crainte dans leur cœur. Après que leur examen fut achevé, il leur ordonna de jeûner, les catéchisa, eux et leurs enfants, puis les baptisa au nom de la Trinité ; et, leur imprimant le sceau du Christ, il appela le petit garçon Néon et la petite fille Marie, offrit pour eux le sacrifice et les en fit tous participants. Étienne s'en alla ; mais les nouveaux baptisés demeurèrent dans la même grotte, qui était une sablonnière, avec Hippolyte, le prêtre Eusèbe et le diacre Marcel. Quant aux biens qu'ils avaient dans la ville, ils les distribuèrent aux pauvres.

La chose étant devenue publique et ayant été rapportée à l'empereur Valérien, il les fit aussitôt chercher, promettant la moitié de leurs biens à ceux qui les découvriraient. Un nommé Maxime, greffier de sa profession, usa de cet artifice. Il feignit d'être chrétien et mendiant. Voyant donc passer Adrias et les siens qui distribuaient des aumônes, et voulant savoir si c'était celui qu'il cherchait, il se mit à dire : Pour l'amour de Jésus-Christ, en qui je crois, ayez pitié de ma misère ! Adrias, ayant pitié de lui, lui dit de le suivre. Mais en entrant à la maison, Maxime fut saisi du démon et s'écria : Homme de Dieu, je suis votre délateur ; je me vois assailli d'un feu très-épais : priez pour moi, car ce feu me tourmente. Eux priant aussitôt avec larmes et se prosternant par terre, Maxime se trouva guéri. Lorsqu'ils le relevèrent, il commença à crier : Périssent les adorateurs des dieux ! je demande le baptême. On le mena à saint Étienne, qui l'instruisit et

le baptisa. Devenu chrétien, il voulut demeurer encore quelques jours auprès du Pape. Longtemps après, Valérien, n'entendant plus parler de Maxime, en demanda des nouvelles : on lui apprit qu'il était devenu chrétien ; il l'envoya prendre chez lui, où on le trouva prosterné en oraison. Il lui reprocha de s'être laissé aveugler, par l'argent des chrétiens et d'avoir manqué à ses promesses. Il est vrai, répondit le martyr, j'ai été aveugle jusqu'à présent; mais maintenant je vois, éclairé que je suis par la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Valérien en colère le fit jeter par-dessus le pont. Le prêtre Eusèbe, ayant trouvé son corps, l'enterra dans le cimetière de Calliste, sur la voie Appienne, le 20 janvier. On voit encore son tombeau dans les catacombes.

Après cela, Valérien envoya soixante-dix soldats, lesquels ayant trouvé Eusèbe, Hippolyte, Adrias et Pauline, avec leurs enfants, ils les conduisirent au juge, sur la place Trajane. Le diacre Marcel, ayant rencontré Valérien, lui fit des reproches de ce qu'il faisait arrêter les amis de la vérité. Secondien, assesseur du juge, dit alors : Celui-ci est chrétien comme les autres. On le mit avec eux. Ils étaient tous enchaînés, même les deux enfants, Néon et Marie. Le juge, les ayant trouvés fermes dans un premier interrogatoire, les fit mettre ensemble dans la prison Mamertine. Trois jours après, il les fit ramener devant son tribunal, entouré de toutes sortes d'instruments de supplices. Il voulait les faire sacrifier à une idole de Minerve; mais ils se moquèrent et de ses commandements et de ses menaces. Il les fit donc mettre à nu et fouetter si cruellement, que Pauline expira sous la main des bourreaux. Il prononça ensuite la sentence contre Eusèbe et Marcel, qui furent décapités le 20 octobre, et leurs corps exposés aux chiens, avec celui de Pauline. Mais un autre Hippolyte, diacre de l'Église romaine, les enleva la nuit, et les enterra dans la sablonnière où ils s'étaient fréquemment assemblés, à un mille de Rome, sur la voie Appienne.

Secondien fit venir ensuite chez lui Adrias et ses enfants, avec Hippolyte, pour savoir où étaient leurs biens. Toute la réponse qu'il en tira fut qu'ils étaient distribués aux pauvres ; que leur âme était leur unique trésor ; qu'ils étaient résolus de ne pas la perdre, et que, pour lui, il n'avait qu'à exécuter les ordres qu'il avait reçus. Alors il fit appliquer les enfants à la torture. Le père leur dit : Mes enfants, soyez fermes. Eux, au milieu des tourments, ne disaient que cette parole : Jésus-Christ, assistez-nous ! Adrias et Hippolyte furent aussi tourmentés, et on leur brûla les côtés avec des torches ardentes. Ils se consolaient par la vue des joies éternelles et incorruptibles. Après un long supplice, Secondien les fit détacher du chevalet, mais ce fut pour faire trancher la tête au jeune Néon et à la

jeune Marie, sous les yeux de leur père. Leurs corps furent enterrés, le 27 octobre, auprès de ceux d'Eusèbe et de Marcel.

Huit jours après, ayant fait son rapport à Valérien, Secondien se fit amener à son tribunal Hippolyte et Adrias chargés de chaînes ; un héraut criait devant eux : Voici les sacriléges qui renversent Rome. Le juge leur dit de nouveau : Donnez les sommes d'argent par lesquelles vous induisez la population en erreur. Adrias répondit : Nous prêchons le Christ, qui a daigné nous délivrer de l'erreur, et nous le prêchons, non pour tuer les hommes, mais pour leur donner la vie. Voyant qu'il n'avançait de rien, Secondien les fit battre sur le visage avec des fouets armés de plomb pendant qu'un crieur public leur disait : Sacrifiez aux dieux, en brûlant de l'encens. Secondien avait fait apporter pour cela de l'encens et un trépied. Hippolyte, qui était tout en sang, s'écriait tout haut : Faites, malheureux, ce que vous faites ; ne cessez point. Secondien fit alors cesser les bourreaux et dit aux deux martyrs : Pensez donc vous-mêmes à vous-mêmes ; voilà que j'épargne votre folie. Eux répondirent : Nous sommes prêts à souffrir tous les tourments ; mais nous ne ferons point ce que vous ou le prince nous commandez. Il s'en alla parler à Valérien, qui ordonna de les faire mourir promptement à la vue du peuple. On les mena donc sur le pont d'Antonin, où on les battit encore avec des fouets armés de plomb, jusqu'à ce qu'enfin ils rendirent l'esprit. On laissa leurs corps au même lieu ; mais le diacre Hippolyte les enleva de nuit et les enterra auprès des autres, le 9 décembre. Neuf mois après, une femme nommée Marthe, Grecque d'origine, vint à Rome avec sa fille Valérie ; elles étaient chrétiennes toutes deux, et parentes d'Adrias et de Pauline. Les ayant cherchés longtemps sans pouvoir les trouver, elles eurent une grande joie d'apprendre qu'ils avaient été couronnés du martyre, et passèrent treize ans auprès de leur tombeau dans les veilles et dans les prières ; étant mortes, elles y furent enterrées elles-mêmes. L'Église honore la mémoire de tous ces saints le 2 décembre.

Baronius a retrouvé leurs actes, qu'il croit très-authentiques et très-sincères. Le plus judicieux des critiques, le P. Honoré de Sainte-Marie, pense comme lui [1]. Nous pensons comme eux, surtout après avoir considéré les raisons que d'autres ont alléguées pour jeter quelque doute sur ces actes. Une de ces raisons, c'est qu'on y trouve le mot de Trinité, qui n'était point en usage, dit-on, pendant les trois premiers siècles. Or, non-seulement cette expression se trouve plusieurs fois dans Tertullien même et dans saint Cyprien, mais la

[1] *Réflex. sur les règles et l'usage de la critique*, t. 2, p. 7.

lettre de Firmilien nous apprend que le pape saint Étienne, dans la dispute sur le baptême, disait qu'on ne devait pas s'informer qui avait baptisé, pourvu que le baptême eût été conféré au nom de la Trinité. C'est précisément l'expression dont se servent ces actes. Ainsi, au lieu d'en infirmer l'authenticité, elle la confirme. En général, le même P. Honoré fait voir que les critiques modernes se sont fait bien souvent des règles à plaisir, qu'ils les ont observées ou négligées suivant leur caprice, et que, par conséquent, on fera très-bien de revenir sur plusieurs de leurs jugements.

On connaît encore plusieurs autres martyrs à Rome sous Valérien. Le tribun Némésius était venu trouver le pape saint Étienne, demandant le baptême, avec sa fille Lucille, aveugle dès sa naissance, quoiqu'elle eût les yeux ouverts. Le saint lui dit : Si vous croyez de tout votre cœur, tout sera accordé à votre foi. Numésius répondit : Dès ce moment je crois de tout mon cœur que Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu, qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né ; et ce n'est pas malgré moi, ni par la persuasion des hommes, mais par sa vocation, que je viens à votre Sainteté.

On ne doit pas trop s'étonner de voir un païen connaître l'Évangile. Origène nous apprend qu'on le donnait à lire à ceux que l'on voyait capables d'en profiter [1].

Étienne, les ayant instruits et préparés, leur donna le baptême sous cette formule : Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Lucille recouvra la vue avant de sortir des fonts baptismaux. Saint Étienne baptisa le même jour soixante-deux personnes de l'un et de l'autre sexe. Némésius visitait dès lors les grottes et les tombeaux des martyrs ; partout où il rencontrait un chrétien indigent, il lui faisait part de ses biens. Il paraît même que le Pape le fit diacre. Il fut arrêté et conduit devant Valérien, qui le pressa de ne pas abandonner les dieux qu'il avait honorés dès son enfance. Némésius ne regretta qu'une chose : d'avoir si longtemps abandonné la vérité, d'avoir versé le sang innocent et connu si tard son Créateur; Valérien le fit mettre en prison; il en fit également arrêter l'intendant Sempronius, et le livra au tribun Olympius, pour qu'il en arrachât, par les tourments, l'indication des biens de son maître. Sempronius répondit au tribun : Si vous demandez les richesses de mon maître Némésius, je les ai toutes distribuées pour l'amour du Christ : c'est à lui qu'elles étaient, c'est à lui qu'elles seront. Que si vous voulez me contraindre à offrir un sacrifice, j'offrirai le même que mon maître, en offrant au Christ un sacrifice de louange. Olym-

[1] *C. Cels*; l. 3, n. 15.

pius ordonna de l'étendre sur le chevalet, de le frapper de bâtons et d'apporter en même temps un dieu Mars pour qu'il lui sacrifiât. Sempronius dit en voyant l'idole : T'écrase le Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant ! Et peu à peu le simulacre fondu s'écoula. Olympius étonné le fit garder dans sa maison, en disant : Cette nuit-ci, je te ferai endurer tous les tourments.

Le tribun raconta le tout à sa femme Exupérie, qui se mit à dire : Si la puissance du Christ est aussi grande que vous le racontez, il nous vaut mieux laisser là des dieux qui ne peuvent se secourir ni eux ni nous, et chercher celui qui a rendu la vue à la fille du tribun Némésius. Alors Olympius dit à Tertullien, son domestique, de traiter Sempronius avec honneur. Il n'en resta pas là : avant la fin de la nuit il vint lui-même, avec sa femme Exupérie et leur fils, se prosterner à ses pieds, disant : Nous avons reconnu la puissance du Christ, nous vous demandons le baptême. Sempronius lui répondit : Si vous faites pénitence avec votre femme et votre fils, tout vous sera accordé. Vous allez voir à l'instant, dit Olympius, que je crois de tout mon cœur au Seigneur que vous prêchez. Aussitôt il ouvrit le cabinet où il avait son oratoire avec des idoles d'or, d'argent et de pierre, et il dit à Sempronius : Les voilà en votre pouvoir ; je ferai ce que vous ordonnerez. Sempronius reprit : Brisez de votre main toutes ces idoles ; celles qui sont d'or et d'argent, faites-les fondre dans le feu et distribuez-les aux pauvres ; alors je saurai que vous croyez de tout votre cœur. Pendant qu'Olympius était à le faire, une voix fut entendue qui disait : Mon Esprit reposera sur toi ; ce qui l'encouragea extrêmement, ainsi que sa femme, et augmenta encore leur empressement pour les mystères du baptême. Saint Étienne, en ayant été averti, vint à la maison d'Olympius, vit les idoles brisées, en rendit grâces à Jésus-Christ ; puis, les ayant instruits selon la tradition de l'Église, il baptisa tous ceux de la maison qui avaient embrassé la foi, avec Olympius, sa femme Exupérie, et leur fils, qu'il nomma Théodule ; enfin il offrit le sacrifice pour leur rédemption.

Valérien et Gallien, ayant appris tout cela, entrèrent dans une fureur extrême, et firent exécuter aussitôt Némésius et sa fille sans aucune forme de procès ; Lucille fut égorgée sous les yeux de son père, qui en ressentit une grande joie ; lui-même eut la tête tranchée. Un autre jour, Valérien fit amener à son tribunal Sempronius, Olympius, Exupérie et leur fils Théodule. Pourquoi, leur dit-il, ne songez-vous point à vous-mêmes et n'adorez-vous pas les dieux que nous savons qui gouvernent la république et notre salut ? C'est le Christ qui nous gouverne, répliqua Sempronius, lui qui nous a fait parvenir à cette gloire. Gallien dit à Olympius : Je diffère encore le

supplice, parce que tu as toujours adoré les dieux et que tu y contraignais les autres. Je l'ai fait, répondit Olympius, je le confesse et je m'en repens, et j'en verse incessamment des larmes. Gallien dit alors, en se tournant du côté de Valérien : Si ceux-ci ne sont pas exterminés aussitôt, toute la ville courra à leur secte. Ils furent donc condamnés à être brûlés vifs. Leur dernière parole fut : Gloire à vous, ô Christ, qui avez daigné nous associer aux saints martyrs!

Bien des jours après, Valérien et Gallien ordonnèrent par un édit de chercher Étienne et les clercs de l'Église romaine, et de les faire périr dans les supplices. On en prit douze, tant prêtres qu'autres clercs, et on leur trancha la tête sans autre forme de procès. Tertullien, intendant d'Olympius, enterra leurs corps. Saint Etienne, ayant su ses bonnes dispositions, le fit venir, l'instruisit, le baptisa, l'ordonna prêtre, et lui recommanda spécialement de rechercher les saints corps des martyrs. Mais deux jours après son baptême, il fut pris, tourmenté cruellement et décapité. Le lendemain Valérien envoya des soldats pour prendre saint Étienne et les clercs qui étaient avec lui. On les conduisit à Valérien, qui n'admit en sa présence qu'Étienne, auquel il dit : C'est toi qui t'efforces à renverser la république, et qui persuades au peuple d'abandonner le culte des dieux? Étienne répondit : Je ne renverse point la république, mais j'exhorte le peuple à abandonner les démons qu'on adore dans les idoles, et à reconnaître le vrai Dieu et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ. Valérien ordonna de le conduire au temple de Mars, pour y entendre sa sentence. Saint Étienne, y étant arrivé, leva les yeux au ciel, et dit : Seigneur Dieu le Père, qui avez détruit la tour de confusion à Babylone, détruisez ce lieu où le diable trompe les peuples par la superstition. Aussitôt un tonnerre accompagné de foudres et d'éclairs frappa le temple et le renversa en partie; les soldats s'enfuirent et laissèrent Étienne tout seul; il s'en alla avec les siens au prochain cimetière de Lucine, les exhorta au martyre, et ensuite offrit le sacrifice au Tout-Puissant. Il achevait sans crainte, lorsque de nouveaux soldats envoyés par Valérien lui tranchèrent la tête, assis dans sa chaire devant l'autel. Les chrétiens firent un grand deuil de se voir privés d'un tel pasteur, et ils l'enterrèrent dans le cimetière de Calliste, avec la chaire arrosée de son sang [1].

Telle est l'histoire du martyre de saint Étienne, pape, qu'on lit dans les actes publiés par Baronius, dans les martyrologes des Grecs et ailleurs, et nous n'avons trouvé aucune raison qui oblige d'en douter.

[1] Baron., *Ad an.* 258 *et* 259, et *Acta SS.*, 2 *august.*

Quelques jours après, des soldats trouvèrent Tarsice, acolyte, qui portait sur lui la sainte eucharistie. Ils voulurent savoir de quoi il était chargé. Lui, plutôt que de découvrir aux profanes les saints mystères, souffrit d'être battu jusqu'à la mort, à coups de pierres et de bâtons ; mais quelque soin qu'ils prissent de le fouiller et de retourner son corps, ils ne purent rien trouver. Le pape saint Étienne était mort le 2 août. Après vingt-deux jours de vacance, on élut, le vingt-quatrième d'août, Sixte ou Xiste, deuxième du nom, qui ne gouverna pas un an entier.

La persécution étant commencée, Émilien, préfet d'Égypte, fit venir devant lui saint Denys, évêque d'Alexandrie, suivi du prêtre Maxime et de trois diacres, Fauste, Eusèbe et Chérémon. Il y avait aussi avec eux un chrétien venu de Rome, nommé Marcel. Quand ils furent entrés, Émilien dit : J'ai voulu vous parler aussi de vive voix de la philanthropie dont nos maîtres ont usé envers vous ; car ils font dépendre de vous votre salut, si vous voulez vous porter à ce qui est naturel, adorer les dieux qui conservent leur empire, et oublier ce qui répugne à la nature. Que dites-vous donc à cela ? J'espère que vous ne serez pas méconnaissants de leur philanthropie. Saint Denys répondit : Tous n'adorent pas tous les dieux, mais chacun adore ceux qu'il croit. Pour nous, c'est le seul Dieu, le Créateur de toutes choses, qui même a mis l'empire entre les mains des augustes Valérien et Gallien, qui lui sont très-chers : c'est celui-là que nous honorons et que nous adorons ; et nous lui faisons continuellement des prières pour leur règne, afin qu'il soit toujours tranquille. Le préfet Émilien leur dit : Et qui donc vous empêche d'adorer ce Dieu, s'il est dieu, avec ceux qui le sont naturellement ? Car on vous ordonne d'honorer les dieux, et les dieux que tout le monde connaît. Saint Denys répondit : Nous n'en adorons aucun autre. Émilien reprit : Je vois bien que vous êtes ingrats et insensibles à la bonté de nos augustes ; c'est pourquoi vous ne demeurerez pas en cette ville ; mais je vous enverrai du côté de la Libye, en un lieu nommé Céfro, que j'ai choisi par leur ordre; et il ne vous sera permis ni à vous, ni à aucun autre, de faire des assemblées, ni d'entrer dans ce que vous nommez cimetière. Si quelqu'un ne se rend pas au lieu que j'ordonne, ou s'il se trouve en quelque assemblée, il se mettra lui-même en péril, et le juste châtiment ne lui manquera pas. Allez donc où il vous est ordonné.

Quoique saint Denys fût malade, on le pressa de partir sans lui donner un jour de délai. Il ne savait où était ce lieu de Céfro, où on l'envoyait, et à peine l'avait-il entendu nommer auparavant : il y alla de bon cœur. Quand il y fut, il ne laissa pas d'y assembler une

église nombreuse : plusieurs chrétiens le suivirent d'Alexandrie, plusieurs s'y assemblèrent de l'Égypte. En même temps il excitait avec soin les fidèles d'Alexandrie à s'assembler comme s'il était présent. L'Évangile n'avait point encore été annoncé à Céfro; et d'abord les habitants persécutaient saint Denys et ses disciples, jusqu'à leur jeter des pierres; ensuite il y en eut qui quittèrent les idoles pour se convertir à Dieu, et ils ne furent pas en petit nombre. Il semblait que Dieu y eût envoyé les saints confesseurs tout exprès pour lui rendre ce service ; car incontinent après on les transféra à Collouthion dans la Maréote, non loin d'Alexandrie. De ceux qui accompagnaient saint Denys dans sa confession, le prêtre Maxime lui succéda dans l'épiscopat; le diacre Eusèbe fut, peu de temps après, évêque de Laodicée en Syrie; le diacre Fauste vécut jusqu'à la persécution de Dioclétien, pendant laquelle il eut la tête tranchée dans une extrême vieillesse [1].

Durant cet exil, saint Denys écrivit plusieurs lettres sur la question du baptême; en particulier trois ou quatre au pape saint Sixte, dans l'une desquelles, après avoir dit beaucoup de choses contre les hérétiques, il ajoutait cette histoire : « Effectivement, mon frère, j'ai besoin de conseil et je vous demande votre avis sur cette affaire qui m'est arrivée, craignant de me tromper. Un de nos frères, qui passe pour ancien fidèle, et qui est dans notre communion dès devant mon ordination, et je crois même devant celle du bienheureux Héraclas, s'étant trouvé depuis peu à quelques baptêmes, et ayant ouï les interrogations et les réponses, est venu me trouver fondant en larmes, et, se jetant à mes pieds, il m'a juré que le baptême qu'il a reçu chez les hérétiques n'est point tel et n'a rien de commun avec celui-ci, mais qu'il est plein d'impiétés et de blasphèmes. Il sentait, disait-il, en son âme de grands remords, et n'osait lever les yeux à Dieu, tant il était frappé de l'impiété de ces actions et de ces paroles. C'est pourquoi il priait qu'il pût recevoir cette ablution très-pure et être admis à l'Église et à la prière. Je n'ai pas osé le faire, disant que le long temps qu'il a passé dans la communion de l'Église doit suffire. Car après qu'il a ouï la consécration de l'eucharistie et répondu *amen* avec les autres; après qu'il s'est présenté debout à la table, qu'il a étendu les mains pour recevoir la sainte nourriture, et qu'il a participé au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ pendant longtemps, je n'oserais commencer à l'initier tout de nouveau. Mais je l'ai exhorté à prendre courage et à s'approcher avec une ferme foi et une bonne espérance de la participation des saints mystères.

[1] Euseb., l. 7, c. 11.

Cependant il ne cesse de s'affliger, il tremble d'approcher de la table; et à peine peut-on lui persuader d'assister aux prières [1]. »

On voit, par cette histoire, que l'ancienne tradition de l'église d'Alexandrie était de recevoir le baptême des hérétiques ; que saint Denys lui-même était loin de penser comme Firmilien et saint Cyprien, qui, par suite de leur erreur, soutenaient qu'on devait rebaptiser ceux-là mêmes d'entre les hérétiques qui étaient reçus depuis longtemps dans l'Église. Ceux-là donc se trompent, qui avancent que saint Denys d'Alexandrie partageait l'erreur des rebaptisants. Saint Basile nous apprend, au contraire, qu'il recevait même le baptême des montanistes [2].

Dans une autre lettre que le saint évêque d'Alexandrie écrivit à Rome au prêtre Philémon, on voyait ces paroles remarquables :

« Je lisais les écrits des hérétiques, sentant bien que mon âme était infectée de leurs pensées exécrables; mais j'en tirais ce profit de les réfuter en moi-même et les détester beaucoup davantage. Un de nos frères les prêtres m'en détournait et me faisait craindre de m'engager dans ce bourbier ; car il disait que mon âme en était toujours infectée, et je sentais qu'il disait vrai. Alors Dieu m'envoya une vision qui me fortifia, et j'entendis une voix qui me commanda manifestement en ces mots : Lis tout ce qui te viendra dans les mains ; car tu es capable de redresser et d'éprouver tout : tu as eu cet avantage dès le commencement, et il t'a conduit à la foi. Je reçus la vision, comme conforme à cette parole apostolique adressée aux plus forts : Soyez bons changeurs [3]. »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces paroles, c'est qu'elles nous font voir les dangereuses impressions que la lecture des livres hérétiques produisait dans l'esprit même d'un saint, d'un docteur, d'un des plus forts de l'Église. Que sera-ce donc dans les moins forts ? Combien donc l'Église a fait sagement de prohiber généralement la lecture de pareils livres, et de ne la permettre qu'à ceux qu'elle juge capables et intentionnés de les réfuter!

En Afrique, lorsque le bruit de la persécution commençait à se répandre, un nommé Fortunat, probablement l'évêque qui autrefois avait été envoyé à Rome, pria saint Cyprien de composer une exhortation tirée de l'Écriture sainte, pour animer les fidèles au combat qui s'annonçait. Le saint composa une exhortation au martyre. C'est un extrait de divers passages de l'Écriture, divisés en douze chapitres. Il n'y ajouta que peu de chose afin que Fortunat même ou d'autres en pussent composer des livres s'ils le voulaient, et en la

[1] Eusèb., l. 7, c. 7. — [2] Basil., *Epist*. 188. — [3] Eusèb., l. 7, c. 7.

manière que chacun jugerait lui être la plus utile. « Je vous envoie, disait-il, non pas une robe toute faite, mais la laine même et la pourpre de l'Agneau qui nous a rachetés et vivifiés. Vous vous en ferez une tunique à votre volonté, que vous aimerez d'autant mieux que vous l'aurez faite vous-même ; au lieu que celle que j'aurais pu faire aurait été pour moi et n'aurait peut-être pas été si propre à un autre. » Il ajoute que quand il s'agit de faire des martyrs, il faut que les hommes se taisent et que Dieu parle [1].

Après avoir ainsi animé les fidèles au combat par ses discours, il les y anima par son exemple. Le 30 août 259, il fut présenté au proconsul d'Afrique, nommé Paterne, à Carthage, dans le secrétariat. Il déclara d'abord, sans difficulté, qu'il était chrétien et évêque ; que les chrétiens n'adoraient qu'un seul Dieu, qu'ils priaient jour et nuit pour eux-mêmes, pour tout le monde et pour la conservation des empereurs. Paterne, voyant qu'il persistait dans la confession de sa foi, lui dit, qu'il pouvait donc aller en exil à Curube. Le saint n'y répondit que ce mot : J'y vais. Le proconsul ajouta qu'il voulait savoir qui étaient les prêtres de Carthage. Cyprien observa que les lois civiles condamnaient très-justement les délateurs ; qu'ainsi il n'avait garde de découvrir ses prêtres ; que d'ailleurs les règles de la discipline chrétienne ne permettaient pas de venir se présenter soi-même ; mais que, s'il les cherchait, il les trouverait. Quelque instance que fît le proconsul, il n'en put tirer autre chose. Il lui signifia ensuite la défense d'entrer dans les cimetières et de s'assembler, menaçant de mort ceux qui désobéiraient à cet ordre. Cyprien répondit seulement : Faites ce qui vous est commandé. Alors le proconsul ordonna qu'il fût déporté à Curube. C'était un lieu très-agréable, sur le bord de la mer, quoique désert et écarté. Cyprien y trouva la solitude et toutes les autres commodités que l'on pouvait y souhaiter. Il y était assisté en toutes choses par la charité des fidèles de ce lieu, outre les visites fréquentes de ceux de Carthage, qui n'en était qu'à cinquante milles, environ seize ou dix-sept lieues. Dès la première nuit qu'il y passa, il eut une vision qui lui faisait entendre qu'il consommerait son martyre au bout d'un an [2].

De Carthage, la persécution s'était étendue aux autres provinces d'Afrique. Cyprien apprit bientôt, dans son exil, que l'on avait pris neuf évêques, avec des prêtres, des diacres et un grand nombre de peuple fidèle, jusqu'à des vierges et des enfants, et qu'après les avoir frappés à coups de bâton, on les avait envoyés travailler aux mines de cuivre des montagnes de Mauritanie et de Numidie. Ces neuf

[1] Cyp., *Epist. ad Fortunat.* — [2] Pont., *Vita Cyp.*, et Ruinart.

évêques avaient tous assisté au dernier concile de Carthage, et leurs noms étaient : Némésien, Félix, Lucius, un autre Félix, Litter, Polien, Victor, Jader, Datif. Saint Cyprien leur écrivit, ainsi qu'aux autres martyrs qui étaient avec eux, pour les féliciter et les consoler. Il dit que la gloire de leurs souffrances était la récompense de leur foi et de leurs vertus. Il marque qu'une partie d'entre eux avaient déjà consommé son martyre, et qu'une partie étaient encore en prison. Il décrit aussi la manière dont on les traitait dans ces montagnes. Ils y avaient les fers aux pieds, on ne leur donnait qu'un peu de pain, ils manquaient d'habits pour se défendre du froid, n'avaient d'autre lit que la terre nue, étaient accablés de travail, toujours dans la crasse et dans l'ordure, et sans avoir au moins la consolation de pouvoir célébrer le sacrifice divin[1]. Avec sa lettre, il leur envoya des aumônes. Les confesseurs, disséminés dans trois mines différentes, lui répondirent par trois lettres où ils lui donnent les plus grandes louanges. L'Église honore ces saints le 10 septembre.

La persécution devint encore plus furieuse l'an 258. Valérien, qui était en Orient, occupé à la guerre contre les Perses, écrivit au sénat une lettre ordonnant que les évêques, les prêtres et les diacres seraient exécutés sans délai ; que les sénateurs, les personnes de qualité et les chevaliers romains seraient d'abord privés de leur dignité et de leurs biens, et que si, après cela, ils persévéraient dans le christianisme, on leur trancherait la tête ; que les dames romaines seraient privées de tout ce qu'elles possédaient et condamnées à l'exil ; que les officiers ou domestiques de l'empereur, qui avaient déjà confessé ou qui confesseraient qu'ils étaient chrétiens, seraient envoyés, chargés de chaînes, travailler dans les fermes du prince comme ses esclaves. A ce rescrit, Valérien avait ajouté une copie des lettres qu'il envoyait aux gouverneurs des provinces. On commença aussitôt à exécuter ses ordres à Rome. C'était la plus grande occupation des préfets de la ville et du prétoire. Tous ceux qu'on leur mettait entre les mains étaint suppliciés sans délai et leurs biens confisqués[2].

Un des premiers, peut-être le premier même, fut le pape saint Sixte. Il fut pris avec quelques-uns de son clergé, comme il était au cimetière de Calliste pour célébrer les saints mystères. Lorsqu'on le menait au supplice, Laurent, le premier des diacres de l'Église romaine, le suivait en pleurant et lui disait : Où allez-vous, mon père, sans votre fils ? où allez-vous, saint pontife, sans votre diacre ? Vous n'avez pas accoutumé d'offrir de sacrifice sans ministre ; en quoi vous ai-je déplu ? Éprouvez si je suis digne du choix que vous avez fait de

[1] *Epist.* 77 et seqq. — [2] Cyp., *Epist.* 82.

moi pour me confier la dispensation du sang de Notre-Seigneur. Sixte lui répondit : Ce n'est pas moi qui te laisse, mon fils ; mais un plus grand combat t'est réservé : on nous épargne, nous autres vieillards ; tu me suivras dans trois jours. Le pape saint Sixte eut la tête tranchée le 6 août, dans le cimetière de Calliste, et avec lui quatre diacres. Il avait tenu le saint-siége onze mois et six jours. Il envoya en Gaule saint Pèlerin, premier évêque d'Auxerre, avec trois compagnons[1]. Ce qu'il fit de plus mémorable, fut la translation des corps de saint Pierre et de saint Paul aux catacombes, peut-être pour les mettre plus en sûreté. Après sa mort, le saint-siége vaqua près d'un an.

Cependant le préfet de Rome, croyant que les chrétiens avaient de grands trésors en réserve et voulant s'en assurer, se fit amener Laurent, qui en avait la garde comme le premier des diacres de l'Église romaine. Le voyant en sa présence, il lui dit : Vous vous plaignez d'ordinaire que nous vous traitons cruellement ; il n'y a point ici de tourments : je vous demande avec douceur ce qui dépend de vous. On dit que dans vos cérémonies, les pontifes offrent des libations avec des vases d'or ; que le sang de la victime est reçu dans des coupes d'argent, et que, pour éclairer vos sacrifices nocturnes, vous avez des cierges fixés sur des chandeliers d'or. On dit que, pour fournir à ces offrandes, les frères vendent leurs héritages et réduisent souvent leurs enfants à la pauvreté : mettez au jour ces trésors cachés ; le prince en a besoin pour rétablir ses finances et payer ses troupes. Aussi bien j'apprends que, selon votre doctrine, il faut rendre à chacun ce qui lui appartient ; or, l'empereur reconnaît pour sienne la monnaie sur laquelle est empreinte son image : rendez donc à César ce que vous savez qui est à César. Je ne vous demande rien que de juste. Si je ne me trompe, votre Dieu ne fait point battre monnaie ; il n'a pas apporté de l'argent quand il est venu au monde, il n'y a apporté que des paroles : rendez-nous l'argent et soyez riches en paroles.

Laurent répondit sans s'émouvoir : J'avoue que notre église est riche, et l'empereur n'a pas de si grands trésors. Je vous ferai voir ce qu'elle a de plus précieux ; donnez-moi seulement un peu de temps pour mettre tout en ordre, en dresser l'état et en faire le calcul. Le préfet, content de cette réponse et croyant déjà tenir les trésors de l'église, lui accorda trois jours de terme. Pendant ces trois jours, Laurent parcourut toute la ville pour chercher en chaque rue les pauvres que l'église nourrissait, et qu'il connaissait mieux que personne : les aveugles, les boiteux, les estropiés, ceux qui avaient des ulcères. Il les assemble, il écrit tous leurs noms et les range devant l'église.

[1] Ruinart. *Hymn. Prud. Acta SS.*, 6 *aug.*

Le jour marqué étant passé, il va trouver le préfet et lui dit : Venez voir les trésors de notre Dieu ; vous verrez une grande cour pleine de vases d'or, et des talents entassés sous les galeries. Le préfet le suit ; mais voyant ces troupes de pauvres, hideux à regarder, qui poussèrent des cris en demandant l'aumône, il se tourne contre Laurent avec des regards menaçants. De quoi vous fâchez-vous ? répondit le saint. L'or que vous convoitez n'est qu'un vil métal tiré de la terre, et sert de mobile à tous les crimes ; le vrai or est la lumière dont ces pauvres sont les disciples. La faiblesse de leur corps est un avantage pour l'esprit ; les vraies maladies sont les vices et les passions ; les grands du siècle sont les pauvres vraiment misérables et méprisables. Voilà les trésors que je vous ai promis ; j'y ajoute les perles et les pierreries : vous voyez les vierges et les veuves ; c'est la couronne de l'Église. Profitez de ces richesses pour Rome, pour l'empereur et pour vous-même.

C'est donc ainsi que tu me joues ? dit le préfet. Voilà comme tu insultes les haches et les faisceaux ? Je sais que tu désires la mort ; le martyre est le vœu de ta vaine croyance. Mais ne t'imagine pas mourir sur-le-champ, je prolongerai tes tortures, tu ne mourras que par degrés. Aussitôt il fait apporter un lit de fer et étendre dessous de la braise demi-éteinte, pour brûler le martyr plus lentement. On le dépouille, on l'étend et on l'attache sur ce gril. Son visage parut aux chrétiens nouveaux-baptisés, environné d'un éclat extraordinaire, et l'odeur de son corps rôti leur parut agréable ; mais les infidèles ne virent point cette lumière et ne sentirent point cette odeur. Après que le martyr eut été longtemps sur un côté, il dit au préfet : Faites-moi retourner, je suis assez rôti de ce côté. Et quand on l'eut tourné, il dit : C'est assez cuit, vous pouvez en manger. Puis, regardant au ciel, il pria Dieu pour la conversion de Rome, et rendit l'esprit. Des sénateurs, convertis par l'exemple de sa constance, emportèrent son corps sur leurs épaules et l'enterrèrent dans le champ de Véran, près du chemin de Tibur, dans une grotte, le 10 août de la même année 258 [1].

Saint Cyprien était revenu de son exil, par la permission de l'empereur, et demeurait dans un jardin près de Carthage, qu'il avait vendu au commencement de sa conversion, et que la Providence lui avait rendu. Il l'aurait vendu encore, pour en faire des aumônes, s'il n'eût craint d'exciter l'envie des païens dans ce temps de persécution. Ce fut là qu'il acheva de régler les affaires de l'Église et de distribuer aux pauvres ce qui lui restait. Il y apprit que la persécution avait re-

[1] *Acta SS.*, 10 *aug.*

commencé, et, comme on en faisait courir divers bruits confus, il envoya des exprès à Rome pour savoir des nouvelles certaines. Ils lui rapportèrent ce que Valérien avait écrit au sénat, le martyre du pape Sixte et la violence de la persécution dans la capitale. Il en donna avis à son clergé, non pas aussitôt, mais quand il put, parce que tous les clercs qui étaient auprès de lui, n'attendant que l'heure du combat, ne pouvaient s'écarter. Il pria que l'on fît part de ces nouvelles aux autres évêques, afin que partout ils pussent préparer les fidèles au martyre: En sorte, dit-il, que chacun de nous pense plus à l'immortalité qu'à la mort.

Le proconsul Galère-Maxime avait succédé à Paterne, et on n'attendait que le jour où il enverrait prendre Cyprien. Grand nombre de sénateurs et d'autres personnes considérables par leurs charges et par leur naissance, venaient trouver le saint, et, poussés par l'amitié qu'ils lui portaient depuis longtemps, lui conseillaient de se retirer ailleurs, et lui offraient des lieux de retraite. Lui, qui ne tenait plus au monde, n'y voulut point consentir; mais il ne perdait aucune occasion d'assister les fidèles et de les exhorter au mépris des souffrances temporelles, et il souhaitait que quand il souffrirait le martyre, ce fût en parlant de Dieu. Toutefois, ayant appris que le proconsul, qui était à Utique, avait envoyé des soldats pour l'y amener, il céda aux conseils de ses meilleurs amis, et se retira de son jardin dans un lieu où il était plus caché.

De là il écrivit sa dernière lettre [1], adressée aux prêtres, aux diacres et à tout le peuple de son église. Il leur apprend le motif de sa retraite: c'est qu'il convient à un évêque de confesser le Seigneur dans la ville où il gouvernait l'église. « Car, dit-il, ce que l'évêque dit au moment de sa confession, par l'inspiration de Dieu, tout son troupeau semble le dire avec lui. Ce serait flétrir l'honneur d'une église aussi glorieuse que la nôtre, si je recevais à Utique ma sentence, et si je partais de là pour aller recevoir la couronne du martyre. Aussi ne cessé-je point de désirer ardemment et de demander dans toutes mes prières, que je confesse chez vous le Seigneur, pour vous et pour moi, et que je parte de chez vous pour aller à lui. Quant à vous, mes bien-aimés frères, observez la discipline; et, suivant les préceptes du Seigneur et les instructions que je vous ai si souvent données, gardez le repos et la tranquillité. Qu'aucun de vous ne fasse du bruit, à cause de nos frères, ou ne se présente de lui-même aux païens: il suffit qu'il parle lorsqu'il sera pris, puisqu'alors c'est le Seigneur qui parle en nous. Que le Seigneur daigne vous conser-

[1] *Epist.* 83.

ver toujours sains et saufs dans son Église ! Ainsi soit-il par sa miséricorde ! »

Pendant que le proconsul était à Utique, il fit comparaître devant lui tous les chrétiens détenus dans les prisons de cette ville. Ils étaient plus de cent cinquante-trois, suivant saint Augustin ; d'autres en portent le nombre à trois cents. Galère-Maxime ordonna de mettre le feu à un four à chaux, auprès duquel on plaça un autel, avec du sel et le foie d'un porc pour être offerts aux idoles. Son tribunal était auprès. Il donna aux chrétiens le choix de sacrifier, ou d'être précipités dans le four à chaux. Ils préférèrent la mort, et furent tous ensemble consumés dans la fournaise. Les fidèles ramassèrent leurs cendres ; et comme elles formaient une masse mêlée de chaux, on les nomma la masse blanche [1].

Le proconsul étant revenu à Carthage, saint Cyprien retourna dans son jardin. Comme il y était, le treizième de septembre, tout d'un coup vinrent deux officiers du proconsul, avec des soldats. Ils pensaient le surprendre ; mais il s'attendait à être pris. Ils le firent monter dans un char au milieu d'eux, et le conduisirent à six milles, environ une lieue et demie, de Carthage, dans une campagne où le proconsul s'était retiré pour recouvrer la santé. Cyprien y alla avec un visage gai et tranquille, se tenant assuré de son martyre ; mais le proconsul le remit au lendemain. On le ramena du prétoire à la maison du principal officier. Cependant le bruit se répandit par toute la ville de Carthage, que Thascius Cyprien avait été amené au proconsul. Comme il était connu de tout le monde, principalement par ses bienfaits, un grand peuple accourut au spectacle : les fidèles, pour fortifier leur foi ; les infidèles, par compassion. La multitude était proportionnée à la grandeur de Carthage, qui ne cédait qu'à Rome pour le nombre de ses habitants.

Saint Cyprien était gardé chez cet officier d'une manière honnête ; en sorte qu'il ne laissa pas de manger avec ses amis et de les avoir auprès de lui à son ordinaire. Cependant le peuple fidèle, qui craignait qu'on ne fît quelque chose à son insu pendant la nuit, la passa dans la rue, devant la porte de la maison. Ils paraissaient assemblés pour célébrer la vigile de son martyre. Cyprien, toujours vigilant pour son troupeau, ordonna que l'on prît garde aux jeunes filles, qui étaient parmi ce peuple. Le lendemain, quatorzième de septembre, le proconsul l'envoya chercher. Il sortit de la maison, accompagné d'une grande multitude : le ciel était fort serein et le soleil éclatant ; la distance jusqu'au prétoire était d'un stade, c'est-à-dire de cent vingt-

[1] *Acta SS.*, 24 *aug.*

cinq pas. Quand il fut arrivé, le proconsul ne paraissait pas encore : on le fit attendre dans un lieu retiré, où il s'assit sur un siége couvert d'un linge, qui se trouva là par hasard : on avait accoutumé de couvrir ainsi par honneur les siéges des évêques. Comme il était tout trempé de sueur, à cause du chemin qu'il avait fait, un soldat, qui avait été chrétien, lui offrit des habits à changer, espérant garder la sueur du martyr. Cyprien s'en excusa en lui disant : Nous voulons remédier à des maux qui finiront peut-être aujourd'hui.

Enfin le proconsul, averti qu'il était là, se le fit amener dans la salle où il était assis. Le proconsul lui demanda : Êtes-vous Thascius Cyprien ? Il répondit : Oui, c'est moi. — Est-ce vous qui vous êtes porté pour pape des hommes sacriléges ? — Oui. — Les très-sacrés empereurs vous ordonnent de sacrifier. — Je n'en ferai rien. — Le proconsul reprit : Pensez à vous. Cyprien dit : Faites ce qui vous est ordonné : en une chose si juste, il n'y a point à consulter. Le proconsul, ayant pris l'avis de son conseil, prononça la sentence avec beaucoup de peine, parce qu'il se portait mal. Elle était conçue en ces mots : Il y a longtemps que tu vis avec un esprit sacrilége, que tu assembles un grand nombre de gens d'une conspiration illicite, et que tu es ennemi déclaré des dieux romains et des lois sacrées ; et nos pieux et très-sacrés princes Valérien et Gallien, Augustes, et Valérien, très-noble César, n'ont pu te ramener à la secte de leurs cérémonies. C'est pourquoi, étant convaincu d'être auteur de crimes si pernicieux, tu serviras d'exemple à ceux que tu as rassemblés avec toi par ton crime ; la police sera sanctionnée par ton sang. Ayant dit cela, il lut le décret écrit sur une tablette, en ces termes : Il nous plaît de punir Thascius Cyprien par le glaive. Cyprien dit : *Deo gratias*, Dieu soit loué. Les chrétiens qui étaient présents en foule, s'écriaient : Que l'on nous décolle aussi avec lui ; et il s'en éleva une espèce de tumulte.

Comme il sortait de la porte du prétoire, une troupe de soldats l'accompagnait, et des centurions et des tribuns marchaient à ses côtés. On le mena à la campagne dans un lieu uni, environné d'arbres, où plusieurs montèrent pour le voir de loin, à cause de la foule. Cyprien, étant arrivé à cette place, ôta son manteau, se mit à genoux sur la terre et se prosterna pour prier Dieu ; puis il se dépouilla de sa dalmatique, qu'il donna aux diacres, et demeura avec une tunique de lin. L'exécuteur étant venu, il lui fit donner vingt-cinq sous d'or. Il se banda lui-même les yeux ; mais comme il ne pouvait lui-même se lier les mains, un prêtre et un diacre les lui attachèrent ; les chrétiens mirent devant lui des linges et des serviettes pour recevoir le sang. En cet état, il eut la tête tranchée le 14 de septembre 258, le même jour, au bout de l'an, où il avait eu la vision touchant sa mort.

Les fidèles l'enterrèrent en un lieu voisin, avec des torches et des cierges; le convoi se fit en grande pompe. Son successeur fut Lucien, à qui succéda Mensurius. Le proconsul Galère-Maxime mourut peu de temps après [1].

Solon, procurateur du fisc, continua la persécution en attendant qu'il vînt de Rome un nouveau proconsul. Il fit prendre huit chrétiens, la plupart clercs et disciples de saint Cyprien; savoir : Lucius, Montan, Flavien, Julien, Victoric, Primolus, Rénus et Donatien. Ce dernier n'était que catéchumène; et, ayant été baptisé en prison, il rendit aussitôt l'esprit. Primolus mourut de même, et n'eut point d'autre baptême que la confession qu'il avait faite quelques mois auparavant. D'abord qu'ils furent pris, on les donna en garde aux officiers du quartier, où les soldats du gouverneur leur disaient qu'ils seraient condamnés au feu. Ils prièrent Dieu avec tant de ferveur de les délivrer de ce supplice, qu'il le leur accorda; le gouverneur changea d'avis et les fit mettre dans une prison ténébreuse et très-incommode. Ils y eurent beaucoup à souffrir de la soif et de la faim : ils confessèrent deux fois. Le prêtre Victor mourut en prison, ainsi qu'une chrétienne nommée Quartillosa. Lucius, Montan, Julien, Victoric eurent la tête tranchée. En marchant au lieu du supplice, Montan réprimait l'orgueil et la témérité des hérétiques, leur disant qu'ils devaient connaître la vraie Église, au moins par la multitude de ses martyrs. Il déchira en deux le mouchoir dont il devait se bander les yeux, et en fit garder la moitié pour Flavien, qui, en effet, souffrit la même mort trois jours après. On a les actes authentiques de ces martyrs; on y voit que presque tous eurent des visions qui leur annonçaient ce qui devait leur arriver. L'Église honore leur mémoire le 24 février [2].

On lit des révélations semblables dans les actes des martyrs de la ville de Cyrthe en Numidie. Il y avait parmi eux des évêques, des clercs et une multitude si considérable de laïques, que le gouverneur, qui les fit exécuter avant les autres, y employa plusieurs jours. A la fin, les clercs furent aussi condamnés à mort. On les mena au lieu de l'exécution, qui était dans un vallon au bord du fleuve, ayant des collines élevées des deux côtés, comme pour favoriser le spectacle. Parce qu'ils étaient en grand nombre, on les fit ranger en ligne, afin que l'exécuteur ne fît que passer de l'un à l'autre en coupant les têtes; autrement l'exécution eût été trop longue, et il y eût eu trop de corps en un monceau, s'il avait fallu les faire venir l'un après l'autre à la même place. Quand ils eurent les yeux bandés, la plu-

Ruinart. Tillemont. *Acta SS.*, 16 *septembr.* — [2] Ruinart. *Acta SS.*, 24 *febr.*

part disaient aux fidèles qui étaient proche, qu'ils voyaient en haut des chevaux blancs montés par des jeunes hommes vêtus de blanc; d'autres disaient qu'ils entendaient le frémissement des chevaux. Marien, qui était lecteur, disait hardiment que la vengeance du sang innocent était proche, et que le monde serait affligé de diverses plaies: de peste, de captivité, de famine, de tremblements de terre, d'insectes ; ce qui marquait la prise de l'empereur Valérien et les guerres qui suivirent sous les trente tyrans. La mère de saint Marien, nommée Marie, était présente. Quand elle le vit mort, elle embrassa son corps, baisait dévotement son cou sanglant, se félicitant elle-même d'avoir mis au monde un tel fils. L'histoire de ces martyrs fut écrite, à leur prière, par un de leurs amis, qui avait été présent à tout [1].

En Espagne, le dimanche 16 janvier 259, saint Fructueux, évêque de Tarragone, s'était jeté sur son lit pour prendre un peu de repos, lorsqu'il entendit du bruit à sa porte ; il se leva aussitôt et ouvrit. C'étaient six soldats, qui lui dirent : Venez, le gouverneur vous demande avec vos diacres. L'évêque répondit : Allons ; cependant, si vous voulez, je vais me chausser. Les soldats lui dirent : Chaussez-vous à votre aise. Sitôt qu'ils furent venus, on les mit en prison. Fructueux, assuré de la couronne et plein de joie, priait sans cesse; les frères qui s'y trouvaient se recommandaient à lui; le lendemain il baptisa Rogatien. Ils furent six jours en prison ; le mercredi, ils célébrèrent solennellement la station de la quatrième férie, c'est-à-dire le jeûne avec les prières. Le 21, qui était le vendredi, le gouverneur Émilien les ayant fait venir, commença par demander à l'évêque s'il avait appris ce que les empereurs avaient ordonné. Je ne sais ce qu'ils ont ordonné, répondit l'évêque ; pour moi, je suis chrétien. Ils ont ordonné, dit le gouverneur, que l'on adore les dieux. L'évêque répondit : J'adore un seul dieu, qui a fait le ciel, et la terre, et la mer, et tout ce qu'ils renferment. Ne savez-vous pas qu'il y a des dieux? reprit Émilien. Non, dit l'évêque. Eh bien, on vous l'apprendra, répliqua le gouverneur. Le saint, dans ce moment, leva les yeux au ciel et se mit à prier en lui-même. Le gouverneur ajouta : Qui écoutera-t-on, qui craindra-t-on, qui adorera-t-on, si on ne sert pas les dieux, si on n'adore pas les images des empereurs? Ensuite, se tournant vers le diacre Augure, il lui conseille de ne pas s'arrêter à ce que Fructueux venait de dire. Mais le diacre lui répond en peu de mots, qu'il adore aussi le Dieu tout-puissant. Émilien ayant enfin demandé à l'autre diacre, nommé Euloge, s'il n'adorait pas Fructueux lui-même, il en reçut cette réponse : Je n'adore

[1] Ruinart et *Acta SS.*, 30 *april.*

pas Fructueux, mais celui que Fructueux lui-même adore. Émilien, revenant alors à Fructueux : Es-tu évêque ? lui demanda-t-il. Oui, je le suis, répondit le saint. Dis plutôt que tu l'as été, conclut Émilien ; et aussitôt il les condamna tous trois à être brûlés vifs.

On mena Fructueux avec ses diacres à l'amphithéâtre, et tout le peuple le plaignait; car il était aimé même des infidèles à cause de sa vertu. Les chrétiens se réjouissaient plus de sa gloire qu'ils ne s'affligeaient de le perdre. Plusieurs, par un mouvement de charité, lui offrirent à boire une liqueur composée et parfumée. Mais il dit qu'il n'était pas encore temps de rompre le jeûne ; car il n'était encore que dix heures du matin, et c'était le vendredi, jour de station, où l'on jeûnait jusqu'à trois heures après midi. Il espérait rompre son jeûne dans le ciel avec les martyrs et les prophètes. Comme ils furent arrivés à l'amphithéâtre, un de ses lecteurs, nommé Augustal, le pria en pleurant qu'il lui permît de le déchausser. Le saint s'en excusa, lui disant qu'il se déchausserait bien lui-même, comme il fit aussitôt. En même temps un soldat chrétien, nommé Félix, lui prenant la main, le conjura de se souvenir de lui dans ses prières. Je dois, dit Fructueux en élevant la voix, avoir dans l'esprit toute l'Église catholique, étendue depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. C'est comme s'il lui eût dit : Restez toujours dans le sein de l'Église, et vous aurez part à mes prières. Un autre fidèle, nommé Martial, l'ayant prié d'adresser au moins quelques paroles de consolation à son église affligée : Mes frères, dit-il en se tournant vers les chrétiens, le Seigneur ne vous laissera point sans pasteur. Il est fidèle dans ses promesses. Ne vous attristez point sur mon sort. Une heure de souffrance est bientôt passée. Cependant on attache les trois saints au poteau, et on allume le feu ; mais les flammes parurent d'abord les respecter. Lorsque les liens qui serraient leurs mains eurent été consumés, il les étendirent en forme de croix pour prier, et remirent leurs âmes à Dieu, avant que le feu eût endommagé leurs corps. Babylas et Mygdonius, domestiques du gouverneur et du nombre des chrétiens, les virent monter glorieusement au ciel. Ils les montrèrent à la fille d'Émilien, qui les vit aussi. Ils allèrent promptement avertir Émilien lui-même, afin qu'il fût témoin du triomphe de ces hommes qu'il avait condamnés au feu. Étant venu, il ne les vit point alors; mais ensuite saint Fructueux lui apparut avec ses diacres en des habits éclatants, et lui déclara que ce qu'il avait fait contre eux n'avait servi qu'à leur gloire. Cependant les fidèles vinrent la nuit à l'amphithéâtre avec du vin, pour éteindre les corps à demi-brûlés. Ils en ramassèrent les cendres, dont chacun prit ce qu'il put; mais saint Fructueux leur apparut et les avertit que chacun rendît

ce qu'il en avait emporté, et qu'ils les enterrassent tout ensemble [1].

On rapporte à la même persécution le martyre de saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, mais qui peut avoir eu lieu bien antérieurement. Saturnin, ayant refusé de sacrifier aux idoles, fut attaché par les pieds à une corde que traînait un taureau, et eut la tête cassée sur les marches du Capitole, autrement de l'hôtel de ville. Quant à saint Denys, premier évêque de Paris, le sentiment qui nous paraît le mieux fondé, c'est qu'il souffrit le martyre sous l'empereur Adrien.

Il y avait à Antioche, en Orient, un prêtre nommé Saprice et un laïque nommé Nicéphore, qui s'aimaient comme deux frères. Après avoir vécu longtemps dans cette étroite amitié, l'ennemi des hommes les divisa tellement qu'ils évitaient même de se rencontrer dans la rue. Cela ne dura pas peu. Enfin Nicéphore rentra en lui-même et s'adressa aux amis de Saprice, pour qu'ils le priassent de lui pardonner et de le recevoir de nouveau en son amitié. Mais Saprice refusa le pardon qu'il lui demandait. Nicéphore y renvoya d'autres amis, puis d'autres encore, qui ne furent pas plus heureux. A la fin, il alla lui-même le trouver chez lui, et, se jetant à ses pieds, lui dit ces paroles : Pardonnez-moi, mon père, je vous en conjure par le Seigneur. Saprice, qui, comme prêtre, aurait dû le prévenir ou du moins recevoir avec joie ses excuses, demeura implacable. La persécution étant venue tout d'un coup, il fut pris, conduit devant le gouverneur, où il confessa qu'il était chrétien et prêtre ; que les chrétiens avaient pour roi Dieu le Christ, le seul Dieu véritable, Créateur du ciel et de la terre; que les dieux des nations étaient des démons, et que les idoles, dont il souhaitait la ruine, ne pouvaient faire ni bien ni mal. Le gouverneur, irrité, le fit jeter dans un pressoir, où il fut cruellement tourmenté pendant longtemps; et, comme il demeurait ferme, il le condamna à perdre la tête. Nicéphore, ayant appris qu'on le menait au supplice, courut au-devant de lui et se jeta à ses pieds, en disant : Martyr de Jésus-Christ, pardonnez-moi si je vous ai offensé. Saprice ne lui répondit pas un mot. Nicéphore le prévint encore dans une autre rue, avant qu'il sortît de la ville, et lui dit : Je vous conjure, martyr de Jésus-Christ, faites-moi grâce, et pardonnez-moi l'offense que je vous ai faite par faiblesse humaine. Vous allez recevoir la couronne des mains du Seigneur, que vous avez confessé. Mais Saprice demeura dans son endurcissement, sans vouloir lui répondre ; en sorte que les bourreaux mêmes disaient à Nicéphore : Nous n'avons jamais vu un si sot homme que toi. Il va perdre sa tête, et tu lui demandes grâce ! Nicéphore leur dit : Vous ne savez

[1] Ruinart et *Acta SS.*, 21 *januar.*

pas ce que je demande; Dieu le sait. Étant arrivé au lieu où Saprice devait être exécuté, il lui dit encore : Il est écrit : Demandez, et on vous donnera. Mais il ne put fléchir la dureté de Saprice, que Dieu punit en le privant de sa grâce ; ou plutôt, comme ajoutent les actes, Saprice s'en priva lui-même par son implacable ressentiment contre son ami.

Les bourreaux lui dirent : Mets-toi à genoux, afin qu'on te coupe la tête. — Pourquoi? demanda Saprice. — Parce que tu n'as pas voulu sacrifier, et que tu as méprisé l'ordonnance des empereurs pour un homme qu'on appelle Christ. — Ne me frappez pas, reprit-il; je fais ce qu'ordonnent les empereurs et je sacrifie aux dieux. Là-dessus Nicéphore se mit à lui crier : Non, mon frère, n'apostasiez pas, et ne renoncez pas à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ne perdez pas la couronne que vous avez gagnée par tant de tourments. Mais Saprice ne l'écouta point. Nicéphore, le voyant perdu, dit aux bourreaux : Je suis chrétien, et je crois au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que celui-ci a renié ; faites-moi donc mourir. Ils n'osaient le frapper sans l'ordre du gouverneur; mais ils s'étonnaient qu'il se livrât lui-même à la mort. Car il disait : Je suis chrétien, et je ne sacrifie point à vos dieux. Un des bourreaux courut en informer le gouverneur, qui prononça cette sentence : S'il en est ainsi, qu'il meure par le glaive. Suivant cet ordre, Nicéphore eut la tête tranchée, et reçut la couronne du martyre, pour récompense de sa foi en Jésus-Christ, de sa charité envers le prochain et de son humilité [1].

A Césarée en Palestine, trois amis scellèrent leur amitié par le martyre. C'étaient trois hommes considérables, Priscus, Malchus et Alexandre. Ils demeuraient à la campagne et s'accusèrent d'abord de lâcheté de ce qu'ils négligeaient une si belle occasion de remporter la couronne du martyre. Puis, ayant pris ensemble leur résolution, ils s'en allèrent à Césarée, se présentèrent au juge et furent condamnés aux bêtes [2].

A Césarée en Cappadoce, on vit quelque chose de plus merveilleux encore : C'était un enfant nommé Cyrille. Il avait sans cesse à la bouche le nom de Jésus-Christ, et il sentait, en le prononçant, une force qui le rendait supérieur aux promesses, aux menaces et aux coups. Son père, qui était idolâtre, n'ayant pu le porter à invoquer les faux dieux, le renia pour son fils, le chassa de sa maison, lui refusant tout secours. Quelques-uns louaient et admiraient le père. Quant au jeune enfant, il disait que son père lui ôtait peu,

[1] Ruinart et *Acta SS.*, 9 *febr.* — [2] *Acta SS.*, 28 *mart.*

mais que Dieu lui donnerait beaucoup. Le juge de Césarée envoya des soldats pour le prendre ; il pensa d'abord l'épouvanter, mais il le trouva intrépide et n'estimant rien en comparaison de sa foi. Mon enfant, dit-il, je te pardonne tes fautes; ton père te recevra chez lui, tu peux jouir de ses biens, pourvu que tu sois sage et que tu penses à toi. Le bienheureux enfant dit : J'ai de la joie de souffrir ces reproches, car je serai bien reçu de Dieu. Je suis bien aise d'être chassé de ma maison, car j'en habiterai une plus grande et plus belle. C'est volontiers que je serai pauvre pour jouir des richesses éternelles. Je ne crains point la mort ; elle m'est bonne, parce qu'elle me procurera une vie meilleure. Comme il parlait ainsi avec une vertu divine, on le fit lier publiquement comme pour le mener à la mort; mais le juge avait donné ordre que l'on se contentât de lui faire peur. Quand on lui rapporta que l'enfant n'avait pas versé une larme ni craint le feu où on le menaçait de le jeter, il le rappela et lui dit : Mon enfant, tu as vu le feu, tu as vu le glaive : sois sage pour rentrer dans la maison et dans la fortune de ton père. Il répondit : Tyran, tu m'as fait grand tort de me rappeler. C'est donc en vain que tu allumes le feu et que tu aiguises le glaive ? Il me tarde d'habiter la maison plus grande, de posséder les richesses plus excellentes que je dois recevoir du Seigneur. Dépêche-moi promptement, afin que j'en jouisse plus tôt. Les assistants pleuraient, l'entendant ainsi parler ; mais il leur disait : Vous devriez rire et me conduire avec joie au supplice ; vous ne savez pas quelle cité je vais habiter ni quelle est mon espérance. Permettez-moi de consommer ainsi la vie. Et, en disant ces choses, il alla à la mort et fut l'admiration de tous les habitants de Césarée en Cappadoce [1].

Tels sont les martyrs les plus connus de la persécution de Valérien. Dieu seul connaît la multitude des autres. Valérien reçut enfin son salaire. Pris par les Perses, il perdit à la fois l'empire et la liberté, vécut esclave et mourut écorché, sans que son fils Gallien fît aucune démarche en sa faveur. Valérien pris, la persécution cessa. Gallien, régnant seul, adressa aux évêques un rescrit pour leur rendre les cimetières et autres lieux consacrés par la religion [2].

Mais ni Dèce, ni Valérien n'avaient persécuté seuls ; tout l'empire s'était rendu complice de leur crime : tout l'empire fut puni avec eux. La peste, qui avait commencé au temps de Décius, devint si furieuse à la prise de Valérien, qu'à Rome et dans les villes d'Achaïe elle emportait chaque jour cinq mille personnes. Pendant plusieurs jours le monde fut couvert d'épaisses ténèbres, la terre s'ébranla

[1] Ruinart et *Acta SS.*, 29 *maii.* — [2] Euseb., l. 7, c. 13.

avec d'horribles mugissements, il s'ouvrit dans le sol des gouffres effroyables qui engloutirent beaucoup de maisons avec leurs habitants, des villes entières furent englouties par la mer. Rome fut secouée, ainsi que la Libye; mais l'Asie le fut encore plus furieusement. Outre ceux qui périrent, et sous les ruines des édifices, et dans les gouffres de la terre, et dans les abîmes de la mer, un grand nombre encore moururent de peur.

Une suite nécessaire de ces calamités était la famine. Mais ces maux, bien que grands et extraordinaires, n'étaient cpendant pas sans exemple.

Le fléau de la guerre fut absolument le plus terrible qu'on eût jamais vu dans le monde. Dieu déchaîna toutes les nations barbares qui entouraient l'empire et qu'il tenait en réserve pour ce jour de sa vengeance. Toutes s'ébranlèrent à la fois pour l'inonder et pour porter, non-seulement dans les provinces voisines, mais encore dans les plus reculées et jusqu'aux entrailles de l'empire, la désolation et le carnage. Les Perses victorieux, après avoir saccagé la Mésopotamie et la Syrie, et pris de nouveau Antioche, s'avancèrent dans la Cappadoce et y occupèrent Césarée, dans la Cilicie et y prirent Tarse. Et dans ces provinces et dans les autres où ils firent des incursions sans trouver de sérieuse résistance, ils ruinèrent tout par le fer et le feu, et tuèrent un si grand nombre d'habitants, que Sapor, qui traînait avec lui Valérien pour s'en servir comme de marchepied, prenait le barbare plaisir de passer à cheval, d'une colline à une autre, sur des montagnes de cadavres qui comblaient les vallées. Les Goths et les Scythes, noms communs à beaucoup de nations barbares du septentrion, dévastèrent plusieurs fois le Pont, la Galatie, l'Asie, la Bithynie, la Cappadoce, la Thrace, la Grèce, la Macédoine, toute l'Illyrie et la Pannonie ; pénétrèrent en Italie, et firent trembler Rome. L'empire perdit sans retour la Dacie, c'est-à-dire les provinces conquises par Trajan au delà du Danube. Les Isaures se soulevèrent et secouèrent le joug des Romains. Les esclaves et les voleurs firent une guerre opiniâtre en Sicile. Divers peuples de Germanie, ayant passé le Rhin, infestèrent les Gaules, et, surmontant les Alpes, descendirent en Italie et y firent des courses jusqu'à Ravenne : ou bien, traversant les Gaules, ou par mer, pénétrèrent dans les Espagnes et les dévastèrent pour bien des années ; l'Afrique même ne fut pas exempte de leurs ravages. Ce fut comme une horrible tempête, où les vents soufflaient de toutes parts et renversaient tout ce qui s'opposait à leur fureur ; cent soixante-dix ans après, on voyait encore des villes grandes et populeuses réduites à un petit nombre de pauvres cabanes.

Ce n'est pas que les Romains manquassent de vaillants généraux,

qui, unis et ayant à leur tête un sage et courageux empereur, eussent pu réprimer les barbares et défendre les limites de l'empire ; mais Gallien s'étant rendu tout à fait méprisable, et méprisant lui-même les pertes de l'Etat, chacun se déclara empereur dans les provinces ou à la tête des armées qu'il commandait. Il y en eut ainsi de vingt à trente qui ajoutèrent les horreurs de la guerre civile aux horreurs de la guerre des barbares [1].

On put voir alors ce que la philosophie païenne était au christianisme. L'empereur Gallien et sa femme Salonine honoraient de leurs bonnes grâces le plus fameux philosophe de leur temps. Il se nommait Plotin. Nous avons sa vie écrite par son disciple Porphyre, autre philosophe non moins fameux. On y voit d'un coup d'œil quelle était la philosophie de l'un et de l'autre. Plotin n'avait pas une petite idée de lui-même. Amélius, un de ses disciples, l'ayant invité à un sacrifice des dieux, il répondit : C'est à eux de venir à moi, et non pas à moi d'aller à eux. Il avait honte d'être logé dans un corps. Aussi ne voulut-il jamais dire à ses disciples, ni dans quel pays, ni de quels parents il était né. Tout ce qu'il daigna leur apprendre sur cet article, c'est qu'à l'âge de huit ans, lorsque déjà il fréquentait les écoles de grammaire, il allait encore teter sa nourrice, et qu'il eut de la peine à s'en abstenir plus tard. Il ne permit pas non plus qu'on fît son portrait. Il n'allait pas aux bains, mais se faisait frictionner. Dans ses coliques, jamais il ne voulut prendre de clystère, disant que c'était au-dessous d'un philosophe. Il avait étudié la philosophie sous Ammonius Saccas, à Alexandrie; il eut dessein de pénétrer jusqu'aux Indes, mais ne réussit point. Dans son école à Rome, il permettait aux assistants de le questionner chacun à sa fantaisie, ce qui, au dire de son disciple Amélius, en faisait un cours de désordres et de balivernes.

Il eut beaucoup d'amis, mais aussi un ennemi : c'était un philosophe, nommé Olympius, qui prétendait être le premier. Non content de mépriser Plotin et de le rendre méprisable, il entreprit, par des opérations magiques, de déchaîner contre lui des astres malfaisants. Mais Plotin, encore plus habile, lui renvoyait ses coups. Ainsi un jour il dit à ses familiers : A l'heure qu'il est, Olympius se contracte comme une bourse qu'on serre, et tous ses membres se brisent les uns contre les autres. Olympius devint sage à ses propres dépens ; il cessa de faire de la magie contre Plotin, et reconnut sa supériorité. C'est que, dès sa naissance, Plotin avait reçu quelque chose au-dessus des autres hommes. En voici la preuve.

[1] Orose, l. 7, c. 22. Trebell., Gall. et 30 Tyr.

Un prêtre égyptien, étant venu à Rome, lui offrit de lui faire voir son démon familier. Plotin consentit volontiers. L'évocation se fit dans un temple d'Isis, le seul lieu de Rome qu'on trouva pur. Mais au lieu d'un démon, il parut quelque chose de plus, et l'Égyptien fit compliment à Plotin, de ce qu'au lieu d'un démon, il avait pour familier un dieu, et un dieu qui n'était pas de la petite espèce. Malheureusement on n'eut pas le temps d'interroger le dieu ni de le voir à son aise. Un des assistants, qui avait des oiseaux à la main, les étouffa, soit par envie, soit de peur, et le dieu disparut sans mot dire. Il ne faut pas oublier que c'est le philosophe Porphyre qui nous conte sérieusement toutes ces belles choses.

Ce qui ne devait pas moins illustrer Plotin, c'est qu'il allait bâtir une ville en Campanie, pour s'y établir avec ses amis et y vivre en philosophes, suivant les lois de Platon : aussi la ville devait-elle s'appeler Platonopolis. L'empereur Gallien y donnait les mains. Mais ce beau projet avorta encore, par l'envie, dit-on, de quelques courtisans. Ce grand philosophe mourut d'un mal de gorge. Comme il étouffait, il dit à un ami : Je fais mon dernier effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il y a de divin dans l'univers. Aussitôt un serpent passa sous son lit et alla se cacher dans un trou de la muraille. C'était lui ou son démon. On eut, après sa mort, les plus heureuses nouvelles de l'état de son âme. Consulté par Amélius, l'oracle d'Apollon daigna répondre, en cinquante vers, que Plotin s'était présenté à Minos, Éacus et Rhadamanthe, moins pour être jugé que pour ne pas manquer à une visite de bienséance, et qu'il jouissait, avec les bienheureux démons, du bonheur dû à ses lumières et à ses vertus [1].

Voilà des choses que rapporte sérieusement Porphyre, philosophe lui-même, né dans le pays de Tyr. Son nom primitif était Malchus, qui, en syriaque, signifie roi. Il avait beaucoup de connaissances, mais pas autant de bon sens. On a de lui un commentaire sur l'astrologie, où il traite des effets physiques et moraux des astres, de l'influence de leurs aspects, des pouvoirs attachés aux signes masculins et féminins, etc. Il se livrait en même temps avec passion aux extravagances de la magie ; il se félicitait d'être initié à une science qui, par le moyen des démons, procurait aux humains tout ce qu'ils pouvaient désirer d'utile et d'agréable. Il bénissait la théurgie, qui lui avait gagné l'amitié de ces dieux intermédiaires, et il trouvait dans leur commerce, disait-il, d'inexprimables délices, au milieu des chagrins et des orages de la vie. Déjà il avait entendu un oracle et chassé

[1] Porph., *Vita Plotin.*

un mauvais démon : il finit par voir Dieu en personne. C'est lui qui l'affirme : Dieu apparut à Plotin, dit-il, et il eut la communication intime de cet Être suprême ; j'ai été aussi assez heureux pour m'approcher une fois en ma vie de l'Être divin et pour m'unir à lui ; j'avais alors soixante-huit ans. Ce fut Porphyre qui eut le soin de corriger et de mettre en ordre les écrits de Plotin, lequel écrivait fort menu, sans achever ses phrases ni ses mots et sans observer d'orthographe. Comme la peste durait longtemps à Rome, Porphyre disait : Il ne faut pas s'en étonner puisque ni Esculape ni les autres dieux ne viennent plus à nous ; car depuis que l'on a commencé d'adorer Jésus, on n'a plus senti aucune utilité publique de la part des dieux [1]. Voilà où en était la sagesse de Porphyre. Il écrivit même plusieurs livres contre la religion chrétienne en faveur de l'idolâtrie, mettant ainsi la philosophie au service des persécuteurs. Quelques anciens ajoutent que lui-même avait professé le christianisme, et qu'au fond c'était un apostat.

Voilà quels étaient ces fameux philosophes. Ils reconnaissaient un Être souverain, mais sans préjudice des dieux et des démons, qu'ils mettaient au-dessous en divers ordres, autorisant ainsi toutes les superstitions des idolâtres. Quant à l'ensemble de leur philosophie, voici le jugement qu'en portent des hommes non suspects qui ont pris la peine de l'étudier. « Ce sont des spéculations extravagantes : la philosophie de Plotin est obscure et inintelligible ; pour prendre quelque intérêt à son système, pour apprécier la manière dont il extravague, il faut se mettre à la place d'un homme qui s'abandonne sans réserve aux égarements d'une imagination échauffée et presque en délire [2]. »

Cet état de la philosophie profane était dès lors inévitable. Comme le christianisme avait rendu populaire tout ce que les anciens philosophes avaient dit de raisonnable sur Dieu, sur l'homme, sur la religion, les philosophes postérieurs, pour subsister à côté de cette grande lumière, étaient contraints de s'envelopper de brouillards métaphysiques. Et ce qui était vrai alors, est encore vrai aujourd'hui.

Tandis que les philosophes, avec toute la faveur des empereurs et des impératrices, étaient impuissants à reformer une ville selon les lois de la philosophie, les chrétiens, malgré les philosophes et les empereurs, régénéraient le monde selon la loi du Christ. Tandis que la philosophie se rendait inintelligible, jusqu'à n'être pas comprise de deux personnes dans l'empire, le christianisme se faisait comprendre et aimer des Barbares mêmes. Ces peuples, parmi leurs captifs, avaient emmené plusieurs saints prêtres et évêques, qui guérissaient les ma-

[1] Théodoret. *Cont. gent.*, 12, in fin. — [2] Voir Buhle et Thennemann

lades, chassaient les démons par le nom de Jésus-Christ, et enseignaient la vertu par leurs discours et leurs exemples. Les Barbares les admiraient, les trouvaient sages et se persuadaient qu'en les imitant ils trouveraient Dieu propice. Ainsi plusieurs se faisaient instruire, recevaient le baptême et s'assemblaient à la manière des autres chrétiens. Tel fut le commencement du christianisme chez les Goths, les Sarmates et les Germains [1].

Contre les maux réunis de la guerre, de la peste et de la famine, les philosophes ne savaient d'autre remède que d'adorer les idoles et d'écrire contre les chrétiens. Les chrétiens apaisaient la justice de Dieu par leur piété, et les souffrances du prochain par leur charité. La ville de Césarée en Cappadoce, qui avait Firmilien pour évêque, avait été ruinée en partie, et ses citoyens emmenés captifs. Le pape saint Denys, qui venait de succéder à saint Sixte, écrivit à cette église affligée pour la consoler, et envoya même des personnes en Cappadoce pour racheter les chrétiens d'entre les mains des Barbares. Le souvenir de cette charité était encore vivant dans la mémoire des peuples au temps de saint Basile, et les lettres de saint Denys, que l'on y gardait avec soin, en étaient un témoignage authentique [2].

Un autre saint du même nom, saint Denys d'Alexandrie, nous fait voir une charité semblable. Revenu de l'exil, il trouva sa ville en proie à une guerre si acharnée, que l'on ne pouvait passer d'un quartier dans un autre, et qu'il était plus facile d'écrire et d'avoir réponse d'Orient en Occident, que d'Alexandrie à Alexandrie. A la guerre civile succéda la famine et la peste. Au milieu de cette désolation, le saint ne laissait point d'exhorter son peuple à célébrer la fête de Pâques, c'est-à-dire la fête de la résurrection et de la joie. « Pour les autres hommes, disait-il, il ne semblerait pas que le temps fût propre à célébrer une fête, en l'état où sont les choses. Ce n'est que deuil; tous sont affligés; la ville retentit de gémissements; il n'y a point de maison où il n'y ait quelque mort. Et ils le méritent bien; ils nous ont chassés, et nous sommes les seuls qui, étant poursuivis de tout le monde jusqu'à la mort, n'avons pas laissé de célébrer la fête. Le lieu où chacun de nous se trouvait dans cette oppression, lui servait de lieu d'assemblée : la campagne, le désert, un vaisseau, une hôtellerie, une prison; et ceux qui ont célébré la fête la plus joyeuse sont les martyrs admis au banquet céleste. Pour les autres, la maladie présente est la plus cruelle de toutes les calamités; pour nous, c'est un exercice et une épreuve, comme tout le reste. La plupart de nos frères, dans l'excès de leur charité, ne se sont pas épar-

[1] Sozom., l. 2, c. 5. — [2] Basil., *epist.* 70, aliàs 220.

gnés. Ils ont été les uns après les autres visiter les malades sans précaution, les ont consolés et servis assidûment, s'attirant volontiers la maladie, de sorte que plusieurs, en guérissant les autres, sont morts eux-mêmes. Les meilleurs de nos frères s'en sont allés de la sorte; quelques prêtres, quelques diacres, et les laïques les plus estimés ; et on a jugé que ce genre de mort ne différait en rien du martyre. D'autres ont pris le corps de ces saints entre leurs bras, leur ont nettoyé les yeux et fermé la bouche, les ont emportés sur leurs épaules, sans craindre de les toucher et de s'y joindre de si près ; ils les ont étendus, lavés, habillés, et, peu de temps après, ils ont eu le même sort; mais ceux qui restent succèdent toujours aux autres. Les païens font tout le contraire. Dès le commencement de la maladie, ils s'éloignent et fuient ceux qu'ils aimaient le plus ; ils les jettent dans les rues demi-morts; ils laissent les corps sans sépulture, comme du fumier, tant ils craignent la communication de la mort, que toutefois ils n'évitent guère [1]. »

Comme l'empire était partagé entre une foule de compétiteurs, il y eut encore quelques martyrs, même après la paix accordée à l'Église par Gallien. A Césarée en Palestine, il y avait un homme distingué par sa naissance et par ses richesses, appelé Marin, qui avait un rang considérable parmi les officiers du gouverneur. Il devait arriver à une place de centurion, qui était vacante, et était près de l'obtenir, lorsqu'un autre se présenta au tribunal et dit que, suivant les lois, il n'était pas permis à Marin d'arriver à cette charge, attendu qu'il était chrétien, et ne sacrifiait point aux empereurs ; mais que lui, qui l'accusait, devait l'avoir selon son rang. Le gouverneur de Palestine, qui se nommait Achée, demanda à Marin de quel sentiment il était. Il confessa constamment qu'il était chrétien ; le juge lui donna trois heures de temps, pour considérer ce qu'il avait à faire. Comme il se fut retiré du tribunal, l'évêque Théotecne l'aborda, et, s'entretenant avec lui, le prit par la main et le conduisit à l'église. Il le fit entrer jusque dans le sanctuaire ; et ayant un peu détourné son manteau, il lui montra l'épée qu'il portait au côté, et en même temps lui présenta le livre des saints Évangiles, lui disant de choisir ce qu'il aimait le mieux des deux. Marin, sans hésiter, étendit la main droite et prit le livre sacré. Attachez-vous donc, lui dit Théotecne, attachez-vous à Dieu ; il vous fortifiera, et vous obtiendrez ce que vous avez choisi : allez en paix. Comme il sortit de l'église, le crieur public l'appelait pour comparaître devant le juge. Il se présenta au tribunal ; et, ayant témoigné sa foi encore plus hardiment, il fut aus-

[1] Euseb., l. 7, c. 21 et 22.

sitôt emmené en l'état où il était, et exécuté à mort. Asturius eut soin de sa sépulture. C'était un patrice romain, qui avait eu la faveur des empereurs, et qui était connu de tout le monde, à cause de sa naissance et de ses grands biens. Il se trouva présent au martyre de saint Marin; et quoiqu'il fût vêtu magnifiquement, il prit le corps sur ses épaules, l'ensevelit richement et l'enterra comme il convenait. On racontait mille autres exemples de la vertu d'Asturius et même un miracle. Il est honoré comme martyr. L'évêque Théotecne était disciple d'Origène; il avait succédé à Domnus, qui n'avait tenu ce siége que peu de temps après Théoctiste [1].

Gallien ayant été tué près de Milan, Claude II, surnommé le Gothique, fut proclamé empereur à la fin du mois de mars 268. On a supposé longtemps que, sous Claude II, les chrétiens ne furent point persécutés. Le contraire est prouvé maintenant. Le premier jour de mars, la seconde année de son règne, cet empereur, après avoir condamné les chrétiens à la confiscation de leurs biens, à l'exil, aux travaux publics, en fit mourir deux cent soixante, dans l'amphithéâtre, par les flèches des soldats. Parmi ces martyrs se trouvait Blaste, l'un des tribuns ou officiers généraux de l'empereur. Le 24 du même mois, jour anniversaire de celui où le sénat apprit et ratifia sa promotion à l'empire, Claude fit tuer et jeter dans le Tibre un jeune chrétien, nommé Quirin ou Cyrinus, qui paraît avoir été le second fils de l'empereur Philippe. Claude, ayant remporté une grande victoire sur les Goths, persécuta les chretiens plus violemment encore. Ainsi l'on trouve vingt-trois martyrs à Ostie et à Porto, parmi lesquels la vierge Chryse ou Aure, de la famille impériale, et son intendant Sabinien; Censorinus, maître des offices de l'empereur Claude; six chrétiens arrivés à Rome, avec deux autres; quarante-deux martyrs dans la Toscane, dont les premiers sont Gracilien et la vierge Félicissime; deux évêques, Ptolémée et Romain, avec trente-huit fidèles; quarante six soldats, avec cent vingt autres chrétiens, égorgés à Rome par ordre de Claude; la vierge Cyrilla et sa mère Tryphonie; le diacre Césaire, avec dix-huit autres compagnons; saint Sévère, quatre nobles Persans; le prêtre Valentin et l'évêque Valentin de Terni, avec leurs compagnons; saint Eutychius, saint Hyacinthe, saint Justin, prêtre de l'Église romaine, avec plusieurs autres; enfin saint Hippolyte, évêque de Porto.

L'an 235, saint Hippolyte, par l'ordre de l'empereur Maximin, fut exilé en Sardaigne avec le pape Pontien, qui y mourut. En 247, il fit le voyage d'Alexandrie, où il convertit, ainsi que dans le reste de

[1] Euseb., l. 7, c. 13, 14 et 16. *Acta SS.*, 3 *mart.*

l'Égypte, un grand nombre d'infidèles, même parmi les Sarrasins. De retour à Rome, en 251, il fut établi premier évêque de Porto par le pape saint Corneille. Enfin, l'an 269, il souffrit le martyre à Ostie avec plusieurs autres : voici de quelle manière, suivant les actes qu'on a retrouvés vers la fin du dix-huitième siècle.

Dans les temps de Claude, sous la présidence du vicaire Ulpius Romulus, une grande persécution s'éleva contre les chrétiens. Or, il y avait à la cour de l'empereur le maître des offices, Censorinus, chrétien en secret, qui s'appliquait chaque jour à la prière, au jeûne et à l'aumône. Comme il accompagnait toujours l'empereur, dès qu'il voyait des chrétiens traînés à la mort ou en prison, il les encourageait sans qu'on s'en aperçût, leur procurant de quoi vivre et les servant dans les prisons et les fers. Ce que Claude ayant appris, il le fit arrêter et lui dit en colère : Comment ! voilà ce que vous faites, vous fidèle adorateur des dieux et qui avez l'honneur de parler toujours à notre majesté ? Censorinus répondit : Je confesse que le Seigneur Jésus-Christ est vrai Dieu, qu'il a été crucifié et enseveli, qu'il est ressuscité à la vue des soldats qui l'avaient crucifié, et qu'il est monté au ciel à la vue de ses disciples. De nos temps, il a daigné descendre d'auprès du Père dans le sein d'une vierge, sans quitter le ciel. — Mais tu es fou, reprit Claude en colère ; et aussitôt il le fit conduire dans la prison d'Ostie.

Dans la même ville était exilée une vierge de famille sénatoriale et même impériale : Chryse était son nom. Après avoir souffert bien des persécutions, elle demeurait dans un petit domaine, avec des hommes religieux et des vierges. Nuit et jour elle venait à la prison, procurait à Censorinus des vivres, lavait de sa main ses chaînes, ses yeux et son visage. Le prêtre Maxime et le diacre Archélaüs y offraient chaque jour des sacrifices à Dieu, avec des hymnes et des cantiques. Maxime opérait de si grandes merveilles au nom de Jésus-Christ, que, quand il arrivait auprès du bienheureux Censorin, les fers tombaient à celui-ci des mains et des pieds. Maxime se mit alors à dire aux gardes : Mes frères, quittez les démons et les plaisirs qui passent, et apprenez à connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ, le roi éternel, qui fut et qui est avant tous les siècles, qui viendra juger les vivants et les morts, et le monde entier par le feu. Car ce monde passera, ainsi que le ciel et la terre ; mais Notre-Seigneur Jésus-Christ est toujours et toujours le même. Les gardes répondirent : Et que ferons-nous pour celui que vous nous prêchez, que nous connaissons par vos paroles et par les miracles que vous faites en son nom, lorsque les chaînes se rompent à votre prière ? Maxime leur dit : Recevez chacun le baptême, croyez au Fils de Dieu, aban-

donnez les vaines idoles et repentez-vous d'avoir blasphémé son nom et tourmenté ses saints. Aussitôt ils se jetèrent tous à ses pieds, au nombre de seize, avec le tribun Théodore, et demandèrent le baptême. Après les préparations convenables, Maxime les baptisa tous au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et les revêtit des robes blanches confectionnées par sainte Chryse ou Aure. L'évêque Cyriaque, étant survenu, leur donna la confirmation.

Non loin de là, un cordonnier se lamentait d'avoir perdu son fils. Le prêtre Maxime, accompagné de l'évêque et des dix-sept soldats, lui dit : Crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ, en présence de nous tous, et vous vivrez, et vous recouvrerez votre fils. — Mais en qui croira je, s'céria le cordonnier avec larmes, sinon en celui que j'ai blasphémé depuis mon enfance jusqu'à présent?—Il faut vous repentir de ce que vous avez fait, lui dit Maxime : car notre Dieu est le Dieu des repentants; il ne nous rend pas selon nos péchés, mais selon sa miséricorde.—Le cordonnier ayant reçu le baptême, tous les saints se mirent en prières, et l'enfant ressuscita en disant : J'ai vu le Seigneur Jésus-Christ, me ramenant des ténèbres à la lumière. Il fut baptisé, eut pour marraine sainte Aure, qui lui donna le nom de Faustin : il avait près de douze ans.

L'empereur Claude ayant appris ce qui s'était passé, en fut dans une étrange colère, et donna ordre à Ulpius Romulus, vicaire du préfet de Rome, d'aller à Ostie et d'obliger Chryse, par les tourments, à revenir au culte des dieux. Elle souffrit courageusement le chevalet, les fouets et les torches ardentes appliquées aux parties les plus sensibles de son corps. Elle fut remise en prison à demi brûlée. Les autres saints confessèrent Jésus-Christ avec la même constance. Le diacre Archélaüs, le premier, eut la tête tranchée; ensuite les dix-sept soldats, y compris le tribun Théodore; enfin le prêtre Maxime et l'évêque Cyriaque : leurs corps furent jetés dans la mer. Mais le prêtre Eusèbe les recueillit et les enterra dans le voisinage : ceux du prêtre et de l'évêque, le huitième d'août.

Quelques jours après, saint Chryse subit un nouvel interrogatoire, fut battue avec des lanières armées de plomb, et enfin jetée dans la mer avec une grosse pierre au cou. Son corps ayant été ramené au rivage, saint Hippolyte, surnommé Nonus ou Nonagénaire à cause de son extrême vieillesse, l'enterra le quatorzième d'août, dans le domaine où elle demeurait de son vivant.

Sabinien, intendant de la sainte martyre, sommé par Ulpius de livrer les trésors de sa maîtresse et d'adorer les idoles, répondit : Que les trésors avaient été distribués aux pauvres, et que, pour les idoles,

jamais il ne fléchirait le genou devant elles. Ulpius lui fit battre la tête avec des lanières plombées.

Le vieillard Hippolyte, survenant, dit à haute voix : Malheureux ! si vous connaissiez le Christ, Fils de Dieu, vous ne tourmenteriez point ainsi la tête de ses saints, pour les soumettre à vos vaines idoles; mais vous vous soumettriez vous-même au Créateur de l'univers et à ses serviteurs, et vous n'adoreriez pas des pierres muettes et inanimées. Ulpius fut tellement irrité de ces paroles, qu'il ordonna de lier les pieds et les mains au saint vieillard, et de le précipiter dans un gouffre profond, où il rendit son âme au Seigneur le 22 août. Sabinien acheva son martyre le 22 du même mois.

Tels sont, en résumé, les actes des martyrs d'Ostie, sous l'empereur Claude II : actes dont le texte grec a été retrouvé dans la bibliothèque de Turin, et publié avec de savantes dissertations, à Rome, en 1795, à l'imprimerie de la Propagande[1].

Toutefois, dans ces temps de calamités, tous les chrétiens ne se montrèrent pas également charitables envers leurs frères malheureux. Dans le Pont, quelques-uns ayant été faits prisonniers par les Borans et les Goths, s'enrôlèrent avec eux, se mêlèrent à leurs courses, et devinrent barbares jusqu'à étrangler leurs compatriotes, ou les tuer à coups de bâton, et montrer aux Barbares les chemins ou les maisons qu'ils ne connaissaient pas. Quelques autres retenaient eux-mêmes en captivité ceux de leurs frères qui fuyaient. D'autres s'étaient enrichis ou indemnisés dans ces malheurs publics d'une manière pareillement odieuse. Saint Grégoire Thaumaturge, consulté par l'évêque dans le diocèse duquel ces énormités avaient eu lieu, répondit qu'il fallait de suite excommunier tous ces misérables, de peur que la colère de Dieu ne tombât sur tout le peuple, et premièrement sur les prélats qui n'en feraient pas justice. En attendant un concile pour régler le tout en détail, il envoyait le prêtre Euphrosyne, pour y procéder au jugement des pécheurs publics, suivant les formes qu'on observait à Néocésarée. Quant à ceux qui s'étaient rendus coupables de moindres crimes, ils n'étaient pas excommuniés, mais astreints à divers degrés de pénitence. Ceux qui s'accusaient eux-mêmes, sans attendre qu'ils fussent convaincus juridiquement, étaient traités avec moins de sévérité[2].

C'est le premier monument où l'on trouve plusieurs degrés de pénitence distincts. Quelques-uns étaient admis aux prières publiques, mais prosternés; d'autres n'étaient admis qu'aux instructions; d'autres en étaient même exclus. Mais on n'y trouve encore rien qui

[1] *Acta Martyrum ad Ostia Tiberina*, Romæ, 1795. — [2] Greg. Th., *Epist. canon*

fixe la durée de la pénitence. Tout cela fait voir que les chrétiens du troisième siècle n'étaient pas tous des saints; qu'il se commettait parmi eux des péchés publics, quelquefois même des péchés énormes. Mais on y voit aussi que là où la philosophie et la loi humaine étaient impuissantes, la voix de l'Église se faisait entendre des plus barbares, et leur apprenait à être humains en devenant chrétiens.

Mais où principalement l'humanité chrétienne, même dans ce qu'elle a de moins parfait, se montre supérieure à l'humanité païenne, même dans ce qu'elle a de plus parfait, c'est sous le rapport de l'intelligence. Plus de huit siècles après Socrate et Platon, les philosophes Plotin et Porphyre ne sont pas plus avancés dans la connaissance de Dieu, de l'homme et de l'univers : leur langage est encore moins intelligible ; leur esprit, toujours en enfance, est infatué d'astrologie, de magie, de sortiléges. Tandis que des milliers de chrétiens, hommes, femmes, enfants, proclament devant les tribunaux et au milieu des supplices les grandes vérités que la philosophie retenait captives, l'unité de Dieu, sa providence, l'immortalité de l'âme, la venue du Rédempteur, le jugement à venir, et se moquent de toutes les superstitions de l'astrologie et de l'idolâtrie. Dans les écrits de Platon, on a reconnu un vestige obscur de la Trinité divine : ce vestige se retrouve dans les écrits de Plotin, mais toujours aussi obscur. Le peuple catholique, non-seulement avait une connaissance distincte de ce mystère, et des expressions nettes et précises pour en parler, il savait encore à quel tribunal s'adresser pour éclaircir les doutes.

En 257, Sabellius renouvela, dans la Libye Cyrénaïque, l'hérésie de Noët et de Praxéas, qui niaient la Trinité et la distinction réelle des trois personnes divines. Quelques évêques du pays adoptèrent cette erreur, et leurs opinions y prévalaient tellement qu'on ne prêchait presque plus le Fils de Dieu. Saint Denys d'Alexandrie, qui avait soin de ces églises, en ayant été informé par des écrits qu'il reçut de part et d'autre, et par des frères qui vinrent lui en parler, il envoya d'abord et exhorta les auteurs de cette erreur à la quitter. Ils n'en firent rien : au contraire, ils poussèrent leur impiété avec plus d'impudence. Ce qui l'obligea à écrire plusieurs lettres, dont il envoya copie au pape saint Sixte. Dans une de ces lettres, qui était adressée à Euphranor et Ammonius, voulant montrer par le chemin le plus court la distinction des trois personnes, il insistait sur ce qui convient au Fils de Dieu comme homme; par exemple, qu'il est fidèle à celui qui l'a fait, et qu'il a été fait plus excellent que les anges, et principalement sur ce que Jésus-Christ dit lui-même : Je suis la vigne, et mon Père est le vigneron. Car comme il est impossible

que le même soit le vigneron et la vigne, l'ouvrier et l'ouvrage qui est fait, il prouvait clairement que Dieu le Père et Jésus-Christ ne sont pas la même personne.

Cependant quelques fidèles bien instruits dans la foi, ayant lu ces paroles, mais ne s'étant pas informés auprès de saint Denys lui-même comment il les entendait, ils allèrent à Rome et le dénoncèrent à saint Denys, pape, comme enseignant que le Fils avait été fait, et qu'il n'était pas consubstantiel au Père [1].

Ce mot de *consubstantiel*, en grec *homoousios*, est remarquable dans leur bouche. On voit qu'au moins soixante ans avant le concile de Nicée, il était usité même parmi les simples fidèles, et regardé par eux comme l'expression distinctive de la vraie foi, et que ceux qui ne s'en servaient pas leur devenaient suspects.

Le Pape assembla un concile à Rome, qui trouva fort mauvais ce que l'on attribuait à l'évêque d'Alexandrie. Le Pape lui écrivit le sentiment de tous, lui mandant d'éclaircir les points sur lesquels il était accusé, et condamnant comme coupables de deux impiétés opposées, mais également criminelles, et ceux qui soutenaient la doctrine de Sabellius, et ceux qui disaient que le Verbe de Dieu avait été créé, fait ou formé, et n'était pas consubstantiel au Père. L'évêque d'Alexandrie répondit au Pape, d'abord par une lettre, et ensuite par une apologie plus longue, et, dans l'une et dans l'autre, démontra fausse l'accusation portée contre lui, *comme s'il ne disait pas que le Christ est consubstantiel à Dieu*. Ce sont ses propres paroles.

Il disait donc que le Fils est consubstantiel au Père ; et il le disait avec le Pape et son concile ; et il le disait avec les fidèles qui l'avaient accusé. C'est la conséquence que saint Athanase en tire contre les ariens [2]. Ce qui la confirme, c'est le témoignage même d'Eusèbe de Césarée, ce malheureux fauteur de l'arianisme. Il nous apprendra que, parmi les anciens, il connaissait plusieurs doctes et illustres évêques et écrivains qui, en parlant de la divinité du Père et du Fils, s'étaient servis du mot consubstantiel [3]. Lors donc que des critiques modernes assurent ou supposent que ce mot n'était point usité parmi les catholiques avant le concile de Nicée, ils assurent ou supposent une insigne fausseté.

Saint Athanase fait voir, par de longues citations, et que saint Denys, pape, et que saint Denys, évêque d'Alexandrie, avaient condamné d'avance et avec une égale force l'impiété de l'arianisme. Le

[1] Athan., *De Sent. Dionys.*, *item*, *De Synodo*.— [2] Ath., t. 1. *Syn. Nic.*, p. 275. *De Dion. sent.*, p. 558. *De Syn.*, p. 918. *Ad. Afr.* p. 937. — [3] Socrate, l. 1, c. 8, p. 26.

Pape traite de blasphème absurde les propres expressions dont se servira Arius pour énoncer son erreur ; savoir : que le Fils a été fait et qu'il a été un temps où il n'était pas. « Ce n'est pas un blasphème ordinaire, dit le Pape, mais le plus grand de tous, de dire que le Seigneur a été fait. Car si le Fils a été fait, il y avait donc un temps où il n'était pas ; or, il était toujours. Il est dans le Père, comme il dit lui-même : Il est la raison, la sagesse, la puissance de Dieu, comme le témoignent les Écritures. Si donc il a été fait, il s'ensuivra qu'il y a eu un temps où Dieu était sans sa raison, sa sagesse, sa puissance. Ce qui est le comble de l'absurdité [1]. »

Saint Denys, évêque, avait fait son apologie en trois livres. Dans le premier, il conclut ainsi l'examen de sa lettre à Euphranor : « J'ai donc démontré fausse l'accusation qu'on a formée contre moi, comme si je ne disais pas que le Christ est consubstantiel à Dieu. Car bien que je dise que je n'ai trouvé ni lu ce mot en aucun endroit des Écritures divines, toutefois mes preuves suivantes, qu'ils ont passées sous silence, ne diffèrent pas de ce sens. Car j'ai dit qu'une plante qui vient d'une semence ou d'une racine, est autre que ce qui la produit, et toutefois demeure absolument de même nature ; qu'un fleuve, qui coule d'une source, prend une autre figure et un autre nom ; car on ne nomme point la source fleuve, ni le fleuve source ; cependant tous les deux subsistent ; la source est comme le père, et le fleuve est l'eau qui vient de la source. » Il disait encore, dans ce livre, que Dieu n'a jamais été sans être Père, et que Jésus-Christ a toujours été Verbe, sagesse et puissance ; car Dieu ne les a pas engendrés après avoir été sans eux. Mais il disait que le Fils n'est pas de lui-même, et qu'il tient l'être de son père. Pour montrer que le Fils lui est coéternel, il se servait entre autres de cette comparaison : « Si le soleil est, la splendeur est, le jour est ; et si l'un et l'autre manquent, il n'y a point de soleil. Si donc le soleil était éternel, le jour ne cesserait point ; mais parce qu'il ne l'est pas, le jour commence et finit avec lui. Or, Dieu est une lumière éternelle, qui n'a point commencé et ne finira jamais ; il a donc une splendeur éternelle, qui est toujours avec lui et toujours engendrée, procédant de lui sans commencement. » Dans le second livre, il résumait sa doctrine en ces mots : « Ainsi nous étendons l'unité indivisible à la trinité ; et nous renfermons la trinité dans l'unité, sans la diminuer. » Et il finissait le livre même par cette formule de louange, qu'il disait avoir reçue de ses anciens : « A Dieu le Père, et au Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit, gloire et puissance dans les siècles des siècles. Amen. »

[1] Ath., *Syn. Nicen. Dec.*, t. 1, p. 276.

Le saint évêque d'Alexandrie écrivit vers le même temps contre l'erreur des millénaires, c'est-à-dire de ceux qui prenaient dans un sens trop matériel ce que l'apôtre saint Jean dit du règne de mille ans de Jésus-Christ sur la terre. Cette erreur avait été renouvelée par un évêque d'Égypte, nommé Népos, mais qui était mort dans la paix de l'Église. Plusieurs fidèles la partageaient. Saint Denys eut avec eux une conférence, où ils exposèrent avec candeur leurs raisons, écoutèrent les siennes avec une humble docilité, et finirent par protester qu'ils abandonnaient leur opinion particulière [1].

Un autre évêque, nommé Basilide, avait demandé au saint à quelle heure précise on pouvait cesser le jeûne du carême et se livrer à la joie de la fête pascale. Cette question avait de l'intérêt alors, parce qu'on veillait toute la nuit de Pâques, et que bien des fidèles avaient passé les deux, trois, quatre et quelquefois les six jours précédents sans manger. Saint Denis, dans sa réponse, dit ce qu'il en pense, mais sans vouloir en faire une règle. Il apporte la coutume d'Alexandrie. « Nous blâmons d'intempérance ceux qui se hâtent trop et qui rompent le jeûne lorsqu'ils voient approcher minuit; nous louons le courage de ceux qui tiennent ferme jusqu'à la quatrième veille, et nous n'inquiétons pas ceux qui se reposent cependant, selon leur besoin et leur commodité ; quant à ceux qui ont poussé le jeûne le plus loin, et qui ensuite se trouvent faibles et presque défaillants, on doit leur pardonner s'ils mangent plus tôt [2]. »

Mais ce qui fait le plus d'honneur à ce grand saint, c'est précisément ce qu'ont omis la plupart des historiens modernes, c'est la manière admirable dont il défendit la vraie foie contre l'hérésie de Paul de Samosate.

Cet homme était devenu, en 260, évêque d'Antioche, on ne sait comment. Du moins s'en montra-t-il peu digne. Né à Samosate, de parents pauvres et qui ne lui avaient laissé aucun bien, l'épiscopat ne fut pour lui qu'un moyen de s'enrichir par des iniquités, par des sacriléges, par des extorsions qu'il exerçait sur ses frères, se faisant un profit de leurs pertes; car il se faisait payer le secours qu'il leur promettait, abusant de la facilité que l'on trouve en ceux qui ont des affaires, et qui donnent tout pour en être délivrés. Non content de se faire ainsi de la religion un moyen de gagner, il brigua et obtint encore la charge de ducénier ou receveur général des impôts, et il estimait beaucoup plus cette dignité séculière que celle d'évêque. Il marchait avec faste dans la place publique, environné d'une troupe de gens qui le précédaient et le suivaient comme des

[1] Euseb., l. 7, c. 24. — [2] Labbe, t. 1.

gardes. Son arrogance excitait l'envie et la haine contre la foi. Dans les assemblées ecclésiastiques, il employait des artifices de théâtre pour frapper l'imagination et s'attirer de la gloire en étonnant les simples. Il se dressa un tribunal et un trône élevé, non tel que le doit avoir un disciple de Jésus-Christ. Il avait un cabinet secret comme les magistrats séculiers, et lui donnait le même nom. En parlant au peuple, il frappait de la main sur sa cuisse, et des pieds sur son tribunal. Il se fâchait contre ceux qui ne le louaient pas, qui ne secouaient pas leurs mouchoirs, comme dans les théâtres, qui ne criaient pas et ne se levaient pas, comme faisaient ceux de son parti, hommes et femmes, qui l'écoutaient de cette manière indécente. Il reprenait et maltraitait ceux qui écoutaient avec ordre et modestie, comme étant dans la maison de Dieu. Il s'emportait aussi contre les évêques défunts, les déchirant en public et parlant avantageusement de lui-même, comme un sophiste et un charlatan, plutôt que comme un évêque. Il supprima les cantiques composés en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme étant nouveaux et faits par des auteurs modernes ; cependant il en fit chanter par des femmes à son honneur de lui-même, au milieu de l'église, le grand jour de Pâques, et il engageait ses flatteurs, soit des évêques des villages et des villes voisines, soit des prêtres, à tenir le même langage en parlant au peuple. Il ne voulut pas confesser que le Fils de Dieu fût venu du ciel ; mais ceux qui le louaient, dans leurs cantiques et dans leurs sermons, disaient qu'il était lui-même un ange descendu du ciel. Et non-seulement il ne l'empêchait pas, mais il assistait lui-même à ces discours.

Le reste de sa conduite n'était pas moins scandaleux. Il entretenait des femmes, ainsi que ses prêtres et ses diacres, dont il couvrait et ce péché et d'autres péchés inguérissables, quoiqu'il les connût bien et qu'il les en eût convaincus. Mais il voulut les tenir dans la dépendance par la crainte, et les empêcher de l'accuser. Il les enrichit même pour se faire aimer d'eux. Déjà il avait envoyé une de ses femmes sous-introduites, mais il en retenait deux autres qui étaient bien faites et à la fleur de leur âge. Il les menait partout avec lui, et cela avec d'autant plus de scandale qu'il vivait dans les délices et la bonne chère. Tous en gémissaient en secret ; mais ils craignaient tellement sa puissance et sa tyrannie, qu'ils n'osaient l'accuser [1]. Tel est le tableau de ses mœurs, que retrace le concile qui le condamna plus tard.

Ce qui rendait Paul si puissant, c'était la faveur de Zénobie, reine

[1] Euseb., l. 7, c. 30.

de Palmyre, dont le mari Odénat venait d'être reconnu empereur par Gallien. Elle était juive de religion. Voulant aussi connaître la doctrine des chrétiens, elle s'adressa au nouvel évêque d'Antioche. Paul de Samosate ne lui enseigna rien de Jésus-Christ qu'elle ne pût croire aisément; car il en avait lui-même des sentiments bas et terrestres, ne lui attribuant que la nature d'un homme ordinaire, contre la doctrine de l'Église.

Le premier d'entre les évêques qui paraissent avoir réfuté cet hérésiarque, est saint Denys d'Alexandrie. Paul lui ayant écrit, il lui répondit par une lettre, que nous n'avons plus, où il l'exhortait à découvrir nettement ses sentiments. Paul, qui s'étudiait à cacher et à déguiser ses erreurs, les découvrit néanmoins assez clairement, par sa réponse, pour donner lieu à saint Denys de le réfuter amplement.

C'est ce qu'il fit dans une lettre qui porte pour inscription : « Denys et ses coprêtres de l'église d'Alexandrie, salut dans le Seigneur. » L'inscription n'ajoute pas : A Paul, évêque, ou à Paul, notre frère. C'est que le saint le regardait déjà comme un traître à la foi. Dans le cours de la discussion, il l'appelle bien une fois l'ami ; mais le mot grec dont il se sert est un terme d'honnêteté qu'on adressait à des personnes avec lesquelles on n'avait d'ailleurs aucune liaison. Le même dira, dans un écrit postérieur, que, dans sa lettre, il l'avait appelé ami, non comme un coévêque, mais comme un pareil à celui que le Seigneur apostrophe par ces mots : Mon ami, pourquoi viens-tu ici ?

On voit que l'hérésiarque soutenait que dans Jésus-Christ, il y avait deux hypostases, deux personnes, deux Christs et deux Fils : l'un Fils de Dieu par nature et préexistant aux siècles ; l'autre, Christ nominal, Fils de David, qui n'existait point avant le temps, et qui, par le bon plaisir de Dieu, a reçu le nom de Fils, comme une ville reçoit le nom de son maître, et une maison celui de son fondateur.

Saint Denys oppose à son ignorance volontaire la constante prédication de l'Église, qui ne connaît qu'un seul et même Fils unique de Dieu, Jésus-Christ, le Seigneur de la gloire, qui, par sa Passion, sauve ceux qui croient en lui. Il dit que Jean-Baptiste, si saint qu'il fût, était l'œuvre de la justice ; mais que Jésus en était la nature. Il compare l'ignorant hérésiarque au serpent qui rampe sur sa poitrine et sur son ventre, qui mange la terre tous les jours de sa vie, et qui, conformément à ses œuvres, complote contre le Seigneur et son Christ, son Verbe éternel.

« Comment dis-tu que le Christ est un homme distingué, et non pas réellement Dieu, adoré par toutes les créatures avec le Père et le

Saint-Esprit, incarné de la sainte Vierge Marie, mère de Dieu? Il n'y a qu'un seul Christ, celui qui est dans le Père, son Verbe coéternel; il n'est qu'une seule personne, Dieu invisible devenu visible. Car, Dieu, il s'est manifesté dans la chair, en naissant d'une femme, lui que Dieu le Père engendre de son sein avant l'aurore. Le Verbe s'est fait chair sans division ni partage ; il n'est point divisé en la chair et au Verbe, comme si le Verbe habitait dans l'homme. C'est là exclure la génération. Depuis longtemps il habite ainsi dans les âmes justes parmi lesquelles il aurait aussi beaucoup de mères. Or, une seule Vierge a enfanté le Verbe vivant et subsistant en lui-même; l'Incréé et le Créateur; celui qui est venu dans le monde, le Dieu inconnu, le Dieu sur-céleste, l'Architecte du ciel, le Créateur du monde; celui qui sanctifie et qui est sanctifié. En effet, celui qui se sanctifie lui-même, n'est pas autre que celui qu'il sanctifie. Or, un Dieu seul pouvait dire : Je me sanctifie moi-même pour eux; car il est impossible à un homme de se sanctifier lui-même ou de sanctifier un autre. Voilà ce qui renverse de fond en comble ce que tu as avancé : que le Christ est un autre homme que Dieu le Verbe, et qui diffère de substance et de dignité de cet autre Christ qui habite en lui et y opère les œuvres de la justice divine. Tu dis que le Christ Sauveur a été délaissé sur la croix? lui qui est Seigneur par nature, le Verbe du Père, par qui le Père a tout fait, et que les saints Pères, qui nous ont instruits de Dieu, ont dit consubstantiel au Père! Tu dis que le Christ, Fils de l'homme, n'est pas le même que le Verbe du Père? Tu ne respectes donc ni Pierre, qui, inspiré par Dieu le Père même, confesse que le Christ, Fils de l'homme, est le Fils du Dieu vivant; ni Thomas, qui reconnaît à ses plaies son Seigneur et son Dieu, et le confesse devant tout le monde? »

C'est ainsi que saint Denys, en réfutant Paul de Samosate, réfutait d'avance Nestorius. Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est le témoignage qu'il rend que, même avant cette époque, les saints Pères appelaient le Fils consubstantiel au Père [1].

Paul ne voulut pas demeurer sans réplique. Il répondit par un écrit commençant en ces termes : Je vous considère comme digne d'honneur, à cause de votre grand âge, et parce que vous portez les stigmates du Christ dans votre corps; car tout le monde vous admire pour votre sagesse et votre prudence. Quant à vos injures contre moi, de m'appeler un serpent qui rampe, qui mange de la terre, je n'en tiens nul compte. Vous me pressez au commencement de votre

[1] Labbe, t. 1, 850 et col. seqq. Mansi, t. 1, p. 1039. *S. Dionys. Alex. quæ supersunt. Romæ*, 1796, p. 203 et seqq.

lettre de dire nettement ce que je pense. Je ne dirai rien de moi-même, mais d'après la divine Écriture.

Viennent ensuite dix questions ou difficultés qu'il formait contre la doctrine de l'Église. Ce sont dix conséquences de cette première erreur, qu'il y a deux personnes en Jésus-Christ, et elles tendent à établir en détail : que le Christ n'est point par nature le dieu des apôtres; qu'il est par nature homme comme nous; que le Crucifié et le Verbe du Père n'ont pas la même hypostase; que le sang du Christ n'est point incorruptible; que le Fils de Marie n'a pas été avant les siècles; qu'un enfant qui s'enfuit en Egypte avec sa mère, n'existe point de toute éternité ni en tout lieu; que le Verbe n'a point pris la forme de serviteur sans en prendre l'hypostase; qu'on ne peut point appeler non fait et éternel, un Christ que ses parents cherchent et retrouvent à l'âge de douze ans : que qui a éprouvé la faim et la fatigue n'est point le Dieu grand et éternel; que celui-là enfin n'est pas coéternel au Père, ni Dieu en aucune sorte, qui, suivant l'Apôtre, a été fait Seigneur et Christ par Dieu, et qui a dit qu'il n'était pas encore monté auprès du Père.

Saint Denys, en réfutant ces objections une à une et par l'Écriture même, s'exprime divinement sur les principaux mystères de la foi. Il enseigne que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois hypostases inséparables [1]; que le Christ, qui subsiste toujours personnellement, est égal, coéternel au Père et coéternel à l'Esprit, qui lui-même est Seigneur [2]. Car, ajoute-t-il, le Paraclet est Dieu aussi bien que le Père et coéternel au Christ. Dans sa précédente lettre, il avait déjà dit qu'il n'y a d'impeccable que le Père, le Fils et le Saint-Esprit [3].

Il appelle au moins huit fois la sainte Vierge Marie *Théotocos*, c'est-à-dire mère de Dieu, celle qui a enfanté Dieu. Il dit, en parlant de l'enfant Jésus retrouvé au temple : « La mère de mon Dieu dit à mon Dieu : Nous vous avons cherché avec douleur [4]. »

Il observe que le sang du Christ est distribué dans l'Eucharistie de la même manière que le fut l'Esprit-Saint le jour de la Pentecôte, et que cette division mystérieuse n'emporte pas plus la corruptibilité dans un cas que dans l'autre. Il répète à la fin que le Christ, son Dieu et son Seigneur, est un seul Verbe, une seule hypostase, une seule personne; que tout lui a été soumis par le Père; que, quoiqu'il ne fût pas moindre que le Père, il a cependant prié pour nous, en disant : Père saint, sanctifiez-les; conservez-les en votre nom. Cependant nous ne voyons pas encore que tout lui soit soumis, comme les adorateurs des idoles, l'indocile synagogue des Juifs, qui s'est séparée

[1] Labbe, t. 1, col. 866. A. — [2] *Ibid.* D. — [3] Col. 856. C. — [4] Col. 885. A.

du véritable époux et jetée entre les bras de Barabbas. Quant à l'individu de Samosate, il s'est transformé lui-même en vase de colère pour la perdition, par les blasphèmes d'Artémas et en se prenant dans ses lacets. Les Juifs ne confessent pas que le Christ soit le même que le Verbe qui existe avant les siècles, ils disent que c'est plutôt un homme, comme un des prophètes. Le Samosatéen est d'accord avec les Juifs [1].

Dans cette réfutation, saint Denys ne s'adresse plus à Paul, si ce n'est quelquefois par manière d'argumenter, comme quand il lui explique dans quel sens il l'avait précédemment appelé ami. Il en parle généralement en troisième personne, sous le nom de Samosatéen. C'est que, malgré toutes les dissimulations de l'hérésiarque, il avait pénétré le fond pestilentiel de sa doctrine. Parmi les critiques modernes, il en est qui, pour n'avoir examiné que superficiellement ces admirables lettres de saint Denys, ont prétendu qu'elles ne pouvaient être de lui ni de son époque, mais d'un siècle bien postérieur. Une des principales raisons qu'ils en donnent, c'est que, dans ces lettres, la sainte Vierge Marie est appelée bien des fois mère de Dieu, *Théotocos*. Mais saint Méthodius de Patare, contemporain de saint Denys, donne ce nom plus d'une fois à la sainte Vierge [2]; mais Origène, le maître de saint Denys, lui donne déjà ce nom dans son commentaire sur saint Luc [3]; mais l'historien Socrate rappelle que, dans son premier tome sur l'*Épître aux Romains*, Origène explique fort au long pourquoi la sainte Vierge est appelée *Théotocos*, mère de Dieu [4]. A coup sûr, ce que le maître avait dit, le disciple a pu le dire. Par cette raison principale des critiques, on peut juger des autres, que réfute d'ailleurs bien doctement l'estimable éditeur des *Œuvres de saint Denys*, justement surnommé le Grand [5].

Si le grand saint Denys eut la gloire de pénétrer tout le fond pestilentiel de la doctrine de Paul de Samosate, les autres évêques commencèrent à l'entrevoir également. Ils s'assemblèrent en grand nombre à Antioche même. Les principaux étaient saint Grégoire Thaumaturge, son frère, saint Athénodore, Firmilien de Cappadoce, Hélène de Tarse, Nicomas d'Icône, Hyménée de Jérusalem, Théotecne de Césarée en Palestine, et Maxime de Bostres.

Saint Denys d'Alexandrie avait été invité; mais il s'excusa sur son grand âge et sa faiblesse. Il envoya saint Eusèbe, un de ses diacres, avec des lettres, non pas pour Paul de Samosate, qu'il ne voulut pas même saluer, mais pour l'église d'Antioche et pour les Pères du

[1] Col. 890. E. — [2] S. Method. *De Sim. et Annâ*, p. 418 et 429, *edit. Combefis*. — [3] Orig., *In Luc.*, 1, 43. *Apud Galland. B. P. P.*, t. 14, *append.*, p. 87. — [4] Socrate, l. 7, c. 32. — [5] Dans la préface.

concile, afin d'animer leur zèle contre l'erreur. Sans doute qu'à ses lettres il joignit sa réfutation des dix objections de Paul. Les évêques, accompagnés d'un nombre considérable de prêtres et de diacres, s'assemblèrent beaucoup de fois et en divers temps, et l'on fit plusieurs discours et plusieurs discussions dans chaque concile. Paul et les siens faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour cacher le venin de son hérésie. Les évêques, au contraire, exposaient nettement leur foi, et s'efforçaient de découvrir la croyance de Paul et de rendre ses blasphèmes clairs et palpables. Nous avons encore la lettre que lui écrivirent à cette fin six d'entre eux. Elle commençait ainsi :

« Hyménée, Théophile, Théotecne, Maxime, Proclus et Bolan, à Paul, salut dans le Christ. Déjà, dans les conférences que nous avons eues ensemble, nous avons déclaré chacun ce que nous croyons. Mais afin qu'on voie plus manifestement ce que chacun pense, et que les discussions aient une issue plus certaine, nous avons jugé à propos d'exposer par écrit la foi que nous avons reçue dès le commencement, et que nous voyons transmise et gardée dans la sainte Église catholique jusqu'à ce jour, par la succession des bienheureux apôtres, et telle qu'elle a été prêchée d'après la loi, les prophètes et le Nouveau Testament ; savoir : Il n'y a qu'un Dieu non engendré, sans principe, invisible, immuable, que nul homme n'a vu ni ne peut voir, et dont il est impossible à la nature humaine de concevoir ou d'expliquer dignement la gloire et la grandeur. Nous devons nous estimer heureux d'en avoir une idée, si médiocre qu'elle soit, par la révélation de son Fils, selon qu'il a dit : Nul ne connaît le Père, que le Fils et celui à qui le Fils l'a révélé. Quant à ce Fils, nous confessons et nous prêchons, d'après la connaissance que nous en avons par l'Ancien et le Nouveau Testament, qu'il est engendré, qu'il est le Fils unique, l'image de Dieu, invisible, le premier-né avant toute créature, la sagesse de Dieu, son Verbe et sa puissance existant avant les siècles ; qu'il est Dieu et Fils de Dieu, non par prescience, mais par substance et hypostase. Quiconque dit, au contraire, que le Fils de Dieu n'est pas Dieu avant la création du monde ; quiconque soutient que de croire ou de prêcher que le Fils de Dieu est Dieu, ce n'est autre chose que croire et prêcher qu'il y a deux dieux, celui-là, nous le tenons hors de la règle de l'Église, et toutes les églises catholiques sont d'accord avec nous. Car c'est du Fils qu'il a été écrit : Ton trône, ô Dieu ! est dans les siècles des siècles. Tu as aimé la justice et haï l'iniquité : c'est pourquoi, ô Dieu ! ton Dieu t'a oint de l'huile de l'allégresse. Enfin toutes les divines Écritures déclarent que le Fils de Dieu est Dieu.

« Nous croyons que ce Fils, qui toujours est avec le Père, en a

accompli la volonté dans la création de l'univers; que c'est à ce Fils unique de Dieu, et Dieu lui-même, qu'il a dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. Il est et opère véritablement, comme Verbe à la fois et Dieu par qui le Père a fait toutes choses, non comme par un instrument, non comme par une science, sans hypostase. Car le Père a engendré le Fils comme une énergie vivante et subsistante en elle-même, et opérant toutes choses en toutes choses. C'est lui qui apparut à Abraham et aux patriarches, tantôt sous le nom de Dieu et de Seigneur, tantôt sous le nom d'ange ou d'envoyé; car le Fils est l'ange du Père, quoiqu'il soit lui-même Seigneur et Dieu. Nous disons que ce Fils de Dieu, que l'Écriture déclare Dieu lui-même, y a été préfiguré comme homme. Enfin nous croyons, avec l'Apôtre, que ce Fils qui est avec le Père est Dieu et Seigneur de toutes les créatures; qu'il a été envoyé du ciel par le Père, et que, s'incarnant, il s'est fait homme. C'est pourquoi le corps même, pris de la Vierge, lequel renferme toute la plénitude de la Divinité, a été uni à la Divinité d'une manière indissoluble, et a été déifié. Aussi le même Jésus-Christ a-t-il été annoncé Dieu et homme dans la loi et les prophètes; et toute l'Église qui est sous le ciel le croit-elle Dieu s'anéantissant lui-même, quoiqu'il fût égal à Dieu et en même temps homme, de la race de David, selon la chair. Les miracles décrits dans les évangiles, c'est Dieu qui les opérait; mais parce que le même participait de la chair et du sang, il a été tenté en toutes choses comme nous, hormis le péché. De beaucoup que nous aurions pu dire, nous avons marqué ce peu. Nous voulons savoir si vous pensez et enseignez les mêmes choses. Marquez-nous, en conséquence, si vous vous accordez à ce qui est écrit dessus, ou non [1]. »

Paul usa de tous les déguisements pour échapper à sa condamnation. Tantôt il protesta ouvertement qu'il n'avait jamais tenu les erreurs qu'on lui imputait, et qu'il s'attachait à la doctrine des apôtres. Et les Pères, rendant grâces à Dieu de cette union, s'en retournèrent avec joie dans leurs églises. Dans un concile suivant, ou dans une autre session du même concile, Firmilien de Cappadoce le convainquit de nouveautés, et les condamna hautement. Paul promettant alors de se corriger, Firmilien crut qu'il fallait encore attendre, espérant que l'affaire s'étoufferait sans faire d'éclat qui pût scandaliser les infidèles.

On trouve, dans les actes du concile d'Ephèse, un abrégé de la confession de foi que dressa un des conciles d'Antioche contre Paul de Samosate. Il y est déclaré que Jésus-Christ est vrai Dieu de vrai

[1] Labbe, t. 1, col. 843 et seqq.

Dieu, consubstantiel au Père ; que c'est par lui qu'ont été créés les siècles et faites toutes choses; qu'il est descendu du ciel à cause de nous, qu'il est né de sainte Marie toujours vierge, et a été crucifié sous Ponce-Pilate, et le reste, comme dans le symbole [1].

Saint Denys d'Alexandrie, qui s'était excusé sur son âge et sur la faiblesse de sa santé, mourut en effet pendant la tenue du concile, l'an 264, après avoir occupé le siége dix-sept ans. Outre ceux de ses écrits dont nous avons parlé, l'éditeur romain de ses œuvres a retrouvé son *Commentaire sur le commencement de l'Ecclésiaste.* Il eut pour successeur le prêtre Maxime, qui avait confessé la foi avec lui.

Le diacre Eusèbe, qu'il avait envoyé au concile d'Antioche, ainsi que son ami Anatolius, furent retenus tous deux en Syrie, et gouvernèrent l'un après l'autre l'église de Laodicée. Ils avaient rendu de grands services à leur patrie. Car Alexandrie étant assiégée par une armée romaine, et divisée au dedans, la partie qui tenait contre les Romains souffrait une famine cruelle, et Anatolius y était ; Eusèbe était dans l'autre, qui tenait pour les Romains : ils étaient d'intelligence et s'écrivaient. Eusèbe, qui était en grande considération auprès du général de l'armée romaine, lui demanda en grâce de vouloir bien recevoir les transfuges, et il l'obtint. Anatolius, en étant averti, fit assembler le conseil de la ville, et persuada de mettre dehors les bouches inutiles pour ne garder que les hommes de service. Sous ce prétexte, il sauva la plus grande partie des assiégés, les faisant sortir la nuit déguisés en femmes. Quand ils étaient au camp des Romains, Eusèbe en prenait soin et leur donnait tous les secours nécessaires après les souffrances d'un long siége. Ils sauvèrent ainsi premièrement les chrétiens, puis un grand nombre d'infidèles.

Eusèbe donc étant venu en Syrie, à l'occasion de l'affaire de Paul de Samosate, ceux qui gouvernaient l'Église en cette province ne le laissèrent point retourner chez lui, et le retinrent pour être évêque de Laodicée. C'était un homme d'une piété singulière, suivant le témoignage de saint Denys, son évêque, avec lequel il avait confessé la foi. Anatolius était très-savant dans les lettres humaines et dans la philosophie. Il était grand rhétoricien et savait la dialectique, la physique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie en perfection ; ses concitoyens lui avaient déféré l'école d'Aristote, très-considérable à Alexandrie. Comme il se trouvait en Syrie, à l'occasion du concile d'Antioche, Théotecne, évêque de Césarée, le retint et lui imposa les mains pour l'épiscopat, le destinant à lui succéder ; et ils gouvernèrent ensemble cette église quelque peu de temps. Mais ensuite, pas-

[1] Labbe, t. 3, col. 339.

sant à Laodicée, il fut arrêté par les frères, et ils l'élurent évêque à la place d'Eusèbe, son ami, qui était mort. Il laissa plusieurs ouvrages, entre autres un canon pascal que nous avons encore[1].

Peu après saint Denys d'Alexandrie, mourut aussi saint Grégoire Thaumaturge. Se voyant près de la mort, il s'informa s'il restait encore quelques infidèles dans la ville de Néocésarée et son territoire; il apprit qu'il n'en restait que dix-sept. Il est fâcheux, dit-il, regardant le ciel, qu'il manque quelque chose à la plénitude de ceux qui se sauvent, mais je dois à Dieu de grandes actions de grâces de ne laisser à mon successeur qu'autant d'infidèles que j'ai trouvé de chrétiens. Il défendit que l'on achetât de lieu pour son sépulcre, afin, dit-il, que la postérité sache que Grégoire n'a eu la propriété d'aucun héritage, et qu'après sa mort, il a emprunté le sépulcre d'un autre. L'Église honore la mémoire de ces deux saints, Denys et Grégoire, le même jour, 17 novembre.

Ils avaient été tous deux disciples d'Origène. Les ennemis mêmes de l'Église appelaient saint Grégoire un autre Moïse, à cause de ses miracles. Nous avons sous son nom quatre beaux et pieux sermons, trois sur l'annonciation de la sainte Vierge, et un sur la théophanie ou la manifestation de la Divinité au baptême de Jésus-Christ. Tous les quatre insistent snr les vérités attaquées par Paul de Samosate : la divinité consubstantielle du Fils de Dieu, son incarnation dans le sein de Marie, l'unité de sa personne à la fois Dieu et homme, la maternité divine de la sainte Vierge, qui y est appelée plusieurs fois Théotocos, ou mère de Dieu. Nous avons encore, sous le nom du même saint, douze anathèmes, qui sont comme autant de formules de condamnation contre les erreurs de Paul. Chaque anathème est suivi d'une courte explication. Le deuxième, qu'on trouve cité dans un ancien monument comme étant du saint Thaumaturge, est conçu en ces termes : « Si quelqu'un dit que la chair du Christ est consubstantielle à la divinité, et ne confesse pas que dans la forme de Dieu il est Dieu, et qu'il s'est anéanti lui-même et a pris la forme de serviteur, qu'il soit anathème. » En effet, dit l'explication, comment la chair qui est en deçà du temps peut-elle être consubstantielle à la divinité, qui est au delà du temps? Car on appelle consubstantiel ce qui est identique en nature, et qui l'est toujours invariablement[2].

Nous ne voyons aucune raison qui empêche de croire que ces pièces sont réellement de saint Grégoire Thaumaturge. Il ne dit rien de plus ni de moins que son condisciple saint Denys d'Alexandrie, et les six évêques dans leurs lettres à Paul de Samosate. Un critique objecte

[1] Euseb., l. 7, c. 32. — [2] Greg. Thaumat., édit. Gérard. Voss.

qu'on y trouve le mot de consubstantiel. Mais nous savons par Eusèbe que parmi les anciens, d'illustres évêques et de doctes écrivains s'en servaient; mais nous savons par saint Athanase que, du temps de Grégoire, ce mot était connu des simples fidèles et regardé par eux comme l'expression catholique de la foi. Il objecte encore qu'on y parle trop bien du mystère de l'incarnation, jusqu'à condamner d'avance les erreurs de Nestorius et Eutychès. Mais c'est une chose constante que Nestorius n'a fait que renouveler certaines erreurs de Paul de Samosate. Il n'est donc pas étonnant que les saints Pères, en réfutant l'un, aient réfuté l'autre. Mais trente et quarante ans avant saint Grégoire et saint Denys, nous voyons Tertullien réfuter ces mêmes erreurs, et personne ne révoque en doute pour cela les écrits de Tertullien.

Comme on s'aperçut que Paul de Samosate n'avait fait que dissimuler, et ne corrigeait ni sa doctrine ni ses mœurs, les évêques s'assemblèrent de nouveau au nombre de soixante-dix. Le concile étant déjà réuni, on attendait Firmilien de Cappadoce, qui y avait été invité, et s'était mis en chemin, nonobstant son grand âge. Mais, quelque temps après, on eut nouvelle qu'il était mort à Tarse, le 28 octobre 269.

Celui qui travailla le plus à convaincre l'hérésiarque, fut Malchion, homme très-savant et grand philosophe, qui gouverna longtemps l'école des lettres humaines à Antioche, et, à cause de la pureté de sa foi, fut honoré de la prêtrise dans la même église. Sa dispute avec Paul fut écrite par des sténographes, et les actes en demeurèrent. On voit, par des fragments qui nous en restent, qu'il défendait contre Paul les mêmes vérités que les conciles d'Éphèse et de Chalcédoine proclamèrent depuis contre Nestorius et Eutychès[2].

L'impiété de Paul étant reconnue de tout le monde, le concile le déposa, l'excommunia et élut à sa place Domnus, fils de Démétrien, qui avait glorieusement rempli la même chaire. Domnus aussi était orné de toutes les vertus qui conviennent à un évêque. Le concile fit ensuite une lettre synodale, adressée nommément au pape saint Denys et à Maxime d'Alexandrie, et en général à tous les évêques, les prêtres, les diacres et à l'Église universelle. Cette lettre fut envoyée par toutes les provinces.

Le pape saint Denys, qui, au témoignage de saint Athanase, eut la principale part à la condamnation de Paul de Samosate, mourut le 26 décembre 269, après avoir tenu le saint-siége plus de dix ans.

[1] Il y en a deux dans Léon de Byzance contre Nestorius, *Bibl. PP.*, et un dans la lettre du diacre Pierre à saint Fulgence.

Le 28 du même mois fut élu Pape Félix, qui gouverna près de cinq ans. Il écrivit une lettre à Maxime et au clergé d'Alexandrie, où il parlait ainsi de l'incarnation du Verbe, sans doute à l'occasion de Paul de Samosate : « Nous croyons en Notre-Seigneur Jésus-Christ, né de la Vierge Marie ; nous croyons que lui-même est le Fils éternel de Dieu et le Verbe, non pas un homme que Dieu ait pris, en sorte que cet homme soit un autre que lui ; car le Fils de Dieu, étant Dieu parfait, a été aussi homme parfait, étant incarné de la Vierge [1]. »

Quant à la lettre synodale du concile d'Antioche, Eusèbe la rapporte, mais d'une manière qui n'a point été assez remarquée. Ce que le concile dit des mœurs scandaleuses de Paul, Eusèbe le transcrit fort au long ; mais, quand il en vient aux erreurs de l'hérésiarque et à la condamnation que le concile en dut faire, il saute par-dessus et n'en dit mot. Eusèbe était un ardent fauteur de l'arianisme ; il avait une grande antipathie pour le mot de consubstantiel. Ce qu'il passe sous silence nous crie bien haut que la sentence du concile d'Antioche, bien loin de favoriser l'arianisme, ni pour le sens ni pour l'expression, le condamnait au contraire formellement. Lors donc que, parmi les anciens, il y en a qui admettent que le concile improuva l'usage du mot consubstantiel, et que d'autres affirment qu'il déclara le Fils consubstantiel au Père, ils ont raison de part et d'autre. Le concile improuva l'usage du mot consubstantiel dans le sens abusif que Paul de Samosate imputait peut-être aux catholiques de lui donner, comme si on disait que la chair du Christ fût consubstantielle à la divinité ; mais, sans aucun doute, le concile déclara aussi le Fils consubstantiel au Père dans le sens naturel du mot, dans le sens où le prenaient dès-lors les simples fidèles, dans le sens où l'avaient pris récemment saint Denys d'Alexandrie et saint Denys de Rome, et, avant eux, d'autres saint Pères.

Nous voyons ces deux sens dans le deuxième anathème de saint Grégoire Thaumaturge, et nous les y voyons, l'un improuvé et l'autre approuvé, comme nous venons de dire. On les voit encore tous les deux dans une exposition de foi dressée contre Paul de Samosate, et que Baronius croit, non sans beaucoup de vraisemblance, être du concile d'Antioche. On y lit entre autres : « Nous confessons que Notre-Seigneur Jésus-Christ est consubstantiel à Dieu, même avec le corps, mais non selon le corps : de même que, selon la divinité, il n'est point consubstantiel aux hommes, quoiqu'il nous soit consubstantiel selon la chair, même avec la divinité [2]. » L'exposition développe ces deux sens.

[1] Labbe, t. 3, col. 512. — [2] *Ibid.*, t. 3, col. 980.

Avec cela tout s'éclaircit. On conçoit qu'Eusèbe ait supprimé la définition du concile. On conçoit que les ariens n'en aient rien dit au concile de Nicée ni dans leurs disputes avec les catholiques. On conçoit que, plus de cent ans après le concile d'Antioche et plus de cinquante après celui de Nicée, les semi-ariens, qui admettaient la consubstantialité du Verbe, mais s'effarouchaient encore du mot, aient pu dire, avec quelque vraisemblance, que les pères d'Antioche l'avaient improuvé. On conçoit que saint Athanase [1] ait pu dire qu'il n'avait pas sous la main la lettre du concile pour s'assurer du fait; Eusèbe ayant supprimé la partie essentielle de cette lettre dans son histoire, les ariens auront eu soin de la supprimer ailleurs. On conçoit que saint Athanase, supposant le fait véritable, ait répondu que les pères d'Antioche avaient improuvé le mot dans le sens corporel, mais non dans le sens des Pères de Nicée ni des saints Denys d'Alexandrie et de Rome.

Paul de Samosate était déposé et excommunié, mais il demeurait toujours à Antioche, sans obéir à la condamnation du concile, ni quitter la maison qui appartenait à l'église. Les chrétiens s'en plaignirent à l'empereur Aurélien, et ce prince ordonna que la maison fût adjugée à ceux à qui les évêques d'Italie et de Rome adresseraient leurs lettres [2]; tant il est notoire, même aux païens, que la marque des vrais chrétiens était la communion avec l'Église romaine. Paul de Samosate fut donc chassé de l'église, par le magistrat séculier, avec la dernière infamie [3].

Mais l'empereur Aurélien ne fut pas toujours aussi favorable aux chrétiens. Il était fort attaché aux superstitions païennes; et, ayant appris que le sénat doutait s'il fallait consulter les livres des sibylles, il leur témoigna qu'il s'en étonnait : « comme si vous parliez dans l'église des chrétiens, et non pas dans le temple de tous les dieux. » Ce sont les termes de sa lettre. Et comme ces consultations occasionnaient toujours de grands sacrifices, il ajoute : « Je ne refuse aucune dépense, ni les captifs de quelque nation que ce soit, ni aucune espèce d'animaux. » Car on sacrifiait même des hommes dans ces sacrifices profanes. Il fonda des temples en Orient, et à Rome un temple du soleil, très-magnifique. Tous les temples de Rome étaient pleins de ses offrandes, et il mit en un seul jusqu'à quinze mille livres d'or [4].

Sur la fin de son règne, il fit des édits contre les chrétiens, mais qui n'eurent pas l'effet qu'il prétendait; car tous ces persécuteurs pensaient abolir le christianisme. Tué lui-même par ses soldats, Au-

[1] Ath., *De Synod.*, p. 917 et seqq., t. 1. — [2] Euseb., l. 7, c. 30. — [3] *Ibid.* — [4] Vopisc., *In Aurel.*

rélien ne put continuer. Il y eut cependant un grand nombre de martyrs. On a les actes authentiques de quelques-uns, comme de saint Conon et de son fils, martyrisés à Icône. Plusieurs souffrirent à Rome, entre autres le pape saint Félix, qui mourut le 22 décembre 274, après avoir tenu le saint-siége près de cinq ans. Le 5 janvier suivant, on élut à sa place Eutychien, qui gouverna près de neuf ans.

Alors vivait un saint, non moins distingué par sa doctrine que Grégoire Thaumaturge et Denys d'Alexandrie : c'était Archélaüs, évêque de Carchar ou Charres en Mésopotamie, l'ancien Haran où Abraham avait séjourné en sortant de la Chaldée. Cet évêque avait pour ami un chrétien nommé Marcel, illustre par sa naissance, ses richesses et sa piété. Charres était sur les frontières de l'empire romain et de celui des Perses, et, par là même, exposé aux malheurs de la guerre. Un jour, la garnison romaine de la ville et de la province amena devant l'évêque sept mille sept cents prisonniers; elle était résolue à les vendre ou à les tuer. Comme elle demandait une grande somme d'argent, Archélaüs, inquiet, alla trouver son ami Marcel, qui ouvrit aussitôt ses trésors, et, sans compter, se mit à distribuer aux soldats plus même qu'ils ne demandaient. Les soldats furent émerveillés de cette charité; les uns ne voulurent recevoir tout au plus que le quart du prix qu'ils avaient demandé d'abord; d'autres n'acceptèrent que leurs frais de route; plusieurs quittèrent même le service pour se faire chrétiens.

Marcel apprit alors d'un des captifs l'occassion de leur malheur. Ils croyaient tous au vrai Dieu. Accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, ils s'étaient rendus à un lieu de pèlerinage, suivant la coutume de leurs ancêtres, pour obtenir de la pluie dans un temps de sécheresse. Comme ils y passaient la nuit dans la veille et dans le jeûne, le sommeil les accabla. L'armée romaine les ayant trouvés dans cette situation, les prit pour des ennemis en embuscade, en tua treize cents et en blessa cinq cents durant la nuit, et emmena les autres, au milieu des plus mauvais traitements, jusqu'à Charres, qui était à trois journées de chemin. Marcel fondit en larmes à ce récit. En même temps il faisait dresser sept cents tables, où il les servit lui-même comme autrefois Abraham. Il les traita ainsi durant quinze jours, après lesquels ils demandèrent à retourner chez eux; il ne retint que les blessés, jusqu'à ce qu'ils fussent guéris, après quoi il les renvoya pareillement, en leur fournissant, avec abondance, tout ce qui était nécessaire pour le voyage. A ces actes de charité il en avait joint un autre : c'était d'aller, avec un grand nombre du personnes, enterrer ceux qui avaient été tués au lieu du pèle-

rinage ou qui étaient morts en route. Ces bonnes œuvres répandirent encore plus au loin la renommée de Marcel. On accourait de toutes parts pour connaître et admirer ce père des veuves et des orphelins. Sa maison s'appelait l'hospice des étrangers et des pauvres. Il n'était pas moins distingué par la pureté de sa foi que par l'ardeur de sa charité.

La réputation de ses vertus pénétra jusque dans la Perse. Manès ou Manichée, qui demeurait dans un château sur la frontière, en entendit parler; il espéra le gagner à ses erreurs, et par lui toute la province. Dans ce dessein, il lui envoya une lettre par un de ses disciples nommé Turbon. Marcel avait établi le long de la route des hôtelleries on hospices pour les voyageurs chrétiens. Turbon s'y présentait. Mais on lui demandait d'où il venait, qui il était, et par qui il était envoyé. Il répondait : Je suis de la Mésopotamie, je viens de la Perse, envoyé par Manichée, maître des chrétiens. Comme on ne connaissait pas le nom de ce maître, on lui refusait l'entrée des hospices et même de l'eau à boire. Il serait peut-être mort dans le chemin, s'il n'avait enfin dit qu'il portait des lettres à Marcel, auprès de qui il arriva après cinq jours de marche. Marcel ouvrit la lettre en présence de l'évêque Archélaüs; elle était conçue en ces termes :

« Manès, apôtre de Jésus-Christ, et tous les saints et les vierges qui sont avec moi; à Marcel, mon fils bien-aimé, grâce et miséricorde, paix de la part de Dieu le Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Et que la main droite de la lumière vous préserve du mauvais siècle présent, de ses accidents et des piéges du méchant. *Amen.* J'ai eu bien de la joie d'apprendre la grandeur de votre charité; mais je suis fâché que votre foi ne soit pas conforme à la vraie doctrine. C'est pourquoi, étant envoyé pour redresser le genre humain et ayant pitié de ceux qui s'abandonnent à l'erreur, j'ai cru nécessaire de vous écrire cette lettre, d'abord pour le salut de votre âme, et ensuite pour ceux qui sont avec vous, afin que vous acquériez la discrétion qui manque aux docteurs des simples; car ils enseignent que le bien et le mal viennent du même principe, ne discernant pas la lumière des ténèbres, ni ce qui est hors de l'homme d'avec ce qui est au dedans : ils mêlent incessamment l'un avec l'autre. Mais pour vous, mon fils, ne les unissez pas comme le commun des hommes fait sans raison; car ils attribuent à Dieu le commencement et la fin de ces maux. Leur fin est proche de la malédiction. Ils ne croient pas même à ce que Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : Que le bon arbre ne peut faire de mauvais fruits, ni le mauvais arbre de bons fruits. Et je m'étonne comment ils osent dire que Dieu soit

l'auteur et le créateur de Satan et de ses mauvaises œuvres. Mais plût à Dieu qu'ils n'eussent pas été plus loin, et qu'ils n'eussent pas dit que le Fils unique descendu du sein du Père, est fils d'une certaine Marie, formé du sang et de la chair, et du reste de l'impureté des femmes. Je n'en dis pas davantage dans cette lettre, de peur de vous fatiguer, n'ayant pas l'éloquence naturelle. Mais vous apprendrez tout quand je serai auprès de vous, si vous avez encore soin de votre salut; car je ne mets la corde au cou à personne, comme font les moins sages du vulgaire. Comprenez ce que je dis, mon très-cher fils. »

Marcel traita le messager avec beaucoup de bienveillance. Archélaüs, plein de zèle, grinçait des dents comme un lion enchaîné, et demandait à l'instant l'auteur de la lettre. Marcel le calmait, assurant qu'il lui procurerait la présence de l'homme. En effet, il envoya un des siens à Manès, avec une lettre où il le priait de venir lui-même pour expliquer sa doctrine.

En attendant, Turbon, qui n'avait pas voulu refaire le voyage, expliquait amplement à Marcel et à l'évêque Archélaüs la croyance de l'hérésiarque. Il adorait deux dieux éternels, nés d'eux-mêmes, opposés l'un à l'autre: l'un bon, qu'il appelait lumière; l'autre mauvais, qu'il appelait ténèbres: l'âme humaine était une parcelle de la lumière, le corps une parcelle des ténèbres. Venaient ensuite des émanations et autres rêveries gnostiques; car le manichéisme n'était au fond que le gnosticisme sous un nom et une forme un peu différents.

La physique n'en était pas plus sensée que la théologie. C'est un géant qui porte la terre sur ses épaules; lorsque la terre tremble, c'est que, pour se soulager, il la transporte d'une épaule à l'autre. Le zodiaque est une roue à douze baquets, pour transvaser les âmes des mourants, de la terre dans la lune, et de la lune dans le soleil. La lune est pleine, lorsqu'elle est pleine d'âmes; elle décroît, à mesure qu'elle s'en vide dans l'orbite solaire. Les nuages sont la mauvaise humeur d'un prince aérien, la pluie en est la sueur. A la mort, les âmes, pour se purifier, passent dans des corps de bêtes et de plantes. Celui qui tue un animal, doit être changé au même animal; celui qui arrache ou coupe une herbe, doit être changé en la même herbe. Ils ne laissaient pas d'en manger quand d'autres les avaient cueillies. Quand donc on donnait un pain à un manichéen, il disait: Retirez-vous un peu, que je fasse ma bénédiction. Alors il prenait le pain et disait: Je ne t'ai pas fait, et le jetait en haut, maudissant celui qui l'avait fait. Puis il ajoutait: Je ne t'ai pas semé; que celui qui t'a semé soit semé lui-même. Je ne t'ai pas moissonné; que celui

qui t'a moissonné soit moissonné lui-même. Je ne t'ai pas fait cuire ; que celui qui t'a cuit soit cuit lui-même. Après ces protestations, il en mangeait en sûreté. Quant aux prophètes et à tout l'Ancien Testament, ils étaient, suivant Manès, du mauvais principe, du prince des ténèbres.

Quand Archelaüs entendit toutes ces impiétés, il était hors de lui-même, craignant pour son peuple, comme un bon pasteur. Marcel n'était point ému, espérant que Dieu viendrait au secours de la vérité. Il combla Turbon de présents, et le fit demeurer dans la maison de l'évêque.

Le même jour arriva Manès avec une vingtaine de jeunes hommes et de jeunes filles. A la porte de Marcel il demanda Turbon ; ne l'ayant pas trouvé, il entra pour saluer Marcel en personne. Celui-ci fut d'abord étonné de son costume. Il avait des brodequins fort élevés, un manteau de différentes couleurs, et qui représentait quelque chose d'aérien ; un grand bâton d'ébène à la main, un livre babylonien sous le bras, une jambe enveloppée d'une étoffe rouge, et l'autre d'une étoffe verdâtre. Il avait la mine d'un sénateur et d'un général persan. Archélaüs, accouru sur le premier avis, voulait tout d'abord entreprendre Manès ; mais Marcel, avec sa prudence ordinaire, les fit convenir d'entrer dans une conférence réglée en présence des principaux de la ville. On en choisit quatre pour juges ; ils étaient tous fort habiles dans les lettres humaines, mais tous les quatre païens. L'évêque ne voulait pas qu'on pût les soupçonner de lui avoir été favorables [1].

L'assemblée fut nombreuse et brillante ; le maison de Marcel était immense ; cependant elle se trouva pleine de personnes invitées. Les juges, s'étant assis sur une estrade, donnèrent d'abord la parole à Manès. Il s'annonça comme le disciple du Christ et l'apôtre de Jésus, venu, en considération de Marcel, pour le désabuser de la fausse doctrine d'Archélaüs, lui apprendre la vérité, et, en le sauvant, sauver toute la ville. « Car je suis le paraclet promis par Jésus pour convaincre le monde de péché et d'injustice. Paul, qui a été envoyé avant moi, disait qu'en partie il savait et qu'en partie il prophétisait, me réservant ce qui est parfait. Si donc vous recevez mes paroles, vous trouverez le salut ; sinon, un feu éternel vous consumera. Hyménée et Alexandre ont été livrés à Satan, pour apprendre à ne point blasphémer ; vous tous de même, vous serez livrés au prince

[1] Voir les actes de cette conférence à la fin des *OEuvres de saint Hippolyte*, édition de Fabricius ; dans la *Collection des Pères*, par Caillau, t. 15 ; dans les *Conciles de Mansi*, t. 1, p. 1129 et seqq.

des supplices, parce que vous vous êtes attaqués au Père du Christ, en disant qu'il est la cause de tous les maux et l'auteur de l'iniquité : ce qui ne peut être ni se concevoir. A qui faut-il croire? à vos maîtres que voici, qui mangent de la chair et vivent dans les délices? ou bien au Sauveur Jésus-Christ, qui dit dans les Évangiles : Un bon arbre ne peut faire de mauvais fruits, ni un mauvais en faire de bons? Il ne faut donc pas, suivant la doctrine absurde de ces hommes, attribuer rien de tout cela à Dieu, le Père de notre Seigneur et Sauveur, mais croire que Satan est la cause de tous les maux, et que c'est lui qui les engendre. C'est encore à Satan qu'il faut rapporter ce qui est écrit dans les prophètes et dans la loi; car c'est lui qui y parle.

Tels sont les principes que Manès développait devant l'assemblée.

Les juges dirent : Si vous avez encore quelque chose de plus clair touchant le dogme principal de votre doctrine, dites-le. Manès reprit : Je dis qu'il y a deux natures : l'une bonne, qui habite dans quelques parties; l'autre mauvaise, qui est ce monde et tout ce qu'il renferme. C'est pourquoi nous disons qu'il y a deux lieux : l'un bon, l'autre qui est hors de celui-là, afin d'avoir assez d'espace pour recevoir la créature du monde. Car si nous disons qu'il n'y a qu'une nature souveraine, et que Dieu remplit tout, et que hors de lui il n'y a pas de lieu, qui recevra la créature? où sera le feu de l'enfer? où les ténèbres extérieures? où les pleurs? En lui? A Dieu ne plaise; autrement lui-même serait tourmenté en ces choses. Après d'autres raisonnements pareils, Manès offrit d'expliquer comment les deux natures s'étaient mêlées dans l'origine. Les juges observèrent, avec beaucoup de raison, qu'avant d'expliquer le mélange des deux natures, il fallait prouver que ces deux natures existaient : de là dépendait tout le reste. Et ils donnèrent la parole à Archélaüs.

Mais à peine Archélaüs eut-il commencé par ces mots : *Quoique l'intention de l'adversaire...* que Manès s'écria : L'entendez-vous! il dit *adversaire;* il y a donc deux choses. Pour le coup, reprit l'évêque, cet homme me semble plus rempli de folie que de prudence, puisqu'il me chicane sur le mot adversaire, comme si j'affirmais qu'il y eût deux natures. Vous nous apportez une doctrine pompeuse; mais rien de ce que vous avancez ne se soutient. Car celui qui est adversaire, non par nature, mais par volonté, peut cesser de l'être et devenir ami. Ainsi, que l'un de nous deux s'accorde avec l'autre, nous paraîtrons tous deux le même. Ce qui fait voir que les créatures raisonnables sont laissées à leur libre arbitre, et par là susceptibles de conversion. Quant à vos deux natures, qu'en dites-vous? sont-elles convertibles ou non? — Manès demeura quelque temps sans répondre. Il pensait

en lui-même : Si je dis qu'elles sont susceptibles de conversion ou de changement, on m'opposera ce que l'Évangile dit du bon et du mauvais arbre ; si je dis qu'elles ne le sont pas, on me demandera la cause de leur mélange réciproque. Il répondit à la fin qu'elles n'étaient pas convertibles en ce qui leur était contraire, mais bien en ce qui leur était propre. Archélaüs répliqua : Mais il semble que vous soyez en délire, que vous oubliiez vos propositions et que vous ne connaissiez pas la portée de vos paroles ; car je m'aperçois, par ce que vous venez de dire, que vous ne savez pas ce que c'est que conversion, dualité, passé, présent, avenir. Vous affirmez que ni l'une ni l'autre n'est convertible en ce qui leur est contraire, mais qu'elles le sont toutes les deux en ce qui leur est propre. Et moi, je dis que qui se convertit ou se change en lui-même ne sort pas de soi et ne change pas : mais que quiconque change ou se convertit, sort de ce qui lui est propre et arrive à ce qui lui est étranger.

Les juges approuvèrent fort la réflexion d'Archélaüs, et l'éclaircirent par l'exemple d'un Juif qui se fait chrétien, ou d'un chrétien qui se ferait païen. Il y a là changement de l'un à l'autre, mais tant que le païen demeure dans le paganisme, jamais on ne dira qu'il est converti. Ils demandèrent donc à Manès si ces deux natures étaient convertibles en ce sens. Manès ne répondit pas.

Archélaüs continua sa réfutation avec la même supériorité. De temps en temps, Manès l'interrompait par quelque objection sophistique et vague ; mais il se voyait aussitôt ramené à la question et réduit au silence. Il enseignait, par exemple, que l'âme humaine était l'œuvre du principe bon, et le corps du principe mauvais, et que l'âme et le corps étaient par conséquent aussi contraires l'un à l'autre que les deux principes. Archélaüs fit voir, au contraire, dans l'union intime de l'âme et du corps, dans leur correspondance mutuelle et leur amitié réciproque, une preuve sans réplique qu'ils étaient faits l'un pour l'autre et sur le plan du même ouvrier ; de même que le navire et le gouvernail sont faits l'un pour l'autre et sur le plan du même architecte. Le corps humain est comme le navire, l'âme est le gouvernail, et le libre arbitre le pilote. A cette belle comparaison, la foule des auditeurs témoigna hautement sa joie, et fut sur le point de se jeter sur Manès. Archélaüs eut de la peine à les calmer.

Il demanda ensuite à l'hérésiarque : Si Satan a fait l'homme et qu'il en soit ainsi le père, comment Jésus-Christ nous enseigne-t-il à prier : Notre Père qui êtes dans les cieux ? Comment dit-il encore aux pharisiens : Ne savez-vous pas que celui qui a fait le dehors du vase en a fait aussi le dedans? Quant à la nature des ténèbres, il observe que ce n'est que l'ombre de la terre ou d'un autre corps, et

que, par conséquent, avant la création corporelle, il ne devait y avoir que la lumière. Après chaque éclaircissement principal, les juges demandaient à Manès s'il avait quelque chose à répondre ; et presque toujours Manès gardait le silence.

Après avoir ruiné son dogme fondamental des deux principes, Archélaüs l'attaque sur sa prétention d'être le Paraclet; il fait voir que le véritable Paraclet, promis par Notre-Seigneur, est descendu sur les apôtres le jour de la Pentecôte; que le prétendu Paraclet venu de Perse, sous l'empire de Probus, n'était qu'un faux prophète, sans passe-port et sans lettre de créance; que bien loin de distribuer les dons des langues, ce n'était qu'un Perse barbare, qui n'avait pu apprendre ni celle des Grecs, ni celle des Égyptiens, ni celle des Romains, et entendait seulement celle des Chaldéens, dont on ne faisait point de compte.

Manès lui ayant objecté ceux qui étaient morts avant la venue du Christ. Tu t'égares, lui répond Archélaüs, tu t'égares, parce que tu ignores les écritures et la vertu de Dieu. Même après l'avénement du Christ, il y en a qui ont péri et qui périssent, savoir : ceux qui n'ont pas voulu s'appliquer aux œuvres de justice. Il n'y a que ceux qui l'ont reçu et le reçoivent, qui ont reçu également la puissance de devenir enfants de Dieu. Car il ne dit pas tous, ni n'a déterminé de temps; tous ceux, dit-il, qui l'ont reçu. Or, le Christ est toujours présent aux hommes justes, depuis la création du monde, et il ne cesse de rechercher leur sang, depuis le sang d'Abel jusqu'à celui de Zacharie. Qu'est-ce qui a rendu justes Abel et les autres qui ont vécu avant Moïse et les prophètes? N'est-ce pas parce qu'ils accomplissaient la loi de Dieu; cette loi que tantôt ils apercevaient écrite dans leurs cœurs, que tantôt ils demandaient à leurs parents, que tantôt ils apprenaient des vieillards et des anciens? Mais comme il y en avait peu qui pussent arriver au comble de la perfection par ce moyen, c'est-à-dire, par les traditions des ancêtres, sans qu'il y eût de loi par écrit, Dieu eut pitié du genre humain, et lui donna par Moïse une loi écrite, qui fut une cause de salut pour un grand nombre.

Quant à la perversion du diable, elle se conçoit aisément. Il n'y a que Dieu qui, par nature, soit éternel et inaltérable. Parmi les créatures, il n'y en a pas une qui soit consubstantielle, *homoousios*, à Dieu et qui, en conséquence, ne soit sujette au changement [1]. Comment Manès pourrait-il le nier, lui qui prétend que l'âme est une parcelle de la substance divine, et que néanmoins elle peut pécher? Lorsque saint Paul dit que, quand viendra ce qui est parfait, ce qui est

[1] P. 170, édit. Fabric.; p. 179, édit. Caillau.

partiel sera détruit, il entendait le jugement dernier, où le Christ viendra, dans sa gloire, détruire tout ce qui est du temps et achever ce qui est de l'éternité, comme le soleil dans sa splendeur fait disparaître une petite étincelle.

Archélaüs ayant développé ces choses avec beaucoup de force et d'éloquence, les assistants en rendirent d'immenses actions de grâces à Dieu, et le comblèrent lui-même de toute sorte d'honneurs. Marcel se leva, et, ôtant son manteau, il en revêtit Archélaüs, l'embrassa étroitement et le couvrit de baisers. Alors les enfants qui se trouvaient là par hasard commencèrent les premiers à poursuivre Manès, et furent imités aussitôt par toute la multitude. Mais Archélaüs, élevant la voix, les arrêta en disant : Cessez, mes bien-aimés frères, de peur qu'au jour du jugement nous ne soyons trouvés coupables d'avoir versé le sang ; car il est écrit des gens de cette espèce : Il faut qu'il y ait des hérésies, afin que l'on connaisse ceux qui sont éprouvés. A ces mots la foule s'apaisa. Marcel fit écrire la conférence par un des assistants. Archélaüs éleva dans la suite Turbon au diaconat, et le plaça dans la maison de Marcel.

Manès, ayant pris la fuite, arriva dans un bourg assez éloigné, appelé Diodore. Le prêtre de ce lieu, qui s'appelait aussi Diodore, était un très homme de bien, ayant beaucoup de bonnes qualités, une foi très-pure et une piété éminente ; mais un esprit simple, doux et paisible, qui n'était pas fort en paroles, ni tout à fait instruit dans les difficultés de l'Écriture. Manès, ayant reconnu son faible, commença à faire grand bruit et à se vanter de tous côtés qu'il venait pour accomplir l'Évangile et faire rejeter la loi qui en était ennemie. Le bon prêtre opposa à ses vaines déclamations ce que dit Jésus-Christ même, qu'il n'est pas venu abolir la loi, mais l'accomplir ; ce qui réduisit Manès à prétendre que cette parole n'était pas de Jésus-Christ, et qu'il valait mieux s'arrêter à ses actions qu'à ses paroles, comme si les unes pouvaient être contraires aux autres. Il voulait néanmoins recommencer la dispute le lendemain. Diodore ne le craignait point pour sa foi, n'hésitait point sur l'anathème que saint Paul prononce contre ceux qui nous viennent annoncer des doctrines que nous n'avons point reçues des apôtres ; mais il craignait pour les simples, qu'il voyait ébranlés par les fausses raisons de Manès et par cet air de confiance avec lequel il les débitait. Il écrivit donc à Archélaüs ce qui se passait, le priant de lui mander comment il devait parler et agir en cette rencontre.

Archélaüs lui écrivit une lettre assez longue, où il insiste sur l'accord entre la loi et l'Évangile : ce n'est qu'un même tissu ; l'une en est la chaîne, l'autre la trame. La loi était comme la nourrice de l'en-

fant, l'Évangile est comme le gouverneur du jeune homme : même l'homme fait ne méprise point sa nourrice; toujours il l'aime et la révère. De la loi à l'Évangile il n'y a point opposition, mais progrès. La loi commande la justice, l'Évangile commande la bonté; la bonté n'est point contraire à la justice, mais seulement supérieure. Il y a des préceptes et des exemples de bonté dans la loi, comme il y a des paroles et des exemples de sévérité dans l'Évangile. Diodore, ayant médité cette lettre, trouva lui-même plusieurs choses très-belles et très-concluantes, et prouva si bien l'accord des deux Testaments contre Manès, que tous les assistants lui donnèrent des louanges. La nuit mit fin à la dispute.

Elle recommença le lendemain. Mais au moment que Manès débutait avec arrogance, on vit arriver Archélaüs, et donner le baiser à Diodore. Tout le monde admira ce coup de la Providence, mais surtout le pieux Diodore, qui craignait un peu ce débat. A la vue d'Archélaüs, Manès rabattit de sa fierté; il refusa longtemps d'entrer en discussion avec lui, alléguant bien des si et des mais. « Si vous ne résistez pas de nouveau à ce que je dis de vrai, je commencerai.» Archélaüs lui répliqua : « Ces si, ces mais, sont d'un homme qui ignore. Vous ignorez donc ce qui est à venir, vous qui vous dites le Paraclet. Mais ce que vous dites qui est à venir, de résister ou de ne résister pas, est en mon pouvoir. Comment donc subsistera votre dogme des deux arbres? Car si je suis de la partie contraire, comment demandez-vous que j'obéisse? que si j'ai l'esprit d'obéissance, comment craignez-vous que je ne résiste? Car vous dites que le méchant reste toujours méchant, et le bon toujours bon, ignorant vous-même la force de cette parole. » Il répondit ensuite à quelques difficultés concernant la sainte Vierge, qui, dans les actes de la conférence, est appelée mère de Dieu [1]. Les peuples, en admiration de sa doctrine, firent de grandes acclamations à sa louange, et ne voulurent pas le laisser partir ce jour-là.

Le lendemain, non-seulement ceux de Diodore, mais tous ceux des environs s'assemblèrent. Manès était présent. Archélaüs leur fit alors l'histoire de cet homme, telle qu'il l'avait apprise de Turbon et d'un nommé Sisinnius, en présence de Manès lui-même.

Cet homme, dit-il, n'est pas le premier auteur de sa doctrine, ni le seul; mais un nommé Scythien, qui vivait du temps des apôtres. C'est lui qui introduisit cette dualité contraire à elle-même; encore l'avait-il reçue de Pythagore, aussi bien que les autres sectateurs du même système; mais nul ne le poussa si impudemment que ce

[1] P. 112, Fabric.; 184, Caillau.

Scythien. Il était Sarrasin d'origine. Il épousa une captive dans la haute Thébaïde, et y apprit la science des Égyptiens. Il avait beaucoup d'esprit et de richesses. Il eut un disciple nommé Térébinthe, qui lui écrivit quatre livres, l'un desquels il l'appela *Des Mystères*. l'autre *Des Chapitres*, le troisième, *Évangile*, et le dernier, *Trésor*, Scythien passa dans la Judée pour y disputer avec les docteurs; mais il y mourut sans avoir rien pu faire. Térébinthe, son unique disciple, se réfugia dans la Babylonie, où il se disait plein de la sagesse des Égyptiens ; et s'appelant non plus Térébinthe, mais un autre Budda, ajoutant que ce nom lui avait été imposé, qu'il était né d'une vierge et qu'il avait été nourri par un ange dans les montagnes. Des prêtres de Mithra le convainquirent de mensonge ; malgré tous ses efforts, il ne gagna pas un seul disciple, si ce n'est une vieille femme, qui était veuve, et chez laquelle il se retira avec ses quatre livres. Là, étant monté sur la terrasse de la maison pour invoquer les démons de l'air, il fut frappé de Dieu, tomba de la terrasse et expira. La veuve hérita de ses livres et de son argent.

Comme elle était seule, elle acheta un esclave d'environ sept ans, nommé Corbice, qu'elle affranchit anssitôt et fit instruire dans les lettres. Il avait douze ans lorsqu'elle mourut, et lui laissa tout son bien avec ses livres. Il s'en alla au lieu où résidait le roi des Perses, et prit le nom de Manès. Instruit dans les sciences du pays, peut-être plus qu'aucun autre homme, il étudia surtout les quatre livres et gagna trois disciples, Thomas, Addas et Hermas ; il envoya le premier en Égypte, le second en Scythie et garda avec lui le troisième. Le fils du roi tomba malade. Une grande récompense fut promise à qui le guérirait. Manès se présenta ; l'enfant mourut. Le roi fit jeter Manès en prison, et charger de chaînes fort pesantes. On chercha même ses deux disciples pour les punir, mais ils se sauvèrent. Ils revinrent enfin retrouver leur maître, si las des mauvais traitements qu'ils avaient essuyés, qu'ils le conjurèrent de renoncer lui-même à sa doctrine. Il les encouragea et leur dit de lui acheter les livres des chrétiens. Pour cela, ils feignirent d'être chrétiens eux-mêmes, et s'en allèrent au lieu où ces livres se transcrivaient. Manès y chercha tout ce qui pouvait favoriser son système de dualité, système qui était moins à lui qu'à Scythien. Il y ajouta seulement le nom de Jésus-Christ pour tromper les simples, et faire que ceux qui aimaient ce nom divin eussent moins d'horreur de lui et de ses disciples. Ayant trouvé le nom du Paraclet dans les Écritures, il supposa que c'était lui-même, sans faire attention que le Paraclet était déjà venu, lorsque les apôtres étaient encore sur la terre. Quand il eut ainsi arrangé ses tromperies, il envoya ses disciples les prêcher partout. Le roi,

l'ayant appris, résolut de le punir du supplice qu'il méritait. Mais Manès, ayant corrompu le geôlier, s'évada et se retira dans le château d'Arabion. C'est de là qu'il écrivit à Marcel. Le geôlier fut puni et le roi le fait chercher lui-même.

A ces mots, la multitude voulut arrêter Manès pour le livrer entre les mains des Barbares, qui étaient déjà venus le chercher auparavant. Mais il s'enfuit aussitôt et rentra dans le château d'Arabion. Cependant il fut pris quelque temps après et mené devant le roi de Perse, qui, pour venger la mort du jeune prince ainsi que celle du geôlier, le condamna, suivant la coutume du pays, à être écorché tout vif avec une pointe de roseau. Son corps fut abandonné aux chiens et aux oiseaux de proie, et sa peau, remplie de paille, exposée sur les portes de la ville, où on la gardait encore du temps de saint Cyrille et de saint Épiphane. Telle fut la fin de Manès, mais non pas de son impiété. Lorsque saint Archélaüs en eut reçu la nouvelle, il assembla tous les chrétiens de la province, et prononça contre lui un dernier anathème [1].

[1] *S. Archel. Disput. cum Manete apud Fabric. Oper. S. Hippolyt.*, *item* Caillau, t. 15.

NOTE

RELATIVE A LA PROPOSITION 26 DE BAÏUS, CONDAMNÉE PAR L'ÉGLISE, ET DONT IL EST QUESTION PAGE 40.

Cette propositlion porte en latin : *Integritas primæ creationis non fuit indebita* humanæ naturæ exaltatio sed naturalis *ejus conditio*. Littéralement en français : L'intégrité de la première création ne fut pas une élévation indue de la nature humaine, mais sa condition naturelle. Cette proposition résume la 21e ainsi conçue : *humanæ naturæ sublimatio et exaltatio in consortium divinæ naturæ debita fuit integritati primæ conditionis, ac proinde naturalis dicenda est et non supernaturalis*. En français : L'élévation et l'exaltation de la nature humaine à la participation de la nature divine fut due à l'intégrité de la première création et par conséquent doit être appelée naturelle et non pas surnaturelle. Ce que l'oratorien janséniste Quesnel reproduit dans sa proposition 55 : *Gratia Adami est sequela creationis et erat debita naturæ sanæ et integræ.* La grâce d'Adam est une suite de la création et était due à la nature saine et entière. L'Église catholique a condamné ces trois propositions.

Or, un nouvel oratorien de France dans un ouvrage tout récent, traduit et commente ainsi la 26e proposition de Baïus : L'intégrité de la première création n'est pas un perfectionnement gratuit, sur-ajouté à la nature humaine, c'est sa naturelle condition. La proposition condamnée semble d'abord évidente dans les termes. Comment l'intégrité de la nature est-elle un don gratuit, sur-ajouté à la nature ? Comment l'intégrité de la nature n'est-elle pas naturelle ? Dieu pouvait-il créer un être mutilé, une ruine comme l'humanité actuelle [1] ?

Le nouvel oratorien confond ici deux choses très-distinctes : La première création de l'homme et la nature humaine. La proposition de Baïus, condamnée par l'Église, ne dit pas : L'intégrité de la nature humaine, mais *L'intégrité de la première création.* Or, la première création de l'homme comprend deux choses infiniment distinctes et distantes, la nature humaine et la grâce divine, laquelle élevait l'homme à la participation de la nature de Dieu. C'est parce que la proposition confond l'une avec l'autre, la nature avec la grâce, l'homme avec Dieu, que l'Église catholique l'a condamnée. Le nouvel oratorien semble reproduire cette confusion, et même la prêter à l'Église, lorsqu'il demande : « Comment l'intégrité de la nature est-elle un don gratuit sur-ajouté à la nature ? Comment l'intégrité de la nature n'est-elle pas naturelle ? » De plus, par la proposition suivante, « Dieu pouvait-il créer un être mutilé, une ruine comme l'humanité actuelle ? » le nouvel oratorien semble vouloir justifier la 55e de Baïus, condamné par l'Église catholique : *Deus non potuisset ab initio talem creare hominem, qualis nunc nascitur,* Dieu n'aurait pas pu créer l'homme dès le commencement, tel qu'il naît à présent.

Il est bien à regretter qu'un ouvrage composé dans les meilleures intentions offre des locutions si peu claires ou si peu exactes. Quant à la solution que l'auteur donne ensuite à la difficulté qu'il s'est créée lui-même en changeant le texte, nous avouons humblement que cette solution nous a paru inintelligible.

[1] *Philosophie, Connaissance de Dieu,* par Gratry, prêtre de l'Oraison de l'Immaculée Conception, t. 2, p. 298, Paris, 1853.

TABLE ET SOMMAIRES

DU CINQUIÈME VOLUME.

LIVRE VINGT-SEPTIÈME.

DE L'AN 100 A L'AN 197 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Rome idolâtre persécute l'Église ; l'Eglise régénère le genre humain.

LIVRE VINGT-HUITIÈME.

DE L'AN 197 A L'AN 230 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Commencement de la vengeance de Dieu sur Rome idolâtre.—L'Église, toujours persécutée, continue toujours la régénération du genre humain.

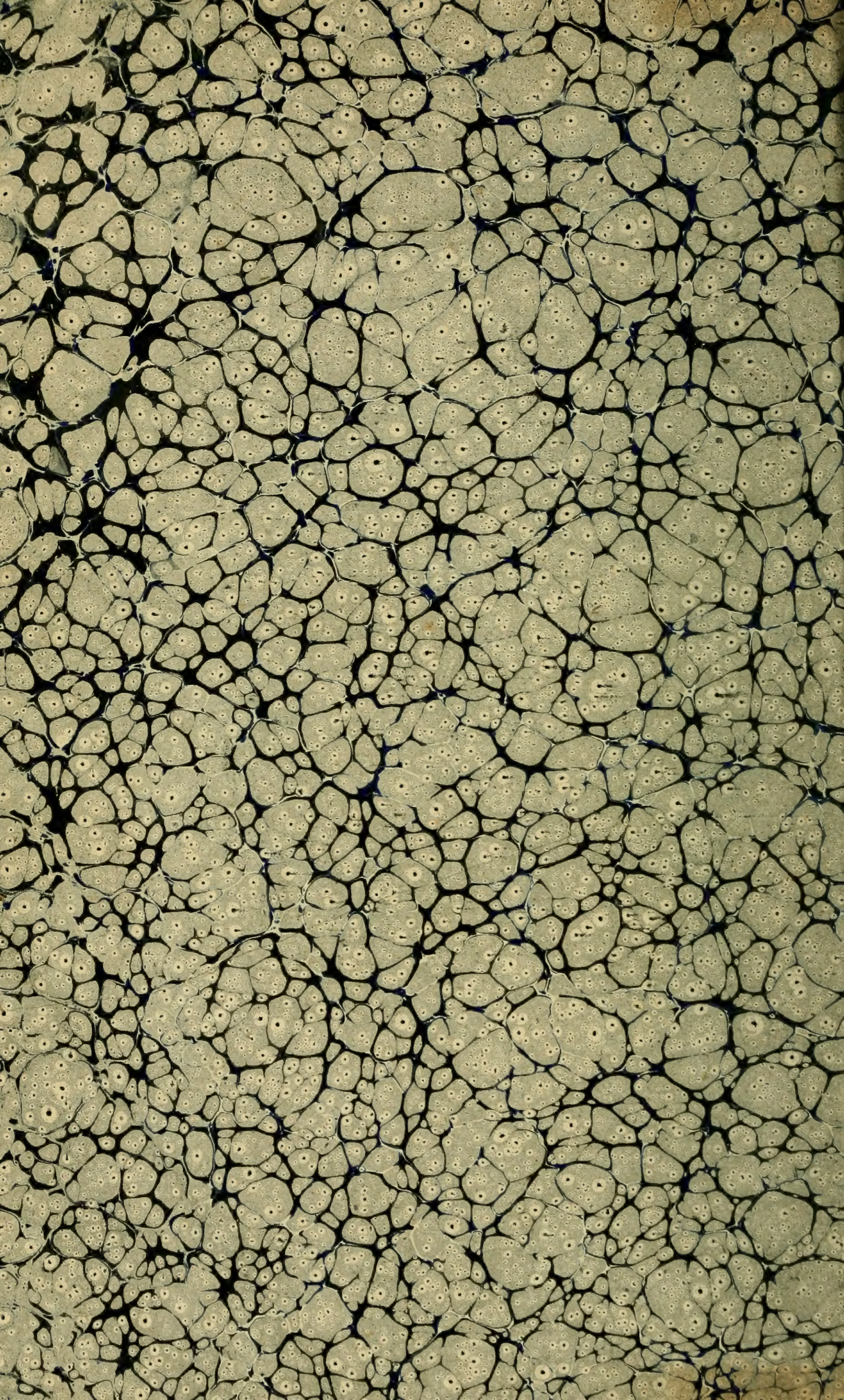
LIVRE VINGT-NEUVIÈME.

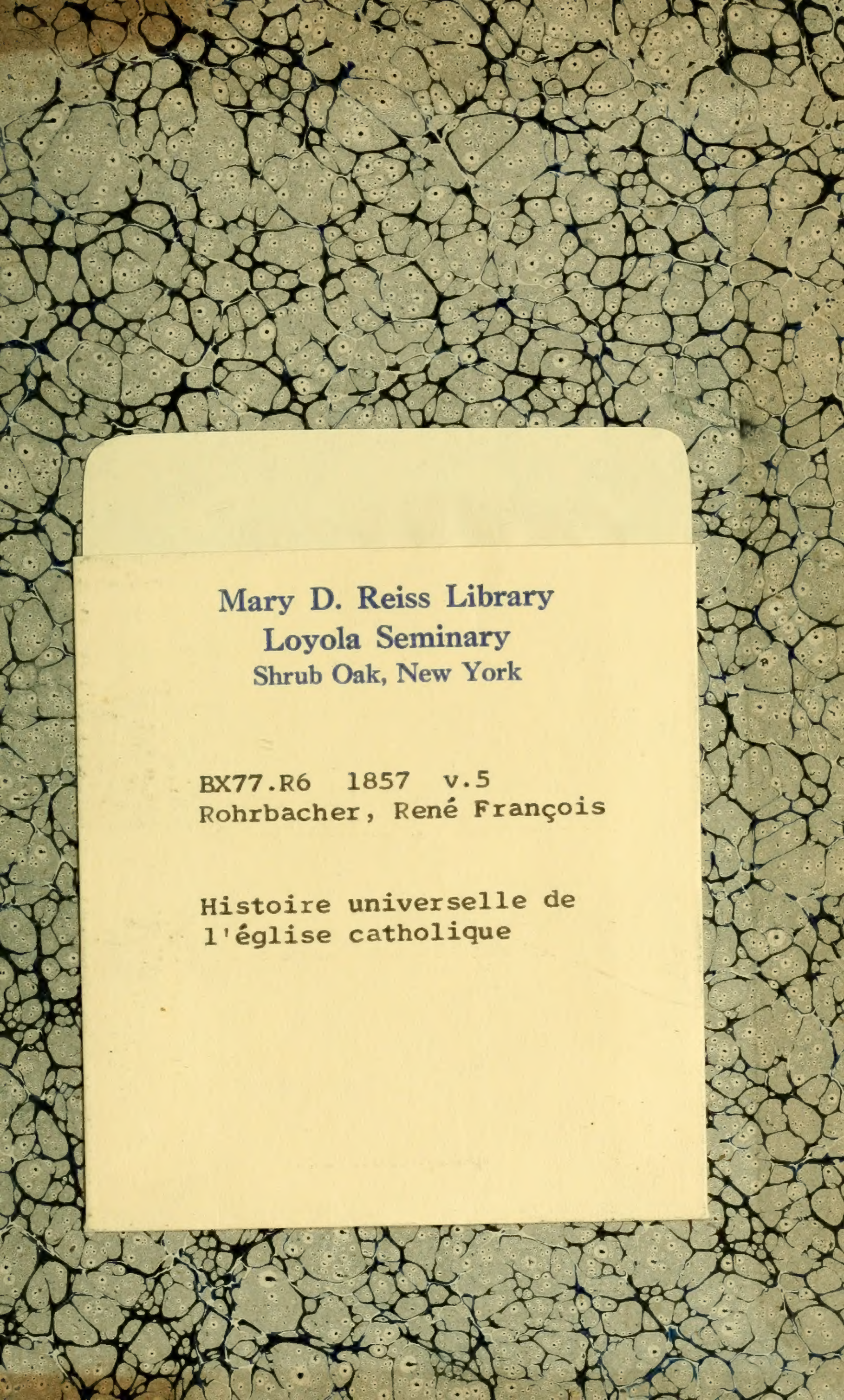
DE L'AN 250 A L'AN 284 DE L'ÈRE CHRETIENNE.

Continuation de la vengeance de Dieu sur Rome idolâtre, et de la régénération du genre humain par l'Église toujours persécutée.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

— Corbeil, imprimerie de Crété. —




Mary D. Reiss Library
Loyola Seminary
Shrub Oak, New York
BX77.R6 1857 v.5
Rohrbacher, René François
Histoire universelle de
l'église catholique

